

AS
182
B51
H7

HISTOIRE
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES
SCIENCES
ET
BELLES LETTRES.

ANNEE MDCCL.

1750



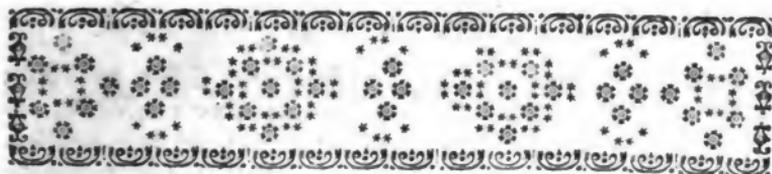
A BERLIN.

CHEZ HAUDE ET SPENER,

Libraires de la Cour & de l'Academie Royale.

MDCCLII.

Permis d'imprimer.
P. L. Moreau de Maupertuis,
Président.



HISTOIRE DE L'ACADEMIE.

Comme cette partie de nos Mémoires, qui porte le nom d'HISTOIRE, dépend uniquement des circonstances, entant qu'elles présentent des faits assez intéressans pour la composer, on n'en a point mis à la tête des deux derniers Volumes, qui ne consistent que dans les Mémoires. Il seroit en effet superflu de donner le récit de chaque Assemblée publique, lorsqu'elles n'ont rien que de commun avec celles qui les ont précédé. D'ailleurs l'Académie a publié au commencement de cette année un Volume purement Historique; où reprenant l'Histoire de cette Compagnie depuis son origine, elle l'a continuée jusqu'à présent, en rapportant tout ce qui est digne de quelque remarque, & en y joignant les Discours, prononcés dans les solemnités, & les différentes Pieces, ou Documens, qui justifient les faits insérés dans cette Histoire.

Ce sixième Volume, qui suivant l'ordre des années auxquelles appartiennent les Mémoires, est pour l'année MDCCL.

Mém. de l'Acad. Tom. VI.

A

n'auroit



n'auroit point non plus de partie Historique, si l'on ne s'étoit cru dans l'obligation de porter quelque atteinte à l'ordre Chronologique, plutôt que de différer de deux années à faire mention d'une des plus brillantes Assemblées, que l'Académie ait euës jusqu'a présent. C'est celle du 19. Janvier MDCCLII. qui a été honorée de la présence de I. L. A. A. R. R. & S. S. Monseigneur le Prince *FREDERIC GUILLAUME*, fils aîné du Prince de Prusse, Monseigneur le Prince *HENRI*, frère du Roi, Madame la Duchesse de *BRUNSWICK*, Madame la Princesse *AMELIE*, Monseigneur le Duc de *BRUNSWICK*, M. le Prince & Madame la Princesse héréditaire de *DARMSTADT*, MM. les Princes *FERDINAND*, & *FRANCOIS* de *BRUNSWICK*, frères de la Reine, & MM. les Princes *LOUIS* & *FREDERIC* de *WURTEMBERG*. La présence de ces augustes Personnes, & les sujets intéressans sur lesquels devoit rouler la séance, avoient attiré plusieurs Dames du premier rang, au nombre desquelles étoient celles qui composent la Cour de Madame la Duchesse, & de Madame Amelie; aussi bien que MM. les Princes de *LOBKOWITZ* & de *LOOS*, les Feld-Maréchaux, Généraux, Ministres d'Etat, Ministres Etrangers, en un mot une affluence extraordinaire de personnes distinguées de la Cour & de la Ville, toujours plus considérable dans une saison où les divertissemens publics en attirent beaucoup dans la Capitale, tant des Provinces, que des Pais étrangers.

On va donner ici les Pièces luës dans cette Asssemblée publique, en suivant l'ordre de leur lecture. Deux Eloges acheveront de former cette Histoire; celui de M. le Maréchal de *SCHMETTAU*, & celui de M. *ELSNER*. Ils ont aussi paru mériter de ne pas demeurer assujettis à l'ordre des tems.

ELOGE



E L O G E
D E
M. DE LA METTRIE. (*)

Julien *Offray de la Mettrie* nâquit à Saint-Malo le 25. de Decembre 1709. de *Julien Offray de la Mettrie* & de *Marie Gaudron*, qui vivoient d'un Commerce assez considérable pour procurer une bonne éducation à leur fils. Ils l'envoyèrent au Collège de Cou-tance pour faire ses humanités, d'où il passa à Paris dans le Collège du Pleffis; il fit sa rhétorique à Caën, & comme il avoit beaucoup de génie & d'imagination, il remporta tous les prix de l'éloquence; il étoit né Orateur; il aimoit passionément la Poësie & les belles-let-tres; mais son Père qui crut qu'il y avoit plus à gagner pour un Ec-clésiastique que pour un Poëte, le destina à l'Eglise; il l'envoya l'an-née suivante au Collège du Pleffis, où il fit sa Logique sous Mr. *Cer-dier*, qui étoit plus Janséniste que Logicien.

C'est le caractère d'une imagination ardente de saisir avec force les objets qu'on lui présente, comme c'est le caractère de la jeunesse d'être prévenu des premières opinions qu'on lui inculque; tout au-tre disciple auroit adopté les sentimens de son Maître, ce n'en fut pas assez pour le jeune *la Mettrie*; il devint Janséniste, & composa un Ouvrage qui eut vogue dans le parti.

(*) Là par M. le Conseiller Privé *Dargès*.

En 1725. il étudia la Physique au Collège d'Harcourt, & y fit de grands progrès. De retour en sa Patrie, le Sieur *Hunault*, Medecin de Saint-Malo, lui conseilla d'embrasser cette profession; on persuada le Père, on l'assura que les remèdes d'un Medecin médiocre rapportoient plus que les absolutions d'un bon Prêtre. D'abord le jeune *la Mettrie* s'appliqua à l'Anatomie, il disléqua pendant deux hivers; après quoi il prit en 1725. à Reims, le bonnet de Docteur, & y fut reçu Medecin.

En 1733. il fut étudier à Leide sous le fameux *Boerhaawe*. Le Maître étoit digne de l'Ecolier, & l'Ecolier se rendit bientôt digne du Maître. Mr. *la Mettrie* appliqua toute la sagacité de son esprit à la connoissance & à la cure des infirmités humaines; & il devint grand Medecin dès-qu'il voulut l'être. En 1734. il traduisit dans ses momens de loisir le Traité du Feu de M. *Boerhaawe*, son *aphrodisiacus*; & y joignit une dissertation sur les maladies Vénéériennes, dont lui-même étoit l'Auteur. Les vieux Medecins s'élevèrent en France contre un Ecolier qui leur faisoit l'affront d'en savoir autant qu'eux. Un des plus célèbres Medecins de Paris lui fit l'honneur de critiquer son ouvrage: (marque certaine qu'il étoit bon.) *La Mettrie* répliqua, & pour confondre d'autant plus son Adversaire en 1736. il composa un Traité du vertige estimé de tous les Medecins impartiaux.

Par un malheureux effet de l'imperfection humaine, une certaine basse jalousie est devenuë un des attributs des gens de lettres; elle irrite l'esprit de ceux qui sont en possession des réputations contre les progrès des naissans génies; cette rouille s'attache aux talens sans les détruire, mais elle leur nuit quelquefois. M. *la Mettrie* qui avançoit à pas de géant dans la carrière des Sciences, souffrit de cette jalousie, & sa vivacité l'y rendit trop sensible.

Il traduisit à Saint-Malo les Aphorismes de *Boerhaawe*, la Matière Médicale, les Procédés Chymiques, la Théorie Chymique, & les Institutions du même Auteur; il publia presque en même tems un Abregé de *Sydenham*. Le jeune Medecin avoit appris par une expérience



périence prématurée que, pour vivre tranquille, il vaut mieux traduire que composer ; mais c'est le caractère du génie de s'échaper à la réflexion. Fort de ses propres forces , si je peux m'exprimer ainsi, & rempli des recherches de la nature qu'il faisoit avec une dextérité infinie, il voulut communiquer au public les découvertes utiles qu'il avoit faites. Il donna son *Traité sur la petite Vérole, sa Medecine pratique, & six Volumes de Commentaires sur la Physiologie du Sieur Boerhaave* ; tous ces ouvrages parurent à Paris, quoique l'Auteur les eut composés à Saint-Malo. Il joignoit à la Théorie de son Art une pratique toujours heureuse ; ce qui n'est pas un petit éloge pour un Medecin.

En 1742. M. *la Mettrie* vint à Paris, attiré par la mort de M. *Hunault* son ancien Maître ; les Sieurs *Morand & Sidobre* le placerent auprès du Duc de Grammont, & peu de jours après ce Seigneur lui obtint le brevet de Medecin des Gardes ; il accompagna ce Duc à la guerre, & fut avec lui à la Bataille de Dettingue, au Siège de Fribourg, & à la Bataille de Fontenoy, où il perdit son Protecteur qui y fut tué d'un coup de canon.

M. *la Mettrie* ressentit d'autant plus vivement cette perte que ce fut en même tems l'écueil de sa fortune. Voici ce qui y donna lieu. Pendant la Campagne de Fribourg, M. *la Mettrie* fut attaqué d'une fièvre chaude ; une maladie est pour un Philosophe une école de Physique ; il crût s'appercevoir que la Faculté de penser n'étoit qu'une suite de l'organisation de la machine, & que le dérangement des ressorts influoit considérablement sur cette partie de nous-même que les Métaphysiciens appellent l'Ame. Rempli de ces idées pendant sa convalescence, il porta hardiment le flambeau de l'expérience dans les ténèbres de la Métaphysique ; il tenta d'expliquer à l'aide de l'Anatomie, la texture déliée de l'entendement, & il ne trouva que de la Mécanique où d'autres avoient supposé une essence supérieure à la matière. Il fit imprimer ses conjectures philosophiques sous le titre

d'*Histoire Naturelle de l'Amé.* L'Aumônier du Régiment sonna le tocsin contre lui ; & d'abord tous les dévots crièrent.

Le vulgaire des Ecclésiastiques est comme Don-Quichotte, qui trouvoit des aventures merveilleuses dans des événemens ordinaires ; ou comme ce fameux Militaire, qui trop rempli de son Système, trouvoit des colonnes dans tous les livres qu'il lisoit. La plupart des Prêtres examinent tous les Ouvrages de Littérature, comme si c'étoient des Traités de Théologie ; remplis de ce seul objet ils voyent des hérésies partout ; de là viennent tant de faux jugemens, & tant d'accusations formées, pour la plupart mal à propos, contre les Auteurs. Un livre de Physique doit être lû avec l'esprit d'un Physicien ; la Nature, la Vérité, est son Juge ; c'est-elle qui doit l'absoudre ou le condamner ; un livre d'Astronomie veut être lû dans un même sens. Si un pauvre Medecin prouve qu'un coup de bâton fortement appliqué sur le crane dérange l'esprit, ou bien qu'à un certain degré de chaleur la raison s'égare, il faut lui prouver le contraire, ou se taire. Si un Astronome habile démontre malgré Jofué, que la Terre & tous les Globes celestes tournent autour du Soleil, il faut ou mieux calculer que lui, ou souffrir que la Terre tourne.

Mais les Théologiens, qui par leurs appréhensions continuelles pourroient faire croire aux foibles que leur cause est mauvaise, ne s'embarassent pas de si peu de chose. Ils s'obstinèrent à trouver des semences d'hérésies dans un Ouvrage qui traitoit de physique ; l'Auteur essuya une persécution affreuse, & les Prêtres soutinrent qu'un Medecin accusé d'hérésie ne pouvoit pas guérir les Gardes Françoises.

A la haine des dévots se joignit celle de ses rivaux de gloire ; celle-ci se ralluma sur un ouvrage de M. *la Messrie*, intitulé *la Politique des Medecins*. Un homme plein d'artifice & dévoré d'ambition aspirait à la place vacante de premier Medecin du Roy de France ; il crut pour y parvenir qu'il luy suffisoit d'accabler de ridicule ceux de ses Confrères qui pouvoient prétendre à cette charge ; il fit un libelle contre eux, & abusant de la facile amitié de M. *la Messrie*, il le séduisit

fit à lui prêter la volubilité de sa plume & la fécondité de son imagination; il n'en fallut pas d'avantage pour achever de perdre un homme peu connu, contre lequel étoient toutes les apparences, & qui n'avoit de protection que son Mérite.

M. *la Mettrie*, pour avoir été trop sincère comme Philosophe, & trop officieux comme Ami, fut obligé de renoncer à sa Patrie. Le Duc de Duras & le Vicomte du Choisi lui conseillèrent de se soustraire à la haine des Prêtres & à la vengeance des Medecins; il quitta donc en 1746. les hôpitaux de l'Armée où M. de Sechelles l'avoit placé, & vint philosopher tranquillement à Leide. Il y composa sa *Penelope*, Ouvrage polémique contre les Medecins, où, à l'exemple de Democrite, il plaisantoit sur la vanité de sa profession: ce qu'il y eut de singulier, c'est que les Medecins dont la charlatanerie y est dépeinte au vray, ne purent s'empêcher d'en rire eux-mêmes en le lisant; ce qui marque bien qu'il se trouvoit dans l'Ouvrage plus de gaieté que de malice.

M. *la Mettrie* ayant perdu de vuë ses hôpitaux & ses malades s'adonna entièrement à la Philosophie spéculative; il fit son *Homme machine*; ou plutôt il jeta sur le papier quelques pensées fortes sur le Matérialisme, qu'il s'étoit sans doute proposé de rédiger. Cet Ouvrage qui devoit déplaire à des gens qui par état sont ennemis déclarés des progrès de la raison humaine, révolta tous les Prêtres de Leide contre l'Auteur; Calvinistes, Catholiques & Luthériens oublièrent en ce moment que la Consubstantiation, le Libre-Arbitre, la Messe des Morts, & l'infailibilité du Pape les divisoient; ils se réunirent tous pour persécuter un Philosophe qui avoit de plus le malheur d'être François, dans un tems où cette Monarchie faisoit une guerre heureuse à Leurs Hautes Puissances.

Le titre de Philosophe & de malheureux fut suffisant pour procurer à M. *la Mettrie* un asile en Prusse, avec une pension du Roy; il se rendit à Berlin au mois de Fevrier de l'année 1748. où il fut reçu Membre de l'Académie Royale des Sciences. La Medecine le revendiqua

vendiqua à la Métaphysique, & il fit un Traité de la Dissenterie & un autre de l'Astme, les meilleurs qui ayent été écrits sur ces cruelles maladies. Il ébaucha differens ouvrages sur des matières de Philosophie abstraite qu'il s'étoit proposé d'examiner ; & par une suite des fatalités qu'il avoit éprouvé, ces Ouvrages lui furent dérobés ; mais il en demanda la suppression aussi-tôt qu'ils parurent.

M. *la Mettrie* mourut dans la maison de Milord *Tirconnel*, Ministre Plénipotentiaire de France, auquel il avoit rendu la vie. Il semble que la Maladie, connoissant à qui elle avoit à faire, ait eû l'adresse de l'attaquer d'abord au cerveau pour le terrasser plus sûrement ; il prit une fièvre chaude avec un délire violent ; le Malade fut obligé d'avoir recours à la Science de ses Collègues, & il n'y trouva pas la ressource qu'il avoit si souvent, & pour lui & pour le public, trouvée dans la sienne propre.

Il mourut le 11. de Novembre 1751. âgé de 43. Ans. Il avoit épousé *Louise Charlotte Dréauno*, dont il ne laissa qu'une fille âgée de 5. Ans & quelques mois.

M. *la Mettrie* étoit né avec un fond de gayeté naturelle intarissable ; il avoit l'esprit vif, & l'imagination si féconde qu'elle faisoit croître des fleurs dans le terrain aride de la Medecine. La nature l'avoit fait Orateur & Philosophe ; mais un présent plus précieux encore qu'il reçut d'elle, fut une Ame pure & un Coeur ferviable. Tous ceux auxquels les pieuses injures des Théologiens n'en imposent pas, regrettent en M. *la Mettrie* un honnête homme & un savant Medecin.



DIS-

DISCOURS
DE
M. DE LALANDE.

MESSIEURS,

En me donnant une place dans votre illustre Compagnie, vous avez joint les liens de la reconnaissance à tant d'autres qui m'unissoient à vous.

Mais ai-je contracté l'obligation de venir vous l'exprimer d'une manière digne de vous ? Non ! *MESSIEURS*. Si j'ai donc à me plaindre aujourd'hui, quel que soit l'excès de ma sensibilité, elle ne sera point la source de mes plaintes, & je me verrai sans regret forcé de rester dans des bornes que vous même me prescrivez ; puisque le titre seul, sous lequel vous daignez m'admettre parmi vous, présente une idée si différente.

En effet que devez-vous attendre de la plupart de ceux qui sacrifient leurs veilles aux sublimes recherches du Mouvement des Astres, si ce n'est l'exposition sèche & aride de quelque Apparition céleste, embarrassée, s'il le faut, de quelques formules Algébriques, c'est à dire, un langage qui n'a rien de commun avec celui de l'Eloquence & du Goût ?

Cependant, *MESSIEURS*, comme la faveur dont vous venez de m'honorer, est bien capable de mettre dans la bouche la plus inanimée quelques paroles de reconnaissance ; j'ai crû, que sans m'engager dans une entreprise, dont l'objet doit être pour moi si étranger ; je

Mém. de l'Acad. Tom. VI.

B

vous



vous devais tout au moins un témoignage public du zèle & de l'ardeur avec laquelle je désire me rendre digne à l'avenir de cet inestimable bonheur.

Quoique vous seuls, *MESSIEURS*, sembleriez en ignorer le prix, il n'est personne d'entre vous qui n'ait appris, par sa propre expérience, à juger des sentiments qu'il doit aujourd'hui m'inspirer. Mais surtout quels doivent être les miens ? Moy né dans le fond d'une Province éloignée de la Capitale, c'est à dire, loin de ce centre d'activité, qui force, pour ainsi dire, la Nature à produire les grands-hommes, & qui les cultive au sortir de ses mains ; Moy, qui n'avois presque goûté cet aimable séjour que pour accuser le malheur de ma naissance qui semblait me l'avoir interdit ; enfin Moy, qui ne songeois gueres qu'à l'abandonner pour toujours, lorsque je me suis vu heureusement transporté parmi vous, par un Roy, qui ne met aucunes bornes à la haute protection qu'il accorde aux Sciences Mathématiques. C'est alors que placé sous vos yeux pour entreprendre un travail, qui par l'importance de son objet méritoit infiniment votre attention, j'ai commencé à vous appartenir, avant même que vous eussiez accordé à mon empressement ce caractère d'adoption spéciale dont vous daignez enfin me revêtir.

Je n'irai plus dans cette heureuse Ville, que plein de l'admiration dont me remplit la vue de votre illustre Académie, mêler ma voix à tant d'autres qui y ont porté déjà le bruit de votre nom.

Mais non ! J'irai plutôt, réunissant tous mes efforts & m'élevant, s'il m'est possible, au dessus de moy-même, montrer à l'Univers tout ce que peut l'assiduité & le travail encouragé par le suffrage d'une aussi brillante Académie ; heureux, si je puis à ce prix justifier un jour le choix par lequel vous daignez écarter en ma faveur le préjugé si naturel de mon incapacité & de mon âge !

L'un & l'autre ne sçauroient sans doute m'inspirer aucune défiance ; si marchant dans la carrière où s'est fait admirer si longtems celui



celui qui préside à cette illustre Academie, je pouvais me flatter d'une partie de ses succès: mais autant il étoit difficile d'allier toutes les qualités nécessaires à remplir dignement cette place éminente, autant il seroit téméraire d'aspirer à suivre les traces d'un semblable modèle. En le voyant, au sortir des Armées, briller dans ces fameuses Académies qui nourrissent au milieu de la France, l'une l'Esprit, (a) & l'autre le Génie, (b) aller braver la Nature dans ses mystères les plus cachés, & dans ses plus insupportables rigueurs; (c) raisonner en Philosophe, (d) inventer en Géometre, (e) parler en Orateur, (f) & mériter enfin la faveur d'un si juste Monarque; je n'apprens que trop qu'il ne peut me rester en partage que l'admiration & le silence.

Rien ne doit, néanmoins, contribuer à animer mon espérance & à seconder mes efforts, comme les exemples brillants & les admirables leçons auxquelles j'aurai part désormais de la manière la plus immédiate. Oui, *MESSIEURS*, en respirant au milieu de vous, il me semble que je vai respirer une partie des dispositions qui doivent en quelque sorte me rapprocher de vous.

Temoin déjà, avec toute l'Europe, de l'eclat & de la perfection que les Sciences acquièrent chaque jour entre vos mains, je deviens un Exemple de votre zèle à exciter les talens inconnus, à les soutenir dans leur naissance, à les encourager dans leurs progrès.

Il est vrai, *MESSIEURS*, que c'est ici, comme une des principales fonctions de votre Ministère dans l'Etat; vous qui ne vivez que pour le bien de la Patrie, pourriez-vous ne pas prendre un soin particulier de tout ce qui semble annoncer des dispositions capables de remplir la moindre partie d'un objet aussi grand?

B 2

Mais

- (a) L'Academie Françoisé. (b) L'Academie des Sciences.
 (c) Voyage de Laponie pour la figure de la terre.
 (d) *Essay de Philosophie Morale, Venus Physique, &c.*
 (e) *Essay de Cosmologie, Discours sur la Parallaxe de la Lune, Figure des Astres, Astronomie nautique, &c.*
 (f) Grand nombre de beaux Discours & de Pieces de Littérature.



Mais c'est surtout dans la distribution que vous faites aux Etrangers de vos soins, que vous paraissez, *MESSIEURS*, les plus attachés à tout ce qui peut aider au progrès des Sciences ; tantôt vous élevant au dessus du préjugé des Nations, vous ne refusez point d'adopter dans les peuples les moins éclairés, ce qui peut mériter de l'être ; tantôt au dessus de cette espece de jalousie, qui définit presque toujours ceux que la diversité des Climats a séparés, vous recherchez la vérité parmi ces hommes qui vous semblent moins attachés à la connoître & à la cultiver, qu'à l'ensevelir dans des Ornaments étrangers, & vous la recevez de leurs mains. Toujours ainsi occupés du soin de répandre de plus en plus dans l'Univers, le goût du vrai & de cette application solide, qui caractérise surtout votre illustre Académie ; vous sçavez en éloigner cet art dangereux & séduisant du bel Esprit, qui ne consiste qu'à donner un prix à ce qui n'en sçaurait avoir en foy-même.

Ainsi ce n'est pas assez que votre art merveilleux ait sçu se rendre utile, & même nécessaire, au milieu des horreurs de la Guerre ; vous voulez que dans des jours plus tranquilles la Patrie jouisse encore du fruit de vos moindres momens. Qu'ils sont précieux ces momens, mais aussi qu'ils sont flatteurs pour vous, *MESSIEURS*, lorsque d'*ILLUSTRES PRINCESSES*, dont l'Esprit, le goût, & le discernement suffit pour former la preuve la plus complete & la plus décisive du prix de vos occupations, daignent venir jusqu'au milieu de vous, vous témoigner par leur présence & par leur attention la bienveillance, dont elles honorent vos travaux, & l'estime quelles accordent à vos succès !

Vous êtes donc tout à la fois, *MESSIEURS*, le flambeau de la Patrie & celui de l'Humanité, Dépositaires de la plus grande partie de la splendeur d'un Etat ; chargés tout à la fois d'instruire & déclarer les Citoyens ; de conduire l'esprit & de régler le coeur ; vous fournissez à l'un ses alimens les plus solides, à l'autre ses plus nobles délassemens.

Parmi



Parmi les plus célèbres Académies en fut-il jamais une qui osa, comme la vôtre, entreprendre de tempérer, par l'éclat de la plus belle Littérature, l'obscurité des pénibles sentiers de la Philosophie? C'est à vous, *MESSIEURS*, qu'il étoit réservé de nous montrer tout le beau & l'utile de cet heureux assemblage, dont votre illustre Fondateur vous donna le premier exemple, & dont il vous transmit toute la perfection.

En effet, si nous regardons l'illustre *Leibnitz*, comme l'Auteur de la plus sublime partie des Connaissances du Géometre; ne fut-il pas aux Métaphysiciens comme un guide dans leurs spéculations; aux Physiciens comme une source de lumière dans leurs raisonnemens; aux Historiens, aux Théologiens, & aux Poètes, un rival qui faisait encore honneur au nom de *Leibnitz* & à celui de Chef d'une florissante Académie? Digne objet enfin du Choix du Monarque Auguste, sous la protection duquel vous commençâtes à travailler de concert dans ces champs, jusqu'alors peu cultivés; mais que l'on vit, bientôt entre vos mains, prendre une nouvelle face. Depuis cette époque si memorable, il ne faudrait que compter les instans pour appercevoir tous les pas qu'a fait votre illustre Académie vers ce genre de gloire, qu'elle a toujours eu devant les yeux, je veux dire, la perfection générale de toutes les Sciences.

Mais, *MESSIEURS*, votre renouvellement offre surtout à ma vue un spectacle d'admiration. Un Roy qui voulant signaler les premiers instans de son repos par le goût le plus déclaré pour les beaux Arts, les place avec lui, sur le thrône, en achevant de les tirer du Berceau; un Roy qui, las de courir de victoire en victoire, vient s'écrier avec vous dans le sein de la paix: *Dulces ante omnia Musæ*; Ce Roy, enfin qui non seulement par un prodige que tous les siècles ont réservé, ce semble, à vos heureuses contrées, rassemble autour de lui plus de Héros que ne firent jamais les Dictateurs de l'Italie; plus de Philosophes que Socrate & Pythagore; plus d'Esprits que Mecenes & qu'Auguste: mais qui par un autre prodige réservé à lui seul, est de tous ces



Héros le plus grand; de tous ces Philosophes le plus sage; de tous ces Génies le plus solide, le plus aimable, & le plus beau. Grand Roy dédaigneriez-vous, quelque foible qu'il soit, l'hommage que vous rendent aujourd'hui, par ma-voix, ces bouches consacrées à la Vérité, & destinées à la montrer à tous les hommes? Ne pourroient-elles dans l'excès de leur admiration & de leur reconnaissance, s'unir, pour un instant à celles qui sont chargées d'annoncer, dans l'Univers, les prodiges de votre Règne, & de les transmettre à la Postérité?

Oùï, *MESSIEURS*, ce tribut, qui encore une fois ne sauroit être suspect, est le seul qui mérite d'être porté jusques aux pieds de ce Monarque, & de parvenir avec lui à l'immortalité.

Moins de grandeur suffirait pour animer nos pinceaux, si leurs traits pouvoient être assez vifs pour rendre au naturel le portrait qu'il en a sçu graver lui-même dans l'esprit de toutes les Nations, mais dans vos coeurs surtout; Peuples vraiment heureux sous le règne d'un Prince, dont la Grandeur naît du bonheur de ses sujets.

Heureuse Académie, puissiez-vous jouir longtems du bonheur de voir parmi vos noms le Glorieux Nom de *FREDERIC!*



REPONSE

R É P O N S E

D E

M. DE MAUPERTUIS.*M O N S I E U R,*

Nous ne sommes plus, grace au Ciel, dans des tems où l'on eut eu besoin d'un long discours pour faire connoître l'utilité de l'entreprise que vous venez exécuter icy. Tous ceux qui ont quelque connoissance de l'Astronomie sçavent de quelle importance est la Théorie de la Lune pour le progrès de cette Science: ceux qui se sont bornés à la Géographie sçavent combien les Observations de la Lune sont utiles pour déterminer la position des Lieux sur la Terre: enfin les Navigateurs sentent encor mieux qu'ils sont dans une dépendance continuelle de cet Astre. Pendant qu'il est la cause & la règle des Mouvements de la Mer, il fournit les moyens pour se conduire avec seureté sur cet Elément; Et si une connoissance commune du Cours de la Lune suffit au Navigateur qui ne s'écarte pas des côtes, celui qui entreprend ces longues Navigations pendant lesquelles il ne voit que la Mer & le Ciel, doit avoir des connoissances bien plus exactes & plus étendues. Il semble que les autres Astres n'éclairent le Cieux que pour former le spectacle de l'Univers; celui-cy paroît avoir été donné à la Terre pour l'utilité de ses habitans.

Entre tant de Bienfaits dont les Hommes sont redevables à la Lune, il étoit assez naturel qu'ils pussent la reconnoissance trop loin. Pendant que les Philosophes admirent & calculent les effets réels de cet Astre, le Peuple lui attribüé des influences imaginaires; consulte ses Aspects sur l'administration des Remèdes dans ses maladies, sur l'Economie de son Bétail, sur le tems où il doit semer ses Grains, ou tailler ses Arbres.

Les

Les Personnes Augustes devant qui j'ay l'honneur de parler sont trop éclairées, pour que je croye devoir dire combien tous ces prétendus effets sont peu fondés: Il est plus à propos d'expliquer le but de vos Observations.

On est déjà sans doute assez prévenu pour vôte entreprise, lorsqu'on sçait qu'elle est formée par une Nation chez laquelle les Sciences sont en si grand honneur, & ont fait de si grands progrès: lorsqu'on voit que *LOUIS* envoyé en même tems pour l'exécuter, des Astronomes dans les parties Septentrionales de l'Europe, & jusqu'aux extremités Meridionales de l'Afrique; & que *FÉDÉRIC* la partage par les ordres qu'il m'a donnés pour que vous trouviez ici tous les secours que son Académie & son Observatoire peuvent vous procurer, & pour que les mêmes Observations soient faites par ses Astronomes.

Mais on peut dire que l'Allemagne a dans cette Entreprise un intérêt en quelque sorte personnel: Ce sera à jamais une époque glorieuse pour ce Pais-cy qu'un simple particulier ait eu assez d'amour pour les Sciences, & assez de générosité, pour entreprendre ce que la France exécute.

En 1705. Mr. de *Krosigk*, Conseiller Privé de *FREDERIC I.* connoissant l'importance dont est la détermination de la *Parallaxe de la Lune*, envoya à ses dépens au Cap de Bonne Espérance M. *Kolbe*, muni des meilleurs Instrumens qu'on connût alors, pendant qu'il faisoit faire ici par M. *Wagner* avec des Instrumens pareils les Observations correspondantes. L'entreprise de cet homme illustre n'eut point le succès qu'elle méritoit: Differens obstacles, & la nature des Instrumens qui étoient bien éloignés de la perfection de ceux d'aujourd'huy, firent qu'on ne put retirer de cette opération les avantages qu'on en avoit espérés.

Pour connoitre ces avantages, il faut expliquer ce que c'est que la *Parallaxe de la Lune*: Et comment on en déduit la distance de la Lune à la Terre.

Que

Que des Êtres aussi bornés que nous le sommes, rélégués dans un coin de l'Univers, veuillent de là mesurer la Distance de ces Corps que l'Être suprême a placés à de si grands éloignements: cela paroîtroit l'entreprise la plus téméraire, si l'on ne connoissoit le pouvoir de la Géométrie. Mais on sçait, que tous les jours elle nous découvre la hauteur d'une Tour, ou la distance d'un autre Objet terrestre inaccessible, avec autant d'exacritude que si l'on eut réellement mesuré cette hauteur ou cette distance; une seule proposition d'Euclide résoud également ces Problèmes. Il n'est question que d'appliquer la distance qu'on cherche à un Triangle dont deux Angles & un côté soyent connus. L'opération est très simple lorsqu'on veut mesurer la distance de quelqu'objet terrestre; voici comme ce Triangle se forme lorsque c'est la distance de la Terre à la Lune qu'on veut découvrir.

Si cette distance étoit si grande que le globe entier de la Terre ne fut pour ainsi dire qu'un point en comparaison, de quelque lieu de la Terre qu'on observât la Lune, dans chaque instant on la verroit au même Lieu du Ciel; il n'y auroit aucune diversité d'aspect, il n'y auroit point de Parallaxe; & c'est ce qui a lieu à l'égard des Etoiles fixes dont la distance peut passer pour infinie. Mais il s'en faut beaucoup que la Lune soit aussi éloignée de nous; sa distance n'est que d'environ 10. fois la Circonférence de la Terre, & le Diamètre de la Terre est une quantité considérable par rapport à cette Distance. Si donc on suppose le Centre de la Terre, celui de la Lune, & quelque Etoile fixe dans une même ligne droite, un Observateur placé dans les Régions Septentrionales de la Terre verra la Lune au dessous de l'Etoile, tandis qu'un autre Observateur placé sous le même Méridien dans les Régions Meridionales la verra au dessus: Et les deux distances apparentes de la Lune à l'Etoile donneront la Parallaxe. (*)

Qu'on

(*) Nous prenons ici la Parallaxe dans un autre sens & dans un sens plus général qu'on ne la prend ordinairement. Ce que les Astronomes appellent la Parallaxe, de l'Acad. Tom. VI. C

Qu'on conçoive maintenant une Ligne droite tirée à travers de la Terre qui joigne les lieux des deux Observateurs : Cette ligne sera la Base d'un Triangle dont les deux autres côtés seront les lignes tirées de chaque Observateur à la Lune.

Or dans ce Triangle les trois Angles, & la Base étant connus, l'on a la longueur de chacun des côtés & la distance du Centre de la Lune au Centre de la Terre : Le tout ne dépend que de la précision avec laquelle on connoit la position des Lieux des Observateurs, l'Angle de la Parallaxe, la grandeur & la figure de la Terre.

Mais dans cette Opération il y a une remarque à faire : C'est que plus la Ligne qui sert de Base est longue, plus est grande l'exac-titude avec laquelle on détermine la distance qu'on cherche. C'est par cette considération que pour bien déterminer la Distance de la Lune, on n'emploie pas des Observations faites par des Astronomes placés à peu de degrés l'un de l'autre : Plus l'Arc du Meridien qui les sépare est grand, plus on peut compter sur la précision de cette Distance.

On eut trouvé dans l'Amérique un Arc du Meridien plus long que dans nôtre Continent, si l'on eut pris celui qui passe par les Terres Magellaniques, & qui s'étend jusqu'aux Extrémités les plus Septentrionales : Mais ces Pais étoient trop peu habitables ou trop peu connus pour y penser. A la vérité sans sortir de ce Continent le Meridien qui passe par le Cap de Bonne Espérance pouvoit fournir pour vos Observations, un point plus avantageux que celui que vous avez choisi : La Laponie Danoïse se trouve sous ce même Meridien : & vous eussiez pû en vous plaçant au Cap Nord allonger de 18. degrés l'Arc qui vous sépare du Cap de Bonne Espérance.

Cependant si vous faites attention aux difficultés que des Climats aussi rudes apportent aux Observations, & aux secours & aux com-

Laxe de la Lune, est l'Angle formé à la Lune par deux lignes tirées l'une du centre de la Terre, l'autre du point de la surface où se trouve l'Observateur. Ici nous prenons pour la Parallaxe l'Angle formé par les lignes tirées des points de la surface de la Terre où se trouvent les deux Observateurs,

commodités, que vous trouverez dans une Ville où tous les Arts & toutes les Sciences fleurissent, vous regretterez moins cette perte sur la distance dont on auroit pu vous éloigner encor. La précision que vous pouvez donner ici à vos Observations fera peut-être préférable à ce que vous auriez gagné par une situation plus avantageuse : & pour nous, dans le choix qu'on a fait de Berlin, nous trouvons l'avantage de vous avoir connu, & de vous avoir acquis pour Confrère.

Revenons à l'objet de vos Observations. La distance de la Lune à la Terre est un des Éléments, non seulement de l'Astronomie, mais de toute la Physique Celeste : Ce fut par elle qu'on put comparer la force qui retient la Lune dans son Orbite avec celle qui fait tomber les Corps vers la Terre, avec la Pesanteur ; & qu'on vit que ces deux forces n'étoient que la même. Cette decouverte conduisit *Newton* à la Gravité universelle, & luy dévoila toute la Mechanique de l'Univers.

Mais si la distance de la Lune à la Terre étoit dès ce tems-là connue avec une précision suffisante pour l'usage auquel *Newton* l'appliquoit, d'autres besoins font désirer qu'on la connoisse avec plus d'exaëtitude ; & avec toute l'exaëtitude possible.

La plus grande précision est necessaire pour parvenir à une Théorie complete de la Lune : avec cette Théorie on déterminera le point du Ciel où se doit trouver la Lune à chaque moment ; la position de la Lune calculée pour chaque lieu, & observée par le Navigateur dans le lieu où il est, luy donnera par la difference des heures, la difference des Meridiens : & le fameux Probleme de la Longitude sera résolu. Le Navigateur connoitra la distance où il est du Meridien du lieu de son départ avec autant de précision qu'il sçait à quelle distance il est de l'Equateur, il ne sera plus exposé à ces funestes Erreurs qui naissent d'une estime incertaine, & qui causent tous les jours des Naufrages.

Après ce dernier avantage, je n'ay plus besoin de parler d'aucun autre. L'utilité de ce qui peut conserver la vie des hommes & assurer leur fortune passe chez eux avant tout, & leur est assez démontrée.



Mais il fera peut-être à propos de lever icy certains doutes qui pourroient naitre, ou de répondre à quelques Questions qu'on pourroit faire.

La distance de la Lune à la Terre bien déterminée, tous ses mouvements bien connus, son lieu dans le Ciel exactement marqué pour chaque instant; ne faudra-t-il pas encor bien des Observations & des calculs pour en déduire la Longitude? Et chaque Pilote sera-t-il assez habile Astronome pour les faire? Nous avouons qu'il faudra pour cela plus de science & plus de travail que jusqu'icy n'en employent les Pilotes ordinaires; mais doit-on se priver de tels avantages parce qu'il en conte des soins pour en profiter? D'ailleurs les spéculations les plus subtiles ne se sont-elles pas dans presque tous les Arts converties en pratiques assez simples? Et si l'on eut proposé aux premiers Hommes qui s'exposèrent sur un Radeau la Science de la Navigation, eussent-ils pu croire que ses Régles devinssent jamais assez faciles pour que tous les gens de Mer les connussent & les pratiquassent?

Mais, dira-t-on peut être encor; en convenant de toute l'utilité de la Théorie de la Lune, est-il seur qu'on l'obtienne par les Observations de la Parallaxe? Non; mais il est seur que ces Observations fournissent le meilleur moyen pour y parvenir: Et quoyque le progrès soit lent, quoyque le tems du succès soit reculé & incertain, tout ce qui nous approche d'objets aussi importants mérite les plus grands travaux d'une Nation éclairée. Peut-être ne retirerons-nous point nous-mêmes les derniers fruits de ces travaux: peut-être ne sont-ils réservés que pour des tems qui sont encor fort éloignés; Mais en seront-ils moins précieux pour les hommes qui vivront alors? L'Amour du vray & de l'utile doit embrasser tous les tems, & ne faire de tous les hommes qu'une même Société.





DE L'OBLIGATION
DE SE PROCURER TOUTES LES COMMODITÉS
DE LA VIE,
CONSIDERÉE COMME UN DEVOIR
DE LA MORALE.
PAR M. FORMEY.

On aura peut-être de la peine à se persuader que ce que je veux faire envisager sous l'idée d'un Devoir, en soit un, & qu'il faille le proposer aux hommes sous ce point de vuë, comme s'ils n'étoient pas disposés, non seulement à le réduire en pratique, mais même à le pousser au delà de ses justes bornes. Ce seroit pourtant se tromper que d'acquiescer à l'une & à l'autre de ces décisions. L'obligation de se procurer toutes les commodités de la Vie est un devoir légitimement déduit des premiers principes de la Morale; & qui plus est, c'est un devoir communément négligé. Quelques momens d'attention suffiront, si je ne me trompe, pour en convaincre ceux qui pensent autrement.

La Morale n'est rien, ou elle est la Science du Bonheur. Quelle autre raison pourroit déterminer la Créature raisonnable à réfléchir sur la nature de ses actions; quel autre but pourroit-elle se proposer en y faisant régner un certain ordre, qui paroît d'abord tenir de la gêne & de la contrainte, sinon d'en être récompensée par un état préférable à celui où elle demeureroit en négligeant ces précautions? Aussi tous les Philosophes qui ont fait de la Morale leur objet, ont-ils parlé à leurs



Disciples du Bonheur, du Souverain Bien, comme de la dernière fin à laquelle ils devoient tendre. Il n'étoit pas difficile en effet de connoître une fin que la Nature a écrite en gros caractères dans le coeur de tous les hommes. Mais il s'en faisoit bien qu'il fut aussi aisé de trouver les moyens qui conduisent à cette fin, parce que la Nature, gardant le silence à cet égard, laisse à l'homme le soin de consulter l'Expérience & la Raison, pour se démêler avec succès de cette grande entreprise.

C'est donc ici que commencent tous ces Edifices, qu'on appelle *Systèmes*, & qu'on distingue par les noms de leurs Architectes. Il y en a eu par centaines, comme le témoignent les Philosophes anciens; mais au fond ils peuvent être réduits à trois principaux. On a voulu rendre l'homme heureux par l'Insensibilité, par la Volupté, & par la Vertu. Je sortirois des bornes de mon Plan, si je faisois ici l'analyse & la comparaison de ces Systèmes. Je laisse donc indécis, laquelle de ces trois routes mène effectivement au Bonheur; mais si l'obligation de se procurer toutes les commodités de la Vie découle également de ces trois Sources, j'aurai eu raison d'avancer que c'est un devoir légitimement déduit des premiers principes de la Morale.

J'entens par cette obligation, (car il est essentiel de commencer par la définir,) l'attention que nous devons apporter à écarter de la portée de nos sens, & des idées de notre esprit, tout ce qui altère, inquite, aigrit, & fait des impressions facheuses, pour y substituer les choses propres à produire des effets doux & agréables. Il ne s'agit donc ici, ni des prétentions outrées des Passions, ni de cette mollesse entre les bras de laquelle l'homme s'endort si volontiers. Je ne cherche à mettre l'homme dans une situation riante, qu'autant qu'elle est propre à faciliter la pratique de ses devoirs; car si je le détournois de ses devoirs, je le rendrois malheureux, & je ne pourrois plus me vanter de lui donner une leçon de Morale. Je donnerai dans la suite de ce Discours quelques Exemples qui acheveront de fixer les justes limites

limites de cette obligation. Voyons sa nécessité dans les trois Systèmes généraux du Bonheur.

I. Le premier est celui de l'Insensibilité, de l'*Apathie*, comme la nommoient ceux qui en ont introduit l'idée. Ce dogme pris dans un sens absolu, & à toute rigueur, est la plus haute de toutes les chimères. Un homme qui ne sent rien est un homme, si j'ose ainsi dire, *des-humanisé*. L'orgueil peut se vanter de ne rien sentir; l'enthousiasme peut jeter dans un accès de délire, où l'on ne sente effectivement rien. Mais il est impossible de faire de cet état un état permanent, un état philosophique. Ce Sage cantonné en lui-même, siégeant dans je ne sçai quelle Capitale intérieure, où il est inaccessible à tous les traits, à toutes les disgraces, est le Phoenix, c'est à dire, un Etre aussi fabuleux que cet Oiseau.

Si l'on veut donc laisser à l'*Apathie* la prérogative d'être un Système, une route à la Felicité, il faut au moins la prendre dans un sens raisonnable & possible. Alors elle signifiera ce détachement de toutes les choses du dehors, par lequel nous arrivons insensiblement à pouvoir nous en passer sans peine, & à trouver nôtre joye & nôtre satisfaction en nous-mêmes. Cette idée est grande, elle est belle, elle est vraie. Mais je vous prie de faire d'après l'expérience une remarque, qui nous conduira tout droit à l'obligation que je veux établir. C'est qu'il est incomparablement plus facile de se défaire de la sensibilité pour les grandes choses que de la sensibilité pour les petites. Cela est étonnant, mais cela est incontestable. Il y a dans les grandes Ames, dans les Ames Philosophes, un principe de noblesse & d'élevation, qui les soutient dans tout ce qui a de l'éclat, & qui demande une force heroïque; jamais cela ne leur manque au besoin. Mais ce Heros, ce Philosophe, que les coups les plus rudes du fort n'ont point ébranlé, vous les verrez s'inquiéter, se laisser emporter quelquefois hors de leur assiette, par des choses qui n'ont aucune proportion avec celles dont ils ont pleinement triomphé. De là vient l'ex-
trême

crème difference entre la vie privée & la vie publique , & l'étonnement où l'on est en voyant de près des Hommes, dont la grandeur aperçue en perspective étoit si frappante, en les voyant, dis-je, petits, minucieux, méprisables. On a fondé là dessus ces Maximes vulgairement reçues ; que *la présence diminue la renommée*, & qu'il n'y a point de Héros pour son Valet de Chambre. Et moi j'y fonde l'obligation de prévenir ces travers, ces inégalités, ces bizarreries, qui font souvent éclipser les plus brillantes qualités ; & je dis que le meilleur moyen d'y réussir, c'est d'arranger les objets les plus voisins, & auxquels sont attachées les véritables commodités de la vie, de maniere qu'il en résulte un coup d'oeil gracieux, des impressions riantes. On ne sçauroit croire combien cela influë sur l'état de l'Ame. Le Philosophe qui méprise ces détails, & qui croit y trouver une espèce de puérilité, est un faux Philosophe, qui n'entend pas son métier, & qui n'arrivera jamais à la véritable *Apathie*. Tout le faste de ses Dogmes ne l'empêchera pas de recèler au dedans de soi mille soucis, d'autant plus incommodes qu'ils renaissent tous les jours.

II. On comprend aisément que, dans le Système de la Volupté, l'obligation dont je parle, est, sinon plus forte, au moins plus marquée. Mais je vais plus loin, & j'avance une chose dont je suis persuadé ; c'est que la volupté d'*Epicure* n'est que cela. Il y a longtems qu'on a réhabilité ce Philosophe, dont la mémoire avoit été injustement décriée, & qui n'a rien de commun avec ces Epicuriens, qui font de l'aimable Déesse de leur Maître une Furie grossière & brutale. Ce célèbre Grec avoit trop profondément médité sur les sources du vrai bonheur pour en indiquer d'aussi mauvaises que la sensualité & les excès. Il n'y a qu'à lire les Sentences qu'il a prononcées, & en particulier celles qu'on trouve enchaînées avec tant d'art dans les admirables Lettres de *Senèque à Lucilius*. Ces Lettres sont, pour ainsi dire, une conciliation perpetuelle de la doctrine d'*Epicure* & de celle des Stoïciens ; & en effet quelque opposées que paroissent ces deux doctrines, il est certain qu'elles ne different point essentiellement. *Epicure* veut mener



mener à la Vertu par la route d'une Volupté, conforme aux Loix de la Nature & aux Confeils de la Raifon, d'une Volupté pure, paisible, & qu'on puiffe se procurer dans tous les tems & dans tous les lieux. *Zenon* veut mener à la Volupté, (car le Bonheur, le Souverain Bien & la vraie Volupté font la même chose;) il veut, dis-je, mener à la Volupté par la Vertu; il veut que l'Homme devienne semblable aux Dieux, en vivant comme eux. A laquelle donc de ces deux Ecoles qu'on aille, il en réfultera le même effet; on reviendra de la premiere vertueux par la volupté, & de la seconde voluptueux, c'est à dire, heureux, par la vertu.

Mais pour ne point sortir des bornes de la Question que j'examine, comment obtenir la vraie Volupté d'*Epicure*? Est-ce dans le tumulte, dans le fracas, dans l'etourdissement des plaisirs, qu'elle se trouve? Un passage des Lettres que j'ai citées, nous l'apprendra: je suis fâché seulement de ne pouvoir pas lui conserver toute sa beauté dans ma Traduction. "Ceux, dit *Seneque*, qui s'adressent à *Epicure*, ont la fausse espérance qu'ils pourront mettre tous leurs vices à l'abri de ses préceptes. Quand ils arrivent à la porte de son petit Jardin, ils y lisent cette Inscription: Etranger, vous serez bien ici, vous y goûterez le Souverain Bien dans la Volupté; l'hôte du logis vient ensuite les recevoir avec un air d'hospitalité, & de la façon la plus humaine; il leur présente de la bouillie de farine d'orge, il leur verse de l'eau largement, & leur dit ensuite: Eh! bien, n'avez vous pas été bien reçus?" (*) Voilà l'idée que *Seneque* nous donne de la Volupté d'*Epicure*: sa Secte n'auroit pas été si nombreuse affu-

(*) . . . *Istis qui ad illa confugiunt, spe mala induciti, qui velamentum se ipsos suorum vitiorum habituros existimant. . . . Cum adierint hos hortulos, & inscriptum hortulis, Hospes hic bene manebis, hic summum bonum voluptas est: paratus erit istius domicilii custos, hospitalis, humanus, & te polenta excipiet, & aquam quoque large ministrabit, & dicet: Ecquid bene acceptus es? Epist. XXI. ad Lucilium.*

Mém. de l'Acad. Tom. VI.



assurément, si l'on n'avoit mis aucun assaisonnement à cette premiere simplicité.

On a en grand tort cependant de le faire : tout ce que l'on a ajouté, peut être comparé au fard qui ne rehaussa jamais les charmes de la Beauté. Il faloit s'en tenir au plan du Sage Athenien. Un petit Jardin bien cultivé, une Maison commode, des mets apprêtés sans art, des Livres, des Amis, une Compagne douce & fidèle, on l'a dit souvent, & peu de gens veulent le croire, ou ne s'en apperçoivent que trop tard; voilà ce qui rend la vie heureuse. La vocation secreta & invariable que la Nature nous adresse au Bonheur, seroit une illusion, ou ne serviroit qu'à nous tourmenter, s'il faloit pour l'acquérir des fraix que tout le Monde ne fut pas en état de faire, & que par là il devint un appanage réservé à certaines conditions. C'est au contraire dans ces conditions qu'on est le moins à portée de le goûter, parce que l'Art y étouffe sans cesse la Nature, & qu'on se dégoûte bientôt de tout ce qui n'est pas naturel. Je conclus donc qu'un vrai Epicurien, un Epicurien sage & raisonnable, est celui qui va droit au but, en se procurant ces commodités de la Vie, qui en marquent tous les instans d'une maniere douce, & bien autrement délicieuse, qu'on ne les passe dans la dissipation.

III. Je viens au troisiéme Systéme du Bonheur; c'est celui dans lequel on le regarde comme indissolublement attaché à la pratique de la Vertu. * J'avois dit, je l'avoüe, que je laisserois indécis; laquelle des trois doctrines qui ont été indiquées, est la véritable? mais je ne sçaurois me résoudre à persévérer dans cette indécision. Il est si évident qu'on n'est, & qu'on ne peut être heureux qu'autant qu'on est Vertueux, que la seule apparence du doute à cet égard me paroît mal séante. La démonstration de cette Vérité est étrangère au sujet que je traite; & après tout chacun la porte dans son coeur, quelque combattuë qu'elle y puisse être par l'Erreur ou par le Vice.

Mais je m'attens bien qu'on trouvera que je tourne le dos à mon but, en représentant l'attention à se procurer toutes les commodités de

de

de la Vie comme une obligation, un devoir moral, qui puisse être déduit du Principe par lequel l'acquisition du Bonheur est réservée à la seule Vertu. N'est-ce pas, dira-t-on, énerver les hommes, leur faire employer à de petits soins, à de basses occupations, cette activité & ces forces qui suffisent à peine pour les pénibles efforts, auxquels la pratique d'une Vertu soutenuë engage ? N'est-ce pas ser-
 rer des liens que la Vertu a une peine infinie à rompre ? En un mot, n'est-ce pas allier des choses incompatibles ?

Ici j'ai besoin de beaucoup de clarté & de précision pour achever d'expliquer mon idée, & pour prouver ma Proposition. J'ai déjà fait sentir par la définition du Devoir que j'introduis dans la Morale, qu'il ne s'agissoit point d'une vie oisive, molle & licencieuse; & que je ne prétendois accorder aux hommes que la réunion des commodités qui facilitent la pratique de leurs devoirs, ou du moins qui ne la troublent pas.

Cela posé, tout va, si je ne me trompe, de plein pied. Qu'est-ce que la Vertu ? C'est l'habitude de faire le bien. Qu'est-ce qu'une habitude ? C'est la facilité que nous acquérons par une suite d'actes réitérés d'exécuter d'une manière prompte & heureuse ce que nous n'étions pas en état de faire auparavant, ou ce qui nous coûtoit de la peine & des efforts ? Enfin comment acquiert-on cette facilité ? A proportion des secours & des commodités dont on est à portée de faire usage. Passez en revue toutes les Sciences, tous les Exercices du Corps : vous verrez que toutes ces choses ne s'apprennent jamais autrement. Si l'on veut qu'un Enfant sçache écrire, on ne lui donne pas une mauvaise plume, de mauvaise encre, un papier raboteux, on ne le place pas dans une attitude gênante, on ne lui ôte pas le degré de jour nécessaire; & ainsi du reste. Je n'accumulerai pas de semblables exemples; je ne crois pas que l'on me conteste que les progrès en tout genre, dépendent des commodités plus ou moins grandes que nous rencontrons, en supposant les dispositions convenables dans le sujet qui en profite.



Ainsi, & pour ne pas lasser votre attention, je maintiens qu'il en est absolument de même de la Vertu en général, & des devoirs qui constituent les Vertus particulières. On ne sauroit être trop soigneux de rassembler tout ce qui peut nous en rendre la pratique douce & aisée ; parce qu'il est rare qu'on se soutienne dans l'exercice des choses, qui n'offrent jamais que des combats à soutenir & des obstacles à vaincre. Or en une infinité d'occasions ces obstacles naissent du simple défaut de certaines commodités qu'il seroit en notre pouvoir de nous procurer ; & si nous ne le faisons pas, nous manquons à notre devoir ; car je ne vois pas qu'il y ait de la différence entre manquer à une chose qui nous empêche de faire notre devoir, ou du moins de le bien faire, & manquer à ce devoir même. Si, par exemple, un Magistrat ayant à entendre diverses personnes qu'il est obligé d'écouter, & auxquelles il rendra ensuite justice d'après ce qu'elles lui auront dit ; si ce Magistrat, disje, est dans un Appartement exposé à quelque injure de l'air, à quelque bruit incommode, à quelque autre action que ce soit, qui en l'affectant le détourne de l'attention qu'il doit à ceux qui lui parlent, n'est-il pas dans l'obligation de choisir un lieu plus commode, & où il soit à l'abri de ces distractions ? Si un Homme de Lettres ne peut méditer avec quelque succès, qu'après avoir pris une tasse ou deux d'une liqueur qui libère sa tête de la pesanteur qui l'accable, ou des vapeurs qui l'offusquent, n'est-il pas l'obligation de se procurer cette espèce de véhicule de ses idées ? Si un Homme de Guerre, (je ne crains point de joindre cet exemple aux autres, & cela ne déroge point à l'obligation, en apparence opposée, de soutenir toutes les fatigues & d'affronter tous les maux, puisque celle-ci ne peut-être fondée & raisonnable, qu'entant & autant que la nécessité l'exige ;) si un Homme de Guerre s'aperçoit qu'il y a dans quelque partie de ses vêtemens une gêne qui dérange la liberté de son action, qui lui ôte quelque chose de la promptitude & de l'aisance de ses mouvemens, le trouveriez-vous fort sensé de dire qu'il y auroit une fausse délicatesse à y remédier ? Serait-ce par hazard

hazard un mérite de faire moins bien ce qu'on pourroit faire mieux, en faisant cesser un état incommode, pour lui en substituer un plus avantageux à l'exercice de nos fonctions ? Je ne me persuade pas qu'on puisse raisonnablement penser de la sorte.

Je ne me trouve embarrassé ici que de l'abondance des preuves, & de la crainte de passer les bornes d'un Discours Académique. Ainsi il faut que je ne borne à la simple indication de deux Argumens en faveur du même devoir ; dont la force me paroît manifeste.

Le premier, c'est que l'obligation de faire le bien emporte celle de faire le mieux ; & que celui qui pouvant faire mieux, ne fait que bien, est censé faire mal. Cela est si vrai que tous les jours on ne tient aucun compte à certaines personnes des choses qu'elles ont faites & bien faites, dès qu'on sçait qu'elles pouvoient les faire mieux. Or il est évident que l'omission des précautions, sur lesquelles roule le Devoir que j'établis, empêche constamment le mieux, & nous prive de quelque des dispositions qui devoient concourir à la perfection de notre action.

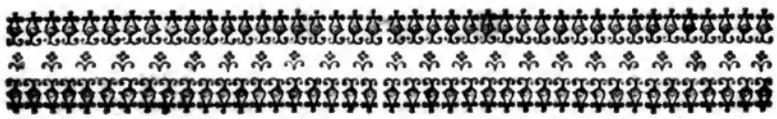
Le second argument que j'indique, c'est que nos actions considérables, celles qui portent le nom de grandes, sont des Touts, composés d'autres actions plus petites, dans lesquelles elles se divisent, & se subdivisent. Ces petites actions sont les élémens de la grande action, de l'action totale. Or si ces élémens sont défectueux, ou en nombre, ou en qualité, l'action qui en est le résultat, en souffre proportionnellement à ce défaut. On peut emprunter ici une comparaison très sensible des actions du Corps. Qu'est-ce que cette force d'un bras, qui leve telle masse d'un tel poids ? C'est l'aggrégat des forces de tous les muscles de ce bras ; & la force de chaque muscle est l'aggrégat à son tour des forces de toutes les fibres qui composent ce muscle. Si donc l'action d'un muscle, ou même d'une fibre, manque, ou qu'elle soit altérée, l'action totale en reçoit un déchet d'autant. Séparez un fil très mince d'un gros cable, c'en est rien en apparence ; continuez à en séparer de semblables, & vous parviendrez à détruire tout le tissu.

Ces réflexions sont allés frappantes pour quiconque sçait & veut réfléchir. Il est pourtant incroyable, combien il se trouve de gens, dont les uns se font un vain mérite d'être au dessus de ces prétendues bagatelles, & les autres passent leur vie dans des embarras qu'ils n'apperçoivent seulement pas, quoiqu'ils soient l'unique cause de la médiocrité à laquelle ils demeurent, pour ainsi dire, condamnés. La plupart des dispositions qu'on appelle humeur, inégalité, caprice, naissent de là ; la Société en perd ses principaux agrémens ; les Vertus d'aimables qu'elles devoient être, en deviennent sèches & rebutantes ; & le Bonheur se perd. s'abyme dans ces petits incidens, tout autant & plus que dans les grandes traverses de la vie ; à peu près comme une ravine d'eau peut également se jeter tout à coup dans quelque large ouverture, ou en se répandant sur la terre s'imbiber dans tous ses pores.

J'ai donc eu raison de dire dès l'entrée de ce Mémoire, que l'obligation de se procurer toutes les commodités de la Vie étoit un devoir, & un devoir fort négligé. Les hommes aiment le Plaisir, & y font consister le Bonheur. Ils ont raison ; mais leur Oeconomie n'en est pas moins mauvaise pour cela. Ils font comme ces gens qui mangent le revenu d'un mois, ou même d'une année, pour donner un festin d'apparat, où l'on s'ennuye quelquefois mortellement, & qui se trouvent à l'étroit le reste du tems. On croit qu'être heureux, c'est pouvoir jouir de tems en tems de ces Plaisirs éclatans, qui sont le partage de l'Opulence & de la Grandeur. Abus. Etre heureux, (je ne parle qu'en Philosophe, & je laisse à la Religion le droit & le privilège de nous ouvrir l'accès à un Bonheur fort au dessus de ce que nous appellons improprement de ce nom dans la sphère des choses temporelles,) être heureux, c'est arracher soigneusement toutes les épines qui se trouvent sous nos pas, semer la route d'autant de fleurs que notre condition le permet, & marcher ensuite d'un pas ferme & tranquille dans le chemin de la Vertu.

* * * * *

ELOGE



E L O G E

DE

M. LE MARECHAL DE SCHMETTAU.

C'est à ceux qui écriront l'histoire à faire passer à la postérité les Actions Militaires d'un des plus habiles Généraux que l'Allemagne ait eus: Pour nous qui devons faire connoître M. le Maréchal de *Schmettau* sous un autre aspect, nous ne toucherons cette partie qu'autant qu'il sera nécessaire pour qu'on sçache, que celui qui a contribué au gain de tant de Batailles & à la prise de tant de Villes, étoit le même homme qui a toujours protégé les Arts, cultivé les Sciences, & auquel l'Académie doit tant.

Ce seroit une grande erreur de croire qu'il y ait quelque incompatibilité entre les différentes parties qui forment un grand homme, quoy qu'il soit si rare de les trouver ensemble. On se fait de l'homme de guerre je ne sçay quelle idée qui semble exclure l'Erude & la méditation; comme si une des Sciences les plus difficiles pouvoit s'en passer; ou comme si les qualités de l'Esprit qui ne servent qu'à étendre & éclairer le courage, pouvoient l'éteindre.

Peut être, les Sciences seroient-elles moins nécessaires à celui qui n'offre que son bras dans une Armée: mais celui qui doit la commander, celui qui dispose ces Opérations d'où dépend le sort des Peuples & des Etats, peut-il avoir trop de connoissances? La Science des Evenemens passés luy enseigne ce qu'il doit faire dans les Evenemens presents; l'Esprit Mathématique le prévoit & le calcule.

Samuel

Samuel de Schmettau naquit à Berlin le 26. Mars de l'année 1684: son Père fut *Samuel de Schmettau*, Conseiller Privé sous le Règne de *FREDERIC I.* Et sa Mère *Marie de la Fontaine Vicard*. Si un homme qui est parvenu aux derniers honneurs de son Etat avoit encore besoin d'autres Titres; nous dirions icy que ses Ancêtres d'ancienne Noblesse Hongroise, ayant servi sous le Roy *Matthias Corvin* lorsqu'il porta la guerre en Boheme & en Silesie, s'étoient établis dans le Comté de Glatz: Que la famille perdit ses Titres dans les guerres de Hongrie & d'Allemagne; & que l'Empereur *Leopold I.* y suppléa, en luy faisant expédier de nouvelles Patentes par lesquelles sa Noblesse étoit reconnuë, confirmée & renouvelée.

Il reçut une Education proportionnée à sa naissance, & aux talens qu'on découvroit en luy; & s'attacha surtout à l'Etude des Mathématiques, de la Géographie, & de l'Histoire. A peine avoit-il atteint l'âge de 15. ans que son goût pour les Armes déterminâ ses Parents à l'envoyer en Dannemarck, où *Guillaume de Schmettau* son Oncle qui commandoit un Régiment de Cuirassiers, le fit entrer Cadet aux Gardes; le premier Siege qu'il vit, fut celui de *Tonningen*.

Il fut fait Enseigne en 1700; & marcha avec le Corps d'Armée que le Dannemarck fournissoit à l'Angleterre & à la Hollande dans les Pais-bas; où il se trouva au siege de *Keiserwert*, à la retraite de *Nimegue*, & à l'attaque du Chateau de *Grevenbruck*, qui fut emporté l'épée à la main de même que *Weert* & *Stockhem*.

Au siege de *Ruremonde* il fut blessé sur la brèche de la Citadelle; mais il fut assez tôt guéri pour se trouver au siege de *Huy*; puis à l'action d'*Eckeren*, & servit au siege de *Bonn* comme Ingénieur Volontaire sous le Général *Coehorn*. En 1703. il fut fait Lieutenant dans le Régiment de *Schmettau Dragons* du Margrave d'*Anspach*; il
marcha



marcha avec ce Régiment qui fut de l'Armée du Prince Héréditaire de Hesse - Cassel depuis Roy de Suede, sur le haut Rhin, & se trouva à la Bataille de Spirback.

En 1704. il fut fait Capitaine & servit en cette qualité à l'affaire de Schellemburg, au siege de Rain, & à la Bataille de Hochstet: cette Bataille luy valut une Compagnie. Aux sieges de Landau & de Trarbach il servit comme Ingénieur Volontaire.

L'année d'après il fut à la prise des Lignes de Nerwinde, au siege de S. Loen, & en 1706. à la Bataille de Ramilli où il fut blessé. Il se trouva pourtant aux sieges d'Ostende, de Menin, d'Oudenarde, jusqu'en 1707. où il ne se passarien de remarquable dans cette Armée.

En 1708. il fut à la Bataille d'Oudenarde; au siege de Lisle, & à l'affaire de Winendall: & presenta au Roy de Pologne le plan de l'attaque de Lisle qu'il avoit levé sous les yeux de ce Prince. Il fut ensuite des sieges de Gand & de Bruges: & en 1709. à celui de Tournay il fut fait Major, & Aide de Camp du Prince Héréditaire de Hesse. Ce fut à ce siege qu'il fit connoissance avec le Comte de Schulembourg qui fut ensuite Maréchal des Troupes Venitiennes; & que se forma entre eux cette amitié qui a duré jusqu'à la mort. L'Amitié de tels hommes que leur métier & leurs talents rendent nécessairement rivaux, est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'eux. Celle de M. le Comte de Schulembourg lui procura l'avantage d'être connu du Prince Eugene. Il fut à la Bataille de Malplaquet & au siege de Mons: Et l'année d'après aux sieges de Douay, de Bethune, de St. Venant, & d'Aire.

En 1711. il fut fait Lieutenant Colonel, & se trouva au passage des Lignes d'Arleux, & au siege de Bouchain: En 1712. au siege du Quesnoy, à l'investissement de Landrecy, & à l'affaire de Denain. Il fit en 1714.



la Campagne du Rhin comme Volontaire à la suite du Prince Eugene ; & après la Paix d'Utrecht, le Régiment de Schmettau étant passé au service de Saxe, il entra avec ce Régiment dans le même service.

Charles XII. Roy de Suede luy envoya en 1715. la Patente de Quartier-Maitre Général, & luy donnoit un Régiment de Dragons; mais comme la Lettre du Prince de Hesse qui contenoit la Patente ne luy parvint, que lorsque les Saxons étoient en marche, il ne put profiter de cette offre, & fut du siege de Stralsund & de la descente dans l'Isle de Rugen.

Le siege fini, entre les années 1715. & 1716., il marcha en Pologne avec le Régiment qu'il commandoit, & remporta en quatre Occasions des avantages sur les Polonois confédérés. La première fut à Werucoff, où avec ce seul Régiment qui n'étoit que de 400 hommes, il en défit 5000, prit au Régimentaire Gniesadoffsky qui les commandoit 4 Canons, tout son bagage, 200 prisonniers, & 360 Chevaux. La seconde fut près de Cunitz, où le partisan Gurzeffsky avec 1000 Chevaux voulut surprendre le Régiment de Schmettau & celui de Flemming; le partisan fut battu, & on luy fit 100 prisonniers, La troisième fut auprès de Plonsky, où le même Gurzeffsky s'étoit joint au Général Steinslicht avec 2000 Chevaux pour attaquer l'Arriere-Garde Saxone; ils furent battus & poursuivis. La quatrième fut à la Bataille de Kowallewo dans la Prusse Polonoise où les Saxons sous les ordres du Général Bofen défirent si bien l'Armée Polonoise & Lithuanienne que la Paix se fit.

M. de Schmettau avoit donné par écrit au Maréchal Flemming la première idée de cette affaire; & immédiatement après qu'elle fut finie, Sa Majesté Polonoise le fit Colonel & l'employa dans l'Artillerie. Il fut la même année envoyé vers Frederic Guillaume Roy de Prusse qui luy donna l'ordre de la *Générosité*.

En



En 1717. le Roy Auguste l'envoya servir comme Volontaire en Hongrie , ou il s'acquit tellement l'estime du Prince Eugene que dès ce tems le Prince voulut le faire entrer au service de l'Empereur. Il ne put accepter cette offre; & après le siege & la Bataille de Belgrade il retourna en Saxe. L'année d'après le Roy le renvoya en Hongrie, & le chargea d'y conduire le Corps de Troupes Saxonnnes que le Duc de Weissenfels commandoit. Le Colonel Stojentin de ce Corps y étant mort, son Régiment fut donné à *M. de Schmettau*.

Pendant l'hyver, les Saxons ayant eu leurs Quartiers en Hongrie, *M. de Schmettau* se trouva à Vienne; où le Prince Eugene ayant renouvelé les propositions luy offrit la charge de Quartier-Maître Général & de Général-Major, avec le premier Régiment qui viendroit à vacquer. Le Roy de Pologne luy permit d'accepter ces offres, & il entra en 1719. au service de l'Empereur.

Il partit aussi-tot pour se rendre en Sicile sous les ordres du Comte Mercy; & se trouva à la Bataille de Francavilla. Il eut là beaucoup de part à tous les mouvemens de l'Armée, & dirigea les attaques devant Messine qui fut prise.

La guerre de Sicile étant finie, *M. de Schmettau* ne demeura pas oisif: La paix ne faisoit que changer ses occupations. L'Empereur le chargea de lever la Carte de toute la Sicile: & l'année d'après il présenta à S. M. cette Carte, à laquelle il avoit joint un état exact du Commerce de ce Royaume, & des dispositions à faire pour en augmenter les Revenus & fortifier les Places. Il fit alors plusieurs voyages en Hongrie: conféroit avec le Comte Mercy à Temeswar, avec le Duc de Würtemberg à Belgrade; & étoit consulté par l'un & par l'autre pour les fortifications de ces deux places.



Il fut aussi envoyé visiter les forteresses de Croatie, & les chemins vers Buchary & la Mer Adriatique.

En 1730., sur l'apparence de troubles en Italie, l'Empereur y fit marcher des troupes : & M. de Schmettau ayant été nommé pour y servir comme Général de Bataille, le Comte Daun le commanda avec un Corps dans la Lunigiana pour empêcher la Descente des Espagnols. Les affaires ayant tourné en Négociations, M. de Schmettau revint l'année d'après à Vienne avec une Carte excellente de tout le País.

La Corse s'étant révoltée en 1732., il passa dans cette Isle, sous les ordres du Prince Louis de Würtemberg, qui luy donna la moitié du Corps d'Armée pour attaquer les Rebelles du côté de la Bastie, pendant qu'il les attaqueroit luy-même du côté de Calvi. Ces Opérations eurent tant de succès qu'en peu de mois tous les Rebelles furent soumis : & le Prince Louis eut la générosité d'en faire tout l'honneur à M. de Schmettau. La République de Genes luy marqua sa reconnoissance par un présent considerable.

L'année d'après ayant été nommé pour servir sous les ordres du Duc Ferdinand Albert de Brunswick, il assembla le Corps d'Armée à Pilsen & marcha par la Baviere au Rhin. S. M. I. luy donna alors le Régiment d'Infanterie qu'avoit eu M. d'Ogilvi. Etant arrivé au Rhin, il construisit par ordre de S. A. S. les Lignes de Mühlberg qui furent achevées au Printems de 1734., mais que le Prince Eugene ne jugea pas à propos de défendre.

Il fut cette année déclaré Feld-Maréchal-Lieutenant, faisant le service comme tel, & en même tems comme Général Quartier-Maitre. La Campagne finie, le Prince Eugene le laissa pour commander dans ces Quartiers l'hiver de 1734. à 1735. La Swabe, le Haut Rhin &



& la Franconie luy firent alors l'honneur de l'associer à leur Corps de Noblesse immédiate de l'Empire.

En 1735. il fut fait Feld-Zeug-Meister ; mais le Prince Eugene voulut qu'il gardât en même tems la charge de Quartier-Maitre Général. Il fut chargé cet hyver de garantir la Swabe , & de mettre Brisac & Fribourg en état de se défendre.

La guerre finie avec la France, il retourna à Vienne où il étoit question de guerre contre les Turcs : Il fut admis aux Conférences qu'on tenoit sur ce sujet , & vouloit qu'on commençât par le siege de Widdin, & non par celui de Nissa. On ne suivit point son avis ; mais on l'envoya visiter les frontieres ; & en 1737. il eut ordre d'assembler un Corps d'Armée à Vipalanka, & de joindre avec ce Corps la grande Armée à Barakin.

Mrs. de Philippi & de Kevenhüller, quoyque moins anciens Feld-Zeug-Meistres que M. de Schmettau, ayant été faits Feld-Marechaux ; il se plaignit ; & il fut décidé qu'il commanderoit l'Infanterie sans être sous leurs ordres. Pendant les différentes Opérations de cette Campagne il tomba dangereusement malade à Georgoscheffsky, & fut obligé de se faire porter en Litier à Belgrade, & de là à Bude où il passa l'hyver.

Il n'étoit pas encore guéri qu'il alla à Carlsbad & à Glogow pour changer d'air : il s'y rétablit, & arriva à Vienne lorsque le Commandant de Belgrade venoit d'écrire que la place étoit sur le point de se rendre. L'Empereur fit venir M. de Schmettau, & luy ordonna de tacher de se jeter dans Belgrade & de le sauver. Il s'y rendit aussitôt ; & fit de si bonnes dispositions que depuis le 24 Aout qu'il y étoit entré, personne ne douta plus de la conservation de cette place. Mais la paix s'étant faite le 1. Septembre, M. de Neuperg comme Plénipotentaire & M. de Wallis comme commandant l'Armée luy ordonnerent de la remettre aux Turcs.

Après la reddition de Belgrade il fut chargé d'en faire raser les fortifications. Pendant qu'il y étoit occupé, les Janissaires se révoltèrent contre leur Bacha : M. *de Schmettau* fit prendre les armes à sa garnison, & ayant marché contre eux, les força de se soumettre à leur Chef. Il fit plus ; comme il apprit que l'émeute venoit d'une faute de payement, il prêta au Bacha dequoy les appaiser. Cette conduite généreuse reçut à Vienne l'approbation qu'elle méritoit. Il fut nommé Principal Commissaire de l'Empereur pour régler les Limites des deux Empires.

Charles VI. mourut ; & M. *de Schmettau* se rendit à Vienne. Là ne trouvant pas les choses disposées pour luy aussi favorablement qu'il l'avoit espéré, il pria S. A. R. le Duc Régent, aujourd'huy Empereur, de luy accorder sa protection pour entrer au service de la République de Venise. S. A. R. écrivit au Maréchal de Schulembourg, & celui-cy répondit par une Lettre fort obligeante pour M. *de Schmettau* : mais la République ne prit point sur cela de résolution. Il fut cependant élevé au grade de Feld-Maréchal. En 1741. il retourna à Carlsbad ; & s'étant plaint à la Cour de plusieurs Grieffs sur lesquels il n'obtint point la satisfaction qu'il desiroit, il se rendit en Saxe, d'où il renvoya la démission de son Régiment & de toutes ses Charges pour entrer au service de Sa Majesté Prussienne dont il étoit né sujet.

Le Roy reçut avec plaisir un homme qui avoit donné tant de preuves de sa capacité ; luy donna la charge de Grand-Maitre de l'Artillerie avec une grosse pension ; & quelque tems après l'honora de l'Ordre de *l'Aigle noir*, & l'employa dans deux occasions importantes : L'une auprès de l'Empereur Charles VII. qui accorda à sa Famille la dignité de Comte, l'autre en France.

LE Roy dont les Armes avoient été si constamment victorieuses, eut à peine fini la guerre, qu'il tourna ses soins vers tous les autres genres de gloire. Faire fleurir dans sa Capitale les Arts & les Sciences qui y languissoient depuis longtems, luy parut digne de son attention : mais il ne suffisoit pas d'exciter les talens, il falloit déraciner un ancien préjugé qui les avoit presque avilis. L'homme le plus propre à remplir l'un & l'autre de ces objets étoit M. le Maréchal de *Schmettau* ; ainsi ce fut luy que S. M. choisit pour cela.

Personne n'ignore aujourd'huy combien les diverses Compagnies sçavantes, établies dans la plupart des grandes Villes de l'Europe, ont été utiles pour les progrès des Sciences. Et la Société Royale de Berlin n'avoit point cédé aux autres, avant qu'elle fut tombée dans cet état de langueur où le Régne précédent uniquement militaire l'avoit mis.

M. le Maréchal de *Schmettau* crut que l'établissement d'une nouvelle Académie auroit quelque chose de plus glorieux que le rétablissement de l'ancienne Société. Il commença par former une Société nouvelle qui, quoyque presque toute composée des Membres de la première, devoit en quelque sorte représenter la Société principale, dans laquelle l'ancienne devoit être fonduë pour former l'Académie.

Il eût peut-être été plus naturel de conserver à cette Compagnie son ancienne origine ; & qu'elle ne se fût trouvée qu'une suite perfectionnée de cette Société, brillante d'abord, qui s'étoit soutenue par elle-même pendant longtems, & dont le lustre n'avoit été terni que par des causes qu'on ne pouvoit luy imputer. Mais M. le Maréchal de *Schmettau* crut, & avec raison, qu'une Compagnie formée pendant le Régne & sous les yeux d'un Roy, qui à des titres plus glorieux ne dédaigne pas de joindre celui de Savant, seroit plus illustrée par cette Époque ; & qu'avec le nom de FEDERIC
son

son Fondateur , elle iroit plus surement jusqu'aux siecles les plus reculés.

La Nouvelle Société fut donc formée : Elle eut un Règlement particulier ; elle tint ses premières Assemblées chez M. le Maréchal *de Schmettau*, & chez M. de Borck ; & enfin le Roy luy donna une Sale dans le Château. Le jour de son inauguration fut célébré par une Assemblée publique , où M. le Marquis d'Argens lut un discours sur l'utilité des Académies , & M. de Francheville une Ode sur le bonheur dont alloient jouir les Sciences.

Cette nouvelle Compagnie étoit à peine établie qu'il fut question d'y faire entrer l'ancienne Société : Et la chose se fit par un Règlement nouveau , qui ne considéroit plus les deux Compagnies que comme un seul Corps , dont l'administration fut remise à quatre Curateurs , Mrs. *de Schmettau* , de Viereck , de Borck , & de Gotter , qui présidoient tour à tour par trimestre. Une des premières Délibérations régla que les Mémoires ne parotroient plus qu'en François.

Tel étoit l'état de l'Académie , lorsque le Roy me fit l'honneur de m'en confier l'Administration. S. M. ayant remarqué plusieurs choses défectueuses dans sa forme , m'ordonna de luy présenter sur cela mes réflexions & mes vuës. Je portay au Roy le Plan d'un Règlement plus simple : Dans lequel le département de chaque Classe étoit marqué d'une manière moins vague ; le nombre des Académiciens fixé ; quelques Officiers superflus étoient supprimés ; & le nombre des Pensionnaires étoit tellement proportionné aux Revenus de l'Académie , qu'au lieu de plusieurs petites pensions qu'on avoit répandues sur un trop grand nombre , chaque pension à l'avenir plus considérable , fut un objet suffisant aux besoins & au genre de vie d'un Philosophe.

Le Roy non seulement approuva le projet que j'avois l'honneur de luy présenter : Mais S. M. le simplifia encor ; & je dirois qu'Elle
le



le perfectionna, si elle n'avoit inséré elle-même dans le nouveau Règlement des Articles trop honorables pour moy.

M. le Maréchal de *Schmettau* avoit donné la première forme à l'Académie, & jusques-là en avoit eu presque toute l'administration. En reconnoissant l'étenduë de ses lumieres, son Ardeur pour le progrès des Sciences, & toutes les obligations que l'Académie luy a, je ne dissimulerai point que la diversité de nos vûës n'ait causé quelquefois entre nous des Contrariétés.

Son Esprit toujours actif, quoyque soulagé par les nouveaux Ordres du Roy, de l'Administration de l'Académie, formoit sans cesse pour elle de nouveaux projets, auxquels je ne pouvois pas toujours me livrer. Celuy qui causa enfin une espece de froideur entre nous fut sa *Méridienne*. Cette affaire a fait trop de bruit à Berlin & dans les Pais étrangers pour que je puisse me dispenser d'en parler, & de faire connoître les raisons qui me forçoient de m'opposer à ce projet.

L'étenduë de l'Esprit, l'habitude d'exécuter des choses difficiles, trompent quelquefois dans la comparaison des objets avec les moyens pour les remplir. M. le Maréchal de *Schmettau*, frappé des grandes Opérations que la France avoit faites pour déterminer la *Figure de la Terre*, & faisant moins d'attention au nombre d'habiles Astronomes que la France avoit, & aux sommes immenses qu'elle y avoit employées, vouloit que nous entreprissions un Ouvrage pareil, ou même plus considerable : Que nous mesurassions une Méridienne depuis la Mer Baltique jusqu'à la Méditerranée ; & que nous reçussions pour Aides dans ce travail tous les Mathematiciens des Pais voisins, qu'il invitoit par des Lettres circulaires à se rendre avec leurs Instrumens aux lieux des opérations. Il avoit des Connoissances peu communes dans la Géographie : mais j'ose dire qu'il ne connoissoit pas assez les difficultés d'un pareil Ouvrage si on l'exécute avec précision, ni le péril si c'est avec peu d'exacritude. Non seulement



la Théorie de la Terre, & les Elémens de l'Astronomie tiennent à ces Mesures, mais les Régles de la Navigation, & la vie des Navigateurs en dépendent.

Un tel Ouvrage est plutôt le dernier chef-d'oeuvre d'une Académie formée depuis longtems que le coup d'essay d'une Académie naissante: Et nous étions bien éloignés de pouvoir nous flatter de le bien exécuter. Ce n'est pas cependant que nous manquassions d'habiles Astronomes; mais c'est qu'un ou deux Astronomes ne suffisoient pas pour de telles entreprises: & qu'accepter le secours de tous ces Mathématiciens Volontaires, quand même ils seroient venus, étoit une chose trop hazardeuse.

Mon respect pour M. le Maréchal *de Schmetsau*, l'assurance où j'étois de ses bonnes intentions, ma reconnoissance pour le bien qu'il avoit fait à nos Sciences, m'entrainoient à tout ce qu'il proposoit: mais le zèle pour la Gloire de l'Académie me soutint; & je m'opposay à une entreprise qui l'exposoit trop.

M. le Maréchal *de Schmetsau* ne cédoit pas à une première opposition. Il revint souvent à la charge, & renouvelloit tous les jours la peine que j'avois de ne pouvoir être de son avis. Enfin il sembla qu'il eut abandonné son premier dessein; & qu'il l'eut réduit à lever une Carte de l'Allemagne meilleure que celles qu'on a. Pour cet Ouvrage où la précision suffisante n'approchoit pas de celle qui doit être apportée aux Opérations de la grande Géographie, M. le Maréchal *de Schmetsau* étoit pourvu d'Instrumens assez exacts, & avoit sous ses ordres un assez grand nombre d'Ingénieurs; enfin la chose n'interessoit plus l'honneur de l'Académie. Je me prêtay donc à ce qu'il voulut: Il commença l'Ouvrage en allant luy-même à Cassel faire faire sous ses yeux les premiers Triangles de sa Carte: un Ordre du Roy qui n'approuva pas cette Opération, en arrêta le cours.

Peu



Peu de tems après M. le Maréchal de *Schmettau* tomba malade ; & les travaux encore plus que les années avoient tellement ruiné son tempérament qu'il ne put se rétablir. Ses forces diminuerent de jour en jour ; & son Corps dépériſſoit ſans que son Eſprit parût recevoir la moindre altération. Je le vis peu de jours avant ſa mort ; & malgré de très grandes douleurs, il parloit de toutes choſes avec la même juſteſſe & la même ſagacité qu'il avoit toujours eûes. Il les conſerva juſqu'au dernier Moment ; & après s'être acquitté de tous les devoirs de ſa Religion, il mourut le 18. Août 1751., âgé de 67. ans.

Ce n'eſt pas à nous à juger de ſes Talens dans la Guerre : Nous nous ſommes contentés de faire un recit abrégé de ſes Campagnes : Toute l'Europe l'a regardé comme un de ſes meilleurs Généraux.

Mais on peut dire que c'étoit un eſprit très vaſte, plein de courage pour entreprendre, & de moyens pour réuſſir. Son Génie s'étendoit à tout : la langue Françoisé ne luy étoit pas familiere : il la parloit peu correctement : cependant lorsqu'il racontoit, on eut cru qu'il la poſſedoit, & on l'eut pris pour un homme fort éloquent : c'eſt qu'il avoit la véritable éloquence, l'art de peindre vivement, & de mettre chaque choſe à ſa place. Il ne ſe bornoit pas aux récits de guerre dans lesquels ce qu'il avoit à raconter, le ſervoit ſi bien ; ſa converſation étoit égale dans tous les genres, & juſqu'à celui des reparties ne luy étoit pas échapé.

Sa taille étoit haute & bien proportionnée : les qualités de ſon Eſprit ſe trouvoient peintes ſur ſon Viſage ; & la ſérénité & l'enjouement y ajoutoient tout ce qui rend une Phyſionomie agréable.

Il avoit été marié deux fois. La première, avec Demoiſelle *Françoisé de Bayer* qui luy laiſſa trois enfans ; un fils qui eſt Lieutenant



nant d'Artillerie , & deux filles dont l'une est Madame la Baronne *le Fort* , & l'autre est Chanoinesse dans le Chapitre d'*Heilig-Grab*. Il se remaria en 1740. avec Demoiselle *Marie Anne de Riffer* dont il a eu deux fils & deux filles. A' la mort de son Mari, le Roy luy a accordé une Pension considérable : & quoyque Madame la Maréchale *de Schmettau* ait bien tout ce qu'il faut pour exciter l'envie, la Cour & la Ville ont également applaudi au Bienfait du Roy.

Sa place de Curateur de l'Académie a été remplie par M. *de Redern* , Maréchal de la Cour de la Reine Mère ; & celle de M. *de Redern* l'a été par M. *de Cagnoni* , Conseiller Privé du département des Affaires Etrangères.

Ce seroit icy le lieu de marquer la reconnoissance que nous devons à M. le Général *de Schmettau* , qui nous a fourni le Journal des Campagnes de son Frère : Mais nous avons à nous en plaindre ; il a eu la modestie de nous échaper dans une Histoire où il devoit naturellement se trouver, & où il a eu grande part luy-même.



E L O G E
D E
M. E L S N E R.

Jaq^ues *Elsner*, Docteur en Theologie, Directeur de la Classe de Belles-Lettres de l'Académie Royale, Conseiller du Consistoire; premier Pasteur de l'Eglise Paroissiale du Cloître, & Commissaire du Directoire des pauvres, naquit en Mars 1692. à Saalfeld, Ville de Prusse considérable par le College qui y est établi.

Son Père, *George Elsner*, étoit un des principaux & des plus riches Citoyens de cette Ville, d'une famille originaire de Boheme, qui étoit venuë s'établir d'abord à *Lesna*, dans le Palatinat de Posnanie, où il y a encore des *Elsners*, qui possèdent depuis plus de trois cens ans, une Terre que l'illustre Famille de *Leczinsky* leur avoit conférée, pour des services importans qu'elle en avoit reçû. La Mère de notre Académicien, nommée *Marie Logge*, étoit fille d'un Marchand, Ecoissois de Nation, établi à *Mulhausen* en Prusse.

Le jeune *Elsner* rencontra dans la volonté de son Père des obstacles presque insurmontables au penchant qui l'entraînoit vers l'étude. On le destinoit au Négoce; & il n'y eut rien qu'on ne mit en oeuvre pour traverser ses premiers pas dans une carrière qu'il étoit destiné à fournir si glorieusement. Sa persévérance vint à bout de

tout ; & les détails qu'on rapporte à cet égard tiennent du prodige.

Peut-être qu'il n'en étudia que mieux. C'est au moins une règle assez générale que ceux qui ont fait le plus de figure dans les Sciences & dans les Lettres en ont été redevables à quelques rigueurs du sort, qui les ont forcé à développer une activité & des talens, que l'aïse & les commodités auroient laissé dans une espèce de lethargie. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. *Elsner* tourna de bonne heure ses vûës vers les connoissances qui ont fait depuis le principal fond de son Erudition, & auxquelles il a été surtout redevable de sa renommée.

Entre les diverses routes que les hommes se sont frayées pour passer de l'ignorance au sçavoir, la plus épineuse en apparence n'a pas laissé d'être la plus fréquentée ; c'est celle du genre d'étude, auquel on a donné le nom de *Critique*. Elle étoit même presque la seule Science qu'on connût, encore longtems après l'Epoque fameuse du Renouveau des Lettres. Les Saumaises, les Scaligers, les Bocharts, & tant d'autres grands hommes, s'étoient tellement immortalisés en la suivant, qu'on auroit cru abuser de son génie & de ses talens, en les consacrant à d'autres objets. Mais il en arriva ce qui ne manque jamais d'arriver à tous les goûts dominans : les grands succès de ceux qui les mettent en vogue, engagent une multitude de gens sans talens à se mêler de leur culture ; & de là naissent bientôt la décadence & l'avilissement. Un essain de Critiques subalternes inonderent la Littérature de leurs Remarques triviales, de leurs discussions stériles, & de toutes ces minucies Grammaticales, qui devinrent souverainement ridicules par la confiance avec laquelle ils les proposoient, par la hauteur avec laquelle ils relançoient quiconquë faisoit mine de les leur contester, & le plus souvent par les torrens d'invectives atroces, qui découloient de leur plume. Peu s'en falût que ces travers ne portassent un coup mortel à la Critique même :
Science



Science utile néanmoins , & respectable , quand elle est maniée par d'habiles mains. Du faite où elle s'étoit placée de sa propre autorité, on la vit tomber si bas que les termes de Critique & de Pedant devinrent presque Synonymes, & qu'elle parut condamnée pour jamais à la poussière des Collèges. Et à dire le vrai , les lumières d'une saine Philosophie , qui faisoient dans le même tems de rapides progrès , font bien supérieures à ce flambeau tant vanté , qui n'éclaire souvent des lieux jusqu'alors cachés , que pour rétablir quelque passage par des conjectures hasardées , fixer quelque fait peu important , rappeler le souvenir de quelque usage-bizarre , ou décrire quelque ancien utensile , quelque vêtement hors de mode.

La raison & l'équité dictent qu'il faut donner à chaque chose son juste prix ; & que par conséquent , la Critique , en perdant ses droits usurpés & chimeriques , en conserve de réels & d'inalienables. Un habile Critique est un Citoyen utile à la République des Lettres , & digne de tous les honneurs qu'elle dispense. Sans être enthousiasmé de son Art , il en connoit la véritable valeur , & en renferme l'exercice dans ses limites naturelles. Sa sagacité se manifeste surtout dans le choix des matières qu'il discute. Ce n'est pas assez que leur nouveauté frappe , il faut qu'elles ayent encore le mérite de la solidité ; il faut un degré d'importance , qui dédommage des travaux qu'elles ont coûté. Il ne s'appesantit point sur des détails insipides , il n'accumule point des milliers de citations , il va droit à son but ; & lorsqu'il a du goût , qualité rarement unie à la Critique , il sème de fleurs le chemin qui l'y conduit.

Je viens de faire d'avance le portrait de notre Académicien ; j'en ai pour témoins ceux qui m'écoutent , & pour garans toutes les personnes un peu au fait de la Littérature moderne.

Dès l'âge de 23 ans , M. *Elsner* eut la place de Conrecteur du Collège Réformé de Königsberg ; & il faisoit en même tems la fonction de Chapelain du Comte *Alexandre de Dohna* , Maréchal des Armées



mées du Roi. Au bout d'un peu plus de deux ans il se démit de ces emplois, pour aller en Hollande, dans la vuë de perfectionner ses études. Il y fit un séjour de quatre ans, quil passa à Leyde & à Utrecht, en liaison étroite avec les Savans les plus distingués de ces deux Villes.

Il publia dans la première en 1719. une Dissertation, où il soutint que les Paroles de la Loi, adressées aux Israëlites de dessus la montagne de Sinäi, avoient été formées par le Ministère des Anges. Mais il fit imprimer dans l'autre un Ouvrage bien plus important, & qui lui procura d'abord le rang distingué qu'il a tenu depuis dans la Littérature, & en particulier parmi les Commentateurs de nos Livres sacrés. Je veux parler du premier Volume de ses *Observations sacrées sur le N. Testament*, qui comprend les Evangiles & le Livre des Actes. Ces Observations renferment des preuves incontestables d'une Erudition peu commune, tant dans la connoissance de la Langue Greque que dans la lecture des Auteurs profanes, qui ont écrit en Grec, & dont il avoit tiré un merveilleux parti pour l'interprétation de l'Ecriture Sainte. Cet Ouvrage a été attaqué, & même assez fortement; mais M. *Elsner* a toujours prétendu que ses Adversaires l'avoient mal compris, ou mal réfuté; & il se proposoit de le montrer dans une nouvelle Edition de ses Observations qu'il faisoit espérer, & qui auroit été d'autant mieux reçue que ce Livre est devenu rare.

Notre Sçavant quitta la Hollande en 1720. pour suivre une vocation que le feu Roi lui avoit adressée, sçavoir, celle de Professeur de Theologie & des Langues Orientales à Lingen. Avant que de partir d'Utrecht, il s'y fit recevoir Docteur & Theologie, & se rendit ensuite à Lingen, où il prit possession de son poste par une fort belle Harangue, *sur le Zele qui convient à un Theologien*. Il fut en même tems Pasteur de l'Eglise de cette Ville.

Deux ans étoient à peine écoulés, qu'une Place plus importante l'enleva à un séjour qu'il aimoit, & où il étoit fort chéri. C'est celle

le de Recteur & premier Professeur du College de Joachim à Berlin. Ce bel Etablissement est une espece de petit Etat , qui demande dans celui qui le gouverne des qualités à certains égards supérieures à celles que requièrent des Emplois plus éminens. Il faut un heureux tempérament de douceur & de fermeté, une vigilance continuelle, & une prudence consommée, pour diriger les études & les moeurs de jeunes gens, dont le plus grand nombre est si bien dépeint par ce Vers d'Horace ;

Cereus in vitium flecti ; monitoribus asper.

La tâche de M. *Elsner* fut d'autant plus pénible que ce College étoit tombé dans une espece d'anarchie sous le Recteur précédent, que sa trop grande douceur avoit exposé à des mouvemens séditieux, qui dégénéroient presque en insultes. Le nouveau Recteur conjura la tempête, & rétablit le calme. Il se fit craindre & respecter ; & la Nature l'avoit heureusement doté pour cet effet de tout ce que l'air, le ton de voix, & les qualités extérieures ont d'imposant.

Il prononça le 28. Octobre 1722. son Discours inaugural, sur l'obligation de joindre la Piété au Sçavoir. Le mois suivant, il fut aggrégé à la Société Royale des Sciences.

Pendant son Rectorat, M. *Elsner* donna quelques Programmes sur des matieres intéressantes, par exemple, sur l'*Urim & Thummim*, sur le *Schilo*, &c. Le second Volume de ses *Observations Sacrées*, contenant les Epitres, & l'Apocalypse, vit le jour en 1728.

Les occupations de M. *Elsner* ne l'empêchoient pas de paroître de tems en tems en Chaire ; & ses Sermons étoient extrêmement goûtés. Comme il avoit toujours eu une grande prédilection pour le Ministère de l'Evangile, il quitta le Rectorat en 1730. & fut pourvu de la place de Pasteur de l'Eglise Paroissiale du Cloître, le Troupeau de cette Eglise l'ayant élu en cette qualité après la mort de M. *Schmidtman* ; & quoique les revenus de cette place fussent beaucoup moindres que ceux qu'il perdoit, il ne balançoit point à l'ac-



cepter. Il s'y distingua véritablement, surtout par la Prédication pour laquelle il avoit de grands talens, qui lui ont attiré la foule des Auditeurs jusqu'à la fin de sa carrière. On admiroit en lui une récitation pathétique, une diction pure, noble, touchante, cette Action en un mot, qui est regardée à bon droit comme la principale partie de l'Orateur, quand elle ne se jette point dans les frivoles écarts de la Déclamation. Ceux qui, sous prétexte d'éviter ce défaut, sont de marbre & de glace, peuvent avoir tout ce qui fait d'habiles Docteurs ; mais je ne pense pas qu'ils doivent prétendre au titre d'éloquens Prédicateurs.

M. *Elsner* fut fait en même tems Conseiller du Directoire Ecclesiastique des Eglises Reformées, & conserva l'Inspection qu'on nomme *Visitation*, sur le College dont il avoit été Recteur.

Un Archimandrite Grec, nommé *Athanasie Dorostamos*, qui collectoit pour les Chrétiens esclaves en Turquie, étant venu à Berlin, eut des liaisons particulieres avec M. *Elsner*. Il en résulta un Ouvrage Allemand, imprimé en 1737. sous le titre de *Nouvelle Description de l'état des Chrétiens Grecs en Turquie*. On a voulu révoquer en doute la bonne foi du guide que M. *Elsner* avoit suivi : mais l'attention qu'il avoit apportée à confronter tous ses récits avec les Auteurs les plus dignes de foi, qui ont traité ces matieres, rend l'imposture, au cas qu'il y en ait eu, peu dangereuse.

En 1742. M. *Elsner* devint Directeur de la Classe de Belles-Lettres dans la Société Royale ; lorsque cette Société fut renouvelée en 1744. avec le titre d'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres, il conserva le même caractère qu'il a toujours soutenu avec distinction, tant par son assiduité aux devoirs Académiques, que par les savantes Dissertations dont il a enrichi nos Mémoires.

Il fit imprimer en 1743. des Sermons en Allemand, sur l'Épître de S. Paul aux Philippiens. Il ne s'est pas borné à y traiter le
Dogme



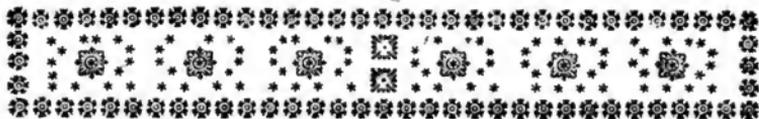
Dogme & la Morale ; il y a joint des Remarques de Grammaire, d'Antiquités, de Critique & d'Histoire.

Il époufa en 1737. Madame la Veuve *Senning*, née de *Stofch*, qui lui a furvécu.

La carrière de M. *Elsner* n'étoit pas fort avancée, & fa constitution paroiffoit promettre qu'il la poufferoit encore bien loin, lorsqu'il fut attaqué, & tout à coup atterré, par une fièvre violente, qui l'emporta au bout de quinze jours. Il mourut le 8. Octobre 1750.

Je m'abtiens de tracer la caractère de ce célèbre défunt. Ce n'est pas pour former un préjugé injurieux à fa mémoire ; mais c'est parce que j'aurois à combattre quelques préjugés, qui ne feroient pas faciles à diffiper. Ce même air impofant, ce même ton d'autorité, qui lui donnoient du relief dans les fonctions publiques, diminuoient un peu les agrémens du commerce & la douceur des relations qu'on pouvoit avoir avec lui dans la Société. Il n'y a rien de plus dangereux que de foulever l'amour propre des autres, en ne déguifant pas allez le sien ; quoiqu'au fonds ce ne foient pas toujours ceux qui en montrent le plus, qui en ont la plus forte dofe. Le grand art, mais peu commun, c'est de réprimer cet amour qu'on peut regarder comme inné, mais furtout de le bien cacher, toutes les fois qu'il ne peut manquer d'irriter celui des autres ; & les plus habiles dans cet art font ceux qui, paroiffant n'avoir point de prétentions, obtiennent tout, d'autant plus aifément qu'on ne les foupconne pas de rien exiger. Après tout, M. *Elsner* rachetoit le défaut de montrer qu'il connoiffoit un peu trop fon mérite, s'il faut convenir qu'il l'avoit ; il le rachetoit, dis-je, par plusieurs bonnes qualités. L'amour du bien public étoit une des principales ; & il s'est manifesté dans fes difpofitions testamentaires.





E X P O S E'
CONCERNANT L'EXAMEN DE LA LETTRE
D E
M. D E L E I B N I T Z,
ALLEGUÉE PAR M. LE PROF. KOENIG,
DANS LE MOIS DE MARS, 1751.
DES ACTES DE LEIPZIG,
A L'OCCASION
DU PRINCIPE DE LA MOINDRE ACTION. (*)

M. *de Maupertuis*, Président de l'Académie Royale, ayant démontré par plusieurs argumens très convainquans, que non seulement dans l'état d'équilibre des corps, mais aussi dans les mouvemens produits par des forces quelconques, il y avoit toujours la moindre quantité d'action possible, en sorte qu'on a tout lieu de regarder ce principe de la moindre action comme renfermant la Loi la plus générale de la nature ; M. le Professeur *Koenig* a fait ses efforts en plusieurs manières pour détruire cette grande découverte. Premièrement, il n'accorde aucun lieu à ce principe dans l'état d'équilibre des corps, & prétend qu'on ne doit pas y chercher la *minimisé* d'action, comme il parle, mais qu'il ne s'y trouve que la *nullité*. Pour cet effet il indique quelques cas dans lesquels il montre que ce qui,

suivant

(*) On verra aisément par la seule lecture de ce Mémoire, qu'il étoit du nombre de ceux dont la publication ne peut être retardée.

suivant ce principe, devrait être un *minimum*, se réduit réellement à rien : mais cette objection n'est pas de grande importance, puisqu'il est suffisamment reconnu dans le calcul de *maximis & minimis*; qu'il peut souvent arriver que ce qui est un *minimum*, évanouisse entièrement. Mais quoique cela puisse avoir lieu dans certains cas, il n'en résulte nullement qu'on doive l'étendre à tous les cas d'équilibre, comme y arrivant toujours nécessairement : tout au contraire, il y a des cas sans nombre dans lesquels cette quantité d'action n'est point nulle, mais se trouve réellement un *minimum*; ce qui met hors de doute que la Nature a pour but, non la nullité de l'action, mais la *minimist*. En effet si nous considérons l'exemple si connu de la courbe appelée Chainette, où la quantité qui représente l'action totale est réduite à la distance où le centre de gravité de cette courbe est du centre de la Terre, il est manifeste que cette distance n'est point du tout égale à zero, mais que c'est plutôt, & très effectivement, la plus petite possible. Il est bien vrai que la force de gravité, s'il n'y avoit point de résistance, entraineroit toute cette chaîne au centre de la Terre, & que la chaîne n'auroit point de repos que son centre de gravité ne fût réuni au centre de gravité de la Terre même; mais parce que la chaîne est arrêtée par l'état de suspension, l'effet de la gravité se borne à rendre la distance du centre de gravité de cette chaîne au centre de la Terre la plus petite qui soit possible. Nous ne faisons donc pas difficulté d'accorder à M. Kœnig, que la formule qui exprime la quantité d'action, se réduit véritablement à rien, toutes les fois que les circonstances le permettent, comme cela arrive dans les cas qu'il a produits : mais quand, par des obstacles quelconques, cette réduction à rien ne sauroit avoir lieu, comme nous venons de le voir dans la Chainette, alors cette formule devient toujours de la moindre valeur; comme si la Nature appliquée à la production de l'effet total, vouloit en approcher, autant qu'il lui est permis de le faire; ce qui suffit pour mettre en évidence, non seulement la vérité de ce principe si second, mais encore la raison sur la



quelle il est fondé, & pour détruire entièrement les objections de M. *König*, qui, bien loin de porter atteinte à ce principe, servent merveilleusement à le confirmer. Car c'est faire une difficulté tout à fait vaine à celui qui établit que la moindre quantité d'action a lieu, que de dire qu'il y a des cas où cette quantité évanouit entièrement : puisque l'action ne sauroit assurément devenir moindre que rien. Cependant cette objection seroit de quelque importance, si dans tout état d'équilibre la quantité d'action se réduisoit à rien, & M. *König* semble l'insinuer ; mais tant s'en faut qu'il l'ait prouvé, qu'il y a tout au contraire une infinité de cas, où il est manifeste que la quantité d'action ne devient point nulle, & qu'elle est seulement la plus petite possible ; ce qui a lieu, quand il ne se peut qu'elle devienne absolument nulle. Outre l'exemple de la Chainette, Mrs. *D. Bernoulli* & *Euler* ont démontré que les courbes élastiques de tout genre, & les autres figures que prennent les corps flexibles, lorsqu'étant dans l'équilibre ils sont sollicités par des forces quelconques, peuvent être trouvées par la méthode de *maximis & minimis*, attribuant à la formule qui renferme dans chaque cas la quantité d'action, une valeur qui soit la moindre, mais point du tout nulle.

Pour ce que M. *König* a avancé dans la même Dissertation contre l'autre partie de cet excellent principe relative au mouvement, quoiqu'il n'y ait rien qui puisse porter la moindre atteinte à sa vérité, cette discussion demande un examen beaucoup plus approfondi. Car ne pouvant ébranler les fonds même de la doctrine, il s'efforce à ôter la gloire de l'invention à M. de *Maupertuis* pour la donner à M. de *Leibniz*, alléguant dans cette vue un fragment de certaine Lettre, qu'il prétend avoir été écrite autrefois par M. de *Leibniz* à M. *Hermann*, & dont voici les termes.

" L'action n'est point ce que vous pensez, la considération du
 " tems y entre ; elle est comme le produit de la masse par le tems,
 " ou du tems par la force vive. J'ai remarqué que dans les modifi-
 " cations



" cations des mouvemens, elle devient ordinairement un *maximum*
" ou un *minimum*. On en peut déduire plusieurs propositions de
" grande conséquence ; elle pourroit servir à déterminer les courbes
" que décrivent des corps attirés à un ou plusieurs centres. Je voulois
" traiter de ces choses entr'autres dans la seconde partie de ma Dy-
" namique, que j'ai supprimée ; le mauvais accueil que le préjugé a
" fait à la premiere, m'ayant dégouté ?

Il s'ensuivroit de ce passage, que M. de Leibnitz a eu non seulement une connoissance parfaite de ce principe sublime de la moindre action, mais même qu'il lui étoit si familier, qu'il s'en étoit servi pour déterminer ces lignes courbes, que parcourent les corps attirés, tant par un que par plusieurs centres : ce qui a rendu d'abord ce fragment fort suspect, d'autant plus que la Lettre même de M. de Leibnitz, d'où ce fragment doit être tiré, n'a jamais été renduë publique. En effet il s'agissoit de procurer une conviction entiere, que cette Lettre avoit été effectivement écrite par M. de Leibnitz, en indiquant l'endroit où l'Original existoit : autrement un semblable témoignage ne mérite aucune creance, surtout dans un cas tel que celui-ci, & qui concerne une découverte aussi importante. Ces raisons ont fait juger qu'il étoit d'une nécessité indispensable de s'informer plus exactement des preuves qui pouvoient justifier l'authenticité du fragment cité. Et d'abord, comme on a recherché si soigneusement & publié tant de Lettres de M. de Leibnitz, dans lesquelles on a lieu d'appercevoir & d'admirer ses méditations sublimes en tout genre de science ; il ne paroît assurément point du tout vraisemblable que dans un Commerce Epistolaire aussi étendu, M. de Leibnitz ne se soit jamais ouvert à aucun de ses Amis, excepté M. Hermann seul, au sujet de cet admirable principe de la moindre action. On sçait l'étroite familiarité qu'il entretenoit avec le célèbre M. Jean Bernoulli, & qu'il lui parloit souvent fort au long dans ses lettres des matieres surtout de la Dynamique. Cependant on ne trouve dans tout ce Commerce



merce Epistolaire pas le moindre indice, qui puisse faire juger que dans ce tems-là il eut seulement pensé à ce principe, quoique ces Lettres renferment plusieurs discussions sur les forces vives & la véritable estimation de l'action. Quand on pense en particulier, que M. de Leibnitz n'a rien caché à M. Bernoulli de tout ce qui pouvoit confirmer sa nouvelle Théorie des forces vives, & démontrer toute l'étendue de son usage, on ne sçauroit assurément imaginer aucune raison, pourquoi dans cette conjoncture il auroit voulu lui faire un secret de cet excellent principe.

Ensuite, pour ce qui regarde cette détermination même des lignes courbes, que décrivent les corps attirés vers un ou plusieurs centres de forces, la Methode *maximorum & minimorum*, dont il auroit fallu se servir pour la trouver, n'étoit pas alors assez développée, pour mettre en état, quand même cette quantité d'action qu'il faut rendre la plus petite, auroit été connue, d'en déduire la nature des courbes décrites. Et quoique la gloire de M. de Leibnitz soit fondée sur plusieurs découvertes du premier ordre, le principe de la moindre action n'est assurément au dessous d'aucune d'entr'elles; & il n'y a pas lieu de croire qu'il l'eût négligé au point de n'en faire part qu'au seul M. Hermann.

Toutes ces considérations affoiblissant déjà beaucoup l'autorité du fragment cité, M. le Président de Maupertuis, qui avoit proposé ce principe comme sien, a crû devoir diligemment rechercher tout ce qui pouvoit servi à la vérification du fait, pour se mettre à l'abri de tout soupçon de plagiat. Car, bien qu'il n'existe aucune trace de ce principe dans tous les Ecrits de M. de Leibnitz qui ont vu le jour jusqu'à présent, il étoit pourtant à propos de prévenir l'accusation calomnieuse qu'on auroit pu former, qu'il avoit tiré son principe de la même Lettre de M. de Leibnitz, que quelque hazard auroit fait tomber entre ses mains. Ainsi personne n'étoit plus intéressé que lui à s'assurer de la vérité de cette Lettre. M. de Maupertuis commença donc par s'adres-



s'adresser à M. *Kanig* même, qu'il requit amicalement par une Lettre du 28 Mai, 1751. de lui indiquer l'Original de cette Lettre de M. de *Leibnitz*, & d'en constater l'authenticité. La réponse de M. *Kanig* ne fut écrite que le 26 Juin. Elle portoit que cette Lettre lui avoit été communiquée par ce fameux *Henzi*, qui fut décapité à Berne il y a trois ans pour quelques séditions excitées dans l'Etat; & que ledit *Henzi*, comme étant fort attaché à l'étude, avoit rassemblé plusieurs Lettres anecdotes de *Leibnitz*, avec d'autres qu'il auroit publiées, si la destinée ne l'en avoit empêché. M. *Kanig* envoyoit en même tems à M. de *Maupertuis* une Copie de la Lettre entiere, dont il avoit cité un fragment; elle est datée du 16 Octobre 1707. & les paroles alléguées se trouvent en effet à la fin, mais pourtant avec quelque différence d'expression: car au lieu que dans la citation il y avoit,

„ Elle (l'action) est comme le produit de la masse par le tems,
 „ ou du tems par la force vive &c.

ce qui renferme une contradiction manifeste, on lit dans la Lettre même ces mots ainsi corrigés:

„ Elle est comme le produit de la masse par celui de l'espace &
 „ de la vitesse, ou du tems par la force vive, &c.

Différence, qui ne pouvant être rejetée sur une simple faute d'impression, augmente encore considérablement les soupçons contre ce fragment. Car quand même la Lettre entiere ne pourroit pas être rejetée, il y a tout lieu de croire que quelques phrases, & peut-être des périodes entieres, y ont été inferées; & qu'il a falu les corriger, parce qu'on ne les avoit pas d'abord rendues assez assortissantes au Texte. Mais, sans s'arrêter à ce soupçon, il paroïssoit fâcheux que toute l'autorité de ce fragment dépendit du témoignage d'un homme qui avoit perdu la tête; & cela n'etoit pas fort propre à la confirmer. M. de *Maupertuis* ne crut pas néanmoins devoir s'en tenir à cette



réponse ; mais comme il n'y a peut-être point de papiers qu'on garde plus soigneusement que ceux qui ont appartenu à des criminels d'Etat, il pria M. le Marquis de Paulmy, Ambassadeur de S. M. T. C. en Suisse, d'interposer son credit pour faire faire à Berne des recherches exactes à ce sujet. Après qu'on eut fait une revue très attentive des papiers délaissés par *Henzi*, on n'y trouva non seulement aucunes Lettres de *Leibnitz*, mais pas la moindre trace même, que *Henzi* eut jamais eu en son pouvoir quelques unes de ces Lettres.

Le 7 d'Octobre de l'année dernière, M. le Président de *Maupefluis* fit rapport à l'Académie Royale de ce qui s'étoit passé jusques là, dans l'intention que l'affaire fut traitée dans les formes, & qu'on prit les mesures convenables pour la terminer. L'Académie jugeant aussi-tot, que dans une Question où il s'agissoit de découvertes aussi importantes, il étoit de son devoir de proceder à un examen scrupuleux de ce qui appartenoit au grand *Leibnitz*, & de ce à quoi ses propres Membres avoient droit, chargea M. *Formey*, en qualité de Secrétaire, d'écrire à M. *Kanig* une Lettre, qui fut en effet écrite le surlendemain, pour le requérir encore à l'amiable de confirmer l'authenticité du fragment qu'il avoit allégué, & de produire l'Original de *Leibnitz* dans l'espace d'un mois. Mais comme M. *Kanig* avoit déjà visiblement usé de tergiversations dans cette affaire, afin qu'il ne pût prétendre que cette Lettre s'étoit perdue, on l'adressa à M. de *Hellen*, chargé des affaires de Sa Majesté auprès des Etats Généraux ; & on reçut la déclaration de M. de *Hellen* qui attestoit que la Lettre avoit été remise le 19 Octobre. Le 11 Decembre, comme il y avoit plus d'un mois d'écoulé sans qu'on eut aucune réponse, l'Académie jugea à propos de réitérer la même sommation ; & elle eut certitude que M. *Kanig* l'avoit reçue avec une Lettre écrite par M. le Président, par la même voye, le 6 Janvier de la présente année.

Pendant ce tems là, le Roi, Protecteur de l'Académie, avoit requis lui-même par une Lettre le Magistrat de Berne, de faire chercher

cher la Lettre susdite de *M. de Leibnitz* avec tout le soin possible parmi les papiers qui avoient appartenu à *Henzi*. Cette recherche ayant été faite par des personnes auxquelles le Magistrat confia l'autorité requise, la réponse fut, qu'on n'avoit absolument rien trouvé.

Avant que la seconde Lettre de l'Académie à *M. Kanig* lui fut parvenue, *M. de Maupertuis* en reçut une de sa part datée du 10 Decembre, qu'il fit lire dans l'Académie le 23 du même mois. Quoique cette Lettre fut pleine de politesses, *M. Kanig* étoit si éloigné de produire l'Original de la Lettre de *M. de Leibnitz*, ou d'indiquer seulement dans quel lieu il existoit; qu'il faisoit plutôt ses efforts pour détourner l'Académie de l'examen de cette Question, & l'impliquer dans d'autres controverses tout à fait étrangères. Il se plaignoit aussi beaucoup de l'injustice qu'on lui faisoit, en attendant à la liberté dont les Savans ont coutume de jouir: comme s'il y avoit quelque chose d'injuste à exiger d'un Savant qu'il fournisse les preuves d'une Lettre, qu'il rend publique.

Le même jour *M. de Maupertuis* lut à l'Académie la réponse qu'il avoit faite à cette Lettre, dans laquelle il faisoit voir que l'Académie étoit pleinement en droit, dans de semblables Questions, de s'assurer de l'authenticité d'Ecrits, qui servoient à décider, à qui appartenoit quelque découverte; qu'ainsi on ne faisoit aucun tort à *M. Kanig*, en exigeant qu'il produisit l'Original de la Lettre de *M. de Leibnitz*; qu'il ne s'agissoit d'ailleurs d'aucune Controverse, & qu'on ne requéroit autre chose, sinon qu'il constatât l'autorité de la Lettre qu'il avoit citée: droit qu'on ne sçauroit assurément refuser à aucun particulier dans sa propre cause. *M. de Maupertuis* donnoit avis dans la même Lettre à *M. Kanig* des deux recherches qu'on avoit faites en vain à Berne, par ordre du Roi, & de l'Ambassadeur de France. Cette Réponse ayant été confirmée par le consentement de toute l'Académie, fut expédiée; & lui parvint le 6 Janvier de cette année, avec la seconde Lettre que l'Académie lui avoit adressée.

Il fit enfin à ces Lettres une Réponse en date du 15 Fevrier, dans laquelle, comme dans la précédente, il se plaint amèrement de ce qu'on viole à son égard le droit établi entre les Gens de Lettres, en interposant l'autorité de l'Académie dans une Controverse Littéraire : car il dissimule perpétuellement l'état de la Question, & ne répond point directement à la seule chose qu'on lui ait demandée, qui étoit de confirmer l'autorité du fragment qu'il avoit cité, en produisant la Lettre originale de M. de Leibnitz. Il cherche partout des échappatoires; tantôt en disant que ces paroles de Leibnitz n'otent rien à la découverte du principe de la moindre action, que M. de Maupertuis demeure toujours en plein droit de s'attribuer, parce que cette Lettre a été tout à fait inconnue jusqu'à présent, & que M. de Leibnitz n'a exposé nulle part avec plus d'étendue ses idées à ce sujet; tantôt en faisant de M. de Leibnitz même un adverfaire de cette doctrine, comme s'il avoit eu un tout autre principe dans l'esprit; par où M. Kanig, en révoquant en doute la vérité du principe de M. de Maupertuis, ne cherche qu'à amener toute la question au point qu'on mette à l'écart l'authenticité de la Lettre, pour s'attacher à discuter la vérité du principe même. A la fin pourtant il semble venir davantage au fait, en disant qu'il avoit écrit à un Ami, pour le prier de chercher cet Original, & qu'il en attendoit encore la réponse.

Ici il ne faut pas passer sous silence, que M. Kanig, afin de prouver que cette découverte de M. de Leibnitz lui étoit connue depuis longtems, en appelle dans la même Lettre à sa Harangue inaugurale, où il dit qu'il a désigné cette découverte, en la montrant, pour ainsi dire, du doigt. Quoique cette assertion eût besoin d'être pareillement prouvée, & qu'il falût également quelque autorité pour la rendre digne de créance dans la République des Lettres; on ne trouve au fonds, dans l'endroit de sa Harangue que M. Kanig allégué, autre chose, sinon que M. de Leibnitz, las des censures de Juges très

très iniques, n'avoit pas voulu mettre au jour la seconde Partie de sa Dynamique, au dommage irréparable des sciences ; afin que l'ignorance ne regardât pas ses principes comme de monstrueuses chimères. On voit assez combien peu cette suppression a de rapport avec l'affaire présente, où l'on se borne à demander à M. *König* qu'il justifie le fragment par lui cité, en produisant la Lettre originale.

On a dans le même tems fait encore d'autres recherches à Bâle, où M. *Hermann* est mort, & ailleurs, pour déterrer les Lettres qu'il avoit reçues de M. de *Leibnitz* ; & il en résulte assez clairement que ces Lettres sont depuis longtems entre les mains de M. *König*, & que c'est peine perduë de les chercher en d'autres endroits : ce qui est d'autant plus vraisemblable, qu'on n'a pu les trouver nulle part, & qu'il n'est pourtant pas à présumer qu'elles se soyent perduës.

Le Magistrat de Bâle en étant requis par le Roi a fait examiner avec la dernière attention tous les Ecrits détaillés par feu M. *Hermann*, & conservés par ses Héritiers. M. *Jean Bernoulli*, Professeur de Mathématiques, qui a été chargé de cette commission, n'a trouvé que trois Lettres de M. de *Leibnitz* ou il n'est pas fait la moindre mention du principe de la moindre action.

M. *König* dit aussi dans une Lettre du 12 Mars qu'il a cherché en vain à Bâle par le moyen d'un Ami cette Lettre de *Leibnitz*, parmi les papiers détaillés par M. *Hermann* ; & il envoie en même tems la réponse qu'il a reçue à ce sujet. Il ajoute encore que l'attente de cette réponse est la cause qui l'a obligé à ne toucher jusqu'ici que légèrement à la question principale ; mais qu'ayant à présent donné des preuves suffisantes de sa diligence dans la recherche de cet Original, il croit avoir satisfait, autant qu'on peut l'exiger, au desir de l'Académie.

LES CHOSES ETANT TELLES qu'on vient de les exposer ; le fragment étant premierement par lui même suspect, & M. *König* d'un autre coté, depuis qu'il a été rapporté que l'Original de la Lettre de M. de *Leibnitz* n'existoit point dans les papiers de *Henzi* qui a été supplicié, n'ayant point produit cet Original, ni pû, ou osé assigner le lieu où il est conservé ; il est assurément manifeste que sa cause est des plus mauvaises, & que ce fragment a été forgé, ou pour faire tort à M. de *Maupertuis*, ou pour exagérer, comme par une fraude pieuse les loüanges du grand *Leibnitz*, qui sans contredit n'ont pas besoin de ce secours. Toutes ces considérations dûment pesées, l'Académie ne balancera pas à déclarer ce fragment supposé, & à le dépouiller par cette déclaration publique de toute l'autorité qu'on auroit pû lui attribuer.

P R O T O C O L L E
DE L'ASSEMBLÉE DE L'ACADEMIE

DU JEUDI 13 AVRIL 1752.

P R É S E N S.

M. de <i>Keith</i> .	} Curateurs.
M. de <i>Redern</i> .	
M. de <i>Marshall</i> .	} Honoraires.
M. de <i>Cagnony</i> .	
M. <i>Eller</i> .	} Directeurs.
M. <i>Heinius</i> .	
M. <i>Euler</i> .	
M. <i>Formey</i> , Secret. perpet.	

O R D I N A I R E S.

M. <i>Pelloutier</i> .	M. <i>Pott</i> .
M. <i>Spragel</i> .	M. <i>Küster</i> .
M. M. M. <i>Ludolff</i> .	M. <i>Becmann</i> .
M. <i>Gledisch</i> .	M. C. L. <i>Ludolff</i> .
M. de <i>Beausobre</i> .	M. <i>Kier</i> .
M. <i>Meckel</i> .	M. <i>Merian</i> .
M. <i>Sulzer</i> .	
M. la <i>Lande</i>	Assoc. ext.
M. <i>Hesse</i> .	} Etrangers.
M. <i>Hirzel</i> .	

M. le Curateur de *Keith* a remis à l'Académie la Lettre suivante de M. le Président de *Maupertuis*, dont le Secretaire a fait la lecture.

MON-

MONSIEUR,

Comme c'est aujourd'hui que l'Académie doit entendre le Mémoire de M. Euler au sujet de la Lettre citée par M. Kœnig, & porter son jugement sur cette affaire, j'aurai l'honneur de vous dire, que m'y trouvant impliqué, & ne desirant de M. Kœnig aucune réparation, je prie l'Académie de s'en tenir uniquement à la vérification du fait; c'est à dire à juger sur l'authenticité de la Lettre de M. de Leibnitz que M. Kœnig a citée. J'ai l'honneur d'être &c.

MAUPERTUIS.

Le Secrétaire a mis ensuite sur le Bureau toutes les Pièces qui concernent l'affaire de M. Kœnig avec l'Académie; en a donné une récapitulation, & a lu en leur entier quelques Pièces qui n'avoient point encore été communiquées à l'Académie, & qui sont une Lettre de M. Kœnig à M. Formey du 15 Février 1752. une Lettre de M. de Maupertuis à M. Kœnig du 9 Février 1752. & la Réponse de M. Kœnig à cette Lettre, du 12 Mars 1752. à quoi il a joint l'exhibition des derniers témoignages concernant les Lettres de M. de Leibnitz, envoyés à S. M. par MM. les Magistrats de Bâle.

M. le Directeur Euler a lu ensuite un Rapport Latin, (*) où il a allégué toutes les preuves, tant de raisonnement que de fait, qui démontrent que le passage allégué par M. Kœnig, comme étant un fragment d'une Lettre de M. de Leibnitz, ne peut être regardé que comme suspect par lui même, & manifestement faux par les circonstances.

Sur quoi, M. le Curateur de Keith ayant recueilli les voix de tous les Membres de l'Académie présens, en demandant à chaque

Aca-

(*) Ce Rapport est le Mémoire qu'on vient de lire traduit en François.



Académicien son sentiment , le résultat unanime de la délibération a été :

Que le passage produit par M. Kœnig, dans le Mémoire qu'il a inséré dans les Acta Eruditorum de Leipzig, comme faisant partie d'une Lettre de M. de Leibnitz, écrite en François a M. Hermann, porte des caractères évidens de fausseté; & ne peut avoir par conséquent aucune ombre d'autorité pour porter atteinte aux légitimes prétentions qu'ont les Membres de l'Académie intéressés dans cette affaire, de revendiquer les principes qu'ils ont proposés comme étant dûs à leur méditation & à leurs recherches, aussi bien que toutes les conséquences qu'ils en ont tirées, tant dans les Mémoires que l'Académie a adoptés, que dans les autres Ouvrages qu'ils ont publiés: Et qu'ainsi les conclusions que M. Euler a tirées à la fin de son Rapport, doivent être censées justes & valables dans toute la force des termes où elles sont exprimées. L'Académie, en considération de la Lettre de M. le Président de Maupertuis luë au commencement de la séance, n'a pas voulu pousser la chose plus loin, & étendre sa délibération jusqu'au procédé de M. Kœnig dans cette occasion, & à la manière dont elle seroit autorisée à agir relativement à ce procédé.

KEITH. REDERN.
ELLER. HEINIUS. EULER.

FORMEY Secr. perp.



MEMOI-

MEMOIRES
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES
SCIENCES
ET
BELLES LETTRES.

CLASSE DE PHILOSOPHIE
EXPERIMENTALE.

* * *



SUR LA NATURE ET LES PROPRIÉTÉS DE L'EAU
COMMUNE CONSIDÉRÉE COMME UN DISSOLVANT,

PAR M. E L L E R.

L'Eau ayant obtenu sa fluidité de la chaleur, ou plutôt du mélange d'une certaine quantité de molécules du feu, acquiert par cette union un mouvement intrinsèque & continu dans ses plus petites parties constituantes, tout de même, que tout autre corps fondu, qui par le moyen du feu se meut & agit de tous côtés. C'est aussi par cette qualité que l'eau exerce sa force dissolvante, ou du moins ce mouvement lui procure cette action de pouvoir pénétrer & dissoudre la plupart des corps connus dans la Nature. L'eau doit donc uniquement sa fluidité au feu, comme je viens de dire. Cette matière ignée, comme le dissolvant universel, (ce que je montrerai après,) la pénètre & fait rouler ses plus petites parties les unes sur les autres; qui, sans ce mélange, dont l'effet cause la chaleur, s'attirent réciproquement & se convertissent en un corps solide connu sous le nom de *Glace*; tout comme la diminution de la chaleur fait de la graisse, de la cire, de la poix, du soufre, & des métaux fondus, des corps solides presque dans un instant.

Je ne prétens pas rechercher ou approfondir à présent ce qui arrive aux premiers élémens de l'eau, lorsqu'elle agit sur les corps pour les dissoudre, ni ce qui arrive aux petites parties dissoutes &



cachées dans le sein de l'eau; la petiteffe extrême & peut-être indéterminable de ces molécules, jointe à leur transparence, n'étant nullement proportionnées à nos organes, nous en fait seulement juger par les effets qui en résultent. Sa résistance invincible à toute compression, éprouvée par tant d'expériences par les Philosophes de l'Academie *del Cimento* à Florence, a fait naître la pensée à feu Mr. *Boerhaave*, que ses dernières particules constituantes devoient être extrêmement solides & immuables, vù qu'aucune force extérieure n'est capable de les altérer; car nous voyons, par exemple, qu'une planche se fend & se casse lorsqu'on en frappe l'eau avec violence, une bale de plomb tirée d'un fusil sur la surface d'une riviere ou d'un lac, à un angle fort aigu, s'applatit comme si elle avoit été lancée contre une pierre ou quelque autre corps solide.

Quoiqu'il en soit, il arrive à l'eau par le feu, ou par l'introduction de la chaleur, la même chose que nous voyons arriver aux autres corps solides, savoir un allongement, ou une expansion, dans les plus petites molécules de sa substance. Nous sommes convaincus de cette vérité par les expériences faites avec le *Pyrometre* sur les lames de fer ou de quelques autres métaux. Quelques Philosophes modernes, surtout les Hollandois, auxquels cet élément liquide est autant profitable, par rapport au Commerce, qu'il est dangereux par les Inondations dont il les menace si souvent, ont taché d'approfondir, plus que les autres, l'intérieur de la composition de l'eau commune par bien des expériences; ils n'ont pas oublié de mesurer l'expansion qu'elle souffre par les differens degrés du feu, & ils ont trouvé qu'elle s'étend d' $\frac{1}{25}$ à compter du degré de sa congélation, jusqu'à celui où elle commence à bouillir; Mr. *Muschembroeck* le met à $\frac{1}{17}$. J'ai eu la curiosité d'en faire l'épreuve moi-même; pour cet effet, j'ai pris un tube cylindrique de verre environ de trois lignes de diamètre, dont un bout étoit fermé hermétiquement: après l'avoir rempli d'eau commune jusqu'à $\frac{2}{3}$ de sa longueur, je le plaçai dans un mélange de neige avec du sel jusqu'à ce que je remarquai que l'eau com-

com-

commençoit à geler; je le retirai alors, après avoir marqué l'endroit où l'eau ainsi refroidie s'arrétoit dans le tube; je l'enfonçai après dans un bain-marie, & y ayant mis le feu, je l'y laissai jusque à ce que l'eau du bain commençât à bouillir. Je trouvai alors que l'eau du tube étoit montée, & avoit augmenté son volume d'une $\frac{1}{3}$ partie environ. Cette constriction & dilatation que l'eau souffre par l'application de differens degrés de Chaleur, nous rend raison aussi, d'où vient que sa pesanteur spécifique change si souvent; car, outre les differens corps qui s'introduisent dans l'eau dans sa source, ou que l'eau de pluye enveloppe en tombant, & qui altèrent son poids, Mr. *Muschbroeck* a fort soigneusement remarqué que les differens degrés de chaleur, dont nous venons de parler, peuvent augmenter ou diminuer d'un $\frac{1}{3}$ le poids spécifique de l'eau; puisqu'il a trouvé qu'un pied cubique Rhenan d'eau pesoit en hiver 64 livres, pendant qu'en Été la même quantité en pesoit 65.

Outre le feu, ou la chaleur, dont l'entremise nous fait paroître ce corps sous le nom d'Eau, nous y rencontrons encore une troisième matiere également dispersée, & peut-être mesurée par rapport à son volume à la quantité de l'eau où elle demeure; c'est une matiere aérienne, qui prend la nature de l'air élastique dans le tems seulement, qu'elle se trouve contrainte de quitter son domicile. Car l'expérience a fait voir, que la surface de l'eau, qu'on a mise au feu pour bouillir, commence à un certain degré de chaleur, à s'émouvoir un peu, & à élançer de petites pointes, qui glissant les unes contre les autres, s'unissent sous la forme de petites vessies, & qui alors crévent & poussent un air élastique, avec ce bruit qui est si propre à l'air comprimé mis en liberté par le mouvement. Cet air ne se retire de l'eau, que lorsqu'elle a atteint le 150 degré de chaleur selon le Thermometre de *Fahrenheit*. Mais lorsque toute cette matiere aérienne est chassée de cette façon, & que la chaleur dans l'eau augmente jusqu'au 212 degré, elle commence à bouillir, c'est à dire, que les particules du feu ayant rempli toute la masse de l'eau, traversent & pas-



sent avec impétuosité par son volume, élevant ses couches supérieures en vapeurs élastiques, semblables à celles qu'on voit sortir de l'Eolipile ; mais afin qu'on ne se trompe point, & qu'on ne prenne pas les premières petites bulles, dont je viens de parler, pour un air supposé, en les croyant aussi des vapeurs aqueuses que le feu élève & dont il forme un air élastique, on n'a qu'à avoir recours à la pompe pneumatique, qui nous montre, que l'eau commune, même celle qui est toute froide, commence à élaner les mêmes petites vessies, aussi-tôt qu'on a ôté par la pompe l'équilibre de l'Atmosphère, & la pression sur la surface de l'eau sous la cloche de la machine. D'ailleurs il est fort remarquable, & cela mérite quelque attention, que cet air, qu'on a fait sortir de la substance de l'eau, n'y a point occupé sa place dans sa nature élastique ; ce dont on peut s'assurer par plusieurs expériences & phénomènes, si on y veut faire seulement quelque attention. Il est évident, que le volume de l'eau, dont on a tiré l'air sous la cloche, ne diminue point : il est aussi prouvé, que l'air naturellement enfermé dans l'eau, n'y montre point cette élasticité qui lui est si propre, parce que cette eau ne souffre aucune compression. D'ailleurs l'air ne retourne que fort lentement dans une eau purifiée de cet élément comme il faut ; il demande plusieurs jours, ou semaines, avant que d'y rentrer en juste proportion, & l'on ne gagne rien en voulant forcer l'eau par des secousses violentes pour recevoir un air élastique, comme le célèbre Mr. *Mariotte* l'a prouvé par cette expérience. Il a fait bouillir de l'eau pendant quelques heures de suite, pour en chasser l'air entièrement ; avec cette eau ainsi préparée, il a rempli une Phiole, ou matras de verre, jusqu'à l'ouverture de son col ; il a fermé l'ouverture avec le pouce, après avoir fait rentrer dans cette eau, en renversant le matras, une petite portion d'air de la grosseur d'une noisette ; puis il a enfoncé le col de la phiole dans un vaisseau rempli d'une même eau purifiée d'air, & ayant aussi-tôt retiré le pouce de l'ouverture, il a remarqué que cet air, qui s'étoit arrêté au fond de la phiole renversée, ne se diminoit que peu à peu, jus-

jusqu'à ce que tout son volume fût reforcé dans l'eau après plusieurs heures de tems. Après avoir fait rentrer de nouveau une semblable portion d'air dans cette même eau purifiée, & ayant observé les mêmes précautions, il s'est apperçu que cet air nouveau demandoit beaucoup plus de tems que le premier pour se cacher dans l'eau. Il répéta cette déglutition de l'air dans la même eau, jusqu'à ce qu'il remarqua, que la portion d'air ne diminuoit plus pendant la suite de plusieurs jours ou semaines. Ce phénomène extraordinaire a fait dire à *M. Mariotte*, & après lui à *Mr. Boerhaave*, qui a répété cette expérience avec plus d'exaétitude encore, qu'il se faisoit icy une solution plutôt qu'un simple mélange de particules d'air dans l'eau, parce que l'air perdoit par cette solution sa nature élastique, aussi longtems qu'il étoit détenu prisonnier dans l'eau.

Mais comme *Mr. Mariotte*, ni les autres Physiciens plus modernes, comme les celebres *Mrs. Boerhaave*, *Muschembroeck*, *Nallet*, *Hamberger*, &c. qui alléguent & confirment cette expérience, n'ont pas déterminé, non plus que le premier, la quantité de l'eau, qu'ils ont prise pour faire l'expérience en question, ni le volume de l'air, qu'ils ont fait rentrer de nouveau dans cette eau purifiée, j'ai jugé la chose digne d'une recherche ultérieure, pour tâcher, s'il étoit possible de déterminer un peu plus au juste, la quantité de l'air, qu'une portion d'eau mesurée peut contenir & loger naturellement dans son sein. Pour cette fin, j'ai fait purifier l'eau de tout air, autant qu'il m'a été possible, tantôt par une décoction suffisante, tantôt à l'aide de la Pompe pneumatique; & ayant mesuré la phiole, pour marquer le poids de l'eau qu'elle contenoit, j'y ai fait entrer un petit verre cylindrique, qui renfermoit dans son creux, étroitement bouché, par une petite oublie ou pâte de farine mouillée, un pouce cubique d'air, mesure de Rhin; & ayant versé l'eau récemment purifiée, & encore tiède, là dessus, jusqu'à ce que la phiole fut entièrement remplie, comme dans l'expérience de *Mr. Mariotte*, je remarquai bientôt, l'ayant renversée & enfoncée dans un vaisseau pareillement rempli de la même eau puri-

purifiée, que le couvercle de pâte du petit verre cylindrique s'ouvrit, par la force émolliente de l'eau, & fraya le chemin à l'air qu'il contenoit, lui permettant de sortir & de se ranger au bout de la phiole renversée; & afin que l'air extérieur ne rendit pas l'expérience équivoque & douteuse, je fermai le col de la phiole dans le vaisseau où il étoit enfoncé fort étroitement, pour empêcher tout air extérieur de s'y mêler. Cette précaution m'a appris à la fin que la portion de l'air contenu naturellement dans l'eau, n'excedoit pas sa 150 partie.

Cette faculté de l'eau, d'avalier l'air par une espèce de solution, m'a fait naître l'idée, que cet air enfoncé dans l'eau pourroit être la cause du bruit du tonnerre, lorsque les vapeurs aqueuses extrêmement condensées dans une nuée se rejoignent en gouttes prêtes à tomber par la pluie, & imprégnées de cet air avalé, étant exposées quelques heures aux rayons perçans d'un Soleil ardent, qui communiquent le feu, & élèvent en Été sans cesse des exhalaisons inflammables pêle-mêle avec les vapeurs aqueuses, surchargées alors de cette matière phlogistique, il arrive, que lorsque celle-cy, par un frottement subit de ses molécules, s'allume & cause l'éclair, ce feu perçant rend la liberté, & en même tems l'élasticité à cet air avalé dans l'eau des nuages suivant la direction de l'éclair. Or quiconque connoît la force de l'expansion d'un air élastique dans un degré de chaleur tel que le cause l'éclair, ne sera pas étonné du bruit éclatant que le tonnerre produit, lorsque cet air dilaté se fraye le chemin par mille directions opposées, pour écarter l'air & l'eau de l'Atmosphère voisine par où il passe. Mais cecy soit dit seulement en passant.

Ainsi l'eau commune est un composé 1. de sa matière primitive glaciale, 2. de l'Air, & 3. du Feu. C'est de ce dernier élément qu'elle tire principalement sa fluidité & son action. Mais il paroît pourtant extraordinaire, que la quantité du feu, ou de la chaleur, qu'elle est capable de recevoir, n'augmente pas son poids, ni l'air son volume, puisqu'il est connu, que ce dernier élément exerce sa force expansive 20 fois plus résistante que l'eau; & pour ce qui est du feu,



feu, chaque partie d'eau est capable de supporter 180 degrés de chaleur, sans qu'elle change de pesanteur, & avant qu'elle s'échappe en vapeurs; car il est prouvé, que l'eau, dès le 33 degré de chaleur, suivant le Thermometre de Fahrenheit, peut recevoir les molécules du feu jusqu'au 212, lorsqu'elle commence à bouillir & à se dissiper, sans que sa nature fluide, ni son poids, en souffre le moindre changement.

Jusqu'icy j'ai jugé à propos d'examiner les parties constituantes de l'eau, afin de parvenir à mieux comprendre la vertu qu'elle exerce à pénétrer & à dissoudre les corps; mais comme cette action dépend principalement de la petitesse de ses parties, il faut voir, ce que les Philosophes en ont pu découvrir jusqu'à présent. Les Anciens y ont fait fort peu de réflexion, se contentant de regarder l'eau comme un Elément simple & primitif; il leur suffisoit de la déclarer un corps humide & froid, qui à cause de sa fluidité prétoit le vehicule pour charrier les matériaux, qui faisoient croître les animaux aussi bien que les végétaux & les minéraux. Les Modernes ont montré un peu plus d'application à vouloir attrapper la petitesse des dernières molécules qui constituent ce merveilleux corps; mais ils ont été forcés de s'arrêter en chemin, & de se contenter d'avoir remarqué par leurs expériences innombrables, que la division sans bornes de ces dernières molécules n'étoit nullement proportionnée, ni à leurs organes, ni aux instrumens par lesquels ils l'examinèrent. Sa surprenante divisibilité, qui refuse toute mesure, se manifeste en plusieurs façons: par exemple, les ouvertures de ces vaisseaux, ou veines, sous l'épiderme de notre peau, par lesquels l'eau s'échappe de la masse de notre sang, sont si petites, qu'un grain de sable, selon le calcul de *Leuwenhoek*, en peut couvrir 24 mille. Le degré de chaleur qu'on introduit dans l'eau, lorsqu'on la fait bouillir, cause une telle subdivision de ses petites particules dissoutes en vapeurs, qu'elle occupe un espace 13 mille fois plus grand que celui qu'elle occupoit, lorsqu'elle restoit encore sous la forme de l'eau; comme cela se prouve



par une seule goutte d'eau qu'on fait tomber dans un tuyau de verre à boule, dont on se sert pour faire des Thermometres. Quand on chauffe cette boule sur les charbons allumés, jusqu'à ce que cette goutte d'eau se convertisse en vapeurs, elle remplit toute la capacité de la boule & de son tuyau, puisqu'elle en chasse l'air tout à fait, en faisant un vuide parfait, qui se remplit d'eau, ou de mercure, lorsqu'on a soin d'enfoncer à l'instant le tuyau dans l'un ou l'autre de ces fluides. Celui qui voudra comparer le diametre de la goutte d'eau avec celui de la boule de verre qu'il a employée, en comparant les cubes de leur diametres, trouvera à peu de chose près, la force expansive de l'eau déterminée cy-dessus.

Je m'éloignerois trop de mon but, si je voulois examiner icy, si toute eau, étendue tellement en vapeurs élastiques, & encore plus élastiques peut-être que l'air même, regagne tout à fait son premier état liquide sous la forme de l'eau: ou si l'action du feu n'y a pas causé plutôt une métamorphose dans les derniers élémens sphériques de l'eau, en les entortillant en très menus cylindres spirales élastiques de nature aérienne? Certes, quelques expériences faites avec l'Eolipile, avec le Digesteur de Papin, avec une espece d'Eolipile appliqué à la Pompe pneumatique, & surtout la manœuvre de souffler un gros ballon de verre, ou Récipient chymique, moyenant une bouchée d'eau poussée par la canule d'acier dans une grosse boule compacte de verre fondu, sans qu'on y remarque le moindre retour de cette vapeur sous la forme d'eau commune, me rendent assez hardy pour adopter cette hypothese, jusqu'à ce qu'on me fasse voir le contraire par des expériences incontestables.

J'ai examiné l'eau commune jusqu'icy par raport à ses parties constituantes, aussi bien qu'à l'égard des qualités qui résultent de l'union des différentes parties qui lui viennent de dehors, & qui toutes ensemble, quoique d'une petitesse inconcevable, n'empêchent point leur solidité extrême, qui refuse toute compression. J'ai démontré le degré de leur extension, comme aussi leur expansion surprenante, qui



qui les confond & les précipite dans la nature de l'air. La première chose qui me reste à éprouver, pour me rapprocher peu à peu de mon but, est l'examen de la qualité pénétrante de l'eau ; mais comme cette qualité a trop de rapport avec sa force dissolvante, je m'arrêterai un peu à examiner comme il faut cette propriété de l'eau. Tout le monde lui accorde cette faculté en général ; & peu s'en faut que quelques grands hommes n'ayent prouvé qu'elle est un dissolvant universel. Sa pénétration dans les plus petits recoins de plusieurs corps, qui refusent l'admission de l'air même, semble favoriser cette hypothèse. La manière par laquelle l'eau commune opère la solution des corps, paroît être bien différente selon les principes différens, que plusieurs Philosophes en ont imaginé. Il y en a qui prétendent prouver, que l'eau par sa pesanteur spécifique, & par l'extrême petitesse de ses molécules, entre dans les corps qu'on lui présente à dissoudre, écarte les plus petites parties les unes des autres, & les pénètre si avant, qu'elle les distribue également, en les faisant nager entre ses molécules. Et pour mieux faire comprendre ceci, ils déterminent la propriété des espaces, des interstices & des pores des corps ; ils considèrent leurs figures, l'homogénéité de leur matière, leur cohésion naturelle &c. Pour y trouver quelque chose à redire, il falloit encore mieux voir & tâter les derniers élémens & les atomes de toutes les matières, que ces Messieurs s'imaginent d'avoir vu & tâté.

Il y en a d'autres, qui avec plus de solidité & de circonspection regardent les corps dissolubles par l'eau, comme un assemblage de petites particules homogènes, que nos yeux, aidés même des meilleurs microscopes, ne pourroient appercevoir séparément les unes des autres ; il est fort probable, disent-ils, que ces particules, lorsqu'elles sont réunies, & qu'elles font masse, laissent entre elles de petits intervalles, dans lesquels l'eau se peut insinuer, & pénétrer dans les plus intimes recoins de la cohésion de ces particules, par la même cause apparemment, qui fait monter l'eau & qui la fait entrer dans les cylindres capillaires. Ils supposent donc cette cause & cette force



de pénétrer, telle qu'elle puisse être, plus puissante que la cohésion ou la force avec laquelle les parties du corps soluble sont jointes ensemble; de sorte que l'eau non seulement se peut glisser entre elles; mais elle les écarte, comme il paroît, & les sépare les unes des autres, après quoi les molécules désunies de cette manière flottent dans le dissolvant, & ne sont, selon l'apparence, qu'un composé avec lui. Et quoique les parties d'un corps, dissoutes dans l'eau, soient ordinairement plus pesantes que ce fluide, elles enfilent à leur tour les pores de l'eau, & se distribuent uniformément dans toute la masse de l'eau, dans laquelle, malgré leur excès de pesanteur, elles demeurent suspendues par le frottement ou par la même cause, qui les a fait monter: ce qui se prouve par l'expérience, lorsqu'on dissout une quantité déterminée d'un sel quelconque, dans l'eau pure, sans que son volume, en augmente, ou que le vase qui la contient, en devienne plus plein.

Il y en a encore d'autres, qui, pour expliquer l'action dissolvante de l'eau, ont recours au grand principe de l'attraction, dont l'application à notre sujet paroît fort ingénieuse. Ils s'expliquent à peu près de cette façon. Les particules d'un corps dissoluble dans l'eau, lorsqu'elles se trouvent dans une grande quantité de ce fluide, sont attirées avec plus de force qu'elles ne peuvent s'attirer elles-mêmes, à cause de l'éloignement de ces molécules les unes des autres. Quand on met cette eau en mouvement par des secousses répétées, elle attire ou dissout plus d'un corps soluble que quand elle reste en repos. La même chose arrive lorsqu'on met cet élément liquide en mouvement par le feu; car l'expérience nous montre, que l'eau chaude dissout plus que l'eau froide, & cela selon les différens degrés de chaleur. Cette hypothèse acquiert une grande probabilité par les phénomènes qui arrivent dans la cristallisation des sels. Un savant homme qui la soutient, s'explique là dessus à peu près de cette façon: „Lorsqu'on diminue la quantité de l'eau d'une dissolution saline à un certain degré par l'évaporation, on diminue aussi



„ aussi par conséquent cette attraction qui subsistoit entre l'eau & le sel ;
„ car on remarque d'abord, que les atomes de sel se touchent alors de
„ trop près, & par leur poids spécifique, par lequel ils surpassent ceux
„ de l'eau, ils s'attirent réciproquement, & se joignent étroitement
„ ensemble ; ce qu'on appelle dans la Chymie *CrySTALLISATION de sels*.
„ Mais il faut remarquer néanmoins, que cette opération est empê-
„ chée par le mouvement quelconque, soit qu'il soit causé par les se-
„ cousses, ou par la chaleur. C'est pour cette raison, que cette cry-
„ stallisation ne réussit, que dans un certain degré de froid, dans un
„ vase qui reste immobile. “

Je ne prétends pas vouloir critiquer, ou décider sur les senti-
mens de ces Savans, qui se sont donné beaucoup de peine pour rendre
cette opération intelligible. Mais j'espère qu'il me sera permis d'ajou-
ter icy ce que les expériences & le raisonnement m'ont enseigné sur
ce sujet. Pour m'expliquer avec plus de clarté, je ne m'arrête pas
icy à examiner la vertu dissolvante de l'eau commune toute seule ; je
toucherai aussi en passant les autres corps, auxquels on attribue une
force de dissoudre, & qui sont quelquefois bien différens de notre
élément liquide, puisqu'on en rencontre, & même de puissans, dans
quelques corps secs. Lorsqu'on examine les expériences, qui prou-
vent la force dissolvante de l'eau commune, on remarque que cette
force est toujours proportionnée à la quantité de chaleur, ou de feu,
qu'elle contient ; nous voyons qu'un petit degré de chaleur commu-
nique à l'eau, ne fait que mollir quelquefois un corps, pendant que
ce même corps est entièrement dissous en peu de tems, par l'augmen-
tation de la chaleur dans l'eau, laquelle on fait bouillir. Les Sels,
qui de tous les corps sont ceux, que l'eau dissout le plus facilement,
me semblent confirmer, ce que je viens d'avancer. Huit onces par
exemple d'eau pure, qui n'a que le premier degré de chaleur qui la
rend seulement liquide, c'est à dire le 33 du Thermometre de Fahren-
heit, dissolvent à peine la 64 partie de leur poids du sel commun ; &
à mesure que le froid extérieur augmente à un tel point, que ce petit

degré de chaleur se retire & permet à l'eau de commencer à se glacer, ce peu de sel se retire aussi & se ramasse au fond du vaisseau. Mais au contraire, si vous augmentez la chaleur dans l'eau de 10 ou 12 degrés seulement, vous verrez qu'elle dissoudra jusqu'à 2 onces de sel; & si vous y ajoutez autant de chaleur qu'elle peut en supporter, savoir lorsqu'elle commencera à bouillir, elle en aura dissout presque autant qu'elle pèse. Retirez l'eau du feu alors, & vous remarquerez aisément, qu'à mesure que la chaleur se dissipe, ou qu'elle se retire de l'eau, le sel s'échappera de la solution, & se précipitera au fond du vase; & si vous êtes en état d'ôter à l'eau tous les degrés de chaleur successivement, jusqu'à l'état prochain de congélation, vous verrez tout votre Sel précipité au fond du vaisseau, & abandonné de l'eau, déstituée de tout degré de chaleur, dans le moment qu'elle commence à perdre sa fluidité par la congélation.

Cette expérience m'a appris : 1. Que l'eau commune déstituée de tout degré de chaleur ne dissout rien. 2. Que l'eau commune sert seulement de véhicule à la chaleur, ou aux molécules du feu qui s'y enveloppent. 3. Que l'eau commune ne peut recevoir que 212 degrés de chaleur, même par la plus grande force de feu qu'on y applique, le reste de la chaleur passe au travers de l'eau & se perd dans l'air, ou dans les corps voisins. 4. Que lorsqu'on cesse de chauffer l'eau par dehors, toute la chaleur se retire peu à peu, & il n'y reste que ce degré que l'air, qui l'environne, y entretient; & alors la force dissolvante de cette eau est proportionnée à ce degré de chaleur. Mais lorsque l'air en hyver perd aussi sa chaleur jusqu'au dessous de 33 degrés, l'eau perd toute la faculté de dissoudre à mesure qu'elle approche de ce degré.

Ainsi la force dissolvante de l'eau, étant toujours proportionnée aux degrés de chaleur qui lui sont communiqués, les corps qui souffrent la dissolution à ces degrés, tirent ordinairement leur origine des Végétaux, ou des Animaux. Mais quand on fait contraindre l'eau à recevoir & à garder une tant soit peu plus grande quantité de cha-

chaleur ; elle peut passer les bornes de sa force dissolvante naturelle, comme cela paroît par les expériences faites avec le Digesteur de Papin, où l'air dilaté qui couvre l'eau avec une force extraordinaire, empêche que le feu, qu'on continue à communiquer à l'eau bouillante, ne se dissipe si vite en la traversant seulement ; mais poussé par l'eau qui lui sert de véhicule, il entre dans les cornes, dans les ongles, dans les os des animaux, avec une telle violence, qu'ils se trouvent dissous en peu de minutes jusqu'aux parties terrestres qui tombent en poussière ; même le plomb & l'étain commencent à couler dans ce degré de chaleur communiqué à l'eau de cette façon.

Tout ceci, ce me semble, montre assez, que ce n'est pas l'eau, mais uniquement le feu, qui cause la solution des corps ; & que l'eau ne sert qu'à englober les atomes dissous, & à les distribuer également par tout son volume qui doit être proportionné à la quantité des molécules qu'il doit garder.

J'ai considéré jusqu'icy la première Classe des dissolvans qui est la plus simple, où le feu exécute la solution des corps qui sont d'une légère cohésion par le moyen de l'eau dans laquelle il se trouve. Dans cette Classe, le feu communiqué à l'eau de dehors, est simple & uniforme, sans que quelque autre matière y ait part, ou s'y mêle. Mais il y a une seconde Classe de dissolvans où le feu est concentré dans une matière huileuse, végétale & inflammable, que la fermentation a jointe à l'eau commune, & y a liée si étroitement, qu'il n'y a que la flamme qui les puisse séparer, & les disperser dans l'air en les détruisant. Les Esprits de Vin, de Froment, & de plusieurs autres végétaux, en sont témoins. L'eau commune y est encore la base qui a enveloppé cette matière phlogistique, laquelle étant mise en mouvement par l'application du feu extérieur, pénètre, sépare & dissout les corps, qui sont d'ailleurs impénétrables par les dissolvans de la première Classe, où il n'y avoit que le feu simple, arrêté dans l'eau simple aussi. Quoique l'action de cette seconde Classe se borne aussi à la dissolution des Végétaux, d'où cette sorte de dissolvans a tiré son origine,

origine, elle est toujours plus puissante que la première, parce qu'elle pénètre & dissout les corps huileux & résineux, que les premiers n'avoient pas la force d'entamer. D'ailleurs l'eau commune prête également icy aussi le véhicule à la matière du feu, avec cette différence, qu'elle est intimement jointe à l'eau par la fermentation, pour produire ce qu'on appelle communément *Esprits vineux*, dont la partie la plus subtile, purifiée par la distillation, & connuë sous le nom d'*Alcohol*, brûle & entretient la flamme la plus pure, jusqu'à ce que tout soit consommé. Mais quand on a l'adresse de pouvoir arrêter les vapeurs, que l'*Alcohol* dissipe en brûlant, on trouvera que ce ne sont que l'eau simple toute pure, & que la matière inflammable n'a été que la portion la plus petite de l'*Alcohol*.

Les jus vineux, tirés des Végétaux par la fermentation, dont je viens de parler, si on les expose une seconde fois à cette opération fermentative, on les convertit en Acide, lequel concentré par la distillation, fournit un Esprit acide, qui est d'une nature bien différente de l'*Alcohol*, puisqu'il pénètre & dissout la plupart des Métaux & des Minéraux qui se soutiennent entièrement dans l'*Alcohol*.

Mais si la Fermentation opère dans les Végétaux en produisant l'*Alcohol* & l'Acide, la Putréfaction montre une production analogue dans les Animaux en développant dans ces corps détruits l'Alcali volatil, lequel enveloppé de l'eau commune produit les Esprits volatils de l'Urine, du Sang &c. La Putréfaction même n'est pas toujours nécessaire à la production de ces fortes d'esprits alcalins; l'étroite union des sels avec les parties grasses & huileuses, que la Circulation des humeurs opère dans un animal vivant, suffit déjà à produire une *alcalescence*, ou disposition à la formation d'un Alcali: ce que nous montre l'Esprit volatil de Corne de Cerf, du Crane, de la Soye, &c. que la distillation seule nous fournit de ces corps sans le secours de la Putréfaction.

Outre cette seconde Classe de dissolvans, l'eau commune prête encore son ministère à une troisième sorte de dissolvans, dont la force est



est infiniment plus puissante que celle des premiers, puisque les molécules de feu sont concentrées d'une manière tout à fait incompréhensible dans une matière acide, qui gagne en naissant, & dans la suite de son existence, diverses matrices, lesquelles fournissent aux Physiciens Chimistes des dissolvans auxquels obéissent les corps les plus durs qui sont connus dans la Nature. L'origine simple de cet acide paroît être d'autant plus merveilleux, que nous le rencontrons dispersé dans l'air, sous la simple enveloppe des vapeurs aqueuses ; ceux qui doutent de son existence dans ce lieu, n'ont qu'à exposer un sel alcali bien pur dans une chambre où l'air peut circuler aisément pendant quelque tems ; ils trouveront leur alcali changé en sel moyen tout comme s'ils eussent employé un acide vitriolique pour convertir l'alcali en Tarte Vitriolé. Le tems, & moins encore mon but, ne permettent pas d'éplucher à présent le moyen dont la Nature se sert pour produire cet Acide Universel. Parmi les exhalaisons infinies, que de ses produits innombrables notre Globe permet de s'élever dans les airs, il n'y a point de doute qu'il ne s'en rencontre quelques unes propres à recevoir & à concentrer dans leurs atomes cette matière ignée, que l'Astre du jour, cette source du feu & de toute chaleur, lance incessamment par ses rayons dans une matière propre à lui servir de véhicule : ce qu'il me suffit d'avoir touché seulement à présent. Mais comme nous ne pourrions pas nous en servir sous cette enveloppe impalpable & invisible, la Nature bienfaisante a choisi encore d'autres matrices bien plus traitables pour nous, où elle renvoie cette mince engeance du feu solaire de retour avec les Météores vers notre Globe, pour y être avalé dans l'Océan pour la plupart, ou dans quelques terres calcaires, alcalines, métalliques ou bitumineuses, où ce feu, enveloppé par une espèce de solution, se niche, & y forme sa matrice & son domicile, & où il se présente à nous, tantôt sous la forme du sel marin, ou de l'Alun, ou du Salpêtre, ou du Vitriol, & tantôt sous la forme du soufre commun. Et qui est-ce qui ne fait pas avec quelle force ce feu concentré dissout

les corps les plus compacts que les entrailles de la terre nous fournissent, lorsque par l'extrême violence d'un feu chimique ce feu solaire est chassé de ses différentes matrices, & lorsqu'il nous paroît sous le nom d'esprit acide mineral, different en quelque maniere, je l'avoue, mais c'est par l'altération qu'il a soufferte dans ses différentes matrices. Il seroit bien superflu de marquer icy la nature ignée de cet acide; celui qui en doute, n'a qu'à l'éprouver, & il trouvera bientôt qu'il brûle autant, & quelquefois davantage, que le feu de nos foyers. C'est encore l'eau commune qui fournit le véhicule à ce feu acide, & qui favorise sa puissante action. Pour se convaincre de cette vérité on n'a qu'à verser un de ces Esprits acides, soit celui de sel marin, ou de Vitriol, sur quelques corps terrestres absorbens, comme sur de la craye pilée, & on sera surpris de voir la quantité d'eau commune insipide qui surnage sur la craye, lorsqu'après la destruction de l'acide ce feu a disparu. Au reste tout ce que j'ai avancé jusqu'icy, prouve assez, que le feu est l'unique dissolvant universel dans la nature, & que la petitesse extreme & inaltérable des molécules d'eau commune lui sert seulement de véhicule & d'enveloppe pour communiquer sa force dissolvante à tous les corps altérables. C'est pourquoi les anciens Philosophes Hermetiques ont eu raison d'assurer, que leur mystere le plus caché consistoit dans la combinaison parfaite & inséparable de ce feu avec la substance mercurielle metallique la plus pure & la plus homogene pour la production d'un dissolvant universel, & pour la perfection du grand oeuvre. Je ferai voir dans un autre Mémoire les phénomènes qui résultent, en dissolvant toutes sortes de sels dans l'eau commune.



SUR LES PHENOMENES QUI SE MANIFESTENT,
LORSQU'ON DISSOUT TOUTES SORTES DE SELS DANS
L'EAU COMMUNE SEPARÉMENT,

PAR M. ELLER.

Dans le dernier Mémoire, que j'ai eu l'honneur de lire dans cette Assemblée, il y a quelques semaines, j'ai tâché d'expliquer la nature & les propriétés de l'eau commune. Tout ce que j'y ai avancé, se trouve entièrement confirmé par les Expériences. J'ai prouvé entre autres choses, que l'eau commune ne peut paroître sous cette forme fluide & coulante où nous la voyons, que moyennant certaine portion de feu, ou de chaleur, qui lui procure cette fluidité; mais que l'eau, ayant reçu cette qualité du feu, lui sert à son tour de vehicule, afin qu'elle puisse exercer sa force dissolvante. J'ai fait voir les différens moyens, par lesquels les molécules du feu s'introduisent dans l'eau. Le premier est le plus simple, où le feu se communique de dehors selon les différens degrés de la chaleur extérieure. Les autres moyens, par lesquels le feu s'unit à l'eau, sont un peu plus cachés, de sorte qu'on perd presque l'idée de l'eau commune, lorsqu'on rencontre sous cette forme un fluide âpre, ou corrosif, qui ne tient plus rien de la nature douce & insipide de l'eau, si l'on en excepte la fluidité. Mais l'eau souffre cette altération extraordinaire de fort différentes façons; car tantot cette matiere du feu se joint à l'eau par la Fermentation, tantot par la Putréfaction: une autre fois on l'attrappe par la Destruction de quelques sels minéraux sous la forme d'un Acide corrosif, quoique tous ces fluides dissolvans ne soyent



autre chose qu'une matiere inflammable, sulfureuse, & ignée, délayée dans l'eau commune qui lui sert d'enveloppe & de vehicule.

Cette considération est d'autant plus nécessaire à mon but, qu'elle rend raison en quelque maniere des Phénomènes qui se manifestent quand on dissout différentes sortes de sels dans l'eau commune. Les Physiciens modernes ont déjà remarqué, que cette eau, quelque pure & simple qu'elle puisse être, souffre un changement remarquable, par rapport à son degré de température, dès qu'on y jette du sel pour le dissoudre. Car aussi-tôt qu'elle commence à agir pour achever la dissolution, sa chaleur diminue presque toujours, & elle devient plus ou moins froide selon la qualité, ou selon la composition différente de chaque sel. C'est par ce moyen qu'on peut produire de la glace, même dans les plus grandes chaleurs de l'Été. Je n'ignore pas, que Mr. *Geoffroy* à Paris en a déjà fait quelques Expériences qu'il a communiquées à l'Académie Royales de Sciences en 1700, & que Mr. *Amontons* a reiterées à la Cave de l'Observatoire de Paris, selon son rapport fait à la même Académie en l'année 1705. & qu'outre cela Mr. *de Muschembroeck*, dans son excellent Commentaire sur les expériences de l'Académie *del Cimento*, a de nouveau fait cette recherche, pour déterminer les degrés du froid, que quelques sels produisent dans l'eau, lorsqu'on les y jette pour les dissoudre. Mais comme les rapports de ces Messieurs sont bien differens entre eux, par ce qu'ils n'ont pas examiné toute sorte de sels, & qu'ils ont négligé presque tout à fait les sels moyens artificiels, j'ai cru qu'il pourroit être de quelque utilité, par rapport à la théorie du feu aussi bien qu'à la connoissance de la structure différente de ces sels, si j'entreprendois de nouveau cette recherche.

Pour cette fin j'ai pris toutes les précautions nécessaires pour saisir cette exactitude que les Expériences physiques demandent. J'ai eu grand soin auparavant de choisir les sels bien purs & secs, réduits en poudres impalpables; & comme la quantité de l'eau que telle ou telle sorte de sel demande pour la dissolution diffère beaucoup, j'avois déjà
décou-

découvert & déterminé cette quantité différente, dont je donnerai cy-après le précis. Les sels préparés, comme je viens de dire, & enfermés dans des phioles bien bouchées, furent placés avec l'eau, qui devoit servir à leur dissolution, quelques heures auparavant dans une chambre, où le Thermometre m'indiqua la température de l'air de ce jour là ; & comme je me suis servi d'un Thermometre de la structure de Mr. de Reaumur, j'ai eu soin de l'enfoncer pendant quelques minutes dans cette eau destinée aux expériences pour éprouver sa température. L'ayant retiré, je remarquai qu'il monroit 6 degrés de chaleur. Je pris ensuite huit onces de cette eau pour chaque essai, & de chaque sel autant qu'elle pouvoit en dissoudre. Le Vitriol verd ne montra qu' $1\frac{1}{2}$ degré de refroidissement dans l'eau, mais le Vitriol bleu $3\frac{1}{2}$ degré. L'Alun, refroidit l'eau de $2\frac{1}{2}$, mais l'Alun calciné ne montra aucun changement. Le Salmiac au contraire fit voir le plus grand, puisque le Thermometre baissa de 6 degrés de chaleur, jusqu'à un peu au dessous de 5 degrés de froid ; par conséquent ce sel refroidit l'eau presque à 12 degrés. Le Salpêtre raffiné causa un refroidissement de 8 degrés, & le Cristal mineral de 7. Le Sel commun & le Sel marin ne refroidirent l'eau que de 2 degrés. Le Tartre vitriolé & l'*Arcanum duplicatum* furent à 3 degrés ; mais la Creme de Tartre ne montra aucun changement. Le Sel d'Epſom causa 2 degrés de froid, & le Sel de Seignette 7. Mais le Sel de Sedlitz fit monter le Thermometre de 6 degrés à 9, & augmenta par conséquent la chaleur à 3 degrés. Le Sel admirable de Glauber montra à peu près le même Phénomene, puisqu'il chauffoit l'eau de 4 degrés. Mais ce ne fut rien en comparaison du Vitriol desséché à blancheur, qui augmenta la chaleur dans l'eau de 16 degrés, le Vitriol blanc de 7 degrés, & le Sel alcali fixe de 4. Le Sel alcali volatil de Corne de Cerf au contraire, refroidit l'eau de 6 degrés, le Sel volatil d'Urine, & le Sel Polychreste seulement de 2. &c.

On voit assez par ces expériences, que les degrés de froid, que les Sels communiquent à l'eau pendant leur dissolution, sont aussi dif-

ferens presque que leur nombre. Il y en a même parmi, qui, au lieu de refroidir l'eau, lui communiquent encore des degrés de chaleur assez considérables. Tout ce qu'on en peut conclure de décisif est, que les Sels qui ont joint l'alcali volatil à l'acide minéral refroidissent l'eau le plus, comme le Salmiac, le Salpêtre, le Cristal minéral; & même le Sel volatil de Corne de Cerf tout seul nous montre cet effet. Je sçais fort bien, qu'on s'embarasse très peu de trouver la solution du problème, pourquoi les Sels refroidissent l'eau, vu que plusieurs des Physiciens modernes se contentent de dire, que toute chaleur consiste dans le mouvement, & que le froid n'est que la diminution de ce mouvement. Le refroidissement donc, que le sel apporte à l'eau, vient de ce que les parties salines étant sans mouvement, & partageant celles de l'eau, diminuent par conséquent ce mouvement; ce qui produit le refroidissement plus ou moins grand dans cet élément lequide &c. Mais il me semble qu'il arrive icy justement le contraire; car, pendant que ce dissolvant agit pour s'insinuer dans les pores ou interstices du sel, & pendant que le sel, à cause de sa solidité, résiste à son tour à cette action, il arrive sans contredit une action mutuelle, ou une pénétration réciproque de l'eau dans le sel, ou du sel dans les pores de l'eau: ce qui doit plutôt augmenter que ralentir le mouvement en question.

Il y en a d'autres, qui, après avoir vu l'insuffisance de ces raisonnemens, ont tâché d'expliquer ces Phénomènes d'une tout autre façon. Ils supposent, que l'attraction, ou la cohésion des fluides avec quelques autres corps, est proportionnée aux points du contact, ou à la densité de ces corps. Ainsi le feu étant le corps le plus fluide connu dans la nature, est attiré, & s'attache par conséquent en plus grande quantité aux corps qui ont plus de masse sous le même volume qu'à tous ceux qui n'ont pas cette solidité; ce qui se manifeste, disent-ils, dans l'air, qui ne peut pas être échauffé autant que l'eau, qui est environ 800 fois plus pesante; & les métaux, ayant depuis 7, jusqu'à 20 fois plus de masse sous le même volume, que l'eau, attirerent

rent & gardent le feu incomparablement plus longtems que ce fluide. Or les Sels, ajoutent-ils, ayant plus de densité que l'eau, attirent par conséquent, lorsqu'on les y jette, les molecules du feu qui se trouvent dans l'eau; ce qui doit la rendre nécessairement plus froide &c. Je souscrirois volontiers à cette hypothese, qui paroît d'ailleurs assez bien imaginée, si les Expériences vouloient seulement la soutenir. Car d'où vient par exemple, que le Vitriol blanc, le Sel de Sedlitz, & le Sel admirable de Glauber, augmentent la chaleur dans l'eau au lieu de la refroidir? Ces Sels n'ont-ils pas des corps aussi solides que les autres qui rendent l'eau plus froide? Les principes constituans de ces Sels ne sont-ils pas les mêmes que ceux que nous rencontrons dans plusieurs autres sels qui montrent pourtant un effet tout contraire? D'ailleurs, comme les degrés du refroidissement, que les Sels produisent dans l'eau, sont si differens, je m'imagine qu'il faut tâcher de trouver la Solution du Problème dans la recherche de la nature & de propriétés de ces sels mêmes; une petite remarque pourroit peut-être apporter ici quelques lumieres. J'ai fait voir dans le Mémoire précédent, que ces sels participoient de l'Acide universel, qui n'est autre chose qu'un feu concentré dans l'eau qui lui sert de vehicule & d'enveloppe, & qui se procure par ce moyen des corps differens en dissolvant diverses matieres terrestres, ou metalliques, qu'il rencontre dans le sein de la terre. Ce feu potentiel donc, lorsqu'il se trouve développé par la dissolution dans l'eau commune, attire probablement les molecules du feu qu'il rencontre dans l'eau, & la rend par conséquent plus froide pour quelques minutes. Ce qui me paroît confirmer cette hypothese, est l'expérience qui suit. Je versai environ la moitié d'un seau d'eau dans une terrine de grés, & je trouvai par le Thermometre de Mr. de Reaumur, que cette eau gardoit pour lors 5 degrés de chaleur. J'y remis le Thermometre, & ayant fait chauffer une barre de fer jusqu'à rougeur, je la plongai dans cette eau vis à vis, de l'autre côté du bord de la terrine, où le Thermometre étoit appuyé. Je remarquai incessamment, qu'il baissa
de



de 3 degrés dans la premiere minute après l'immersion de la barre. Cette expérience me fait croire, que le feu de la barre communiqué à l'eau, cause dans l'instant une espece d'attraction des particules du feu contenuës dans l'eau, ce qui la rend plus froide pour quelques momens; car quelques instans après toute l'eau de la terrine acquit le degré de chaleur que la barre échauffée lui doit naturellement communiquer.

Le second Phénomene qu'on rencontre dans la dissolution des Sels, c'est la differente quantité de l'eau que chaque espece demande pour être entierement dissoute. Comme cette quantité differe beaucoup, selon la differente composition, aussi bien que selon la propriété particuliere de chaque sel, j'ai employé encore toute l'exactitude requise pour la déterminer comme il faut. Pour cette fin j'ai pris une eau de fontaine bien pure; & pour m'assurer d'avantage de cette derniere qualité, je l'ai fait distiller auparavant. Pour chaque Sel bien purifié, & mis en poudre, j'ai pris huit Onces d'eau. La température de l'air étoit alors, selon le Thermometre de *Fahrenheit*, entre 40 & 42 degrés, & selon celui de *Mr. de Réaumur*, entre 8 & 10. Le Mercure dans le Barometre s'arrétoit dans ce tems là à 27 pouces 10 Lignes, mesure de Paris. Ayant déterminé ainsi tout ce que je viens de dire, j'ai éprouvé, que huit Onces de cette eau distillée en ont dissout $9\frac{1}{2}$ de Vitriol verd, ou de ter, 9 Onces de Vitriol bleu, ou de cuivre, 3 Onces & 6 gros de Vitriol de Goslar, desséché à blancheur, 4 Onces & demie de Vitriol blanc, 2 Onces & demie d'Alun, 1 Once & demie d'Alun calciné, 4 Onces de Salpêtre raffiné, 3 Onces & 4 Scrupules du Sel commun de la fontaine de Halle, 3 Onces & demie de Sel fossile, & autant à peu près de Sel marin, une demi Once de Crème de Tartre, 1 Once & demie de Tartre Vitriolé, 1 Once & 5 Dragmes d'*Arcanum duplicatum*, 3 Onces & demie de Nitre antimonial, 3 Onces de Crystal minéral, 3 Onces & demie de Sel admirable de Glauber, 4 Onces de Tartre soluble, 4 Onces de Sel d'Epfom, 5 Onces & demie de Sel de Sedlitz,

3 On-



3 Onces de Sel de Seignette, 2 Onces & demie de Salmiac purifié, 1 Once & demie de Sel volatil de Corne de Cerf, 4 Dragmes & demie & 10 Grains de Borax, 1 Once & 2 Dragmes de Sucre de Plomb, 24 Onces de Sucre raffiné, &c.

Après cette recherche exacte, je croyois trouver un moyen de pouvoir rendre raison de la différente quantité d'eau que ces Sels demandent pour leur dissolution : mais comme la chose me parut bien embarrassante, il me vint dans l'esprit, que cette différence dépendroit peut-être de la solidité différente de ces sels ; savoir, que ceux qui avoient plus de masse sous le même volume, & qui par conséquent étoient plus poreux, auroient besoin d'une moindre quantité d'eau que les autres qui étoient plus compacts. Pour m'en éclaircir, comme il faut, j'ai tâché de trouver, par le moyen de plusieurs expériences, le poids spécifique de chaque espece de sel, par rapport à l'eau. Pour le déterminer au plus juste, je me suis servi d'un cylindre de verre de 4 à 5 lignes de diametre que j'avois fermé à un bout ; je le remplis d'eau commune jusqu'à la moitié environ, je marquai exactement l'endroit où l'eau s'arrêtoit dans le cylindre ; je versai là-dessus encore une Once de la même eau que j'avois pesée exactement, je marquai encore avec beaucoup de précision l'endroit où cette Once d'eau étoit montée, de sorte que j'avois alors la mesure nette d'une Once d'eau entre les deux marques du cylindre. Après avoir déterminé cecy, comme je viens de le dire, j'ôtai cette dernière Once d'eau, & je la remplaçai par les Sels en gros morceaux, dont je fis glisser autant au fond du cylindre, jusques à ce que l'eau y eut remonté de la première marque à la seconde. Ayant changé l'eau pour chaque forte de Sel, il ne m'étoit pas difficile d'en déterminer de cette manière le poids spécifique qui remplit l'espace d'une Once d'eau dans cette machine cylindrique. Ainsi une Once d'eau commune fut remplacée par 2 Onces & un quart de Vitriol verd, par 2 Onces de Vitriol bleu, par 3 Onces & demie de Vitriol desséché à blancheur, par 3 Onces de Vitriol blanc, par 2 Onces & 1 Dragme d'Alun de ro-

che, par 2 Onces & demie d'Alun calciné, par 2 Onces 5 Dragmes & demie de Salpêtre raffiné, par 2 Onces & 3 Quarts de Sel commun, par 3 Onces de Sel fossile, par 6 Dragmes de Crème de Tartre, par 3 Onces de Tartre vitriolé, par 3 Onces d'*Arcanum duplicatum*, par 2 Onces & 6 Dragmes de Nitre antimonial, par 3 Onces de Crystal minéral, par 3 Onces & demie de Sel admirable de Glauber, par 3 Onces & demie de Tartre soluble, par 3 Onces de Sel d'Epfom, par 3 Onces & demie de Sel de Sedlitz, par 2 Onces & demie de Sel de Seignette, par 1 Once & 5 Dragmes de Salmiac, par 3 Onces de Sel volatil de Corne de Cerf, par 2 Onces de Borax, par 4 Onces de Sucre de Plomb, par 1 Once & demie de Sucre raffiné, &c.

Quoique j'aye eu le plaisir d'avoir trouvé par toutes ces expériences pénibles le poids spécifique de chaque Sel par rapport à l'eau, je n'avois pourtant pas la satisfaction d'arriver au but, pour lequel je les avois entreprises : car j'ai remarqué, que le Vitriol blanc, le Sel fossile, le Tartre vitriolé, l'*Arcanum duplicatum*, le Sel d'Epfom & le Sel volatil de Corne de Cerf étoient d'un même poids, ayant masse égale sous le même volume, & que tous ces sels demandent pourtant une quantité d'eau fort différente pour leur dissolution : comme, par exemple, le Sel de Corne de Cerf demande trois fois autant d'eau que le Vitriol blanc, & les autres à proportion.

Cette recherche n'ayant donc rien décidé, & le poids spécifique des Sels n'entrant pour rien dans le calcul qui devoit déterminer la quantité d'eau dissolvante, je crus trouver quelques éclaircissemens si je remontois à l'origine ou à la génération de ces Sels, savoir, à leur différente production ; parce qu'il est évident, que non seulement les dissolvans acides sont bien différens entre eux, mais aussi les matieres que les acides dissolvent pour se corporifier & pour paroître sous la forme saline, ne sont pas moins différentes. Car nous voyons que, lorsque tel ou tel acide dissout tel ou tel autre corps, soit terrestre ou métallique, pour en former des Sels, ces productions

sali-



salines doivent naturellement exister différentes, selon que la nature des ingrédients, qui les a produites, differe entre eux. De là il arrive, que leur liaison peut devenir plus ou moins forte, nonobstant la différente pesanteur des corps qui ont été dissouts & transformés en Sels. Les Sels moyens surtout, qui prennent ordinairement leur origine d'une destruction ou plutôt d'un combat entre l'alcali & l'acide, demandent deux ou trois fois plus d'eau pour leur dissolution, que ces deux Sels ne demandoient séparément avant leur union. Pour développer entierement cette matiere, j'ai tâché de faire quelques progrès; mais ayant trouvé la carriere trop vaste, les expériences trop douteuses, & le profit qui en pourroit résulter trop chétif, j'ai abandonné une recherche ultérieure qui seroit d'ailleurs pénible.

Après cette petite digression, je reviens encore à mon propos, pour examiner les autres phénomènes, qui se montrent dans l'union des Sels avec l'eau commune. Un des plus remarquables de ces phénomènes est, qu'on peut dissoudre certaine quantité de sel dans l'eau commune, sans que son volume en augmente, ou que le vase dans lequel on fait l'opération, en devienne plus plein. Pour déterminer au plus juste la quantité de chaque espece de sel, qui se cache dans l'eau de cette façon, j'en ai fait des expériences très exactes de la maniere qui suit. J'ai choisi un vaisseau de verre formé d'une boule creuse & d'un tube long de 10 à 12 pouces, dont le diametre intérieur n'avoit que 3 lignes environ, la capacité de ce verre étoit proportionnée à la quantité de 8 Onces d'eau qui remplissoient la boule & la moitié du tube environ: je marquai exactement l'endroit où l'eau s'arrêtoit dans le tube; je changeai l'eau pour chaque sorte de Sel que je fis entrer bien purifié & mis en poudre. Ainsi 8 Onces d'eau distillée absorboient, sans augmenrer son volume, ou sans passer la marque du tube, de Vitriol verd 1 Dragme & 10 Grains, de Vitriol bleu 40 Grains, de Vitriol seché à blancheur 2 Dragmes, de Vitriol blanc 1 Dragme & demie, d'Alun 40 Grains, d'Alun calciné 50, de Salpêtre raffiné 1 Dragme & demie, du Sel commun 1 Dragme



& 40 Grains, de Sel fossile pareille quantité, de Crème de Tartre 50 Grains, de Tartre vitriolé 2 Dragmes, d'*Arcaum duplicatum* 2 Dragmes aussi, de Nitre antimonial 1 Dragme, de Crystal minéral 1 Dragme & 40 Grains, de Sel admirable de Glauber 1 Dragme & demie, de Sel d'Epson autant, de Sel de Sedlitz & de Sel de Seignette 1 Dragme, de Tartre soluble 2 Dragmes & demie, de Borax une demi- Dragme, de Sucre de Plomb 40 Grains, de Sucre raffiné 30, de Salmiac purifié 1 Dragme & 20 Grains, de Sel alcali fixe 2 Dragmes, & de Sel volatil de Corne de Cerf 40 Grains, de Gomme Arabique une Dragme & demie, &c.

Quoique ces expériences, tout comme les précédentes, soient insuffisantes pour nous expliquer l'étroite liaison du sel avec son dissolvant, sans que son volume en augmente; & qu'elles ne puissent pas non plus rendre raison, pourquoi telle espece de Sel s'introduit en plus grande quantité dans l'eau sans en écarter les molécules, que telle autre espece, elles nous menent pourtant à la découverte d'une vérité incontestable, savoir, que les plus petites parties constituantes de l'eau sont douées de pores ou d'interstices, dans lesquels les atomes de Sel se peuvent nicher, sans augmenter leur volume. J'en étois déjà convaincu par l'expérience alléguée dans le Mémoire précédent, où j'ai fait voir qu'on peut chasser quantité d'air élastique de l'eau par la machine pneumatique, sans que son volume ni son poids se trouve diminué. Dailleurs, la porosité des corps est une chose évidente & reconnue, puisqu'on n'en trouve aucun parfaitement solide dans la nature; l'or même, le plus solide de tous, est convaincu par les plus grands Philosophes modernes, d'avoir autant de pores que de matiere; mais quand on voudroit introduire de la matiere étrangere dans les pores de tout autre corps, on s'apercevrait d'abord que leur volume en augmenteroit, si j'en excepte le vif argent, qui en cela imite cette propriété de l'eau commune, puisque j'ai remarqué que le Mercure engloutit certains corps métalliques sous la forme d'Amalgame sans que sa masse en soit augmentée. Pour rendre raison de



de ce phénomène, il faut avoir recours, ce me semble, à une considération exacte de la dernière division des molécules qui constituent ces fluides. L'Eau & le Mercure ont ceci de commun, que tous deux sont extrêmement mobiles, & que leurs parties roulent les unes sur les autres, d'abord qu'on donne la moindre pente à la surface où ils reposent. Or tout le monde sçait, que la figure sphérique des corps est la seule qui favorise un mouvement si rapide ; de là on pourroit bien, je crois, inférer, ou décider en quelque manière, que les derniers élémens de l'eau ne peuvent avoir d'autre figure que sphérique ou sphéroïde, puisque toute autre résisteroit à cette grande mobilité. Il est vray que les meilleurs Microscopes connus jusqu'icy nous refusent leur secours ; ce qui n'est pas étonnant, parce que la transparence de ces dernières molécules, jointe à leur petiteesse inconcevable, ne peuvent pas renvoyer l'objet à nos organes. En attendant, l'analogie de l'eau avec le vif argent paroît soutenir encore cette hypothese ; car nous savons par l'expérience, que ce fluide métallique, divisé presque à l'infini par certaines opérations de Chymie montre encore dans cette extrême division des atomes sphériques, à l'aide d'un bon Microscope. Quelques Physiciens modernes ont fait passer les vapeurs, qui s'elevent d'une eau bouillante, à travers un rayon de Soleil qui traversoit une chambre obscure, & par le moyen d'une loupe ils les ont trouvées d'une figure ronde, ou sphérique. J'ai fait la même expérience, & encore avec le vif argent échauffé dans un petit creuset à un tel degré de chaleur, que ce metal fluide commença à s'échapper en fumée, qui montra dans un rayon de lumière, par le moyen d'une loupe, le même phénomène.

La sphericité, ou figure globulaire, des particules de l'eau commune, se prouve aussi par le goût. Tout le monde sçait, que l'eau pure est parfaitement insipide : elle n'affecte en aucune manière les Nerfs de la langue : ce qu'elle feroit sûrement comme tous les autres corps, qui sont composés de parties aiguës, tranchantes ou angulaires.



Mais comme l'eau doit uniquement sa fluidité aux molécules du feu, comme tout autre corps fusible dans la nature, c'est apparemment par l'action de cette matière ignée, que les derniers élémens de l'eau s'emouffent, & gagnent par conséquent cette figure ronde, qui les rend propres à glisser si rapidement les uns sur les autres. Posons à cette heure que la matière du feu, jointe aux petites molécules sphériques de l'eau, rencontre un sel quelconque qu'on y jette, les interstices, ou les pores de ce sel permettront, selon toute probabilité, une entrée libre aux dites molécules infiniment petites de l'eau, pour se glisser par toute la masse saline, & pour en écarter les particules, lesquelles étant d'ailleurs d'une foible cohésion, seront tellement déunies, que leur petiteesse disparaîtra à nos yeux, & qu'elles flotteront également suspendues dans toute la masse du dissolvant. Au reste je n'ose pas décider ici, si cette pénétration de l'eau dans la masse du sel se fait par la même cause qui dispose l'eau à entrer dans les tuyaux capillaires, ou si cela arrive plutôt par une attraction mutuelle de ce fluide avec l'eau & le feu, enveloppés dans l'Acide, qui sont les parties essentielles qui composent tous les sels. Cette petite digression a été faite pour prouver seulement la possibilité que les derniers élémens de l'eau, étant sphériques, ou globulaires, peuvent loger la quantité de Sels ci-dessus déterminée, dans les interstices que l'assemblage de ces corps sphériques laissent entre eux, sans que leur volume, ou la masse, en grossisse. Il en est comme d'un boisseau, ou d'une caisse remplie entièrement de boulets de Canon, où l'on peut faire entrer encore une grande quantité de balles à Mousquet, & celles-cy permettront l'entrée à une quantité considérable de dragée ou de menu plomb, laquelle n'empêchera pas qu'on n'y puisse faire entrer de nouveau une portion extraordinaire de sable, & à la fin une quantité pas moins remarquable d'eau, ou d'autre liquide de la même nature.

Il reste encore un autre phénomène que nous rencontrons dans la dissolution des Sels, qui n'est pas moins curieux que le précédent; c'est



c'est qu'on remarque que l'eau étant parfaitement faoulée d'une forte de Sel, en peut dissoudre encore une deuxième, ou une troisième, sans qu'elle soit contrainte d'abandonner quelque portion de la première. Il est vray, que quelques Auteurs modernes en parlent, comme Mrs. *Muschembroeck*, l'Abbé *Nolet*, & *Clare*; mais comme ils touchent seulement en passant ce phénomène extraordinaire, sans en donner le précis, ma curiosité m'a porté encore à déterminer par des expériences exactes cette combinaison amiable, que nous voyons arriver entre plusieurs sortes de Sels dans leur dissolvant commun. Pour ne me point tromper dans ces Essais, j'ai pris les précautions nécessaires; le Thermometre de Mr. de *Réaumur*, qui étoit entre 11 & 12 degrés de chaleur, m'indiquoit la température de l'air; je pris les Sels bien secs, bien purifiés & mis en poudre, & l'eau pour les dissoudre, étoit pure & passée par l'alembic: j'en ai déterminé la quantité à huit Onces pour chaque essai, comme dans les expériences précédentes. Ainsi j'ai remarqué, que cette portion d'eau, après être entièrement faoulée de 9½ Onces de Vitriol verd, a encore dissout, de Sel de Sedlitz 1½ Onces; de Salpêtre raffiné 2 Dragmes, & de Sucre raffiné 3 Onces. Les Dissolutions de

- | | | |
|--|---|--|
| 9 Onces de Vitriol bleu ont encore dissout | - | 1 Once de Salpêtre 3 Dragmes de Sel commun & 1 Once de Sucre |
| 3½ Onces de Vitriol desséché à blancheur | - | 2½ Onces de Sel com. & ½ Dragme de Salpêtre. |
| 4½ Onces de Vitriol blanc | - | 1 Once de Sucre raffiné. |
| 2½ Onces d'Alun. | - | 6 Dragmes de Sel com. & 1 Dragme de Sel d'Epsom. |
| 4 Onces de Salpêtre raffiné | - | 1 Onces & 5 Dragmes de Sel alc. fix. & ½ Once de Sel commun. |
| 3 Onces, 1 Dragme & 20 Grains de Sel commun. | - | 3 Dragmes de Salpêtre & 5 d'Alcali fixe. |
| 3½ Onces de Sel fossile. | - | ½ Once de Salpêtre raffiné. |

½ Once



- $\frac{3}{4}$ Once de Creme de Tartre - $\frac{1}{2}$ Once de Sel de Sedlitz & de Sel alcali.
 $1\frac{1}{2}$ Once de Tartre vitriolé - - $\frac{1}{2}$ Once de Sel alcali fixe.
 1 Once & 5 Dragmes d' *Arcanum dupl.* 1 Once de Sucre raffiné.
 $3\frac{1}{2}$ Onces de Nitre antimonial. - $2\frac{1}{2}$ Dragme de Tartre soluble.
 $3\frac{1}{2}$ Onces de Sel admirable de Glauber. - 2 Dragmes de Salpêtre & de Sucre.
 4 Onces Sel d' Epsom. - - - $1\frac{1}{2}$ Once de Sucre raffiné.
 $5\frac{1}{2}$ Onces de Sel de Sedlitz. - - $\frac{1}{2}$ Once de Sucre & de l' alcali fixe.
 4 Onces de Tartre soluble - - $\frac{1}{2}$ Once de Salpêtre raffiné.
 $2\frac{1}{2}$ Onces de Salmiac - - - 5 Dragme de Sel fossile.
 $1\frac{1}{2}$ Once de Sel volat. de Corne de Cerf. - 1 Once de Salpêtre & $\frac{1}{2}$ Once de Sucre.
 $\frac{1}{2}$ Once & 40 Grains de Borax - $\frac{1}{2}$ Once de Sel alcali fixe &c.

Pour expliquer ces phénomènes, les Physiciens modernes ont recours aux interstices & aux pores, qu'ils rencontrent aussi bien dans l'eau dissolvante que dans les Sels à dissoudre. Personne ne doute plus de la porosité des corps; le phénomène précédent prouve assez je crois, les interstices qui se trouvent entre les boules sphériques qui composent les derniers élémens de l'eau. Il est même vraysemblable que ces petites sphères, quelques solides & quelques incompressibles qu'elles puissent être, selon les expériences des Académiciens *del Cimento*, & de Mrs. *Boerhaave* & *Muschembroeck*, peuvent néanmoins avoir des pores; & comme ces petites masses sphériques de l'eau peuvent être aussi de différente grandeur, les pores, par conséquent, peuvent avoir, pour ainsi dire, un différent calibre. Mais comme tout ceci est hors de la portée de mes expériences, je n'ose pas décider, si ces pores sont triangulaires, quarrés, pentagones ou polygones, pour accorder ou pour refuser l'entrée aux molécules différemment figurées que les Sels gagnent, lorsqu'ils sont dissouts dans les plus fines parties qu'on est capable de s'imaginer.

Au



Au reste, ce qu'il y a de plus probable, c'est, que l'eau par sa propriété particulière, que j'ai prouvée auparavant, ne se glisse pas seulement entre les molécules de sel qui tiennent ensemble, mais par son mouvement intrinsèque causé par la matière du feu, elle les sépare les unes des autres & les partage en atomes invisibles, & aussi menus peut-être que ceux de l'eau même; de sorte qu'ils deviennent propres à enfilér à leur tour les pores de l'eau, & à se distribuer également dans toute sa masse qui les tient suspendus & flottans, par son mouvement intrinsèque, malgré leur excès de pesanteur. Mais les pores de l'eau étant probablement différens entre eux, comme je viens de le dire, les molécules de Sel le sont bien aussi: de là vient, que les molécules homogènes d'une espèce de Sel, ne peuvent remplir que les pores de l'eau proportionnés à cette espèce, pendant que la même eau, en peut recevoir d'autres, dont les figures sont différentes de la première. Ceci se prouve encore par les Observations faites avec le Microscope; j'ai eu soin, pour cette recherche, de prendre les dissolutions de toutes sortes de sels bien saoulées; & j'ai pris de chacune autant que je pouvois enlever avec la pointe d'une épingle; après avoir étendu cette petite portion entre les deux plaques transparentes de Talc de Russie d'un bon Microscope, j'ai rencontré, en les regardant, une variété étonnante entre toutes ces espèces de Sel par rapport à leur figure, dont j'ajouterois volontiers icy la description entière, si je n'étois convaincu, que la représentation de toutes ces figures, peut mieux, & tout d'un coup instruire les yeux, qu'une description embarrassante les oreilles. J'aurai donc soin, de les faire dessiner & de finir par là ce Mémoire.





ESSAI SUR LA MANIÈRE DE PRÉPARER DES
VAISSEAUX PLUS SOLIDES, QUI PUISSENT SOUTENIR LE
FEU LE PLUS VIOLENT, ET QUI SOIENT LES PLUS
PROPRES A' CONTENIR LES CORPS ENFUSION,

PAR M. POTT.

Traduit de l'Allemand.

Le sujet que j'entreprends de traiter, n'est pas d'une aussi petite importance qu'on pourroit d'abord se le persuader, en le regardant plutôt comme l'objet du travail d'un Potier, que comme une matiere convenable à ces Mémoires. Ceux qui sont en état de juger sagement du véritable prix des choses, reconnoîtront sans peine l'importance & la difficulté de ces recherches. En effet elles ont non seulement une liaison étroite avec la Pyrotechnie Physique; mais elles servent à procurer la connoissance de divers Corps, à découvrir leur mixtion intérieure, l'altération d'action que le feu peut leur faire produire, & les rapports qu'ils ont les uns avec les autres; en sorte qu'on peut regarder ce que je vais dire comme une application particulière de ma *Lithogéognosie*, faite aux corps, qui servent à la préparation des Vaisseaux dont il s'agit dans ce Mémoire. J'y examine ces corps relativement à cette préparation; mais cet examen ne laisse pas de s'étendre plus loin à bien des égards, & de répandre du jour sur la plupart de leurs propriétés. Dans ma *Lithogéognosie* j'avois exposé au feu les pierres, les terres, & leurs mélanges à la manière ordinaire, dans un vaisseau fermé par devant, c'est à dire, dans un creuset à fondre, & j'avois observé les phénomènes qui se manifestoient dans cette opération; mais à présent j'ai mis une bonne partie de ces mêmes



mêmes corps, sans les renfermer auparavant dans un creuset, au lieu même des charbons allumés, & dans le feu le plus violent; & ici il faut prendre en considération les cendres salées, que les charbons rendent en brûlant, & qui se mêlant parmi les matieres qu'on travaille, les disposent à la fluidité, d'où résulte une action du feu beaucoup plus violente encore. C'est ainsi, par exemple, que dans la *Lithogéognose* j'avois mêlé ensemble de la terre gypseuse & de l'argille, & les avois exposées à la fusion dans un creuset; au lieu qu'ici, dans le dessein de me servir de la composition même de ces terres pour en faire des creusets, je les expose immédiatement au feu le plus violent, où à la fin elles viennent à s'affaïsser, comme je l'expliquerai dans son lieu.

Quoiqu'il en soit, & sans compter l'avantage général d'étendre la connoissance des choses naturelles, le développement de la matiere qui nous occupe ici, a des influences considérables, & des usages très importans dans la Chymie, & même dans plusieurs autres Professions. Ceux qui travaillent au Verre, à l'Acier, au Leton, à la fonte des Cloches, ou des Pièces d'Artillerie, à l'Orfèvrerie, &c. sont suffisamment convaincus de l'importance de ce travail; & il leur arrive bien souvent de faire des pertes sensibles, lorsque leurs creusets ordinaires n'ont pas la force de contenir les matieres, & qu'ils les laissent échapper. Cet inconvenient est encore plus fréquent dans la Chymie de pure curiosité: tous les vaisseaux qu'on y employe pour évaporer, calciner, distiller, sublimer, les Alembics, Retortes, Mouffles, Coupelles, & autres vases semblables, ne rendent de vrais services dans les opérations, qu'à proportion qu'ils sont solides, qu'ils ne se brisent point, qu'ils n'absorbent rien des matieres qu'on y met, en un mot qu'ils sont en état de soutenir le degré de feu qu'on est obligé de leur donner. Mais il n'y a aucune sorte de vaisseaux où ces propriétés soient plus essentiellement requises que dans les creusets à fondre. Nous ne manquons pas à la vérité de bons creusets, qu'on peut employer avec succès à bien des opérations; & qui, lorsqu'on est au fait de la



maniere de les manier, & qu'on agit avec précaution, sont assez furs; mais il nous reste encore bien des choses auxquelles on ne sçauroit se promettre de travailler avec satisfaction, tant qu'on n'en aura pas de meilleurs. Il y a un nombre assez considérable de matières, qui ne se laissent point gouverner dans tous nos creusets ordinaires, mais qui les détruisent, ou qui passant par tous les pores se répandent dans le feu, surtout lorsqu'il est indispensable de leur en donner un degré violent, & d'une longue durée. Alors on est obligé de reprendre souvent de nouveaux creusets pour continuer l'ouvrage, & d'écarter pendant ce tems-là le feu; ce qui ne manque pas de causer de la perte; comme quand le Regule d'Antimoine, le Cuivre, le Plomb, & d'autres choses semblables, doivent demeurer longtems dans un flux fort coulant. Les principales difficultés se manifestent surtout, quand il s'agit de travailler avec des chaux de plomb, des verres fusibles de plomb, des sels qu'on veut rendre caustiques, & autres alcalis dont on se propose la plus exacte purification, & dans les mélanges de sels qui sont d'une prompte fusion. Toutes ces choses rongent le creuset fort vite, & se vitrifient avec lui; ou bien elles pénètrent si parfaitement à travers toutes sortes de creusets, qu'il n'y en demeure aucunes traces. Il y a aussi quantité de travaux, dans lesquels on ne parvient à un changement bien remarquable, ou à quelque utilité réelle, qu'après avoir laissé les matieres fort longtems exposées à l'action du feu. Par exemple, plus le verre de plomb peut être tenu longtems à un feu violent, plus il durcit. C'est ce qui fait que jusqu'à présent on a recherché combien de tems un creuset ordinaire pouvoit contenir le verre de plomb; & il est rare que cela aille au delà d'une demi-heure, ou de trois quarts d'heures. Quand ce tems est écoulé, il faut l'en tirer, & le mettre dans un creuset frais; ou bien il faut se faire faire des creusets beaucoup plus épais que les creusets ordinaires, ce que le tems, ou d'autres circonstances ne permettent pas toujours. En un mot il se rencontre de toutes parts des difficultés à cet égard; & ce sont celles dont j'espère de venir à bout par le moyen de mes
Expé-

Expériences & de mes Recherches. Quand même je n'aurois pas épuisé ici tout ce qui se peut dire là dessus, j'aurai du moins frayé la route, dans laquelle d'autres pourront aller plus loin, & s'épargner beaucoup de peine & de travail dont je les aurai déchargé.

Avant que d'entamer la matiere des compositions mêmes, je crois qu'il est à propos de faire quelques remarques préliminaires sur les opérations générales, auxquelles il faut être attentif dans la préparation des creusets, afin de n'être pas obligé de les rapporter & de les répéter à chaque composition particuliere. D'abord donc les Masses en général ne doivent être ni trop sèches, ni trop humides, parce qu'autrement il ne se forme pas entr'elles une liaison assez étroité; de là vient que les creusets faits sur la roüe de potier sont rarement bons, parce qu'on est obligé d'y employer des masses trop humides, d'où se forme un tissu trop lâche. Il vaut beaucoup mieux les battre dans des formes de bois, ou de leton, spécialement dans de grands creusets, ou même les soumettre à une forte presse, dont on réitere l'action de tems en tems; ou aussi les couper avec des couteaux recourbés, afin que tout ce qui avoit été auparavant humecté, puisse être bien travaillé & pétri à fonds. Ensuite il faut rebattre la *Patrone* avec des marteaux de bois, & cela toujours en diminuant de force, en enfonçant moins à chaque coup, & en retirant souvent; après quoi on dessèche la matiere, & on la bat encore un peu, afin de l'empêcher de s'attacher en cuisant, surtout quand la plus grande partie est d'argille. Pour prévenir aussi qu'elle ne tienne pas à l'intérieur de la forme, on peut le frotter avec de l'huile, ou du lard, ou du sable fin, ou de l'argille déliée & seche, melée avec de la chaux, qu'on répand dessus en poids égal, ou même un peu supérieur à la quantité d'argille. Quand on a retiré le creuset, ce qu'il faut faire avec circonspection, on doit commencer par le laisser secher suffisamment à l'air, parce qu'autrement il se fait aisément des fentes, surtout à ceux où il entre beaucoup d'argille, lorsqu'ils ont été sechés trop précipitamment. Plus l'argille est grasse, plus les vaisseaux dans la

N 3

pré-

préparation desquels elle entre, doivent être séchés lentement: mais si elle est maigre, ou qu'il y ait une addition considérable d'autres matieres, les vaisseaux peuvent être séchés beaucoup plus vite & plus sûrement, même en les exposant à la chaleur. Il y en a aussi quelques uns, où il est nécessaire, parce qu'ils sont encore raboteux & humides, de les regarnir, ou *armer* encore une fois, particulièrement en dehors, & de les laisser de nouveau sécher suffisamment. Les creusets pour les métaux qui ont un flux ferré, ou pour les cémentations sèches & les calcinations, les Mouffles, les Coupelles, &c. peuvent quelquefois être mis sur le champ au feu avec leurs matieres, sans qu'on ait besoin de les brûler séparément, & en prenant seulement garde que le feu par en-haut soit très doux, & que l'air ne tire point d'une façon sensible, mais que le creuset brûle par embas. On ne doit pourtant y mettre aucuns sels ou métaux qui entrent vite-ment en flux, ni aucuns semblables verres. Quoique les creusets puissent être employés de la sorte, l'ordinaire est néanmoins est de les brûler à part dans un four à pots ou à briques, & cela en leur donnant d'abord un feu très doux, & en le continuant ainsi pendant assez longtems, jusqu'à ce qu'à la fin on augmente de plus en plus sa force. Plus l'argille est grasse, plus il convient de gouverner le feu lentement; & au contraire plus elle est maigre, plus le feu peut être promptement augmenté. Dans certaines compositions il est requis de mettre premièrement les vaisseaux sous un autre pot, ou de poser dessus un autre creuset, pour les mettre brûler, afin qu'ils ne soient pas immédiatement exposés à l'action du feu. Dans quelques opérations de fusion, le feu qu'on employe pour brûler les creusets au fourneau de potier, & à d'autres semblables, est trop foible, & il faut un degré de chaleur plus considérable; & c'est à cause de cela qu'il faut pousser le feu à un degré beaucoup plus fort, parce qu'il arrive que les vaisseaux qu'on brûle, acquierent d'autant plus de solidité que le feu a de force. En particulier il est nécessaire, quand on se sert de fort grands creusets, de donner toujours un feu fort doux au com-
men-



mencement, au moins pendant une heure, & quelquefois davantage; sans quoi un feu vif les brise souvent, & plus aisément encore, quand ils sont mêlés d'une poussière fine & forte. Les petits creusets & autres vaisseaux soutiennent toujours mieux l'action d'un feu véhément, que les grands : & on travaille avec plus de sûreté dans les petites retortes & cruches que dans les grandes. Quand on travaille des sels ou des verres de plomb, il faut que les creusets soient si solidement brûlés, qu'ils puissent étinceler en les frappant, si l'on veut qu'ils résistent au feu ; & qu'on soit attentif à ce qu'ils n'éclatent pas. Aussi quelques unes des compositions que j'indiquerai dans la suite de ce Mémoire peuvent être rendues si compactes en les brûlant à un feu violent, qu'étant frappées contre l'acier, elles rendent des étincelles en abondance, comme les meilleures pierres à feu ; on auroit aussi une extrême peine à les briser ; mais dans la fusion les fentes s'y font assez aisément, si l'on n'a pas commencé par les tenir pendant longtems à un feu fort doux. Plusieurs compositions même, qui durent longtems & rendent de très bons usages, tant qu'on ne les expose qu'à un feu doux & modéré, éclatent d'abord à un feu violent, parce que l'air tirant avec trop de force ébranle la partie extérieure du creuset ; elles résistent au verre de plomb, & aux sels en flux, mais l'action immédiate d'un air tirant leur est très dommageable, & il n'y a rien de mieux à faire que de les pourvoir d'une armure extérieure, qui détourne ce trait immédiat d'air de l'intérieur du creuset. Quelques compositions réussissent bien en petit, mais non en grand ; parce que la violence du feu, la subtilité des matières en flux, ou la pesanteur des corps qui coulent, aussi bien que les cendres subtiles qui s'attachent, conspirent en quelque sorte à détruire & étendre les creusets, & y réussissent à la fin, quand l'action extérieure & intérieure du feu les a attendris. Les Compositions qui dans la fusion deviennent poreuses, & s'imbibent des métaux, peuvent être améliorées, si l'on en frotte le fonds par dedans & par dehors avec de l'Huile de Tartre par défaillance, & qu'on les mette à brûler,



bruler; car il se forme à la surface un vernis, qui rapprochant les pores empêche que les matieres ne puissent s'y insinuer, & les faire fendre. On parvient au même but, mais il en coûte davantage, en les revêtant de verre de borax, que l'on employe volontiers, quand il s'agit de fondre de l'or; mais ni l'une ni l'autre de ces choses n'est bonne pour la fusion du verre de plomb; car j'ai éprouvé qu'à la fin il rongeoit une fente dans le creuset, & qu'il s'élevoit intérieurement & extérieurement en forme d'écume. Plusieurs creusets, quand ils sont trop poreux, se raccommodent en y versant intérieurement une couche de fine argile liquide; mais il faut que cela se fasse lorsqu'ils sont encore un peu humides, car quand ils sont tout à fait desséchés, ou même déjà brûlés, cette couche ne prend plus, mais tout se détache ensuite d'après la surface. On réussit à l'égard de quelques uns, lorsqu'au plus fort de l'action du feu qui les brûle, on jette dans le feu une bonne quantité de sel commun, qui produit une vapeur ou fumée épaisse, laquelle en s'élevant revêt les vaisseaux embrasés, & s'y attache. Par ce moyen ils se brûlent d'une façon plus serrée, & cela leur donne extérieurement une apparence polie, qui tient du vernis. C'est de cette manière qu'on fait usage du sel en brûlant ces vaisseaux polis, qui nous viennent de *Waldembourg*, & d'autres semblables. Mais il n'en est pas de même, quand on mêle du sel commun parmi la masse toute crüe du creuset; car alors les creusets préparés ainsi éclatent aisément dès qu'on les expose à un feu qui les embrase. Si l'on a dessein de conserver les creusets dont on s'est servi pour les employer à d'autres ouvrages, il faut après les avoir vidés les mettre dans un four ardent, ou bien les retourner, les couvrir d'un autre vaisseau, & les laisser refroidir lentement & successivement afin d'empêcher que l'air libre ne les refroidisse trop vite, & qu'ils n'en éclatent. Les creusets, dans lesquels on se propose de tenir du verre de plomb, du verre d'Antimoine, ou même quelque verre commun, longtems exposés à un feu violent, doivent être faits avec un plus grand & ample fonds, afin qu'ils puissent embrasser une plus grande



grande surface, qu'elle puisse se consumer avec une extrême lenteur, & que la pesanteur ne repose pas toute entiere sur un point. Au contraire ceux qui doivent servir à produire les régules des métaux & des demi-métaux, & qui n'ont pas besoin de demeurer si longtems au feu, valent mieux avec un fonds pointu, où la matiere se rassemble plus exactement; comme le voit dans les creusets d'épreuve (*Probier-Tuten*) à l'égard des vaisseaux épais, & qui au commencement éclatent avec facilité, il est souvent à propos de les brûler deux fois, & cela la première fois plus doucement, ou même en les couvrant avec un pot un peu plus poreux, afin que le feu ne les affecte pas immédiatement; & la seconde fois d'une manière immédiate & avec un feu très-fort. Quand le mélange est fait, & humecté avec une quantité suffisante d'eau, il convient tout à fait de mettre ce mélange humecté un certain tems, le plus long est le mieux, dans une cave humide, ou si la portion est petite, les couvrir de vases de verre, afin que l'air libre ne puisse pas les dessécher; & outre cela bien travailler ces matieres tous les jours une ou deux fois, afin que l'argille puisse se résoudre dans ses plus petites parties, & se distribuer d'une manière bien égale dans tout le mélange; c'est ce qu'on appelle abusivement le faire *pourrir*.

Il est assez connu que la matiere ordinaire de presque tous les creusets n'est autre chose que de l'argille, ou quelquefois une pierre argilleuse. Cependant toute sorte d'argille n'y convient pas, si l'on veut avoir des creusets bien solides, & qui soient propres à soutenir un feu long & violent. A la vérité pour des travaux superficiels on se tire d'affaire en prenant une simple argille de brique qu'on fait pourrir avec du fumier de cheval; & les creusets qu'on en fait peuvent bien demeurer pendant quelques heures avec quelques métaux non précieux à un feu de fusion doux, pourvu seulement que ces métaux ne passent pas le poids d'une à deux livres; alors les creusets qu'on employe n'ont pas seulement besoin d'être brûlés. Mais dès qu'il s'agit de travaux précieux, & qu'il faut donner un feu violent, on



auroit grand tort de s'en servir. En effet la terre argilleuse de brique contient des ingrédients qui ne sont point du tout propres à cet usage, quoique leur proportion diffère considérablement, comme le sable, la marne, les parties ferrugineuses, &c. C'est pour cela que les argilles communes de potier, qui sont colorées, ne valent rien du tout; car quand elles entrent en effervescence avec l'eau forte, c'est un signe de la terre de marne, ou de chaux, qui s'y trouvent mêlées; & lorsqu'elles deviennent jaunes ou rouges au feu en brûlant, c'est un indice de l'existence de la matière ferrugineuse. La marne est de ces diverses choses la plus nuisible, au lieu qu'il n'en est pas de même du sable, ou de la matière ferrugineuse, dans une certaine proportion. Communément on doit donc prendre une argille blanche; & elle est d'autant meilleure qu'elle est plus blanche & plus pure. *Glauber* a déjà avancé que le moyen de reconnoître la meilleure sorte de cette terre, c'étoit d'en prendre un morceau de la grosseur d'un oeuf, de la mettre à un feu véhément, & de remarquer s'il n'en éclatoit aucune partie considérable, & surtout s'il n'en tomboit rien en poussière; de sorte que si cette masse demuroit bien égale, & entière, & sans aucune fente, dans un feu médiocre, on pouvoit en inferer qu'elle ne contenoit point de marne. Cette preuve ne suffit pourtant pas, mais il ne faut en chercher d'autre que la non-effervescence de l'argille blanche avec l'eau forte, ce qui peut aussi convenir à l'argille grise ou bleüe, qui blanchit quand on la brûle. Ainsi les espèces d'argille les plus convenables à notre but, sont celles qu'employent les faiseurs de pipes, & quelques autres terres des foulons, parmi lesquelles celle de *Zittau* est renommée, qui n'éclatent point au feu. Ces terres pour la plupart doivent être premièrement séchées, ensuite battues avec un maillet, afin que les plus grosses pierres se séparent de la masse, & ne soient pas réduites en poussière, puis passées par un crible, & délayées dans l'eau, afin que le sable s'en détache, & comme plus pesant, demeure au fonds; car le sable en général ne vaut rien pour toutes les opérations, où il s'agit de



de vitrifier longtems. Et si l'argille contenoit beaucoup de ce sable délié, il seroit bon de répéter le délayement ; après quoi on la sèche, pour en pouvoir déterminer avec certitude le poids. On rencontre quelquefois des couches d'argille qui sont passablement nettes, ou dans lesquelles la proportion de sable n'a rien de nuisible ; les Potiers ont coutume de ne les pas délayer ; mais dès qu'ils en ont séparé les plus grosses pierres, ils en font des retortes, des cruches, & quantité d'autres vases semblables ; parce que tous les vases qui sont faits d'une argille grasse, à laquelle on n'a ajouté que peu ou point d'autres matieres, contiennent mieux les matieres fluides, que ceux d'une terre plus maigre ; & quand on les a rougis en brulant, ils résistent assez bien au feu, & peuvent même servir à la fusion ; pourvu néanmoins qu'on n'augmente pas la force du feu avec trop de rapidité, car autrement ils se courbent, ou s'affaissent aisément : & même ils doivent être pour la plupart garnis. Cela ne convient d'ailleurs qu'à de petites pieces, & ne réussit point dans les grandes, qui ont trop de facilité à se fendre, soit parce qu'elles sont minces, soit surtout à cause qu'elles sont exposées à l'action de l'air qui tire, & qu'elles n'éprouvent pas également dans toute leur étendue celle du feu : ce qui est surtout dangereux pour les vases épais, qui d'ailleurs résisteroient bien à la pesanteur des corps liquides. J'ai mis souvent de ces petites cruches dans un pot bien fort, ou, ce qui vaut encore mieux, dans un autre creuset ordinaire avec du sable, ou bien je les ai garni avec un bon mélange argilleux, & les ai ensuite exposés à un feu violent avec du verre de plomb ; ce que ces vaisseaux ont soutenu sans peine une douzaine d'heures, pourvu que dans les commencemens le feu ait été donné avec beaucoup de lenteur. Avec les mêmes précautions, on peut employer les bouteilles blanches d'eaux minérales, ou les pots à beure d'Angleterre, pour y mettre avec succès du verre de plomb, ou pour les fusions les plus violentes des compositions qui approchent le plus en dureté & en éclat des pierres précieuses naturelles. Il ne s'agit que d'employer d'abord de petits charbons, ou de



la poussiere de charbon, pour entretenir un feu doux pendant plusieurs heures. Il n'y a que cet inconvenient, c'est que les masses en fondant s'attachent si fortement au vaisseau, qu'on ne sçauroit les en détacher à coups de marteau, comme des autres creusets, sans briser la masse, de sorte que si on veut la conserver entiere, il faut les séparer en émoulant, ce qui coute de la peine & des fraix, quand on veut avoir de grosses pieces. Il est aussi difficile d'en tirer quelque chose en versant, parce qu'ils éclatent d'abord qu'ils viennent à l'air.

Comme les creusets de pure argille demandent des précautions trop pénibles dans leur usage, & que quand ils sont embrasés, ils ne se laissent pas tirer du feu, pour verser leur contenu, sans recevoir des fentes, mais qu'il faut les laisser refroidir lentement dans les fourneaux, de sorte qu'ils ne peuvent être employés qu'une seule fois; la matiere qu'on a coutume d'ajouter le plus communément à l'argille, c'est un sable blanc, ou du moins très peu coloré, ou de petits cailloux des champs, pierres à feu qu'on brise, du *Quartz*, &c. Toutes ces matieres doivent avoir fort peu de couleur, parce que dans bien des opérations la trop grande quantité de matiere martiale peut causer du préjudice. Mais cela fait une difference considérable, d'employer du sable fin, ou du sable à gros grains, comme celui des rivières. Car quant au sable fin, quand on n'en met que peu dans l'argille, la masse qui en résulte, se fend aisément au feu; si l'on en met davantage, elle devient tout à fait cassante. Ainsi un sable plus grossier est celui qui convient le mieux. Les creusets de Hesse si renommés dans toute l'Europe en fournissent la preuve. Les Ouvriers qui les font, bien loin d'y mettre du sable fin, commencent par le séparer exactement à l'aide d'un crible, & ne conservent que le sable d'une moyenne grossiereté. De cette maniere ils peuvent mêler beaucoup de sable parmi leur argille; & l'argille, dont le tissu n'est point interrompu par un sable trop fin, se brûle d'autant mieux & plus ferme. Car si, à la place du sable grossier, on prenoit un poids égal de sable fin, le creuset seroit tout à fait fragi-



fragile, & ne soutiendrait point le feu sans fentes, mais deviendrait plus fragile. J'ai remarqué dans mes essais les phénomènes suivans, qui arrivent en se servant de sable fin avec l'argille blanche. J'ai fait des creufets d'une partie d'argille & de trois parties de sable fin des carrieres, mais ces creufets sont fort fragiles; (j'entens toujours l'argille blanche délayée.) D'autres d'une partie d'argille & de deux parties de sable fin de Freyenwald, étoient encore assez fragiles, & se fendoient aussi au feu. L'argille avec un poids égal de sable fin se fend de même, quoiqu'un peu moins. Au contraire deux parties d'argille avec une partie de sable forment la meilleure composition; car quatre parties d'argille avec une partie de sable devoient à la vérité fort solides en les brûlant, mais on y appercevoit des fentes considérables; & huit parties d'argille avec une partie de sable se fendoient encore plus à un feu vif. Quand on traite les vaisseaux faits suivant ces dernières proportions avec les mêmes précautions que ceux qui sont de pure argille, ils rendent à peu près les mêmes usages, pourvu qu'ils soient bien armés, & que le feu soit donné dans les commencemens avec une extrême lenteur; car ils sont brûlés d'une manière qui les rend assez compactes, pour résister suffisamment à l'action rongearde du verre de plomb. Seulement il faut que l'armure soit toute fraîche, & qu'on l'y ait mise, lorsque le vase étoit encore humide; sans quoi elle ne prend pas bien, & s'écaille abondamment en brûlant. On pourroit pourtant perfectionner un peu ce mélange; mais avec tout cela il ne devient pas suffisant pour soutenir un feu violent & de longue durée. Par exemple, quatre parties d'argille & quatre parties de sable, avec une partie de craye, font une composition assez solide à un feu modéré; de même quatre parties d'argille, quatre parties de sable, & une partie de Spath fusible, se lient d'une manière assez étroite. Au contraire six parties d'argille, & dix-huit parties de sable, avec une partie de litarge, donnent un composé encore fragile & cassant; & même quatre parties d'argille, & huit parties de sable, avec une partie de litarge, sont encore



un peu fragiles. Cependant ces sortes de mélanges sont utiles pour faire des vaisseaux, qui ont un feu violent à soutenir, pourvu que les matieres qu'ils contiennent ne doivent pas entrer en flux. Au contraire douze parties d'argille, trois parties de sable, & trois parties de verre pilé, peuvent devenir assez solides en les brulant ; mais à un feu violent elles se gonflent comme de l'écume ; quatre parties d'argille avec neuf parties de sable, & une partie de craye, aussi bien que quatre parties d'argille, douze parties de sable, & une partie de craye, donnent à un feu modéré un mélange agréable & utile. Mais un sable grossier, des rivieres ou de la mer, d'une espece moyenne, dont on a séparé par un crible les parties les plus subtiles & les plus grossieres, se soutient considérablement mieux que le sable fin à un feu passablement fort & durable, parce que l'argille qu'on y mêle, n'est pas aussi interrompuë, pourvu qu'en commençant à brûler les vaisseaux qui en sont faits, on ait soin de donner un feu assez fort. J'ai mêlé de l'argille blanche avec un poids égal de pareil sable grossier, ou même avec deux, & jusqu'à trois parties de ce sable, & j'en ai fait des creufets. Ceux qui étoient du mélange avec deux parties, ressembloient le plus par leur consistance aux creufets de Hesse, & en cas de nécessité, on pourroit les employer aux mêmes usages. Autrement on peut rendre les creufets même de Hesse propres à soutenir une plus longue fusion, quand on en met deux l'un dans l'autre, & qu'on remplit l'intervalle qui les sépare avec du verre pilé ou du sable ; ou bien en mettant le creuset de Hesse dans un creuset d'Ypse. En général les creufets de Hesse sont plus propres que ceux d'Ypse pour la fusion des fels, quand elle ne doit pas durer longtems ; au lieu que ceux-ci sont réciproquement plus propres pour la fusion des métaux : car les grands creufets de Hesse ne sauroient soutenir longtems les métaux en flux, & se fendent bientôt.

Mais comme les verres en particulier, tant le verre commun que celui de crystal, & encore plus vite le verre de plomb, ou la chaux de plomb, aussi bien que tous les mélanges de Spath fusible
avec



avec des terres alcalines, s'attaquent au sable, tant fin que grossier, qui se trouve dans les creusets des especes précédentes, le résolvent, le vitrifient, & par ce moyen s'insinuent & percent de plus en plus dans ces creusets, jusqu'à ce qu'ils ayent rongé une ouverture par laquelle ils s'échappent; au lieu que l'argille est beaucoup plus difficile à endommager, & résiste plus longtems aux attaques du verre. On trouve déjà dans les Ouvrages assez anciens de gens qui ont travaillé en Chymie, ou sur les Métaux, qu'ils déconseillent de rejeter du sable dans la composition des creusets, & qu'ils recommandent à sa place de l'argille brûlée, & ensuite pulvérisée, comme on le voit dans *Ercker, Cardilucius, Glauber, &c.* Par exemple, ce dernier, dans l'Ouvrage qu'il a intitulé *Fourneau Philosophique*, dit; " qu'avec " une partie d'argille blanche fraîche, il faut bien mêler 2. 3. ou 4. " parties d'argille brûlée & pulvérisée, & battre de cette masse " des creusets en *patrones*; parce qu'une terre qu'on veut rendre propre à bien soutenir le feu, doit être préparée fort maigre." Une semblable terre ne se laisse plus travailler sur la rouë de Potier, mais il faut la battre dans des formes, ou bien on peut la découper intérieurement avec un couteau recourbé. A la place de l'argille brûlée, on prend aussi des pipes à tabac brisées, des cruches, ou boëtes à conserver, des retortes de pierre bien nettes, des Vases de *Waldemburg*, des bouteilles blanches d'eau minérale, & même de vieux creusets de Hesse nets & pilés. Cependant il y a dans ces derniers deux parties de sable contre une d'argille; ce qui à la vérité ne préjudicie en rien à plusieurs opérations, mais ne convient pas à toutes, parce qu'on trouve des compositions, pour lesquelles à l'argille brûlée on joint encore expressément une mediocre partie de sable. Aujourd'hui les creusets qu'on employe pour l'ordinaire à la fusion du verre, à faire le léton, & à d'autres usages semblables, sont faits d'argille fraîche, & d'argille brûlée; & ils rendent en effet aussi de très bons services dans ces sortes de travaux, tant que les matieres n'entrent pas en flux; ou si elles y entrent, tant qu'il n'est pas trop délié & subtil, mais qu'il coule un peu

peu en bouillie ; car tout ce qui coule avec trop de fluidité, surtout quand il arrive que l'air tire avec force, ne manque guères de briser & de se faire passage. Par exemple, dans les creufets ordinaires à verre, on peut tenir 24. heures, & plus longtems le plomb en flux, & dans un état de coction, mais non dans le fourneau à vent. Il n'est pas non plus indifférent, dans quelle proportion on mêle l'argille brûlée. Moins on en joint à l'argille fraîche, & plus les vaisseaux se laissent brûler d'une maniere solide & compacte ; mais aussi d'autant plus facilement éclatent-ils, quand l'air tire d'une maniere inégale. C'est pour cela que les Récipiens, comme ne devant point être immédiatement exposés au feu, se font du mélange d'une partie d'argille avec $\frac{1}{4}$ seulement, ou $\frac{1}{5}$ d'argille brûlée ; ce qui ne vaudroit rien du tout pour les creufets ; & plus on employe d'argille brûlée, plus les vaisseaux résistent longtems à un feu violent, mais en revanche ils sont plus fragiles après avoir été brûlés, & se brisent plus aisément : l'air tirant leur est moins nuisible ; mais comme ils sont plus poreux, les métaux faciles en flux, & surtout les verres bien fusibles, les pénètrent bien plus vite ; & à cause qu'en brûlant ils ne sont pas devenus assez compacts, mais qu'ils sont demeurés fragiles, n'ont pas une liaison de parties assez solides, & s'étendent inégalement, cela fait que la pesanteur des métaux en flux, ou des verres, les déjoint & y produit des fentes. On rencontre ici, comme à l'égard du sable, une différence sensible, lorsqu'on met en oeuvre de l'argille brûlée qui est en général pilée en fine poussiere, ou lorsque séparant tout à fait ce qu'il y a de plus fin, on ne prend que le grossier, ou lorsqu'on laisse le fin & le grossier péle-mêle ensemble, ou enfin lorsqu'on les mêle ensemble en certaines proportions de poids. Car les creufets faits d'argille brûlée, qu'on n'a que grossièrement pilé, sont ceux qui résistent le mieux à la violence du feu & à l'air tirant, sans recevoir de fentes ; & c'est ce qui rend la même composition bonne pour des couvertes de creuset, des Piédestaux, des Mouffles, Plates &c. Au contraire les creufets, pour lesquels on a pris de l'argille brûlée réduite

duite en poussière fine, prennent beaucoup plus aisément des fentes ; de sorte qu'en suivant ce principe on peut aisément juger des Compositions suivantes. J'ai fait des creusets avec de l'argille brûlée, passée par un crible fin ; une partie de cette argille avec deux d'argille fraîche, deviennent solides en brûlant, mais sont faciles à éclater. Le produit de deux parties égales acquiert aussi une solidité considérable en brûlant, & la surface prend même un poli de vernis : deux parties d'argille fraîche avec trois d'argille brûlée, valent encore mieux, & se brûlent bien : une partie d'argille fraîche, avec deux ou deux & demie d'argille brûlée, donnent encore une composition assez bonne, pourvu que le feu qu'on donne en les brûlant ait assez de force ; car, quand cela n'est pas, elle a plus de disposition à éclater. J'ai aussi essayé un creuset fait d'une partie d'argille fraîche, & de deux parties de pipes à tabac pilées en y mettant du flux de craye & du Spath fusible ; mais à la fin les matières l'ont brisé. Avec trois parties d'argille brûlée il tient à la vérité mieux le feu, mais comme il est pourtant plus tendre, les parties s'en séparent plus aisément par l'effet de quelque pression. D'ailleurs ces sortes de vaisseaux, qui doivent passer souvent & rapidement de la chaleur au froid, pour verser ce qu'ils contiennent, comme les tests, creusets, &c. doivent être faits d'une matière maigre, ou bien il faut faire une addition considérable d'autres matières à l'argille ; car dès que la masse ne s'attache pas aux doigts, il est fort difficile de la travailler sur la rouë, & l'on est obligé de la battre dans des formes. Comme il y a aussi plusieurs vaisseaux qui, lorsqu'on les brûle, reçoivent le vernis de leur surface par le sel qu'on répand vers la fin dans le feu, quelques personnes recommandent au lieu de ce sel d'en mêler dans la composition. Pour juger du prix de cet avis, j'ai employé douze lots d'argille fraîche avec six lots d'argille brûlée, j'y ai mêlé un lot de sel, & de cette composition j'ai fait un vaisseau : mais il écumoit fort en le brûlant, & par conséquent ne pouvoit rendre aucun bon usage. Ce qui vaut un peu mieux, c'est de tremper le vaisseau à demi-brûlé



dans une solution de sel, & de le remettre à brûler; cela fait quelque bien à la surface; mais ce moyen n'est point suffisant, & le vaisseau n'en a pas moins éclaté dans la fusion. J'ai aussi renversé la proportion, en prenant une partie d'argille fraîche avec deux parties d'argille brûlée, pour faire un creufet; mais il s'est pourtant un peu fendu, quoiqu'il ne se contracte pas comme les compositions précédentes. Cependant de l'argille fraîche avec poids égal d'argille brûlée & réduite en fine poussière, quand on les réduit en pâte avec un blanc d'oeuf, & qu'on en recouvre intérieurement à diverses reprises un creufet de Hesse, qu'on fait auparavant bien chauffer, en frottant surtout plusieurs fois les fentes qui sont sous la partie sèche, donnent une armure très convenable pour divers travaux; mais deux parties d'argille fraîche, avec une partie d'argille fine brûlée, ne se laissent pas bien sécher sans recevoir des fentes, quand même on appelleroit au secours le blanc d'oeuf. Au contraire en prenant à la place de l'argille brûlée réduite en fine poussière d'autre qui soit pulvérisée plus grossièrement, & dont tout ce qu'il y avoit de fin ait été séparé, il en résulte les phénomènes suivans. Trois parties d'argille avec deux parties de cruches grossièrement pilées font une composition de bon usage; de même que neuf parties d'argille mêlées avec trois parties de creufets pilés; l'argille fraîche avec poids égal d'argille brûlée grossière a pourtant reçu quelques fentes avec le verre de plomb en flux: au contraire une partie d'argille fraîche avec deux parties d'argille brûlée grossière résistent au verre de plomb sans se fendre, mais le verre de plomb passe au travers, parce que la matière est trop poreuse; une partie d'argille avec trois parties d'argille brûlée grossière résiste encore mieux au feu, mais cette composition est encore plus poreuse, & le verre de plomb la traverse même plus vite. On voit donc que ces deux dernières compositions peuvent être employées fort utilement, pour en revêtir d'autres masses compactes, afin d'empêcher que l'air tirant ne les brise. Que si on vouloit s'en servir par elles-mêmes, il faudroit que ce fut pour des vaisseaux, où l'on mettroit des matières qui



qui n'entrent pas en flux, comme pour *Koockers*, pour la cementation ; ou bien si l'on se propose d'y mettre des matieres qui prennent flux, il suffit de les revêtir auparavant, & lorsqu'ils sont encore à moitié humides, eu y versant intérieurement de l'argille bien nette délayée.

Les Experiences qui viennent d'être rapportées, font voir, qu'il s'agit principalement de chercher les moyens d'obvier à la porosité de tels creufets, qui d'ailleurs sont propres à soutenir l'action du feu, afin de les rendre plus compactes, & d'en resserrer les pores ; d'ou il résulte par une conséquence naturelle, que pour arriver à ce but, il faut y ajouter une matiere renduë fluïde, qui en fonde ensemble les pores, en observant seulement de le faire dans un degré, qui ne rende pas la masse entiere trop fluïde. Or il se trouve diverses matieres de cette sorte, & je vais passer les principales en revuë. La premiere est le verre commun. Quand on en mêle pilé dans les compositions des creufets, j'y ai observé les propriétés suivantes. Douze parties d'argille fraîche, trois parties d'argille brûlée, & trois parties de verre, deviennent passablement solides ; mais à la fin la masse vient à écumer, & ainsi cette proportion de verre est trop forte. Deux livres d'argille fraîche, une demi-livre d'argille brûlée, & un quart de livre de verre, se fendent encore : deux livres d'argille, une demi-livre de sable, & un quart de livre de verre ont le même défaut ; au contraire cinq lots d'argille fraîche, cinq lots d'argille brûlée, & un lot de verre prennent une consistance passable, & donnent une composition médiocrement utile. *Cardiluctus*, dans ses Remarques sur *Ercker*, indique la proportion de huit parties d'argille fraîche avec quatre parties d'argille brûlée, deux de cailloux pilés, & une de verre ; mélange que *Leutmann* a recommandé pour en faire des Mouffes, des Tests, & des Creufets. En effet cette composition devient passablement ferme ; mais elle ne soutient pas les plus fortes épreuves, non plus que celle que *Schlüter* recommande, de douze parties d'argille, deux parties de sable, & deux de verre pilé. Car

il paroît en général que la matiere glutineuse que le verre rend, n'est pas ce qu'il y a de plus ferme ; elle n'est pas assez gluante. Le sel alcali peut bien produire une vitrification superficielle dans les creusets entierement brûlés, quand on en imbibe leur surface, & qu'on les brûle de nouveau ; & cela les rend un peu plus propres à contenir les métaux, & à leur refuser passage : mais il n'y a aucun parti à en tirer pour les travaux de durée. Ce même sel, immédiatement mêlé dans les compositions des creusets, vaut encore moins. Le Borax calciné ne seroit pas à rejeter, mais il est trop cher pour l'employer à de grands vaisseaux. Autrement on peut bien fondre des choses qui ne prennent qu'un flux médiocre dans de pures retortes de verre, ou dans des alembics, quand la masse n'est pas trop considérable, ni le feu trop violent, ou trop long ; en particulier si on met ces vases dans un creuset dans de la chaux. La Porcelaine de verre de *M. de Réaumur*, qui se fait de craye & de gypse, vaut encore mieux, & c'est ce qu'il y a de meilleur pour les matieres précieuses ; à quoi la Porcelaine fine peut aussi être employée de la même maniere, & avec un meilleur succès.

Au contraire la chaux de plomb & le verre de plomb paroissent surpasser considérablement en ceci le verre commun, & fournir une colle qui s'affermit beaucoup plus au feu. On peut prendre pour cet effet de la litarge, du vermillon, de la ceruse, ou d'autres cendres de plomb, & chaux de plomb, ou même du verre fusible de plomb, suivant que l'on rencontrera ces matieres sous sa main ; seulement il faut en chercher l'exacte proportion ; car il ne peut y en entrer beaucoup, sans que la masse s'affaisse & renverse. Par exemple, quatre parties d'argille fraîche & huit parties d'argille brûlée, avec une partie de litarge, ont déjà produit une composition qui s'est affaïssée au feu, en y mettant à fondre des matieres qui entrent facilement en flux. Ainsi on ne doit y mêler qu'une 16^e, 20^e, ou même 24^e partie, & même encore moins de cette matiere. Hors de là néanmoins, quand on se propose de ne les employer que pour des matieres qui n'entrent pas dans un grand flux,

quatre

quatre parties d'argille fraîche & cinq parties d'argille brûlée, avec une partie de litarge, donnent un produit si solide, qu'il fait feu contre l'acier, comme une pierre à fusil. Il en est de même de six parties d'argille fraîche, avec douze d'argille brûlée, & deux de vermillon. Mais pour des vaisseaux à fondre, il vaut mieux prendre six parties d'argille fraîche, & douze parties d'argille brûlée, avec une partie de vermillon, & même encore moins du dernier ; par exemple six lots d'argille fraîche, douze lots d'argille brûlée grossière, & deux dragmes de vermillon, ou de litarge. Il y a aussi des mélanges préparés dans certaines vues, pour lesquelles il est à propos d'augmenter la proportion de l'argille brûlée, & de diminuer celle de la chaux de plomb. Par exemple, quatre parties d'argille fraîche, douze parties d'argille brûlée & une partie de vermillon ; ou bien, huit parties d'argille fraîche, vingt quatre d'argille brûlée, & une de litarge, donnent bien un bon mélange, mais qui est à la fin détruit par le verre de plomb. Si l'on prend toujours plus d'argille brûlée, la composition résiste à la vérité d'autant mieux au feu, mais elle est aussi plus fragile, & plus cassante, comme quatre parties d'argille fraîche, seize d'argille brûlée, & une de vermillon. J'ai été jusqu'à mêler huit parties d'argille fraîche avec trente deux d'argille brûlée, & une de litarge. Ces sortes de compositions font d'un très bon usage dans certains travaux ; & ce que j'en ai dit en général jusqu'à présent, suffira pour découvrir leurs principes, leur application, & les moyens de les perfectionner, en se réglant sur les circonstances particulières. Cependant comme je n'ai point encore rencontré dans ces compositions le plus haut degré de solidité que je cherche, il faut que j'aille plus loin.

On a en effet encore une matière métallique, qui, étant employée dans les mêmes vues, paroît devoir l'emporter sur les précédentes. Je parle du Fer. Je n'entens pourtant pas le Fer en masse ; la limaille ordinaire de fer ne vaut aussi rien pour l'usage en question, parce qu'elle écume aisément dans les mélanges. Il faut donc employer le

fer brûlé, ou rouillé, qui a perdu de maniere ou d'autre son éclat métallique, & le *Phlogiston* de sa surface; comme le mâche-fer, la Terre de Vitriol doux, le *Caput mortuum* édulcoré du Vitriol, le *Caput mortuum* édulcoré de l'eau forte, toutes sortes de *Crocus* martiaux, toutes les écumes & émoules de fer, toutes les terres ferrugineuses, telles que les *Bolus* rouges, les argilles colorées, la poussiere de briques, &c. En effet toutes ces matieres, quand elles sont mêlées dans leur juste proportion, me paroissent donner aux creusets une liaison plus gluante, & une dureté plus solide. Aussi la plupart de ces produits, lorsqu'on les frappe, font feu avec beaucoup de force. Je dirois presque que l'Abbréviateur de *Glauber* a eu cet objet en vuë, s'il s'étoit seulement exprimé d'une maniere plus nette, lorsqu'il dit pag. 341. *Quand on donne à la surface interieure du creuset un enduit de Verre de Mars, il est rendu par là assez propre à contenir le verre de plomb.* Avec tout cela, cette sorte de creusets n'est pas applicable à toutes sortes d'usages, surtout lorsqu'on y fait entrer beaucoup de matiere martiale, parce qu'elle se décharge aisément de sa couleur & teint les autres corps; ainsi le crystal, & les flux qui doivent avoir une couleur claire, comme le flux de rubis, &c. ne se laissent pas bien fondre dans de semblables creusets, parce qu'ils y perdent beaucoup de leur lustre. Mais ces sortes de travaux étant exceptés, il en reste assez d'autres où les creusets dont nous parlons, peuvent rendre de très bons services. C'est un sujet d'étonnement, que ce metal qui est celui de tous dont le flux est le plus difficile, devienne, après qu'il est brûlé, d'un flux presque plus coulant qu'au-paravant, & même qu'il mette en flux avec lui les terres les plus dures, & les pierres, les rendant en même tems fort compactes, comme je l'ai déjà remarqué dans ma *Lithogéognosie*. La Nature fournit de la Terre argilleuse déjà toute mêlée avec la matiere ferrugineuse; & cette terre, en la brûlant, acquiert une si grande dureté, qu'elle fait feu, quand on la frappe, & qu'elle se laisse émoudre & polir comme le Jafpe. L'art peut diversifier en plusieurs manieres, & par



par des proportions différentes ces produits qui résultent des mélanges de l'argille blanche avec la terre martiale, & imiter ainsi les *Bolus*, dont une lame mince se brûle quelquefois avec tant de force, qu'on ne sauroit la rompre avec les doigts, quelque effort qu'on fasse. Il n'y a pas lieu de douter, que ces vases bruns de Misnie qu'on ne vernit point, après les avoir brûlés, mais qui sont émoulus, en quoi consiste précisément leur grand prix, sont formés d'un semblable mélange. J'en puis rapporter aussi divers Exemples que m'ont fourni mes propres essais. Que la proportion du *Crocus* martial à l'égard du reste de la masse doive être fort petite, c'est ce que montrent les épreuves suivantes. J'ai mêlé quatre parties d'argille fraîche, & autant de brûlée, avec quatre parties de mâche-fer pilées en parties fines, j'en ai fait des vaisseaux, & les ai mis ensuite à un feu violent, où ils se sont fondus; de même que ceux qui ont été composés de quatre parties d'argille fraîche, & huit de brûlée, avec une de mâche-fer; ou bien de quatre parties d'argille fraîche, douze de brûlée, & deux de mâche-fer. Je n'ai pas eu d'autre succès, en mêlant quatre parties d'argille fraîche, & quatre de brûlée avec une partie de *Caput mortuum* édulcoré du Vitriol; ou quatre parties d'argille fraîche, huit de brûlée, & une de *Caput mortuum*; ou enfin quatre parties d'argille fraîche & douze de brûlée, avec une de *Caput mortuum*: toutes ces proportions ont donné un produit qui s'est affaïssi à un feu violent; & même seize parties d'argille fraîche, avec trente-deux d'argille brûlée, contre une partie de *Caput mortuum*, ont fait une masse, qui s'est encore un peu gonflée, parce qu'elle commençoit à devenir fluïde. Néanmoins il ne fera pas inutile d'armer les mélanges plus ferrés, mais qui éclatent aisément, avec une semblable composition martiale, qui a un peu de fluïdité. Au contraire, quatre parties d'argille fraîche & douze de brûlée, avec une de mâche-fer, prennent assez de consistance à un degré de feu convenable. Il en est de même de huit parties d'argille fraîche & vingt quatre de brûlée, avec une partie de *Caput mortuum* de Vitriol; aussi bien que de huit parties d'argille fraîche, trente-deux de brûlée,
&

& une de *Caput mortuum* de Vitriol. La proportion suivante à été recommandée par *Jungken*, & elle donne en effet un assez bon produit, sçavoir une partie d'argille fraîche, deux de brûlée, & une de brique pilée. Mais il est encore un peu meilleur, de deux parties d'argille fraîche mêlées avec quatre de brûlée, & une de poussiere de brique. A la fin pourtant, après un bon espace de tems, le verre de plomb est venu à bout d'y faire une petite fente. Autrement on peut prendre suivant la même proportion deux parties d'argille fraîche, & quatre de brûlée, avec une partie de *Bolus* d'Armenie, ou à la place de ce dernier, avec une partie de Terre scellée rouge; on en fera des creusets d'un bon usage, & d'une assez grande solidité. On peut mettre au même rang ceux qui se font de huit parties d'argille fraîche, & vint quatre de brûlée, avec une partie de mâche-fer. Pareillement sept lots d'argille fraîche avec quatorze lots de brûlée, & une dragme de *Caput mortuum* de Vitriol, ont soutenu pendant un tems assez considérable l'action du Verre de plomb. Cependant, comme la longueur du tems, la pesanteur & la fluidité déliée du verre ou du metal, & la force de l'air tirant, ont finalement percé la plupart des vaisseaux faits suivant les compositions précédentes, ou les ont disposés à se fendre, j'en ai attribué en bonne partie la cause à ce que l'on n'y avoit employé l'argille brûlée que réduite en fine poussiere; & j'ai entrepris de faire des épreuves, en séparant auparavant par un crible toute cette fine poussiere, pour ne mettre en oeuvre que celle qui étoit pilée plus grossièrement, pour voir si cela ne réussiroit pas mieux. J'ai eu la satisfaction d'être convaincu par mes propres yeux de la réussite; & j'ai remarqué qu'alors la composition pouvoit supporter une plus grande quantité de matiere martiale, & même qu'elle la requéroit. En effet un creuset fait de dix lots d'argille fraîche avec autant d'argille brûlée fine, & une dragme de *Caput mortuum* de vitriol, prit d'abord quelques fentes, en le brûlant pour la premiere fois, & ne put ensuite contenir le verre de plomb que pendant une heure & demie. Un autre creuset de dix lots d'argille fraîche, cinq lots de brûlée

brûlée en fine poussière, & cinq de brûlée plus grossière, avec une dragme de *Caput mortuum* de Vitriol, prit aussi des fentes au feu, mais qui ne lui furent point nuisibles, puisque j'y pus fondre un métal d'un flux ferré. Au contraire dix lots d'argille fraîche, avec autant de brûlée grossière, & deux dragmes de *Caput mortuum*, se foutinrent considérablement mieux, & ne reçurent aucune fente. Cependant on ne sçauroit pousser beaucoup plus loin la proportion de la quantité de matière martiale. En effet dix lots d'argille fraîche, & autant de brûlée grossière, avec un lot de *Caput mortuum* de Vitriol, font bien une composition qui est au commencement meilleure & plus solide, mais à la fin elle commence à s'affaïsser un peu au feu, parce qu'il y a trop de parties martiales. Si l'on augmente la dose d'argille fraîche, il s'y fait d'autant plus de fentes; quinze lots de cette argille, avec dix de grossière brûlée, & deux dragmes de *Caput mortuum* de Vitriol, se font fendus au feu, avant même que le métal y eut été mis: au contraire dix lots d'argille fraîche, autant de brûlée grossière, & trois dragmes de *Caput mortuum* de vitriol font un creuset, qui rend un bon son, & contient fort bien au feu les métaux qui ont un flux ferré. Le mélange suivant n'a pas à la vérité un son aussi bon, après avoir été brûlé, mais il résiste autant, & presque mieux; sçavoir, sept lots d'argille fraîche, & quatorze de brûlée grossière, avec une dragme de *Caput mortuum* de vitriol. Ces mélanges sont assez forts à la vérité pour contenir les métaux; mais ils sont trop poreux pour le verre de plomb, qui avec le tems transpire au travers. Cependant on peut les améliorer considérablement, soit en les revêtant intérieurement d'argille délayée, ou en les armant extérieurement par le moyen de quelque bon mélange fin, & un peu fluide. C'est ainsi que j'ai pris sept lots d'argille fraîche & quatorze de brûlée grossière, avec une dragme de *Caput mortuum*; ou bien dix lots d'argille fraîche, autant de brûlée grossière, avec une dragme de *Caput mortuum*; j'ai fait de chaque composition à part un creuset, je les ai revêtus intérieurement d'argille fraîche, je les ai ensuite brûlés, & ces deux creusets ont sou-

seu pendant un tems fort considérable du verre du plomb en flux à un feu violent. On les rend encore meilleurs, en les faisant plus épais, ou en les armant extérieurement.

Comme on trouve aussi de côté & d'autre, tant dans les Ouvrages imprimés que dans divers Manuscrits, des compositions de creusets rapportées, & dans lesquelles on joint à l'argille fraîche le sable, ou tel autre corps, avec quelque matiere propre à donner de la fluidité, je ne veux point passer ici entierement ces mélanges sous silence. *Cardilucius*, par exemple, recommande une partie d'argille fraîche, avec deux jusqu'à trois parties d'un mélange préparé de poids égal de sable & d'argille brûlée. Cela fait un mélange passable; mais le creuset ne laissera pas d'être fort fragile, si on prend pour cela du sable ordinaire; mais si l'on commence par rendre le sable plus fin, & qu'on réduise aussi l'argille brûlée en une poussière subtile, les vaisseaux qu'on en fait, deviennent beaucoup plus solides, après avoir été brûlés. Il sera aussi d'une fermeté considérable, si c'est le produit de deux parties d'argille, trois parties de sable, & trois d'argille brûlée, avec un peu de *Caput mortuum* de Vitriol. *Schröder*, & d'après lui *Zwinger*, vantent un mélange d'argille fraîche, & de creusets pilés, une demi-livre de chacun, de *Bolus* rouge, de litarge, & de sable, huit lots de chacun, & de quatre lots de sel, que l'on doit mêler avec de l'argille de potier. Mais ce mélange est très pitoyable, & le sel aussi bien que l'argille de potier, n'y valent rien du tout. Je trouve ailleurs qu'il faut prendre huit livres d'argille fraîche, une livre de cailloux pilés, une livre de mâche-fer, & quatre lots de sel; mais cette composition foute en éclats dès la première fois qu'on la met au feu, & le fer en fort en petits grains battus; quand on n'y fait point entrer de sel, elle ne foute à la vérité pas, mais elle écume à un feu véhément, parce que le fer y est trop abondant. Je rencontre dans un Manuscrit de *Thurnheuser* l'indication d'un mélange de neuf parties d'argille fraîche avec trois de brûlée, autant de poussière de brique, & autant de mâche-fer. Cette composition vaut mieux, elle devient si solide en brûlant qu'elle fait

feu;

feu ; mais les creufets qu'on en fait, deviennent d'un brun noir, & le verre de plomb les ronge confidérablement. Avec quatre parties d'argille fraîche, quatre de brulée, une de mâche-fer, & une de gypfe, en prenant de l'eau d'alun, on fait un creufet, qui devient fort brun, mais qui écume en même tems, & s'affaiffe, parce que ce mélange a trop de fluidité.

Le Spath fusible, à cause de fa fluidité gluante, a beaucoup de rapport au feu avec le fer, & il ne doit auffi être employé qu'en petite quantité ; autrement il s'affaiffe aifément. En effet, lorque j'ai mêlé trois parties d'argille fraîche & six de brulée avec une de Spath fusible, ce mélange s'est tout écoulé en écume. Huit parties d'argille fraîche & autant de brulée, avec une de Spath fusible, s'écoulent encore ; & même huit parties d'argille fraîche & feize de brulée, avec une de Spath fusible se font finalement encore un peu affaiffées. Mais si le feu n'est pas de la dernière véhémence, six parties d'argille fraîche & douze de brulée, avec une partie de Spath fusible, donnent un mélange qui acquiert assez de solidité : mais celui qui réfulte de douze parties d'argille fraîche, vint-quatre de brulée, & une de Spath fusible, est confidérablement plus folide & durable. Huit parties d'argille fraîche & vint quatre de brulée, avec une de Spath fusible, donnent auffi un fort beau mélange folide ; & celui de huit parties d'argille fraîche avec trente deux d'argille brulée, & une de Spath fusible, ne lui-en cede guères. Cependant, comme les vaisseaux faits de ces compositions reçoivent quelquefois des fentes par l'action de l'air tirant, à cause que l'argille brulée y entre en fine poussiere, j'ai cherché à y remédier ; & pour cet effet j'ai mêlé ensemble douze parties d'argille fraîche, vint quatre de brulée, & une de Spath fusible, j'en ai fait des creufets, & les ai revêtus ensuite d'une armure extérieure faite d'une partie d'argille fraîche avec deux parties de brulée groffière ; ce qui les a rendu beaucoup plus propres à soutenir toutes les impressions. J'ai auffi fait un mélange de vint quatre parties d'argille fraîche, & douze de brulée, avec une partie de Spath fusible, & mis

l'arnure fusdite au creuset ; ce qui a aussi produit un assez bon effet. En faisant encore des creusets de six lots d'argille fraîche, neuf de brûlée, & deux dragmes de Spath fusible, & les armant ensuite, on se procure des vaisseaux d'un bon usage. Au contraire dix-huit parties d'argille fraîche, & autant de brûlée, avec une partie de Spath fusible, après qu'on a revêtu le creuset qui est en est fait, m'ont paru donner la meilleure presque de toutes les compositions, & elle a soutenu assez longtems l'action du verre de plomb. Néanmoins comme l'argille brûlée, qui est en fine poussière, laisse difficilement sa coutume d'éclaircir, & que pour peu qu'on manie trop précipitamment les vaisseaux où elle entre, ils se fendent aisément ; j'ai aussi fait un essai avec de l'argille brûlée grossière, dont j'ai mêlé dix-huit parties avec autant d'argille fraîche ; & une partie de Spath fusible, & j'en ai fait des creusets, que j'ai d'abord revêtu intérieurement avec de l'argille délayée, & ensuite je les ai brûlés. De toutes les compositions que j'ai indiquées, c'est celle qui a résisté le plus longtems au verre de plomb ; seulement il faut lui laisser dans le commencement du tems pour s'échauffer, & ne pas augmenter le feu trop vite ; il convient aussi de brûler le vaisseau dès la première fois assez fermement ; & s'il doit être longtems en flux, on ne doit pas le rendre trop mince, mais il faut lui donner une épaisseur considérable, afin que le verre de plomb aye quelque chose à ronger.

Je viens présentement aux additions de terres alcalines, qui généralement se brûlent au feu en une espece de chaux. On trouve déjà dans divers Ecrits connus, que les Auteurs recommandent de prendre un morceau de craye, de le creuser en forme de creuset, & de l'employer pour la fusion. Mais comme tous les corps de cette nature se cuisent mal, on auroit tort de s'y fier trop, & trop longtems, mais il ne faut y recourir que dans les cas de nécessité, & pour un court espace de tems. Que toutes ces terres qui ne se fondent point elles-mêmes, mais qui étant mêlées avec l'argille suivant certaines proportions, acquierent de la fluidité, puissent devenir une colle

colle dans le feu ; c'est ce que j'ai soigneusement développé dans ma *Lithogéognosie*, & dans cette vue j'ai encore fait les essais suivants relatifs aux creusets. Quoique la plupart de ceux qui sont formés de ces produits ne puissent pas soutenir les épreuves les plus fortes ; ils ne laissent pas d'être assez bons à un feu modéré. M. *Menzel*, dans son *Traité de la Pierre de Bologne*, p. m. 294. remarque : " Qu'auprès de Colmar en Alsace, les Potiers font des creusets parfaitement bons pour la fusion des métaux, en prenant des pierres qui sont pleines de coquilles de moules, que l'on pile en fine poussière, & que l'on mêle avec un peu d'argille gluante." J'ai fait des creusets de deux parties d'argille fraîche avec une partie de pierre à chaux ; qui ont été brûlés, mais qui ensuite prennent aisément des fentes, parce que la chaux brûlée qui s'y trouve mêlée, attire l'humidité de l'air. Deux parties d'argille fraîche avec une partie de craye, se font entièrement fondus à un feu violent. De même une partie d'argille & deux de craye font un vaisseau, qui se soutient à la vérité à un feu médiocre, & résiste bien ; mais il est fragile, & facile à casser : il en est de même d'une partie d'argille avec trois de craye. Au contraire trois parties d'argille & trois de sable, avec une de craye, prennent une solidité considérable en brûlant, mais à un feu donné trop vite le mélange écume un peu, & a même commencé à couler. Mais quatre parties d'argille & autant de sable, avec une partie de craye, deviennent un mélange passablement bon ; deux parties d'argille & six parties de sable, avec une partie de chaux, sont un peu fragiles. Si l'on prend quatre à cinq parties d'argille avec deux de sable, ou de Quartz, & une de craye, cette composition aura assez de solidité pour un feu médiocre, & elle est même assez dure pour faire feu. Il en est de même de trois parties d'argille, & six parties de sable, avec une partie de craye ; de trois parties d'argille & neuf de sable avec une partie de craye ; & de trois parties d'argille & neuf parties de sable, avec deux de craye ; cependant cette dernière composition a déjà un peu de fluidité. Mais dès qu'on va

plus loin dans la proportion de la craye, la fluidité devient trop grande. Huit parties d'argille, une partie de sable, & une de craye, font un beau mélange, qui résiste bien au verre de plomb ; seulement il faut le mettre à l'abri de l'air tirant par une armure. Vint parties d'argille, deux parties de sable, & une de craye, acquierent en les brûlant une solidité considérable ; & il faut les gouverner comme la composition précédente. J'ai aussi pris en place de sable de l'argille brûlée, & j'ai observé les phénomènes suivans. Quatre parties d'argille fraîche & huit de brûlée, avec deux de craye, donnent une composition qui sort du feu un peu fragile : au contraire quatre parties d'argille fraîche & huit de brûlée, avec une de craye, prennent une solidité considérable ; & quatre parties d'argille fraîche, autant de brûlée, & une de craye, en ont encore davantage, car quand on les brûle suffisamment, la masse donne du feu en la frappant. Vint parties d'argille fraîche avec deux de brûlée, & une de craye, se brûlent aussi d'une manière fort ferme, mais à un feu durable il s'y est fait pourtant de la courbure ; en sorte que le produit de vingt parties d'argille fraîche avec quatre de brûlée, & une de craye, est fort supérieur, & va jusqu'à contenir très bien le verre de plomb, pourvu qu'on le fortifie d'une armure. Je ne devois pas passer ici sous silence ces creusets, qu'on vante publiquement d'une façon toute particulière, & qui sont faits de poids égal de craye, & de creusets à fondre pilés, qu'on mêle avec de l'huile de lin, que l'on bat dans des formes, & qui sont ensuite brûlés. Comme il n'entre point d'argille fraîche dans cette composition, on peut juger qu'elle doit être fort difficile à préparer, & que l'huile de lin est insuffisante pour remédier à ce défaut : aussi cette masse en général se cuit-elle mal, se met mal en formes, ne sèche qu'avec une extrême peine, se gonfle à la fin en la brûlant, & après avoir été brûlée, ne donne qu'un vaisseau blanc, mais fort fragile, qui n'est bon à rien, & se détruit à l'air, parce que la trop grande quantité de craye qui y entre, se brûle en chaux. En effet, lors même que j'ai brûlé cette composition au feu le plus violent, elle est toujours

jours demeurée considérablement fragile, & s'est gonflée. Il vaut presque mieux former ce mélange avec de l'eau ; par exemple, poids égal d'argille brûlée, & de craye, pétries avec de l'eau, se soutiennent à la vérité au feu, mais c'est une masse fragile : une partie d'argille brûlée & deux de craye donnent un produit presque plus fragile encore. Au contraire deux parties d'argille brûlée avec une de craye réussissent le mieux ; la masse qui'en résulte est si dure qu'elle fait feu, & mérite un examen plus particulier. J'ai aussi vu rapporter quelque part que quatre parties d'argille avec une de mâche-fer, une de cendre d'os, une de chaux, & une de verre, donnent la composition d'un creuset ; mais en faisant l'essai de ce mélange, j'ai trouvé qu'il s'écouloit entièrement. Autrement la chaux rend de fort bons services, quand on veut fondre dans un verre quelque matière qui n'a pas un flux trop serré ; alors on entoure le verre de chaux, on le met dans un creuset, & on le place posé sur un pied dans un fourneau de fusion pour entrer en flux, parce que la chaux durcit le verre, en s'y introduisant lorsqu'il est attendri par le feu, conformément à la manière dont se fait la Porcelaine de verre de *M. de Réaumur*. Cependant il ne faut pas que le feu soit trop fort, ni qu'il dure trop longtems.

On met à bon droit au rang des terres alcalines les os calcinés ; & quelques uns leur attribuent la faculté de résister beaucoup plus au feu, ce que je n'y ai pourtant point découvert, au moins à ce point ; car il y a en effet quelque différence, & c'est à bon droit que le célèbre Professeur, *M. Jungker*, les a recommandés dans sa Chymie p. 283. & 436. Dans cette vue j'ai essayé les mélanges suivans. De l'argille fraîche avec poids égal d'os brûlés prennent à la vérité de la consistance & de la blancheur au feu ; mais ce mélange s'étoit pourtant gonflé par-ci par-là. J'ai fondu là dedans du verre de plomb de quatre parties de vermillon & d'une partie de sable ; mais en deux heures il s'étoit tout écoulé ; & je trouvai que le verre avoit considérablement rongé le creuset. Une partie d'argille avec deux parties d'os brûlés, prenoient à la vérité beaucoup de solidité & de blancheur,



cheur, mais il y avoit aussi un peu de gonflement. Une partie d'argille & deux parties d'os brûlés, avec un peu de *Caput mortuum* de Vitriol, s'écouloient en peu de tems en écume : une partie d'argille fraîche, deux de brûlée, & une d'os brûlés, donnent un produit d'une fort belle apparence; mais il s'étoit pourtant un peu affaissé par en haut; & y ayant tenu pendant longtems du plomb massif en fusion, le creuset en fut rongé : & pour le verre de plomb, il le perça & le courba. Deux parties d'argille fraîche, & autant d'os brûlés, avec une partie d'argille brûlée, ont aussi souffert sensiblement de l'action du plomb, & le verre de plomb les a entièrement pénétrées. J'ai aussi mêlé des os brûlés avec de l'argille brûlée, sans argille fraîche; par exemple, deux parties d'argille brûlée avec une partie d'os brûlés prennent une solidité considérable en les brûlant à un feu violent, & deviennent blanches, comme les mélanges précédens où la craye entroit; mais cette composition veut être brûlée à un feu violent; car quand on la met simplement dans le fourneau de potier ordinaire, elle en fort toujours si tendre, qu'on peut la couper au couteau.

L'ordre de ces recherches me conduit à présent aux terres gypseuses. Les vaisseaux qu'on fait de gypse, se soutiennent assez bien à un feu modéré. Aussi *Cajetani* a-t-il employé avec succès des bouteilles de verre, envelopées de gypse, & mises immédiatement au feu, pour la fusion de quelques métaux : cependant, lorsque le feu est bien violent, le gypse en brûlant s'attendrit beaucoup, quoiqu'il n'en vienne pas jusqu'à se fondre. J'ai traité à la vérité déjà dans ma *Lithogéognose* des mélanges des terres gypseuses avec l'argille; mais je n'ai parlé que de ce qui leur arrive, lorsqu'on les enferme dans d'autres creusets, au travers desquels le feu est obligé de pénétrer; sans exercer son action immédiate sur ces mélanges. A présent que je me propose de faire des creusets de ces mêmes matières, il faut que le feu agisse sur elles immédiatement, & par conséquent avec beaucoup plus de violence. J'ai employé ici sans distinction, tantôt de l'albâtre, tantôt de la pierre de gypse, tantôt du vieux



vieux gypse déjà employé, tantôt de la pierre spéculaire ; & j'ai remarqué que les mélanges, qui en les brûlant renfermés dans des creufets, acquéroient une dureté confiderable, fans pourtant entrer en flux, s'affaifioient présentement, & se fondoient au feu immédiat. Par exemple, l'argille avec poids égal de gypse, qui au feu précédent se bruloit d'une maniere folide, s'est écoulée en matiere toute claire à ce feu découvert ; l'argille avec poids égal de gypse, pétrie avec l'eau d'alun, s'est confidérablement affaifée à un feu fort ; l'argille avec poids égal de pierre de gypse, ou avec deux parties de cette pierre, ou même avec trois, s'est toujours écoulée à un feu violent : à un feu un peu plus modéré, celle qui étoit avec trois parties de gypse s'est assez bien foutenuë, mais pourtant il s'y est fait des crevaffes. Deux parties d'argille avec une d'albâtre se font auffi fondûes en une masse blanche à un feu violent. Ces expériences me déterminerent à regarder le gypse au feu comme une matiere glutineufe, & à le traiter comme tel, auquel cas il produit auffi fon effet. Quand on ne lui donne qu'un feu modéré, il fert à produire les mélanges fuivans qui font utiles. Par exemple ; de l'argille & du gypse, cinq lots de chacun, avec un lot de verre ; ou fix lots d'argille, autant de gypse, & un lot de verre ; quatre parties d'argille, fix parties de fable, & autant de pierre de gypse, ou auffi un peu moins ; fix parties d'argille, huit de fable, & deux d'albâtre ; quatre parties d'argille, fix parties de fable, & trois de gypse ; toutes ces compositions se foutiennent à un feu modéré, mais quand il est violent, elles s'affaifent, ou se gonflent, & reçoivent enfuite des fentes. Après cela je fis auffi des épreuves avec l'argille brulée. Les fuivantes ont bien réuffi, surtout à un feu médiocre ; favoir, quatre parties d'argille fraîche & huit de brulée, avec une partie de pierre de gypse ; deux parties d'argille fraîche & fix de brulée, avec une partie de pierre de gypse. Une partie d'argille fraîche & trois parties de brulée, avec une partie de gypse, ou d'albâtre, donnent un produit d'une folidité confidérable ; auffi bien que quatre parties d'argille fraîche & douze de brulée, avec

une partie d'albâtre. Quatre parties d'argille fraîche & autant de brulée, avec une partie de gypse, forment une masse utile au même degré de chaleur ; mais quand je joignis à ce mélange deux parties de gypse, le produit n'en fut plus bon ; celui de quatre parties d'argille fraîche, avec cinq de brulée, & une de gypse, est solide ; aussi bien que ceux de quatre parties d'argille fraîche, & huit de brulée, avec une partie de pierre de gypse ; de huit parties d'argille fraîche, autant de brulée, & une partie de gypse ; & de deux parties d'argille fraîche & six de brulée, avec une partie de gypse. Cependant comme la plupart de ces mélanges ont encore coutume de s'affaïsser à un feu violent, je diminuai la dose du gypse ; car quatre parties d'argille fraîche & huit de brulée, avec une partie de gypse, s'étoient encore considérablement affaïssées. Ainsi je pris huit parties d'argille fraîche, & vint quatre de brulée, avec une partie de gypse ; cela fit une composition fort solide ; celle de huit parties d'argille fraîche & trente-deux de brulée, avec une partie de gypse, le fut encore davantage ; & celle de quatre parties d'argille fraîche & douze de brulée, avec une partie d'albâtre, fut encore assez bonne. Avec tout cela, quand les creusets qu'on prépare de ces matieres, sont exposés à un feu violent avec des choses pesantes, ou du verre de plomb dans un flux subtil, ils reçoivent pour la plupart des fentes, & montrent par là que cette espece de matiere glutineuse n'est pas encore assez gluante pour soutenir un semblable feu, & qu'il faut venir au secours avec une armure. J'essayai à la vérité, s'il ne suffiroit pas d'ajouter à la composition une quantité de chaux de plomb, comme ; quatre parties d'argille fraîche, autant de brulée, & une de gypse, avec deux de litarge ; ou bien quatre parties d'argille fraîche, seize de brulée, & une de gypse, avec deux de litarge ; ces mélanges à la vérité ne prirent aucunes fentes, mais comme ils avoient trop de fluidité, ils s'affaïssoient & écumoient à un feu bien violent. Le suivant résiste un peu mieux, savoir quatre parties d'argille fraîche & douze de brulée, avec une de gypse, & autant de litarge ; & encore mieux huit parties d'argille fraîche, vint quatre

quatre de brulée, deux de gypse, & une de litarge. Si l'on vouloit substituer à la chaux de plomb un martial, il faudroit que ce fut en très petite quantité ; car, comme je l'ai déjà rapporté plus haut, quatre parties d'argille fraîche, & autant de brulée, avec une partie de gypse, & une de mâche-fer, commencent à écumer, puis s'affaissent ; en sorte qu'il faut employer dans cette composition beaucoup moins de mâche-fer & de gypse, ou bien augmenter la proportion de l'argille brulée. Pour des fusions de matieres précieuses, mais qui n'auroient pas besoin d'un feu excessif, on pourroit employer des vaisseaux de Porcelaine de Dresde, ou autre semblable ; & les entourer d'une bonne armure, ou les mettre dans des creusets ordinaires revêtus de sable ou chaux, & s'en servir ainsi.

On a cru généralement jusqu'à présent que le Talc ne souffroit aucune altération dans quelques mélanges qu'on l'employât, & à quelque feu qu'il fut exposé ; & c'est à cause de cela que quelques Chymistes expérimentés l'ont recommandé d'une façon particulière pour faire de bons creusets, en assurant qu'il résistoit merveilleusement au verre de plomb. Mais les épreuves faites conformément à cette idée, n'ont pas rempli les espérances qu'elle donne, & le Talc montre dans les mélanges où il entre, beaucoup plus de fluidité qu'on ne se l'etoit imaginé. Dans le Mémoire que j'ai donné sur le Talc *, j'ai examiné la fusibilité qu'il a avec les sels, & avec les verres ; il arrive la même chose à l'égard des creusets. *Becher* recommande d'en faire d'une partie d'argille fraîche & de deux parties de talc avec de l'eau de chaux. L'eau de chaux ne sert pas ici à grand' chose ; cependant cette masse acquiert une solidité assez considérable, & n'est pas inutile, quand on appelle au secours les autres manoeuvres que nous avons souvent rapportées ; car elle se soutient bien, & ne s'affaisse point : elle fait même feu en la frappant, mais le verre de plomb la ronge & la perce à la fin. Pour mettre le Talc en oeuvre, je l'ai d'abord calciné, & ensuite pilé. Le Talc avec poids égal d'argille réussit aussi assez bien ; au contraire deux gobelets d'argille avec un gobelet de Talc ont trop

* Voy. An-
née 1746.
pag. 65. &
suiv.



de fluidité, & à cause de cela se courbent au feu, sans quoi c'est un bon mélange à un feu modéré. Cinq lots d'argille & autant de Talc avec un lot de verre, deviennent aussi assez solides à un feu modéré. Il en est de même du mélange de deux gobelets d'argille & un de Talc, avec une vingtième partie de verre pilé ; mais en le mettant à un feu violent il en est sorti tout courbé. Une partie d'argille & deux de Talc, avec un dixième de verre ; ou six parties d'argille, six de Talc, & une de litarge, font aussi une masse solide, mais qui n'a pas laissé de s'affaïffer. Huit parties d'argille, une de sable, & une de Talc, se font d'abord fendues avec le plomb, qui s'en est écoulé, & le verre de plomb à un feu violent a passé au travers au bout de deux heures. Cinq parties d'argille, une de Talc, & une de gypse, se mettent tout en écume à la chaleur. Une livre d'argille, six lots de Talc, & autant de gypse, ont aussi de la fluidité. On indique & l'on vante beaucoup dans le *Lexicon Universale*, un mélange de poids égal de Talc & de craye avec du blanc d'oeuf, pour en frotter les creusets ordinaires par dedans & par dehors ; mais il n'y faut pas faire beaucoup de fonds. En effet ce mélange, quand on le réduit en formes, ne se cuit point bien ensemble ; & après qu'on l'a brulé, il est & demeure tendre, & friable. Au contraire le Talc qu'on appelle d'or, *Gold-talck*, ne vaut rien du tout pour les creusets, parce qu'il leur donne trop de fluidité, à cause de la matière ferrugineuse qu'il contient. L'argille en poids égal avec cette espèce de Talc, ou bien une partie d'argille avec deux parties de ce Talc, ont fait un mélange qui s'est entièrement écoulé, même à une chaleur ordinaire.

L'Alun de plume est dans une haute réputation auprès des Chymistes & des Physiciens, à cause de sa solidité au feu ; mais il faut qu'on se soit trop hâté à faire une règle générale de ce qui lui arrive au feu ordinaire de fusion. Je trouve dans les Auteurs, qu'on doit frotter les creusets ordinaires par dedans & par dehors avec de l'Alun de plume dont on a fait une pâte avec du verre pilé & de l'eau, & qu'alors ils pourront résister plusieurs années au feu ; mais cela n'a aucun fonde-
ment

ment. Voici les épreuves que j'ai faites à ce sujet. J'ai fait des creufets de poids égal d'argille & d'Alun de plume, mais ils se font affaîlés au feu, & le metal en est sorti; une partie d'argille & deux d'Alun de plume donnent à la vérité un produit compact & qui fait feu; mais il n'a pas laissé de s'écouler comme en écume, à un feu de fusion assez modéré, & sans avoir rien mis à fondre dedans. Deux parties d'argille avec une d'Alun de plume, résistent à la vérité un peu plus longtems; mais à la fin elles commencent aussi à s'écouler. Une partie d'argille avec trois parties d'Alun de plume, donnent à la vérité une masse encore plus ferme à un feu modéré, & qui rend même des étincelles, mais finalement elle commence aussi à fondre. Ainsi c'est avec très peu de fondement que tant le Talc, que l'Alun de plume, ont été mis au rang des matieres incombustibles, puisqu' au contraire suivant leur degré ils mettent d'autres corps en flux avec eux. Il faudroit donc leur joindre auparavant un meilleur secours par l'addition d'une quantité d'argille brûlée, quand on veut s'en servir pour faire des creufets. Au reste tout ceci doit être entendu de l'Alun de plume, qu'on nomme meur ou flexible; car celui qui n'est pas meur, manifeste au feu une structure considérablement plus compacte, & un flux plus serré; en sorte que l'Alun meur doit contenir caché en soi un peu plus de quelque substance saline propre à produire la fluidité. En effet une partie d'argille avec deux parties d'Alun de plume non meur, ont beaucoup de peine à fondre, & soutiennent en feu violent: mais lorsque j'y ai fondu un verre de plomb en flux, le vaisseau s'est à la fin affaîlé: cependant les pieces en étoient si compactes, qu'elles faisoient abondamment feu en les frappent. Au contraire deux parties d'argille avec une de cet Alun de plume non meur, résistent bien plus longtems au feu, & ne s'affaîlent pas ainsi, le verre de plomb y étant demeuré pendant quelques heures; en sorte qu'il est aisé de perfectionner cette composition. Il n'est point non plus indifférent d'employer de l'Alun de plume réduit en fine poussiere, & détremé avec du blanc d'oeuf & de l'eau, pour en garnir intérieurement les creu-



fets de Hesse ; car cette armure rend assurément de très bons services, quand il s'agit de tenir le verre de plomb longtems en fusion, ce verre ayant besoin d'un long espace de tems avant que de venir à bout de percer cette armure en la rongant. D'autres recommandent pour le même effet de mêler des parties égales d'Alun de plume & de craye avec du blanc d'oeuf, & de s'en servir ainsi.

Les mêmes choses conviennent à peu près à la Pierre-ponce, qui est produite par l'Alun de plume. Deux parties d'argille avec une de Pierre-ponce se font affaîlées, & il s'y est formé un vernis. Au contraire huit lots d'argille fraîche, & autant de brulée avec un lot de Pierre-ponce, donnent une bonne masse, & qui la a solidité nécessaire pour en faire des creusets, qui ont fort bien soutenu le Spath fusible mêlé avec la craye, mais à la longue ils n'ont pu résister au verre de plomb ; peut être que c'est l'extrême pesanteur de ce verre qui leur a fait le plus de dommage, inconvénient, auquel il y auroit encore espérance de pouvoir remédier. Une partie d'argille avec deux de Pierre-ponce se brulent aussi d'une maniere fort solide ; brunissent, & prennent partout un vernis ; cependant le verre de plomb a fait une fente au fonds du creuset, qui s'est aussi tant soit peu affaîlé.

La *Blende*, (*plumbago sterilis* ou *Pseudo-galena*,) qu'on met aussi au rang des choses incombustibles, prend de la disposition au flux dans les masses qui servent à faire des creusets. Comme j'avois sous la main de la *Pech-Blende*, (*plumbago sterilis piceae coloris*,) je l'ai d'abord brulée, & ensuite mêlée avec quantité égale d'argille ; d'abord, en brulant le creuset pour la première fois, il s'en détacha quelque chose de côté vers le haut, & quand ensuite j'y voulus fondre du verre de plomb, il passa bientôt au travers, & fit aussi diverses fentes au creuset. Une partie d'argille avec deux parties de même *Blende* font une masse dont il ne se détache à la vérité rien comme de la précédente, & qui conserve encore assez bonne apparence après avoir été brulée ; pourtant le creuset s'est affaîlé, quand j'y ai fondu du verre de plomb, & le verre s'est écoulé.

J'ai

J'ai aussi fait des essais sur la pierre brune connue sous le nom de Magnésie, & j'ai trouvé qu'elle n'étoit pas propre à l'usage désiré. En effet l'argille & la Magnésie en poids égal se brûlent & font un creuset gris, qui s'est ensuite entièrement écoulé avec le plomb, & qui par conséquent est devenu d'une extrême fluidité. Une partie d'argille avec deux de Magnésie s'écaillent au feu, & leur produit brûlé est assez tendre, pour qu'on puisse ensuite le couper au couteau.

Je n'ai pas voulu omettre l'Emeri. J'ai pris une partie d'argille avec deux parties d'Emeri rouge; cela devint solide en brûlant, mais d'un brun obscur. L'Emeri noir dans la même proportion prend aussi en brûlant une solidité considérable, mais la couleur en est d'un brun noirâtre à cause de l'abondance de matière martiale qui s'y trouve.

La Craye d'Espagne & ses espèces, la Pierre ollaire, le Steatites de la Chine, la Pierre grasse de Norwege, &c. dont j'ai déjà parlé dans un Mémoire particulier sur le Steatites*, promettent de fournir bien des avantages particuliers pour nos vûes, puisque déjà par elles-mêmes toutes ces matières prennent une dureté si extraordinaire au feu. C'est pourquoi M. le Docteur *Kramer* de Vienne a déjà recommandé † ces pierres pour la fabrique des creusets, comme le moyen de plus propre à tenir le plomb très longtems en fusion, & comme une matière tellement convenable à perfectionner les creusets qu'il seroit difficile d'en substituer une équivalente; & je soupçonne fort que c'est ce que M. *Henckel* a eu principalement en vûe, quand il a dit: * "Pour découvrir des terres qui n'éclatent point au feu, & en faire des vaisseaux, qui en particulier ne puissent pas, ou du moins pas si aisément, être rongés & percés par le verre de plomb, c'est une chose à laquelle on doit apporter tous les soins possibles; & j'en dis autant des pierres qu'on peut creuser, & employer en guise de creusets, ce à quoi personne que je sçache n'a encore pensé. Mais on ne sçauroit découvrir cette propriété dans les terres ou dans les pierres par la simple inspection; elle ne se manifeste que par plusieurs expériences, & en particulier par la séparation des matières

* Voyez
Année 1747.
pag. 57. &
suiv.

† Dans le
*Commerc. Lit-
ter. Norimb.*
1741. p. 224.

* Dans ses
*Not. ad Re-
spur.* p. 20.

tieres



" tieres étrangères , & par les compositions. " Par la *séparation des matieres étrangères*, il ne sçauroit entendre autre chose que celle que j'ai indiquée & recommandée si souvent, & qui consiste à dégager l'argille du sable en la délayant. Quoiqu'il en soit la grande dureté, ou *compaction*, que toutes les pierres de cette espece acquierent au feu, fait voir que le fonds n'en consiste pas en une simple terre argilleuse, mais qu'il y entre encore quelque autre matiere d'un ordre singulier, qui fait que ces pierres, dans la plûpart des mélanges où elles entrent, augmentent bien la dureté, mais disposent aussi en quelque forte au flux, & ont en même tems du penchant à éclater. La methode proposée par M. *Kramer* pour faire creuser ces pierres en forme de creusets, & s'en servir ensuite, est sujette à deux difficultés capitales; l'une, c'est qu'il en coûte beaucoup de se procurer de ces pierres en gros morceaux, aussi souvent qu'on en auroit besoin; l'autre que c'est un travail long & pénible de les creuser; à quoi il faut ajouter quelque chose de plus fort encore, c'est que malgré tout cela les creusets qu'on en fait, prennent souvent des fentes à un feu rapide & violent. J'avoüe pourtant que cela ne leur arrive pas à toutes également; le *Seatites* de la Chine, par exemple, résiste beaucoup mieux que celui de Bareuch, & peut-être que tous ceux de l'Europe; mais il est aussi d'une fort grande rareté; & quand on veut exécuter quelque chose avec ceux d'Europe, je crois qu'il est tout à fait expédient de commencer par les revêtir d'une armure convenable, avant que de les mettre en oeuvre, ensuite de les bruler. Comme d'ailleurs il est beaucoup plus aisé de se procurer de petites pieces de cette pierre en quantité, j'en ai pilé, & en ai mêlé avec de l'argille en différentes manieres, ce qui m'a donné les rapports suivans. De l'argille travaillée avec poids égal de Craye d'Espagne, fait un assez beau mélange; mais il faut commencer par sécher la masse suffisamment & assez longtems; après quoi, en la brulant, il faut donner le feu au commencement avec beaucoup de lenteur, & doux; autrement il s'en détache facilement quelque piece. Deux parties d'argille avec une partie de Craye d'Espagne

d'Espagne ont aussi de la disposition à éclater; & quoique ce produit ait déjà une solidité assez considérable, il y a pourtant trop de fluidité, & il s'est un peu affaissé au feu. Une partie d'argille avec deux parties de craye d'Espagne font une composition très bonne, solide & d'usage. J'ai aussi fait entrer de l'argille brulée dans ce mélange, en mettant, par exemple, des quantités égales d'argille fraîche, de brulée, & de craye d'Espagne: cela fait bien une masse passablement bonne, néanmoins le feu y fait aisément des fentes; & en y ajoutant quelque chose de fluïde, elle s'affaisse bientôt. Par exemple, deux livres d'argille fraîche, autant de brulée, & huit lots de craye, donnent un mélange passablement bon, mais qui à la fin se courbe au feu: & une plus grande quantité de craye augmente sa disposition à entrer en flux. Pareillement une livre d'argille fraîche, autant de brulée, une demi-livre de craye d'Espagne, & huit lots de gypse, font un mélange qui résiste un peu plus longtems, que le précédent, mais à la fin il se courbe aussi au feu, & ce qui est le principal, la pesanteur des métaux qui sont dans le flux le plus fort, & celle des verres y causent finalement des fentes. C'est pourquoi il vaut mieux y faire une addition d'argille brulée, ou même encore mieux, ne pas mettre la craye d'Espagne en oeuvre, sans l'avoir auparavant bien brulée, après quoi on la pile fort menu, & on la mêle ainsi avec l'argille; par exemple, poids égal d'argille, & de craye d'Espagne brulée, ou encore mieux, deux parties d'argille avec trois, & jusqu'à quatre, de craye d'Espagne brulée, & pour les lier par une matière glutineuse, un peu de martial, ou de plomb. Le mélange de deux parties d'argille avec trois de craye d'Espagne brulée donne déjà des creusets bons, & fort solides; une partie d'argille aussi avec deux de craye d'Espagne brulée font encore une composition d'une grande solidité, & avec cela d'une extrême blancheur. Je trouve aussi que la craye d'Espagne crüe réussit assez bien avec l'argille brulée, en les prenant à quantités égales; le mélange devient solide, mais comme il s'y fait aisément des fentes, il faut y remédier par quelque matière glutineuse, ou par le secours d'une armure. Au re-

ste, quand on employe cette composition, ou bien celle de deux parties de craye d'Espagne fraiche, avec une partie de pipes à tabac nettes qu'on pile, & qu'on mêle exactement ensemble, pour en revêtir intérieurement des creufets ordinaires ; cela rend aussi de très bons services. Jетrouve que la composition suivante convient assez par elle-même aux creufets, favoir, huit parties de craye d'Espagne & autant d'argille brûlée, avec une partie de litarge ; les creufets faits de ce mélange deviennent solides & d'un beau blanc. J'ai aussi mêlé ensemble de la craye d'Espagne & du talc brûlé en poids égaux ; & les ayant brûlés, les creufets qui en ont été faits, avoient beaucoup de solidité & de blancheur. De semblables creufets de compositions blanches sont ceux qui conviennent le mieux pour la préparation des compositions de bijoux artificiels d'une couleur claire luisante qui sont d'une fusion difficile. Au contraire les especes colorées de craye d'Espagne, ou de Pierre ollaire, ne valent pas grand' chose pour les creufets, à cause de leur matiere martiale. Par exemple, une partie d'argille avec deux parties d'une semblable espece jaune, ont fait une masse qui s'est bientôt écoulée.

La Pierre Serpentine de Saxe ayant une affinité remarquable avec les précédentes, c'est ici le lieu d'en faire mention : mais, comme sa couleur prouve manifestement, qu'elle contient plus de parties métalliques, ou étrangères, elle en a d'autant plus de disposition à entrer en flux, & ne vaut pas grand' chose pour la préparation des pierres précieuses artificielles, qui ont une couleur claire. Les creufets qu'on fait en creusant des morceaux entiers de Serpentine, ont le défaut d'éclater aisément au feu, ou du moins de recevoir des fentes ; une partie même entre à la fin en flux d'elle-même, à plus forte raison quand on y met des matieres qui viennent en flux. J'ai pris donc principalement de la Pierre Serpentine pilée menu, pour les essais suivans ; desquels je puis dire en général, que quand l'argille prédomine dans ces mélanges, le verre de plomb ne peut guères y causer aucun dommage, & il n'y a d'autre inconvenient que la disposition aux fentes, qu'on prévientra par le secours d'une armure convenable.

nable. De l'argille & de la Pierre Serpentine pilée en poids égal se brûlent d'une manière solide, mais éclatent un peu. Deux parties d'argille avec une partie de Serpentine se brûlent en une masse solide, qui fait feu avec force, mais qui creve presque encore plus que la précédente; quand on y met pourtant une bonne armure d'une partie d'argille fraîche, avec deux parties d'argille grossière brûlée, cela la rend beaucoup meilleure, & elle soutient assez bien le verre de plomb, comme aussi le mélange de Spath fusible & de craye. Une partie d'argille avec deux parties de Serpentine ont éclaté d'elles-mêmes avec force; mais avec l'armure précédente, elle résiste passablement, & est en particulier d'assez bon usage pour le mélange de Spath fusible & de craye. Au contraire, quand on commence par calciner la pierre Serpentine, le mélange d'une partie d'argille avec deux parties de Serpentine calcinée, donne une masse d'une solidité considérable & d'un bon usage. J'ai encore fait l'essai de quelques autres compositions; par exemple, de six parties d'argille fraîche, trois de brûlée, & trois de Serpentine, avec une partie de Spath fusible; ce mélange est d'un assez bon usage, quand il a été revêtu. Huit parties d'argille, une à deux de fable, & une à deux de Serpentine, font aussi un bon mélange, sur lequel le verre de plomb a très-peu de prise; il faut seulement le préserver des fentes qu'il recevoit, en y appliquant une armure convenable.

La Pierre néphrétique de Saxe approche beaucoup dans son mélange de la précédente, & la principale différence qu'il y ait, c'est qu'elle renferme plus de cuivre. J'ai fait sur elle les essais suivans. De l'argille & de la pierre néphrétique pilée en poids égal, donnent à la vérité une masse compacte, mais elle est pourtant trop disposée à entrer en flux, & elle s'est courbée. Une partie d'argille avec deux parties de pierre néphrétique, résistent bien, & ne s'affaissent, pas mais les fentes gâtent ce produit. Deux parties d'argille avec une partie de pierre néphrétique commencent déjà à prendre flux. Mais si l'on calcine auparavant la pierre néphrétique, la chose réussit mieux. En effet deux parties de cette pierre calcinée avec une partie d'argille, se



soutiennent bien, après avoir été brulées convenablement; il en résulte une masse solide, mais la couleur en est tout à fait brune, & par conséquent elle ne vaut rien pour les fluxions claires. Enfin la craye d'Espagne avec poids égal de pierre nephretique, se soutiennent à la vérité au feu, mais après avoir été brulées, sont un peu tendres; défaut auquel il y auroit pourtant moyen de remédier.

* Dans sa
Mineralogia
Suecana.

M. Brômél* a recommandé particulièrement le tripoli pour les creusets: mais les especes qu'on employe ici ne remplissent pas cette idée avantageuse. En effet une partie d'argille & deux parties de tripoli deviennent à la vérité dures & solides en les brulant, mais elles s'affaiblissent pourtant à un feu violent. Une autre sorte de tripoli qu'on trouve en Prusse, employé dans la même proportion avec l'argille, s'est entierement écoulé; il en a été de même du mélange du tripoli avec poids égal de cruches pilées menu, en forte que cette matiere est très peu convenable pour les creusets, quoiqu'elle puisse être employée utilement à d'autres usages. Si l'on veut pourtant la mettre à celui-là, il faut la bruler auparavant, ou la mêler avec de l'argille brulée.

Le Plomb à écrire, ou Crayon, qu'on appelle en Allemand *Wasfer-bley*, ou *Reifs-bley*, entre dans le nombre des ingrédients, qui ont été mis en oeuvre jusqu'ici pour la fabrique des creusets. J'ai déjà dit quelque chose là dessus dans une Dissertation particuliere, que j'ai intitulée de *Plumbo scriptorio* †. Ces creusets noirs connus sous le nom d'*Ypse*, ou de *Passau*, qu'ils tirent du lieu où on les fait, sont principalement de cette matiere; & leur quantité est si grande qu'on en transporte par toute l'Europe. Jusqu'à présent ces creusets se sont fait reconnoître par des preuves suffisantes pour beaucoup préférables à ceux de Hesse dans la fusion des métaux; c'est pourquoi on ne cesse de s'en servir aux Monnoyes, chez les Orfèvres, & chez toutes sortes de Fondeurs, pour fondre les métaux, pour en faire des mélanges, pour les souffrer, & aussi pour les Regules d'Antimoine. Cependant ils ont le défaut de ne pouvoir contenir aucuns sels, qui, à cause de leur porosité, passent d'abord au travers, & si parfaitement qu'il n'en

† Voyez
Miscell. Berol. T. VI.
p. 29.

n'en reste aucune trace. Les verres de plomb en flux les pénètrent aussi bientôt ; & quant aux verres qui ont un flux ferré, quand ils doivent conserver une couleur claire, ou transparente, ces creusets la leur ôtent, & les rendent obscurs & laids. Lorsqu'on veut aussi y brûler de la fine Porcelaine, elle en reçoit ordinairement une mauvaise couleur qui lui ôte sa beauté. Ajoutez que tous les vaisseaux dans la préparation desquels entre ce plomb à écrire en grande quantité ne deviennent jamais bien solides en les brûlant ; ils demeurent au contraire tendres & fragiles, & se laissent couper au couteau, même quand ils ont eu un feu violent : (défaut qui donne lieu néanmoins à des usages très commodes, puis qu'on peut se servir de ces grands creusets découpés pour des Fourneaux portatifs.) On les employe sans les brûler, pourvu seulement qu'on les ait bien fait sécher ; ils sont pour l'ordinaire plus gluans, & ont beaucoup moins de disposition à éclater que les creusets de Hesse, auxquels cela arrive fort aisément surtout lorsqu'ils sont grands, & qui résistent rarement plus d'une fois à un ouvrage qui demande un feu vif ; au lieu que ceux dont il s'agit ici, si l'on s'en sert avec les précautions convenables, peuvent durer longtems, & être employés avec sûreté. On prétend que *Glauber* a laissé comme un secret particulier pour la composition des creusets, le mélange de quatre parties d'argille avec une partie de plomb à écrire. J'en ai fait l'essai ; cela devient en effet passablement solide en le brûlant ; mais les creusets ainsi faits éclatent aisément, ou du moins reçoivent des fentes, en sorte qu'il faut les manier avec précaution. Ils deviennent aussi tout bruns, après avoir été brûlés ; on peut en faire un assez bon usage. L'argille avec poids égal de plomb à écrire, se soutient bien au feu ; mais ce mélange n'est pas aussi solide que le précédent, & reste un peu fragile. Une partie d'argille avec deux de plomb à écrire résistent bien aussi à la fusion ; mais ne laissent pas d'être un peu plus tendres que la composition précédente. Deux parties d'argille fraîche, quatre de brûlée, & une de plomb à écrire, font une bonne composition pour les creusets, qui ré-



fiste au feu, & dont la couleur devient brune. De l'argille fraîche, de l'argille brûlée, & du plomb à écrire en poids égal, font aussi des creufets bruns d'une grande solidité. Mais l'argille, la pierre ponce & le plomb à écrire, en poids égal, entrent en flux, & se font entièrement écoulés en une fonte brune ; ce à quoi l'on ne se seroit pas attendu. Quand on veut empêcher cette espèce de creufets d'être tendres, ce qui leur vient du plomb à écrire, on peut y ajouter un peu de chaux de plomb. J'ai fait des essais dans les proportions suivantes. Quatre parties d'argille & huit de plomb à écrire, avec une de litarge, font un mélange qui se soutient bien au feu, & devient d'un brun noir en le brûlant, mais qui, lorsqu'on le casse paroît encore un peu tendre. Si pour la même proportion on prend deux parties de litarge, la masse résiste aussi bien, mais elle est encore tendre. Quatre parties d'argille & six de plomb à écrire, avec deux de litarge, se soutiennent bien, mais demeurent aussi tendres. Il en est à peu près de même de quatre parties d'argille & autant de plomb à écrire, avec une partie de litarge. Au contraire, quatre parties d'argille & deux de plomb à écrire, avec une partie de litarge, acquièrent une dureté & une solidité considérables ; & ainsi l'on peut dans les proportions précédentes augmenter la dose de la litarge, ou bien ajouter aussi du *Caput mortuum* de Vitriol, ou du mâche-fer. Alors on employe l'argille & le *Caput mortuum* de Vitriol avec le plomb à écrire, comme un *Lutum* pour les vaisseaux de fer, les chaudières, les creufets, & les retortes. Si pourtant on veut les mettre encore plus à l'abri des fentes, il est à propos d'employer plus de plomb à écrire que d'argille, & de ne faire entrer dans le mélange, ni sable, ni verre. Les mélanges où l'on met des cailloux, ont coutume d'être plus cassans : par exemple, poids égaux de cailloux & de plomb à écrire, avec autant d'argille qu'il est nécessaire ; ou bien, quatre parties de sable, autant de plomb à écrire, & deux de mâche-fer, avec une portion suffisante d'argille. On peut aussi tirer parti des vieux creufets noirs brisés, en les pulvérisant, & en les mêlant dans quelque nouvelle composition, ou armure.

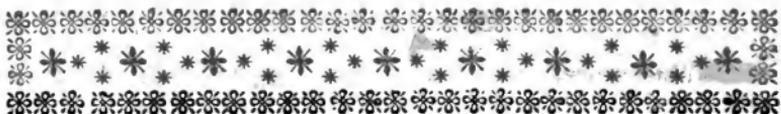
Ces

Ces mélanges rendent des services excellens, en qualité d'armures, quand l'intérieur du creuset est d'une composition compacte & solide ; car en le revêtant d'une semblable armure, il dure d'autant plus.

Les Charbons serviront de conclusion à ces recherches. Et ce qui nous donne lieu d'en parler, c'est la remarque véritable & fort importante, que des charbons, dans un creuset bien fermé, peuvent résister, sans se consumer ni même s'altérer, au feu le plus long & le plus violent. *Glauber* est le premier qui ait avancé que des creusets de bonne argille & de poussière de charbon, battus dans des formes, peuvent soutenir des années entières le plomb & d'autres métaux en fusion ; & il ajoute ailleurs, que des creusets de terre grasse, mêlée avec de la poussière de charbon, battus dans des formes de cuivre, servent aux longues fusions du Regule d'Antimoine, & du cuivre, pour les dégager de l'or & de l'argent par le moyen du Salpêtre. Mais il promet trop, J'ai fait de semblables creusets d'argille & de poussière de charbon ; dès la première fois qu'il ont été brûlés, ils se sont un peu affaîlés, & fort resserrés. Ils soutiennent bien le verre de plomb au feu un certain tems, mais à la fin il les perce. Deux gobelets d'argille, un gobelet de poussière de brique, & un de fine poussière de charbon réduits en masse avec de la biere, & battus ensuite dans des formes en creusets, sont une composition à peu près pareille à la précédente. Au reste quand on creuse un charbon solide, & qu'on l'enduit extérieurement de terre grasse avec de l'eau de sel, cela soutient pendant un tems médiocre le verre de plomb. C'est aussi un joli artifice de bien enduire intérieurement des creusets noirs avec une pâte de poussière de charbon, d'y mettre ensuite de la chaux métallique, comme de la cendre d'étain &c. envelopée dans un papier, d'entasser dessus de la poussière de charbon bien pressée, ensuite de bien luter le creuset, afin que l'air ne puisse pas consumer les charbons ; quand le tout est bien séché, alors dans le feu la cendre d'étain sera réduite, & un tel creuset soutient très longtems tous les métaux en flux & sans perte.

* * * * *

EXAMEN



E X A M E N
DES PARTIES QUI CONSTITUENT CETTE
ESPECE DE PIERRES, QUI, APRÈS AVOIR ÉTÉ CALCINÉES
PAR LE MOYEN DES CHARBONS, ACQUIERENT LA PROPRIÉTÉ
DE DEVENIR LUMINEUSES, QUAND ON LES EXPOSE
À LA LUMIÈRE; AVEC L'EXPOSÉ DE LA COMPOSITION
ARTIFICIELLE DES PIERRES DE
CETTE SORTE,
PAR M. MARGGRAF,

Traduit du Latin.

L

* Voyez
le Volume
précédent.
pag. 56. &
suiv.

† *Ibid.* §
XIX.

J'ai déjà entretenu une fois l'Académie, * au sujet de certaines espèces de pierres trouvées en Allemagne, qui, lorsqu'on les a calcinées par le moyen des charbons, deviennent propres à emprunter la lumière des objets lumineux, & luisent ensuite dans les ténèbres. J'ai promis alors † de traiter dans une autre occasion, non seulement des parties qui constituent cette sorte de pierres, mais encore de la manière artificielle de les préparer. C'est cette promesse que je vais dégager, autant que j'en suis capable.

II. J'ai déjà donné l'énumération des différentes espèces de ces pierres, qu'on tire de diverses Mines d'Allemagne; mais, à parler exactement, toutes ces pierres peuvent se rapporter à deux genres principaux; le premier est celui des vrais Spaths fusibles pesans *; le second celui des pierres speculaires, ou *Marien-glafs*. Le premier de

* *Ibid.* §§
XV. & XVI.

de ces genres, suivant les observations que j'ai déjà rapportées, ressemble à la Pierre de Bologne, quant à la faculté d'attirer la lumière. Le second a une clarté plus foible ; & au lieu d'une lumière rouge, il n'en jette qu'une blanche moins sensible. Pour ce qui regarde le mélange des parties qui les constituent, elles ne laissent d'avoir pour la plus grande partie une entière convenance entr'elles, comme cela paroitra par la suite de mes propres Expériences que je vais rapporter.

III. La pesanteur particulière, tant de notre Spath fusible que de la Pierre de Bologne, aussi bien que cette circonstance remarquable dont j'ai fait mention dans mon premier Mémoire §. IX. savoir que ces espèces de pierres, après leur calcination avec les charbons, ont une odeur de soufre, & entrent même dans une effervescence sensible avec les acides, ce qui ne leur arrive point, lorsqu'elles sont crues, ou qu'elles ont été calcinées sans charbons ; ces circonstances, dis-je, m'ont conduit à l'opinion que ces corps sont composés d'un acide vitriolique & d'une terre alcaline. En effet l'odeur de soufre découvre l'acide vitriolique, qui s'y trouve caché, & l'effervescence avec les acides indique la présence de la terre alcaline. Voici les expériences que j'ai faites pour m'assurer de la vérité de cette opinion.

IV. Après avoir choisi des Pierres de Bologne bien nettes, je les ai brisées en petits morceaux qui étoient de la grosseur de pois ordinaires. J'en ai mis deux onces dans une retorte de terre convenable, & bien revêtuë, & j'ai fait en sorte que le tiers de la retorte demeurât vaide. Je l'ai mise ensuite dans un fourneau, où je pouvois augmenter le feu jusqu'au degré le plus violent ; & après y avoir appliqué un récipient de verre bien net, & avoir exactement luté les jointures, j'ai commencé la distillation, & l'ai continuée par degrés, en donnant à la fin le degré le plus violent de feu, & faisant durer la distillation entre trois & quatre heures. Avec tout cela je n'ai pu tirer rien de liquide ; & tout ce qui s'est manifesté, c'est une espèce de vapeur sèche, à peine observable, qui s'étoit attachée au récipient. Après avoir brisé la retorte, j'ai remarqué non seulement que la cou-

leur de ma pierre de Bologne n'avoit pas beaucoup changé, mais encore que son poids n'avoit pas souffert la moindre diminution. Elle n'étoit pas aussi plus disposée à entrer en effervescence avec aucun acide. J'ai traité de la même manière quatre onces du Spath fusible pesant que j'ai indiqué au N^o. 1. du §. XVI. de mon Mémoire précédent, & auquel celui du N^o. 2. ressemble parfaitement. Mais, après la distillation, je n'ai rien pu trouver, ni de liquide dans le récipient, ni de sublimé; & la pierre demeurée dans la retorte conservoit exactement son ancien poids de quatre onces. J'ai fait la même expérience sur quatre onces de pierre spéculaire choisie & bien transparente. Ici j'ai trouvé dans le récipient une liqueur aqueuse, qui n'avoit aucune odeur, ni saveur sensible; & il est demeuré dans la retorte trois onces, & une dragme & demie, d'un résidu fort blanc & aisément friable. Ainsi la quantité susdite de pierre spéculaire avoit perdu six dragmes & demie de son poids dans la distillation; ce qui fait voir que les pierres de cette espèce renferment encore une médiocre quantité d'eau.

V. Je ne puis donc, comme j'étois en état de le prévoir d'avance, rien tirer de mes diverses espèces de pierre, excepté la quantité d'eau qu'a rendu la dernière; & je n'ignorois avec quelle tenacité l'acide vitriolique tient à la terre de chaux. Pour séparer donc celui que je soupçonnois se trouver dans mes pierres, j'ai mis en œuvre un sujet inflammable, parce qu'il trahit toujours l'acide vitriolique à l'égard de la sulfuration. Dans cette vue j'ai mêlé soigneusement deux onces de Pierre de Bologne pilée bien menu, avec deux dragmes de charbons de bois aussi bien pilés; j'ai mis ce mixte dans une retorte de terre convenable, & bien revêtuë; & après y avoir adapté un récipient de verre, & en avoir lûzé les jointures, j'ai fait une distillation de quatre heures, par degrés, & en donnant à la fin le feu le plus violent. Quand les vaisseaux ont été refroidis, j'ai trouvé un peu d'esprit volatil de soufre dans le récipient, & environ deux grains de vrai soufre dans le col de la retorte. Le résidu dans la retorte étoit
d'un

d'un rouge brun, il entroit dans une forte effervescence avec l'acide du nitre, aussi bien qu'avec celui du sel commun ; il frappoit les narines d'une odeur de souffre assez pénétrante ; mais il n'attiroit point la lumiere, ce qui a cependant lieu, quand cette pierre est calcinée à un feu découvert par le moyen des charbons.

J'ai mêlé de la même maniere deux onces de notre Spath fusible de *Halsbrück*, avec deux dragmes de charbons pilés menu, & en ai fait une distillation pareille aux précédentes ; après laquelle j'ai trouvé aussi de l'esprit volatil de souffre, & un peu plus de vrai souffre. Le résidu dans la retorte ressembloit au précédent, ayant comme lui les propriétés de l'odeur de souffre, & de l'effervescence avec l'acide du Nitre, & n'attirant pas, non plus que lui, la lumiere.

Enfin, j'ai aussi mêlé deux onces de pierre spéculaire calcinée avec deux dragmes de poussiere de charbon, & ai traité ce mélange de la même maniere ; ce qui étant fait, j'en ai tiré les mêmes produits, savoir l'esprit de souffre, & le vrai souffre. Mais ce qui restoit dans la retorte differoit beaucoup des résidus précédens ; car il étoit blanchâtre, avec quelques taches tirant sur le jaune çà & là ; quand on l'exposoit à la lumiere, il s'imbiboit de ses rayons, & étant ensuite porté dans un lieu obscur y luisoit, en jettant un éclat d'un blanc bleuâtre. La pierre spéculaire differe donc à cet égard des deux autres genres de pierre, qui requierent absolument une calcination ouverte. D'ailleurs elle entre, comme les précédentes, en effervescence avec l'acide de nitre, & donne une odeur pénétrante de souffre.

VI. Après avoir fait ces premiers essais, j'ai continué l'examen de mes différentes especes de pierres, en y joignant un sel alcali végétale. Pour cet effet j'ai préparé un sel alcali de tartre très pur en la maniere accoutumée. J'ai mêlé une once de ce sel de tartre pur avec deux onces de pierre de Bologne, j'ai mis ce mixte dans un creuset de Hesse, que j'ai recouvert d'un autre, & après avoir luté les jointures, je l'ai placé eu feu, j'ai fait la calcination pendant une heure, & à la fin j'ai augmenté le feu ; ce qui étant fait, j'ai trouvé une masse dans



une médiocre liquéfaction. L'ayant séparée du creuset, après qu'elle a été refroidie, & l'ayant ensuite pilée, j'en ai tiré tout le sel par le moyen de l'eau bouillante, j'ai disposé à la cristallisation la lessive filtrée en la faisant évaporer ; & cela m'a donné un sel, qui, après avoir été dissous & cristallisé de nouveau, ressembloit à tous égards, & dans toutes ces circonstances sans aucune exception, au meilleur tartre vitriolé. En effet il imprime à la langue une saveur qui a de l'amertume, il se résout difficilement dans l'eau, si on le met au feu avec une petite quantité de poussière de charbon, il devient foye de soufre ; & en le faisant ensuite dissoudre dans l'eau, on peut en précipiter de nouveau le soufre engendré, en se servant de vinaigre de vin distillé. Ce sel dissous dans l'eau précipite aussi le Mercure de sa solution dans l'eau forte, & forme avec lui un turbith minéral. En un mot, j'avois des preuves suffisantes pour me convaincre, que ce sel est un vrai & pur tartre vitriolé, composé de l'acide vitriolique mêlé dans notre pierre, & du sel alcali fixe que le tartre produit. Quant au reste de matière terrestre insoluble, qui étoit demeurée dans le filtre, je l'edulcorai parfaitement avec de l'eau, je le fis secher, & je le gardai pour en faire usage.

J'ai fait précisément les mêmes Experiences, tant dans la proportion du poids qu'à l'égard des autres circonstances, avec mon Spath fusible pesant de *Halsbruck*, aussi bien qu'avec une pareille quantité de pierre spéculaire ; & j'ai tiré de ces deux sortes de pierres le même produit salin, c'est à dire, un tartre vitriolé, & les mêmes terres insolubles, que j'ai gardées pour un usage ultérieur.

VII. J'ai de plus travaillé ces trois especes de pierres, chacune à part, avec le nitre épuré. De chaque especes de ces pierres bien pilées j'ai pris deux onces, que j'ai mêlées avec une once de nitre épuré ; j'ai mis ce mixte dans un creuset, & j'ai continué mon opération, en y ajoutant du sel alcali de la maniere rapportée dans le §. précédent. Alors chaque especes de pierres m'a donné une masse en liquéfaction, que j'ai séparée du creuset, pilée, & lessivée en y versant de l'eau chaude ;

chaude ; après quoi j'ai disposé la lessive filtrée à la cristallisation, en la faisant évaporer, ce qui m'a procuré de toutes les trois especes de pierre un sel pareil au précédent, qui avoit été préparé par le moyen du sel alcali. Pour abregér, ce sel étoit véritablement celui qu'on nomme *Arcanum duplicatum*, composé de la partie salino-alcaline du Nitre, & de l'acide vitriolique caché dans ces especes de pierre. Et pour ce qui étoit demeuré de toutes les trois especes dans les filtres, j'ai bien degagé ces terres de leur salure, je les ai fait sécher, & les ai ensuite conservées. J'ai traité de même un mélange formé de deux onces de poussiere de nos trois especes de pierres, & d'une once de sel commun ; mais je n'ai pu découvrir aucun changement sensible, ni dans le sel, ni dans les pierres. Le sel, après avoir été lavé & cristallisé, demuroit du sel commun, & ne se changea point en sel admirable ; & je ne pus remarquer non plus que les terres qui étoient demeurées dans les filtres, eussent souffert aucune altération.

VIII. Je voulus ensuite éprouver de tirer l'acide vitriolique de nos especes de pierre, par le moyen d'un sel alcali fixe, en les cuisant avec de l'eau. Ce qui me suggéra cette idée, c'est ce que j'avois observé, qu'en réduisant ces trois especes de pierres en une poussiere subtile, en les faisant cuire longtems avec de l'eau pure distillée, & en versant alors quelques gouttes de lessive alcaline dans cette décoction claire, quelque chose se précipitoit au fonds ; d'où l'on pouvoit tirer cette conséquence, qu'il s'étoit fait quelque solution des pierres, & il paroît que la pierre spéculaire y est plus exposée que les autres. Pour m'assurer donc de la chose, je mêlai exactement deux onces de pierre de Bologne pilée, avec une once de sel de tarte pur, dans un mortier net ; & y ayant versé quatre mesures d'eau distillée, j'ai fait cuire le tout pendant l'espace de deux heures, en remuant souvent avec une spatule de bois, & en remplissant toujours avec de nouvelle eau ce que la coction faisoit diminuer ; enfin j'ai disposé ce liquide à la cristallisation, après l'avoir filtré, en le faisant évaporer ; ce qui étant fait, j'ai eu, comme ci-devant, un beau tarte vitriolé. J'ai bien édul-

coré la terre demeurée dans le filtre, je l'ai desséchée, & l'ai gardée.

Ensuite j'ai aussi traité de la même manière deux onces de notre Spath fusible souvent mentionné, & autant de pierre spéculaire, chaque matière séparément; & j'ai remarqué une parfaite convenance entre les sels produits par cette opération, & ceux dont il a été parlé au §. VI. & les terres qui demouroient, étoient tout à fait pareilles à celles qui avoient été séparées de la manière précédente.

IX. Après toutes ces expériences il ne pouvoit plus me rester aucun doute sur l'existence d'un acide vitriolique mêlé dans nos espèces de pierre: & il étoit question de soumettre encore à l'examen les terres qui demouroient dans les filtres. J'avois déjà lieu de croire, en raisonnant à priori, que ces terres souffroient du changement; & l'expérience acheva de m'en convaincre; car je n'y retrouvai plus les propriétés des pierres précédentes. En effet ces pierres, savoir le Spath fusible pesant de Saxe, la pierre de Bologne crüe, & la pierre spéculaire, n'entroient en effervescence avec aucun acide: au contraire, ces terres y entroient, & surtout elles étoient résolues par l'acide du nitre & du sel. Ces terres, principalement si elles ont été auparavant en quelque sorte embrasées, dégagent sur le champ le sel volatil du sel armoniac ordinaire, si on les pile ensemble, & qu'on les humecte avec un peu d'eau; elles dissolvent aussi avec abondance le soufre commun, à la façon de la chaux vive ordinaire, en les cuisant avec de l'eau, & dans tout le reste, elles sont entièrement voir les mêmes propriétés que les pierres à chaux. Ces terres peuvent aussi être rétablies dans leur premier état, c'est à dire, que l'art en peut refaire des pierres de l'espèce à laquelle elles ont appartenu, en leur rendant ce qu'elles ont perdu dans les opérations précédentes.

X. J'ai repris les terres de mes trois espèces de pierre, qu'on a vues §§. VI. VII. & VIII. être demeurées dans les filtres, & avoir été desséchées, & que je viens de ranger §. IX. au nombre des terres de chaux. J'en ai dissous chacune à part dans la quantité d'acide de nitre,

tre, qui étoit nécessaire à la rigueur pour en procurer la solution, & en versant peu à peu l'acide de nitre tant qu'il demeurait en effervescence avec ces terres. Ensuite j'ai filtré chacune de ces solutions, après les avoir délayées auparavant dans une médiocre quantité d'eau, & j'y ai versé encore un peu d'eau dans le filtre même, afin de laver entièrement toute la solution; après quoi j'ai précipité chacune de mes solutions séparément par le moyen d'un esprit de vitriol préparé d'une partie d'huile de vitriol la plus blanche, & de trois parties d'eau pure, & j'ai versé de l'esprit de vitriol aussi longtems qu'il s'est précipité quelque chose au fonds. J'ai ensuite mis ce précipité dans un filtre, j'y ai versé deux ou trois fois de l'eau froide, & ensuite encore quelquefois de l'eau chaude. Après que l'eau s'est écoulée, j'ai séché mon précipité. C'est par cette voye que j'ai tiré de chacune de mes terres un produit selenitique, blanc comme neige, brillant, en forme de petits cristaux, & qui se dissout difficilement dans l'eau. Après avoir auparavant embrasé en quelque sorte ces concrets, je les ai pilés & broyés séparément, & les ayant réduites en masse par le moyen d'une bouillie de tragacathe, j'ai desséché cette masse, je l'ai stratifiée avec les charbons, & l'ai calcinée à un feu ouvert; ensuite de quoi, ces matieres étant refroidies, chacune d'elles s'est trouvée propre à recevoir la lumiere d'un autre corps lumineux, & à luire dans les ténèbres. Ainsi il en étoit de même de ces produits que des précédens; & ce qui est bien digne de remarque, la lumiere de celles d'entre ces pierres reproduites qui étoient de la terre de Pierre de Bologne, étoit plus foible que la lumiere des pierres produites par la terre séparée de notre Spath fusible d'Allemagne. Celle de la pierre spéculaire étoit aussi pâle, comme je l'ai déjà dit dans le précédent, & aussi dans celui-ci. En un mot, la lumiere avoit un rapport marqué avec la pierre d'où elle naissoit; celle du Spath fusible étoit extrêmement vive, celle de la Pierre de Bologne reproduite un peu moindre, & celle de la pierre spéculaire la plus foible de toutes.

XI. Ce-



XI. Cependant j'avois remarqué que la proportion de sel alcali fixe, préparé du tartre, que j'ai indiquée dans les §§. VI. & VIII. ne suffisoit pas pour séparer parfaitement la terre de chaux de nos especes de pierres. J'ai donc entrepris encore quelques Expériences, par lesquelles je me suis assuré qu'il faloit une plus grande quantité de ce sel alcali, & je recommande en conséquence la proportion & la maniere suivante. Qu'on mêle exactement quatre onces de nôtre Spath fusible avec six onces de sel de tartre pur, qu'on les fonde au creuset, qu'on les réduise en poussiere, qu'on les fasse cuire dans l'eau, qu'on filtre la lessive, qu'on les mette en cristallisation, enfin que la terre qui demeure dans le filtre, soit bien édulcorée & desséchée; toutes ces choses étant faites, on tirera de nôtre Spath fusible deux onces & demie & trois dragmes de terre de chaux. On peut ensuite verser sur cette terre de l'acide de nitre, aussi longtems qu'il entre en effervescence avec elle. Mais ici j'ai observé qu'il restoit dans cette solution une médiocre quantité de terre insoluble, qui s'arrêtoit dans le filtre, & qui, après avoir été bien délivrée de sa salure & desséchée, donnoit le poids d'environ cinq dragmes, & ressembloit à tous égards à la terre d'argille. Car il s'en forme, de même que de l'argille, une masse tenace avec l'eau, & quand après l'avoir desséchée, on la calcine à couvert, en donnant un degré moderé de feu, on peut la cuire jusqu'à la durcir. Si l'on mêle deux parties de cette terre séparée avec une partie de cailloux pilés bien fin, qu'on les réduise en une masse par le moyen d'une médiocre quantité d'eau, & qu'on les fasse secher, ce mixte devient ensuite, en lui donnant un feu violent, une masse à demi-transparente, en forme de porcelaine, qui frappée contre l'acier rend des étincelles en abondance. Que si l'on réduit cette terre seule en masse avec de la bouillie de tragacathe, qu'on fasse sécher la masse, & qu'on la calcine immédiatement par le moyen des charbons, elle n'en devient pas plus propre à recevoir la lumiere. Il en est presque de même de la Pierre de Bologne. Au contraire, la terre qu'on a séparée de la maniere susdite de quatre onces de pierre spéculaire, par le
moyen

moyen d'un sel alcali, ne laisse dans le filtre qu'une once, & une dragme & demie, de terre de chaux, qui se dissout entierement, tant dans l'acide du nitre que dans celui du sel, sans laisser la moindre partie argilleuse dans la solution. Il n'y a presque point de doute que cette terre argilleuse, mêlée fort étroitement dans le mixte, ne puisse causer la différence du plus & du moins de solubilité entre la Pierre de Bologne & le Sparh fusible de Saxe. La pierre spéculaire au contraire se dissout beaucoup plus aisément dans l'eau; & je ne doute pas même qu'il ne pût s'en faire une entière solution en la faisant cuire fortement dans une grande quantité d'eau.

Je dois ajouter ici que notre pierre gypseuse de *Speremberg*, & quelques autres sans doute du même ordre, sont composées des mêmes parties que la pierre spéculaire, & qu'on peut les soumettre aux mêmes épreuves, de la manière qui a été décrite ci-dessus. Seulement je crois avoir observé que la pierre de gypse contient une quantité un peu moindre d'acide vitriolique; & c'est là la cause, ou peut-être aussi quelques particules martiales déliées qui s'y trouvent mêlées en même tems, c'est, dis-je, la cause, pourquoi cette pierre, quand on la calcine par le moyen des charbons, se distingue des précédentes, en n'acquérant point la propriété de recevoir la lumière.

XII. Après avoir ainsi démontré assez évidemment, à ce que j'espère, quelles sont les parties essentielles de nos genres de pierres, je passe présentement à la manière artificielle de les composer, en se servant d'autres terres de chaux, avec le secours d'un acide vitriolique. Je me souviens fort bien à la vérité, que dans mon Mémoire précédent j'ai nié, & à bon droit, que la chose puisse réussir avec de la craie que j'avois saoulée d'esprit de nitre, & que j'ai positivement déclaré qu'en la calcinant par le moyen des charbons, elle n'acquiert point la force d'attirer la lumière. Mais c'est une chose qui deviendra facile à comprendre, si l'on fait réflexion que l'acide vitriolique forme avec les terres de chaux une concrétion selenitique, dont la solution est difficile; d'où il résulte qu'en versant de l'esprit de vitriol sur de la

traye on ne la dissoudra pas parfaitement, parce que sa surface se recouvre en un instant d'une croute selenitique, qui empêche qu'on ne la puisse parfaitement saouler; & quoiqu'au moyen de certaines précautions, on pût peut-être en venir à bout, cela ne réussira jamais au moins que fort difficilement de cette maniere.

XIII. Pour cet effet j'ai donc pris de l'eau de chaux vive parfaitement saoulée, parce qu'il s'y trouve réellement des particules de chaux dissoutes. J'en ai versé douze mesures dans une grande retorte de verre, j'y ai ajouté environ une once d'huile de vitriol, & j'ai tout bien mêlé en le remuant. J'ai posé cette retorte dans une coupelle pleine de sable; & ayant adapté le récipient, & en distillant par degrés, j'ai fait sortir environ trois quarts de mesure d'une liqueur aqueuse; ensuite, les vaisseaux étant refroidis, j'ai trouvé au fonds de la retorte de petits cristaux selenitiques minces, que j'ai séparés par la filtration, je les ai lavés & fait sécher, & après cela je les ai en quelque maniere calcinés, je les ai pilés en poussiere, j'en ai fait une masse avec de la bouillie de tragacathe, j'ai exécuté la stratification avec les charbons de la maniere que j'ai souvent indiquée, & je lui ai fait succeder la calcination. J'ai exposé alors le produit calciné à la clarté du jour, & le regardant ensuite dans un lieu ténébreux, j'ai vû avec beaucoup de plaisir qu'il avoit reçu la lumiere de la même façon que le fait la pierre spéculaire; car il jettoit une lueur blanche, il sentoit le soufre, & il avoit une parfaite conformité avec la pierre spéculaire calcinée de la même maniere. La même chose m'est arrivée, après avoir calciné une quantité de marbre le plus blanc, l'avoir éteinte d'ans l'eau, & avoir joint à cette eau de l'huile de vitriol, comme j'ai dit que j'avois fait avec l'eau de chaux vive: ce qui étant fait, j'ai eu la même concrétion selenitique, & avec les mêmes propriétés que ci-devant.

XIV. Mais l'opération s'exécutoit avec beaucoup plus de promptitude, lorsque je prenois des solutions de terre de chaux faites dans d'autres acides, comme dans celui de nitre ou de sel, & que j'y joi-

gnois

gnois l'acide vitriolique. J'ai d'abord mis en oeuvre la pierre de chaux de *Rüdersdorff*, dont j'ai dissous une certaine quantité dans l'esprit commun de nitre, qu'on a coutume d'appeller eau forte; & j'ai jeté dans cet acide du nitre de petits morceaux de pierre de chaux, tant qu'il a voulu en résoudre, par lequel moyen je me suis procuré une solution parfaitement saoulée, que j'ai ensuite bien filtrée. J'ai délayé cette solution saoulée dans environ quatre parties d'eau, & j'y ai versé ensuite de l'esprit de vitriol susdit, préparé en mêlant trois parties d'eau distillée avec une partie d'huile de vitriol, j'en ai, dis-je, versé une fois autant que j'avois pris de solution de chaux, j'ai exactement mêlé le tout, & j'ai laissé reposer ce mixte pendant l'espace d'environ vingt quatre heures, au bout desquelles j'ai trouvé un beau précipité blanc, cristallin, & qui avoit toutes les propriétés du produit selenitique que j'avois préparé précédemment par le moyen de l'eau de chaux vive. Si l'on prend une plus grande quantité d'eau pour délayer la solution de chaux, qu'on y ajoute de l'esprit de vitriol, qu'on en procure le mélange en les remuant bien, & qu'on les laisse reposer; alors l'esprit de vitriol se mêle au commencement d'une manière claire avec la solution de terre de chaux, mais à la fin ce mixte commence à se troubler, & cela va toujours en augmentant; après quoi, au bout de vingt quatre heures ou au delà, on trouve un précipité semblable au précédent, mais qui est encore plus cristallin, lequel étant édulcoré avec de l'eau, en quelque forte calciné, réduit en masse avec la bouillie de tragacathe, & calciné par le moyen des charbons, m'a donné une belle concretion, qui reçoit parfaitement la lumière. La même chose m'est arrivée en précipitant de la manière susdite par le secours de l'acide vitriolique une solution de sel armoniac fixe, qui n'est autre chose qu'une solution de terre de chaux dans l'acide du sel. La liste suivante indiquera la différence de ces produits quant à la propriété de recevoir la lumière.

XV. 1. Ce corps selenitique, dont j'ai dit au §. précédent qu'il étoit le précipité d'une solution de pierre de chaux de *Rüdersdorff*,



faite dans l'esprit de nitre, par le moyen de l'esprit de vitriol, en le calcinant avec les charbons de la maniere que j'ai souvent indiquée, jettera une lumiere blanche.

2. Celle du corps selenitique, qui est préparé en la maniere susdite de la solution du sel armoniac fixe, fera rougeâtre.

3. Le précipité de la craye dans l'esprit de nitre donnera une leur blanche.

4. Un corps semblable, préparé de la solution du Spath calcaire dans l'esprit de nitre, répandra une lumiere rougeâtre.

5. Celui qui procede de la solution d'une pierre des bains de Carlsbad dans l'esprit de nitre, aura une lumiere pâle, & tirant sur le rouge.

6. La solution d'écaillés d'huître faite dans l'esprit de nitre, précipitée par l'esprit de vitriol, & calcinée avec les charbons, donnera une lumiere rouge.

7. La solution de marbre dans l'esprit de nitre, précipitée par l'esprit de vitriol, & calcinée, jettera une lumiere blanchâtre.

8. Le *S:alastites* de la caverne de *Baumann*, dissous dans l'esprit de nitre, précipité par l'acide vitriolique, & traité de la même maniere, offrira pareillement à la vuë une lumiere blanche.

Tous ces précipités sont de véritables especes de selenites. Car quoiqu'on puisse les dissoudre en quelque forte de nouveau dans une grande quantité d'eau ; il en est néanmoins de même des trois especes de pierres susdites, savoir de la Pierre de Bologne, du Spath fusible pesant, & surtout de la pierre spéculaire. Au reste toutes ces especes, aussi bien que les suivantes, ont aussi un fort grand rapport avec la pierre spéculaire en ceci ; c'est qu'après avoir été rendues propres à recevoir la lumiere par leur calcination avec les charbons, elles n'en jettent pourtant qu'une fort foible, & beaucoup moins vive que celle de la Pierre de Bologne & du Spath fusible ; à quoi il faut ajouter qu'après cette préparation elles s'exfolient & s'affaissent plutôt à l'air, ce qui n'arrive pas aux deux autres especes de pierres. Il en faut peut-être chercher la cause dans ce qu'il n'y a point

point de substance argilleuse entremêlée dans les especes de pierre spéculaire.

XVI. Il étoit nécessaire à présent d'éprouver les solutions susdites des terres des chaux, par le moyen des autres sels, qui contiennent une abondance d'acide vitriolique. J'ai donc pris une solution de pierre de chaux faite dans l'esprit de nitre, & délayée dans de l'eau, de même qu'une autre solution de la même pierre faite dans l'esprit de sel, je l'ai mêlée avec une solution de vitriol de Mars faite dans l'eau & filtrée; & j'ai observé que l'acide vitriolique de la solution de vitriol de Mars attaquoit en peu de tems la terre de chaux, & la jettoit au fonds en forme de précipité selenitique. La même chose arrivoit avec une solution de Vitriol de Venus, aussi bien qu'avec une solution de Vitriol blanc. Ces précipités, auparavant bien édulcorés, ayant été calcinés avec les charbons de la maniere que j'ai souvent indiquée, je n'ai point remarqué qu'ils attirassent la lumiere; & ce qu'il faut sans doute attribuer aux petites parties metalliques, qui font en obstacle à cette force de recevoir la lumiere. Les solutions susdites de terres de chaux, faites tant dans l'acide du nitre que dans celui du sel, sont aussi précipitées sous une très belle forme selenitique par le moyen de l'alun dissous dans l'eau froide; car j'ai effectivement précipité des solutions de craye, de pierre de chaux, de stalactite, d'écailles d'huitre, de pierre des bains de Carlsbad, & d'autres concretion calcaires semblables, faites dans les acides susdits; je les ai, dis-je, précipitées en très beaux produits selenitiques, par le moyen de l'alun dissous dans l'eau froide; & ces précipités, auparavant bien édulcorés, desséchés, & ensuite calcinés avec les charbons, ont attiré la lumiere avec beaucoup de force, & comme les préparations rapportées au §. XV. Il faut encore remarquer, que si la lumiere qui se montre à la surface de ces especes de pierres artificielles ne paroît pas assez belle, il n'y a seulement qu'à les rompre, & exposer l'endroit rompu à la lumiere, après quoi on le trouvera suffisamment lumineux. Afin de prescrire aussi une certaine proportion d'alun & de solution de terres alcalines, on peut



se servir de la suivante. Qu'on fasse dissoudre trois ou quatre onces d'alun dans une mesure d'eau froide ou tiède ; qu'on filtre cette solution ; qu'on prenne six onces de quelque solution de chaux saoulée, & qu'on les délaye dans environ un demi-mesure d'eau. Qu'on verse sur cette solution la solution précédente d'alun, qu'on les mêle exactement en les remuant bien, qu'ensuite on les mette reposer pendant vingt quatre ou quarante huit heures ; qu'après cela on fasse écouler le liquide, & l'on trouvera un précipité selenitique cristallin, qu'il faut d'abord édulcorer avec de l'eau froide, & à la fin une ou deux fois avec de l'eau chaude, & finalement le faire doucement sécher.

XVII. Nos solutions de terres de chaux, faites dans l'acide du nitre, ou du sel commun, sont précipitées de la même manière par les solutions des sels assez connus des fontaines médicinales, qui sont imprégnées d'acide vitriolique, & ce précipité forme une concretion selenitique. Par exemple ; la solution des terres de chaux quelconques, peut être précipitée en selenite par la solution du sel d'*Ebesham*, de *Sedlitz*, des bains de *Carlsbad*, & de tous les autres sels des fontaines médicinales, qui ont un acide vitriolique. Cela fait voir avec quelle avidité la terre de chaux saisit l'acide vitriolique, & se réunit avec lui. Mais ce qu'il y a de particulier ici, c'est qu'au lieu que suivant les §§. VI. VII. VIII. & XI. le sel alcali fixe rompt cette union de la terre de chaux avec l'acide vitriolique, dont il la dégage, & s'associe lui-même avec cet acide ; au contraire l'acide vitriolique, qui est mêlé avec le tartre vitriolé, n'abandonne pas moins vite son sel alcali, auquel d'ailleurs il tient si fortement, pour occuper la terre de chaux, dès qu'il y touche. En effet, (ce qui m'a causé un extrême plaisir,) la solution de toute véritable terre calcaire a été précipitée en forme de selenite par la solution du tartre vitriolé dans l'eau froide ; & ce précipité d'abord édulcoré, & ensuite calciné avec les charbons, m'a donné un beau corps lumineux, qui rendoit une lumière blanche. La même chose m'est arrivée en précipitant des solutions de terre de chaux par la solution de sel admirable ; car, après la préparation convenable,

j'en

J'en au pareillement tiré un corps, qui rendoit une lumière blanche. J'ai fait évaporer la liqueur qui furnageoit à la solution de terre de chaux, précipitée par le tartre vitriolé ; ce qui étant fait, j'ai tiré de la solution de terre de chaux dans l'esprit de nitre, de beaux cristaux prismatiques, qui ressembloient à tous égards au nitre pur ordinaire ; indice certain que l'acide du nitre, qui avoit été auparavant uni à la terre de chaux, s'étoit associé ici avec le sel alcali du Tartre vitriolé. Pour cette liqueur que j'avois fait écouler de la solution de terre de chaux, précipitée par le sel admirable de *Glauber*, elle m'a fourni le vrai nitre cubique ; ce qui monroit encore, que l'acide du nitre qui se dégage, lorsque l'acide vitriolique s'unit à la terre de chaux, avoit attaqué la terre du sel commun, & s'étoit uni à elle. Et lorsque j'employai l'acide du sel commun pour la solution des terres de chaux, j'eus de l'une & de l'autre maniere un sel commun régénéré.

XVIII. Ayant ainsi démontré avec assez de clarté, à ce que j'espère, les parties qui constituent nos trois especes de pierres ; on aura beaucoup plus de facilité à comprendre, comment il peut s'engendrer de semblables pierres en abondance dans la terre. En effet il s'y trouve assez d'eaux, qui déposent une quantité de stalaçtite, qui le plus souvent n'est autre chose qu'une pierre de chaux ; & ainsi on ne doit regarder ces eaux que comme des solutions de terre de chaux. Il y a pareillement sous terre beaucoup d'eaux vitrioliques, alumineuses, & en général d'eaux remplies de ces sels moyens des fontaines medicinales, qui contiennent un acide vitriolique. Ne conçoit-on donc pas sans peine, que de semblables solutions, si elles viennent à se rencontrer, & à se mêler ensemble, pourront former une grande quantité de nos especes de pierres ; lesquelles étant solubles dans l'eau, (ce qu'il faut également entendre des concrets naturelles, & des concrets artificielles,) peuvent acquérir très aisément à force de tems, & par voye de cristallisation, toutes ces figures différentes qu'elles nous offrent, la longueur du tems pouvant aller plus loin dans la production de ces effets que les opérations de l'art ? Les personnes qui cultivent



tivent l'étude de l'Histoire Naturelle, & qui demeurent dans les Païs de Montagnes, pourroient faire des observations fort utiles sur ce sujet.

XIX. Je crois qu'il est encore nécessaire de rapporter une circonstance singuliere de nos produits calcinés, & rendus propres à recevoir la lumiere ; & cela me fournira une correction pour le dernier §. de mon Mémoire précédent. J'ai indiqué dans cet endroit, comme une chose remarquable, que les pierres artificielles en question, si, sans avoir été auparavant exposées à la lumiere, elles sont mises dans une chambre ténébreuse sur un fourneau chaud, commenceront à luire, lorsqu'elles viendront à s'échauffer ; & j'ai été dans l'idée que la chaleur du fourneau produisoit cet effet, qui se manifeste autrement dans ces corps par le moyen des rayons du jour, ou d'une chandelle allumée. Mais une expérience ulterieure m'a donné un autre sentiment. Car, ni nos especes de pierres préparées & disposées à recevoir la lumiere, ni le Phosphore de *Balduin*, quand on les met dans les ténèbres sur un fourneau chaud, ne commenceront point à reluire, si ces matieres ont passé auparavant huit ou quinze jours dans l'obscurité ; au lieu que cela leur arrivera toujours, si un, deux ou trois jours avant, elles ont été un peu exposées à la lumiere, & l'ont attirée, & qu'après cela on les ait laissées dans les ténèbres. Car alors, quoiqu'on ne puisse y observer quoi que ce soit de lumineux en les portant dans l'obscurité, elles jetteront une fort belle lumiere, dès qu'elles participeront à la chaleur d'un fourneau. Il paroît donc vraisemblable, que les particules de lumiere qui y sont demeurées de l'attraction précédente qu'elles en ont fait, sont seulement chassées par la chaleur du fourneau, puisque cette pierre préparée, quand elle demeure longtems sur le fourneau, perd à la fin toute sa lumiere. En attendant c'est une véritable joye d'avoir pu revenir ainsi de mon erreur, puisque par là il ne me reste plus aucun doute sur la véritable faculté d'attirer la lumiere que possèdent nos especes de pierres préparées.

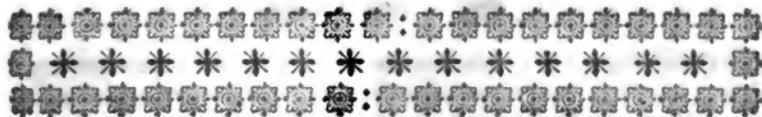
XX. Enfin je dirai en peu de mots, & en forme de corollaire, que nos especes de pierres, sçavoir la Pierre de Bologne, aussi bien que le
Spath

Spath fusible, si on les calcine par les charbons, peuvent à la fin éprouver une entiere solution dans l'eau, sans qu'il reste qu'une très petite quantité de terre, sans doute argilleuse. Il suffira d'en alléguer pour exemple, notre Spath fusible. Deux onces de ce Spath, auparavant calcinées & pilées, ensuite réduites en masse avec la bouillie de tragacathe, séchées, & enfin calcinées avec les charbons, ont perdu dans cette calcination deux dragmes & demie, & quinze grains, de leur poids, en sorte qu'il restoit une once, cinq dragmes & quinze grains; dont ayant fait ensuite l'extraction avec de l'eau distillée bouillante, il en est provenu un résidu blanc, & comme embrasé, qui après avoir été bien desséché pesoit six dragmes & demie, & quinze grains, ayant ainsi perdu dans l'extraction six dragmes & demie, qui s'étoient mêlées dans l'eau. J'ai réduit de nouveau en masse ces six dragmes & demie & quinze grains dont j'ai premièrement parlé, je les ai fait sécher, & les ai calcinées avec les charbons; ce qui étant fait, j'ai trouvé une masse, qui avoit perdu une dragme & demie de son poids, & qui par conséquent pesoit encore cinq dragmes & quinze grains. Cette masse rendoit encore fort bien la lumiere, L'ayant pilée de nouveau, j'en ai fait soigneusement l'extraction par l'eau bouillante, & j'ai versé cette liqueur extraite, claire & filtrée, sur la précédente. Ainsi il y eut ici deux dragmes & trente grains de résidu. Je les pilai de nouveau, & les ayant calcinés encore avec les charbons, j'en tirai deux dragmes d'une masse, qui reçoit mieux la lumiere, quoique ce surcroit soit peu considérable, & qui étoit médiocrement compacte. Après avoir pilé cette masse, j'en ai fait de nouveau une extraction exacte avec l'eau bouillante, & j'ai ajouté cette eau à la précédente; ce qui étant fait, le résidu a été d'une dragme & vingt grains. Je l'ai calciné avec les charbons, & j'ai recouvré alors une dragme & un demi-scrupule d'une masse, qui n'attiroit pas le moins du monde la lumiere, & n'exhaloit plus aucune odeur de soufre, paroissant tout à fait semblable à de l'argille cuite, ne pouvant plus être dissous dans l'eau, n'entrant plus en effervescence avec l'eau forte, & ne pouvant plus être détruit de

cette maniere. Après cela j'ai filtré la liqueur que j'avois décapulée de mes diverses extractions, faites avec l'eau distillée; & l'ayant à la fin disposée par l'évaporation à la cristallisation, j'en ai tiré des cristaux qui sentoient le soufre, que j'ai ensuite desséchés avec un liquide incristallisable, qui ressembloit à la solution de soufre, faite par le moyen de la chaux vive; ensuite je l'ai mis à distiller dans une retorte de verre, à laquelle j'avois adapté un récipient, & j'ai continué jusqu'à l'incandescence; ce qui étant fait, j'ai trouvé, outre un peu de liqueur qui sentoient le soufre, une quantité du plus beau soufre qui s'étoit attaché au cou de la retorte; ce qui restoit, formoit une espece de poussiere, ou corps blanchâtre, qui étant exposé à la lumiere, ne l'attiroit point du tout. J'ai mis cette matiere dans un creuset, & l'ai bien embrasée; ensuite, après le refroidissement, je l'ai exposée à la lumiere, qu'elle a attirée, aussi bien que nos préparations precedentes, quoique plus foiblement, & a lui dans les ténèbres. Voilà ce que j'ai à dire pour le présent de nos especes de pierres. C'est assez pour nous de sçavoir avec certitude, que leurs parties essentielles consistent dans une terre de chaux intimément liée avec un acide vitriolique; & qu'en général tous les précipités des solutions des terres de chaux dans l'acide de sel & de nitre, qui se font par le moyen de l'esprit de vitriol, sont de semblables concrétions selenitiques; au nombre des quels on peut rapporter les préparations usuelles de Medecine qu'on nomme Magisteres épileptiques, cordiaux, & autres semblables.



OBSER-



OBSERVATION
D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE CONCERNANT
UNE DILATATION EXTRAORDINAIRE DU COEUR,
QUI VENOIT DE CE QUE LE CONDUIT DE
L'AORTE ÉTOIT TROP ÉTROIT,

PAR M. MECKEL,

Traduit du Latin.

Le célèbre M. Lancisi, Auteur très exact, en rapportant, dans le Livre également beau & utile qu'il a écrit *sur le mouvement du coeur & sur les aneurismes*, toutes les causes des aneurismes, & des dilatations du coeur qu'on peut appeller surnaturelles, en a omis une, que ni lui, ni aucun autre, n'ont peut-être jamais observée, & qui pourtant suffit presque seule pour causer une dilatation universelle de tout le coeur; c'est l'Aorte, lorsqu'il arrive qu'elle soit plus étroite qu'elle ne doit l'être naturellement. En effet il n'y a dans tout le corps humain aucune proportion qui soit aussi nécessaire à la conservation de la santé, que celle des forces du coeur avec les forces des artères. Aussi-tôt qu'il y arrive quelque altération, le sang ne peut plus se mouvoir par tout le corps avec la même liberté; mais, si les forces du coeur sont trop grandes, & la résistance des Vaisseaux trop foible, le sang accable par sa masse les artères & les veines, il les dilate, les affoiblit, & y produit ces expansions qu'on nomme *Aneurismes*, & dont l'Auteur que nous avons cité, rapporte (a) divers exemples remarquables, sans compter ceux, qui se trouvent dans d'au-

X 2

tres

(a) *De Aneurismat.* Lib. I. Prop. 38. & Lib. II.

tres Ouvrages, où la même matiere est traitée. Au contraire, si c'est la force des arteres qui surpasse celle du coeur, alors le sang par sa trop grande quantité produit le même effet sur le coeur, en le relâchant & le dilatant fort au delà de son état naturel; ce qui ne manque pas d'arrêter la circulation naturelle du sang. On trouve à la vérité dans les Auteurs un assez grand nombre d'exemples d'accidens de cette nature; il y en a dans *Lancisi*, (b) dans *Kerckring*, (c) & l'un des plus rares est celui que rapporte *Wepfer*, d'une dilatation du coeur, causée par l'ossification de l'aorte & de ses valvules; mais on ne lit nulle part que la structure trop étroite de l'aorte ait été le principe d'une pareille dilatation, suivie de la mort. C'est donc ce qui nous fait regarder comme une chose utile, & même nécessaire, de faire part au Public d'une Observation aussi rare qui l'est celle sur laquelle va rouler ce Mémoire.

Parmi cette grande quantité de cadavres, dont nôtre Theatre Anatomique est un des mieux fournis, grace aux ordres du Roi, & aux soins des Directeurs, on apporta il y a quelque tems le corps d'une jeune fille de dix-huit ans. C'étoit un corps assez fluet, la poitrine étoit étroite, comprimée, & longue, les membres & les os étoient petits & délicats. La personne dont étoit ce cadavre, avoit été dès sa première enfance fort encline à la colere, elle avoit mené une vie sédentaire, presque toujours occupée à coudre, & elle avoit été de tems en tems tourmentée de palpitations de coeur, & d'angoisses, qui étoient suivies d'un tremblement universel des membres du corps. Comme elle étoit de basse condition, tout le remède qu'on apportoit à ces symptomes, c'étoit de lui faire boire un coup d'esprit de vin; mais l'usage fréquent de cette boisson rendit bientôt son état beaucoup plus fâcheux. Elle atteignoit alors sa quinzième année, tems où les règles commencerent à se manifester dans cette fille. Mais comme elles ne parurent point, les maux dont elle avoit été affligée, devinrent

(b) *De Repentinis morbis* Lib. II. Observ. 2.

(c) Dans le *Spicileg. Observ. Anat.*

rent depuis ce tems-là beaucoup plus violens. Son corps étoit dans une agitation continuelle, son pouls toujours tremblotant, ses angoisses & ses palpitations la tourmentoient sans relâche, elle s'attristoit de jour en jour; & comme elle n'avoit d'autre ressource que la liqueur dont nous avons parlé, on ne peut guères concevoir un état plus misérable que celui auquel elle étoit réduite. Cependant un Chirurgien, que les parens de la fille avoient appelé à son secours, entreprit de suppléer aux défaut des règles par quelques saignées & par des remèdes propres à les pousser, y ajoutant l'usage des purgatifs; mais il y perdit ses peines. Tout au contraire à chaque saignée, ou à chaque prise de remèdes irritans, tout alloit de mal en pis; jusqu'à ce qu'enfin, à l'âge de dix-huit ans, les règles ayant toujours refusé de paroître, les tremblemens du corps & du pouls allant en augmentant, & les palpitations étant devenues de véritables syncopes, la malade privée de toutes ses forces, & hors d'état de se soutenir, s'allita; & ayant passé quatre semaines au lit, avec des palpitations continuelles, & une extrême difficulté de respirer, elle mourut dans un état de suffocation.

J'ai disséqué moi-même ce cadavre; & en faisant l'injection des artères, j'ai trouvé que tous les rameaux de l'Aorte, & que cette artère elle-même descendante par l'abdomen, étoient d'une structure merveilleusement étroite; mais, lorsque j'ai eu ouvert la poitrine, cette proportion de l'aorte a paru encore bien plus endommagée. Car le coeur, que je destinois à être rempli d'une injection cereuse, & que je découvrois à cause de cela avec beaucoup de circonspection, occupoit presque toute la cavité gauche de ce thorax étroit, les poulmons étant pourtant libres, & tenant à leurs cavités, sans aucune adhésion, ni au médiastin, ni à la pleure. Je fus surpris de l'insigne grandeur du coeur, que le pericarde envelopoit néanmoins d'une manière lâche; je trouvai la substance charnuë de ses ventricules plus molle & plus relâchée qu'elle ne doit l'être naturellement; & le ventricule gauche n'étoit presque pas plus fort que le droit. Toutes les

veines avec les cavités du coeur étoient gonflées d'un sang noir; l'artère du poumon (*fig. L. lett. F.*) étoit d'une très grande largeur à proportion de l'aorte, & un sang épais & polypeux la remplissoit; le sinus pulmonal étoit (*fig. 2. lett. C.*) fort ample, fort rempli, & s'élevoit fort au delà du sinus de la veine cave (*fig. 1. lett. D.*) mais pour l'aorte (*fig. 1. lett. G.*) elle étoit si étroite que son diametre étoit de la moitié plus petit que celui de l'artère du poumon, qu'il auroit néanmoins dû naturellement surpasser ou du moins égaler. (d) Le coeur tout entier étoit extraordinairement dilaté, & sa pointe avoit une figure obtuse que lui donnoient les ventricules, dont l'expansion s'étendoit jusques-là. L'ayant rempli d'une matiere cereuse, afin que les parois étendus fissent d'autant mieux voir à quel point sa proportion avoit été altérée, je l'ai fait peindre, & j'en représente dans ces deux Planches la partie antérieure & la partie postérieure, avec un autre coeur pareillement rempli de matiere cereuse, & dont les ventricules & les vaisseaux ont leur grandeur naturelle, afin qu'on soit en état d'appercevoir exactement, de combien le coeur étoit plus gros, & l'aorte plus étroite que les dimensions naturelles.

Les observations qu'on a faites sur les cadavres, ont appris, que la proportion naturelle des grands vaisseaux du coeur entr'eux, est telle que dans un adulte le diametre de l'aorte est de 13. lig. pied de Paris; ce qui donne pour carré 169. Si dans le même coeur l'artère du poumon a pour diametre 12, ou $12\frac{1}{2}$, d'où résultent pour carrés 144 ou 156. la proportion de ces derniers est aux carrés des veines du poumon comme 156 ou 144 : 96, c'est à dire comme 2 : 3. Pour la proportion des sinus de la veine du poumon & de la veine cave, elle est beaucoup plus difficile à déterminer. D'autres l'ont posée comme 4 : 5; pour moi tout au contraire; à en juger par les coeurs que j'ai remplis de matiere cereuse, le sinus de la

(d) Mon illustre & respectable Maître, M. de Haller, a ainsi déterminé cette proportion de l'Aorte à l'Artère du poumon. Voyez son *Comment. sur Boerhaave* vol. II. p. 28. not. d. & pag. 139. not. a. à la fin.

la veine du poumon a été le plus souvent à celui de la veine cave comme 7 : 6.

Or les vaisseaux de notre coeur dilaté présentent des proportions toutes différentes. Car le diametre de l'aorte (*fig. 1. lett. G.*) dans l'endroit où elle sort du coeur, est de huit lignes, pied de Paris, & celui de l'artère du poumon (*fig. 1. lett. E.*) qui lui répond est de treize lignes. Ainsi les carrés ont été dans la proportion de 64 : 169. Les carrés des diametres de toutes les veines du poumon (*fig. 2. lett. EFGHI.*) étoient à celui de l'artère du poumon dans la proportion de 169 : 152; (e) & par conséquent les carrés de l'artère & des cinq veines du poumon étoient à l'aorte, comme $2\frac{1}{2}$ à 1. D'où il s'ensuit que l'artère & les veines du poumon apportoient une fois & demie plus de sang, que l'aorte n'en faisoit sortir du ventricule gauche; & cela suffit pour expliquer tous les maux que cette pauvre créature avoit soufferts pendant sa vie.

Toutes les fois que les anciens Medecins, dans les dissections des cadavres, trouvoient des coeurs plus gros que de coutume, ils en inféroient que les personnes auxquelles ces coeurs avoient appartenus, étoient sujettes à la colère; en quoi ils suivoient une opinion vulgairement recüe, faute d'avoir assez soigneusement approfondi la raison de ce Phenomene. Il est pourtant vrai que la grosseur & le relâchement du coeur, qui procedent de la résistance des vaisseaux, peuvent disposer ceux qui sont dans cet état à la tristesse & à la colère. Car les vaisseaux artériels résistant trop par leur force supérieure à l'action qui doit produire l'évacuation du coeur, reçoivent une trop petite

(e) Voici quelles étoient les proportions des diametres & des carrés des veines du poumon.

Veine	I.	diametre	7.	carré	49.
	II.	—	3.	—	9.
	III.	—	7.	—	49.
	IV.	—	3.	—	9.
	V.	—	6.	—	36.



tite quantité de fang, & en portent moins au cerveau & aux autres parties du corps où se font les secretions, que ne le demandent ces secretions des liqueurs, dont le corps a besoin pour sa conservation. De plus cette petite quantité de fang que le coeur pousse, avec la force qui lui reste, dans les vaisseaux artériels, qui ont une trop grande force de contraction, y est si rapidement pressée, qu'il n'y a pas l'espace de tems suffisant pour que le liquide passe dans les canaux secretoires qui sont à côté, mais coulant encore avec impétuosité il se jette d'abord dans les vaisseaux des veines qui leur sont continus, & passe par dessus les vaisseaux secretoires. Ajoutez à cela que les veines contenant presque toute la masse du fang, sont trop gonflées, & qu'en retrécissant les petits orifices & les petits canaux des vaisseaux secretoires, tant dans le cerveau que dans les autres parties, elles apportent des obstacles d'autant plus grands à la régularité des opérations secretoires. La secretion de la bile ne peut pas se faire plus abondamment que les autres; car quoique le fang hepaticque acheve son cours par les vaisseaux de la veine porte, & qu'ainsi il éprouve une moindre pression que le reste du fang, cependant la résistance qu'il éprouve à sa sortie du foye de la part des rameaux de la veine cave, cause une trop grande dilatation aux rameaux de la veine porte, ce qui comprime les vaisseaux secretoires, & empêche la secretion de la bile; de la même maniere qu'une simple plethore met obstacle en général aux secretions. Il reste donc alors dans le fang des parties acres & bilieuses qui auroient dû en être séparées, & qui donnent occasion à divers symptomes de jaunisse & d'irritation du cerveau. Tant que le fang abonde ainsi dans toutes les veines du corps & dans les vaisseaux du poumon, les malades endurent continuellement une sensation facheuse causée par cette replétion des vaisseaux, ils deviennent incapables de toute action, & ils tombent dans les accès de tristesse & de colere qui sont ordinaires dans l'hypocondrie.

Le mouvement importune ceux qui sont dans cet état, parce que les muscles sont tout gonflés du fang des veines, & qu'étant en
même

même tems privés de la quantité nécessaire de fluïde nerveux, ils ne sçauroient exercer leur contraction. Mais plus de tels malades évitent le mouvement, plus ils deviennent incapables d'en prendre, & plus s'augmente la cause du mal, c'est à dire, la résistance des artères. Car c'est une chose nécessaire à la conservation de la fanté dans tout corps, que le sang soit chassé dans les veines par le mouvement des muscles; & quand ce mouvement vient à manquer, le sang peut facilement croupir dans les veines, qui n'ont point de force de contraction qui leur soit propre; du moins la circulation se fait trop lentement, parce que la seule force des artères est obligée d'effectuer toute la propulsion du sang par les veines. Les muscles venant donc à perdre leur action, les veines se dilatent de plus en plus, les parties du corps se tendent, & les secretions vont toujours en diminuant; tandis que d'un autre côté la résistance des artères au coeur augmente, parce que le coeur, trop tendu par ce sang, en devient d'autant moins capable de surmonter la résistance de l'aorte, étant en même tems privé de la quantité requise de fluïde nerveux, dont la secretion diminuée comme toutes les autres causoit dans nôtre malade la foiblesse du corps & le tremblement des membres.

La saignée ne sçauroit apporter ici aucun soulagement; c'est plutôt une nécessité qu'elle augmente le mal. En effet, quand on desemplit les veines de quelque partie de leur sang, la résistance qu'elles font aux artères diminue; & moins les artères éprouvent de résistance, plus elles acquièrent de force élastique, & exercent d'action sur le fluïde qu'elles renferment, pourvu qu'il demeure une quantité de ce fluïde qui suffise pour réagir. La force élastique des artères étant augmentée, elles résistent au coeur plus qu'auparavant, lorsque la résistance du sang les contraignoit à se dilater davantage. Le sang pressé avec plus de force par les vaisseaux, y coule aussi avec plus de rapidité; & par conséquent la pression des artères sur le sang augmentant sa vitesse, le frottement des parties du sang, & avec ce frottement la chaleur & la raréfaction, prennent plus de force. Par où il paroît



que la saignée augmente la résistance des artères au coeur, & que la force du coeur ne peut plus y pousser qu'une moindre quantité de sang. En attendant la vitesse du cours du sang dans les artères étant accrûe, il passe dans les veines la même quantité de sang que celle qui y circuloit auparavant avec plus de lenteur, & ce sang plus raréfié tend les veines tout comme avant la saignée; c'est pourquoi les veines de tout le corps, avec le coeur & les poumons, soutenant dans la même proportion la charge d'une trop grande quantité de sang, sont dans une tension, qui irrite, plutôt que de les diminuer, tous les symptômes du mal, angoisses, tremblemens, palpitations, &c. Aussi la jeune fille en question les endura-t-elle tous à la suite de la saignée.

Lorsqu'il se jette dans le coeur une fois & demie plus de sang, que le coeur n'en peut chasser dans les parties du corps, (comme en font foi les quarrés de l'artère & des veines du poumon une fois & demie plus grands que celui de l'aorte,) il faut de toute nécessité que le coeur ne puisse jamais bien se vider. Le ventricule antérieur, ou droit, a par sa structure naturellement lâche beaucoup plus de dilatabilité que le ventricule postérieur, ou gauche, dont la pleine évacuation ne peut être empêchée, ni le relâchement proceder que d'une extrême résistance de l'aorte. Il doit donc naître de cette résistance de l'aorte des symptômes beaucoup plus violens que ceux qui peuvent arriver, lorsqu'il n'y a que l'entière évacuation du ventricule droit qui soit empêchée. Car le sang tendant continuellement toutes les veines du corps & les vaisseaux des poumons jusqu'au coeur, & étant ensuite arrêté à sa sortie par l'aorte, il charge sans cesse l'embouchure veineuse des deux ventricules; & entrant dans le coeur avec une quantité une fois & demie plus grande que celle qui en est chassée dans le corps, les ventricules qui ne sont jamais exactement vidés, ne cessent d'agir sur le sang qui y demeure, parce que le nouveau sang qui y entre les irrite & les détermine à la contraction. (f) Cette irritation con-

(f) Voyez les expériences qui le prouvent dans la Dissertation inaugurale de M. Ens; *De causa vices alteras cordis producente*, imprimée à Utrecht, en 1745. §. XXXVII. & suiv.



continuelle du coeur, & son action trop fréquente sur le fluide qu'il contient, causent le tremblement du pouls, l'augmentation de la résistance, & l'empêchement du cours, produisent les palpitations, & à la fin les tremblemens & les angoisses, qui ont si fort déolé notre malade, & qui ne venoient que de la résistance de l'aorte.

La violence de tous ces symptomes prit surtout ses accroissemens dans cette jeune fille, lorsque la plethore augmentée causa une expansion de tous les vaisseaux du corps. Les années les plus incommodes & les plus dangereuses pour le sexe, sont celles où les règles sont prêtes à commencer, & celles où elles tendent à leur fin. Dans l'un & dans l'autre de ces tems, le sang qui se trouve avec trop d'abondance dans les vaisseaux du corps, devient la cause de plusieurs maladies. Si les règles ne parurent point du tout dans la personne dont il s'agit, c'est que le sang étoit porté des artères aux parties naturelles dans une quantité au dessous de celle qui étoit requise pour cette excrétion; & aussi que les vaisseaux excrétoires de l'uterus, étant trop élastiques, trop étroits & trop forts, refusoient le passage au sang avec une résistance que le coeur n'étoit pas en état de surmonter, en envoyant une quantité suffisante de sang dans l'uterus. Faute donc de ce flux, les vaisseaux des veines trop tendus par le sang qui les remplissoit, irritèrent tous les symptomes; & depuis ce tems-là il falut absolument qu'on vit augmenter à vuë d'oeil la difficulté de respirer, parce que les vaisseaux des pòumons trop tendus comprimoient les cellules qui reçoivent l'air des bronchies; aussi bien que les tremblemens, les angoisses & les palpitations, parce que la quantité du sang qui remplissoit les cavités du coeur étoit plus grande que celle dont ces mêmes cavités pouvoient effectuer l'évacuation.

On doit faire aussi attention que les remedes dont la malade avoit fait usage, & le genre de vie qu'elle menoit, étoient bien plus propres à aggraver son état qu'à l'alléger. J'ai déjà fait voir ci-dessus, que la saignée augmentoit la cause & les accidens du mal, en augmentant la force des artères. Mais le Chirurgien y avoit encorë joint des

emmenagogues, qui avec les purgatifs, ont excité de plus en plus par leur force irritante les vaisseaux à la contraction, au lieu que, pour se promettre un effet salutaire des remèdes, on auroit dû travailler au contraire au relâchement des Vaisseaux. Pendant ce tems-là la malade elle-même, à force d'esprit de vin, renforçoit sans cesse la disposition des vaisseaux à se contracter, & donnoit au sang une raréfaction, qui achevoit de gonfler les veines déjà tendues par la seule plénitude, & opéroit la compression de toutes les parties. L'inaction & la vie sédentaire arrêtant aussi le reflux du sang par les veines, l'y faisoit croupir de plus en plus. C'est pourquoi, tout mouvement du corps ayant cessé, quand la malade vint à s'alliter, le progrès de tous les maux fut alors fort rapide, jusqu'à ce que le sang tendant excessivement les veines & toutes les cavités du coeur, redoubla les palpitations, & s'arrêtant enfin dans les vaisseaux du pòumon, d'où l'aorte lui refusoit la sortie, causa la suffocation qui fut suivie de la mort. De là vient que dans le cadavre toutes les cavités du coeur avec les veines de tout le corps & les vaisseaux du pòumon, étoient remplis de sang coagulé; & il faloit que cela fut ainsi, puisque c'étoit le croupissement de ce même sang, qui avoit causé la mort. En effet, tant que le coeur avoit pù surmonter la résistance de l'aorte, & faire entrer le sang dans cette artère & dans ses rameaux, il n'y avoit pas moyen que la malade pérît de suffocation; mais le coeur insensiblement affoibli & relâché, tant par son extrême réplétion que par l'action trop fréquente qu'il étoit obligé d'exercer, ne fut plus à la fin en état de surmonter la résistance de l'aorte, & de se débarrasser de la masse de sang qu'il contenoit, de sorte que sa contraction cessant, il cessa de se mouvoir & de vivre.

Ce qui nous reste encore de plus remarquable à considérer à l'égard de ce coeur, c'est une chose particuliere aux vaisseaux du pòumon, exclusivement aux autres vaisseaux du corps humain; & qui, dans le cas que nous rapportons, ne souffrit aucun changement, malgré l'expansion plus que naturelle qu'éprouverent ces vaisseaux. Une Obser-
vation

vation connue & commune en Physiologie, (g) c'est que l'artère du pòumon a plus de largeur que la veine qui l'accompagne, par une dimension contraire à celle de toutes les autres artères, qui sont toujours beaucoup plus étroites que les veines par tout le reste du corps. *Santorinus* est le premier qui ait trouvé les justes calculs de cette proportion, & il a donné (h) pour rapport du quarré des veines au quarré de l'artère du pòumon la proportion de 39: 47. Toutes les Observations exactes de ces proportions, prises sur les cadavres, s'accordent avec les siennes. L'Auteur Anglois *Nichols* a prétendu (i) à la vérité avoir trouvé une proportion contraire, par laquelle le quarré des veines seroit à celui de l'artère du pòumon, comme $\frac{1}{4}$ à 1. Mais si jamais aucune observation faite d'après les corps auroit du favoriser le calcul de *Nichols*, ce seroit assurément la nôtre; puisque le sang accumulé au devant du ventricule gauche du coeur, & agissant avec force pour tendre les veines du pòumon, auroit pu en augmenter considérablement les canaux. Mais dans ce coeur, dont le sang avoit pourtant dilaté toutes les parties, la proportion des quarrés des veines à celui de l'artère du pòumon, ne laissa pas de demeurer dans la raison de 152: 169; c'est à dire la même que les autres Physiologues ont observée dans l'état naturel du coeur; ce qui prouve que *Nichols* a fait son calcul d'après des veines du pòumon dont la structure n'étoit point du tout conforme à la Nature, ou qu'il a mal pris ses dimensions des quarrés des Vaisseaux du pòumon. Nôtre même observation répand aussi de l'incertitude sur la mesure que l'illustre *M. de Senac* a donné de la proportion des vaisseaux, suivant laquelle il fait le quarré des veines plus grand que celui des artères. Car il ne peut

Y 3

jamais

(g) On trouve cette Observation souvent répétée dans le Comment. de *M. de Haller* sur *Boerhaave*. Voy. le Tom. II. p. 31. *not. d.* p. & 165. *not. β.* Voyez aussi *Aurivillius*, dans sa belle Dissertation, de *cavitatum cordis inaequali amplitudine*, §. II - X.

(h) *Santorin. Observ. Anatom.* Cap. VIII. p. 144. 145.

(i) *Philos. Trans.* N. 410.

jamais y avoir eu de cause plus propre à étendre davantage les vaisseaux du coeur & du pòumon, que ce défaut de passage qui empêchoit le sang de passer du ventricule gauche dans l'aorte. Aussi une autre mesure que M. de Senac a prise des vaisseaux du poumon, s'est trouvée fort différente de la première, qu'il paroît avoir plutôt employée en vuë de réfuter *Santorinus*, qu'afin d'en faire une règle constante. Cette seconde mesure s'accorde beaucoup mieux avec la nature, & avec les déterminations que nous & d'autres avons indiquées; car il y met les quarrés de l'artere & des veines du pòumon dans la proportion de 3 : 2. Cette différence entre les veines du pòumon & les autres a paru de tout tems une question interessante en Physiologie; & ceux qui ont cherché la cause & la raison de ce phenomene se sont partagés en diverses opinions. *Helvetius*, qui a le premier observé cette diversité propre aux veines du pòumon, a été dans l'idée que la densité du sang, causée par le rafraichissement que l'air y apporte dans les plus petits vaisseaux des pòumons, étoit cause que le sang occupant moins d'espace dans la veine que dans l'artere, dilatoit celle-ci davantage, & produisoit moins cet effet sur les veines du pòumon. *Santorin* entr'autres a réfuté cette opinion, & a fait voir que la condensation du sang étoit tout à fait insuffisante pour l'explication de ce phenomene. Il a donc allégué une autre cause, sçavoir que le reflux du sang se fait avec plus de vitesse par les veines du pòumon, au lieu que le passage est plus difficile par l'artere du pòumon, d'où il a inféré que l'artere du pòumon & le ventricule droit souffrent plus de dilatation par cette résistance que les veines; mais il n'a point dit, pourquoi les veines, ou l'artere du pòumon ne sçaroient être dilatées par la résistance que le sang leur oppose.

Michelotti, Auteur Italien, cherchant la cause de ce fait dans l'utilité qui revient de la structure étroite des veines du pòumon, a voulu expliquer (k) ce phenomene en supposant que le sang de la veine du pòumon a plus de fluidité que celui de l'artere, & qu'ainsi il tend

(k) Dans une Lettre à M. de Fontenelle.

tend & dilate moins les veines que les artères; mais il suffit pour détruire ce sentiment d'observer, que la pression du sang étant plus grande dans les artères, y doit tout au contraire augmenter la fluidité, au lieu que dans les veines où le sang coule fort aisément d'un canal plus étroit dans un plus large par la force de son poids, cet effet de la pression ne sauroit être tel qu'il le prétend. Ajoutez encore une raison pour laquelle le sang doit avoir plus de densité dans les veines du p^{ou}mon, que dans l'artère; c'est que, par cette vapeur qui sort des vaisseaux des p^{ou}mons, & surtout de leurs petits rameaux artériels, le sang se dépouille de plusieurs particules aqueuses, avant que de passer dans la veine du p^{ou}mon; d'où il résulte nécessairement qu'il avoit plus de fluidité dans l'artère, qu'il ne lui en reste dans les veines. Mais la quantité de cette vapeur n'est pas assez considérable, pour causer entre les veines du p^{ou}mon & l'artère une proportion qui soit comme 2 à 3.

C'est pourtant à de pareilles opinions qu'ont acquiescé la plupart des Physiologues; seulement les plus modernes ont cherché dans la résistance du sang à son passage par l'artère du p^{ou}mon, la cause de la dilatation de cette artère & du ventricule droit; & pour la capacité plus étroite des veines, ils l'ont attribuée à la condensation du sang, par laquelle il occupoit moins d'espace. Tout récemment un Suédois, (*Aurivillius*,) dans une fort belle Dissertation qu'il a donnée sur l'inégalité des cavités du coeur, a prouvé que la circulation même du sang, par les obstacles divers & fréquens qui l'embarrassent dans le p^{ou}mon, est la cause de ce que le ventricule droit & l'artère du p^{ou}mon ont plus de largeur que la veine. Il fait voir que l'artère du p^{ou}mon & le ventricule droit sont construits de manière à ceder facilement à la quantité du sang qui les dilate, au lieu que le passage du sang à travers les veines du p^{ou}mon n'est pas aussi libre. En effet c'est l'inspiration qui fait passer le sang des artères dans les veines du p^{ou}mon, en allongeant les plus petits rameaux des veines qui sont affaîlés & se rident dans l'expiration, ce qui fait qu'ils résistent à leur réplé-



tion, lorsqu'ils doivent recevoir le sang des plus petits rameaux de l'artère du pòumon. Or la dilatation des pòmmons par l'inspiration, en leur donnant plus d'espace, les allonge, & au lieu que ces petits tuyaux dans l'expiration étoient comprimés & ovales, ils deviennent dans l'inspiration plus circulaires, dont la capacité est la plus grande. Mais lorsque l'expiration dure un peu trop longtems, ce qui arrive fort souvent pendant la vie, soit lorsqu'on parle trop longtems, ou qu'on fait quelque autre action qui prive le pòumon d'air, sans reprendre haleine, alors on attire une plus grande quantité de sang qu'il n'en peut passer pendant le même tems par les veines; d'où il arrive que les petits rameaux des veines du pòumon, obstrués en partie par l'inflammation qui y naît ou par la lenteur du sang, résistent au courant de sang qu'apporte l'artère du pòumon. C'est pour cela donc qu'il étoit d'une nécessité absoluë que l'artère avec le ventricule droit du coeur eussent plus de dilatabilité que la veine, de peur que le sang arrêté à son passage des veines du pòumon dans l'artère, n'en déchirât petits rameaux, s'ils n'avoient pù céder. Cela fournit une explication entièrement satisfaisante du phénomène en question, sçavoir d'où vient que la dilatation du ventricule droit est plus grande que celle du gauche, & la dilatation de l'artère du pòumon plus grande que celle de la veine; & je ne vois pas qu'il y ait rien à y ajouter. Mais on n'a pas été plus loin, & l'on n'a pas seulement pensé à chercher dans la structure & dans l'insertion des veines du pòumon la raison de la singularité qui les rend si étroites dans cette partie du corps, tout au contraire de ce qu'elles sont dans les autres. Toutes les recherches se sont bornées à expliquer l'amplitude de l'artère du pòumon & du ventricule droit du coeur; & l'on s'est contenté d'attribuer la capacité étroite des veines au changement que le sang éprouve dans les pòmmons, & à l'augmentation de la vitesse de son cours à travers les veines. L'Auteur Suedois que nous avons cité, a cependant cru, (1) & avec raison, que les observations faites sur les cadavres de personnes, en qui

(1) *nb. supra.*

les organes de la respiration avoient beaucoup souffert par le sang qui s'y étoit engorgé, pouvoient être d'un grand usage pour l'explication de ce phénomène. Effectivement, si cette proportion des veines aux artères du pòumon demeure moindre, même dans ceux en qui le sang apporté par les veines du pòumon souffre des obstacles qui l'arrêtent dans son passage au ventricule droit du coeur, il s'ensuit de là que la cause de cette différente capacité des vaisseaux dont nous parlons, doit se trouver dans la structure même des veines du pòumon, & non dans le changement qu'y produit le sang qui les remplit.

La chose devient indubitable, si l'on examine l'insertion des veines du pòumon dans leur ample sinus; on apperçoit évidemment qu'il y a des raisons mechaniques, en vertu desquelles ces veines doivent être plus étroites que les autres veines du corps & que l'artère du pòumon. En effet les veines du pòumon s'insertent (*fig. 2. lett. E.F.G.H.I.*) dans un sac quarré membraneux d'une très grande largeur, qui s'appelle le sinus, ou sac pulmonal; & cette insertion se fait par des endroits tout à fait différens. Ce sinus pulmonal reçoit le sang des veines du pòumon, & se vuide dans le ventricule gauche du coeur. Or dans le coeur sur lequel roule ce Mémoire, le ventricule avec l'oreille gauche (*fig. 2. lett. D.*) qui lui sert d'appendice, pouvoit contenir plus de sang que le ventricule gauche n'en recevoit en une fois. Car dans l'état de dilatation où se trouvoit ce coeur, la proportion de ce sinus pulmonal au ventricule gauche étoit beaucoup plus grande qu'elle ne l'est naturellement; & cette grandeur étoit tellement augmentée, que sa hauteur qui n'a coutume d'être qu'égale à la moitié de la hauteur du ventricule postérieur, avoit autant de longueur qu'en a ce ventricule depuis sa base jusqu'à sa pointe, lorsque ce sinus & le ventricule eurent été remplis; ce qui faisoit 32 lignes, pied de Paris; & pour sa largeur, depuis l'oreille gauche jusqu'au bord droit du sinus, elle étoit de 30 lignes, quoique naturellement elle n'aille pas au delà de vingt. Quant à l'espace depuis sa paroi postérieure jusqu'à celle qui sépare le sinus droit de la veine cave du sinus pulmonal, dans l'endroit



où il étoit le plus étroit, il avoit 19 lignes; & dans celui où il étoit le plus large, il en avoit 22; de sorte que cela faisoit une cavité quarrée extrêmement dilatée, qui est marquée dans la fig. 2. par la lettre C. Sa capacité s'étoit pareillement accruë en raison de sa grandeur, & il pouvoit contenir jusqu'à douze onces, au lieu que le ventricule gauche n'en contenoit pas au delà de quatre. Ainsi cet accroissement passoit le triple de la capacité naturelle du sinus pulmonal: observation, qui fait bien voir que le sinus pulmonal est susceptible d'une extraordinaire dilatation. De plus c'est une chose reconnuë, que la pression sur les cotés des vaisseaux dilatables s'accroit en raison de la masse, ou de la capacité; en sorte qu'un vaisseau dilatable qui a de l'amplitude, est bien plus dilaté par le fluide qu'il contient, qu'un canal qui le reçoit par un orifice étroit. La pression du fluide sur le canal se réduit même presque à rien, à proportion que son embouchure est moindre par rapport au vaisseau dans lequel elle s'infere. Or l'embouchure de la plus grande des veines du pòumon par rapport à la cavité où elle s'infere, est comme 49: 1118; d'où l'on voit que la pression du sang sur ce canal est très petite à proportion de celle qui a lieu sur le sac pulmonal; & que par une conséquence de son plus grand diamètre, ce sac est bien plus aisément dilaté par le sang qui y entre, s'il rencontre de la résistance quand il veut en sortir, que ne le sont les veines du pòumon. Car celles-ci s'infèrent en divers endroits (*fig. 2. lett. E.F.G.H.I.*) dans l'ample sinus pulmonal; & le sang qui aborde ainsi par plusieurs petits canaux, peut couler tout à fait librement dans ce sinus, sans exercer aucune pression sur ces canaux, pourvu qu'il se décharge dans le sinus, dont il pressera alors & dilatera les cotés, après avoir quitté le canal où il couloit librement. De plus, dans l'état naturel, les veines du pòumon trouvent ce sinus pour la plus grande partie vidé lorsqu'il a chassé dans le ventricule gauche du coeur le sang qu'il a reçu; en sorte qu'une onde de sang, amenée par le pòuls précédent, est jettée du sinus dans le ventricule, sans que les veines du pòumon éprouvent dans leur évacuation aucune résistance de la part du sang qui

qui a été précédemment dans le sinus. Le sang coulant donc avec une parfaite liberté des poumons dans le sinus pulmonal par ces canaux divergens des veines du poumon, ne sauroit les dilater. Mais il leur arrive ce qui résulte clairement de nôtre Observation, & qui est confirmé par les Loix de l'Hydrostatique ; c'est que le sinus qui a de l'amplitude est plus facilement dilaté, que les canaux des veines du poumon, qui sont étroits. D'où il s'ensuit que, si le sinus a été évacué, le sang qui coule par les veines du poumon, ne sauroit naturellement leur faire souffrir aucune pression. Comme outre cela le chemin des veines au sinus pulmonal par les poumons est très court, le sang peut exercer d'autant moins de pression sur ces canaux. Toutes les raisons de dilatation que nous observons dans les autres veines du corps humain, n'ont aucun lieu par rapport aux veines du poumon. Car les premières ont un beaucoup plus grand espace à parcourir par tout le corps que celles-ci ; & dans ce long espace, où il ne leur reste que la force qu'elles conservent de l'impression des artères, pour pousser le sang qui par le poids même de sa masse résiste à son cours, le mouvement des muscles venant à manquer, le sang doit revenir par les veines au sinus droit du coeur ; mais il rencontre tant d'obstacles à surmonter en son chemin, qu'il est d'une parfaite nécessité que la masse du sang ainsi retardée dilate les canaux des veines dans tout le reste du corps. Outre cela le sang des veines du corps trouve à sa sortie pour entrer dans le sinus & le ventricule droit du coeur, beaucoup plus de difficulté, que celui des veines du poumon. Car les veines caves, la supérieure & l'inférieure, forment par leur concours le sinus droit, dans lequel l'onde supérieure du sang peut presser l'inférieure, soit que le corps ait une situation droite, ou penchée ; & ces veines ont de fort grandes embouchures, par lesquelles elles s'inferent dans leur sinus, où elles portent une beaucoup plus grande quantité de sang que les veines du poumon dans le leur. Nôtre Observation confirme encore que le sinus droit n'est pas si dilatable que le sinus pulmonal, puisque celui-ci s'étoit élargi

Z 2

élargi presque le double plus que l'autre, au lieu que naturellement le sinus droit a coutume d'être plus grand que le gauche, ou du moins de lui être égal. De plus, le sang du ventricule droit du coeur trouve beaucoup plus d'obstacles à son passage par le pòumon à travers la foible artère du pòumon, que le sang du ventricule gauche n'en rencontre naturellement par l'aorte. Or dès que la sortie du sang hors du sinus droit est empêchée, il est forcé de croupir dans les veines caves & des les dilater; & ces veines par la structure de leur sinus cedent davantage, & sont beaucoup plus lâches que les veines du pòumon. Au contraire il paròit par ce qui a été dit ci-dessus, que lorsqu'il y a des obstacles à la sortie du sang, le grand sinus pulmonal se dilate, mais que cela n'arrive point aux veines étroites du pòumon; d'où il suit que la raison pour laquelle ces veines ont des proportions moindres que celles des autres veines du corps, & de l'artère du pòumon qui y répond, consiste principalement dans leur insertion à l'ample sinus pulmonal, qui produit un défaut de résistance & de pression de la part du sang qui y est contenu, & qui passe à travers ces veines. Puisque toutes les causes, qui produisent la dilatation des veines dans le reste du corps, n'ont aucun lieu à l'égard de celles du pòumon, il est clair qu'en vertu de leur structure & de leur insertion, elles ne peuvent changer leur diamètre naturel, suivant la règle; la cause cessant, l'effet cesse aussi.

Je suis donc bien éloigné de croire, avec *Helvetius* & d'autres *Physiciens*, que le rafraichissement & la condensation du sang soient la cause pour laquelle ces veines sont plus étroites. Cette cause n'est point suffisante pour produire cet état des veines, & pour le conserver, lorsque la libre sortie du sang hors du ventricule gauche est arrêtée, comme cela a lieu dans le cas de nôtre Observation, où la proportion de ces veines est demeurée la même, quoique la capacité du sinus pulmonal eut été augmentée.

Ce n'est pas au reste sans une très grande utilité que la nature a fait le sinus pulmonal si dilatable, & qu'elle a mis les veines du pòumon à l'abri de la pression du sang; car par cette structure il arrive que, de la même

ma-

maniere que le ventricule droit peut contenir le sang, qui est arrêté à son entrée dans l'artère du poumon, & à son passage par les poumons; de même aussi, le sinus pulmonal peut garder le sang apporté par les veines du poumon, que le ventricule gauche ne reçoit pas. Cet arrangement auroit pu devenir très aisément préjudiciable au corps, si les veines du poumon avoient eu la même dilatabilité que celles du reste du corps. En effet en s'étendant elles boucheroient le passage au sang qui arrive par les petits rameaux de l'artère du poumon; & étant trop dilatées elles agiroient d'autant plus avec les artères pour presser les cellules des poumons, & refuser l'entrée à l'air. La Nature a donc voulu, que le sang, après avoir surmonté les défilés étroits des petits rameaux de l'artère du poumon, pût refluer librement par les veines dans le sinus pulmonal. C'est pour cela qu'elle a ouvert cinq embouchures, ou petits troncs, qui aboutissent à un grand sac dilatable, où elles peuvent porter leur fluide librement & sans risque qu'il régorge. Car la cavité du ventricule gauche étant moindre, & n'ayant aucun mouvement de pulsation, reçoit une quantité de sang moindre que celle qui est apportée de l'artère du poumon par les veines du poumon; or ce qui demeure dans les veines y croupissant, accableroit les poumons, & causeroit des oppressions continuelles, s'il n'y avoit été pourvu par la fabrique du sinus pulmonal, qui contient le reste du sang du ventricule gauche, sans en recevoir aucun dommage, & empêche par la facilité qu'il a à se dilater une trop grande expansion des veines du poumon, qui nuiroit à la respiration. La jeune fille, dont le coeur étoit dans l'état extraordinaire que j'ai décrit, n'auroit pu même vivre si longtems, si le sinus pulmonal par sa dilatabilité n'avoit suffi à contenir & garder le sang arrêté à sa sortie par l'aorte. Car ce sang auroit tellement dilaté les veines du poumon, dans lesquelles il auroit autrement falu qu'il croupit, qu'il auroit fermé l'entrée, & au sang qui arrivoit par l'artère du poumon, & à l'air, par la compression que les vaisseaux gonflés de sang auroient causée aux cellules des poumons; ce qui auroit avancé de beaucoup la suffocation.



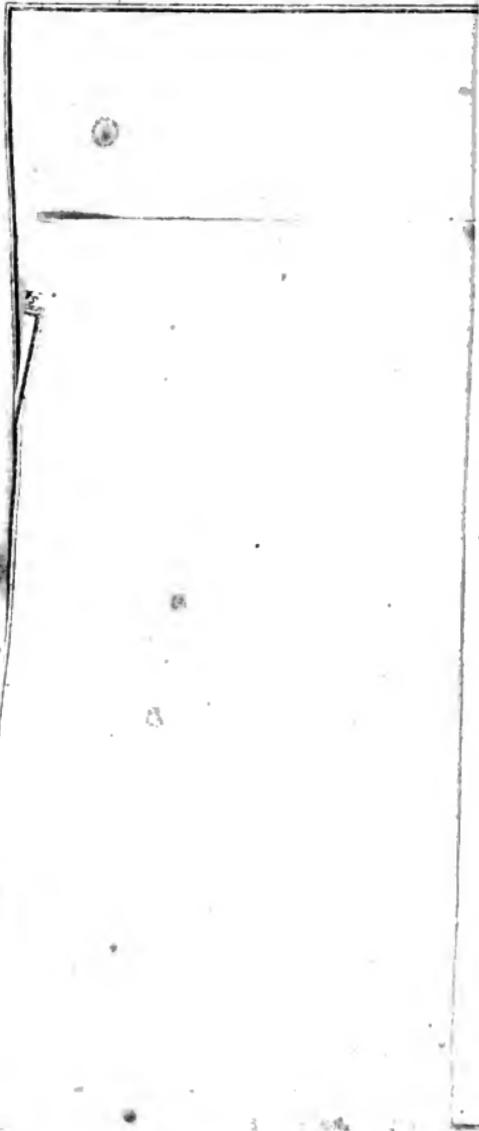
EXPLICATION DES FIGURES.

La premiere Figure représente la face anterieure du Coeur dilaté.

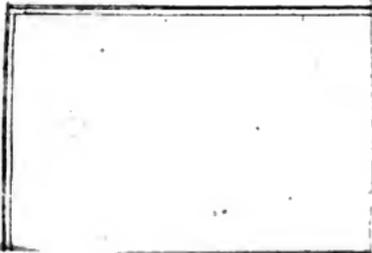
- A. La convexité anterieure du Coeur.
- B. La surface du ventricule droit.
- C. La partie anterieure du ventricule droit, qui doit être vüe.
- D. L'Oreillette droite.
- E. La veine Cave superieure.
- F. L'Artère du pöümon, sortant du ventricule droit.
- G. L'Artère Aorte trop étroite.
- H. La Souclaviere droite.
- I. Son rameau carotide droit.
- K. La Souclaviere gauche.
- L. Le rameau carotide gauche.
- M. L'oreillette gauche du Coeur.
- N. Le sinus pulmonal qui avance entre les vaisseaux dans la partie posterieure du coeur.
- O. La veine pulmonale droite superieure.
- P. Le rameau de la veine pulmonale droite inferieure.

FIGURE II. La face posterieure du même coeur.

- A. La face convexe du ventricule gauche, ou posterieur.
- B. La partie posterieure du ventricule droit.
- C. Le sinus pulmonal fort ample, & s'eleve beaucoup au dessus du sinus droit.
- D. L'oreillette gauche, attachée au bord droit du sinus.
- E. La veine pulmonale droite supérieure, & très grande.
- F. La veine pulmonale droite moyenne, & très petite.
- G. La veine pulmonale droite inferieure.
- H. La veine pulmonale gauche superieure.
- I. La veine pulmonale gauche inferieure.
- K. Le tronc de la veine coronaire.
- L. L'Artere Aorte qui descend en faisant un Arc.
- M. Le rameau droit de l'Artère pulmonale.
- N. Son rameau gauche coupé.
- O. L'Artere souclaviere droite.
- P. La carotide droite.
- Q. La Souclaviere gauche.
- R. La carotide gauche.
- S. La veine cave superieure.



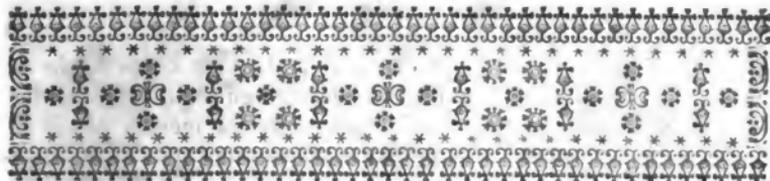
6



MEMOIRES
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES
SCIENCES
ET
BELLES LETTRES.

CLASSE DE MATHEMATIQUE.

* * *



DECOUVERTE
D'UN NOUVEAU PRINCIPE DE MECANIQUE,
PAR M. EULER.

Un corps est appellé solide, dont l'intérieur n'est assujetti à aucun changement, ou dont toutes les parties conservent constamment la même situation entr'elles, quelque mouvement que puisse avoir le corps entier. Nonobstant cette ferme & invariable liaison des parties, un corps solide peut recevoir une infinité de mouvemens differens, dont la determination & les loix, qui s'y observent, sont l'objet de la Mecanique, ou Dynamique: & c'est par là, que cette science se distingue de l'Hydrodynamique, ou Hydraulique, qui s'occupe dans la recherche du mouvement des corps fluides, dont toutes les parties sont tellement déagées les unes des autres, que chacune peut avoir un mouvement à part. Entre ces deux especes de corps on peut constituer une moyenne, qui renferme les corps flexibles, dont la figure est susceptible d'une infinité de changemens: mais la considération du mouvement de ces corps se reduit aisément à la Mecanique, & peut être développée par les mêmes principes, de sorte que dans cette Science il ne s'agit que des loix du mouvement, qui regardent les corps solides.

II. Entre l'infinité des mouvemens, dont un corps solide est susceptible, le premier, qu'il faut considérer, est celui, où toutes les parties demeurent constamment dirigées vers les mêmes points de l'espace absolu. C'est à dire, si nous concevons une ligne droite tirée par deux points quelconques du corps, cette ligne conservera toujours la même direction, ou ce qui revient au même, elle demeurera perpétuellement parallèle à elle-même. Un tel mouvement est nommé purement progressif, dont la propriété consiste en ce qu'à chaque instant toutes les parties du corps se meuvent avec des vitesses égales selon la même direction. Ainsi lorsqu'un corps se meut d'un mouvement purement progressif, il suffit de savoir le mouvement d'un seul de ses élémens, c'est à dire, le chemin qu'il parcourt avec la vitesse à chaque endroit, pour connoître le mouvement du corps tout entier.

III. Or un corps, quoique solide, peut recevoir une infinité d'autres mouvemens; car il peut arriver qu'un point du corps demeurant immobile, tout le corps tourne autour de ce point; & il est clair que dans ce cas la vitesse des différentes parties de ce corps ne sera plus la même, & que la direction du mouvement sera différente dans les différentes parties du corps. Neantmoins dès qu'on fait le mouvement d'un seul point de ce corps, pendant qu'un autre point demeure en repos, on sera en état de déterminer le mouvement de tous les autres points du corps pour le même instant; car, puisque le corps est solide, il faut, que tous ses points conservent toujours la même situation par rapport à ces deux, dont l'un est en repos, & le mouvement de l'autre connu. Ce mouvement de rotation se peut aussi joindre au mouvement purement progressif, d'où résulte un mouvement mixte, tel que nous observons dans la Terre, dont toutes les parties se meuvent en sorte que le mouvement de chacune est différent du mouvement de toutes les autres, tant par rapport à la vitesse, qu'à l'égard de la direction.

IV. Mais

IV. Mais comme le mouvement de rotation peut varier à l'infini, on n'a considéré jusqu'ici dans la Mécanique qu'une seule espèce; faite de principes suffisans pour ramener les autres au calcul. Cette espèce renferme les cas, où un corps tourne autour d'un axe, ou immobile, ou qui demeure constamment parallèle à soi-même, pendant que le corps se meut d'un mouvement progressif. Car dans ce dernier cas on peut décomposer le mouvement du corps en deux, dont l'un est purement progressif, & l'autre se fait autour d'un axe fixe, conservant toujours la même direction. C'est ainsi qu'on se représente le mouvement de la Terre, en le décomposant dans le mouvement annuel, qu'on regarde comme purement progressif, & dans le mouvement diurne, qui se fait autour de l'axe de la Terre, entant qu'on regarde cet axe comme constamment dirigé vers les mêmes points du Ciel; faisant abstraction tant de la précession des équinoxes, que de la nutation de l'axe de la Terre.

V. Quelque composé que soit le mouvement d'un corps solide, on le peut toujours décomposer en un mouvement progressif & en un mouvement de rotation. Le premier s'estime par le mouvement du centre de gravité du corps, & il est toujours permis de considérer ce mouvement séparément & indépendamment de l'autre mouvement de rotation; & cette circonstance nous fournit l'avantage, que nous pouvons toujours réciproquement considérer le mouvement de rotation indépendamment du mouvement progressif, s'il y en a; ou on peut entreprendre la recherche du mouvement de rotation, tout comme si le corps n'avoit aucun mouvement progressif. Pour cet effet on n'a qu'à imprimer dans la pensée à l'espace, où le corps se trouve, un mouvement progressif égal & contraire au mouvement du centre de gravité du corps, & par ce moyen on obtiendra le cas, où le centre de gravité du corps demeure en repos, quelque mouvement de rotation que puisse avoir le corps.

VI. Donc, quelque mouvement qui ait été imprimé d'abord à un corps solide, & de quelques forces qu'il soit sollicité ensuite, pour déterminer son mouvement à chaque instant, on commencera par



considérer le corps , comme si toute sa masse étoit réunie dans son centre de gravité, & alors on déterminera par les principes connus de la Mécanique le mouvement de ce point produit par les forces sollicitantes ; ce sera le mouvement progressif du corps. Après cela on mettra ce mouvement progressif à part, & on considérera ce même corps, comme si son centre de gravité étoit immobile, pour déterminer le mouvement de rotation, ayant égard tant au mouvement imprimé au commencement, qu'aux forces dont il doit être altéré dans la suite. Et quand on sera venu à bout de cette recherche, en combinant ensemble ces deux mouvemens trouvés separement, on fera en état d'assigner pour chaque instant le vrai mouvement dont le corps sera porté.

VII. Supposant donc le centre de gravité d'un corps solide quelconque en repos, ce corps sera néanmoins susceptible d'une infinité de mouvemens differens. Or je démontrerai dans la suite, que, quel que soit le mouvement d'un tel corps, ce sera pour chaque instant non seulement le centre de gravité qui demeure en repos, mais il y aura aussi toujours une infinité de points situés dans une ligne droite, qui passe par le centre de gravité, dont tous se trouveront également sans mouvement. C'est à dire, quel que soit le mouvement du corps, il y aura en chaque instant un mouvement de rotation, qui se fait autour d'un axe, qui passe par le centre de gravité : & toute la diversité qui pourra avoir lieu dans ce mouvement, dépendra, outre la diversité de vitesse, de la variabilité de cet axe, autour duquel le corps tourne à chaque instant ; ou bien la question revient à ce qu'on cherche, si le corps tournera constamment autour du même axe, qui seroit par conséquent immobile, ou si l'axe de rotation changera lui même de situation, de sorte que le corps tourne successivement autour de diverses lignes, qui passent par son centre de gravité.

VIII. Pour faire voir maintenant combien on est avancé jusqu'ici dans la détermination de ces mouvemens de rotation, dont un corps solide est susceptible, je remarque que les principes de Mécani-

que



que, qui ont été établis jusqu'à présent, ne sont suffisans, que pour le cas, où le mouvement de rotation se fait continuellement autour du même axe. Donc, puisqu'on peut nommer les extrémités de cet axe les poles du corps, c'est le cas où les poles du corps demeurent constamment aussi bien en repos, que le centre de gravité. Or dès que l'axe de rotation ne demeure plus le même, & que les poles, autour desquels le corps tourne, changent eux-mêmes, alors les principes de Mécanique connus jusqu'ici ne sont plus suffisans à déterminer ce mouvement. Il s'agit donc de trouver & d'établir de nouveaux principes, qui soient propres à ce dessein; & cette recherche fera le sujet de ce Mémoire, dont je suis enfin venu à bout après plusieurs essais inutiles, que j'ai fait depuis long-tems.

IX. Mais, avant que d'entrer dans cette recherche, il sera à propos de déterminer plus exactement les cas, où un corps solide peut tourner autour d'un axe immobile passant par son centre de gravité, afin qu'on puisse mieux juger, en quelles occasions les principes connus de Mécanique peuvent être employés avec succès : & de là on connoitra en même tems, que dans tous les autres cas ces principes ne seront plus suffisans, mais qu'il faut avoir recours à ces principes nouveaux, dont j'entreprends ici la recherche. Or, pour juger si un corps peut tourner autour d'un axe immobile, ou non? il faut avoir égard tant à la constitution du corps même, qu'aux forces dont il est sollicité. Car, quand même il n'y a point de forces, qui agissent sur le corps, dès qu'il commence à tourner autour de quelque axe, chaque particule sera poussée par la force centrifuge; & ce n'est que dans le cas, où toutes ces forces centrifuges se détruisent mutuellement, que le mouvement autour de cet axe immobile pourra subsister.

X. Soit donc un corps solide quelconque, qui tourne librement autour d'un axe immobile Aa , qui passe par son centre de gravité O . Je considérerai cet axe Aa comme perpendiculaire au plan de la planche, dans lequel soit le centre de gravité O ; & dans ce plan je conçois

A a 3

deux

deux autres axes BOb & COc , normales tant entr'eux qu'au premier axe AOa : & c'est par rapport à ces trois axes, que je déterminerai la position de chaque élément du corps pour un instant quelconque. Car il est clair, que ces deux autres axes BOb & COc , entant qu'ils traversent le corps, tourneront aussi avec le corps autour du premier axe AOa , qui est l'axe de rotation, & qui demeure immobile par hypothèse. Donc le point C de l'axe OC se mouvra en vertu du mouvement rotatoire par un arc de cercle $C\gamma$, dont le centre est en O sur le plan BOC : & si nous posons la distance $OC = f$ & la vitesse du point C due à la hauteur v , de sorte que la vitesse même sera exprimée par Vv , la vitesse de tout autre point du corps sera partout à sa distance de l'axe AOa comme Vv à f : ou bien $\frac{Vv}{f}$ marquera partout ce qu'on nomme la vitesse angulaire, ou la vitesse de rotation.

XI. Cela posé, soit Z un élément quelconque du corps, dont la masse soit indiquée par dM , la masse du corps entier étant $= M$; qu'on tire de ce point Z sur le plan BOC la perpendiculaire ZX , qui sera parallèle à l'axe de rotation AOa , & du point Y à OC la perpendiculaire YX : qu'on nomme de plus $OX = x$, $XY = y$ & $YZ = z$, qui feront les trois coordonnées orthogonales, par lesquelles le lieu du point Z est déterminé. Soit la droite ZV perpendiculaire à l'axe de rotation AO , & elle sera parallèle & égale à la droite YO , & partant il sera aussi $OV = YZ = z$. Donc la distance du point Z à l'axe de rotation sera $ZV = OY = \sqrt{xx + yy}$, d'où la vitesse du point Z , dont il tournera autour de l'axe AO , sera à sa distance $\sqrt{xx + yy}$ comme Vv est à f . Par conséquent la vitesse du point Z sera $= \frac{Vv(\sqrt{xx + yy})}{f}$, & la hauteur due à cette vitesse $= \frac{v(\sqrt{xx + yy})}{ff}$.

XII. De

XII. De là il s'en suit que la force centrifuge de l'élément Z

$$= dM, \text{ fera } = \frac{2v(xx+yy)}{ff} \cdot \frac{dM}{V(xx+yy)} = \frac{2vdM}{ff} V(xx+yy).$$

où dM marque le poids, que cet élément auroit aux environs de la terre. C'est donc de cette force que l'élément Z tachera de s'éloigner de l'axe AO selon la direction VZ, & partant l'effet de cette force fera le même, que si l'axe de rotation étoit sollicité au point V selon la direction VZ par une force = $\frac{2vdM}{ff} V(xx+yy)$. Donc, puisqu'il

résulte de chaque élément du corps une force semblable qui agit sur l'axe de rotation AO, pour qu'il demeure néanmoins immobile, il faut que toutes ces forces se détruisent mutuellement. Car à moins que cela n'arrive, il est clair que l'axe de rotation ne sauroit demeurer immobile, mais comme il est supposé libre, il cederoit à la force résultante; & tomberoit dans le cas, qui ne sauroit plus être développé par les principes déjà établis de la Mécanique.

XIII. Décomposons chacune de ces forces VZ en deux autres dont les directions soient parallèles aux axes OC & OB, & puisque VZ est parallèle & égale à OY = $V(xx+yy)$, la force qui agira sur l'axe de rotation OA en V selon la direction parallèle à OC

$$\text{fera } = \frac{x}{V(xx+yy)} \cdot \frac{2vdM}{ff} V(xx+yy) = \frac{2vxdM}{ff} \text{ \& la force}$$

selon la direction parallèle à OB fera = $\frac{2vydM}{ff}$. Ayant donc

réduit toutes les forces centrifuges à deux espèces, dont l'une agit sur l'axe de rotation en des directions parallèles à OC & l'autre en des directions parallèles à OB, pour que l'axe de rotation n'en soit point altéré, il faut que toutes les forces de chaque espèce se détruisent mutuellement. Premièrement donc, il faut que la somme de toutes les forces de l'une & de l'autre espèce évanouisse, ce qui donne

$$\frac{\int 2vxdM}{ff} = 0$$

ou



ou $\frac{2v}{ff} \int x dM = 0$ & $\frac{2v}{ff} \int y dM = 0$: ou bien il faut qu'il soit $\int x dM = 0$ & $\int y dM = 0$. Or cette condition se trouve remplie dès que nous supposons, que l'axe de rotation AOa passe par le centre de gravité du corps O .

XIV. Mais cette seule condition ne suffit pas pour maintenir l'axe de rotation AOa en repos, il faut outre cela que tous les momens de toutes les forces de chaque espece, se détruisent mutuellement. Car la première condition ne délivre l'axe de rotation que du mouvement progressif, & cette seconde condition est requise pour empêcher, qu'il ne s'incline de quelque côté vers le plan BCO . Or le moment des forces $\frac{2vx dM}{ff}$, qui agissent sur le point V de l'axe, étant réduit au centre de gravité O fera $= \frac{2vxz dM}{ff}$, & le moment de chaque force de l'autre espece sera $= \frac{2v'yz dM}{ff}$. Donc cette seconde condition qui doit empêcher l'inclinaison de l'axe de rotation, exige qu'il soit tant $\frac{\int 2vxz dM}{ff} = 0$ que $\frac{\int 2v'yz dM}{ff} = 0$, ou puisque pour l'instant présent $\frac{2v}{ff}$ est une quantité constante, il faut qu'il soit $\int xz dM = 0$, & $\int yz dM = 0$.

XV. Donc, pour qu'un corps solide puisse tourner librement autour d'un axe AOa immobile, il faut premièrement que cet axe passe par le centre de gravité O du corps, & outre cela il est nécessaire, que la matiere, dont le corps est composé, soit tellement disposée autour de cet axe, qu'il soit tant $\int xy dM = 0$ que $\int yz dM = 0$. On voit bien que cette dernière condition peut ne pas avoir lieu, quoique l'axe de rotation passe par le centre de gravité; & partant dans ce cas,

il

il sera impossible de déterminer par les principes connus de Mécanique la continuation du mouvement, après que le corps aura reçu un mouvement quelconque autour d'un tel axe. Car alors dès le commencement l'axe de rotation s'inclinera, & le corps tournera à chaque instant autour d'un autre axe, ce qui rendra impossible l'application des principes, dont on se sert ordinairement dans la détermination des mouvemens de rotation.

XVI. Mais si l'axe de rotation passe non seulement par le centre de gravité du corps, mais qu'il y ait aussi tant $\int x z dM = 0$ que $\int y z dM = 0$, alors quelque mouvement de rotation que le corps puisse avoir reçu autour de cet axe, ce mouvement se continuera uniformément, sans que l'axe souffre le moindre changement; ou le corps tournera autour de cet axe immobile d'un mouvement uniforme, à moins que le corps ne soit sollicité par quelque force externe. Or il peut arriver que des forces externes agissent sur le corps sans troubler la position de l'axe; c'est lorsque la moyenne direction de ces forces tombe dans le plan BOC, perpendiculaire à l'axe de rotation dans le centre de gravité même du corps O. Car alors ces forces n'auront point de moment ni par rapport à l'axe BO ni à CO, & partant toute la force sera employée ou à accélérer ou à retarder le mouvement de rotation autour de l'axe AO, sans altérer l'axe même. Et c'est ce cas, où l'on peut déterminer ces changemens causés par des forces externes à l'aide des principes connus de Mécanique.

XVII. Or si la moyenne direction des forces, qui agissent sur le corps, ne se trouve pas dans le plan BOC, l'axe de rotation AO ne pourra pas demeurer immobile, mais il s'inclinera vers le côté où il sera forcé par le moment de ces forces. Ainsi, quoique l'axe ait les propriétés, qui viennent d'être expliquées, les forces le rendront mobile, & sans la découverte de nouveaux principes de Mécanique on ne fera pas en état de développer ce cas, où l'axe de rotation ne sauroit demeurer immobile. Donc toutes les fois que les conditions marquées ne se rencontrent pas dans l'axe de rotation, ou que les



forces sollicitantes renferment un moment pour incliner l'axe de rotation, ou que l'un & l'autre arrive à la fois, il faut recourir à ces nouveaux principes pour déterminer les changemens, qui seront causés tant dans le mouvement de rotation, que dans la position de l'axe, autour duquel le corps tournera à chaque instant. Or pendant tous ces changemens on peut toujours supposer, que le centre de gravité du corps demeure immobile.

XVIII. Quoiqu'il s'agit ici de principes nouveaux, entant qu'ils ne sont pas encore connus ou étalés par les Auteurs, qui ont traité la Mécanique, on comprend néanmoins, que le fondement de ces principes ne sauroit être nouveau, mais qu'il est absolument nécessaire; que ces principes soient déduits des premiers principes, ou plutôt des axiomes, sur lesquels toute la doctrine du mouvement est établie. Ces axiomes se rapportent à des corps infiniment petits, ou tels, qui ne soient susceptibles d'autre mouvement, que de progressif; & c'est de là que tous les autres principes du mouvement doivent être déduits, tant ceux qui servent à déterminer les mouvemens des corps solides que des fluides: tous ces autres principes dérivés n'étant que des applications des axiomes selon les diverses manières, dont les corps sont composés des élémens, & selon la diversité du mouvement, dont toutes les parties du corps sont susceptibles.

XIX. On trouve ordinairement plusieurs tels principes, qui semblent devoir être mis au rang des axiomes de la Mécanique, puisqu'ils se rapportent aux mouvement des corps infiniment petits; or je remarque que tous ces principes se réduisent à un seul, qu'on peut regarder comme l'unique fondement de toute la Mécanique & des autres Sciences, qui traitent du mouvement des corps quelconques. Et c'est sur ce seul principe, que doivent être établis tous les autres principes, tant ceux qui sont déjà reçus dans la Mécanique & l'Hydraulique, & dont on se sert actuellement pour déterminer le mouvement des corps solides & fluides; que ceux aussi qui ne sont pas encore connus, & dont nous avons besoin pour développer tant les cas marqués

qués cy-dessus des corps solides, que plusieurs autres qui se trouvent dans les corps fluides. Car dans tous ces cas il ne s'agit que d'y appliquer adroitement ce principe fondamental, dont je viens de parler, & que je m'en vai expliquer plus soigneusement.

EXPLICATION DU PRINCIPE GENERAL ET FONDAMENTAL DE TOUTE LA MECANIQUE.

XX. Soit un corps infiniment petit, ou dont toute la masse soit réunie dans un seul point, cette masse étant $= M$; que ce corps ait reçu un mouvement quelconque, & qu'il soit sollicité par des forces quelconques. Pour déterminer le mouvement de ce corps, on n'a qu'à avoir égard à l'éloignement de ce corps d'un plan quelconque fixe & immobile; soit à l'instant présent la distance du corps à ce plan $= x$; qu'on décompose toutes les forces qui agissent sur le corps, selon des directions, qui soient ou parallèles au plan, ou perpendiculaires, & soit P la force qui résulte de cette composition selon la direction perpendiculaire au plan, & qui tachera par conséquent ou à éloigner ou à rapprocher le corps du plan. Après l'élément du tems dt , soit $x + dx$ la distance du corps au plan, & prenant cet élément dt pour constant, il sera $2M dx = + P dt^2$, selon que la force P tend ou à éloigner ou à approcher le corps du plan. Et c'est cette formulé seule, qui renferme tous les principes de la Mécanique.

XXI. Pour mieux comprendre la force de cette formulé, il faut expliquer à quelles unités se rapportent les diverses quantités M , P , x & t , qui s'y trouvent. Or d'abord il est à remarquer, que M marquant la masse du corps, exprime en même tems le poids que ce corps auroit aux environs de la superficie de la terre; de sorte que la force P étant aussi réduite à celle d'un poids, les lettres M & P contiennent des quantités homogènes. Ensuite la vitesse du corps dont il s'éloigne du plan étant comme $\frac{dx}{dt}$; si nous supposons, que

cette vitesse soit égale à celle qu'un corps grave acquiert en tombant de la hauteur v , il faut prendre $\frac{dx^2}{dt^2} = v$, ou l'élément du tems sera $dt = \frac{dx}{\sqrt{v}}$; d'où l'on connoit le rapport entre le tems t & l'espace x .

XXII. Comme cette formule ne détermine que l'éloignement ou l'approchement du corps par rapport à un plan fixe quelconque, pour trouver le vrai lieu du corps à chaque instant, on n'aura qu'à le rapporter en même tems à trois plans fixes, qui soient perpendiculaires entr'eux. Donc, comme x marque la distance du corps à un de ces plans, soient y & z ses distances aux deux autres plans: & après avoir décomposé toutes les forces qui agissent sur le corps, suivant des directions perpendiculaires à ces trois plans, soit P la force perpendiculaire qui en résulte sur le premier, Q sur le second, & R sur le troisième. Supposons que toutes ces forces tendent à éloigner le corps de ces trois plans; car en cas qu'elles tendent à le rapprocher, on n'auroit qu'à faire les forces negatives. Cela posé, le mouvement du corps sera contenu dans les trois formules suivantes:

$$\text{I. } 2Mddx = Pdt^2; \text{ II. } 2Mddy = Qdt^2; \text{ III. } 2Mddz = Rdt^2.$$

XXIII. Si le corps n'est sollicité par aucune force, de sorte que $P = 0$, $Q = 0$, $R = 0$, les trois formules trouvées, à cause de dt constant, se réduiront par l'intégration à celles-cy:

$$Mdx = A dt; \quad Mdy = B dt; \quad \& \quad Mdz = C dt.$$

d'où l'on voit d'abord, que dans ce cas le corps se mouvra dans une ligne droite, avec un mouvement uniforme; & partant ces formules renferment en soi la première loi du mouvement, en vertu de laquelle tout corps étant en repos y demeure; or étant en mouvement le corps continué uniformément selon la même direction, à moins qu'il ne soit sollicité par quelque force de dehors. Mais il est clair que

nos

nos formules ne se bornent point à cette grande loi, elles renferment outre cela les loix, suivant lesquelles des forces quelconques agissent sur les corps. Par conséquent le principe que je viens d'établir contient tout seul tous les principes qui peuvent conduire à la connoissance du mouvement de tous les corps, de quelque nature qu'ils soient.

XXIV. C'est donc de ce même grand principe, d'où il faudra dériver les règles, dont nous avons besoin pour déterminer le mouvement d'un corps solide, lorsque l'axe de rotation ne demeure pas immobile. Pour cet effet il faudra considérer non seulement tous les élémens du corps, mais aussi leur liaison mutuelle, en vertu de laquelle tous les élémens conservent entr'eux le même ordre & les mêmes distances. Car le mouvement du corps entier est composé des mouvemens de tous ses élémens, & le mouvement de chacun doit suivre le principe, que je viens d'expliquer, entant que chaque élément participe des forces, qui agissent sur le corps, & qu'il est outre celz sollicité par de certaines forces, qui l'empêchent, qu'il n'abandonne la connexion avec les autres. Or avant que de déterminer cet effet des forces, auxquelles les élémens sont assujettis, il faut considérer en general le mouvement, dont un tel corps est susceptible.

**DÉTERMINATION DU MOUVEMENT EN GENERAL,
DONT UN CORPS SOLIDE EST SUSCEPTIBLE, PENDANT QUE
SON CENTRE DE GRAVITÉ DEMEURE EN REPOS.**

XXV. Soit donc O le centre de gravité du corps, supposé en repos, qu'on considère trois plans fixes, qui se croisent perpendiculairement dans ce point O . Ou ce qui revient au même, considérons trois axes AO , BO , CO qui se rencontrent en O à angles droits, dont deux BO , CO soient sur le plan de la table, & le troisième AO y soit perpendiculaire. Ces trois axes détermineront les trois

Fig. II.

plans normales entr'eux, dont je viens de parler, & qui seront AOB, AOC, & BOC, dont celui-cy est le plan de la table. Or je supposerai que ces plans, & partant aussi ces trois axes, demeurent immobiles, pendant que le corps se meut d'un mouvement quelconque; soit centre de gravité restant pourtant toujours en O sans mouvement. C'est pour avoir des lieux fixes, par rapport auxquels on puisse déterminer à chaque instant la situation du corps.

XXVI. Soit maintenant un élément quelconque du corps en Z, duquel on baïsse sur le plan BOC la perpendiculaire ZY, & du point Y à OC la normale YX: qu'on nomme $OX = x$, $XY = y$ & $YZ = z$: & $OX = x$ marquera la distance du point Z au plan AOB; $XY = y$ sa distance au plan AOC, & $YZ = z$ sa distance au plan BOC. A présent, quel que soit le mouvement du point Z, on le pourra résoudre selon les directions de ces trois axes; supposons donc qu'après un tems infiniment petit $= dt$, sa distance au plan AOB devienne $= x + Pdt$; au plan AOC $= y + Qdt$, & au plan BOC $= z + Rdt$, ou que ce point Z s'éloigne dans le tems dt du plan AOB de l'élément $= Pdt$; du plan AOC de l'élément $= Qdt$, & du plan BOC de l'élément $= Rdt$: ou ce qui revient au même soient P, Q, R les vitesses, dont le point Z s'éloigne de chacun des plans fixes AOB, AOC, & BOC.

XXVII. Or puisque le corps est supposé solide, il faut que le point Z demeure toujours à la même distance depuis le centre de gravité O. Mais au commencement du tems dt la distance OZ étoit $= V(x^2 + y^2 + z^2)$, & au bout de ce tems elle sera $= V((x + Pdt)^2 + (y + Qdt)^2 + (z + Rdt)^2)$. Il faut donc que ces deux distances soient égales entr'elles, d'où, en effaçant les termes qui évanouissent par rapport aux autres, résultera cette équation:

$$2xPdt + 2yQdt + 2zRdt = 0.$$

qui se réduit à celle-cy:

$$Px + Qy + Rz = 0$$

Ces

Ces lettres P, Q, R, marquent des fonctions de nos trois variables x, y, z & partant après avoir trouvé la nature de ces fonctions, on sera en état de déterminer le mouvement de chaque point du corps à l'instant proposé, c'est à dire, au commencement du tems dt .

XXVIII. Considérons de plus pour ce même instant un autre point du corps en z , qui soit infiniment proche du précédent Z. Soient pour ce point z les trois variables $Ox = x + dx$, $Oy = y + dy$, & $Oz = z + dz$: où il faut remarquer que ces différentielles dx, dy, dz sont indépendantes entr'elles, vû que l'autre point z est pris à volonté. La distance de ce point au premier Z sera donc $= \sqrt{(dx^2 + dy^2 + dz^2)}$; or différentiant les fonctions P, Q, R en donnant à dx, dy, dz les valeurs, que la position du point z par rapport à Z exige; après le tems dt , ce point z avancera dans la direction OC de l'élément $(P + dP)dt$, dans la direction OB de l'élément $(Q + dQ)dt$, dans la direction OA de l'élément $(R + dR)dt$. Ou bien après le tems dt les distances seront

du point z or du point Z
 au plan AOB $= x + dx + (P + dP)dt \dots = x + Pdt$
 au plan AOC $= y + dy + (Q + dQ)dt \dots = y + Qdt$
 au plan BOC $= z + dz + (R + dR)dt \dots = z + Rdt$.

XXIX. Ainsi au bout du tems dt la distance entre les points Z & z sera $= \sqrt{((dx + dPdt)^2 + (dy + dQdt)^2 + (dz + dRdt)^2)}$ qui à cause de la solidité du corps doit être la même qu'au commencement. Posant donc cette expression égale à $\sqrt{(dx^2 + dy^2 + dz^2)}$ nous obtiendrons cette équation $2 dx dPdt + 2 dy dQdt + 2 dz dRdt = 0$, en négligeant les termes qui sont incomparablement moindres que ceux-cy. Cette équation se réduit donc à cette forme plus simple

$dPdx + dQdy + dRdz = 0$
 qui étant jointe à celle qui a été trouvée, savoir
 $Px + Qy + Rz = 0$

nous

nous servira à découvrir la nature des fonctions P, Q, R, d'où nous connoîtrons tous les mouvemens, dont toutes les parties d'un corps solide sont susceptibles à la fois, pendant que son centre de gravité demeure immobile en O. D'où il est d'abord clair que posant $x=0$, $y=0$, $z=0$, toutes ces trois fonctions P, Q, R, doivent évanouir aussi.

XXX. Pour mieux connoître ces fonctions, supposons qu'il soit $Ox=OX$ & $XY=xy$, ou $dx=0$ & $dy=0$: & l'équation trouvée en dernier lieu donnera $dRdz=0$ & partant $dR=0$. d'où l'on voit que la fonction R ne sauroit renfermer la variable z. Car supposant pour prouver cela $dR=Ldx+Mdy+Ndz$, il sera dans le cas présent $dR=Ndz$ à cause de $dx=0$ & $dy=0$, & partant $N=0$: donc il sera en général $dR=Ldx+Mdy$, & par conséquent la fonction R ne contiendra point la variable z. De même posant $dx=0$ & $dz=0$, il doit être $dQdy=0$ ou $dQ=0$, d'où l'on voit que la fonction Q ne sauroit contenir la variable y. Et enfin si nous considérons le cas ou $dy=0$ & $dz=0$, nous apprendrons pareillement qu'à cause de $dPdx=0$, la fonction P ne sauroit contenir la variable x.

XXXI. Ayant reconnu ces propriétés de ces fonctions P, Q, R posons donc:

$$dP=A dy+B dz; dQ=C dz+D dx; dR=E dx+F dy.$$

& ces valeurs étant substituées dans l'équation

$$dPdx+dQdy+dRdz=0$$

produiront l'équation suivante:

$$+A dx dy + B dx dz + C dy dz \\ + D dx dz + E dx dz + F dy dz = 0$$

d'où il est clair qu'il doit être $D=-A$; $E=-B$; $F=-C$ puisque cette équation doit avoir lieu, soit qu'on mette $dx=0$ ou $dy=0$ ou $dz=0$. Ainsi les différentiels de nos fonctions seront: $dP=A dy+B dz$; $dQ=C dz-A dx$; $dR=-B dx-C dy$.

Or

Or comme ces formules doivent être intégrables, il est évident de la première, que ni A ni B ne sauroit renfermer x ; de la seconde on comprend que ni C ni A ne sauroit contenir y , & enfin la troisième nous donne à connoître que ni B ni C ne peut contenir z . Ainsi A ne contenant ni x ni y , sera fonction de z , B fonction de y , & C fonction de x .

XXXII. Posons donc en conséquence de ce que nous venons de trouver :

$$dA = Ldz, \quad dB = Mdy \quad \& \quad dC = Ndx.$$

& puisque $Ady + Bdz$ doit être un différentiel intégrable, il faut

qu'il soit $\frac{dA}{dz} = \frac{dB}{dy}$: ou $L = M$. Ensuite l'intégrabilité de la

seconde formule $Cdz - Adx$ donne $\frac{dC}{dx} = -\frac{dA}{dz}$ ou $N = -L$:

enfin l'intégrabilité de la troisième formule $-Bdx - Cdy$ donne $-\frac{dB}{dy} = -\frac{dC}{dx}$ ou $-M = -N$. Ayant donc $M = L$; $N = -L$

& $M = N$ ou $L = -L$, il est clair que $L = 0$ & partant aussi $M = 0$ & $N = 0$. Donc les lettres A, B, C marqueront des quantités constantes; d'où l'on tire par conséquent, en intégrant

$$P = Ay + Bz; \quad Q = Cz - Ax; \quad R = -Bx - Cy$$

expressions, qui satisfont déjà d'elles mêmes à la première condition :

$$Px + Qy + Rz = 0.$$

XXXIII. Tout mouvement donc, qu'un corps solide peut recevoir, son centre de gravité demeurant immobile, doit toujours avoir cette propriété: Que si d'un point quelconque du corps Z on tire les trois coordonnées orthogonales $OX = x$, $XY = y$, & $YZ = z$, selon les trois axes perpendiculaires entr'eux OA, OB, OC, & qu'on décompose le mouvement du point Z selon les mêmes trois directions, en nommant la vitesse du mouvement selon $OC = P$,

Cc

celle

celle du mouvement selon $OB = Q$ & celle du mouvement selon $OA = R$; ces lettres P, Q, R ne sauroient jamais avoir d'autres valeurs, que telles, qui sont renfermées dans les formules suivantes.

$$P = Ay + Bz; \quad Q = Cz - Ax; \quad R = -Bx - Cy.$$

Donc toute la diversité, qui peut avoir lieu dans le mouvement du corps, ne provient que des diverses valeurs, que peuvent recevoir les quantités constantes A, B, C .

XXXIV. Puisque ces formules serviront à déterminer le mouvement de chaque point du corps pendant l'élément du tems dt , voyons s'il y a, outre le centre de gravité O , des points destitués de tout mouvement; ou pour lesquels devienne $P = 0, Q = 0$ & $R = 0$. Or posant $P = 0$ nous aurons $Ay + Bz = 0$, & partant $z = Au$ & $y = -Bu$, où u marque une nouvelle variable quelconque; donc prenant ces valeurs pour y & z quelque valeur qu'on ne donne à x , les points du corps qui répondent ne changeront point de distance par rapport au plan AOB . Soit de plus $Q = 0$, & il deviendra $Cz = Ax$, ou $x = Cu$; & la même valeur se trouve pour x , en posant $R = 0$. D'où il s'ensuit que tous les points du corps, qui sont contenus dans ces formules $x = Cu; y = -Bu; z = Au$ demeureront en repos pendant le tems dt . Or tous ces points se trouvent dans une ligne droite, qui passe par le centre de gravité O ; donc cette ligne droite demeurant immobile fera l'axe de rotation, autour duquel le corps tourne dans le présent instant.

XXXV. Pour trouver le mouvement de rotation du corps autour de cet axe, que nous venons de trouver, soit $YZ = z = 0$, & que le point Y soit tellement situé, que la droite OY devienne perpendiculaire à l'axe de rotation. Pour cet effet il sera $y: x = Cu: Bu$. Prenons donc $x = Bu$ & $y = Cu$, & la distance du point Y à l'axe de rotation sera $= u\sqrt{(BB + CC)}$. Or à cause de $x = Bu; y = Cu$ & $z = 0$, les trois vitesses du point Y selon les trois directions OC, OB, OA feront:

$$P = ACu; \quad Q = -ABu; \quad R = -BBu - CCu.$$

Donc

Donc la vraie vitesse du point Y étant $= \sqrt{PP + QQ + RR}$ sera $= u \sqrt{BB + CC} (AA + BB + CC)$; qui étant divisée par la distance OY $= u \sqrt{BB + CC}$ donnera la vitesse angulaire ou rotatoire du corps autour de l'axe de rotation, laquelle sera par conséquent $= \sqrt{AA + BB + CC}$.

XXXVI. Quelque mouvement donc, qui puisse être imprimé à un corps solide, son centre de gravité demeurant en repos, ce mouvement se fera à chaque instant autour d'un axe, qui sera immobile pendant cet instant, & qui passera par le centre de gravité du corps; & la vitesse rotatoire autour de cet axe sera $= \sqrt{AA + BB + CC}$. De là il sera aisé de déterminer la vraie vitesse de tous les points du corps; on n'aura qu'à chercher la distance d'un point quelconque à l'axe de rotation, & cette distance étant posée $= r$, la vitesse vraie de ce point sera $= r \sqrt{AA + BB + CC}$, dont la direction sera connue par la nature du mouvement de rotation. Il est donc impossible que toutes les parties d'un corps, qui tourne sur soi-même, ou autour de son centre de gravité, soient en mouvement à la fois; puisque il y a toujours une ligne droite, dont tous les points seront en repos du moins pour un instant, & le mouvement des autres points du corps sera d'autant plus rapide, plus ils seront éloignés de l'axe de rotation.

XXXVII. Sans entrer dans le détail du calcul, que je viens de développer, on peut aussi prouver la même vérité par la seule Géométrie. Qu'on considère dans le corps une couche sphérique, dont le centre soit dans le centre de gravité du corps; car il est évident, qu'ayant connu le mouvement de cette superficie sphérique, le mouvement du corps tout entier sera déterminé. Soit AB un arc quelconque d'un grand cercle de cette surface sphérique, qui par le mouvement du corps parvienne en *ab* après le tems *dt*, de sorte que *ab* $= AB$, & de là il sera aisé de déterminer les endroits où tous les autres points de la surface sphérique seront transportés. Qu'on prolonge ces deux arcs AB & *ab* jusqu'en C, où ils s'entrecouperont, &

prenant $ac = AC$, le point C fera transporté en c , & l'arc CAB en cab pendant le tems dt . De plus si nous considérons hors du cercle CAB un autre point quelconque M , & que nous tirions de là à C l'arc d'un grand cercle MC , pour trouver où ce point M fera transporté pendant le même tems dt , on n'a qu'à constituer en c un arc $cm = CM$, de sorte que l'angle acm soit égal à l'angle ACM , & il est clair, que m fera le lieu du point M après le tems dt .

XXXVIII. Il est aussi clair que ces deux arcs CM & cm étant prolongés se rencontreront quelque part en O , & partant dans le tems dt l'arc entier CMO fera transporté en cmO , & s'il étoit $CMO = cmO$, le point O demeureroit immobile. Or il est certain qu'on peut toujours constituer en sorte l'arc CMO , qu'ayant décrit son arc correspondant cmO , il soit $cmO = CMO$. Car pour que cela arrive on n'a qu'à constituer l'arc CMO en sorte, que l'angle cCO devienne égal à l'angle CcO ; afin que le triangle sphérique COc devienne isoscele, & partant les cotés CO & cO egaux entr'eux. Pour trouver cette position il faut remarquer que l'angle $cCO = ACO - ACc$ & $CcO = 180^\circ - acO$; & de là puisque l'angle $ACO = acO$ & $cCO = CcO$, on tirera $2cCO = 180^\circ - ACc$ & partant $cCO = 90^\circ - \frac{1}{2}ACc$. Donc, si nous partageons l'angle ACc en deux parties égales par l'arc $C\gamma$, l'angle γCO deviendra droit, & partant l'arc CMO doit être perpendiculaire à l'arc $C\gamma$.

XXXIX. Ayant ainsi déterminé la position de l'arc CMO , pour trouver le point O même, qui demeure immobile pendant le tems dt , le plus court moyen sera de tirer du point O sur le milieu ω de la base Cc l'arc perpendiculaire $O\omega$. Car alors connoissant dans le triangle sphérique $C\omega O$ rectangle à ω le côté $C\omega = \frac{1}{2}Cc$ & l'angle $\omega CO = 90^\circ - \frac{1}{2}ACc$, on en tirera $\text{tang } C\omega = \text{tang } CO \text{ cof } \omega CO$, ou $\text{tang } CO = \frac{\text{tang } C\omega}{\text{cof } \omega CO} = \frac{\text{tang } \frac{1}{2}Cc}{\sin \frac{1}{2}ACc}$. Mais comme le tems dt est supposé infiniment petit, tant l'intervalle Cc que l'angle ACc seront

feront aussi infiniment petits, & partant égaux à leur sinus ou tangentes.

Donc la tangente de l'arc CMO fera $\frac{Cc}{ACc}$, ou bien tang CO

$\frac{Cc}{ACc}$. Par ce moyen on déterminera aisément la grandeur de

l'arc CMO, dont la position étant perpendiculaire à l'arc Cy, ou à l'arc BAC même, l'angle ACc étant infiniment petit, on connoitra le point O, par lequel passe l'axe de rotation, autour duquel tourne le corps pendant l'élément du tems dt .

RECHERCHE DES FORCES REQUISES

POUR CONSERVER LE CORPS DANS UN MOUVEMENT QUELCONQUE.

XL. Ayant rapporté le corps à trois axes fixes AO, BO, CO *Fig. IV.* perpendiculaires entr'eux, qui se croisent dans le centre de gravité O du corps, qui demeure toujours immobile; soient OX = x , XY = y & YZ = z les trois coordonnées orthogonales, qui déterminent le lieu d'un élément quelconque du corps situé en Z, pour l'instant présent, & soit dM la masse de cet élément. Que le mouvement de cet élément soit tel, qu'en le décomposant selon les directions de nos trois axes fixes, la vitesse selon OC soit $\lambda y - \mu z$; la vitesse selon OB $\nu z - \lambda x$; & la vitesse selon OA $\mu x - \nu y$: posant pour les lettres A, B, C du §. 33. les lettres $\lambda, -\mu, \nu$. Donc l'axe de rotation dans l'instant présent se trouvera en prenant $x = \nu u$; $y = \mu u$ & $z = \lambda u$; & la vitesse rotatoire autour de cet axe sera $\sqrt{(\lambda\lambda + \mu\mu + \nu\nu)}$. Or je suppose que ces vitesses étant affirmatives tendent à éloigner le point Z selon les directions des trois axes du point O.

XLI. Donc pendant l'élément du tems $= dt$, l'élément dM en Z s'éloignera du plan AOB par l'élément d'espace $= (\lambda y - \mu z) dt$, du plan AOC par l'élément $= (\nu z - \lambda x) dt$, & du plan BOC par l'élément $= (\mu x - \nu y) dt$. Prenant donc $x + dx, y + dy$ & $z + dz$

pour les coordonnées, qui déterminent le lieu de notre élément dM après le tems dt ; nous aurons pour les différentiels dx , dy & dz les valeurs suivantes,

$dx = (\lambda y - \mu z) dt$; $dy = (\nu z - \lambda x) dt$; $dz = (\mu x - \nu y) dt$ qui ont cette propriété, comme nous avons vu, que tous les éléments du corps demeurent à la même distance, tant entr'eux, que du centre de gravité O . D'où il est clair qu'il est impossible que toutes ces trois expressions soient affirmatives à la fois, quoique nous les regardions comme telles; puisqu'il faut qu'il soit toujours $(x + dx)^2 + (y + dy)^2 + (z + dz)^2 = xx + yy + zz$, ou bien $x dx + y dy + z dz = 0$.

XLII. Maintenant pour la continuation du mouvement en supposant l'élément du tems dt constant, il faut par le principe général du mouvement, que l'élément dM en Z soit sollicité par trois forces selon les directions de nos trois axes. Car la masse de cet élément étant posée $= dM$, il faut qu'il soit sollicité dans la direction OC par une force $= \frac{2dMddx}{dt^2}$, dans la direction OB par la force $= \frac{2dMddy}{dt^2}$

& dans la direction OA par la force $= \frac{2dMddz}{dt^2}$. Ces forces renferment en soi tant les forces externes, dont le corps peut être sollicité par dehors, que les forces internes, dont les parties du corps sont liées entr'elles, afin qu'elles ne changent pas leur situation relative. Or il est à remarquer que les forces internes se détruisent mutuellement, de sorte que la continuation du mouvement ne demande des forces externes, qu'autant que ces forces ne se détruisent pas mutuellement.

XLIII. Pour rendre notre recherche générale, supposons que l'axe de rotation change après le tems dt d'une manière quelconque, de même que la vitesse angulaire, ce qui arrivera, lorsque les lettres λ , μ , ν , ne marqueront plus des quantités constantes. Soient donc les quantités λ , μ , ν , variables, & pour trouver les différentio-

differen-

différentiels ddx , ddy & ddz , les valeurs de dx , dy , dz nous fourniront :

$$ddx = (\lambda dy + y d\mu - \mu dz - z d\lambda) dt$$

$$ddy = (v dz + z dv - \lambda dx - x d\lambda) dt$$

$$ddz = (\mu dx + x d\mu - v dy - y dv) dt$$

ou bien :

$$ddx = (y d\lambda - z d\mu) dt + (\lambda dy - \mu dz) dt$$

$$ddy = (z dv - x d\lambda) dt + (v dz - \lambda dx) dt$$

$$ddz = (x d\mu - y dv) dt + (\mu dx - v dy) dt$$

XLIV. Dans ces formules remettons pour dx , dy , dz , leurs valeurs données cy-dessus, & nous obtiendrons :

$$ddx = (y d\lambda - z d\mu) dt + (\lambda v z + \mu v y - (\lambda \lambda + \mu \mu) x) dt^2$$

$$ddy = (z dv - x d\lambda) dt + (\mu v x + \lambda \mu z - (v v + \lambda \lambda) y) dt^2$$

$$ddz = (x d\mu - y dv) dt + (\lambda \mu y + \lambda v x - (\mu \mu + v v) z) dt^2$$

Donc si les lignes $Z\alpha$, $Z\beta$, $Z\gamma$ sont tirées pour marquer les trois forces, qui sont requises à solliciter l'élément dM en Z selon les directions des trois axes OA , OB , OC , nous aurons pour ces forces les expressions suivantes.

$$\text{force } Z\gamma = \frac{2dM}{dt} (y d\lambda - z d\mu) + 2dM (\lambda v z + \mu v y - (\lambda \lambda + \mu \mu) x)$$

$$\text{force } Z\beta = \frac{2dM}{dt} (z dv - x d\lambda) + 2dM (\mu v x + \lambda \mu z - (v v + \lambda \lambda) y)$$

$$\text{force } Z\alpha = \frac{2dM}{dt} (x d\mu - y dv) + 2dM (\lambda \mu y + \lambda v x - (\mu \mu + v v) z)$$

XLV. Pour réduire ces expressions dans une somme, ou pour trouver les forces totales, il faut remarquer que dans ces intégrations on n'aura d'autres variables, que l'élément dM & les coordonnées

$x, y,$

x, y, z , qui déterminent le lieu de cet élément, & que dM doit successivement passer par tous les élémens du corps, de sorte que l'intégrale $\int dM$ rende la masse du corps entier M : ainsi dans toutes ces intégrations, qui ne regardent que la variabilité du point Z , les quantités λ, μ, ν , avec leurs différentiels $d\lambda, d\mu, d\nu$, & l'élément du tems dt seront à considérer comme invariables. De là il est clair que l'intégrale de chacune de ces trois forces deviendra $= 0$, puisque par la nature du centre de gravité O il est $\int x dM = 0, \int y dM = 0$ & $\int z dM = 0$. Donc, quelles que soient les forces requises à solliciter le corps, il faut qu'étant appliquées au centre de gravité O , chacune selon sa direction, elles se détruisent mutuellement.

XLVI. Donc, pour connoître exactement l'état de ces forces, il ne faut qu'avoir égard à leurs momens par rapport à nos trois axes OA, OB, OC . Or la force $Z\alpha$ donne pour l'axe OC un moment dans le sens $BA = Z\alpha.y$, & pour l'axe OB un moment dans le sens $CA = Z\alpha.x$. Ensuite la force $Z\beta$ donne pour l'axe OC un moment dans le sens $AB = Z\beta.z$, & pour l'axe OA un moment dans le sens $CB = Z\beta.x$. Enfin la force $Z\gamma$ donne pour l'axe OB un moment dans le sens $AC = Z\gamma.z$, & pour l'axe OA un moment dans le sens $BC = Z\gamma.y$. Par conséquent des forces $Z\alpha, Z\beta, Z\gamma$ résultera pour l'axe OA un moment dans le sens $BC = Z\gamma.y - Z\beta.x$; pour l'axe OB un moment dans le sens $CA = Z\alpha.x - Z\gamma.z$; & pour l'axe OC un moment dans le sens $AB = Z\beta.z - Z\alpha.y$.

XLVII. Si nous substituons pour ces forces les valeurs trouvées, le moment qui en résulte pour l'axe OA dans le sens BC sera

$$= \frac{2 dM}{dt} (y y d\lambda + x x d\lambda - y z d\mu - x z d\nu)$$

$$+ 2 dM (\lambda \nu y z - \lambda \mu x z + \mu \nu y y - \mu \nu x x - (\mu \mu - \nu \nu) x y)$$

Le moment qui en résulte pour l'axe OB dans le sens CA sera

$$= \frac{2 dM}{dt} (x x d\mu + z z d\mu - x y d\nu - y z d\lambda)$$

$$+ 2 dM (\lambda \mu x y - \mu \nu y z + \lambda \nu x x - \lambda \nu z z - (\nu \nu - \lambda \lambda) x z)$$

Enfin

Enfin le moment qui résulte pour l'axe OC dans le sens AB fera

$$= \frac{2 dM}{d\tau} (xz dv + yy dv - xz d\lambda - xy d\mu)$$

$$+ 2dM (\mu v xz - \lambda v xy + \lambda \mu xz - \lambda \mu yy - (\lambda \lambda - \mu \mu) yz)$$

Or quand je dis qu'il y a un moment pour l'axe OC dans le sens AB, il faut entendre que la force de ce moment tend à tourner le corps autour de l'axe OC, & cela dans le sens AB.

XLVIII. Maintenant on n'aura qu'à prendre les intégrales de ces trois formules trouvées, pour avoir les momens tout entiers des forces, dont le corps doit être sollicité, afin que son mouvement soit tel, que nous venons de le supposer. Or ces intégrales se réduisent à l'intégration des formules, qui dépendent uniquement de la figure du corps & de la distribution de la matière dont il est composé, par rapport à nos trois axes fixes, OA, OB, OC. Supposons donc qu'il soit

$$\int dM (xx + yy) = Mff \quad \int xy dM = Mll$$

$$\int dM (xx + xz) = Mgg \quad \int xz dM = Mmm$$

$$\int dM (yy + xz) = Mhh \quad \int yz dM = Mnn$$

où il faut remarquer que Mff est le moment d'inertie du corps par rapport à l'axe OA ; Mgg le moment d'inertie par rapport à l'axe OB, & Mhh le moment d'inertie par rapport à l'axe OC. Les trois autres formules contiennent les forces centrifuges, qu'auroit le corps, s'il tournoit autour d'un de ces trois axes.

XLIX. De là les momens totaux, dont le corps doit être sollicité, se trouveront exprimés de la manière suivante ;

I. Le moment pour l'axe OA dans le sens BC fera :

$$2M \left(\frac{ff d\lambda}{d\tau} - \frac{nn d\mu}{d\tau} - \frac{mm dv}{d\tau} + \lambda v nn - \lambda \mu mm - (\mu \mu - \nu \nu) ll + \mu \nu (hh - gg) \right)$$

II. Le moment pour l'axe OB dans le sens CA fera

$$2M \left(\frac{gg d\mu}{d\tau} - \frac{ll dv}{d\tau} - \frac{nn d\lambda}{d\tau} + \lambda \mu ll - \mu \nu nn - (\nu \nu - \lambda \lambda) mm + \lambda \nu (ff - hh) \right)$$

III. Le moment pour l'axe OC dans le sens AB fera

$$2M \left(\frac{hh'dv}{dt} - \frac{mm'd\lambda}{dt} - \frac{ll'd\mu}{dt} + \mu\nu mm' - \lambda\nu ll' - (\lambda\lambda' - \mu\mu')nn' + \lambda\mu'(gg' - ff') \right)$$

D'où l'on voit que ces moments de forces dépendent, tant des quantités λ, μ, ν , qui se rapportent à l'axe de rotation & au mouvement rotatoire, que de leurs changemens instantanés $d\lambda, d\mu, dv$, qui arrivent dans l'élément du tems dt .

L. Rapportons maintenant ces formules à l'axe de rotation qui soit Ox ; & nous avons vu qu'il sera $Ox = \nu u$, $xy = \mu u$ & $yz = \lambda u$; & que la vitesse angulaire autour de cet axe est $= V(\lambda\lambda' + \mu\mu' + \nu\nu')$; or en quel sens cette vitesse soit dirigée, on trouvera en considérant l'élément du corps situé en X , dont la vitesse à cause de $y=0$ & $z=0$ sera selon OB ou $XY = -\lambda x$ & selon $OA = \mu x$. Donc ce point s'élèvera au dessus du plan BOC , & de là on conclura aisément en quel sens le corps tourne autour de l'axe Ox . Soit maintenant la vitesse angulaire autour de cet axe $Ox = v$, de sorte que $V(\lambda\lambda' + \mu\mu' + \nu\nu') = v$. Ensuite soient ζ, η, θ les angles AOx, BOx, COx , que l'axe de Ox constitue avec les trois axes OA, OB, OC & puisque $Ox = \nu V(\lambda\lambda' + \mu\mu' + \nu\nu') = \nu v$, on aura $\cos \zeta = \frac{\lambda}{\nu}$; $\cos \eta = \frac{\mu}{\nu}$

& $\cos \theta = \frac{\nu}{v}$; d'où l'on voit qu'il y a toujours $\cos^2 \zeta + \cos^2 \eta + \cos^2 \theta = 1$; & ainsi on aura

$$\lambda = \nu \cos \zeta; \quad \mu = \nu \cos \eta; \quad \nu = \nu \cos \theta.$$

LI. Supposant donc pour la variabilité de l'axe de rotation Ox les angles ζ, η, θ variables, & outre cela la vitesse angulaire v variable, on obtiendra :

$$d\lambda = dv \cos \zeta - v d\zeta \sin \zeta; \quad d\mu = dv \cos \eta - v d\eta \sin \eta; \quad dv = dv \cos \theta - v d\theta \sin \theta$$

Or à cause de $\cos^2 \zeta + \cos^2 \eta + \cos^2 \theta = 1$ on aura

$$d\zeta \sin \zeta \cos \zeta + d\eta \sin \eta \cos \eta + d\theta \sin \theta \cos \theta = 0$$

Or puisque nos formules deviendroient trop compliquées par ces substitutions, & que la position de nos trois axes est arbitraire, posons qu'à

qu'à l'instant présent, ou au commencement de l'élément du tems dt , le corps ait tourné exactement autour de l'axe OA , de sorte que $\mu = 0$ & $v = 0$, & que partant le mouvement se fit dans le sens BC , avec la vitesse angulaire v , la valeur de λ étant affirmative. Il sera donc $\zeta = 0$; $\eta = 90^\circ$; $\theta = 90^\circ$; d'où $\lambda = v$; $\mu = 0$, $v = 0$; or après l'élément du tems dt , l'axe de rotation s'écarte infiniment peu de l'axe OA , de sorte qu'il fasse alors avec l'axe OA un angle $= d\zeta$, avec l'axe OB un angle $= 90^\circ + d\eta$, & avec l'axe OC un angle $= 90^\circ + d\theta$; & il doit être $d\zeta^2 = d\eta^2 + d\theta^2$

LII. Dans cette supposition nous aurons donc :

$$d\lambda = dv; \quad d\mu = -v d\eta \quad \& \quad dv = -v d\theta.$$

Et ces valeurs étant substituées dans nos expressions précédentes du § 49 donneront.

I. Le moment requis pour l'axe OA dans le sens $BC =$

$$2 M \left(\frac{ff dv}{dt} + \frac{nn v d\eta}{dt} + \frac{mm v d\theta}{dt} \right)$$

II. Le moment requis pour l'axe OB dans le sens $CA =$

$$2 M \left(\frac{-nndv}{dt} - \frac{gg v d\eta}{dt} + \frac{ll v d\theta}{dt} + m m v v \right)$$

III. Le moment requis pour l'axe OC dans le sens $AB =$

$$2 M \left(\frac{-mmdv}{dt} + \frac{ll v d\eta}{dt} - \frac{hh v d\theta}{dt} - n n v v \right)$$

Où il faut remarquer que le mouvement rotatoire autour de l'axe AO est supposé se faire dans le sens BC , avec la vitesse angulaire $= v$.

LIII. Donc, pour que le corps tourne constamment autour du même axe OA , ou qu'il soit $d\eta = 0$ & $d\theta = 0$, mais d'un mouvement variable, il faut que ce corps soit sollicité par des forces, qui fournissent

$$L \text{ Pour l'axe } OA \text{ un moment dans le sens } BC = \frac{2 M ff dv}{dt}.$$

D d 2

II. Pour

II. Pour l'axe OB un moment dans le sens $CA = (mmvv - \frac{nn dv}{dt})$

III. Pour l'axe OC un moment dans le sens $BA = (nnvv + \frac{mmdv}{dt})$

D'où l'on voit que pour accélérer le mouvement rotatoire, il faut un moment de forces pour l'axe de rotation OA , lequel soit proportionnel à Mff , c'est à dire au moment d'inertie du corps par rapport à l'axe OA . Mais, pour que le corps tourne autour de l'axe immobile OA d'un mouvement uniforme, il faut que ce corps soit sollicité de dehors par des forces, qui n'ayent aucun moment pour l'axe OA , mais qui donnent pour l'axe OB un moment dans le sens $CA = 2Mmmvv$, & pour l'axe OC un moment $= 2Mnnvv$. Donc ce mouvement ne saura subsister sans le secours de forces externes, à moins qu'il n'y soit $mm = 0$ & $nn = 0$, ou $\int xzdM = 0$ & $\int yzdM = 0$, ce qui est précisément le cas remarqué cy-dessus, où les forces centrifuges se détruisent mutuellement.

RECHERCHE DU MOUVEMENT D'UN CORPS SOLIDE AUTOUR DE SON CENTRE DE GRAVITÉ, LES FORCES DONT IL EST SOLLICITÉ ÉTANT DONNÉES.

Fig. IV. LIV. Le corps étant rapporté aux trois axes fixes OA , OB , OC , qui se coupent perpendiculairement au centre de gravité O , soit comme nous avons posé cy-dessus, nommant les coordonnées $OX = x$, $XY = y$, $YZ = z$, & l'élément du corps en $Z = dM$.

$$\begin{aligned} \int dM (xx + yy) &= Mff & \int xy dM &= Mll \\ \int dM (xx + zz) &= Mgg & \int xz dM &= Mmm \\ \int dM (yy + zz) &= Mhb & \int yz dM &= Mnn \end{aligned}$$

Cela posé, que le corps ait déjà un mouvement quelconque qui se fasse autour d'un axe Oz , de sorte que $Ox = vu$; $x\eta = \mu u$; $\eta z = \lambda u$, & que la vitesse rotatoire autour de cet axe soit $= V(\lambda\lambda + \mu\mu + \nu\nu)$.

LIV. Dans

LIV. Dans cet état le corps soit sollicité par des forces quelconques, & pour trouver le changement, qui en sera causé dans le mouvement du corps, on n'aura qu'à avoir égard aux momens des ces forces par rapport aux trois axes OA, OB, OC: soit donc le moment qui résulte de ces forces

pour l'axe OA dans le sens BC = Pa.

Le moment pour l'axe OB dans le sens CA = Qa.

Le moment pour l'axe OC dans le sens CO = Ra.

Maintenant égalant ces momens à ceux qui ont été trouvés cy-dessus (§. 49.) nous obtiendrons les trois équations suivantes.

$$I. \frac{Pa}{2M} - \frac{ff d\lambda}{d\tau} - \frac{mm d\mu}{d\tau} - \frac{mm dv}{d\tau} + \lambda v n n - \lambda \mu m m - (\mu \mu - v v) l l + \mu v (h h - g g)$$

$$II. \frac{Qa}{2M} - \frac{gg d\mu}{d\tau} - \frac{ll dv}{d\tau} - \frac{nn d\lambda}{d\tau} + \lambda \mu l l - \mu v n n - (v v - \lambda \lambda) m m + \lambda v (f f - h h)$$

$$III. \frac{Ra}{2M} - \frac{hh dv}{d\tau} - \frac{mm d\lambda}{d\tau} - \frac{ll d\mu}{d\tau} + \mu v m m - \lambda v l l - (\lambda \lambda - \mu \mu) n n + \lambda \mu (g g - f f)$$

d'où on pourra déterminer les changemens infiniment petits $d\lambda$, $d\mu$ & dv , qui seront produits dans l'élément du tems $d\tau$.

LVI. Mais, puisque la résolution de ces équations nous conduiroit à des formules trop longues, posons, comme nous avons fait auparavant, que le corps tourne à l'instant présent autour de l'axe OA dans le sens BC avec une vitesse angulaire = v : & qu'après le tems = $d\tau$, l'axe de rotation change, en sorte qu'il fasse alors avec l'axe OA un angle = $d\zeta$, avec l'axe OB un angle = $90^\circ + d\eta$ & avec l'axe OC un angle = $90^\circ + d\theta$; & que la vitesse angulaire devienne alors = $v + dv$: & nous avons vu qu'il est $d\zeta^2 = d\eta^2 + d\theta^2$. Cela supposé, nous aurons les trois équations suivantes:

$$I. \frac{Pa}{2M} = \frac{ff dv}{d\tau} + \frac{nn v d\eta}{d\tau} + \frac{mm v d\theta}{d\tau}.$$

Dd 3

II. Qa

$$\text{II. } \frac{Qa}{2M} = \frac{-ndv}{dt} - \frac{ggvd\eta}{dt} + \frac{lv d\theta}{dt} + mmv$$

$$\text{III. } \frac{Ra}{2M} = \frac{-mm dv}{dt} + \frac{lv d\eta}{dt} - \frac{h\theta v d\theta}{dt} - nnv$$

LVII. Maintenant la résolution de ces trois équations nous fournira pour dv , $d\eta$ & $d\theta$ les valeurs suivantes :

$$\frac{dv}{dt} = \frac{Pa(ggbb-l^4) + Qa(bhnn + lmm) + Ra(ggmm + lnn) - 2Mvv(mmm(bb-gg) + l(m^4 - n^4))}{2M(ffggbb - ff l^4 - gg m^4 - bh n^4 - 2lmmnn)}$$

$$\frac{vd\eta}{dt} = \frac{Pa(bhnn + lmm) + Qa(ffbb - m^4) + Ra(ffl + mmm) - 2Mvv(ffbmm - flnn - mm(m^4 + n^4))}{2M(ffggbb - ff l^4 - gg m^4 - bh n^4 - 2lmmnn)}$$

$$\frac{v d\theta}{dt} = \frac{Pa(ggmm + lnn) + Qa(ffl + mmm) + Ra(ffg - n^4) + 2Mvv(ffgnn - flmm - nn(m^4 + n^4))}{2M(ffggbb - ff l^4 - gg m^4 - bh n^4 - 2lmmnn)}$$

De ces formules donc on connoitra pour chaque instant le changement élémentaire, qui arrivera tant dans la position de l'axe de rotation, que dans la vitesse angulaire. Or il faut pour chaque instant changer la position des trois axes OA, OB, OC afin que OA convienne toujours avec l'axe de rotation : & alors on sera obligé de calculer de nouveau pour chaque instant les valeurs ll , mm , nn , ff , gg , hh ; puisque le changement de la situation du corps par rapport aux trois axes y causera des variations continuelles.

LVIII. Ce seront donc ces trois formules, qui contiennent les nouveaux principes de Mécanique, dont on a besoin pour déterminer le mouvement des corps solides, lorsque l'axe de rotation, autour duquel ils tournent, ne demeure pas immobile, ou dirigé vers la même place du Ciel, ou de l'espace absolu. Et il est évident que ces nouveaux principes sont suffisans pour tous les cas imaginables des mouvemens, dont les corps solides sont susceptibles. Or jusqu'ici on n'a été en état que de résoudre ce cas fort particulier, où il est pour le corps $m=0$ & $n=0$, & ensuite pour les forces sollicitantes $Q=0$ & $R=0$: Mais pour ce cas on aura $\frac{dv}{dt} = \frac{Pa}{2Mff}$, & $d\eta = 0$ & $d\theta = 0$:

$d\theta = 0$: d'où l'on voit combien sont bornées les recherches de Mécanique, sans le secours de ces nouveaux principes, que je viens de déduire de l'axiome général, sur lequel est fondée toute la Mécanique.

LIX. Comme les formules qui contiennent ces principes, sont trop embarrassées, pour en pouvoir faire voir clairement leur nature ; il sera à propos d'en faire l'application à une certaine espèce de corps, où ces formules deviennent assez simples. Supposons donc que le corps solide, dont il s'agit de déterminer le mouvement, soit un globe formé d'une matière homogène, ou du moins des couches sphériques concentriques, dont chacune soit homogène. Dans ce cas il est clair, que les momens d'inertie Mff , Mgg , Mhh par rapport à chaque axe seront égaux entr'eux, & partant $gg = hh = ff$; de plus il sera toujours $ll = 0$, $mm = 0$, & $nn = 0$. Donc les trois formules, qui renferment le changement du mouvement causé par les trois momens Pa , Qa , Ra seront :

$$\frac{dv}{dt} = \frac{Pa}{2Mff}; \quad \frac{vd\eta}{dt} = \frac{-Qa}{2Mgg} \quad \& \quad \frac{vd\theta}{dt} = \frac{-Ra}{2Mhh}$$

dont la raison ne sera plus difficile à comprendre.

LX. Les deux axes OB & OC étant arbitraires, pourvu qu'ils soient dans le plan perpendiculaire à l'axe de rotation OA , on les peut toujours arranger en sorte, que les momens de forces par rapport à un d'eux se détruisent. Soient donc ces axes OB & OC tellement choisis que le moment par rapport à OC évanouisse, ou qu'il

soit $R = 0$: nous aurons donc $\frac{dv}{dt} = \frac{Pa}{2Mff}; \quad \frac{vd\eta}{dt} = \frac{-Qa}{2Mqq}$

& $d\theta = 0$, d'où nous voyons que l'axe OA approchera de l'axe OB par un angle infiniment petit $-d\eta = \frac{Qa dt}{2Mggv}$ dans le tems dt ; car puisque $d\theta = 0$, c'est un signe que l'axe de rotation demeure perpendi-

pendiculaire à l'axe OC. Donc c'est le moment de forces, qui tend à tourner le corps autour de l'axe OB dans le sens CA, duquel est produite l'inclinaison de l'axe de rotation OA vers l'axe OB, pendant que le corps tourne autour de OA dans le sens BC, & cette inclinaison est réciproquement proportionnelle à la vitesse rotatoire du corps autour de son axe de rotation.

Fig. V. LXI. Soient pour mieux représenter cela OA, OB, OC les trois axes, autour du premier desquels OA le corps sphérique que je considère ici, tourne dans le sens BC avec une vitesse angulaire $= v$. Que ce corps soit sollicité par deux forces P & Q, dont la première P lui soit appliquée en B selon la direction BP parallèle à OC, & l'autre Q en C selon la direction CQ parallèle à OA, de sorte que les distances soient $OB = a$ & $OC = a$. Cela posé, la première force n'aura pas d'autre moment que par rapport à l'axe OA, & ce moment sera $= Pa$ dans le sens BC; or l'autre force CQ $= Q$ n'aura pas d'autre moment que par rapport à l'axe OB, & ce moment sera $= Qa$ dans le sens CA. Maintenant le moment d'inertie du corps par rapport à un axe quelconque, qui passe par son centre de gravité étant posé $= Mff$: l'effet de la première force P consistera dans l'accélération du mouvement rotatoire, donnant $dv = \frac{Pa dt}{2Mff}$: & l'effet de l'autre force Q fera incliner l'axe de rotation OA vers OB, & le transportera en Oa , de sorte que l'angle $AOa = \frac{Qadt}{2Mffv}$.

Fig. VI. LXII. On comprendra mieux le fondement de ces effets, si nous regardons la superficie sphérique BCD du corps, dont le rayon soit $OB = OC = OA = a$, & qui tourne autour de l'axe OA dans le sens BC avec la vitesse rotatoire $= v$. Soit BP la force P, qui accélère le mouvement de rotation, autour de l'axe OA; & on voit que cette force produit le même effet, que si l'autre force Q n'agissoit point sur le corps; donc cet effet est connu par les principes vulgaires.

vulgaires, desquels il doit être $dv = \frac{P a d t}{2 M f f}$. Considerons l'autre force Q appliquée en A selon la direction AQ parallele à CO , car il est évident que cette force produira le même moment, que si elle étoit appliquée en C selon une direction parallele à OA . L'effet donc de cette force consistera en ce qu'elle transporterà l'axe de rotation OA en $O a$ par l'angle $AO a = \frac{Q a d t}{2 M f f v}$.

LXIII. Pour donner une explication de cet effet, qu'on considere d'abord le seul mouvement de rotation, par lequel le point a fera transporté autour de A en α , par l'angle $\alpha A a$ dans le tems $d t$: la vitesse angulaire étant $= v$, cet angle $\alpha A a$ sera $= v d t$; & partant l'espace $a \alpha = A a \cdot v d t$. Ensuite faisons abstraction du mouvement rotatoire, & considerons le corps, comme s'il étoit sollicité par la seule force $AQ = Q$, qui lui imprimera un mouvement de rotation autour de l'axe BOD , dans le sens CA ou αa ; & la vitesse rotatoire engendrée dans le tems $d t$ sera $= \frac{Q a d t}{2 M f f}$; donc dans le tems $d t$

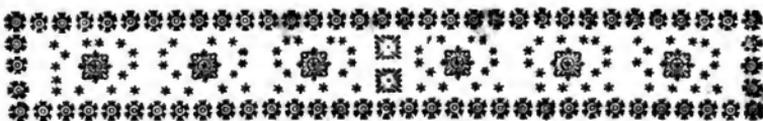
ce mouvement se fera par un angle $= \frac{Q a d t^2}{2 M f f}$. Par ce mouvement

le point α sera retiré vers a par un espace $= \frac{Q a a d t^2}{2 M f f}$; & il est clair

que le point α doit exactement être rétabli en a , afin que ce soit le point a & l'axe $O a$ qui demeure en repos. De là nous aurons $a \alpha =$

$A a \cdot v d t = \frac{Q a a d t^2}{2 M f f}$, & partant $\frac{A a}{AO} = \text{angl. } AO a = \frac{Q a d t}{2 M f f v}$;

ce qui est la même expression qui a été déduite de nos principes.



SUR LE PLUS GRAND ECLAT DE VENUS, EN
SUPPOSANT SON ORBITE ET CELLE DE LA TERRE
ELLIPTIQUE.

PAR M. K I E S.

Copernic ayant au commencement du XVI. siecle renouvelé l'ancien Systeme que Pythagore avoit appris dans l'Orient, il fut bientôt répandu par toute l'Europe ; & la plupart des Astronomes reconnurent d'abord que le mouvement de la Terre & des autres Planetes autour du Soleil est la vraye Physique celeste, & le Soleil fut regardé comme immobile au centre de leurs révolutions. Mais, quelque simple & solide que parût cette théorie, comme auroient facilement pû s'en convaincre ceux qui auroient réfléchi sur les solides raisons, que Copernic en avoit apportées, elle ne manqua pourtant pas d'être vivement attaquée. L'une des principales objections qui ait été opposée contre le mouvement de la Terre & de toutes les Planetes autour du Soleil ; c'est que dans la nouvelle hypothese Venus devoit paroître à chaque révolution avoir précisément les mêmes phases que la Lune ; ce qui étoit, disoit-on, contraire à l'expérience & aux observations. Car, suivant le Systeme de Copernic, lorsque Venus, après sa conjonction inférieure avec le Soleil, sort des rayons du Soleil, en se faisant voir dans l'Aurore, son diametre devoit être le plus grand, & Venus devoit paroître alors concave, comme paroît la Lune peu de jours avant qu'elle soit nouvelle. Après cela elle devoit augmenter de lumiere ; de sorte que dans ses plus grandes digressions ou élongations du Soleil, elle devoit paroître d'icho-

dichotome, ou coupée par la moitié, comme la Lune paroît dans ses derniers Quartiers. S'approchant ensuite en apparence du Soleil, elle devoit diminuer continuellement de grandeur, mais augmenter de lumière, jusqu'à ce que, vers le tems de sa conjonction supérieure avec le Soleil, elle parut ronde & se cachât enfin sous les rayons du Soleil. Peu de tems après sa conjonction supérieure, elle devoit reparoitre le soir dans le crépuscule, augmentant de grandeur & diminuant de lumière à mesure qu'elle s'éloigneroit du Soleil, jusqu'à ses plus grandes digressions, où l'on devoit encore la voir dichotome comme la Lune paroît dans ses premiers Quartiers; & à mesure qu'elle s'approcheroit ensuite de sa conjonction inférieure, elle devoit paroître le soir sous la forme d'un Croissant, comme la Lune quelques jours après qu'elle est nouvelle. Les Adversaires de Copernic prétendoient qu'on n'observoit point les phases de Venus telles que je les ai décrites, & Copernic ne pouvoit répondre autre chose, si ce n'est qu'elle les avoit en effet, & même qu'il ne falloit pas desespérer qu'un jour les Astronomes ne pussent en rendre un témoignage authentique. En effet cette prédiction fut confirmée peu de tems après, lorsque le célèbre Galilée profitant de la découverte qui venoit de se faire en Allemagne des lunettes d'approche, ou des telescopes, observa le premier les phases de Venus semblables à celles de la Lune, & précisément telles que la théorie de Copernic les demande, de sorte qu'ayant bientôt publié par toute la Terre les observations qu'il venoit de faire, l'on fut enfin obligé de conclurre avec Galilée que rien ne pouvoit être plus propre à démontrer le système de Copernic, que cette observation sur les phases de Venus. Mercure est sujet aux mêmes variations dans ses phases que Venus, mais ne se montrant que dans ses plus grandes digressions, nous ne le pouvons jamais voir parfaitement plein & rond; mais il est ou dichotome, ou un peu convexe, ou enfin un peu concave, étant vu par le telescope. Dans les planetes supérieures de Saturne & de Jupiter, les changemens des phases ne sont pas sensibles du tout, à cause de leur grande distance;

cir, soit dans la figure ci-jointe P la planete inférieure, par exemple, la Terre, Q la supérieure & dans notre cas Jupiter, mettez $SP = x$, $SQ = y$, $PSQ = s$, qu'on tire de P à SQ la ligne perpendiculaire PR, & nous aurons $PR = x \sin s$, $SR = x \cos s$, & $QR = y - x \cos s$, & partant tang. $PQS = \frac{x \sin s}{y - x \cos s}$, & comme le sinus versé

de l'angle SQM est proportionel à la partie éclairée de la Planete, observée du centre de la Terre, nous aurons

fin. vers. $SQM = 1 + \frac{y - x \cos s}{\sqrt{(y^2 - 2xy \cos s + x^2)}}$: mais parce que la distance de Jupiter au Soleil est à peu près cinq fois plus grande que celle qui nous sépare du Soleil, on aura fin. vers. $SQM = 1 + \frac{5 - \cos s}{\sqrt{(26 - 10 \cos s)}}$ Mettons à présent l'élongation heliocentrique de Jupiter à la Terre ou $s = 90^\circ$, & notre formule devien-

dra $1 + \frac{5}{\sqrt{26}} = 1.98058$.

si $s = 45^\circ$, nous aurons $1 + \frac{5 - \sqrt{\frac{1}{2}}}{\sqrt{(26 - 5\sqrt{2})}} = 1.98668$

Ces expressions nous font voir, en divisant le Diametre de Jupiter en 2, la quantité partie en pourroit manquer dans ses diverses situations & ses differens aspects avec le Soleil; & comme le plus grand Diametre de Jupiter, vu du centre de la Terre, est à peu près

$= 50''$, $\frac{2}{100}$ qui y pourroient manquer, n'importeront pas une secon-

de; & comme il est vraisemblable que Jupiter est environné d'une atmosphere, à cause de laquelle plus de la moitié du corps de Jupiter sera éclairée du Soleil, on verra la planete de Jupiter toujours pleine & parfaitement ronde. A plus forte raison les changemens des phases de Saturne doivent disparoitre tout à fait, quand nous considérons l'extrême distance dont il est éloigné de notre globe. Dans

la

la planete de Mars on observe quelques variations dans les phases qui ne font pourtant pas à beaucoup près si grandes que celles qu'on remarque dans les planetes inferieures, & surtout dans Venus; & tous ces changemens des phases s'accordent si parfaitement avec le systéme de Copernic, que sa théorie n'est jamais démentie par les observations. Après toutes ces explications & cet accord merveilleux de l'expérience & des principes, il reste encore dans les apparitions de la planete de Venus une merveille, qui paroissoit d'abord irréconciliable avec tous les systémes du monde, tant qu'on ne peoit pas avec assez de circonspection toutes les circonstances; c'est que, quand le disque de Venus paroît entierement éclairé, ce n'est jamais dans cette situation que sa lumiere devient la plus brillante & la plus abondante; son plus grand éclat n'arrive jamais dans sa conjonction supérieure avec le Soleil, mais long tems après, & même après les quadratures; car Venus étant dans sa conjonction supérieure avec le Soleil, sa distance à la Terre devient trop grande; c'est cette grande distance, qui est cause que la force & la vivacité de sa lumiere diminue d'une part dans un plus grand rapport que la quantité de lumiere n'augmente de l'autre, c'est à dire, à mesure que nous voyons sous un plus grand angle son disque éclairé. Car la lumiere de Venus décroît constamment comme les quarrés de ses distances à la Terre augmentent, au lieu que la partie éclairée que nous appercevons successivement un peu plus grande, jusqu'à ce que le disque nous paroît entierement lumineux, étoit seulement dans la raison des sinus versés de l'angle extérieur qui est à la planete SPM, comme nous l'avons vû cy-dessus. Ce qui augmente le plus cette merveille dans les apparitions de Venus; c'est qu'ayant exactement observé dans une révolution le point de l'orbite de Venus, ou son élongation Géocentrique au Soleil, où son éclat étoit le plus grand, on trouve que faisant la seconde révolution, & ayant la même élongation, son plus grand éclat est la seconde fois ou plus grand ou plus petit, que la premiere; de sorte qu'il y a des degrés dans sa plus grande lumiere,

& un éclat enfin qui surpasse tous les autres plus grands éclats. Pour s'assurer de ce que j'avance ici, on n'a qu'à se rappeler, que Venus a été quelquefois observée à la vue simple en plein midi avec le Soleil, comme l'année 1747. au mois de Novembre, & même l'année passée; & dans le dernier siècle, où elle fut d'abord prise pour une Comete, qui selon la superstition du peuple prédisoit toutes sortes d'événemens. Il est bien vrai que ce cas n'arrive pas toujours quand il devoit paroître, mais il faut aussi de certaines saisons, pour nous faire voir ce beau spectacle. En Été on a rarement observé la planète de Venus en plein jour, parce que le trop grand éclat du jour l'éteint alors; en Hyver l'atmosphère continuellement chargée de trop de vapeurs nous la fait pareillement disparaître; ce n'est qu'aux environs des équinoxes qu'il nous est permis d'admirer ce lustre de Venus; dans lesquelles saisons; heureusement pour la solution du problème que nous allons examiner, la Terre est dans sa distance moyenne au Soleil. Si l'on vouloit déterminer par des observations le rapport, qu'ont les plus grands éclats de Venus entre eux, on pourroit se servir de la même méthode qu'a employée Mr. Bouguer pour la détermination de la lumière de la Lune par rapport à celle du Soleil; il avoit affoibli la lumière du Soleil moyennant un verre concave jusqu'à ce qu'elle lui parût égale à la lueur d'une bougie éloignée de lui d'une distance connue, & comparant après la lumière de la Lune pleine à la même bougie éloignée de lui pareillement d'une distance connue, il a trouvé le vrai rapport de la lumière du Soleil à celle de la Lune. Si l'on faisoit la même opération pour le plus grand éclat de Venus dans chaque révolution, on trouveroit le véritable rapport qu'ont ces plus grandes splendeurs de Venus entre elles. J'ai taché dans la solution du problème suivant de découvrir par la théorie cette relation; & les usages qui en résultent pour faire voir l'accord du système du monde avec tous les phénomènes justifieront assez mon entreprise.

PRO.

PROBLEME.

La théorie de la Terre & de Venus étant donnée, trouver où le plus grand éclat de Venus arrivera.

SOLUTION

Soit la Terre en Q, Venus en P, $SP = x$, $SQ = y$, l'angle

$QSP = s$, & il fera $\cosin QPS = \frac{x^2 - y^2 \cos s}{\sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}}$. Comme

l'éclat de Venus est en raison composée directe du sinus versé de l'angle SPM & inverse composée doublée de la distance QP & PS, il sera proportionnel à cette quantité

$\frac{x - y \cos s + \sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}}{(y^2 - 2xy \cos s + x^2)^{3/2}} x x$. Pour trouver donc où cet éclat est le plus grand, le différentiel de la quantité

$\frac{x - y \cos s + \sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}}{(y^2 - 2xy \cos s + x^2)^{3/2}}$ doit être égalé à zero, c'est à dire

$$(y^2 - 2xy \cos s + x^2) (x dx - x \cos s dy + xy \sin s ds) =$$

$$(3x - 3y \cos s + 2\sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2})(x^2 dx - x^2 \cos s dy + xy \cos s dx + x^2 y \sin s ds + xy dy)$$

$$+ 2 dx (x - y \cos s + \sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}) (x^2 - 2xy \cos s + y^2), \text{ ou}$$

$$[4x^3 - 10x^2 y \cos s - y^3 \cos s + xy^2 (7 \cos^2 s + 1) + 2x(x - y \cos s) \sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2} + 2(x^2 - 2xy \cos s + y^2)^{3/2}] dx$$

$$+ [x^2 y (4 - \sin^2 s) - 2x \cos s (x^2 + y^2) + 2x (y - x \cos s) \sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}] dy$$

$$+ [xy \sin s (2x^2 - y^2 - xy \cos s + 2x \sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2})] ds = 0$$

Si l'on suppose l'éclat de Venus seulement proportionnel à

$$\frac{x - y \cos s + \sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}}{(y^2 - 2xy \cos s + x^2)^{3/2}} \text{ nous aurons}$$

$$\frac{1}{2}(x-y \cos s + \sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2})(x dx - x dy \cos s - y dx \cos s + y dy + xy \sin s ds) (\sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}) = \\ (x^2 - 2xy \cos s + y^2)^{\frac{3}{2}}(dx - dy \cos s + y \sin s ds) + (x^2 - 2xy \cos s + y^2)(x dx - x dy \cos s - y dx \cos s + y dy + xy \sin s ds)$$

ou

$$(3x - y \cos s + 2\sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2})(x dx - x dy \cos s - y dx \cos s + xy \sin s ds + y dy) = \\ (x^2 - 2xy \cos s + y^2)(dx - dy \cos s + y \sin s ds)$$

ou enfin.

$$[2(x-y \cos s)^2 - y^2 \sin^2 s + 2(x-y \cos s)\sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}] dx + \\ [xy(4 - \sin^2 s) - 2 \cos s(x^2 + y^2) + 2(y-x \cos s)\sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}] dy + \\ y \sin s ds (2x^2 - y^2 - xy \cos s + 2x\sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}) = 0$$

Comme nous supposons la Théorie du Soleil & de Venus connue, mettons le demi-grand axe de l'orbite de Venus = a , & celui de la Terre = A , l'excentricité de l'orbite de Venus = e , & celle de la Terre = E , l'anomalie vraie de Venus = v , & celle de la Terre = V ; & comme les planetes décrivent autour du Soleil des arcs proportionnelles au tems, soit dans l'élément du tems (fig. 2.) dt l'aire PSp = $m dt$, & QSq = $n dt$, il fera $m dt$ = $\frac{1}{4} PS^2 PSp$

& partant l'angle PSp = $\frac{2 m dt}{x^2}$, pareillement le petit angle QSq

$$= \frac{2 n dt}{y^2}, \text{ \& partant } ds = qSp - QSp = QSq - PSp = 2 dt$$

$\left(\frac{n-m}{y^2} - \frac{m}{x^2}\right)$. AP & BQ soient les tangentes des orbites, & APS = p ,

BQS = q , l'aire PSp = $m dt$ = $\frac{1}{4} PS \cdot Pp \cdot \sin p$, on aura Pp =

$$\frac{2 m dt}{x \sin p} \text{ \& } dx = \frac{2 m dt}{x \tan p} \text{ \& } dy = \frac{2 n dt}{y \tan q}$$

Et comme les aires de deux corps tournant autour du Soleil sont en raison foudoublée des parametres de leurs orbites, il fera m = $\sqrt{a(1-e^2)}$;

* =

$$r = \sqrt{A(1-EE)} \text{ \& la tangente de } p \text{ \&tant} = \frac{e \cos v - 1}{e \sin v}; \text{ tang. } q \\ = \frac{E \cos V - 1}{E \sin V} \text{ \& } x = \frac{a(1-ee)}{1-e \cos v}; y = \frac{A(1-EE)}{1-E \cos V}$$

$$\text{il fera } dx = \frac{-2e \sin v \cdot dt}{\sqrt{a(1-ee)}}; dy = \frac{-2E \sin V dt}{\sqrt{A(1-EE)}} \\ ds = \frac{2 dt ((1-E \cos V)^2 - (1-e \cos v)^2)}{A^{3/2} (1-EE)^{3/2} - a^{3/2} (1-ee)^{3/2}}$$

Et si l'on met la différence de la longitude des Aphelies de la Terre & Venus, qui est connue, $= \theta$, il fera $s = \theta + V - v$.

Comme il n'est pas possible de développer cette équation, mettons le lieu de la Terre en Q fixe, & cherchons pour chaque lieu donné de la Terre dans son orbite le lieu de Venus, où son plus grand éclat arrive; dans ce cas nous aurons, à cause de $s = \alpha + v$, R répondant à l'aphelie de Venus

$$[2(x-y \cos s)^2 - y^2 \sin^2 s + 2(x-y \cos s) \sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}] \frac{e x \sin v}{1-e \cos v} = \\ y \sin s (2x^2 - y^2 - y \cos s + 2x \sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}) \\ \text{soit } x - y \cos s = z, \text{ \& cette équation sera transformée dans la suivante}$$

$$(2z^2 - y^2 \sin^2 s + 2z \sqrt{z^2 + y^2 \sin^2 s}) \frac{e x \sin v}{1-e \cos v} = \\ y \sin s (2z^2 + 3yz \cos s - y^2 \sin^2 s + 2(z+y \cos s) \sqrt{z^2 + y^2 \sin^2 s}) \\ \text{\& multipliant de part \& d'autre par } 2z^2 - y^2 - 2z \sqrt{z^2 + y^2 \sin^2 s} \\ \text{il fera}$$

$$2 \cos s (2z^2 - 7y^2 \sin^2 s) + \frac{e x \sin v \cdot \sin s}{1-e \cos v} (yz^2 - y^2 \sin^2 s) - y^2 \sin^2 s \\ (yz^2 + y^2 \sin^2 s) = 2 \cos s (y^2 \sin^2 s + z^2)^{3/2}, \text{ dans cette} \\ \text{équation si on substitue } x = \frac{a(1-ee)}{1-\cos v}; z = x - y \cos s; s = \alpha + v,$$

on trouvera, par les racines de l'équation du 8me degré, en combien de

points de l'orbite de Venus son éclat est le plus grand pour la même distance de la Terre au Soleil.

Comme cette équation est encore fort intractable, faisons plusieurs hypothèses pour les distances de la Terre & de Venus au Soleil, & les mettant données, ou connues, nous aurons dans nos formules différentielles

$$y \sin s ds (2x^2 - y^2 - xy \cos s + 2x \sqrt{x^2 - 2xy \cos s + y^2}) = 0$$

& partant $\cos s = \frac{-2x}{-y} - \frac{y}{x} + \frac{2}{y} \sqrt{(3y^2 + x^2)}$

Faisons à présent toutes les suppositions pour les distances de la Terre & de Venus au Soleil, & cherchons pour ces cas l'angle r .

$lx = 9.862359$	$x = 0.7283798$	<i>appelie.</i>
$lx = 9.859359$	$x = 0.7233666$	<i>distance moyenne.</i>
$lx = 9.856295$	$x = 0.7182820$	<i>peribelie.</i>
$ly = 0.007286$	$y = 1.0169180$	<i>appelie.</i>
$ly = 0.000000$	$y = 1.0000000$	<i>distance moyenne.</i>
$ly = 9.992589$	$y = 0.9830800$	<i>peribelie.</i>

HYPOTHESE I.

Si Venus est appelie, & la Terre peribelie.

$lx = 9.862359$	$ly = 9.992589$	$ly^2 = 9.985178$
$lx = 0.301030$	$lx = 9.862359$	$ly^2 = 0.477121$
$ly = 0.163389$	0.130230	0.462299
0.170800		$lx^2 = 9.724718$
1.4819		$3y^2 = 2.8993$
1.3497		$x^2 = 0.5205$
2.8316		$3y^2 + x^2 = 3.4298$
3.7677		$\log(3y^2 + x^2) = 0.5352688$
$\cos s = 0.9361$		$\frac{1}{2} l. = 0.2676344$
$s = 20^\circ 35'$		$l2 = 0.3010300$
		0.5686644
		$ly = 9.992589$
		0.576075
		nomb. 3.7677

HYPOTHESE I.

HYPOTHESE II.

Si Venus est perihelie, & la Terre apbelie.

$lx = 9.856295$	$ly^2 = 0.014572$	$lx^2 = 9.712590$
$l2 = 0.301030$	$l3 = 0.477121$	
<u>0.157325</u>	<u>0.491693</u>	
$ly = 0.007286$	$3y^2 = 3.10237$	
<u>0.150039</u>	<u>x^2 = 0.51593</u>	
nombr. 1.4127	$x^2 + 3y^2 = 3.61830$	
$ly = 0.007286$	log = 0.5585046	
$lx = 9.856295$	$\frac{1}{2} \log = 0.2792523$	
<u>0.150991</u>	<u>l2 = 0.3010300</u>	
1.4158	<u>0.5802823</u>	
3.7411	$ly = 0.007286$	
<u>2.8285</u>	<u>0.5729963</u>	
cos $s = 0.9126$		
$s = 24^\circ 8'$		

HYPOTHESE III.

Si Venus & la Terre sont dans leurs distances moyennes du Soleil.

$lx = 9.859359$	$ly = 0.140641$	$lx^2 = 9.718718$
$x = 0.72336$	$x = 0.140641$	$x^2 = 0.52326$
$2x = 1.44672$	$y = 1.38242$	$3y^2 = 3.$
<u>1.38242</u>	$x = 1.38242$	<u>3.52326</u>
<u>2.82914</u>		$\sqrt{3y^2 + x^2} = 1.87704$
		$\frac{2}{y} \sqrt{3y^2 + x^2} = 3.75408$
		<u>2.82914</u>
		cos $s = 0.92494$
		$s = 22^\circ 20'$

HYPOTHESE IV.

Si Venus est perihelie, & la Terre perihelie.

$l x = 9.856295$ $l 2 = \frac{0.301030}{0.157325}$ $l y = \frac{9.992589}{0.164736}$ I. 4613 I. 3687 2. 8300 3. 7597 <hr/> $\text{cof } s = 0.9297$ $s = 21^\circ 36'$	$l y = 9.992589$ $l x = \frac{9.856295}{0.136294}$	$l y^2 = 9.985178$ $l 3 = \frac{9.477121}{0.462299}$ $3 y^2 = 2.8994$ $x^2 = \frac{0.5159}{3.4153}$ $\log. = 0.5334289$ $\frac{1}{2} l. = 0.2667144$ $l 2 = \frac{0.3010300}{0.5677444}$ $l y = \frac{9.9925890}{0.5751554}$
--	---	---

HYPOTHESE V.

Si la Terre est aphelie, & Venus aphelie.

$l x = 9.862359$ $l 2 = \frac{0.301030}{0.163389}$ $l y = \frac{0.007286}{0.156103}$ I. 4325 I. 3961 2. 8286 3. 7486 <hr/> $\text{cof } s = 0.9200$ $s = 22^\circ 56'$	$l y = 0.007286$ $l x = \frac{9.862359}{0.144927}$	$l y^2 = 0.014572$ $l 3 = \frac{0.477121}{0.491693}$ $3 y^2 = 3.10237$ $x^2 = \frac{0.53054}{3y^2+x^2} = \frac{0.53054}{3.63291}$ $\log = 0.5602546$ $\frac{1}{2} l = 0.2801273$ $l. 2. = \frac{0.3010300}{0.5811573}$ $l y = \frac{0.007286}{0.5738713}$
--	---	--

HYPO-

HYPOTHESE VL

Si Venus est dans sa distance moyenne du Soleil, & la Terre perihelie.

$l x = 9.859359$ $l 2 = \frac{0.301030}{0.160389}$ $l y = 9.992589$ $\frac{0.167800}{1.4716}$ $\frac{1.3590}{2.8306}$ $\frac{3.7637}{\text{cof } s = 0.9331}$ $s = 21^\circ 5'$	$l y = 9.992589$ $l x = \frac{9.859359}{0.133230}$	$3 y^2 = 2.8993$ $x^2 = 0.5233$ $3 y^2 + x^2 = 3.4226$ $\log = 0.5343561$ $\frac{1}{2} l = 0.2671780$ $l 2 = 0.3010300$ $\frac{0.5682080}{l y = 9.992589}$ $\frac{0.575619}{}$
---	---	---

HYPOTHESE VII.

Si Venus est dans sa distance moyenne du Soleil, & la Terre aphelie.

$l x = 9.859359$ $l 2 = \frac{0.301030}{0.160389}$ $l y = 0.007286$ $\frac{0.153103}{1.4227}$ $\frac{1.4058}{2.8285}$ $\frac{3.7449}{\text{cof } s = 0.9164}$ $s = 23^\circ 36'$	$l y = 0.007286$ $l x = \frac{9.859359}{0.147927}$	$3 y^2 = 3.10237$ $x^2 = 0.5233$ $3 y^2 + x^2 = 3.62567$ $\log = 0.5593883$ $\frac{1}{2} \log. = 0.2796941$ $l 2 = 0.3010300$ $\frac{0.5807241}{l y = 0.007286}$ $\frac{0.5734381}{}$
--	---	--



HYPOTHESE VIII.

Si la Terre est dans sa distance moyenne du Soleil, & Venus perihelie.

$lx = 9.856295$	$ly = 0.000000$	$3y^2 = 3.000000$
$l2 = 0.301030$	$lx = 9.856295$	$x^2 = 0.5159$
0.157325	0.143705	$3y^2 + x^2 = 3.5159$
1.43657		$\log = 0.5460365$
1.39221		$\frac{1}{2} l \cdot = 0.2730182$
2.82878		$l 2 = 0.3010300$
3.75015		0.5740482
$\cos r = 0.92137$		
$r = 22^\circ 52'$		

HYPOTHESE IX.

Si la Terre est dans sa distance moyenne du Soleil & Venus aphelie.

$lx = 9.862359$	$ly = 0.000000$	$3y^2 = 3.0000$
$l2 = 0.301030$	$lx = 9.862359$	$x^2 = 0.5305$
0.163389	0.137641	$3y^2 + x^2 = 3.5305$
1.4568		$\log = 0.5478362$
1.3729		$\frac{1}{2} \log = 0.2739181$
2.8295		$l 2 = 0.3010300$
3.7582		0.5749481
$\cos r = 0.9292$		
$r = 21^\circ 39'$		

Après avoir trouvé l'élongation héliocentrique de Venus au Soleil pour son plus grand éclat, cherchons à present le rapport qui est

est entre ces plus grands éclats ; pour cette fin il faut trouver les valeurs de l'angle S P M, & de la ligne Q P.

HYPOTHESE I.

$$I. 7114598 : 0.2547002 = \text{tang. } 79^{\circ} 42\frac{1}{2}'$$

$$9.4060292$$

$$\underline{10.7409308}$$

$$10.1469600$$

$$\underline{0.2333666}$$

$$9.9135934$$

$$\frac{1}{2} \text{ diff.} = 39^{\circ} 20\frac{1}{2}'$$

$$\underline{79 \quad 42\frac{1}{2}}$$

$$l. S P = 9.8623590$$

$$l. \text{fin. PS Q} = \underline{9.5460110}$$

$$9.4083700$$

$$l. \text{fin. SQP} = \underline{9.8113583}$$

$$l. Q P = 9.5970117$$

$$S P Q = 119^{\circ} 3' \quad \& \quad S Q P = 40^{\circ} 22'$$

HYPOTHESE II.

$$I. 7352000 : 0.2986360 = \text{tang. } 77^{\circ} 56'$$

$$9.4751421$$

$$\underline{10.6700472}$$

$$10.1451893$$

$$\underline{0.2393495}$$

$$9.9058398$$

$$38^{\circ} 50$$

$$\underline{77 \quad 56}$$

$$S P Q \quad 116 \quad 46 \quad S Q P = 39^{\circ} 6'$$

$$l. S P = 9.8562950$$

$$l. \text{fin. PS Q} = \underline{9.6115762}$$

$$9.4678712$$

$$l. \text{fin. SQP} = \underline{9.7998062}$$

$$l. Q P = 9.6680650$$

HYPOTHESE III.

$$I. 7233666 : 0.2766334 = \text{tang. } 78^{\circ} 50'$$

$$9.4419046$$

$$\underline{0.2363777}$$

$$9.2055269$$

$$\underline{10.7046511}$$

$$9.9101780$$

$$39^{\circ} 7'$$

$$\underline{78 \quad 50}$$

$$S P Q \quad 117 \quad 57 \quad S Q P = 39^{\circ} 43'$$

$$9.8593590$$

$$\underline{9.5797772}$$

$$9.4391362$$

$$\underline{9.8054951}$$

$$l. Q P = 9.6336411$$

HYPOTHESE

HYPOTHESE VII.

$$I. 7402846 : O. 2935514 = \text{tang. } 78^{\circ} 12'$$

$$9. 4676842 \quad l. SP = 9. 8593590$$

$$10. 6800389 \quad l. \text{fin PSQ} = 9. 6024388$$

$$10. 1477231 \quad 9. 4617978$$

$$O. 2406202 \quad l. \text{fin SQP} = 9. 8015106$$

$$9. 9071029 \quad l. QP = 9. 6602872$$

$$38^{\circ} 55'$$

$$78 \quad 12'$$

$$SPQ = 117 \quad 7' \quad SQP = 39^{\circ} 17'$$

HYPOTHESE VIII.

$$I. 7182820 : O. 2817180 = \text{tang. } 78^{\circ} 34'$$

$$9. 4498146 \quad l. SP = 9. 8562950$$

$$10. 6941311 \quad l. \text{fin PSQ} = 9. 5894893$$

$$10. 1439457 \quad 9. 4457843$$

$$O. 9088513 \quad l. \text{fin SQP} = 9. 8038168$$

$$39^{\circ} 2'$$

$$l. QP = 9. 6419675$$

$$78 \quad 34'$$

$$SPQ = 117 \quad 36' \quad SQP = 39^{\circ} 32'$$

HYPOTHESE IX.

$$I. 7283798 : O. 2716202 = \text{tang. } 79^{\circ} 10\frac{1}{2}'$$

$$9. 4339620 \quad l. SP = 9. 862359$$

$$10. 7184839 \quad l. \text{fin PSQ} = 9. 5669508$$

$$10. 1524459 \quad 9. 4293098$$

$$O. 2376392 \quad l. \text{fin SQP} = 9. 8059510$$

$$9. 9148067 \quad l. QP = 9. 6233588$$

$$39^{\circ} 24\frac{1}{2}'$$

$$79 \quad 10\frac{1}{2}'$$

$$SPQ = 118^{\circ} 35' \quad SQP = 39^{\circ} 46'$$

Ayant à présent trouvé les valeurs des lignes QP & SP & de l'angle SPM, cherchons le rapport des plus grands éclats de Venus.

I.	$l. PQ^2 = 9.1940234$	II.	$l. PQ^2 = 9.3361300$
	$l. SP^2 = \underline{9.7247180}$		$l. SP^2 = \underline{9.0125900}$
	8.9187414		9.0487200
	$l. \text{fin. verf. SP} h = \underline{9.7113240}$		$\text{fin. verf. SP} h = \underline{0.7400798}$
	0.7925826		0.6913598
III.	$l. PQ^2 = 9.2672822$	IV.	$l. PQ^2 = 9.2287458$
	$l. SP^2 = \underline{9.7187180}$		$l. SP^2 = \underline{9.712590}$
	8.9860002		8.9413358
	$\text{fin. v. SP} h = \underline{9.7253391}$		$\text{fin. v. SP} h = \underline{9.7194307}$
	0.7393389		0.7780949
V.	$l. PQ^2 = 9.3015260$	VI.	$l. PQ^2 = 9.2112238$
	$l. SP^2 = \underline{9.724718}$		$l. SP^2 = \underline{9.718718}$
	9.0262440		8.9299418
	$\text{fin. v. SP} h = \underline{9.7284820}$		$\text{fin. v. SP} h = \underline{9.7153901}$
	0.7022380		0.7854483
VII.	$l. PQ^2 = 9.3205744$	VIII.	$l. PQ^2 = 9.2839350$
	$l. SP^2 = \underline{9.718718}$		$l. SP^2 = \underline{9.712590}$
	9.0392924		8.9965250
	$\text{fin. v. SP} h = \underline{9.7357555}$		$\text{fin. v. SP} h = \underline{9.7297348}$
	0.6964631		0.7332098
IX.	$l. PQ^2 = 9.2467176$		
	$l. SP^2 = \underline{9.724718}$		
	8.9714356		
	$\text{fin. v. SP} h = \underline{9.7173072}$		
	0.7458716		

Les

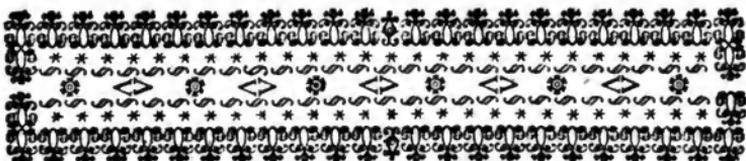
Les nombres de ces logarithmes sont proportionels aux plus grands éclats de Venus dans ses differens aspects avec le Soleil, & pour les comparer ensemble, mettons le plus grand éclat de Venus quand elle & la Terre sont dans leurs distances moyennes au Soleil = 1. & nous aurons.

I. o. 7925826	II. o. 6913598	IV. o. 7780949	V. o. 7022380
o. 7393389	o. 7393389	o. 7393389	o. 7393389
o. 0532437	9. 9520209	o. 0387560	9. 9628991
11304	8954	10933	9181
VI. o. 7854483	VII. o. 6964631	VIII. o. 7332098	IX. o. 7458716
o. 7393389	o. 7393389	o. 7393389	o. 7393389
o. 0461094	9. 9571242	9. 9938709	o. 0065327
1112	906	986	10151

HYPOTHESES.

	<i>Rapport des plus grands éclats de Venus.</i>
Si Venus est perihelie, & la Terre aphelie.	o. 8954
Venus dans sa distance moyenne, & la Terre aphelie.	o. 9060
Venus & la Terre aphelies.	o. 9181
La Terre dans sa distance moyenne, & Venus perihelie.	o. 9860
La Terre & Venus dans leurs distances moyennes.	1. 0000
La Terre dans sa distance moyenne, & Venus aphelie.	1. 0151
Venus & la Terre perihelies.	1. 0933
Venus dans sa distance moyenne, & la Terre perihelie.	1. 1120
Venus aphelie, & la Terre perihelie.	1. 1304

** ** **



M E M O I R E
SUR LA DETERMINATION DE LA PARALLAXE
DE LA LUNE ET DE LA COURBURE DE LA TERRE ENTRE-
PRISE AU CAP DE BONNE ESPERANCE ET A' BERLIN PAR
ORDRE DE S. M. T. CHRET. AVEC LES OBSERVATIONS,
FAITES DEPUIS LE 25. NOV. 1751. JUSQU'AU
20. AVRIL 1752. A' L'OBSERVATOIRE
ROYAL DE BERLIN,
PAR M. DE LA LANDE.

En venant entreprendre sous les yeux de cette Illustre Compagnie des opérations dont elle connoit l'utilité, quoique sous les ordres d'une Cour étrangère, je me suis cru dès-lors obligé à plusieurs titres de vous rendre compte, Messieurs, de l'objet de cette entreprise. Mais aujourd'huy que le nouveau lien par lequel vous avez bien voulu m'attacher à vous me met dans l'heureuse nécessité de vous faire hommage de mes travaux par respect tout à la fois & par reconnoissance, je vais m'efforcer de remplir une partie de mes obligations, avec le seul regret de ne pouvoir m'en acquitter d'une manière plus éclatante.

L'on sçait combien, depuis plus de 20 Ans, la France s'est occupée de la Figure & de la Grandeur de la Terre, & les travaux immenses qu'ont déjà couté ces recherches. Je ne pourrois, sans répéter ce qu'ont dit avant moy les Illustres Auteurs de ces fameuses entreprises, vous parler

ler de l'importance & de l'étenduë de leurs projets, ou de la manière dont ils les ont accomplis ; il me suffira de rappeler ce qui peut avoir un rapport immédiat avec les opérations dont il s'agit ici.

Les Voyages du Nord & du Midy devoient également servir à la mesure du degré de la Terre, à la description Geographique des Côtes & des Pays qu'il falloit traverser, à différentes recherches sur l'obliquité de l'Écliptique, sur les refractions Astronomiques, sur le poids de l'air, ses degrés de condensation & d'élasticité, sur la longueur du Pendule, sur l'Aiman, enfin sur divers points d'Astronomie & de Physique, dont chacun peut-être suffiroit dans ce siècle, pour conduire de curieux Observateurs dans les régions les plus éloignées & les moins accessibles. Ce dont j'ai, Messieurs, à vous entretenir ne renferme que deux choses ; la première qui n'est entrée pour rien dans le travail de l'Académie des Sciences de Paris, est la détermination de la juste quantité des parallaxes de la Lune, la seconde est la Courbure des arcs du Meridien, à laquelle conduit le rapport de ces parallaxes, si elles peuvent être déterminées en même tems par divers Observateurs dispersés sous un même Meridien, Tel est l'objet pour lequel Mr. de la *Caille* est parti de Paris le 21 Octobre 1750. pour aller, avec l'agrément des Etats Généraux, observer au Cap de Bonne Espérance, ou il est arrivé le 19 Avril de l'année 1751. en même tems qu'il se propose de completer un Catalogue général des Etoiles qu'il a entrepris depuis longtems, en y faisant entrer les Etoiles Australes qui ne paroissent jamais dans nos Climats. C'est aussi cette même détermination des parallaxes de la Lune qui a été quelques mois après l'objet des ordres que j'ay reçu du Roy, pour venir faire dans le Nord des Observations simultanées, en même tems que l'Académie Royale des Sciences a donné avis à tous les Astronomes de l'Europe de l'entreprise à laquelle ils doivent coopérer. Nous avons même déjà eu la satisfaction d'apprendre qu'il y a un grand nombre d'Observateurs qui y prennent tout l'intérêt que merite la grandeur de ce projet. Il s'en trouve, par exemple, à Rome, à Lisbonne, à

Toulouse, à Montpellier, à Marseille, à Lion, à Turin, à Vittemberg, à Paris, à Berlin, à Upsal, à Stockolm, à Petersbourg; & nous venons d'apprendre que Mr. *Grischow*, un des Astronomes de l'Académie Impériale de Petersbourg, se transporte dans l'Isle d'Oesel, à l'extrémité Occidentale des Etats de l'Impératrice de Russie, qui n'est éloignée que d'environ 13 minutes de tems du Meridien du Cap, avec un très grand Instrument qui a été construit à Londres par M. Bird. Chacun de ces Observatoires pris deux à deux nous peut donner une petite parallaxe de la Lune assés exacte: & l'on voit assés que chacune de ces parallaxes a pour base une corde du Méridien sous lequel on observe. Si la Terre étoit sphérique, le progrès de tous ces angles & de toutes ces cordes seroit toujours dans un rapport fort simple & fort connu avec la difference des latitudes; mais les latitudes devant croître fort inégalement sous une même corde donnée sur un sphéroïde ou bien, ce qui revient au même, les Cordes elles-mêmes fort inégalement dans un progrès uniforme des latitudes, ce ne sera que lorsque nous aurons observé avec la dernière précision & les latitudes & les angles formés au Centre de la Lune, qu'il nous sera facile d'en conclure quel est le progrès des Cordes & des arcs du Méridien, & de juger par là de la nature de cette Courbe, ou tout au moins de connoître si elle est ou n'est pas régulière.

C'est là tout le noeud de la difficulté: une multitude de petites Angles formés au Centre de la Lune, & comparés entre eux, doivent achever de décider de la Figure de la Terre. Comparés avec le Cap de Bonne Espérance pour former un plus grand Angle, ils doivent déterminer la parallaxe de la Lune qui repond à la soutendante du grand Arc qui est entre nous & le Cap. Cette methode a déjà été proposée d'une manière plus speciale, il y a plus de dix ans, dans le discours sur la parallaxe de la Lune, où il est démontré par des formules très élégantes que trois Observateurs qui seroient par les Latitudes de 0° , 28° , 56° , quoique également distants, la ☾ ayant 28° de déclinaison, ils trouveroient une difference de Parallaxe de $10''$, tandis qu'il

ne

ne devoit y en avoir aucune, si la Terre étoit sphérique, ou si à des latitudes égales répondoient des Arcs égaux dans la Circonférence du Méridien.

Cette Methode est différente de celle que Mr. Manfredi a proposé dans les Mémoires de l'Academie de 1734. où il veut qu'ayant observé en même tems la parallaxe horaire de la ☾ devant & après son passage au Méridien, on en déduise par le calcul des angles qui comparés à l'observation faite dans le Méridien même peuvent montrer si la Terre est plus ou moins aplatie que selon la Théorie ; mais outre que cette Methode présuppose trop la connoissance de la Figure de la Terre, il est certain que la methode par laquelle on observe la Parallaxe horaire n'est presque pas applicable à la Lune à cause des irrégularités de son mouvement : ainsi il est inutile que j'entre dans aucun détail sur les moyens de réussir par cette voye, celle que nous avons choisie est plus simple, & ne suppose que des calculs très faciles.

Mais quel fruit retirer de cette multitude d'Observations ? Quel usage pourra-t-on faire de cette Parallaxe de la Lune, ou quelle nécessité de se proposer encor la figure de la Terre, après tout ce qui s'est fait sur les Montagnes de la Laponie, sur les Cordilières, & au milieu de la France ? Telles sont les réflexions qui peuvent se présenter, & auxquelles je puis satisfaire en deux mots.

La parallaxe de la Lune influe nécessairement sur tous ses mouvemens, puisque ses mouvemens qui se font autour du centre de la Terre deviennent irréguliers aux yeux de tous ceux qui sont placés sur sa surface par l'effet de cette même parallaxe, & qu'elle entre dans le calcul de toutes ses irrégularités ; la parallaxe de la Lune a donc part à tous les avantages que l'on peut retirer de la Théorie même de la Lune, c'est à dire, de la connoissance de tous ses mouvemens. Or, sans entrer dans aucun détail à ce sujet, l'on sçait surtout que tous les Astronomes ont déjà reconnu que nous n'avons presque aucun moyen de déterminer la Longitude sur Mer que celui qui suppose la connoissance des Mouvements de la Lune, & que le secret des Longitudes
semble

semble n'être un secret pour nous qu'à proportion de l'imperfection de nos Calculs sur la Theorie de la Lune. C'est donc ainsi que le travail des Astronomes obligera, pour ainsi dire, cette Planete, malgré des irrégularités infinies, à servir dans tout l'Univers de fanal ou de guide infailible, & achevera, ce semble, de remplir l'objet que l'Auteur de la Nature a pu se proposer en nous donnant ce Satellite. Si c'est de la parallaxe de la Lune que nous attendons de si grands avantages, est-il surprenant que nous recherchions avec tant d'empressement les moyens les plus exacts & les plus sûrs d'en constater la valeur ? Mais, indépendamment de la navigation, de la Geographie, de tous les usages même auxquels on peut appliquer ces connoissances, elles sont par elles-mêmes assez belles, assez relevées, assez dignes de l'Esprit humain, pour mériter de trouver place au nombre des choses éclatantes dont la postérité fera à jamais redevable au règne glorieux de *Louis XV.* & par lesquelles est déjà gravé au Temple de Mémoire le nom de cet invincible Monarque.

Les Astronomes ont imaginé des methodes admirables pour déterminer les Parallaxes sans sortir d'un Observatoire; telle est celle que *Mr. Cassini* a expliquée dans le traité de la Comète de 1680; celle des plus grandes latitudes &c. Mais, malgré tout le génie qu'on admire dans leurs ressources, on est toujours convenu que le plus sûr & le meilleur seroit de placer deux Observateurs à une très grande distance & sous un même Meridien; il ne faut que jeter les yeux sur les Tables de la Lune pour voir que la diversité des methodes nous jettoit dans des différences de résultats, qui aboutissoient à faire voir combien cet Élément étoit peu connu. *Mr. Flamsteed* dans ses premières Tables de la Lune faisoit la parallaxe dans ses moyennes distances aux sizigies de $58' 2'' \frac{1}{2}$. *Mr. Newton* l'a réduit à $57' 30''$, & par les dernières observations de la plus grande latitude, faites à Paris, elle a paru $57' 2'' \frac{1}{2}$. Celle-cy est assez approchante de celle qui se trouve dans les Tables de *Mr. Halli* publiées l'année dernière, mais il ne faut pas s'y tromper: la Table des parallaxes dans

les

les *szigies* y a été nouvellement ajoutée, & probablement d'après celle qui étoit déjà dans les Institutions Astronomiques de Mr. *le Monnier* : elle diffère aussi de plus d'une minute de celle qui est employée dans les Tables de Mr. *Cassini*. Cependant la question parut prête à être resoluë en 1705. lorsque Mr. *Kolbe* alla au Cap de Bonne Esperance pour faire avec Mr. *Wilh. Wagner*, qui demouroit à Berlin, des Observations simultanées : mais, outre que les Astronomes n'ont point pû faire usage de ces Observations, elles étoient en elles-mêmes trop imparfaites. Il n'est donc pas étonnant que le succès n'ayant pu répondre à la générosité & à l'empressement de l'auteur de cette belle entreprisede, nous soyons réduits aujourd'huy à reprendre la chose tout de nouveau. Rien ne manquoit cependant dũ côté des Observateurs : tous les deux élèves de Mr. *Geor. Christ. Eimmart*, habile Artiste & grand Astronome de Nuremberg, ils furent choisis l'un & l'autre au sortir d'une si bonne Ecole comme les plus capables de remplir l'etenduë du projet & des vuës de leur généreux Protecteur ; mais que ne fut-il aussi heureux dans le choix des Instrumens que dans celui des Astronomes ! Il voulut donner à chacun d'eux un Quart de cercle azimuthal, un sextans, un horloge à Pendule, une Lunette de 14. Pieds, & une de 27. mais le malheur voulut qu'il eut recours à une Nation & à des gens peu instruits de la délicatesse des opérations dont il s'agissoit. Les deux premières pieces, qui étoient aussi les plus importantes, se conservent encor à l'Observatoire Royal de Berlin : l'on voit que le sextans a un rayon de 2 pieds, 10 pouces, 8 lignes de France ; la longueur & même la solidité auroient pû être suffisantes, si on eut eu la précaution d'y appliquer des Lunettes, comme il se pratiquoit déjà en France depuis près de 40 ans, & si les Divisions eussent été faites avec plus de délicatesse. Mais quand on voit que, sur un Instrument où un demi-pouce remplit environ 3000'' les seuls traits de la Division en occupent plus de 30, & qu'il n'y a pour bornoyer ou pointer à des étoiles que des pinnules assez grossières, que peut-on présumer de l'exaëtitude des résultats où il faut absolument porter la précision jusq'ua 4 ou 5 secondes

condes. Le Quart de Cercle azimuthal est composé de deux pièces; celle qui sert à prendre la hauteur, & qui est la principale, a un demi-pouce de moins que le sextans dont je viens de parler, & celle qui est horizontale, & qui servoit à prendre les azimuths, n'en a que la moitié, l'une & l'autre sont travaillées avec la même négligence; les deux Lunettes dont j'ai parlé, n'avoient pas de Micrometre, ou du moins je ne vois pas qu'on en aye fait aucun usage. C'en est assez pour juger de la defectuosité de ces operations, surtout eu égard à la précision où se porte actuellement la connoissance des mouvemens Celestes. Mais j'ay ajouté que, quelques parfaites que pussent être leurs Observations sur la Lune, les Astronomes n'ont pu encor en faire usage. En effet les premiers Eléments nécessaires pour la comparaïson des Observations, étoient la différence des Meridiens, ou la Longitude du Cap aussi bien que sa Latitude, mais l'une & l'autre nous étoit inconnue: les difficultés & les obstacles que trouva Mr. *Kolbe* de la part des Hollandois, avant que d'obtenir un lieu commode, malgré les recommandations dont il étoit pourvu, aussi bien que le mauvais tems & le manque de circonstances, ont été cause qu'il n'a pu faire aucune observation propre à déterminer la Longitude. Il auroit donc fallu s'en rapporter à d'autres Observations, qui n'ayant point été faites avec toute la précision nécessaire à cet usage, pouvoient s'écarter beaucoup du vray, & que nous sçavons en effet depuis peu en être éloignées de 8' de tems, ce qui pouvoit changer la parallaxe de près de 100". Par les observations que Mr. *de la Caille* a déjà faites au Cap de Bonne Esperance, on conclut qu'il est éloigné de Berlin de 20' de tems environ; par le résultat des observations du Père *Fonsenoy* au Cap de Bonne Esperance on trouve 26' 33", toute correction faite, & d'après les remarques de Mr. *Hallei* on ne trouve que 5' 55". Il est évident que dans une telle incertitude on ne pouvoit se flatter d'aucun succès par le moyen de ces Observations. Mais ce n'est pas tout: la Latitude du Cap encor plus essentielle, & dont la moindre différence tombe toute entiere sur la parallaxe, a été jusqu'ici un Elément si incertain & si

peu

peu connu, que Mr. Kolbe, qui l'a déterminé de $33^{\circ} 45'$ diffère de $30'$ de ceux à qui il vouloit s'en rapporter pour la longitude, & de $10' 45''$ de celle que Mr. de la Caille y a déjà observée. Enfin les Observations sont en trop petit nombre, & n'ont même été publiées que plus de 30. ans après ce voyage par Mr. Wagner qui en rapporte à peine deux. Cependant les Astronomes sçavent combien il est difficile de pointer avec de bons Instrumens avec une exactitude de plus de $5''$: il faut donc par une conséquence naturelle qu'un grand nombre d'Observations, des mieux choisies, & faites dans les plus favorables circonstances, puissent par une compensation de ces petites erreurs nous ramener plus près de la vérité que ne pourroit chacune de ces Observations en particulier; car enfin, il est moralement impossible que si nos précautions sont trompées par la foiblesse de nos sens & l'imperfection de nos organes, elles le soient toujours de la même maniere, dans le même sens, & de la même quantité; & nous pouvons toujours légitimement espérer que prenant un milieu entre un plus grand nombre de résultats, nous approcherons davantage du véritable. C'est dans cette vuë que Mr. de la Caille même avant son départ avoit fait choix de 60 Observations plus importantes dont il desiroit principalement les Correspondantes, & qu'il exhortoit malgré cela les Astronomes à ne manquer pas un seul passage de la ☾ au Méridien, pendant l'année entière, où l'on pouvoit à chaque fois espérer d'avoir au Cap une Observation simultanée.

Mais il est tems de passer à ce qui concerne la figure de la Terre. Je puis d'abord remarquer que le seul travail des Parallaxes de la Lune étant ici le plus important, il suffiroit d'en avoir fait l'exposition pour avoir pleinement justifié l'utilité de nos entreprises, la figure de la Terre en étant d'ailleurs une suite, mais cette suite même, ou cet accessoire, est un objet principal d'une égale importance. En effet dans certaines parties de la Theorie de la Navigation, dans l'Astronomie, & dans la Physique, où nous ne sçaurions apporter trop de soins à constater la juste quantité des Eléments que nous y employons, la

grandeur de la Terre ne suffit pas, & il est nécessaire d'en connoître exactement la Courbure ; par exemple, la Longueur des degrés de Longitudes se déduit ordinairement de celle des degrés du Meridien ; mais lorsque les Pilotes déduisent le changement en Longitude, à proportion du changement en Latitude qu'ils observent le plus qu'il est possible, il le font en se servant du rayon de curvité du Meridien dans le point donné, au lieu de se servir du rayon d'un grand Cercle perpendiculaire au Meridien, qui est cependant plus grand des $\frac{2}{3}$ de l'excès du dernier degré de latitude sur le degré du Meridien au point donné, mais dont la connoissance dépend de la courbure de la Terre, de sorte que l'on trouve toujours les parallèles trop petits, & la différence aux environs du Tropique va jusqu'à $\frac{1}{108}$. Doit-on négliger de rectifier leur méthode dès qu'on en

connoit le défaut ; d'ailleurs ces sortes d'erreurs peuvent se trouver combinées avec ces autres erreurs dépendantes de l'art ou de la pratique de la Navigation, & les augmenter très considérablement, ou tout au moins en rendre la découverte & la discussion très difficile. Mais s'il arrivoit cependant que quelqu'un s'étonnât de nous voir rechercher une si grande précision, & qu'elle lui parût s'étendre au delà des besoins de la pratique, alors je les renverrois à l'un des Ouvrages de l'Illustre Auteur, que j'aurois déjà nommé plusieurs fois, si sa modestie ne m'imposoit silence. Il y montre combien il est étrange de blâmer la précision dans des Sciences qui ont la précision pour objet, & de croire que, parce que dans le grand édifice des Sciences auquel tous les Sçavans travaillent en commun, il en est quelques uns qui, placés aux endroits les plus difficiles, ont moins avancé leur ouvrage, les autres soient autorisés à se rallentir ou à s'arrêter ; dans des matières qui exigent toute nôtre attention, & qui d'ailleurs dépendent d'une pratique si difficile & si longue à perfectionner, ce seroit renoncer à tout l'objet que d'en négliger la plus petite partie.

Je

Je ne parlerai pas de l'usage de la figure de la Terre pour calculer plus rigoureusement les mouvemens celestes; il est évident que son irrégularité est plus que suffisante pour qu'on y doive avoir égard dans un tems où l'Astronomie semble approcher à grands pas du terme de perfection où elle peut naturellement aspirer.

La figure de la Terre nous conduit à la détermination des points vers lesquels tend la pesanteur ou la gravité primitive, ce qui est nécessaire pour en comparer les différences dans chaque lieu de la Terre, & même pour en découvrir la véritable quantité. Ces importantes recherches sont probablement celles qui doivent un jour achever de débrouiller à nos yeux le chaos des mystères de la Nature sur la constitution intérieure de la masse de la Terre, & perfectionner les connoissances que nous avons déjà sur le rapport de cette pesanteur avec celle qui retient toutes les autres Planetes dans leurs orbites, & qui les pousse ou les attire chacune vers leur Centre. Ceci est un des points qui exige le plus d'exaëtitude & de précision dans la détermination de la figure de la Terre; car sous une même quantité d'aplatissement les différentes Courbures qu'on pourroit attribuer à la Terre nous produiroient des rayons de curvité très différens, & par conséquent nous induiroient dans des erreurs considérables, lorsqu'on voudroit par leur moyen déterminer d'après les expériences le rapport des différens degrés de pesanteur. Enfin, puisque quelques inégalités périodiques de Saturne qui ont paru ne pouvoir s'attribuer à l'attraction des autres Planetes, ont fait croire à un des plus grands Geometres de ce Siecle, que la Loy de l'Attraction des Planetes n'étoit pas exactement celle que Newton a établie, & qu'elle étoit même altérée par la figure des Planetes, comment pouvoir sans la détermination la plus exacte & la plus géométrique de cette figure lever des doutes si importants par leur objet, & si respectables par le caractère de leur Auteur? Les opérations faites en Lapponie & au Perou étoient très propres à fixer pour toujours les dimensions du Corps de notre Planete, si l'on eut pu avoir d'ailleurs de quoi fonder une hy-

hypothese sur la figure, c'est à dire, sur la nature de la courbure & de sa convexité. La Theorie & les principes de la pesanteur, comparée au mouvement de la Terre sur son axe, sembloient devoir être déjà de quelque secours, & Newton les avoit employés à déterminer le rapport des deux Diametres de la Terre, qu'il trouvoit differents de $\frac{1}{230}$.

D'un autre coté, un degré mesuré comme on le fait au milieu de la France, donne un 3^e point de la Courbe, dont on peut faire usage avec les deux autres pour découvrir les mêmes dimensions. Mais, hélas! on s'est apperçu que l'on n'étoit encore que trop éloigné du but, lorsqu'on a vu combien differoient les résultats tirés de chacune de ces methodes, & surtout dans quelles énormes differences nous jettoient la diversité des Courbes que l'on pouvoit admettre pour satisfaire aux trois degrés déjà mesurés, pris ensemble, ou comparés deux à deux. Pour ce qui est de la Théorie, les premieres experiences de la longueur du Pendule s'accordoient à montrer que l'augmentation de pesanteur en approchant vers le Pole étoit beaucoup plus grande que celle qui résultoit de cette Théorie: il fallut donc y renoncer. Quant aux hypotheses Geometriques, l'on fut tenté dès les commencemens d'y introduire l'Ellipse comme la plus simple des Courbes dont les Diametres sont inégaux, & comme celle qui donne le plus de facilité dans les calculs. Je parle de Mr. de *Maupertuis*, qui en tira dès-lors, c'est à dire en 1737. des formules très simples, dont Mr. de la *Condamine* s'est servi même après la dernière mesure pour déterminer le rapport des deux axes de la Terre. Peut-être même la précision que l'on en tire suffira encor longtems pour répondre aux connoissances que l'on acquiert par les opérations pratiques, quoiqu'on ait essayé d'en chercher une plus grande dans la figure de la Terre publiée en 1749. L'on y suppose cette figure, non pas celle d'une Ellipse, mais d'une autre courbe telle que les excès des degrés du Meridien mesurés en deçà & au delà de la ligne soient comme les quarrés quarrés, ou les 4^e puissances des sinus des latitudes. L'on trouve en effet qu'ils suivent un rapport de puissance

puissances dont l'exposant est $3\frac{10}{11}$; ce qui approche assez de 4.

Dans cette hypothese, l'on trouve pour la difference des axes 36659 toises, ou près de dix milles d'Allemagne, en supposant le Diamètre de l'Equateur, 6562026 toises. Examinant ensuite quelle puissance, non plus de Sinus des Latitudes, mais des Latitudes même, suivent les changements des degrés, on trouve que c'est celle dont l'exposant est presque $2\frac{1}{4}$, mais dans cette nouvelle courbe on trouve la difference

des axes de $\frac{1}{151}$ ou de 43457 toises, c'est à dire de $11\frac{1}{2}$ milles. Je

dois même ajouter que l'expression Algébrique que l'on tire de cette hypothese suppose connu un 4^e degré que nous n'avons point, à quoy l'Auteur ne supplée qu'en égalant à zero une des indéterminées du probleme: mais lorsqu'il s'agit du choix entre ces deux déterminations différentes, voici comment s'explique ce sçavant Auteur. Je rapporterai ses termes, afin qu'il paroisse combien je suis éloigné de chercher à dégrader les connoissances que nous ont achetées de pénibles travaux, entrepris avec tant de courage, conduits avec tant de soin, & par des Esprits si éclairés. " Il n'est pas surprenant qu'il reste des doutes sur cette matière, malgré tout ce que l'Académie a fait pour les dissiper, puisque, comme nous l'avons déjà vû, nous ne connoissons encor que trois points de la ligne courbe qui exprime par ses coordonnées la rélation qu'il y a entre l'étenduë des degrés du Meridien & leur distance à l'Equateur. . . . Nous ne pouvons rien affirmer d'absolument positif sur la Nature particulière de la gravité centrique, ni sur celle du Meridien." Après s'être ainsi expliqué sur ces hypothèses, il ne se détermine qu'à l'aide d'un degré de Longitude mesuré en France sur la latitude de $43^{\circ} 32'$, mais l'on sçait assez que cette mesure n'est pas susceptible de la même précision que celle des arcs du Meridien. Je n'ajouteray pas à tout cecy les différences énormes que l'on trouve, si on se contente de comparer les degrés deux à deux: alors
l'applai-

l'applatiffement fe trouve fimple ou double, fuyant les diverfes fuppo-
 fitions auxquelles on s'arrête: on le peut voir dans l'excellent Ouvra-
 ge de Mr. de la *Condamine*. Il me fuffira d'ajouter que les moindres
 erreurs, dont on voudroit fuppofer l'une des mefures affectées, nous jet-
 teroient dans de très grandes différences fur la figure ou le genre de la
 courbure de la Terre; néanmoins il eft certain que, malgré les précau-
 tions plus qu'humaines qu'on a apporté dans toutes les parties de l'ou-
 vrage, l'on ne peut-être affuré que quelque chofe n'ait échappé à la foibles-
 fe de nos fens & à l'imperfection des inftrumens, puiſque le même
 Auteur eft obligé d'avouer, dit-il ingenuement, qu'on ne peut guères
 répondre en rigueur que de 4". L'Expérience que l'on fait en ré-
 pétant une obſervation avec divers inftrumens ou avec le même,
 après l'avoir changé de difpofition, en eft une preuve bien fuffifante:
 cependant 4" fur le degré apportent à la figure de la Terre un chan-
 gement qui n'eft pas abfolument infenfible, ni même la différence de
 18 toifes qui fe trouve entre la détermination de Mrs. *Bouguer*, &
 de la *Condamine*, ou celle de Mrs. les *Officiers Eſpagnols* avec M. *Go-
 din*, quoique tous ayent opéré dans les mêmes lieux, avec la même
 ardeur, & avec les mêmes foins.

Après cela je crois en avoir dit affez pour démonſtrer que toutes
 les Opérations faites juſqu'icy pour la meſure de la Terre, non ſeu-
 lement n'excluent pas, comme on pourroit le penſer, mais établiffent
 même, la néceſſité d'une fuite d'Obſervations qui ſervent de confirmation
 aux précédentes, & furtout qui ſervent à déterminer de plus en plus
 l'équation qui exprime cette courbure. Je dis l'équation, parce
 qu'en effet j'ay ſuppoſé juſqu'icy que la Terre eft un ſolide de circon-
 volution, c'eſt à dire, dont tous les Meridiens ſont égaux & ſem-
 blables, exprimés par la même équation: autrement, puiſque les 3.
 degrés meſurés ſont ſous des Meridiens très différens, on ne ſcauroit les
 comparer enſemble, ou en conclure rien d'abſolu, juſqu'à ce que les opé-
 rations de la Parallaxe de la Lune nous ayent appris, quels progrès ſui-
 vent les ſoutendantes des arcs du Meridien, ſous lequel nous obſervons

TOUS

tous en même tems, & nous ayent fait connoître si ce qui a été observé sous les autres peut se rapporter à celui-cy. Mais enfin il y a encore un troisième genre d'incertitude que nous espérons fixer par les mêmes opérations : la Courbure du Meridien est-elle constante & régulière ? Sa Nature est-elle la même dans toute l'étendue de la courbe, & sur tout la courbure est elle semblable dans les deux hémisphères ? La plus profonde ou la plus sublime Géométrie est ici à son terme, & il faut qu'elle attende que l'Astronomie aye vérifié & autorisé toutes les suppositions sur lesquelles elle est obligée de s'appuyer ; c'est ce qui fera du moins en partie accompli, lorsque nous pourrons comparer la corde de l'arc qui est entre Berlin & le Cap de Bonne Espérance, avec celle des plus petits arcs qui séparent les différens Observateurs de l'Europe. Ce que je viens d'expliquer en abrégé, paroît avoir été pleinement prévu & désiré par Mr. de la Condamine, lorsque, dans l'Ouvrage que j'ay cité il n'y a qu'un instant, il finit par ces mots. "Laissons au tems & aux Observations multipliées à décider de l'uniformité de cette courbure ainsi que de sa quantité." En effet tous les doutes que les Physiciens commencent à repandre sur l'uniformité de la figure de la Terre, exigeoient indispensablement, que l'on essayât, par une multitude d'Observations, de jeter sur cet objet, toute la clarté dont il est susceptible. Pour l'exécuter, il suffisoit d'en connoître l'utilité, pour un Roy qui ne met point de bornes à la haute protection qu'il a toujours accordé, à l'exemple de son Auguste Bisayeul, aux Sciences & aux beaux Arts, & qui se trouve heureusement secondé par le Ministre le plus zélé pour sa gloire. (*)

Tout cecy, Messieurs, suit du seul travail des parallaxes de la Lune observées avec exactitude ; mais Mr. de la Caille s'étant déterminé depuis peu à faire seul au Cap de Bonne Espérance la mesure d'un degré du Meridien, vous comprenez assez que la question de la figure de la Terre en recevra un nouveau jour, si la

(*) Mr. le Comte d'Argenson.



la qualité de ses Instrumens , & la situation du lieu contribuent, autant que sa capacité, & son infatigable assiduité, à donner à son travail la perfection nécessaire. Il est tems de vous parler, Messieurs, des précautions avec lesquelles j'ay entrepris cet ouvrage. Outre les instrumens d'Astronomie dont l'Observatoire est muni, j'ay reçu de Mr. *le Monnier*, avec l'agrément de l'Académie Royale des Sciences de Paris, un Quart de cercle de cinq pieds de rayon, divisé de cinq en cinq Minutes, pour observer chaque jour la hauteur de la Lune, lorsqu'elle passe dans le Meridien; la Lunette, ou Alidade, tourne au centre sur un Cylindre fait au Tour avec un très grand soin & d'un métal fort dur, en sorte que cette pièce, qui est extrêmement importante, ne puisse causer la moindre erreur.

La Lunette, dans sa partie inferieure, porte une plaque sur laquelle est un autre petite division, telle que la proposa *Pierre Nonnius* dans son traité des Crepuscules, qu'il attribué à Ptolomée, & d'autres à un certain *Heraus*. Cette division est de 20 parties, & en occupe 21 de celles du Quart de cercle, de sorte qu'elle montre immédiatement la 20^e partie de 5 Minutes, c'est à dire 15''; mais, pour peu qu'on aye contracté d'habitude parmi les Instrumens d'Astronomie, on peut estimer sans erreur, même à la vuë, le tiers ou le quart de cette quantité, c'est à dire 4 ou 5'', & mieux encore si l'on employe une loupe pour examiner la division. Mais, pour plus grande perfection, le même Limbe porte encor une autre division qui, par le moyen de l'arc de *Nonnius*, qui y correspond par sa partie inferieure, donne des parties qui ne sont presque que la moitié de celles dont je viens de parler, de sorte que par une double division l'on peut constater chaque observation, comme si elle étoit faite séparément avec deux Quarts de cercles & par deux Observateurs. Le même Instrument porte encore deux autres divisions par des points si subtils & si délicats qu'on a peine à les appercevoir, mais comme on n'en fait point actuellement usage, je n'en parle que pour avoir lieu de remarquer, que cet instrument renferme seul le travail de quatre semblables Quarts de Cercles des plus parfaits. La division

fin

sion de *Nonnius* étoit sans doute bien préférable à celle que l'on fait ordinairement par des transversales, telles qu'on en voit sur le grand Quart de Cercle de 6. pieds, qui est dans la Tour Orientale de l'Observatoire Royal de Paris: car, sans parler de la difficulté qu'il y a à faire 5400 divisions sur un seul limbe avec toute l'exactitude nécessaire, sur tout des divisions qui doivent être, ou inégales, ou séparées par des lignes courbes, je me contenterai de remarquer qu'il est très difficile dans l'Observation d'estimer les parties de la distance entre deux points, dont l'un est ordinairement caché par la Lame, qui d'ailleurs ne sont point sur la même ligne, & qui enfin ne sçauroient être assés fins & assés ronds, puisqu'ils sont formés par l'interfection de deux lignes qui ont chacune leur épaisseur. Je puis ajouter que ces transversales ne donnant jamais immédiatement qu'une minute, tandis que celle dont je parle donne 15 secondes, c'est à dire 4 fois plus, l'erreur que l'on peut commettre dans l'estime doit être 16 fois plus grande, toutes choses égales. Car considérant les fausses estimes que l'on peut faire, comme une suite de nombres, dont les différences sont inégales, (laissant néanmoins l'égalité entre les secondes différences,) on trouve que le *Maximum* de l'erreur, ou la quantité dont le terme moyen s'éloigne du terme correspondant d'une progression Arithmétique, ou égale, formée entre les mêmes donnés, augmente comme le quarré du nombre des différences ou intervalles: c'est à dire, que si je suis obligé d'estimer un douzième de minute, ou d'estimer un tiers, je risque une erreur 16. fois plus grande dans un cas que dans l'autre, toutes choses égales. Cette même division de *Nonnius* supplée encore avantageusement au Micrometre qu'on auroit pû y placer; on y verroit peut être à la vérité chaque seconde, mais malgré cela, il ne faut pas s'imaginer qu'on y put obtenir réellement une telle précision, parce que trois secondes ne seroient assurément jamais sensibles dans le Micrometre d'une Lunette de cinq pieds; mais ce n'est pas assés dire, & je suis persuadé que l'usage du Micrometre dans un Quart de cercle mural est bien au dessous de la Methode dont il est ici question. Car, d'un coté nous avons ici



L'avantage de faire toujours paroître au milieu de la Lunette, & sur l'axe même, l'étoile à laquelle il faut pointer, & d'éviter par là l'effet d'une parallaxe fort dangereuse, qui se forme souvent au foyer de l'objectif, mais dont l'effet dispaeroit au centre de la Lunette; en second lieu, les observations faites avec un Micrometre dépendent essentiellement d'une visse, dont on suppose tous les pas & tous les filets exactement & parfaitement égaux, mais il est certain qu'une visse aussi parfaite est un ouvrage très rare, parce qu'il est infiniment difficile, & que la matière dont il est fait, les instrumens avec lesquels on le forge, concourent à le rendre pour l'ordinaire très imparfait; en 3^e lieu nous rendons l'Observation beaucoup plus prompte & moins sujette à erreur: plus prompte sans contredit, parce qu'on évite la double opération de placer d'abord la Lunette sur un point, & de faire jouer ensuite le Micrometre, ce qui ne se fait guères sans déranger la Lunette; plus exacte par la même raison, puisqu'ayant moins d'opérations à faire, on a moins à craindre de multiplier les erreurs inévitables, où nous jettent ces imperfections, qui suivent partout un Philosophe dans l'examen de la Nature, pour lui rappeler qu'il est homme. Mais ce n'étoit pas assez que d'avoir choisi dans la construction de cet Instrument les moyens les plus exacts & les plus commodes qui fussent connus; on est encor venu à bout d'y retrancher plusieurs sources d'erreurs qu'on a négligé longtems, parce qu'on les croyoit ou sans remède, ou de trop petite conséquence. Un grand nombre d'expériences faites au portail de St. Sulpice de Paris & en Ecosse avoit fait découvrir des dérangemens considérables, causés par la chaleur ou le froid qui agissent sur les Murs les plus solides, auxquels on peut attacher un Instrument, aussi bien que par le trémoussement continuel, causé par le mouvement des Corps extérieurs, quoiqu'assés éloignés. Pour remédier à de si dangereuses erreurs, on a placé au haut de l'Instrument dans une petite coulisse, un fil à plomb très délié, & suspendu librement sur un point de la division, lequel nous fait appercevoir au moyen d'un Microscope à deux verres, presque jusqu'à la seconde, les moindres dérange-

rangemens en hauteur, du Quart de cercle. Cette précaution qui eut dû se présenter si naturellement, & qui étoit si nécessaire, échappoit cependant à la vigilance des Observateurs les plus soigneux : tel est le sort des Sciences qui sont liées à la pratique, les plus petites choses y sont toujours les plus importantes, quoiqu'elles soient, ou les plus difficiles, ou les plus négligées. Outre cela l'on a pris soin encore d'attacher on de suspendre l'instrument d'une manière très libre, en sorte qu'il ne tienne que sur deux points, & qu'il aye même dans ces deux points, la liberté de céder aux impressions de la chaleur & du froid, par la dilatation & la contraction, que tous les métaux sont sujets à éprouver. L'on a crû très longtems que la plus importante précaution dans un Quart de cercle mural étoit de tâcher de le rendre si assuré & si solide qu'il ne pût souffrir aucun dérangement; pour cela on n'y ménageoit point les arboutans, & les barres de fer les plus épaisses. L'Expérience n'avoit point encore fait sentir, que la Nature, qui se joue si souvent de nos recherches, éludoit par des ressorts secrets & imperceptibles toute la force & toute l'exacritude nos précautions; en effet il devoit arriver que les parties d'un Quart de cercle qui étoient fortement attachées résistant davantage au mouvement, celles qui ne l'étoient pas, & qui cedoient plus facilement, se trouvaient affectées seules de la plus grande partie de l'erreur, & changeaient totalement de figure & de situation, par rapport aux premières; mais il me semble qu'on a trouvé enfin le moyen de remédier pleinement à ce défaut, puisqu'en laissant au Quart de cercle la liberté de s'étendre également en tout sens & dans toutes ses parties, sur tout étant léger & composé de lames assés minces & de même matière, il arrivera que le Quart de cercle changera de grandeur, sans changer de figure, & que les parties qui le composent pourront s'étendre ou s'accourcir, sans que le rapport qu'elles ont entre elles, ni le plan dans lequel elles se trouvent, en soit aucunement altéré, & par conséquent sans que nos mesures en souffrent le moindre changement. L'Expérience est d'accord avec la Théorie sur le succès de cette précaution, car un Quart de cercle mobile d'une

médiocre pesanteur ayant été exposé au Soleil dans la Zone Torride, jusqu'à ce qu'il eut été échauffé considérablement & dans toutes ses parties, on a trouvé l'angle mesuré avec le Quart de cercle sensiblement le même qu'avant qu'on lui eut fait contracter cette extrême chaleur, quoique l'on soit tres assuré, par les expériences du Pendule, & de la toise de fer, qu'il avoit du être dilaté d'une quantité sensible. Enfin, dernière précaution qui n'avoit été employée jusqu'ici dans presque aucun instrument d'Astronomie: comme la Lunette qui est fixée par une de ses extrémités au centre du Quart de cercle pouvoit causer par son poids quelque dérangement sur le Limbe où l'on est obligé de la fixer, ou n'avoir pas le mouvement assés libre & assés commode pour les observations, (& la commodité influé toujours sur l'exaëtitude,) on y a remédié par un contrepoids placé d'une maniere fort ingénieuse, qui, sans forcer en aucune maniere, & sans toucher même le Quart de cercle, fait équilibre, de façon que la Lunette puisse se mouvoir, pour ainsi dire d'elle-même, & rouler sur le Limbe sans appuyer jamais plus dans un point que dans l'autre, ce qui ne pourroit manquer d'arriver s'il falloit la soulever à force de mains. Toutes ces précautions que nous devons aux soins & à la vigilance de M. *le Monnier* sur des Artistes Anglois fort habiles, font de cet Instrument un des plus parfaits qu'il fût possible d'employer dans ces Opérations. Mais je ne scaurois davantage vous convaincre de l'exaëtitude qui résulte de tout ce que je viens de vous exposer, qu'en vous assurant que les mêmes étoiles, observées communément plusieurs jours de suite, même indifféremment par Mr. *Kies* ou par moy, ont été trouvées ordinairement les mêmes & très souvent à la même seconde, ce qui est une précision aussi rare que difficile à obtenir. J'ai crû, Messieurs, devoir vous mettre sous les yeux la bonté de l'Instrument pour vous faire sentir, combien celui qui s'en sert aura peu de part dans le succès de l'opération, & pour que la juste défiance que vous devez avoir de lui ne puisse vous en inspirer aucune sur la justesse des résultats qui suivront des observations. Pour le placer d'une maniere avantageuse, & sur un horizon assés dégagé,

gagé & assés libre, il a fallu élever au second étage, sur la fenêtre Meridionale de l'Observatoire Royal de cette Ville, une pierre de grandeur suffisante pour y fixer toute la machine, & la même chose sur une fenêtre Septentrionale, pour y faire les vérifications convenables de l'instrument, qui sont aussi essentielles que les observations mêmes, & pour y observer par le moyen des Etoiles Circonpolaires, la latitude de Berlin, qui n'a pu être jusqu'icy déterminée, que d'une maniere fort imparfaite, faute d'instruments d'une grandeur suffisante.

La Figure premiere représente dans sa grandeur naturelle la plaque qui porte la double division de *Nonnius*, proche de l'oculaire A de la Lunette; la division BD repond aux degrés divisés à l'ordinaire de cinq en cinq minutes, & la division CE répond aux parties d'un autre division, non plus de 90 degrés, mais de 96, qui a été souvent pratiquée par les Ouvriers Anglois. Chacune de ces parties vaut 56' 15'' de la division ordinaire, elle est divisée sur le limbe en 16 parties, dont chacune vaut par conséquent 3' 30'' 56''' 15'''''. Enfin l'arc de *Nonnius* occupant 25 de ces divisions, il montre immédiatement des parties dont la valeur est 8'' 47''' 20'''''. De cette maniere l'on peut facilement construire une table de réduction qui serve à comparer d'un coup d'oeil une même observation à l'une & à l'autre de ces divisions.

Fig. I.

La figure seconde représente le Quart de cercle placé dans une situation verticale, les rayons CB, CC, étant divisés chacun en 4 parties, donnent les points D, E, par lesquels il est suspendu librement sur les appuis, ou soutiens de fer, dont l'un D est mobile au moyen d'une verge DF qui passe dans un écrou G, pour rétablir l'instrument dans sa situation, lorsqu'il en est tant soit peu dérangé, ce qui se reconnoit au fil perpendiculaire HA. Pour empêcher une vacillation dangereuse dans la machine, on a scellé dans la pierre de doubles équerres, I, K, &c. qui portent chacune deux visse, dans lesquelles on serre légèrement des oreillons attachés derriere le limbe du Quart de cercle, & qui servent ainsi à le contenir dans le plan du Meridien, sans s'opposer

Fig. II.



fer à sa dilatation ou à sa contraction. Enfin, derrière le Quart de cercle vis à vis du centre C, est un axe horizontal mobile, L, M, auquel est attaché un contrepoids N, & une autre branche perpendiculaire LO, qui se replie encore pour recevoir un chaffis OPQ de la longueur de la Lunette, & qui la soutient par le point Q, de sorte que le chaffis étant mis en mouvement par le contrepoids N, il souleve la lunette par le point Q, ou du moins la tient en équilibre, afin qu'on puisse la promener dans le Plan du Meridien, sans s'exposer à y causer aucun dérangement, & la fixer indifféremment sur chaque point du Limbe sans qu'il soit chargé d'aucune partie de son poids ; on a eu soin même, pour en rendre le mouvement plus sûr & plus prompt, d'y joindre de petites roues des deux cotés, qui touchent seules le Limbe, & y roulent avec facilité pour y conduire la Lunette.

Afin de reconnoître avec plus de précision les variations en ascension droite du Quart de cercle, on a placé sur le mur de l'Académie, le plus éloigné de l'Observatoire que l'on pût y employer, des marques verticales, auxquelles on peut rapporter plusieurs fois dans le jour le fil vertical de la Lunette, pour corriger ensuite les différences des passages, observés dans tous les points du Ciel les plus éloignés entre eux ; mais comme nous nous sommes attachés jusqu'ici aux déclinaisons de la Lune beaucoup plus qu'aux ascensions droites, & que cette correction là se trouve inutile par rapport aux déclinaisons, je n'en ai fait dans les observations suivantes aucun usage ; on y trouvera seulement marquée de tems à autres la déviation, observée par des hauteurs correspondantes, laquelle est très petite, ou plutôt nulle, vers le 40^e degré de distance au Zenith, & qui sera plus que suffisante pour trouver le tems vrai de chaque observation avec la précision nécessaire dans le Calcul de la parallaxe. Enfin, j'ai fait placer encore depuis peu de jours dans la Campagne au Nord de Berlin, des marques qui puissent servir aussi à reconnoître les variations qui arriveront, lorsque le Quart de cercle sera tourné vers le Nord, & qui sont plus considérables & plus dangereuses, parce

parce que le mouvement en ascension droite des étoiles circompolaires est fort lent, & néanmoins, leur mouvement en déclinaison aussi prompt que celui des autres astres, de sorte qu'une déviation égale à celle que l'on néglige sur l'Equateur, & aux environs, ne peut se négliger aux environs du Pole.

Cet Instrument établi & fixe dans le Plan du Meridien, est celui qui sert principalement à l'Observation des parallaxes de la Lune; il étoit nécessaire, cependant, d'avoir un Quart de cercle propre à observer des hauteurs correspondantes, & à placer le mural dans le Meridien. Celui que l'Académie a reçu de Mr. de *Maupeituis*, y a été employé avec succès, & depuis le 25 Novembre 1751. que le Quart de cercle fut enfin placé, & que j'observai pour la première fois la hauteur de la Lune, je n'ai jamais trouvé que quelques secondes de déviation, cest à dire 8'' au plus. Cette quantité insensible par rapport aux hauteurs ne le seroit point par rapport aux ascensions droites de la Lune, si l'on prétendoit les déterminer, autrement que par les Ecoiles qui sont dans le parallele de la Lune; mais jusqu'ici je m'en suis tenu à celles-là, autant qu'il m'a été permis, parce qu'il est presque impossible que le Limbe entier d'un Quart de cercle, soit placé assés exactement dans le Meridien, & l'axe de la Lunette assés exactement parallele au Limbe du Quart de cercle, pour pouvoir se servir indifféremment de toutes les Etoiles. L'Instrument des passages sera le seul propre à ces Observations, quand les axes en seront travaillés avec assés d'exacritude.

Aprés vous avoir entretenu, Messieurs, de l'objet, de l'utilité de ces Observations, & des moyens propres à les rendre décisives, je viens enfin aux Observations mêmes. Depuis le 25 Novembre jusqu'au 20 Avril, la saison humide & nebulieuse ne nous en a permis qu'un assés petit nombre, que je vais rapporter: elles ont été faites indifféremment par Mr. *Kies*, ou par moy, & quelquefois par l'un & l'autre en commun. La distance au Zenith du bord de la Lune a été prise communément lorsque le Centre de la ☾ étoit dans le Meridien

sans égard à la déviation du Quart de cercle. L'on a choisi le bord le mieux terminé, qui est le bord inférieur en hiver, si ce n'est dans la pleine Lune, où l'on peut prendre également l'un & l'autre; il faut encore remarquer que l'on s'est servi ordinairement de la partie supérieure du fil, dont l'épaisseur entière est de 7 ou 8'', de sorte que pour les réduire au milieu, & pour les comparer aux Etoiles, il faut ajouter 3, ou 4'' aux distances au Zenith du bord du Soleil, de Jupiter, de Venus, de la Lune, & de Saturne, telles qu'elles sont icy rapportées. J'ajouterai que ces distances au Zenith ne sont point des distances absolues ni vraies, mais seulement relatives, & apparentes; c'est à dire, affectées & de l'erreur du Quart de cercle qui n'a point encore été vérifié, de celles des divisions, & enfin des réfractions, & des parallaxes; la première de ces corrections qui est à peu près de 20'' à soustraire, sera connue exactement, lorsque le Quart de cercle transporté vers le Nord y aura été vérifié par le retourment. La seconde, que l'on peut négliger, parce qu'elle est fort petite, mais qui m'est inconnue, le sera jusqu'à ce qu'on ait pu appliquer sur les divisions un grand Compas à verge, muni de tout ce qui est nécessaire pour faire exactement cette vérification qui est extrêmement délicate. La troisième doit être laissée au jugement de ceux qui font usage des Observations, & elle est nulle ou très petite, dans la plus grande partie.

OBSERVATIONS.

Le 21 Novembre, le Quart de cercle ayant été placé à peu près dans le Meridien, ce ne fut que le 23, que le Ciel s'étant éclairci il me fut permis de prendre des hauteurs correspondantes de l'étoile β à la queue de la Baleine, par lesquelles je trouvai qu'elle passoit au centre de la Lunette 40 secondes trop-tôt. Le 25, par le moyen de 14 hauteurs correspondantes du Soleil je déterminai l'instant du Midy vray, 22^h 49' 36''. Le Quart de cercle avançoit encore de 30''; ayant donc restitué sa position, par le moyen des marques, qui étoient déjà placées sur le mur de

de l'Académie, j'observai le passage d'une étoile du Verseau, qui est dans le grand Catalogue de *Flamsteed*, immédiatement avant la troisième de Tycho.

*Temps de la Pendule.**Distances au Zenith.*

	H.	M.	S.		D.	M.	S.
* du Verseau,	4	25	43½		60	12	30
Le bord de la Lune	4	24	28				
à	4	28	30	Bord inférieur	60	49	55
une petite étoile qui est dans Flamsteed immédiatement après la 2 ^{ie} . de Tycho.	5	5	41		60	45	30

Le Thermometre étoit à peu près à la Congelation. Le mouvement de la Pendule étoit assez exactement réglé sur le moyen mouvement du Soleil, mais après cette Observation elle a été arrêtée.

Le 26 Novembre.

Bord de la Lune,	6	20	32	a 21' 35" B. L.	56	0	50
La Corne fuyante,	6	22	1				
Petites étoiles du	7	6	40½		65	32	37½
verseau,		13	38½		56	38	45
γ à l'aile de Pegase,	7	38	51		38	42	37½

Le 29 Novembre.

Le Centre du Soleil,	23	48	20½	Bord supérieur	73	42	7½
Etoiles du Belier,	8	39	57½		34	34	15
		44	51		38	27	15
Bord de la Lune	8	49	45½	à 50' 55" B. L.	40	50	35
o du lien des Poissons,	8	58	53½		44	46	45
Le centre de Jupiter,	11	44	45½		31	57	40
<i>Aldebaran,</i>	11	47	50				

Par des hauteurs correspondantes de α du Belier, j'ai trouvé que le Quart de cercle avançoit vers le 30^e degré d'environ 4" à l'Orient, les Ob-

Observations de ces trois premiers jours, sont les moins parfaites, parce que l'Instrument n'étoit pas encore assez bien calé.

Le 30 Novembre.

Le centre du Soleil,	23 48 46	
Le bord de la Lune,	9 47 51 $\frac{1}{4}$	
Le bord inférieur de la Lune, à 49 2		36° 36' 0''
o du Belier,	10 0 22	38 28 32
π du Belier,	10 5 1 $\frac{1}{4}$	35 30 10
Le centre de Jupiter,	11 40 20	31 58 50
<i>Aldebaran.</i>	11 43 57	36 31 52 $\frac{1}{2}$

Dans les Observations suivantes on a négligé la correction qui dépend du fil à plomb, mais dans la suite on y a toujours eu égard.

Le 1 Decembre.

Venus, bord suivant	21 22 41 $\frac{1}{4}$	bord inférieur	63 25 17
Le centre du Soleil,	23 49 13 $\frac{1}{3}$	bord supérieur	74 1 10
la Lyre	1 48 33		13 56 58
β du Verseau	4 37 56 $\frac{1}{4}$		59 8 37
γ du Capricorne	4 45 41		
ε de Pegase	4 51 28 $\frac{1}{2}$		43 15 20
κ du Verseau,	5 12 25 $\frac{1}{2}$		54 0 52
Etoiles des Poissons	{ 6 47 22 $\frac{1}{2}$		65 32 22
	{ 6 54 18		56 38 7
	{ 6 58 24 $\frac{1}{2}$		50 56 52
Mars,	7 16 14 $\frac{1}{2}$		53 23 55
Le bord de la Lune,	10 48 59 $\frac{1}{4}$	à 50' 3'' bord inférieur	33 28 7
	{ 11 13 14		33 35 9
A la tête du Taureau	{ 11 23 27		31 21 59
	{ 11 29 59		30 17 27
	{ 11 32 37		33 54 39
Le centre de Jupiter,	11 36 54 $\frac{1}{3}$		31 59 45
<i>Aldebaran.</i>	11 40 7		36 31 39

Le

Le 3 Decembre.

Le centre du Soleil,	23 50 11 $\frac{1}{2}$	bord superieur.	73 19 12 $''$
Le Quart de cercle avançoit vers l'Orient dans ce point, de	6 $''$	$\frac{1}{4}$	
Ainsi le Midi vray étoit à	11 50 18		
β du Verseau,	4 30 17		59 8 37
γ du Capricorne,	4 38 1 $\frac{1}{2}$		70 14 52

Le 4 Decembre au matin.

Une petite étoile au dessus de la tête d'Orion,	12 46 17		39 58 0
α d'Orion,	12 52 17 $\frac{1}{2}$		45 10 15
Le ventre de la Lune,	12 57 39	à 12 h 58' 53'' B.L.	32 1 16
Bord suivant de la Lune,	13 0 6 $\frac{1}{4}$		
<i>Syrius, ou Athabor.</i>	13 44 30 $\frac{3}{4}$		68 52 27

Le 5 Decembre.

β du Verseau,	4 22 38 $\frac{1}{2}$		59 8 35
γ du Capricorne,	4 30 22 $\frac{1}{4}$		70 14 47
ϵ de Pegase,	4 36 10 $\frac{1}{2}$		43 45 27
β du Poiffon austral,	5 21 4 $\frac{1}{2}$		85 56 12
ζ de Pegase,	5 33 7 $\frac{1}{2}$		42 57 52
Le centre de Jupiter,	11 18 21 $\frac{1}{2}$		32° 4' 54 $''$
<i>Aldebaran,</i>	11 24 50		36 31 38
Une étoile du Taureau,	11 28 13		37 6 42

Le 6 Decembre au matin.

Entre les Gemeaux & l'Ecreviffe,	{	14 45 27	36 5 12
		14 49 6 $\frac{1}{4}$	34 32 57
		14 53 47	38 42 42
Le bord inferieur de la Lune,	15 0 25		37 5 15
Le bord suivant de la Lune,	15 1 35		
Le centre du Soleil,	23 52 46 $\frac{1}{4}$		

K k 3

Le

Le 7 Decembre.

Le bord suivant de la Lune	15 56 6 $\frac{2}{3}$ à 15 ^h 55' 0'' B. I.	41 15 57
Une petite étoile de l'Hydre,	16 2' 53''	57 49 49
Le centre du Soleil,	23 52 19 $\frac{1}{2}$ Bord superieur	74 49 35

Le 9 Decembre au matin.

Premiere corne de la Lune,	17 32 25	
Bord de la Lune	17 33 56 $\frac{1}{2}$ à 33' 0'' Bord inferieur	50 56 16
Petites étoiles, entre le Sextans,	17 39 46 $\frac{1}{2}$	53 39 31
& le Lion,	17 44 49 $\frac{1}{2}$	49 12 39
& à la patte du Lion,	17 51 37 $\frac{1}{2}$	51 23 46
	6 14 45 $\frac{1}{2}$	51 57 31

Ensuite la Pendule a été arrêtée.

Le 14 Decembre.

Le Centre du Soleil,	23 36 54 $\frac{1}{2}$ Bord superieur	75 25 36
La Lyre, <i>Wega</i> ,	0 39 28 $\frac{1}{2}$	13 57 11
Pegasi <i>e</i> , <i>Enf</i> ,	3 42 22 $\frac{1}{2}$	43 45 16
Le centre de Jupiter,	10 19 42 $\frac{1}{2}$	32 15 37
<i>Aldebaran</i> ,	10 31 1 $\frac{1}{2}$	36 31 31

Le 15 Decembre,

Le centre du Soleil,	23 37 28 $\frac{1}{2}$	75 28 4
La Lyre.	0 35 37	13 57 14

Le 23 Decembre.

Le centre du Soleil,	23 42 2	
La Lyre,	0 4 44	13 57 18
Le premier bord de la Lune,	4 0 27 $\frac{1}{2}$	
Corne suivante,	4 2 45 $\frac{1}{2}$ à 1' 41'', B. I.	57 44 48
δ du Verseau,	4 16' 47''	69 36 38
α de Pegase, <i>yed</i> , <i>Alpherat</i> .	4 27 49 $\frac{1}{2}$	38 38 0

Le

Le 25 Decembre.

θ de la Baleine	6 ^b 38' 53''		61° 57' 52''
le premier bord de	29 31 57½	Bord superieur	32 26 50
<i>Aldebaran.</i>	9 48 31		36 31 39

Le 26 Decembre.

La Lune étant plongée dans le brouillard :

Bord précédent,	6 ^b 23' 27'' ⅔		
& à	6 25 22	Bord inferieur	42 58 14
Etoiles au dessus	{ 10 17 14		44 21 26
d'Orion,		43 1 30	
γ d'Orion,	10 34 38		46 25 31

Le 27 Decembre.

Le centre du Soleil,	23 44 14½	Bord superieur	75 27 50
Mars,	6 3 21		47 31 19
Premier bord de la Lune	7 15 26	à 16' 35'' B. I.	38 32 34
Le centre de la Lune,	7 17 14½		
Premier bord de Jupiter,	9 23 25	Bord superieur	32 28 49
Une étoile du Taureau,	9 30 49		38 22 56
<i>Aldebaran,</i>	9 40 46		36 31 37

Le 28 Decembre.

Bord fuivant de Venus,	20 32 34 ⅓	Bord superieur	66 52 34
Le centre du Soleil,	23 44 47 ⅔	Bord superieur	75 30 1½
Une étoile de Pegafe,	4 41 24		37 28 57
Mars,	6 1 28		47 17 4
Le bord précédent de la	8 12 21	à 13' 32'' B. I.	34 56 4
Lune,			
Le centre de Jupiter	9 19 11 ⅓	Bord superieur	32 29 37
<i>Aldebaran.</i>	9 36 53 ⅓		36 31 38

M. DCC. LII.

M. D C C. L I I.

Le 11 Janvier.

	Tems de la Pendule			Distances au Zenith.		
	H.	M.	S.	D.	M.	S.
Premier Bord de Jupiter	8	30	37	—	—	—
<i>Aldebaran,</i>	8	52	30½	—	—	—
Syrius.	11	4	34		68	52 35

Le 12 Janvier.

<i>Algenib.</i>	4	28	5 ½		38	42 5
♄ d'Andromede,	4	53	45		23	0 52
β de la Baleine,	4	58	30		71	54 8
Mars.	5	44	1 ½		43	45 35

Le 14 Janvier.

Le centre du Soleil, ☉	3	8	½			
Mars.	5	40	34 ½		42	58 35
o du lien des Poissons.	5	51	57 ½		44	36 0
Bord suivant du Jupiter, ♃	18	29		Bord superieur	33	28 35
γ du Taureau	8	33	44 ½		37	12 40

Le 15 Janvier.

Bord suivant de Venus,	20	43	52	Bord inferieur	70	42 24
la Lyre,	22	45	31 ½		13	57 0
Le centre du Soleil,	0	3	36	Bord superieur	73	22 52
Une très grosse tache.	0	3	14 ½		73	33 30

Le

Le 24 Janvier.

Le centre du Soleil,	0 6 45	Bord superieur	72 18 50
θ de la Baleine,	4 52 20 $\frac{1}{2}$		61 57 35
La premiere étoile du Belier,	5 20 46 $\frac{1}{2}$		34 26 33
Mars,	5 23 39		41 1 6
α du Belier,	5 34 3		30 14 6
Le bord précédent de la Lune,	6 14 18 $\frac{1}{2}$	à 15' 27'' B.I.	36 21 2
Premier bord de Jupiter,	7 38 38 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	32 38 58
ω au front du Taureau,	7 43 13 $\frac{1}{2}$		32 34 3
δ au front du Taureau,	7 49 5		35 34 23
ϵ du Taureau,	7 54 34 $\frac{1}{2}$		33 54 25

Le 27 Janvier.

Par des hauteurs correspondantes, le centre du Soleil a dû être au Meridien à $0^b 7' 38''$
& il a été au Quart de cercle $7'' \frac{1}{2}$ trop tôt.

Le 30 Janvier.

J'ay changé tant soit peu la Situation du Quart de cercle pour le mieux caler,

Le premier bord de la Lune, $0 9 30 \frac{1}{4}$ à $10' 40''$ B.I $40 51 52$
Le Ciel étoit couvert.

Le 31 Janvier.

Le Soleil au Meridien,	0 8 22 $\frac{3}{4}$		
Petites étoiles sur le dos du Taureau,	$\left\{ \begin{array}{l} 6 41 18 \frac{1}{2} \\ 6 42 45 \frac{1}{2} \\ 6 46 5 \\ 6 47 44 \frac{1}{2} \end{array} \right.$		33 37 25
			33 38 50
			29 11 40
			29 14 20
Le premier bord de Jupiter,	7 11 32 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	32 36 33
Petites étoiles au front du α	$\left\{ \begin{array}{l} 7 21 48 \frac{1}{2} \\ 7 22 58 \frac{1}{2} \\ 7 28 12 \frac{1}{2} \end{array} \right.$		35 39 15
			35 44 45
			33 54 5
<i>Aldebaran, λαμπαδιας</i>	7 34 49 $\frac{1}{2}$		36 31 15
<i>Mém. de l'Acad. Tom. VI.</i>		L I	Le

Le 1 Fevrier.

Une étoile près de Regulus,	12 57 6	38 53 42
Bord suivant de la Lune,	13 4 52 $\frac{3}{4}$	45 49 16
ω proche la patte du Lion,	13 24 4	42 28 21
Venus bord suivant,	20 54 51 $\frac{3}{4}$	Bord superieur 73 10 25
Le centre du Soleil,	0 8 35 $\frac{1}{2}$	

Par des hauteurs correspondantes, j'ai trouvé que le Midy vrai devoit arriver environ 8'' plus tard.

Le 9 Fevrier.

Bord suivant de la Lune,	19 24 48 $\frac{3}{4}$	à 25' 55'' B. I.	74 48 25
Le centre du Soleil,	0 10 5	Bord superieur	66 58 47 $\frac{1}{2}$

Hauteurs correspondantes du bord superieur du Soleil.

Hauteurs.	Matin.	Soir.	Milieu.
14 ^o 20' 0''	21 ^b 26' 36''	2 ^b 54 24 $\frac{1}{2}$	0 10 30 $\frac{1}{4}$
14 40 0	21 29 59	2 51 1 $\frac{1}{2}$	0 10 30 $\frac{3}{4}$
14 48 46	21 31 30	2 49 33	0 10 31 $\frac{1}{2}$
15 8 46	21 34 58 $\frac{1}{2}$	2 46 3	0 10 30 $\frac{3}{4}$
15 20 0	21 36 59	2 44 3	0 10 31
15 28 46	21 38 31	2 42 29	0 10 30
15 40 0	21 40 33 $\frac{1}{2}$	2 40 29	0 10 31 $\frac{1}{4}$
15 48 46	21 42 7	2 38 53	0 10 30
16 0 0	21 44 13	2 36 46 $\frac{1}{2}$	0 10 29 $\frac{3}{4}$
16 8 46	21 45 49 $\frac{1}{2}$	2 35 13 $\frac{1}{2}$	0 10 31 $\frac{1}{2}$

La correction du Midy est 20'', ainsi le Midy vrai a dû arriver à 0^b 10' 10'' $\frac{1}{2}$

ϵ du grand Chien	9 ^b 26 53	81 4 22
δ du grand Chien	9 36 19	78 27 45
	9 43 32 $\frac{3}{4}$	30 6 7
	9 51 52 $\frac{1}{4}$	43 44 34
	9 56 58 $\frac{1}{2}$	20 6 49
Procyon, Kelbelarguar.	10 4 25	46 40 8
		Le

Le 11 Fevrier.

Le centre du Soleil,	0 10 18 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	66 19 55
Premier bord de Jupiter,	6 31 1	Bord superieur	32 29 32
e du Taureau.	6 45 10		33 54 23
<i>Aldebaran subrufa</i>	6 52 41 $\frac{1}{2}$		36 31 18 $\frac{1}{2}$
<i>Procyon, Algomeiza,</i>	7 56 46		46 39 56
Le centre du Soleil.	0 10 22 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	66 0 5

Le 14 Fevrier.

La Pendule a été arrêtée ;

Le centre du Soleil,	0 15 14 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	65 19 58
Mars,	4 55 58		36 31 35
α de Persée,	5 31 6 $\frac{1}{4}$		3 33 53
δ de Persée,	5 49 41 $\frac{1}{2}$		5 33 5
Premier bord de Jupiter,	6 25 0 $\frac{3}{4}$	Bord superieur	32 26 41
<i>Ald:baran,</i>	6 45 53 $\frac{1}{2}$		36 31 20
<i>Rigel, Elgebar, Kefil,</i>	7 26 39		61 0 5

Ensuite la Pendule a été arrêtée.

Le 21 Fevrier.

Le centre du Soleil,	23 44 20 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	62 53 0
Premier bord de la Lune,	4 42 16	a 43' 26" B. I.	34 31 7
δ de Persée,			5 33 5
Premier bord de Jupiter,	6 29 21	Bord superieur	32 29 7

Le 22 Fevrier.

Le centre du Soleil,	0 44 51
----------------------	---------

Le 23 Fevrier.

Le centre du Soleil,	23 45 21 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	62 9 32
Le premier bord de Jupiter,	5 24 26 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	32 16 30
<i>Aldebaran, Abenezra,</i>	5 41 31 $\frac{1}{2}$		36 31 20
La Chevre, <i>Ayak, Albatod,</i>	6 18 9" environ,		6 33 32
<i>Rigel,</i>	6 22 17		61 0 3

L 1 2

dans

* du Taureau,	6 32 26 $\frac{1}{2}$	34 47 15
Prés des pieds des Gemeaux,	6 37 23 $\frac{1}{2}$	34 7 49
Premier bord de la Lune,	6 40 15	Bord inferieur 32 4 22
ζ du Taureau.	6 42 33	31 32 56

Après le passage au Meridien, l'etoile a été eclipsée, je n'ai pu observer que l'emerfion à 7 28 8 de dessous la partie claire de la Lune proche la tache d'Endymion. Comme l'etoile est assez petite il faut en ôter 2'' à cause de l'Irradiation, & supposant 6'' $\frac{1}{2}$ pour l'erreur du Quart de cercle, à la hauteur du Soleil ce jour là :

on a le tems vrai de l'Emerfion	7 ^b 42' 28'' $\frac{3}{4}$	
<i>Sirius.</i>	7 53 39	68 52 32 $\frac{1}{2}$

Le 24 Fevrier.

Le centre du Soleil,	23 45 48 $\frac{1}{2}$	Bord superieur 61 47 27
----------------------	------------------------	-------------------------

Le 26 Fevrier.

Le centre du Soleil,	23 46 40 $\frac{1}{2}$	Bord superieur 61 2 59
Le premier bord de la Lune,	9 35 27 $\frac{1}{4}$	à 36' 38'' B. sup. 38 28 8
a de l'Ecreviffe, <i>Azubene,</i>	9 54 5	39 42 4
Le Coeur du Lion,	11 4 9 $\frac{1}{4}$	39 20 41

Icy se terminent les Observations, contenues dans l'invitation de Monsieur l'Abbé de la Caille aux Astronomes de l'Europe.

Le 29 Fevrier.

Une étoile sur le Limbe du Sextans,	11 27 48	52 56 50
A l'extrémité du Sextans,	11 31 23	48 43 12

Le 1 Mars.

d'entre le sextans & le Lion	11 46 43	à peu près ; 47 33 43
Φauprés de la patte du Lion,	12 2 59	54 47 56
Le ventre de la Lune,	12 10 42	à 11' 46'' B. I. 53 32 28
		Bord

Bord suivant de Venus, 21 3 59 $\frac{3}{4}$ Bord superieur 71 55 34
 Le centre du Soleil, 23 48 25 Bord superieur 59 32 41
 Par des hauteurs correspondantes, j'ai trouvé que le Midy vrai devoit
 être à 23 48 31 $\frac{3}{4}$

Le 3 Mars.

<i>Sirius, Alhabor,</i>	7 23 51	68 52 16
<i>ε</i> du grand Chien	7 38 19	81 4 14
<i>β</i> du petit Chien,	8 3 20	43 44 23
<i>Procyon</i>	8 15 54 $\frac{1}{2}$	46 39 48

Le 4 Mars.

Petite Etoile de la vierge,	14 30 43	59 24 18
Bord suivant de la Lune,	14 36 32 $\frac{2}{3}$ à 35' 29''	67 8 3
Entre le Corbeau & la Vierge,	14 51 23 $\frac{1}{2}$	69 30 18
	14 53 34 $\frac{1}{2}$	70 1 8
λ au pied de la Vierge,	14 54 22 $\frac{1}{2}$	64 42 3
α de la Balance, <i>Zubeneschemali.</i>	15 25 34	67 28 25
Le centre du Soleil.	23 49 44 $\frac{3}{4}$	58 23 52
Mars,	4 5 12 $\frac{1}{2}$	33 2 35
Jupiter, premier bord,	4 54 43	Bord superieur 32 2 50
<i>Aldebaran,</i>	5 8 28	36 31 26
Epaule Occidentale d'Orion,	5 58 27	46 24 20
Les trois Etoiles du Baudrier.	6 5 56	53 0 34
	6 10 13	53 53 7
	6 14 49	54 35 50
Epaule Orientale, <i>Almerza-</i> <i>mo'nnagid.</i>	6 28 18 $\frac{3}{4}$	45 10 22
<i>Sirius.</i>	7 20 34	

Le 5 Mars.

Bord suivant de la Lune	15 24 23 $\frac{3}{4}$ douteux à une ou deux secondes	
à	15 25 30	Bord inferieur 70 23 22
α de la Balance, $\chi\eta\lambda\eta\ \nu\omicron\tau\iota\omicron\varsigma$	15 23 28	67 28 25
	L 1 3	Bord

Bord suivant de Venus,	21 ^b 10' 31''	Bord superieur	71° 8' 5''
Le centre du Soleil,	23 50 9 $\frac{1}{4}$	Bord superieur	58 0 36
Bord précédent de Jupiter,	4 51 55 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	32 1 22
Epaule Orientale d'Orion,	6 25 1 $\frac{1}{2}$		45 10 20
<i>Syrius.</i>	7 17 16		68 52 37

Le 6 Mars.

ζ Entre les deux bassins de la Balance,	16 0 50		68 28 8
Petite étoile proche le Bassin austral,	16 7 28 $\frac{1}{4}$		75 26 33
Le bord suivant de la Lune,	16 12 47 $\frac{1}{4}$	à 12' 35'' B. L.	72 47 5
δ du Scorpion,			74 20 56
β du Scorpion,	16 32 50		71 34 10
<i>Ἀνλώρης, Kalbō'lakrab.</i>	16 55 54		78 17 37
Bord suivant de Venus,	21 12 8 $\frac{2}{3}$	Bord superieur	70 54 59
Le centre du Soleil.	23 50 34 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	57 37 29 $\frac{1}{2}$
Après cette Observation, on a avancé de 21 Minutes l'éguille de la Pendule, sans toucher aux Secondes.			
δ du grand Chien	7 58 56		78 27 46

Le 7 Mars.

ψ Au pied d'Ophincus,	17 9 5		71 54 2
<i>Ἀνλώρης, Kalbō'lakrab,</i>	7 13 37 $\frac{1}{4}$		
la corne, & le ventre de la Lune	17 21 13		78 17 38
Bord suivant de la Lune,	17 22 24 $\frac{1}{4}$	à 21' 30'' B. L.	74 14 10
ε du Scorpion,	17 33 23		86 7 22
Bord suivant de Venus,	21 34 44	Bord superieur	70 41 15
le Centre du Soleil,	0 11 58 $\frac{3}{4}$	Bord superieur	57 24 0
Mars,	4 23 59 $\frac{1}{2}$		32 33 19
la Chevre, <i>Αγrik, Αίξωλενία</i>	5 56 14		6 48 25
δ du grand Chien.	7 55 39		78 27 47

Le

Le 8 Mars.

α d'Hercules, <i>Ras Algerbi</i> ,	17 59 31		37 49 10½
θ d'Ophiucus,	18 2 47		77 9 57
Corne inferieure de la Lune,	18 10 24		
Bord suivant de la Lune,	18 11 35½	à 10' 30'' B. L.	74 41 32
α d'Ophiucus, <i>Ras alhague</i> ,	18 19 33½		69 44 51
Le centre de Saturne,	18 31 29½	le Centre	74 27 27
Il étoit fort foible a cause du grand jour,			
Bord suivant de Venus,	21 36 19½	Bord superieur	70 27 0
Le centre du Soleil,	0 12 22¼	Bord superieur	56 50 45
Par des hauteurs Correspondantes j'ai trouvé le midi vrai a 0h 12' 25'' ½			
Premier bord de Jupiter,	5 4 38	Bord superieur	31 56 58

Le 9 Mars.

Bord suivant de la Lune	19 0 32	à 18 ^b 59' 27'' B.L.	74 8 35
& à	19 1 9	le même	Bord inferieur 74 8 45
Mais le bord étoit très foible à cause du grand jour,			
Bord suivant de Venus,	21 37 53½	Bord superieur	70 12 20
Le centre du Soleil,	0 12 44½	Bord superieur	56 27 10

Le 10 Mars.

Bord suivant de Venus,	21 39 26	Bord superieur	69 57 0
Le centre du Soleil,	0 13 6	Bord superieur	56 4 40
La troisième du Baudrier d'Orion,	6 16 5		54 35 45
L'épaule Orientale, <i>Almer-</i> <i>zamo'magied</i> ,	6 29 34		45 10 15
β du grand Chien,	7 1 3		70 19 40
<i>Sirius</i> , α du grand Chien,	7 21 49		68 52 28
ϵ du grand Chien,	7 36 18		81 4 30
δ du grand Chien,	7 45 45		78 27 47
η du grand Chien,	8 1 39		81 15 25

Le



Le 11 Mars.

Le centre du Soleil,	0	13	26 $\frac{1}{2}$	
& par des hauteurs Correspondantes,	0	13	29	
Mars, très foible,	4	20	57	31 56 15
Bord précédent de Jupiter,	4	56	19	Bord superieur 31 51 48
<i>Aidebaran</i> , $\upsilon\pi\omicron\upsilon\iota\rho\ \zeta$, <i>subrufa</i>	5	6	23 $\frac{1}{2}$	36 31 28
la Chevre, <i>Ay:k</i> ,	5	42	59 $\frac{1}{2}$	6 48 33
<i>Rigel</i> , <i>Elgebar</i> , <i>Kefil</i> ,	5	47	9 $\frac{1}{2}$	61 0 3
α d'Orion, <i>Betsgeuze</i> ,	6	26	14	45 10 17
<i>Syrius</i> , <i>Atiennin</i> ,	7	18	29	68 52 29
ϵ du grand Chien,	7	32	58 $\frac{1}{2}$	81 4 29
δ du grand Chien,	7	42	25	78 27 48
η du grand Chien,	7	58	19	81 15 25
α des Gémeaux, <i>Aphellan</i> ,	8	3	4 $\frac{1}{2}$	20 6 40
<i>Procyon</i> , <i>Algoerza</i> ,	8	11	23 $\frac{1}{2}$	46 39 52

Le 12 Mars.

Bord suivant de Venus,	21	42	25	Bord superieur 69 24 54
Le centre du Soleil,	0	13	44	Bord superieur 55 16 32
Bord précédent de Jupiter,	4	53	30	Bord superieur 31 50 5
α d'Orion, $\gamma\lambda\eta\upsilon\epsilon\alpha$,	6	22	51 $\frac{5}{8}$	45 10 14
ϵ du grand Chien,	7	29	36	81 4 28
δ du grand Chien,	7	39	10	78 27 45
Emerfion du premier Satellite,	7	47	40	avec une Lunette de dix pieds,
le tems vrai est 7 ^h 33' $\frac{1}{2}$; Les tables de <i>Wargentin</i> donnent,	7 ^h 33' $\frac{1}{2}$,			
η du grand Chien,	7	54	56	81 15 28
α des Gémeaux, <i>Anelar</i> ,	7	59	43 $\frac{1}{2}$	20 6 36

Le 14 Mars.

Le centre du Soleil,	0	14	18 $\frac{1}{2}$	Bord superieur 54 29 32
Mars,	4	19	15	très foible 31 29 55
Bord précédent de Jupiter.	4	47	56	Bord superieur 31 46 53

Le

Le centre du Soleil, Le 15 Mars.
 0 14 35 $\frac{1}{2}$ 54 5 47

Bord suivant de Venus, Le 17 Mars.
 21 49 39 $\frac{1}{2}$ Bord superieur 67 56 34
 Le centre du Soleil, 0 15 12 $\frac{1}{4}$ Bord superieur 53 18 36

Bord suivant de Venus, Le 18 Mars.
 21 51 8 Bord superieur 67 37 32
 Le centre du Soleil, 0 15 33 $\frac{1}{2}$ Bord superieur 52 54 47

Le centre du Soleil, Le 22 Mars.
 0 17 1 $\frac{1}{2}$ Bord superieur 51 20 26

Bord précédent de de la Lune, Le 23 Mars.
 7 11 8 $\frac{2}{3}$ à 12' 19'' B. Sup. 34 12 28
 p au ventre de Pollux,
 cinquieme grandeur, 7 17 34 30 35 18 à peuprés
Procyon, 7 30 47 46 39 55
 β de Pollux, Abrachateur, 7 34 40 23 54 53

Bord suivant de la Lune, Les 25 Mars.
 9 0 24 à 1' 32'' B. Sup. 41 21 49
 Le Ciel est très broüillé, & le bord de la Lune mal terminé; ainsi cette
 Observation est moins parfaite que les autres.

Le centre du Soleil, Le 26 Mars.
 0 18 2 $\frac{1}{2}$ Bord superieur 49 45 54

Le centre du Soleil, Le 28 Mars.
 0 18 31 $\frac{3}{4}$ - -
 Une petite étoile du Monoceros, 8 24 16 55 2 32
 M m d a la

<i>d</i> à la Cuisse du Lion,	10 35 50½	47 33 51
Entre le Sextans & Lion,	{ 10 36 15½	53 39 26
	{ 10 48 7	51 13 41
	{ 10 51 6	54 48 8
Ø à la dernière patte du Lion,	11 20 6 ⅓	44 35 30
Bord précédent de la Lune,	11 28 32 & à 29' 35" Bord sup.	55 53 40

Le centre du Soleil, Le 29 Mars.
0 18 44¼ 48 36 6

Le ventre de la Lune,	13 3 28	
Bord suivant de la Lune,	13 5 36 & à 4' 33" Bord infer.	65 21 59
	à 13 6 48 le même Bord	65 22 21
A la jambe de la Vierge,	13 21 55⅓	59 19 17
Auprès du pied de la Vierge,	13 30 56	66 15 1
Auprès du pied de la Vierge,	13 33 31⅓	60 36 41
<i>Arcturus, dikamelurzkolonza</i>	13 44 17⅓	32 1 59

Le 1 Avril.

<i>Arcturus,</i>	13 40 54	32 2 2
Entre le Centaure & la balance	13 45 10⅓	79 2 18
Le Ventre de la Lune,	13 51 22½	
Bord suivant de la Lune,	13 53 27⅓ & à 5' 24" Bord infer.	68 56 48

Ici on s'est servi de la partie inférieure du fil, ainsi il faut appliquer l'épaisseur dans un sens contraire, & la distance observée devra en être diminuée.

<i>α</i> de la Balance,	14 13 32⅓	67 28 29
Bord précédent de Venus,	22 9 37	Bord supérieur 62 31 26
Le centre du Soleil,	0 19 30 ¼	Bord supérieur 47 26 27

On s'est servi de la partie inférieure du fil pour cette hauteur.

La Chevre, <i>Ayuk,</i>	4 32 46	6 48 26
<i>f</i> à la première patte de la grande Ourse,	7 23 34½	au Nord 0 20 18

Le

Le 2 Avril.

Bord suivant de la Lune,	14 41 51½	à 41' 15''	Bord inferieur	
à la partie inferieure du fil,				71 42 42
Une petite étoile du Scorpion,	15 11 56			75 40 17
δ du Scorpion,	15 18 25½			74 21 14
β du Scorpion,	15 23 46½			71 34 22
Bord suivant de Venus,	22 10 47½		Bord superieur	62 6 37
Le centre du Soleil,	0 19 44½		Bord superieur	47 3 24
f de la grande Ourse,	7 20 10		au Nord	0 20 15
Entre l'Hydre & le Vaisseau,	7 44 28			74 49 51

Le 4 Avril.

Le ventre de la Lune	16 18 10			
Bord suivant de la Lune,	16 19 50½	à 18' 45''	B. I.	74 25 16
Cette hauteur est prise à la partie inferieure du fil,				
ν au genouil d'Ophiucus,	16 27 5	fort petite		66 45 20
β du Dragon,				0 2 3
γ d'Ophiucus,				49 40 51

Le 5 Avril.

Bord suivant de Saturne,	17 0 11½	Bord superieur	74 26 40
L'Aurore qui se répand déjà empêche que le bord ne soit bien distinct.			
Le ventre de la Lune,	17 7 18		
Le bord suivant de la Lune,	17 8 46½	à 7' 41''	bord sup. 73 46 46
η du Serpent,	17 31 49		55 26 7
la Lyre,	17 50 54		13 57 13

Le 7 Avril.

Bord suivant de la Lune	18 44 57½	à 43' 53''	B. sup.	70 37 15
Le bord de la Lune est trop foible à cause du grand jour,				
	à 18 44 48		Bord sup.	70 36 45
	à 18 45 37		Bord sup.	70 36 30
Ces 3 hauteurs peuvent servir à se corriger mutuellement,				
Le centre du Soleil	0 20 59½	Bord superieur	45 10 6	
	M m 2		Le	

Le 8 Avril.

Bord suivant de Venus,	22 17 46 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	59 34 43
Le centre du Soleil,	0 21 16 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	45 47 36
Bord suivant de Jupiter,	3 41 30	Bord superieur	31 1 51
Mars,	4 0 53 $\frac{2}{3}$	trés foible	28 43 51
La Chevre, <i>Ayuk</i> , <i>Αξωλενια</i> ,	4 9 6 $\frac{1}{2}$	trés foible	6 48 24
<i>Rigel</i> , <i>Elgebar</i> , <i>Kesil</i> ,	4 13 16	trés foible	61 0 1
α d'Orion, <i>Almerzamo'nngied</i> ,	4 52 20 $\frac{2}{3}$		45 10 8
<i>Syrius</i> , <i>Afchere</i> , <i>Scera</i> ,	5 44 34 $\frac{2}{3}$		68 52 37
<i>Pracyn</i> , <i>Algomeiza</i> ,	6 36 39 $\frac{1}{2}$		46 39 59
β des Gémeaux, <i>Abrachaleus</i>	6 40 31		23 54 56
θ de la grande Ourse.		au Nord	0 15 50

Le 9 Avril.

Hauteurs Correspondantes du bord superieur du Soleil.

<i>Hauteurs</i>	<i>le Matin</i>	<i>le Soir</i>	<i>Milieu</i>
17° 4' 10''	19 ^b 31' 28'' $\frac{2}{3}$	5 ^b 12' 23''	0 ^b 21' 56''
17 10 0	19 32 8 $\frac{1}{2}$	5 11 43 $\frac{1}{2}$	0 21 56
17 30 0	19 34 23	5 9 29	0 21 56
17 44 10	19 35 56 $\frac{1}{3}$	5 7 55 $\frac{1}{2}$	0 21 56
18 4 10	19 38 10 $\frac{1}{2}$	5 5 41 $\frac{1}{2}$	0 21 56
18 10 0	19 38 50	5 5 2 $\frac{1}{2}$	0 21 56 $\frac{1}{4}$
18 30 0	19 41 4	5 2 46	0 21 55
18 44 10	19 42 39	5 1 12	0 21 55 $\frac{1}{2}$
18 50 0	19 43 18 $\frac{1}{2}$	5 0 32 $\frac{1}{2}$	0 21 55 $\frac{1}{2}$
19 4 10	19 44 54	4 58 58	0 21 56
19 30 0	19 47 49	4 56 2 $\frac{1}{4}$	0 21 55 $\frac{3}{4}$
19 44 10	19 49 23	4 54 28	0 21 55 $\frac{1}{2}$
19 50 0	19 50 3	4 53 47 $\frac{1}{2}$	0 21 55 $\frac{1}{4}$

La correction est 22'' $\frac{1}{2}$ suivant la table calculée par le fils de Monsieur Euler, Mr. *Albert Euler*, pour la latitude de Berlin.

Le

Le centre du Soleil, 0 21 32 Bord superieur 44 25 22
 Ainsi, le Quart de cercle avance d'une seconde, dans ce point-là.
 α d'Orion, *Almerzamo'nnagied*, 4 48 58
 θ de la grande Ourse, 8 22 46 au Nord 0 15 51

Le 10^e Avril.

Bord suivant de Venus, 22 20 2 58 42 25
 Le centre du Soleil, 0 21 50 $\frac{1}{4}$ 44 3 12
 θ de la grande Ourse au Nord 0 15 51

Le 13 Avril.

Premier bord du Soleil, 0 21 42 $\frac{3}{4}$
 Second bord du Soleil, 0 23 52 $\frac{1}{4}$ Bord superieur 42 57 52

Le 14 Avril.

Bord suivant de Venus, 22 24 34 $\frac{3}{4}$ Le Centre 56 55 24
 Le diametre de Venus, qui tend à sa conjonction superieure, devenant
 fort petit, on pourra sans erreur, pendant les mois suivans, le partager
 à la vuë avec le fil de la Lunette.

Bord précédent du Soleil, 0 22 2 $\frac{1}{2}$
 Bord suivant 0 24 13 Bord inferieur 42 36 3
 La Chevre, *Ayuk*, *Alhared*, 3 48 57 6 48 23
 α d'Orion *Almerzamo'nnagied*, 4 32 13 45 10 6
 * de la grande Ourse, 7 57 28 0 5 34
 θ de la grande Ourse, 8 5 59 0 15 56
 * de la grande Ourse, 8 7 32 0 36 44

Le 15 Avril.

Bord précédent du Soleil, 0 22 23 $\frac{3}{4}$
 Bord suivant, 0 24 33 $\frac{1}{2}$ Bord superieur 42 14 45
 Bord suivant de Jupiter, 3 23 40 Bord superieur 30 49 11
 M m 3 La

La Chevre, <i>Ajuk</i> ,		6 48 25
Etoiles de la grande Ourse,	} θ 8 2 49	0 5 42
o du Lion,		0 15 57
	8 14 31	0 36 43
		41 30 18

Le 16 Avril.

Bord suivant de Venus,	22 26 52	Bord superieur	56 0 48
Le centre du Soleil,	0 23 50 $\frac{1}{2}$		41 53 33
Bord suivant de Jupiter,	3 21 11 $\frac{1}{2}$		30 52 26
La Chevre, <i>Ajuk</i> , <i>Alhatod</i> ,			6 48 26
θ de la grande Ourse,	7 59 21		0 15 54
* de la grande Ourse,	8 0 53 $\frac{1}{2}$		0 36 39
o du Lion,	8 11 13		41 30 20
ε du Lion,	8 15 4 $\frac{1}{2}$		27 36 53

Le 18 Avril.

Bord suivant de Venus,	22 29 14	Le Centre	55 6 1
Premier bord du Soleil,	0 23 37 $\frac{1}{4}$		
Second bord,	0 25 47	Bord superieur	41 11 42
α d'Orion,	4 19 2		45 10 7
Bord précédent de la Lune,	4 21 30 $\frac{3}{4}$	à 22' 37" B.S.	32 7 43 $\frac{1}{2}$
& à 4 24 21		le même Bord	32 7 46

Le bord superieur ne paroït pas assez distinctement, à cause du grand jour.

<i>Syrus</i> , <i>Elfscheere</i> , <i>Aliemini</i> ,	5 11 16 $\frac{1}{4}$	68 52 41
<i>Procyon</i> , <i>Kelbel-zguar</i> , <i>Aschemie</i> ,	6 3 20 $\frac{3}{4}$	46 40 1
θ de la grande Ourse,	7 52 49	0 15 56
La suivante,	7 54 22 $\frac{1}{2}$	0 36 40
o du Lion,	4 4 41 $\frac{1}{2}$	41 30 19
ε du Lion,	8 8 32 $\frac{3}{4}$	27 36 53
<i>Regulus</i> , <i>Kalbelasit</i> , <i>Βαρινος</i> ,	8 31 52	39 20 38
ζ du Lion,	8 42 59 $\frac{1}{2}$	31 25 53

L'Etoile

L'Etoile γ au troisieme pied des Gémeaux fût eclipsée ce jour là par la partie obscure de la Lune, a $9^b 32' 49''$ exactement. Supposant que la déviation du Quart de cercle ce jour là, à la hauteur du Soleil, étoit d'une demie seconde a l'Orient, le tems vrai se trouve $9^b 7' 57''$.

Cette étoile étoit suivie de deux autres, fort petites, dont je n'ai pû observer exactement l'immersion, parce qu'elles dispaçoissoient à la premiere approche du bord de la Lune: la premiere a $9^b 17' 33''$ & l'Autre a $9^b 35' 8''$ tems vrai.

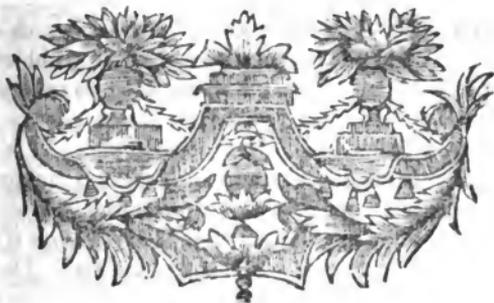
Le 19 Avril.

Le Centre du Soleil, \odot 25 7 Bord superieur 40 51 2

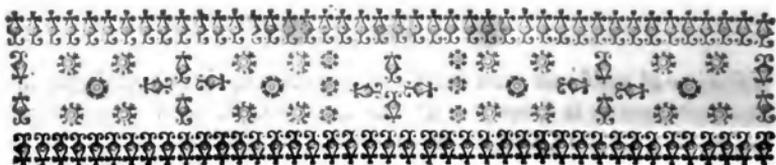
Le 21 Avril.

Premier bord de la Lune, 6 18 48 à $19^b 57''$ Bord sup. 36 26 30
La Lune ne paroissoit qu'à travers les nuages.

Les Observations, faites pendant les mois suivans, seront contenûes dans un second Mémoire.



REFLE-



REFLEXIONS
SUR LES DIVERS DEGRES DE LUMIERE
DU SOLEIL ET DES AUTRES CORPS CELESTES,

PAR M. EULER.

L

Pour juger de la Lumière d'un objet, qui nous éclaire, il faut premièrement considerer cet objet même, entant qu'il renferme la source des rayons de lumière, par lesquels nous sommes éclairés ; & en second lieu, il faut avoir égard à notre situation par rapport à cet objet, d'où depend la force & la quantité des rayons, qui frappent immédiatement nos sens. Ces deux circonstances étant jointes ensemble nous mettront en état de juger de la force de lumière, dont nos yeux sont affectés par les rayons d'un objet lumineux quelconque. Et ce sera par là, que nous pourrons déterminer combien de fois la lumière d'un objet est plus forte ou plus foible que celle d'un autre.

II. En considérant l'objet même, d'où les rayons de lumière émanent, il en faut d'abord distinguer deux sortes. A la premiere je rapporte les corps lumineux d'eux-mêmes, ou ceux qui par une force, qui leur est propre, lancent des rayons : tels sont le Soleil, les étoiles fixes, & la flamme, qui jettent partout des rayons d'eux-mêmes, sans qu'ils soient éclairés par quelque autre lumière. Or pour la seconde sorte, j'y range les corps opaques, qui d'eux-mêmes ne seroient pas visibles : mais étant éclairés par quelque autre lumière, ils en
sont

sont mis en un état semblable à celui des corps lumineux par eux-mêmes, & deviennent propres à produire eux-mêmes des rayons de lumière, qui nous les rendent visibles. Tels sont les Planetes, les Cometes, & tous les corps opaques de notre terre, qui étant illuminés frappent par leurs rayons nos organes de la vuë aussi bien que les corps de la premiere sorte.

III. Pour qu'un corps produise des rayons de lumière, je crois avoir suffisamment prouvé dans ma Differtation sur la Lumière & les Couleurs, que les plus petites parcelles dans la surface de ces corps se trouvent dans un mouvement de vibration extrêmement rapide : lequel se communiquant à l'éther, à ce milieu aussi subtil qu'élastique, y produit ce que nous nommons rayons de lumière. Tout de même qu'un corps, dont les parties sont mises dans un mouvement de vibration plus grossier, produisent dans l'air cet ébranlement, qui est la cause du son : de sorte que la lumière est à l'égard de l'éther la même chose, que le son à l'égard de l'air. Mais quoique l'éther soit répandu par tout, il est naturel que la transmission des vibrations y doit être extrêmement altérée & même arrêtée par les autres corps, qui s'y trouvent : & les corps qui ne refusent pas le passage à ce mouvement de vibration, sont ceux qu'on nomme transparens.

IV. Je ne m'arrêterai pas ici d'avantage à l'explication de cette Theorie : je remarquerai seulement que la force des rayons, qu'un corps lance, vient de la véhémence du mouvement de vibration, dont les moindres particules du corps sont agitées. Je ne parle pas ici de la fréquence des vibrations, ou de leur nombre qui s'acheve dans un certain tems, car j'ai fait voir, que la couleur des rayons dépend de cette fréquence : mais quelle que soit cette fréquence, on conçoit que les parcelles du corps, tout comme une corde tendue, peuvent faire dans leur mouvement des excursions plus grandes ou plus petites. Et c'est de là que les rayons seront d'autant plus forts ou plus foibles, plus ces excursions seront grandes ou petites. Or plus les rayons seront forts, plus la lumière sera brillante : & de là découle la pre-

mière qualité des corps lumineux, qui entrera dans mes recherches, & que je nommerai la splendeur du Corps lumineux, dont la quantité est proportionnelle à la force des rayons, ou bien à la force du mouvement de vibration.

V. Cette splendeur doit se rapporter à chaque particule du corps lumineux; puisqu'il pourroit arriver, que chaque particule eut un mouvement de vibration particulier. Il seroit aussi possible, que plusieurs particules du corps fussent entièrement destituées d'un mouvement de vibration: & dans ce cas le brillant du corps seroit bien foible, quand même il y eût par-cy par-là des particules douées d'un très véhément mouvement. Donc pour bien déterminer la force des rayons, qui émanent d'un corps, il faut considérer toutes les particules dans chaque portion de la surface du corps, à l'égard de leur mouvement de vibration: & cette activité considérée conjointement fera ce que je nommerai dans la suite l'éclat du corps lumineux, & qui tiendra lieu de la vraie mesure de la force des rayons. L'éclat fera donc en raison composée de la splendeur des particules brillantes & de leur densité ou de leur nombre.

VI Outre l'éclat du corps lumineux, qui est une qualité, qui lui est intrinsèque, il faut avoir égard à la grandeur de la surface du corps, ou du moins à sa partie, qui jette des rayons sur un point proposé. Car puisque de chaque point de cette surface il émane des rayons, la quantité des rayons dont un endroit sera frappé, dépendra non seulement de l'éclat du corps lumineux, mais aussi de l'étendue de la surface, ou du nombre des points lumineux, qui y lancent des rayons. Ainsi si le corps lumineux est sphérique, & que la distance où l'on reçoit ses rayons, soit très grande par rapport à son diamètre, la surface dont les rayons y peuvent parvenir, sera la moitié de la surface entière. Elle sera donc deux fois plus grande, que l'aire de son grand cercle. L'obliquité de la surface des corps sphériques, ne diminue rien dans cet effet, puisque chaque point d'une surface lumineuse est supposée répandre de toute part également des rayons.

VII. Ayant

VII. Ayant fixé ces deux choses, l'éclat & la quantité de la surface lumineuse, qui appartiennent au corps lumineux même, quoique la détermination de la surface regarde déjà le lieu, qui en doit recevoir les rayons ; il faut se souvenir que la force des rayons, en s'éloignant du corps lumineux, décroît en raison des quarrés des distances. Car les rayons, qui partent d'un point quelconque, devant se répandre de plus en plus, ils deviendront pour ainsi dire plus rares, & cette diminution doit suivre la raison des quarrés des distances. Cependant il faut bien remarquer que les rayons, quand ils ont à passer par un milieu transparent, plus grossier que l'éther, comme par l'air ou par l'eau, ils y souffrent encore un affoiblissement très considérable : comme Mr. *Bouguer* l'a prouvé par un grand nombre d'expériences dans son excellent Traité sur la Gradation de la Lumière. Ce n'est donc pas de cette diminution de la force des rayons, que je parle dans cet article, mais de celle qui est proportionnelle aux quarrés des distances du corps lumineux, dont les rayons sont originairesment partis.

VIII. Soit donc proposé un corps lumineux quelconque, soit qu'il soit lumineux de lui-même, ou qu'il soit éclairé par une lumière étrangère : & que l'éclat de ce corps soit marqué par E. Que les rayons de ce corps tombent sur un point à une grande distance = D, & que la surface du corps dont les rayons atteignent ce point, soit = CC. Cela posé, il est clair par ce que je viens de remarquer, que la force des rayons, ou la force de lumière qui éclaire ce point, sera directement proportionnelle 1. à l'éclat du corps lumineux E, 2. à la surface CC & 3. reciproquement au quarré de la distance DD. Ainsi la force de lumière, qu'un point placé à la distance D recevra du corps lumineux sera proportionnelle à cette expression E. $\frac{CC}{DD}$

IX. Si la surface du corps lumineux est irrégulière & que la distance du point, qui en doit être éclairé, ne soit pas fort grande, on voit bien qu'on ne sauroit employer cette formule ; puisque les distances de ce point aux diverses parties de la surface lumineuse pour-

roient être trop différentes entr'elles, pourqu'on pût estimer laquelle d'entr'elles doit être mise pour D . Mais si la distance D est extrêmement grande à l'égard de l'étendue du corps lumineux, ou que ce corps soit comme infiniment petit, il n'y a aucun doute que notre formule ne soit parfaitement d'accord à la vérité. Pour cet effet, quel que soit le corps lumineux, & quelque petite la distance du point, qui en reçoit l'illumination, on n'aura qu'à résoudre la surface lumineuse en ses élémens infiniment petits, & à déterminer l'illumination causée par chaque élément considéré séparément. La somme de toutes ces illuminations élémentaires fournira l'illumination totale.

Fig. I.

X. Puisque je me bornerai ici aux corps lumineux sphériques, je m'en vai déterminer par le moyen de cette formule fondamentale le degré d'illumination, dont un point placé à une distance quelconque d'un corps lumineux sphérique en doit être éclairé. Soit donc $AEBF$ un corps lumineux sphérique, dont le rayon soit $CA = CB = a$, & l'éclat dont il lance des rayons de chacun de ses élémens soit $= E$. Soit ensuite O le point, qui en est illuminé, dont la distance au centre du corps lumineux soit $OC = c$. Qu'on tire du point O les tangentes OE & OF , qui détermineront la portion EAF de la surface sphérique dont le point O reçoit l'illumination, & soit l'angle $OCE = OCF = \xi$, dont le complément ou l'angle $COE = COF$ marquera le demi-diamètre apparent du corps lumineux vû du point O . Ainsi posant le demi-diamètre apparent $COE = COF = \theta$, il sera $\xi = 90^\circ - \theta$.

XI. Prenant à present les angles $ACM = ACN = \Phi$, qu'on considère l'élément annulaire de la surface lumineuse, lequel est produit par la conversion de l'élément Mm autour de l'axe CO , & puisque le point O est également éloigné de tous les points de cet élément annulaire, l'illumination qu'il en reçoit, sera aisément déterminée par notre formule. Car l'élément de l'arc circulaire AM étant $Mm = a d\Phi$ & le demi-diamètre de l'anneau $PM = a \sin \Phi$, posant le rapport du diamètre à la circonférence $= 1 : \pi$, la surface de notre élément

Élément annulaire fera $= 2\pi a \sin \Phi$. $ad\Phi = 2\pi a ad\Phi \sin \Phi$.
 De plus la distance du point O à chaque point de cet anneau fera
 $OM = \sqrt{aa + cc - 2ac \cos \Phi}$; donc l'illumination, que le point
 O recevra de l'anneau $MmNn$, deviendra $= \frac{E \cdot 2\pi a ad\Phi \sin \Phi}{aa + cc - 2ac \cos \Phi}$.

XII. L'intégrale de cette formule dépendant des logarithmes
 fera $= \frac{\pi a E}{c} \int \frac{aa + cc - 2ac \cos \Phi}{aa + cc - 2ac}$, en le prenant en sorte qu'il
 évanouisse posant l'angle $\Phi = 0$. Et partant, mettant pour Φ l'angle
 entier $OCE = \xi$, l'illumination entière, que le point O recevra du
 globe lumineux $AEBF$, se trouvera $= \frac{\pi a E}{c} \int \frac{aa + cc - 2ac \cos \xi}{aa + cc - 2ac}$
 $= \frac{2\pi a}{c} \cdot E \int \frac{OE}{OA}$. Ou bien, puisque $\cos \xi = \sin \theta$, cette illumina-

tion sera aussi $= \frac{\pi a E}{c} \int \frac{aa + cc - 2ac \sin \theta}{aa + cc - 2ac}$. Donc si l'angle θ est
 fort petit, & la distance c très grande à l'égard de a , il sera assés près
 $\frac{aa + cc - 2ac \sin \theta}{aa + cc - 2ac} = 1 + \frac{2ac(1 - \sin \theta)}{aa + cc - 2ac} = 1 + \frac{2a}{c}$, dont
 le logarithme sera $= \frac{2a}{c}$; & partant toute l'illumination du point O

sera $= \frac{2\pi a a}{c c} E = 2\pi E \sin^2 \theta$, puisque $\sin \theta = \frac{a}{c}$. Or posant
 $\frac{a}{c}$ pour $\sin \theta$, cette illumination sera en général $= \frac{\pi a E}{c} \int \frac{cc - aa}{(c-a)^2}$
 $= \frac{\pi a E}{c} \int \frac{c+a}{c-a} = \frac{\pi a E}{c} \int \frac{OB}{OA}$.

XIII. Mais dans cette solution nous n'avons considéré l'objet O,
 qui reçoit l'illumination, que comme un point, ce qui ne peut pas a-
 voir lieu dans aucune illumination réelle, où la surface, qui reçoit l'illu-

mination, a toujours quelque étendue, quelque petite qu'elle soit. Et partant, il ne suffit pas de considérer la quantité des rayons, qui tombent sur un de ses points, mais il faut aussi avoir égard à l'obliquité, dont les rayons y viennent frapper : parce que plus la surface Oo recevra les rayons obliquement, plus sera aussi petite la quantité des rayons, qui tombent sur la même étendue. Par cette raison on sera obligé de diminuer la force de l'illumination tirée de notre formule en raison du sinus de l'angle d'incidence au sinus total. Par conséquent, si les rayons incidens font avec la surface, qu'ils éclairent un angle $= \omega$, l'illumination ne sera plus selon notre formule $= \frac{E. C C}{D D}$, mais elle doit être estimée $= \frac{E. C C}{D D} \sin \omega$.

XIV. Cela remarqué, soit Oo la surface, que les rayons du corps lumineux sphérique $AEBF$ éclairent, & je supposerai, que cette surface Oo soit perpendiculaire à l'axe CO ; de sorte que les rayons, qui y frappent de l'élément annulaire $Mm Nn$, fassent avec elle un angle $MOo = OMP$. Le sinus de cet angle étant $= \frac{OP}{OM}$
 $= \frac{c - a \cos \Phi}{\sqrt{(aa + cc - 2ac \cos \Phi)}}$ à cause de $CP = a \cos \Phi$, l'illumination causée par les rayons de l'élément annulaire $Mm Nn$ ne sera plus $= \frac{E. 2\pi aad\Phi \sin \Phi}{aa + cc - 2ac \cos \Phi}$, comme nous avons supposé, mais elle deviendra $= \frac{E. 2\pi aad\Phi \sin \Phi (c - a \cos \Phi)}{(aa + cc - 2ac \cos \Phi)^{\frac{3}{2}}}$; où mettant $\cos \Phi = u$, à cause de $du = -d\Phi \sin \Phi$, cette expression se changera en $\frac{-2\pi Eaad u (c - au)}{(aa + cc - 2acu)^{\frac{3}{2}}}$, dont il est clair que l'intégrale sera $= \frac{2\pi Eaa}{cc} \cdot \frac{a - cu}{\sqrt{(aa + cc - 2acu)}} + \text{Const.}$

XV. Remet-

XV. Remettant pour u la valeur $\cos \Phi$, l'illumination causée par la portion MAN sera :

$$\frac{2\pi Eaa}{c,c} \left(\text{Const.} + \frac{V(aa+cc-2ac\cos\Phi)}{a-c\cos\Phi} \right)$$

où il est clair que la valeur de Const. doit être

$$= \frac{c-a}{V(cc+aa-2ac)} = 1. \text{ Maintenant pour avoir toute l'illumination, il faut mettre } \Phi = \xi = \text{OCE} \text{ \& puisque alors } \cos \xi$$

$$= \frac{CE}{CO} = \frac{a}{c}, \text{ il sera } a-c\cos\xi = 0, \text{ de sorte que l'illumination cherchée sera } = \frac{2\pi Eaa}{c,c} = 2\pi E \sin^2 \theta.$$

Cette expression convient avec la précédente, si l'on y pose l'angle θ très petit : or ici nous voyons qu'en général la force d'illumination, dont un corps exposé directement au globe lumineux en est éclairé, est toujours en raison composée de l'éclat du corps lumineux E & du carré du sinus du demidiametre apparent du corps lumineux.

XVI. Donc si l'éclat d'un corps celeste quelconque, qu'on peut toujours regarder comme sphérique, est posé = E, & qu'on expose à ce corps directement une surface, le demidiametre apparent du corps lumineux étant = θ , la quantité d'illumination, dont cette surface sera illuminée, sera proportionelle à $E \sin^2 \theta$. De plus il suit de ce que je viens de dire, que lorsque la surface, qu'on veut éclairer, tient une situation oblique à l'égard du corps celeste, desorte que les rayons y tombent sous un angle quelconque = ω , le degré d'illumination sera comme $E \sin^2 \theta \cdot \sin \omega$. Car puisqu'on peut supposer fort petit le demidiametre apparent θ , tous les rayons, qui tombent sur la surface Oe, y seront inclinés à peu près du même angle ω .

XVII. Si nous supposons que les étoiles fixes sont douées d'un éclat égal à celui du Soleil, l'illumination dont une étoile fixe est capable d'éclairer, sera à l'illumination du Soleil comme le carré du sinus

sinus du demi-diametre apparent de l'étoile fixe, au quarré du sinus du demi-diametre apparent du Soleil, où je suppose que la lumière est reçue perpendiculairement sur la surface éclairée. Or le demi-diametre apparent du Soleil est dans ses moyennes distances $18', 7'' = 967''$; & le diametre apparent des étoiles fixes, même de la premiere grandeur, est si petit, que les Observations les plus délicates ne sont pas suffisantes à le déterminer. Cependant les occultations par la Lune prouvent évidemment, que le diametre apparent de la plus brillante étoile fixe ne sauroit monter à une demi-seconde : de sorte que le demi-diametre apparent doit être estimé au dessous d'un quart de seconde ou de 15 tierces.

XVIII. Donc, puisque les sinus de si petits angles sont en raison des angles mêmes, l'illumination tirée du Soleil sera à l'illumination tirée de l'étoile fixe la plus brillante, dans une raison plus grande que celle du quarré de 967 au quarré de $\frac{1}{4}$; c. à d. la lumière du Soleil surpassera plus de 15000000 de fois la lumière d'une étoile fixe de la premiere grandeur : ou il faudroit plus que 15000000 d'étoiles fixes de la plus grande sorte pour nous éclairer autant que le Soleil, & même ces étoiles devroient pour cet effet être ramassées dans la même région du ciel, pour que les rayons de chacune d'elles pussent tomber à peu près perpendiculairement sur la même surface, qu'on exposerait à leur lumière. De là on comprendra aisément, pourquoi toutes les étoiles fixes, qui se trouvent à la fois sur l'horizon, ne sont pas capables de nous fournir tant de lumière, qui puisse être mise en comparaison avec celle du Soleil.

XIX. Or si nous comparons la lumière d'une étoile fixe à celle de la pleine Lune, que Mr. Bouguer a trouvé être 300000 fois plus foible que la lumière du Soleil, on conviendra aisément, que la lumière trouvée par le calcul précédent est encore trop forte. Car en vertu de ce calcul 50 étoiles de la premiere grandeur nous devroient fournir autant de lumière que la pleine Lune; or, pour peu qu'on pese le peu de rapport, qu'il y a entre la lumière de la pleine Lune &

celle

celle de toutes les étoiles fixes ensemble, il ne restera plus le moindre doute, que la lumière de plusieurs mille étoiles fixes de la première grandeur ne sauroit égaler la lumière de la pleine Lune: & de là je tire cette conclusion, que le diamètre apparent des étoiles fixes est plusieurs fois plus petit, que je ne l'ai supposé, & qu'il ne peut-être pas même à une tierce.

XX. Mais il faut avouër, que ce raisonnement est fondé sur deux hypothèses, qui s'écartent peut-être beaucoup de la vérité. Par la première j'ai supposé, que l'éclat des étoiles fixes, ou leur lumière propre, est égale à l'éclat du Soleil; or il y a bien de l'apparence qu'il se trouve une aussi grande différence dans l'éclat que dans la grandeur des étoiles fixes: vû qu'il y a des étoiles, dont la lumière semble presque s'éteindre de tems en tems. En second lieu j'ai supposé, que les rayons des étoiles fixes ne souffrent aucune débilitation en passant par cette immense étendue, qu'on nomme éther. Car quelque petite que soit la perte, que les rayons du Soleil souffrent dans leur chemin, celle que les rayons des étoiles fixes doivent souffrir, doit toujours être fort considérable, à cause de leur distance presque inconcevable. Donc, à moins que les rayons de lumière ne souffrent absolument aucun affoiblissement dans l'éther, la dernière supposition doit être fort sujette à caution.

XXI. Il sera aussi fort important de découvrir le rapport de l'éclat du Soleil à celui d'une lumière terrestre. Pour cet effet je ferai usage d'une expérience, que Mr. *Bouguer* rapporte, par laquelle il a trouvé, qu'après avoir diminué la lumière du Soleil dans la raison de 11664 à un, elle lui parût égale à la lumière d'une bougie éloignée à la distance de 16 pouces. Mais il ne marque pas la grandeur de la flamme de la bougie, dont il s'est servi: je crois cependant ne me tromper pas fort, quand je suppose son diamètre d'un demi-pouce, en regardant la flamme même comme un globe: donc le sinus de son diamètre apparent à la distance de 16 pouces auroit été $= \frac{1}{64}$ ou

bien de $51' = 3060''$. Par conséquent posant l'éclat du Soleil = E & celui de la bougie = e , cette expérience fournira $\frac{967^2 \cdot E}{11664} = 3060^2 \cdot e$, d'où l'on tire le rapport de $E : e = 116860 : 1$, de sorte que l'éclat du Soleil seroit plus de 100000 fois plus fort que l'éclat d'une bougie.

XXII. Mais, puisque le Soleil se trouvoit alors à la hauteur de 31° , & que ses rayons ont eu à parcourir dans notre atmosphère un chemin considérable, il faut qu'ils ayent perdu beaucoup de leur force, avant que de parvenir jusqu'à nous ; de sorte que sans cet affoiblissement la lumière du Soleil auroit été beaucoup plus forte. Mr. *Bouguer* a donné une table pour la diminution de la lumière des astres à chaque hauteur, d'où l'on voit que la lumière du Soleil étant à la hauteur de 31° est à la lumière, dont il éclaireroit, si ses rayons ne perdoient rien de leur force, comme 2 à 3. Ayant donc égard à cette circonstance, on trouvera que le véritable éclat du Soleil est à celui d'une bougie comme 175000 est à 1. Et si les rayons du Soleil avoient perdu quelque chose en parcourant l'espace de l'éther jusqu'à nous, outre la diminution ordinaire, qui fuit la raison des quarrés des distances, l'éclat du Soleil deviendroit encore plus grand.

XXIII. Il est vray que la lumière d'une bougie n'est pas le feu le plus brillant, qu'on peut produire sur la terre, & qu'un feu de fonte, ou bien les métaux mis en fusion, ont une beaucoup plus grande force d'illuminer. Cependant on conviendra aisément, qu'à quelque force qu'on pût porter un feu terrestre, il s'en faudra toujours beaucoup, qu'il n'approchât de celui, dont le Soleil est composé. La matière donc du Soleil doit être entièrement différente de toute matière combustible, qui se trouve sur la terre, & elle doit être réduite à un tel degré d'ignition, dont aucune matière sur la terre n'est susceptible. Et on aura raison de dire, que lorsque le Soleil n'étoit qu'une masse d'or mise au plus haut degré de fusion, il ne seroit pas capable de nous proca-

procurer ni la lumière ni la chaleur, que nous en recevons, & qu'il s'en faudroit même beaucoup.

XXIV. Le Soleil étant donc un tel feu, dont la force ou l'éclat surpasse plusieurs mille fois toutes les especes de feu, qu'on est capable de produire sur la terre, il faut absolument, que la matiere, dont ce corps lumineux est formé, soit d'une nature tout à fait différente des matieres, qui se trouvent sur la terre. Et en effet, de quelque matiere qu'on voudroit s'imaginer, que le Soleil fut composé, & à quelque degré de chaleur, qu'elle eut été portée; ou elle auroit été bientôt réduite en cendre, ou le degré de chaleur y auroit bientôt diminué. Donc, puisqu'on ne remarque aucun changement dans la substance du Soleil depuis quelques milliers d'années, & que cela même est un des plus grands sujets de notre admiration, nous en devons être encore plus surpris, après avoir reconnu cette excessive force de lumière, qui y est ramassée, & qui surpasse tant de fois les feux les plus brillans, que les hommes sont en état d'exciter.

XXV. Voyons maintenant, si les principes que je viens d'établir ne sont pas suffisans pour déterminer la splendeur ou l'éclat, dont une planete doit reluire, étant illuminée par les rayons du Soleil. Il s'agit donc de déterminer, quel sera le mouvement de vibration, que les rayons du Soleil, en frappant les moindres parcelles de la surface d'une planete, sont capables de leur imprimer. Car je crois avoir suffisamment prouvé que nous ne voyons pas les corps opaques par des rayons réfléchis de leur surface, comme la plupart des Physiciens l'ont soutenu; mais que les rayons qui éclairent un corps opaque excitent les moindres particules, qui en sont frappées, à un certain mouvement de vibration, qui engendre ensuite lui-même des rayons. Tout de même comme on fait, qu'un son peut produire dans une corde tendue à l'unisson, des vibrations, dont elle sonne ensuite elle-même.

XXVI. Cette production de lumière donc dans un corps opaque dépendra principalement de la nature de ses moindres particules, &

de leur tension. Car si ces particules ne sont pas propres à recevoir un tel mouvement de vibration, qu'il faut pour produire des rayons de lumière, ce corps ne reluirea jamais, quelque éclairé qu'il soit. C'est à peu près le cas des corps noirs, qui ne nous renvoient presque point de rayons, quoiqu'ils soient illuminés, & nous demeurent pour ainsi dire invisibles: cependant l'expérience nous fait voir, qu'il n'y a point de corps si noirs, qui étant illuminés ne répandent point du tout des rayons, quoique ces rayons soient de beaucoup plus foibles que ceux des corps colorés ou blancs. Donc, si les planetes étoient des corps noirs, il n'y a aucun doute, que nous n'en verrions presque rien, quelque éclairées qu'elles soient du Soleil. Il est donc certain, que les planetes renferment dans leurs surfaces quantité de particules colorées ou blanches, lesquelles étant illuminées par les rayons du Soleil, nous deviennent visibles selon la nature & la couleur des particules, qui constituent leur surface.

XXVII. Une planete sera donc la plus propre à reluire ou à recevoir un éclat, si sa surface est couverte de particules blanches, puisque des corps de cette nature sont les plus sensibles à recevoir l'impression de toute sorte de rayons, tels que sont les rayons du Soleil; au lieu que les particules colorées ne peuvent être ébranlées que par des rayons de la même couleur, quoiqu'il n'y ait point de couleur si pure qui ne reçoive quelque impression des rayons d'une couleur toute différente. Donc, pour rendre le cas le plus favorable pour la lumière des planetes, je les supposerai couvertes de particules blanches, afin qu'elles puissent recevoir du Soleil le plus grand éclat, qu'il est possible. Ensuite il sera aisé de rabattre quelque chose de l'éclat que je trouverai en considération des particules noires & colorées, qui y pourroient être mêlées.

XXVIII. Soit donc *Oo* une telle particule blanche de la surface d'une planete, sur laquelle tombe directement le cone lumineux *EOF*: & je suppose que cette particule soit tellement dégagée & dans une telle tension, qu'elle puisse obeir parfaitement aux impressions

sions, dont elle est frappée par les rayons de ce cone lumineux. Cela posé, je remarque d'abord que cette particule ne sauroit être mise dans un tel mouvement de vibration, qu'elle en devint capable de répandre des rayons de lumière aussi forts que sont ceux qu'elle reçoit. Car, si cela arrivoit, vù qu'elle lanceroit toute part des rayons de la force de ceux du cone EOF, l'effet seroit beaucoup plus grand que la cause, & cela dans la raison de ce cone à la capacité d'une sphère entière, dont le rayon seroit OE. Or si la particule Oo lançoit des rayons aussi forts que ceux dont elle est frappée, son éclat seroit égal à l'éclat du corps AEBF, dont elle est illuminée; donc l'éclat de la particule Oo sera toujours beaucoup plus petit.

XXIX. Mais si la particule Oo étoit frappée de toute part par des rayons égaux à ceux du cone EOF, alors il n'y auroit plus de répugnance, qu'elle n'en reçût un mouvement de vibration aussi fort que celui des particules du corps EAF; & que par conséquent son éclat ne fut égal à l'éclat du corps EAF. Par là on conclura que, n'étant frappée que par le cone EOF, son éclat sera d'autant de fois plus petit que l'éclat du corps lumineux AEBF, que la solidité du cone EOF est plus petite que la solidité d'une sphère, dont le rayon est OE. Or on fait que ce rapport du cone à la sphère est comme le sinus versé de la moitié de l'angle EOF au diamètre ou au double du sinus total. Donc, posant l'angle EOC, ou le demi-diamètre apparent du corps lumineux $= \theta$ & son éclat $= E$, l'éclat de la particule Oo se trouvera $= \frac{1}{2} E \sin^2 \theta$. $\theta = \frac{1}{2} E (1 - \cos \theta) = E \sin^2 \frac{\theta}{2}$.

XXX. Icy j'ai supposé que le cone lumineux tombe directement sur la particule Oo; d'où l'éclat trouvé $E \sin^2 \frac{\theta}{2}$ n'aura lieu, qu'aux endroits des planetes, qui ont le Soleil dans leur Zenith. Pour les autres endroits, qui reçoivent obliquement les rayons du Soleil, cette valeur doit encore être diminuée en raison du sinus de cette obliquité. Ainsi l'éclat évanouira tout à fait dans les lieux de la planete, qui auront le Soleil dans leur horizon. En prenant donc un milieu entre le plus grand éclat & cet évanouissant, on pourra regarder la

planete en forte, comme si par toute sa surface étoit repandu un éclat égal $= \frac{1}{2} E \sin \frac{1}{2} \theta^2$. Cette diminution seroit nécessaire, si la surface de la planete étoit comme polie; mais, puisqu'il y a probablement quantité de petites éminences, qui pourroient recevoir les rayons plus directement, l'éclat en tirera quelque augmentation, outre que dans ce cas toute la surface illuminée seroit plus grande que nous n'avons supposé dans le calcul.

XXXI. Mais la considération d'un tel milieu dans les divers degrés d'éclat, dont les diverses parties d'une planete seront éclairées, ne pourra avoir lieu, que lorsque nous voyons toute la moitié éclairée. Car il est clair, que s'il ne se présente à notre vue, qu'une petite partie de la moitié éclairée, il faut avoir égard à l'éclat de cette partie même, sans que celui de la partie, qui nous est cachée, y puisse contribuer quelque chose. Cette recherche fera donc absolument nécessaire, lorsqu'il faut déterminer la lumière de la Lune, quand elle se trouve loin de son opposition au Soleil, ou quand elle ne nous paroît pas pleine: la même chose doit s'observer à l'égard de Venus & de Mercure, dont on ne voit jamais la moitié éclairée toute entière. Pour Mars, il ne sera pas superflu non plus de considérer ses phases; mais on s'en pourra passer tout à fait, lorsqu'on demande l'éclat de lumière de Jupiter & de Saturne.

Fig. II.

XXXII. Que la planche représente le plan, où se trouvent les centres du Soleil S, de la terre T, & de la planete dont il s'agit de trouver le degré de l'éclat, dont elle est visible à la Terre. Que le cercle AEBF représente la planete en question, dont le corps soit produit par la révolution de ce cercle autour de l'axe AB; & soit le demi-diametre CA = CB = a. Supposant maintenant la distance du Soleil CS, aussi bien que celle de la terre CT comme infinie à l'égard de a, il est clair que le diametre EF perpendiculaire à AB déterminera la moitié éclairée EAF; qui sera séparée de l'autre moitié obscure par le plan perpendiculaire à celui de la figure, qui le coupe selon la droite EF. Donc le point A recevra du Soleil le plus grand éclat, & si

nous

nous nommons l'éclat du Soleil $= E$, & le demi-diametre apparent du Soleil vu de la planete $= \theta$, nous venons de voir, que l'éclat du point A sera $= E \cdot \sin \frac{1}{2} \theta^2$, supposant que la planete reçoive des rayons du Soleil autant d'éclat qu'il est possible.

XXXIII. Soit pour abrégér cet éclat en A favoir $E \sin \frac{1}{2} \theta^2 = e$ & prenant un point quelconque M de la moitié éclairée, d'où ayant tiré le rayon MC & l'appliquée MP perpendiculaire à l'axe AB, puisque l'angle d'incidence SMA est égal à CMP, l'éclat au point M fera $= e \sin CMP = \frac{e \cdot CP}{a}$: & cet éclat conviendra également à

tous les points de la planete, qui se forment par la révolution du point M autour de l'axe AB. Maintenant la terre étant à une distance infinie en T, qu'on tire le diametre GH perpendiculaire à CT; & le plan perpendiculaire à la figure, qui le coupe par GH, séparera la moitié de la planete tournée vers la terre, de celle qui nous est cachée : & partant nous ne verrons que la partie GE de la moitié éclairée, que le plan perpendiculaire à GH en retranche. C'est donc de cette partie, qu'il faut déterminer l'éclat total, où la somme des éclats de tous ses éléments.

XXXIV. Soit l'angle ECG, ou celui qui lui est égal TCB $= \alpha$, que fait la ligne CT avec la prolongée SC; & qu'on nomme CQ $= z$; d'où l'on aura CP $= z \sin \alpha$ & PQ $= z \cos \alpha$: donc PM $= \sqrt{(aa - zz \sin \alpha^2)}$; & l'éclat dans l'élément Mm sera $= \frac{e z \sin \alpha}{a}$. Qu'on conçoive que l'élément Mm soit tourné au-

tour AC jusqu'à ce qu'il puisse rencontrer le plan GH, & il parcourra en haut & en bas un arc de cercle, dont le rayon fera $= PM$,

& le cosinus $= \frac{PQ}{PM} = \frac{z \cos \alpha}{\sqrt{(aa - zz \sin \alpha^2)}}$. Et partant si nous

nommons ϕ l'angle, dont le cosinus $= \frac{z \cos \alpha}{\sqrt{(aa - zz \sin \alpha^2)}}$, l'arc visible entier

entier du cercle, qui nait par la révolution des point M fera $\equiv 2 \Phi \cdot PM$
 $\equiv 2 \Phi \sqrt{aa - zz \sin^2 \alpha}$. Donc, en y joignant l'élément Mm,
 l'éclat de la portion élémentaire fera $2 \Phi \sqrt{aa - zz \sin^2 \alpha}$. Mm.
 $\frac{e z \sin \alpha}{a}$. Or Mm. PM $\equiv a \cdot d \cdot CP \equiv a dz \sin \alpha$; & partant cet

éclat fera $\equiv 2 e \Phi z dz \sin \alpha^2$, dont l'intégrale pris en sorte qu'il évanouisse en faisant $z \equiv 0$. & posant ensuite $z \equiv a$, donnera l'éclat total cherché.

XXXV. Soit V l'éclat total que nous cherchons, & il fera
 $V \equiv 2 e \sin \alpha^2 \int \Phi z dz \equiv e \Phi z z \sin \alpha^2 - e \sin \alpha^2 \int t z d \Phi$
 dont la partie intégrée devenant $\equiv 0$ si $z \equiv 0$, posant $z \equiv a$ évanouit, puisque l'angle Φ évanouit alors, de sorte que $V \equiv$
 $- e \sin \alpha^2 \int z z d \Phi$. Or puisque $\cos \Phi \equiv \frac{z \cos \alpha}{\sqrt{aa - zz \sin^2 \alpha}}$

il fera $d \Phi \equiv \frac{- a a dz \cos \alpha}{(aa - zz \sin^2 \alpha) \sqrt{aa - zz}}$, d'où l'on aura

$$V \equiv e a a \sin \alpha^2 \cos \alpha \int \frac{z z dz}{(aa - zz \sin^2 \alpha) \sqrt{aa - zz}}$$

ou posant $z \equiv a v$, il fera

$$V \equiv e a a \sin \alpha^2 \cos \alpha \int \frac{v v dv}{(1 - v v \sin^2 \alpha) \sqrt{1 - v v}}$$

où après l'intégration on doit mettre $v \equiv 1$, supposé qu'on ait pris l'intégrale, en sorte qu'il évanouisse dans le cas où $v \equiv 0$.

XXXVI. Soit $\int \frac{v v dv}{(1 - v v \sin^2 \alpha) \sqrt{1 - v v}} \equiv T$, & il fera

$$T \equiv \int \frac{dv}{\sqrt{1 - v v}} (v v + v^4 \sin^2 \alpha + v^6 \sin^4 \alpha + v^8 \sin^6 \alpha + v^{10} \sin^8 \alpha + \dots)$$

Or

Or mettant le rapport du diamètre à la circonférence $= 1 : \pi$, on fait qu'il sera dans le cas $v = 1$.

$$\int \frac{dv}{\sqrt{1-vv}} = \frac{\pi}{2}.$$

$$\int \frac{vv dv}{\sqrt{1-vv}} = \frac{1}{2} \cdot \frac{\pi}{2}$$

$$\int \frac{v^3 dv}{\sqrt{1-vv}} = \frac{1.3}{2.4} \cdot \frac{\pi}{2}$$

$$\int \frac{v^5 dv}{\sqrt{1-vv}} = \frac{1.3.5}{2.4.6} \cdot \frac{\pi}{2}$$

&c.

D'où nous tirerons :

$$T = \frac{\pi}{2} \left(\frac{1}{1} + \frac{1.3}{2.4} \sin^2 \alpha + \frac{1.3.5}{2.4.6} \sin^4 \alpha + \frac{1.3.5.7}{2.4.6.8} \sin^6 \alpha + \&c. \right)$$

Or il est aisé de voir, que la somme de cette serie est $=$

$$\frac{1 - \cos \alpha}{\sin^2 \alpha \cos \alpha}, \text{ de sorte que } T = \frac{\pi(1 - \cos \alpha)}{2 \sin^2 \alpha \cos \alpha} \text{ \& partant } V = \frac{1}{2} \pi e a a (1 - \cos \alpha).$$

XXXVII. Posant donc l'angle BCT que la ligne tirée à la terre fait avec le prolongement de la ligne tirée au Soleil $= \alpha$, l'éclat total qui éclaire la terre sera $= \frac{1}{2} \pi e a a (1 - \cos \alpha) = \pi e a a \sin \frac{1}{2} \alpha^2$: & mettant pour e la valeur $E \sin \frac{1}{2} \theta^2$, cet éclat sera $= \pi E a a \sin \frac{1}{2} \theta^2 \sin \frac{1}{2} \alpha^2$. Donc, si le demi-diametre apparent de cette planete vue de la terre est posé $= \xi$, la lumière dont cette planete est capable d'éclairer sur la terre, sera $= \pi E \sin \xi^2 \cdot \sin \frac{1}{2} \theta^2 \cdot \sin \frac{1}{2} \alpha^2$. Or si nous posons le demi-diametre apparent du Soleil vu de la terre $= \eta$, nous avons vu, que la lumière dont le Soleil éclaire sur la terre est $= 2 \pi E \sin \eta^2$, d'où l'on peut comparer ensemble la lumière des planetes, en quelque situation qu'elles se trouvent à l'égard de la terre, avec la lumière du Soleil.

XXXVIII. Si nous voyons la moitié éclairée d'une planete toute entière, l'angle α devient alors égal à deux droits, & partant $\sin \frac{1}{2} \alpha^2 = 1$. Donc la lumière d'une planete, que nous voyons pleine fera $= \pi E \sin \xi^2 \cdot \sin \frac{1}{2} \theta^2$, où θ marque le demi-diametre apparent du Soleil vû de la planete, & ξ le demi-diametre apparent de la même planete vû de la terre. Donc, si le demi-diametre apparent du Soleil vû de la terre est $= \eta$, & qu'on pose la lumière que nous fournit le Soleil $= L$, la lumière, dont la planete nous éclairera, étant pleine sera $= \frac{L \cdot \sin \xi^2 \cdot \sin \frac{1}{2} \theta^2}{2 \sin \eta^2} = \frac{L \xi^2 \theta^2}{8 \eta^2}$, puisque les sinus de ces petits angles sont égaux aux angles mêmes. Or dans toute autre situation de la planete, où l'angle $BC T = \alpha$, la lumière de la planete fera $= \frac{L \sin \xi^2 \cdot \sin \frac{1}{2} \theta^2 \sin \frac{1}{2} \alpha^2}{2 \sin \eta^2}$.

Fig. III.

XXXIX. Concevons donc que le Soleil soit en S, la terre en T & la planete en P, de sorte que a exprime l'angle externe T P p. Maintenant puisque η à θ comme $\frac{1}{TS}$ à $\frac{1}{PS}$, il fera $\frac{\sin \frac{1}{2} \theta^2}{\sin \eta^2} = \frac{TS^2}{4 PS^2}$ & posant le vray demi-diametre de la planete $= a$, il fera $\sin \xi = \frac{a}{PT}$: donc la lumière dont la planete nous éclaire fera $= \frac{L a a \cdot TS^2}{8 \cdot PT^2 \cdot PS^2} \sin (\frac{1}{2} T P p)^2$ ou bien elle fera $= \frac{L a a \cdot TS^2}{16 PT^2 \cdot PS^2} (1 + \cos S P T)$. Or ayant $\cos S P T = \frac{PS^2 + PT^2 - ST^2}{2 PS \cdot PT}$ cette lumiere fera $= \frac{L a a \cdot TS^2 ((PS + PT)^2 - TS^2)}{32 PT^3 \cdot PS^3}$ Ainsi la lumiere de la même planete diversement située par rapport à la terre fera comme $\frac{(PS + PT)^2 - TS^2}{PT^3 \cdot PS^3}$; puisque $L \cdot TS^2$ est constant.

XL. Ap-

XL. Appliquons ces formules à la Lune, & supposons d'un bord qu'elle soit pleine, pour voir, combien notre calcul différera des conclusions, que Mr. *Bouguer* a tirées de ses expériences. Or il est évident que dans ce calcul on pourra mettre $\eta = \theta$, & la lumière de la Lune sera $= \frac{1}{8} L \sin \xi^2$, où ξ marque le demi-diamètre apparent de la Lune, dont la grandeur moyenne est 15', 35'' de sorte que la lumière

de la Lune sera $= \frac{1}{374000} L$. ou la lumière de la Lune pleine sera

374000 fois plus petite que celle du Soleil, ce qui s'accorde assez bien avec les expériences de Mr. *Bouguer*, qui lui ont fait voir, que la lumière de la Lune est environ 300000 fois plus petite, que celle du Soleil.

XLI. On sera surpris, que mon calcul donne la lumière de la Lune plus petite, que Mr. *Bouguer* ne l'a trouvée par ses expériences, quoique j'aye supposé les particules de la Lune d'une telle nature, qu'elles obeissent parfaitement aux impressions des rayons; & il n'est pas probable que la matière de la Lune se trouve à un tel degré de perfection. Les taches noires que nous observons dans la Lune, nous convainquent plutôt qu'il y a même de grandes contrées, qui ne rendent que fort faiblement les impressions, qu'elles reçoivent des rayons du Soleil: ce qui devrait rendre la lumière de la Lune plus faible, que le calcul ne la donne. Mais il faut considérer que la surface de la Lune est couverte de grandes & fort hautes montagnes, qui en augmentant la surface lumineuse, bien au delà que je l'ai supposée, doivent nécessairement produire beaucoup plus de lumière, que le calcul ne nous donne à connaître; & c'est sans doute la véritable raison, pourquoi la lumière de la Lune se trouve plus forte, qu'elle ne devrait être selon le calcul.

XLII. Posant donc pour les pleines Lunes la clarté de la Lune $= \frac{L}{300000}$, dont la valeur ne surpasse pas sensiblement celle qui

vient d'être trouvée par le calcul, où L marque la clarté du Soleil; lorsque la Lune paroît dichotome, ou qu'elle se trouve près de ses quadratures, la clarté sera réduite à la moitié, & sera par conséquent

$$= \frac{L}{600000}$$

Or en général la clarté de quelque phase de la Lune, que ce soit, sera toujours à la clarté de la pleine Lune, comme la plus grande largeur de la phase au diamètre de la Lune: car le sinus versé de l'angle extérieur $TP\rho$ ou $1 + \cos TPS$ est toujours proportionel à la largeur de la phase, laquelle devient égale au diamètre apparent entier dans les pleines Lunes, & au demi-diamètre apparent dans les quadratures.

XLIII. Puisque la vérité de ma formule tirée de la Theorie paroît assez confirmée par les expériences de la Lune, de sorte qu'on ne sauroit se flatter d'un plus grand accord de quelque Theorie que ce soit, avec les expériences, je m'en vai déterminer par la même Theorie la clarté des planetes principales, dont elles doivent frapper notre vuë. Soit donc premièrement P la planete de Saturne, dont le diamètre est à celui du Soleil comme 79, 3 à 1000. Donc posant a pour le vray demi-diamètre de Saturne, si nous le voyons à la distance

du Soleil, son demi-diamètre apparent seroit $\frac{a}{TS} = 0,0793$.

sin $16', 5'' = 76\frac{1}{2}''$, & partant $a = TS \sin 76\frac{1}{2}'' = 0,0003708$.

TS & $aa = \frac{TS^2}{7273100}$. Cette valeur étant substituée donnera la clarté de Saturne vuë de la terre,

$$\frac{L}{116369600} \cdot \frac{TS^4}{PT^2 \cdot PS^2} (1 + \cos SPT)$$

XLIV. Ne regardons ici que le mouvement moyen de Saturne, & selon les Tables Astronomiques on aura,

$$\begin{aligned} 1 TS &= 5,000000 & \& \quad 1 PS = 5,979234 \\ \text{ou } TS &= 100000 & \& \quad PS = 953310 \end{aligned}$$

Donc

Donc, si Saturne se trouve en opposition du Soleil, où sa clarté doit être la plus grande, il deviendra $PT = 853310$ & $\cos SPT = 1$; donc la lumière sera alors

$$\frac{L}{385020000000}$$

d'où il paroît que la lumière de Saturne est environ 1000000 fois plus foible que la lumière de la Lune. Or si Saturne paroît éloigné du Soleil de 90° , ou que l'angle T soit droit, la clarté de Saturne sera

$$\frac{L}{599980000000}$$

& par conséquent 1500000 fois plus foible que la lumière de la pleine Lune. Cependant n'ayant pas eu égard à l'anneau de cette planète, il est clair que la lumière de l'anneau doit considérablement augmenter celle de Saturne même.

XLV. Concevons maintenant la planète de Jupiter en P, dont le diamètre est à celui du Soleil comme 100, 7 à 1000. On

aura donc $\frac{a}{TS} = 0,1007 \sin 16', 5'' = 97''$, & partant $a =$

$0,0004704 \cdot TS$, & $aa = \frac{TS^2}{4519200}$. Donc la clarté apparente

de Jupiter sera $= \frac{L}{72307200} \cdot \frac{TS^4}{PT^2 \cdot PS^2} (1 + \cos SPT)$, & fe-

lon les tables $TS = 100000$ & $PS = 519550$. Soit Jupiter en opposition du Soleil, & à cause de $PT = 419550$ & $\cos SPT = 1$,

la clarté de Jupiter sera $= \frac{L}{17178000000}$, & partant 46000 fois

plus petite que celle de la pleine Lune : or elle surpasse $22\frac{1}{2}$ fois la clarté de Saturne dans ses oppositions. Mais lorsque Jupiter est en

quadrature avec le Soleil, sa clarté se trouve $= \frac{L}{25560000000}$,

& partant elle fera à celle dans les oppositions comme 2 à 3. Je néglige ici les corrections, qui pourroient convenir aux figures elliptiques des orbites des planetes ; vù qu'on n'ose pas pretendre à une précision dans ces déterminations.

XLVI. Pour Mars, on aura le rapport de son diametre à celui du Soleil comme 4, 47 à 1000, & partant $\frac{a}{TS} = 0,00447$ fin

$$16', 5'' = 4\frac{1}{3}''; \text{ donc } a = 0,0000210. \quad TS \text{ \& } aa = \frac{TS^2}{2267500000}$$

$$\text{d'où résulte la clarté de Mars} = \frac{L}{36280000000} \cdot \frac{TS^4}{PT^2 PS^2}.$$

(1 + cos SPT). Or les tables donnant $TS = 100000$ & $PS = 151950$, pour les oppositions de Mars on aura $PT = 51950$,

$$\text{\& sa clarté apparente se trouvera} = \frac{L}{11305000000}. \text{ Elle fera donc}$$

30228 fois plus petite que la clarté de la pleine Lune, & devoit encore surpasser celle de Jupiter : & si cela n'arrive point, la cause en doit être attribuée à la nature de Mars, qui paroît telle, qu'il n'est pas parfaitement sensible aux impressions de la lumiere. Aussi voyons nous que cette planete ne répand que des rayons rougeâtres ; donc puisqu'elle absorbe les autres rayons, il n'est pas surprenant que sa clarté soit plus foible, que le calcul ne montre. Pour les quadratures

$$\text{de Mars avec le Soleil, sa clarté se trouve} = \frac{L}{62542000000}, \text{ où}$$

elle est par conséquent presque $5\frac{1}{2}$ fois plus petite que dans les oppositions.

XLVII. Pour les planetes inferieures, il est d'abord à remarquer, que leur plus grande clarté n'arrive, ni dans leur conjonction inferieure, ni dans la superieure ; puisqu'elles nous présentent dans la conjonction inferieure leur moitié obscure, & quoique dans la superieure leur moitié éclairée soit tournée vers nous, leur distance est

fi grande, qu'à une plus petite distance la clarté peut devenir plus forte; quoique tout le disque apparent ne soit pas illuminé. Donc, pour trouver le lieu dans leur orbite, où leur clarté devient la plus grande, on n'aura qu'à rendre la formule $\frac{(PS + PT)^2 - TS^2}{PT^3 \cdot PS^3}$ un

maximum. Supposons que tant la planète que la terre décrive un cercle autour du Soleil, & nommant $ST = g$; $SP = h$, & $TP = y$,

la valeur de la formule $\frac{(h + y)^2 - gg}{h^3 y^3}$ deviendra la plus grande, si

$yy + 4hy + 3hh = 3gg$; ou $y = -2b + \sqrt{3gg + hh}$ &

alors la plus grande clarté de la planète sera $= \frac{Laagg((h+y)^2 - gg)}{32 h^3 y^3}$

$= \frac{Laagg(b+y)}{48 h^3 yy}$.

XLVIII. Pour que cette solution devienne possible il faut 1°. que y soit une quantité affirmative, ce qui arrive lorsque $g > h$, ou $h < g$, ce qui est le cas des planètes inférieures. 2°. il faut qu'il soit $g + h > y$ ou $g + 3h > \sqrt{3gg + hh}$, d'où l'on tire $h > \frac{1}{4}g$. Donc la solution n'aura pas lieu à moins que h au PS ne se trouve entre les limites g & $\frac{1}{4}g$ ou entre TS & $\frac{1}{4}TS$. Car si $h = g$ ou $PS = TS$, il devient $y = 0$, ce qui marque la conjonction inférieure, & si $h > g$, qui est le cas des planètes supérieures, la plus grande clarté tombe dans les oppositions. Mais si $h = \frac{1}{4}g$, ou $g = 4h$, il résulte $y = 5h = g + h$, & dans ce cas la plus grande clarté se trouvera dans les conjonctions supérieures, & la même chose doit arriver, si $h < \frac{1}{4}g$. Donc, s'il y avoit une planète inférieure, dont la distance au Soleil fut moindre que le quart de la distance de la terre au Soleil, sa clarté paroîtroit la plus grande dans ses conjonctions supérieures; en supposant que la lumière du Soleil n'empêche point l'apparence de la planète.

XLIX Con-

XLIX. Considérons à présent la planète de Venus, & puisque son diamètre est à celui du Soleil, comme 10, 75 à 1000, on aura $\frac{a}{TS} = 0,01075$ sin $16', 5'' = 10\frac{1}{3}''$: donc $a = TS$ sin $10\frac{1}{3}''$

$= 0,000501$ T S. Or posant $TS = g = 100000$, les tables donnent $PS = h = 72327$; d'où nous trouvons pour la plus grande clarté $TP = y = 43046$, & la plus grande clarté étant $= \frac{L}{19123500000} \cdot \frac{g^4(h+y)}{h^3yy}$ deviendra $= \frac{L}{1162200000}$.

Elle sera donc 3107 fois plus petite que la lumière de la pleine Lune; ou presque 15 fois plus brillante que celle de Jupiter dans ses oppositions. Mais, si Venus se trouve près les plus grandes élongations du Soleil où l'angle SPT devient droit, sa clarté apparente sera

$\frac{L}{6374500000} \cdot \frac{g^4}{hh.PT^2}$ & $PT^2 = gg - hh$; donc la clarté apparente sera dans ce cas $= \frac{L}{1590200000}$, & partant 4250 fois plus

petite que celle de la pleine Lune, & presque d'un quart plus petite que dans le cas de la plus grande clarté.

L. Mais voyons aussi en quel endroit de son orbite Venus doit se trouver, afin qu'elle nous paroisse dans son plus grand lustre; or ayant pour cet effet sin $\frac{1}{2} STP = \sqrt{\frac{(h+g-y)(h-g+y)}{4gy}}$ on trou-

vera l'angle $STP = 39^\circ, 43'$, où Venus paroitra alors éloignée du Soleil de l'angle $39^\circ, 43'$, & l'angle au Soleil deviendra $TSP = 22^\circ, 21'$, d'où l'angle SPT sera $= 117^\circ, 56'$. Donc, quand Venus nous paroît la plus brillante, elle nous est plus proche, que lorsqu'elle est dans ses plus grandes élongations du Soleil; & alors la partie éclairée, que nous voyons, sera plus petite que la moitié. Car la largeur de la partie illuminée sera au diamètre apparent de Venus, comme le

finis

finus verfe de $62^{\circ}, 4'$ au double du finus total, ou comme $\sin(31^{\circ}, 2')$ à 1, c'est à dire comme 266 à 1000 ou comme 1 à 4 à peu près. Or le diametre apparent entier de Venus fera alors $48''$.

LI. Pour Mercure on se servira de la même methode. Son diametre étant à celui du Soleil comme 4, 25 à 1000, on aura $\frac{a}{TS} = 0,00425 \sin 16', 5'' = 4,825''$, donc $a = 0,00002446$. TS. Or il est $TS = 100000$, $PS = 38336$ d'où $y = 100728$, & partant

la plus grande clarté $\frac{L}{80229000000} \cdot \frac{g^4(h+y)}{h^3yy} = \frac{L}{3297900000}$,

qui est par conséquent environ 8818 fois plus petite que celle de la pleine Lune, & 5 fois plus brillante que Jupiter dans ses oppositions; or cette clarté sera à celle de Venus, lorsqu'elle est la plus grande, comme 1 à 3 à peu près. Mais puisque Mercure n'est alors éloigné du Soleil que de $22^{\circ}, 2'$; & qu'il n'est pas visible par conséquent que près de l'horizon dans le crepuscule, il n'est pas surprenant, que la clarté visible de Mercure réponde si peu au calcul. Alors l'angle SPT se trouve $= 78^{\circ}, 7'$ & l'angle PST $= 79^{\circ}, 51'$. Cette position tombe à peu près dans la plus grande élongation de Mercure au Soleil, & partant je ne chercherai point sa clarté dans ses plus grandes élongations.

LII. Ayant ainsi déterminé la lumière apparente des planetes principales & de la Lune, je dirai encore un mot sur les satellites de Jupiter & de Saturne. Si l'on savoit le rapport des diametres de ces satellites au diametre du Soleil, ou à celui de leur principale, il seroit aisé d'en déduire la clarté, qui seroit à celle de la planete principale en raison quarrée de leurs diametres. Ainsi, si le diametre d'un satellite étoit la dixième partie de celui de sa principale, sa lumière seroit 100 fois plus foible. Donc, puisque la clarté de Jupiter dans ses oppo-

fitions est $= \frac{L}{17178000000}$, si nous supposons, que le diametre d'un
 de ses satellites étoit à celui de Jupiter comme 1 à 10, ou que ce satellite
 fut à peu près égal à la terre, sa lumière seroit $= \frac{L}{1717800000000}$
 ou 100 fois plus foible que la lumière de Jupiter, & partant environ
 4 fois plus foible que la lumière de Saturne.

LIII. Or une étoile dont la lumière ne seroit que 4 fois plus
 foible que celle de Saturne, devoit encore être visible à la vuë simple.
 Donc, puisque les satellites ne sont visibles qu'à l'aide des Lunettes, il
 s'ensuit, ou que les satellites de Jupiter sont beaucoup plus petits
 que la Terre; ou que leur matière ne soit pas propre à devenir lu-
 mineuse. Cette dernière raison paroît surtout fort probable, puis-
 qu'on remarque que les satellites tant de Jupiter que de Saturne sont
 remplis de taches obscures, qui sont la cause que nous ne voyons
 qu'une partie de leur corps. Peut être-aussi que la lumière si proche
 de Jupiter même nous dérobe les satellites, ou qu'elle en empêche l'ap-
 parition. Or pour les satellites de Saturne, en les supposant aussi égaux
 à la Terre, leur lumière seroit $22\frac{1}{2}$ plus foible que celle des satellites
 de Jupiter; ce qui est sans doute la raison, pourquoi il n'est pas possible
 de voir ces satellites que par le moyen de fort excellentes Lunettes.

LIV. Ces considérations nous peuvent conduire à estimer en
 quelque manière le diametre apparent des étoiles fixes en comparant
 leur lumière à celle des planetes. Car soit ω le diametre apparent
 d'une étoile fixe, & sa clarté apparente $= \frac{L}{n}$; si nous supposons
 que son éclat est égal à celui du Soleil, & que les rayons ne perdent
 rien de leur force en passant par l'éther, la lumière apparente de cette
 étoile fixe doit être à la lumière du Soleil L , comme le quarré de son
 dia.

diamètre apparent $\omega\omega$ au carré du diamètre apparent du Soleil. On aura donc $\frac{L}{n} : L = \omega\omega : (32', 10'')^2$, donc $\omega = \frac{32', 10''}{\sqrt{n}} = \frac{1930''}{\sqrt{n}}$.
 Donc, si la clarté d'une étoile fixe étoit égale à la plus grande clarté de Jupiter, à cause de $n = 17178000000$ & $\sqrt{n} = 131000$, son diamètre apparent seroit $= \frac{193''}{13100}$, ou d'une tierce à peu près; & si la clarté d'une étoile fixe étoit égale à la plus grande clarté de Saturne, à cause de $n = 385020000000$ & $\sqrt{n} = 620500$, son diamètre apparent seroit $= \frac{193''}{62050} = 11^{\text{iv}}$.

LV. Dans cette hypothèse si nous favions la grandeur d'une étoile fixe, nous en pourrions conclure sa vraie distance du Soleil. Posons qu'une étoile fixe soit égale au Soleil en grandeur aussi bien qu'en éclat, & que sa lumière apparente soit égale à celle de Jupiter dans ses oppositions, alors sa distance sera à celle du Soleil à la Terre comme \sqrt{n} à 1, *c. à d.* comme 131000 à 1: donc sa parallaxe à l'égard de l'orbite de la Terre seroit $= \frac{1}{65500} = 3''$. Or si la lumière de cette étoile n'étoit égale qu'à la clarté de Saturne, alors sa distance au Soleil seroit à la distance de la Terre au Soleil comme 620500 à 1, & sa parallaxe annuelle ne vaudroit que $\frac{1}{3}$ secondes ou 36 tierces. Comme on n'a pu jusqu'ici découvrir aucune parallaxe dans les étoiles fixes, c'est une marque qu'elle doit être extrêmement petite; ce qui sert à confirmer mon hypothèse, que les rayons de lumière ne perdent rien dans leur passage par l'éther.

LVI. Pour exposer plus distinctement aux yeux les degrés de clarté, sous lesquels les planetes nous doivent paroître suivant ma

Théorie, je poserai la lumière du Soleil, que j'ai marqué jusqu'ici par L, égale à un Billion : & on aura

I. La lumière du Soleil =	1000000000000
II. La lumière de la pleine Lune =	2675000
III. La plus grande lumière de ♀ =	303
IV. La plus grande lumière de ♀ =	860
V. La plus grande lumière de ♂ =	88
VI. La plus grande lumière de ♃ =	58
VII. La plus grande lumière de ♃ =	3

Pour les étoiles fixes de la première grandeur, il est feu que leur lumière est moindre que celle de Jupiter dans ses oppositions; donc on ne se trompera peut-être guères en supposant la lumière des étoiles de la première grandeur = 40, de la seconde grandeur = 10, de la troisième = $4\frac{1}{2}$, de la quatrième = $2\frac{1}{2}$, de la cinquième = $1\frac{3}{4}$, de la sixième = $1\frac{1}{5}$ &c., quoique les Astronomes ne soient pas d'accord, à quel degré il faut ranger chaque étoile fixe.

LVII. Les expériences de Mr. *Bouguer* nous fournissent aussi le moyen de comparer la lumière des étoiles avec celle d'une bougie, telle que Mr. *Bouguer* a employée dans ses expériences. Or ayant vu que la lumière du Soleil étoit à celle d'une bougie étoignée de 16 pouces, comme 11664 à 1; le Soleil étant à la hauteur de 30 degré; il s'ensuit, que posant la lumière du Soleil = 1000000000000, celle d'une bougie placée à la distance de 16 pouces fera = 85734000. Donc, puisque la clarté d'une bougie décroît en raison doublée des distances;

La

La clarté d'une Bougie

à la distance d'un pied fera	152416000
à la distance de 2 pieds	38104000
à la distance de 3 pieds	16935111
à la distance de 4 pieds	9526000
à la distance de 5 pieds	6096640
à la distance de 10 pieds	1524160
à la distance de 20 pieds	381040
à la distance de 30 pieds	169351
à la distance de 40 pieds	95260
à la distance de 50 pieds	60966
à la distance de 100 pieds	15242
à la distance de 200 pieds	3810
à la distance de 300 pieds	1694
à la distance de 400 pieds	952
à la distance de 500 pieds	609
à la distance de 1000 pieds	152
à la distance de 2000 pieds	38
à la distance de 3000 pieds	17
à la distance de 4000 pieds	9
à la distance de 5000 pieds	6
à la distance de 6000 pieds	4
à la distance de 7000 pieds	3
à la distance de 10000 pieds	1½

LVIII. De là nous pourrons tirer les conséquences suivantes:

1°. Pour produire une lumière aussi brillante que celle du Soleil, il faudroit placer à la distance d'un pied 6560 bougies, &

Q q 3

quatre

quatre fois autant à la distance de deux pieds; d'où l'on voit l'impossibilité d'éclairer par des bougies autant que par le Soleil. Car si l'on allumoit dans une sale 10000 bougies, à la distance de 10 pieds, la lumière ne seroit que 15241600000, & partant encore 65 fois plus foible que celle du Soleil.

2°. Pour produire une lumière égale à celle de la pleine Lune, par une seule bougie, on n'a qu'à la placer à une distance de $7\frac{1}{2}$ pieds: & quatre bougies éloignées de 15 pieds produiront le même effet.

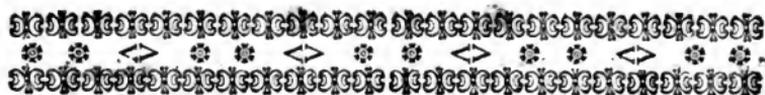
3°. Une bougie éclairera autant, que Venus, lorsqu'elle paroît la plus brillante, si elle est placée à une distance de 421 pieds, ou une bougie éloignée de 421 pieds nous paroitra de nuit aussi brillante que Venus.

4°. Et une bougie allumée à la distance de 1620 pieds nous paroitra avoir autant de lumière que Jupiter, lorsqu'il est en opposition avec le Soleil.

5°. Ces réflexions pourront être employées à juger, s'il est possible de voir une étoile en plein jour: car on n'a qu'à chercher la distance d'une bougie, où elle doit paroître aussi brillante que l'étoile proposée; & on essayera si l'on s'apercevra en plein jour de la bougie allumée à la distance trouvée. Ainsi si l'on peut découvrir en plein jour une bougie à la distance de 421 pieds, ce fera une marque qu'on pourra aussi voir Venus en plein jour, lorsque sa lumière est la plus grande.



RECHER-



RECHERCHES SUR L'EFFET
D'UNE MACHINE HYDRAULIQUE PROPO-
SÉE PAR MR. SEGNER PROFESSEUR A' GÖTTINGUE;

PAR M. E U L E R.

Cette Machine est composée d'un vaisseau cylindrique, dont l'axe tient une situation verticale, autour duquel le vaisseau peut librement tourner. Ce vaisseau n'est pas exprimé dans la figure, qui n'en représente qu'une section horizontale *ABCDEF* faite près de sa base inférieure. Dans cet endroit le vaisseau est percé de plusieurs trous *A, B, C, D, E, F* pour y recevoir des tuyaux horizontaux *Aa, Bb, Cc, Dd, &c.* qui communiquent avec le grand vaisseau. Ces tuyaux sont fermés à l'autre bout, mais ils ont tous une ouverture à coté marquée par les lettres $\alpha, \beta, \gamma, \delta, &c.$ La Machine étant construite de cette façon, si l'on remplit d'eau le grand vaisseau, elle en sortira par les ouvertures $\alpha, \beta, \gamma, \delta, &c.$ des tuyaux horizontaux; & chacun d'eux sera repoussé par la force de réaction de l'eau. Donc, puisque la machine est mobile autour de son axe, & que ces forces de réaction la poussent en même sens, elle commencera d'abord à tourner autour de son axe dans le sens *abcdef*. Et si l'on verse dans le vaisseau continuellement autant d'eau, qu'il faut pour l'entretenir toujours plein, le mouvement de rotation de la machine continuera non seulement, mais il deviendra aussi de plus en plus rapide, jusqu'à ce qu'il aura atteint un certain degré de vitesse, qu'il conservera ensuite sans aucune variation.

Fig. I.

Puisque les forces de l'eau peuvent devenir considérables, on voit aussi, que cette machine pourra être employée à vaincre des obstacles,

flacles, ou à élever des poids ; & peut-être sera-t-on en état de tirer par ce moyen un plus grand effet de la dépense d'eau, qui est requise pour l'entretien de cette machine, que si on la vouloit employer d'une autre façon.

Après avoir donné une description en gros de cette machine, pour rendre mes recherches plus générales, je m'en vai exposer l'état des pieces, auxquelles il faut avoir égard, en leur supposant une telle figure, qui convient à la généralité que j'ai en vuë.

I. Quant aux tuyaux horizontaux, qui sont attachés au grand vaisseau, que Mr. *Segner* suppose droits, je leur donnerai une figure courbe quelconque, en forte pourtant, qu'ils ne s'écartent point du plan horizontal, auquel on les conçoit arrangés.

II. Pour la largeur de ces tuyaux, je la supposerai variable d'une manière quelconque ; de sorte que la quantité, qui exprime la largeur dans un endroit quelconque, soit une fonction variable qui dépend de cet endroit.

III. Au lieu que Mr. *Segner* suppose ces tuyaux percés à côté pour donner l'issue à l'eau, je les supposerai courbés à leur bout ; afin que la continuité ne soit point interrompue, & que je puisse renfermer dans le calcul non seulement le mouvement de l'eau dans les tuyaux mais aussi sa sortie à leur bout.

IV. Cependant, quoique je donne à ces tuyaux une largeur variable, je la supposerai pourtant par tout assez petite, pour que la direction du mouvement de l'eau soit partout parallèle à la direction du tuyau ; ou bien que l'eau, qui se trouve à chaque section du tuyau, se meuve avec une vitesse égale.

V. Le grand vaisseau sera, comme Mr. *Segner* le suppose, librement mobile autour de son axe, qui est vertical, de sorte que lorsque la machine tourne autour de cet axe, les tuyaux se meuvent tous dans un plan horizontal.

VI. Enfin pour connoître l'effet d'une telle machine, je lui concevrai attaché un poids, qu'elle doit élever par son mouvement de rotation.

Comme

Comme il s'agit maintenant de déterminer l'effet, qu'une telle machine est capable de produire, il faut remarquer que cet effet résulte des efforts, que l'eau en passant par les tuyaux y exerce. Car premièrement il est connu que l'eau en sortant d'un vaisseau le repousse avec une force, qu'on nomme la réaction: Et ensuite, si les tuyaux sont courbes, entant que l'eau est obligée de changer de direction, il en nait une force centrifuge, dont les tuyaux éprouvent la pression. On comprendra aussi aisément que ces forces doivent être bien différentes, lorsque la machine aura déjà acquis un mouvement de rotation, & lorsqu'elle est en repos: il conviendra donc de commencer mes recherches par celle des efforts, que l'eau en passant par les tuyaux d'un mouvement quelconque y exerce, pendant que ces tuyaux mêmes tournent autour de l'axe de la machine aussi avec un mouvement quelconque. Pour cet effet, comme le mouvement tant des tuyaux que de l'eau est supposé connu, il faudra chercher les forces requises, pour entretenir ce mouvement supposé dans l'eau, ce qui sera le sujet de mon premier problème.

PROBLEME I.

Le mouvement tant de la machine même que de l'eau qui coule par les tuyaux étant connu, déterminer les forces qui sont requises pour maintenir l'eau dans ce mouvement.

SOLUTION.

Que le plan de la planche représente la section horizontale du vaisseau à l'endroit où il porte les tuyaux horizontaux; soit O l'axe ou le centre de la base du vaisseau, dont le rayon OA soit nommé $= a$. Que la droite AME ensuite représente un des tuyaux horizontaux, dont la largeur en A soit $= ff$, où il communique avec le vaisseau. De plus, ayant tiré d'un endroit quelconque M du tuyau au centre O la droite OM , soit $AX = x$ & $OM = y$: & la figure du tuyau sera exprimée par une équation entre x & y . Soit outre cela

Fig. II.

la largeur du tuyau en $M = z z$, qui pourra être regardée comme une fonction de x ou y . Pour le mouvement de rotation de la machine, soit la vitesse dont le point A tourne à présent dans le sens CA autour du centre $O = V u$, & supposant que le point A ait été au commencement en C , qu'il soit parvenu en A après un tems t , je regarderai la quantité u comme une fonction du tems t , pour donner à ce mouvement toute la variabilité possible. Ensuite soit $V v$ la vitesse dont l'eau entre à présent par l'ouverture ff en A dans le tuyau $A M E$, de sorte que $V v$ marque, non la vitesse véritable de l'eau, mais sa vitesse relative à l'égard du tuyau : & soit v également une fonction quelconque du tems écoulé t . Dans ce même instant la vitesse d'une goutte d'eau qui se trouve en M sera $= \frac{ff V v}{z z}$, à cause de la largeur du tuyau en $M = z z$, celle en A étant $= ff$. Ainsi $\frac{ff V v}{z z}$ exprimera aussi la vitesse relative de l'eau dans le tuyau en M , & partant sa direction sera celle du tuyau même savoir $M m$. Or à cause du mouvement de rotation, le point du tuyau M sera emporté suivant la direction MM' perpendiculaire à OM , avec une vitesse $= \frac{y V u}{a}$. Donc le vrai mouvement d'une goutte d'eau en M sera composé de ces deux mouvemens, dont l'un se fait avec la vitesse $\frac{ff V v}{z z}$ suivant la direction $M m$ & l'autre avec la vitesse $\frac{y V u}{a}$ suivant la direction MM' . Décomposons ce mouvement suivant deux directions fixes, dont l'une soit la droite $OC D$, & l'autre y soit perpendiculaire ; qu'on tire pour cet effet la droite $M P$ perpendiculaire à OD , & qu'on nomme $OP = X$ & $PM = Y$. Les vitesses de l'eau en M selon les directions OP & PM seront donc $\frac{dX}{dt}$ & $\frac{dY}{dt}$: d'où il s'en suit que posant l'élément du tems dt constant, il faut que l'eau

Peau en M soit sollicitée par deux forces acceleratrices, l'une suivant la direction OP, qui sera $\frac{2 d d X}{d t^2}$ & l'autre suivant la direction PM, qui sera $\frac{2 d d Y}{d t^2}$. Reduisons maintenant ces deux forces à deux autres directions OM & MM', qui ne dépendent plus de la position de la droite OP, & la force selon OP $\frac{2 d d X}{d t^2}$ donne pour la direction OM ou M μ la force $\frac{2 X d d X}{y d t^2}$ & pour la direction MM' la force $-\frac{2 Y d d X}{y d t^2}$. De même la force selon PM $\frac{2 d d Y}{d t^2}$ donne pour la direction M μ la force $\frac{2 Y d d Y}{y d t^2}$ & pour MM' la force $\frac{2 X d d Y}{y d t^2}$; de sorte que nous aurons deux forces

$$\text{l'une selon M}\mu = \frac{2 X d d X + 2 Y d d Y}{y d t^2}$$

$$\text{l'autre selon MM}' = \frac{2 X d d Y - 2 Y d d X}{y d t^2}$$

Soit l'angle DOM = ϕ , & ayant $X = y \cos \phi$ & $Y = y \sin \phi$ nous aurons $dX = dy \cos \phi - y d\phi \sin \phi$ & $dY = dy \sin \phi + y d\phi \cos \phi$ & encore

$$d d X = d d y \cos \phi - 2 d y d \phi \sin \phi - y d \phi^2 \cos \phi - y d d \phi \sin \phi$$

$$d d Y = d d y \sin \phi + 2 d y d \phi \cos \phi - y d \phi^2 \sin \phi + y d d \phi \cos \phi$$

& partant nos deux forces acceleratrices feront

$$\text{la force selon M}\mu = \frac{2}{d t^2} (d d y - y d \phi^2)$$

$$\text{la force selon MM}' = \frac{2}{d t^2} (2 d y d \phi + y d d \phi).$$

Il faut donc à présent chercher les valeurs des différentiels $d\Phi$ & $dd\Phi$, par les mouvements supposés. Soit pour cet effet l'angle $COA = \omega$, & puisque dans l'élément du tems dt le point A est transporté en A' desorte que $AA' = dt \sqrt{u}$, nous en tirons $d\omega = \frac{dt \sqrt{u}}{a}$. Ensuite

ayant $AX = x$, l'angle AOX fera $= \frac{x}{a}$; & partant à cause de $\Phi = \omega - \frac{x}{a}$, nous aurons $d\Phi = \frac{dt \sqrt{u}}{a} - \frac{dx}{a}$ & $\frac{d\Phi}{dt} = \frac{\sqrt{u}}{a} - \frac{dx}{a dt}$. Or à cause du mouvement de l'eau dans le tuyau avec la

vitesse $= \frac{ffVv}{zz}$ selon la direction Mm , elle parcourra dans le tems dt l'espace $Mm = \frac{ff dt \sqrt{v}}{zz}$. Donc, posant pour abrégier Mm

$= \sqrt{(dy^2 + \frac{yy dx^2}{aa})} = ds$, & l'angle AMX ou $Mmk = \theta$, nous aurons $dy = ds \cos \theta$ & $\frac{y dx}{a} = ds \sin \theta$ ou $dx = \frac{a ds \sin \theta}{y}$.

Partant puisque $ds = \frac{ff dt \sqrt{v}}{zz}$, nous aurons

$\frac{dy}{dt} = \frac{ff \cos \theta \cdot Vv}{zz}$ & $\frac{dx}{dt} = \frac{a ff \sin \theta}{yzz} Vv$; donc $\frac{d\Phi}{dt} = \frac{\sqrt{u}}{a} - \frac{ff \sin \theta \cdot Vv}{yzz}$

Passons aux seconds différentiels, & nous trouverons

$\frac{ddy}{dt^2} = \frac{-ff d\theta \sin \theta Vv}{zz dt} + \frac{ff dv \cos \theta}{2zz dt Vv} - \frac{2 ff dz \cos \theta \cdot Vv}{x^3 dt}$

$\frac{dd\Phi}{dt^2} = \frac{du}{2adt \sqrt{u}} - \frac{ff \theta \cos \theta Vv}{yzz dt} - \frac{ff dv \sin \theta}{2yzz dt Vv} + \frac{ff dy \sin \theta Vv}{yyzz dt} + \frac{2 ff dz \sin \theta Vv}{yx dt}$

De

De là nos forces acceleratrices seront

I. Selon $M\mu$

$$-\frac{2yu}{aa} + \frac{4ff\sin\theta Vuv}{azz} - \frac{2fv^4\sin\theta^2}{yz^4} - \frac{2ff\dot{\theta}\sin\theta Vv}{zzdt} \\ + \frac{ffdv\cos\theta}{zzdtVv} - \frac{4ffdz\cos\theta.Vv}{zdz}$$

II. Selon MM'

$$\frac{4ff\cos\theta Vuv}{azz} - \frac{4f^4v\sin\theta\cos\theta}{yz^4} + \frac{ydu}{adtVu} - \frac{2ff\dot{\theta}\cos\theta.Vv}{zzdt} \\ - \frac{ffdv\sin\theta}{zzdtVv} + \frac{2ffdy\sin\theta Vv}{yzzdt} + \frac{4ffdz\sin\theta Vv}{z^3dt}$$

Or il convient de réduire ces forces encore à d'autres directions, qui se rapportent à celle du tuyau, dont l'une soit suivant la direction du tuyau Mm & l'autre y soit perpendiculaire suivant MR : & on aura

la force selon Mm = force $M\mu$. $\cos\theta$ - force MM' . $\sin\theta$

la force selon MR = force $M\mu$. $\sin\theta$ - force MM' . $\cos\theta$

ainsi il en résultera.

I. La force selon Mm

$$-\frac{2yucos\theta}{aa} + \frac{2f^4v\sin\theta^2\cos\theta}{yz^4} - \frac{ydu\sin\theta}{adtVu} + \frac{ffdv}{zzdtVv} - \frac{2ffdy\sin\theta^2Vv}{yzzdt} \\ - \frac{4ffdzVv}{z^3dt}$$

II. La force selon MR

$$\frac{2yus\sin\theta}{aa} - \frac{4ffVuv}{azz} + \frac{2f^4v\sin\theta(\sin\theta^2 + 2\cos\theta^2)}{yz^4} + \frac{2ff\dot{\theta}Vv}{zzdt} \\ - \frac{ydu\cos\theta}{adtVu} - \frac{2ffdy\sin\theta\cos\theta.Vv}{yzzdt}$$

Rr 3

Ici

Ici il faut remarquer que nous avons deux espèces de quantités, dont l'une comprend des fonctions du tems t , & l'autre les quantités qui dependent de la variabilité du point M. De la premiere espece sont les vitesses V_u & V_v , & partant $\frac{du}{dt}$ & $\frac{dv}{dt}$ seront des quantités finies & fonctions du tems t : l'autre espece comprend les autres quantités x, y, z, θ , & ds qui se rapportent ensemble. Par conséquent, pour que les fractions $\frac{dy}{dt}$, $\frac{dz}{dt}$ & $\frac{d\theta}{dt}$ ayent des valeurs déterminées, il faut mettre au lieu de ds la valeur $\frac{zz ds}{ff V_v}$: d'où nous aurons à cause de $dy = ds \cos \theta$;

$$\frac{dy}{dt} = \frac{ff \cos \theta \cdot V_v}{zz}; \quad \frac{dz}{dt} = \frac{ff dz V_v}{zz ds}; \quad \frac{d\theta}{dt} = \frac{ff d\theta V_v}{zz ds}$$

Faisant donc ces substitutions, & séparant en chaque terme les fonctions du tems t de celles qui dependent du tuyau, nos forces acceleratrices seront.

I. La force selon Mm

$$- \frac{2u}{aa} \cdot y \cos \theta - \frac{du}{adt V_u} \cdot y \sin \theta + \frac{dv}{dt V_v} \cdot \frac{ff}{zz} - 4v \cdot \frac{f^2 dz}{z^3 ds}$$

II. La force selon MR

$$\frac{2u}{aa} \cdot y \sin \theta - \frac{4V_u v}{a} \cdot \frac{ff}{zz} + 2v \cdot \frac{f^2 \sin \theta}{y z^2} - \frac{du}{adt V_u} \cdot y \cos \theta + 2v \cdot \frac{f^2 d\theta}{z^2 ds}$$

Or nommant le rayon de courbure du tuyau en M favoir $MR = r$, on aura $r = \frac{y dy}{dy \sin \theta + y d\theta \cos \theta}$, & partant $\frac{1}{r} = \frac{\sin \theta}{y} + \frac{d\theta \cos \theta}{dy}$
 $= \frac{\sin \theta}{y} + \frac{d\theta}{ds}$: d'où l'expression pour la force acceleratrice selon

MR

MR deviendra plus simple savoir

$$\frac{2u}{aa} \cdot y \sin \theta - \frac{4\sqrt{uv}}{a} \cdot \frac{ff}{zz} + 2v \cdot \frac{f^2}{rz^2} - \frac{du}{adt\sqrt{u}} \cdot y \cos \theta$$

C. Q. F. T.

COROLL. I.

Donc, pour que l'eau poursuive le mouvement, que nous venons de supposer, il faut qu'un élément d'eau quelconque, qui se trouve en M, soit sollicité par deux forces acceleratrices, dont l'une agisse selon

la direction du tuyau Mm qui est $= \frac{dv}{dt\sqrt{v}} \cdot \frac{ff}{zz} - \frac{du}{adt\sqrt{u}} \cdot y \sin \theta - \frac{2u}{aa} \cdot y \cos \theta - 4v \cdot \frac{f^2 dz}{z^2 ds}$ & l'autre selon la direction du rayon

de courbure MR, qui est $= 2v \cdot \frac{f^2}{rz^2} - \frac{du}{adt\sqrt{u}} \cdot y \cos \theta + \frac{2u}{aa} \cdot y \sin \theta - \frac{4\sqrt{uv}}{a} \cdot \frac{ff}{zz}$.

COROLL. II

C'est donc l'inertie de l'eau qui exige ces deux forces pour la conservation du mouvement supposé; & on pourra nommer la force qui agit selon Mm la force tangentielle, & l'autre force qui agit selon MR la force normale.

COROLL. III

Puisque les vitesses \sqrt{u} & \sqrt{v} sont des fonctions du tems, on aura

à chaque tems proposé aussi les valeurs des fractions $\frac{dv}{dt\sqrt{v}}$ & $\frac{du}{adt\sqrt{u}}$;

& puisque la figure du tuyau est supposée connue, on pourra pour chaque tems déterminer les forces, dont chaque élément d'eau dans le tuyau sera sollicité.

CO-

COROLL. IV.

Pour la force tangentielle elle doit être produite par les forces qui agissent actuellement sur l'eau dans le tuyau. Or puisque le tuyau est supposé horizontal, la gravité de l'eau n'y contribue rien : il ne reste donc que l'état de compression de l'eau dans le tuyau, dont elle puisse recevoir des impressions suivant la direction du tuyau. C'est donc de là qu'on pourra déterminer l'état de compression de l'eau à chaque endroit du tuyau.

COROLL. V.

La force normale selon MR est requise pour conserver l'eau dans le tuyau ; ce seront donc les parois du tuyau qui exercent cette force sur l'eau. D'où il s'en suit que l'eau presse le tuyau avec la même force selon la direction opposée MS : Donc le tuyau sera pressé en M selon la direction MS avec une force acceleratrice $= 2 v \cdot \frac{f^2}{r z^2}$

$$- \frac{du}{a dt \sqrt{u}} \cdot y \cos \theta + \frac{2u}{a a} \cdot y \sin \theta - \frac{4 \sqrt{u v}}{a} \cdot \frac{f f}{z z}$$

PROBLEME II.

Le mouvement de rotation, tant du tuyau que celui de l'eau par le tuyau, étant connu, déterminer l'état de compression, où l'eau se trouve dans le tuyau à tout tems & à chaque endroit du tuyau.

SOLUTION.

Fig. III. Quoique l'eau ne se laisse pas réduire en un plus petit espace par quelque force que ce soit, elle soutient pourtant les forces, qui tendent à la comprimer : ainsi si nous considérons une eau dormante, les parties qui se trouvent à une plus grande profondeur, éprouvent une plus grande force de compression ; & on peut dire qu'elles se trouvent dans l'état d'une plus grande compression. Comme cette compression est causée par le poids de l'eau supérieure, on pourra exprimer l'état de compression par la profondeur, où l'eau se trouve. Ainsi
on

on pourra assigner une profondeur dans l'eau dormante, où l'état de compression est égal à celui qui convient à l'eau en M , pendant qu'elle passe par notre tuyau mobile. Soit donc p cette hauteur, qui exprime l'état de compression de l'eau en M , dans le tuyau pour l'instant présent, & l'état de compression de l'eau en m sera $= p + dp$.

pour le même instant; donc posant $Mm = ds$, la fraction $\frac{dp}{ds}$ sera une quantité finie. Considérons donc la particule d'eau, qui remplit l'élément du tuyau $MNmn$, & la masse de cette eau sera $= z z ds$, qui soutenant en MN la force motrice $= p z z$ en sera poussée en avant selon Mm avec une force acceleratrice $= \frac{p z z}{z z ds} = \frac{p}{ds}$: or la même particule d'eau étant repoussée par la pression de l'eau sur la base mn , cette force acceleratrice contraire sera $= \frac{p + dp}{ds}$: donc l'élément d'eau $MNmn$ fera poussé en avant selon Mm avec la force acceleratrice $= -\frac{dp}{ds}$. Il faut donc que cette force soit égale à

celle, dont nous avons trouvé que l'eau en M doit être sollicitée selon la direction Mm , & partant nous aurons cette équation:

$$-\frac{dp}{ds} = \frac{dv}{dtVv} - \frac{ff}{zz} \frac{du}{adsVu} \cdot y \sin \theta - \frac{2u}{aa} \cdot y \cos \theta - 4v \cdot \frac{f^4 dz}{z^5 ds}$$

ou bien à cause de $dy = ds \cos \theta$

$$dp = -\frac{dv}{dtVv} \frac{ff ds}{zz} + \frac{du}{adtVu} \cdot y ds \sin \theta + \frac{2u}{aa} \cdot y dy + 4v \cdot \frac{f^4 dz}{z^5}$$

Et puisque nous regardons ici le même instant du tems, pour connoître l'état de compression de l'eau dans tous les points du tuyau pour cet instant, nous devons considérer comme constant le tems t & les quantités qui en dependent. Par conséquent prenant les integrales nous obtiendrons

$$p = C - \frac{dv}{dtVv} \int \frac{ffds}{zz} + \frac{du}{adtVu} \int y ds \sin \theta + \frac{u}{aa} \cdot yy - v \cdot \frac{f^2}{z^2}$$

où je suppose que ces integrales $\int \frac{ffds}{zz}$ & $\int y ds \sin \theta$ sont prises en sorte qu'elles évanouissent au point A, où il devient $y = a$, & $zz = ff$.

Maintenant, pour connoître la constante C, il faut avoir égard à l'endroit, où l'eau sort du tuyau ; supposons que cela arrive en E F, où l'ouverture soit $= hh$, la distance OE $= b$, & étendant les integrales jusqu'à cet endroit là, c'est à dire par le tuyau ABEF tout entier, soit $\int \frac{ffds}{zz} = E$ & $\int y ds \sin \theta = F$. Or on fait, que là,

où l'eau échappe dans l'air, l'état de compression évanouit ; Donc, transportant le point M en E, où devient $y = b$ & $zz = hh$, il faut qu'il soit $p = 0$; d'où nous tirerons

$$0 = C - \frac{dv}{dtVv} \cdot E + \frac{du}{adtVu} \cdot F + \frac{u}{aa} \cdot bb - v \cdot \frac{f^2}{h^2}$$

Et partant pour cet instant l'état de compression de l'eau dans un endroit quelconque M du tuyau sera

$$p = \frac{dv}{dtVv} (E - \int \frac{ffds}{zz}) - \frac{du}{adtVu} (F - \int y ds \sin \theta) - \frac{u}{aa} (bb - yy) + v \left(\frac{f^2}{h^2} - \frac{f^2}{z^2} \right)$$

C. Q. F. T.

COROLL. I.

De là il s'ensuit qu'au commencement du tuyau en A, où l'eau entre dans le tuyau, l'état de compression de l'eau sera exprimé par la hauteur :

$$\frac{du}{dtVv} \cdot E - \frac{du}{adtVu} \cdot F - \frac{u}{aa} (bb - aa) + v \left(\frac{f^2}{h^2} - 1 \right)$$

puisque pour cet endroit il devient $y = a$; $zz = ff$ & $\int \frac{ffds}{zz} = 0$,
 $\int y ds \sin \theta = 0$.

CO.

COROLL. II.

Si, tant le mouvement de rotation du tuyau, que le mouvement de l'eau qui entre en A continuellement dans le tuyau, étoit uniforme, où qu'il fut tant $du = 0$ que $dv = 0$, alors l'état de compression de l'eau dans un endroit quelconque M seroit exprimé par la hauteur

$$p = -\frac{u}{aa} (bb - yy) + v \left(\frac{f^4}{h^4} - \frac{f^4}{z^4} \right)$$

SCHOLIE I.

On voit qu'il peut arriver souvent, que la hauteur p qui exprime l'état de compression, devienne négative ; & dans ce cas les parois du tuyau seroient non seulement non pressées en dehors, mais elles seroient même comme attirées par l'eau en dedans ; & partant l'eau devroit quitter les parois du tuyau, & cesser de remplir toute la cavité, puisque rien ne résisteroit à cette force négative. Et en effet, ce cas doit arriver dans le vuide, & la continuité de l'eau sera interrompue dans ces endroits, où la valeur de p devient négative, entant que la cohésion des particules d'eau au tuyau n'est pas capable de maintenir la continuité. Mais on comprendra aussi, que dans le plein la pression de l'atmosphère doit empêcher un tel vuide dans le tuyau : car si nous avons égard à la pression de l'atmosphère, que nous avons négligée dans cette recherche, nous verrons aisément, que le poids de l'atmosphère doit augmenter l'état de compression de l'eau dans le tuyau, & que cette augmentation sera égale au poids de l'atmosphère. Donc, si nous posons k pour la hauteur d'une colonne d'eau, qui contrebalance le poids de l'atmosphère, la véritable compression de l'eau dans le tuyau en M sera exprimée par la hauteur

$$p = k + \frac{dv}{dt\sqrt{v}} \left(E - f \frac{fdt}{zz} \right) - \frac{du}{adt\sqrt{u}} \left(F - fydt\sin\theta \right) - \frac{u}{aa} (bb - yy) + v \left(\frac{f^4}{h^4} - \frac{f^4}{z^4} \right)$$

où k marque comme on fait une hauteur d'environ 30 pieds. Donc, à moins que cette quantité p ne devienne négative, il n'y a aucun dan-

ger, que la continuité de l'eau dans le tuyau ne soit interrompue : mais cet inconvenient ne manquera pas d'arriver, lorsque p devient negatif; & alors le mouvement de l'eau ne suivra plus les régles que nous venons de supposer : & partant il faudra arranger les machines de cette espece, en forte que ce cas n'arrive jamais.

SCHOLIE II.

Dans la solution de ce problème j'ai aussi supposé, que l'eau ne rencontre aucun obstacle qui empêcheroit son mouvement. Or on fait que l'eau en passant par des tuyaux y éprouve aussi une espece de frottement tout comme les corps solides; & l'expérience nous fait voir, que lorsque les tuyaux sont fort étroits, le mouvement de l'eau y souffre une diminution très considerable. Cependant personne que je sache n'a encore decouvert les régles, auxquelles ce frottement est assujetti : je m'en vai donc faire un essai pour arriver à ce but, quoique je sois assuré, que cette question demande de plus profondes recherches, vu que ce n'est que l'eau qui touche immédiatement les parois du tuyau, qui en éprouve la résistance, & que l'eau qui en est éloignée, n'en est arrêtée, qu'entant que la voisine a déjà éprouvé l'effet : d'où l'on voit, que l'eau qui se trouve au milieu du tuyau se mouvra plus vite que celle qui touche aux parois : circonstance qui rend l'application de la theorie extrêmement difficile. Cela nonobstant, je supposerai que l'élément $MNnm$ se meuve tout entier d'un même mouvement, & je tacherai d'en déterminer le frottement sur le pied des corps solides. Or si un tel corps se meut sur une surface, on fait que la force du frottement est proportionnelle à la force dont le corps est pressé contre la surface : donc, si p exprime l'état de compression en M , où il faut prendre cette force toute entiere, ou augmentée du poids de l'atmosphère k , puisque l'atmosphère contribue aussi à presser l'eau contre les parois du tuyau, la force dont les parois du tuyau $MNnm$ sont pressées, sera comme pzs : de là naît une force acceleratrice
contraire

contraire au mouvement comme $\frac{p z ds}{z z ds}$ ou comme $\frac{p}{z}$: soit donc cette force $= \frac{\delta p}{z}$, & on aura pour trouver p cette équation

$$dp + \frac{\delta p ds}{z} = -\frac{dv}{ds} \frac{f ds}{v z} + \frac{adr \sqrt{u}}{du} \cdot y ds \sin \theta + \frac{2u}{aa} \cdot y dy + 4v \cdot \frac{f^4 dz}{z^5}$$

Pofons pour rendre le cas plus fimple, $dv = 0$ & $du = 0$, & puisque δ est un nombre très petit, cette équation deviendra intégrable en la multipliant par $1 + \delta \int \frac{ds}{z}$: & on aura

$$p(1 + \delta \int \frac{ds}{z}) = C + \frac{u}{aa} \cdot yy - v \cdot \frac{f^4}{z^4} + \frac{2\delta u}{aa} \int y dy \int \frac{ds}{z} + 4\delta v \int \frac{f^4 dz}{z^5} \int \frac{ds}{z}$$

ou bien :

$$p(1 + \delta \int \frac{ds}{z}) = C + \frac{u}{aa} \cdot yy - v \cdot \frac{f^4}{z^4} + \frac{\delta u}{aa} \cdot yy \int \frac{ds}{z} - \frac{\delta u}{aa} \int \frac{yy ds}{z} - \delta v \cdot \frac{f^4}{z^4} \int \frac{ds}{z} + \delta v \int \frac{f^4 ds}{z^5}$$

foit en étendant ces integrales par toute la longueur du tuyau, $\int \frac{ds}{z} = \lambda$; $\int \frac{yy ds}{z} = \mu$, $\int \frac{f^4 ds}{z^5} = v$; & puisqu'à l'iffue de l'eau devient $p = k$, puisque là la feule preffion de l'atmosphère agit, on aura :

$$k(1 + \delta \lambda) = C + \frac{u}{aa} bb(1 + \delta \lambda) - v \cdot \frac{f^4}{b^4} (1 + \delta \lambda) - \frac{\delta u}{aa} \mu + \delta v \cdot v$$

Par conséquent ayant trouvé cette valeur constante nous aurons :

$$p(1 + \delta \int \frac{ds}{z}) = k(1 + \delta \lambda) - \frac{u}{aa} \cdot bb(1 + \delta \lambda) + v \frac{f^4}{h^4} (1 + \delta \lambda) + \frac{\delta u}{aa} \cdot \mu$$

$$- \delta v \cdot v + \frac{u}{aa} \cdot yy(1 + \delta \int \frac{ds}{z}) - v \cdot \frac{f^4}{z^4} (1 + \delta \int \frac{ds}{z})$$

$$- \frac{\delta u}{aa} \int \frac{yy ds}{z} + \delta v \int \frac{f^4 ds}{z^4}$$

ou puisque δ est très petit, il sera fort à peu près

$$p = k + \delta k (\lambda - \int \frac{ds}{z}) - \frac{u}{aa} \cdot bb - \frac{\delta u}{aa} \cdot bb (\lambda - \int \frac{ds}{z}) + v \cdot \frac{f^4}{h^4}$$

$$+ \delta v \cdot \frac{f^4}{h^4} (\lambda - \int \frac{ds}{z}) + \frac{\delta \mu u}{aa} - \delta v v + \frac{u}{aa} \cdot yy - v \cdot \frac{f^4}{z^4}$$

$$- \frac{\delta u}{aa} \int \frac{yy ds}{z} + \delta v \int \frac{f^4 ds}{z^4}$$

ou bien

$$p = k - \frac{u}{aa} (bb - yy) + v \left(\frac{f^4}{h^4} - \frac{f^4}{z^4} \right) + \delta k (\lambda - \int \frac{ds}{z})$$

$$- \frac{\delta u}{aa} (ybb - bb \int \frac{ds}{z} - \mu + \int \frac{yy ds}{z}) + \delta v \left(\frac{\lambda f^4}{h^4} - \frac{f^4}{h^4} \int \frac{ds}{z} - v + \int \frac{f^4 ds}{z^4} \right)$$

Donc l'état de compression en A sera exprimé par cette hauteur :

$$k - \frac{u}{aa} (bb - aa) + v \left(\frac{f^4}{h^4} - 1 \right) + \delta \lambda k - \frac{\delta u}{aa} (\lambda bb - \mu) + \delta v \left(\frac{\lambda f^4}{h^4} - v \right)$$

ou parmi les petits termes $\delta \lambda k$ est pour la plupart le plus considérable, puisque k marque une hauteur d'environ 30 pieds. Ainsi ayant déterminé par quelque expérience la valeur de δ , on pourra dans la suite employer cette valeur trouvée pour p au lieu de celle, qui

qui a été trouvée cy devant. Au reste on voit que les quantités λ , μ , ν sont réciproquement proportionnelles au diamètre du tuyau, les autres quantités demeurant les mêmes.

PROBLEME III.

Le mouvement, tant du tuyau autour l'axe O, que de l'eau par le tuyau étant donné, trouver le moment de forces dont la machine sera sollicitée autour de son axe, à cause de l'inertie de l'eau dans le tuyau.

SOLUTION.

Cette force dont nous cherchons le moment, provient donc des pressions, que le tuyau éprouve de l'eau en vertu de son mouvement: & nous avons vu cy-dessus, que la force accélératrice, dont l'eau pousse le tuyau en M, suivant la direction MS perpendiculaire au tuyau, selon la direction du mouvement de rotation, qui se fait dans le sens CAG, est Fig. III.

$$2v \cdot \frac{f^2}{rz^2} - \frac{du}{adt\sqrt{u}} \cdot y \cos \theta + \frac{2u}{aa} \cdot y \sin \theta - \frac{4\sqrt{uv}}{a} \cdot \frac{ff}{zz}$$

& toute la quantité d'eau comprise dans l'élément MNnm, dont la masse est $= xzds$, agit avec cette force sur le tuyau pour le pousser dans le sens NS. De là résulte la force motrice en même sens, qui sera

$$2v \cdot \frac{f^2 ds}{rzz} - \frac{du}{adt\sqrt{u}} \cdot yzz ds \cos \theta + \frac{2u}{aa} \cdot yzz ds \sin \theta - \frac{4\sqrt{uv}}{a} \cdot ff ds$$

& partant le moment de cette force se trouvera, en multipliant la force par la distance y multipliée par $\cos \theta$. ou conjointement par $y \cos \theta$: donc à cause de $ds \cos \theta = dy$ le moment de cette force élémentaire sera

$$2v \cdot \frac{f^2 y dy}{rzz} - \frac{du}{adt\sqrt{u}} \cdot yzz dy \cos \theta + \frac{2u}{aa} \cdot yzz dy \sin \theta - \frac{4\sqrt{uv}}{a} \cdot ff y dy$$

Prenant donc l'intégrale en supposant le tems t constant, nous trouverons le moment des forces de l'eau contenue dans la partie du tuyau

tuyau ABMN pour tourner la machine dans le sens CAG, ou bien pour en accélérer le mouvement; ce moment sera

$$2v \cdot \int \frac{f^2 y dy}{r z z} - \frac{du}{adt \sqrt{u}} \cdot y y z z y \cos \theta + \frac{2u}{aa} y y z z dy \sin \theta - \frac{4\sqrt{uv}}{a} \cdot ff(yy-aa)$$

prenant ces integrales, en sorte qu'elles evanouissent au point A. Qu'on étende maintenant ces integrales par toute la longueur du tuyau AME jusqu'au bout EF, où il devient $y = b$, & $z z = hh$; & que leurs valeurs totales deviennent $\int y y z z dy \cos \theta = M$; $\int y y z z dy \sin \theta = N$; $\int \frac{f^2 y dy}{r z z} = L$; & l'inertie de l'eau, qui se trouve à l'instant présent dans le tuyau, fera des efforts, pour tourner la machine dans le sens CAG, ou pour en accélérer le mouvement de rotation qu'elle est supposée avoir déjà, dont le moment total sera

$$2v \cdot L - \frac{du}{adt \sqrt{u}} \cdot M + \frac{2u}{aa} \cdot N - \frac{2\sqrt{uv}}{a} ff(bb-aa)$$

C. Q. F. T.

COROLL. I.

Cette expression ne sert que pour l'instant présent de la machine, où les vitesses sont \sqrt{v} & \sqrt{u} : & l'acceleration de celle-cy $\frac{du}{dt \sqrt{u}}$: Pour un autre tems où ces quantités auront d'autres valeurs, ce moment changera aussi, mais il faut remarquer que les lettres L, M, N marquent toujours les mêmes quantités, qui dépendent uniquement de la figure du tuyau.

COROLL. II.

Si la largeur du tuyau $z z$ est constante, on pourra assigner la valeur integrale L. Car, puisque $\frac{1}{r} = \frac{\sin \theta}{y} + \frac{d\theta}{ds}$, nous aurons

$$\int f^2 y dy$$

$$\frac{f^4 y dy}{r z z} = \frac{f^4}{z z} \left(dy \sin \theta + \frac{y dy d\theta}{ds} \right) = \frac{f^4}{z z} (dy \sin \theta + y d\theta \cos \theta).$$

Donc

$$\int \frac{f^4 y dy}{r z z} = \frac{f^4}{z z} \cdot y \sin \theta + C.$$

Et pour avoir la valeur de L, il faut étendre cette integrale depuis le commencement AB jusqu'au bout EF.

COROLL. III.

S'il n'y a qu'une partie du tuyau, qui ait partout la même largeur, on trouvera aisément la partie de L qui en résulte. Car soient pour le commencement de cette partie y' & θ' les quantités, qui sont pour la fin y & θ ; & la partie de L qui résulte de cette partie sera

$$\frac{f^4}{z z} (y \sin \theta - y' \sin \theta')$$

SCHOLIE.

Mais l'inertie de l'eau n'est pas la seule source des forces, qui agissent sur le mouvement de rotation de la machine; l'état de compression de l'eau dans le tuyau est aussi capable d'y contribuer quelque chose, quoiqu'il semble que ces forces agissant également de toute part sur chaque élément du tuyau, se détruisent mutuellement. Donc le moment de forces trouvé dans ce probleme n'épuise pas toutes les forces, que l'eau exerce sur le tuyau; mais il faut séparément chercher celles, qui résultent de l'état de compression de l'eau dans chaque élément du tuyau: ce qui fera le sujet du probleme suivant.

PROBLEME IV.

Determiner le moment de forces sur la machine, qui résulte de l'état de compression de l'eau, qui passe par le tuyau horizontal, pendant que la machine même tourne d'un mouvement quelconque autour de son axe.

Mém. de l'Acad. Tom. VI.

T t

SOLU-

SOLUTION.

Considérons un élément du tuyau $MNnm$ terminé de deux bases MN & mn perpendiculaires à la direction du tuyau, & soit p l'état de compression de l'eau qui occupe cet élément, & la surface intérieure sera pressée par cette force dans tous ses points : or puisque le tuyau est pressé en dehors par l'atmosphère, afin que je n'aye pas besoin d'y avoir égard, je prendrai pour p la quantité trouvée d'abord, où la valeur de p n'est pas augmentée de la pression de l'atmosphère k . Maintenant pour connoître, si ces forces qui agissent sur la surface interne du tuyau $MNnm$ se soutiennent en équilibre ou non ? je concevrai en MN & mn deux cloisons, entre lesquelles & le tuyau la quantité d'eau $MNnm$ soit renfermée, & qui agisse également sur ces deux bases MN & mn . Dans ce cas il est clair que toutes ces forces, savoir celle sur le tuyau & sur les deux bases, se soutiennent en équilibre, ou se détruisent mutuellement, ou bien nous aurons :

$$f. \text{ du tuyau } + f. \text{ de la base } MN + f. \text{ de la base } mn = 0.$$

& partant la force de l'eau sur le tuyau sera égale & contraire aux forces sur les deux bases MN & mn conjointement. Ainsi nous n'aurons qu'à chercher les forces de l'eau sur ces deux bases, pour en conclure celle que le tuyau en soutient. Or la base $MN = zz$ étant pressée par le poids d'une colonne d'eau de la hauteur $= p$, cette force sera $= pzz$, qui étant multipliée par $y \sin \theta$ donnera le moment $pyzz \sin \theta$, pour tourner la machine dans le sens CAG : & la force de l'autre base donne un moment $= pyzz \sin \theta + 2pyzd \sin \theta + pzzd \cdot y \sin \theta$ pour faire tourner la machine dans le sens contraire GAC . Et partant les forces sur les deux bases MN & mn produisent un moment $= 2pyzd \sin \theta + pzzd \cdot y \sin \theta$ dans le sens GAC . Par conséquent la force de l'eau, qui agit actuellement sur la surface interne du tuyau $MNnm$, donnera un moment $= 2pyzd \sin \theta + pzzd \cdot y \sin \theta$ dans le sens CAG . Or

puisque $d. y \sin \theta = \frac{y dy}{r}$ ce moment sera

$$2 p y z d z \sin \theta + \frac{p y z z d y}{r}$$

Or, sans faire réflexion au frottement, nous avons trouvé cy-dessus :

$$p = \frac{dv}{dv} (E - f \frac{ff ds}{z z}) - \frac{du}{adsvu} (F - f y ds \sin \theta) - \frac{u}{aa} (bb - yy) + v \left(\frac{f^4}{h^4} - \frac{f^4}{z^4} \right)$$

Donc le moment de forces, qui resulte de la compression de l'eau de l'élément MN *nm* dans le sens C A G sera

$$+ \frac{dv}{dv} (2 y z dz \sin \theta + \frac{y z z dy}{r}) (E - f \frac{ff ds}{z z}) + v (2 y z dz \sin \theta + \frac{y z z dy}{r}) \left(\frac{f^4}{h^4} - \frac{f^4}{z^4} \right) \\ - \frac{du}{adsvu} (2 y z dz \sin \theta + \frac{y z z dy}{r}) (F - f y ds \sin \theta) - \frac{u}{aa} (2 y z dz \sin \theta + \frac{y z z dy}{r}) (bb - yy)$$

& prenant les integrales ce moment sera

$$+ \frac{dv}{dv} (y z z \sin \theta (E - f \frac{ff ds}{z z}) + f f y ds \sin \theta) + v (y z z \sin \theta (\frac{f^4}{h^4} - \frac{f^4}{z^4}) - 4 f^4 \int \frac{y dz \sin \theta}{z^3}) \\ - \frac{du}{adsvu} (y z z \sin \theta (F - f y ds \sin \theta) + f y z z ds \sin \theta^2) - \frac{u}{aa} (y z z \sin \theta (bb - yy) + 2 f y z z dy \sin \theta)$$

où il faut ajouter telles constantes, que chaque membre evanouïsse au point A, où est le commencement du tuyau.

Donc si nous supposons, que les tuyaux en A soient perpendiculairement attachés au vaisseau, ou qu'il soit en A, $\theta = 0$; & posant les valeurs des formules integrales prises par toute la longueur du tuyau :

$$\int y ds \sin \theta = F; \int \frac{y dz \sin \theta}{z^3} = H; \int y y z z ds \sin \theta^2 = K \\ \& \int y y z z dy \sin \theta = N$$

Le moment de toutes les forces, qui résultent de l'état de compression de l'eau dans le tuyau tout entier A B E F, sera

$$+ \frac{dv}{ds\sqrt{v}} \cdot ffF - 4v \cdot f^4 H - \frac{du}{adr\sqrt{u}} \cdot K - \frac{2u}{aa} \cdot N$$

C. Q. F.

COROLL. I.

Puisque ce moment tend dans le même sens, que celui qui a été trouvé dans le problème précédent, si nous les joignons ensemble, le moment total des forces de l'eau pour faire tourner la machine dans le sens C A G sera

$$\frac{dv}{di\sqrt{v}} \cdot ffF + 2v(L - 2f^4 H) - \frac{du}{adi\sqrt{u}} (K + M) - \frac{2Vuv}{a} ff(bb - aa)$$

COROLL. II

Or ayant $L - 2f^4 H = f^4 \int \left(\frac{y dy}{r x z} - \frac{2y dz \sin \theta}{z^3} \right)$, à cause

de $d. y \sin \theta = \frac{y dy}{r}$, il sera $L - 2f^4 H = \frac{f^4 y \sin \theta}{z x}$: où il n'y a pas besoin d'ajouter une constante, lorsque en A l'angle θ évanouit, comme nous le supposons. Et si cet angle θ à l'autre bout devient droit, la valeur de cette intégrale sera $= \frac{f^4 b}{h h}$: ainsi le moment trouvé prendra cette forme

$$\frac{dv}{di\sqrt{v}} \cdot ffF - \frac{du}{adi\sqrt{u}} (K + M) + 2v \cdot \frac{f^4 b}{h h} - \frac{2Vuv}{a} \cdot ff(bb - aa), \text{ où } K + M = fyyzxdz$$

Mais si l'angle AEO n'étoit pas droit, mais égal à ζ , on devrait multiplier le terme $2v \cdot \frac{f^4 b}{h h}$ encore par $\sin \zeta$.

CO-

COROLL. III

Si l'un est l'autre mouvement est uniforme, ou u & v des quantités constantes, le moment des forces de l'eau dans le tuyau pour faire tourner la machine dans le sens C A G fera $\equiv 2 v \cdot \frac{f^4 b \sin \zeta}{h h}$
 $- \frac{2 \sqrt{uv}}{a} ff (bb - aa)$, supposant l'angle A E O $\equiv \zeta$; & que les tuyaux horizontaux sont perpendiculairement inserés dans le vaisseau vertical.

SCHOLIE I.

Tant que l'un ou l'autre mouvement subit des changemens, on voit que le moment des forces de l'eau dépend de la figure du tuyau, puisque les valeurs integrales F, K & M se trouvent dans l'expression: mais dès que ces deux mouvemens sont devenus uniformes, alors le moment trouvé ne dépend plus, ni de la courbure, ni de la diverse largeur du tuyau. Voyons donc quels sont les élémens qui composent ce moment de forces, que nous venons de trouver. Soit pour cet effet $\sqrt{\omega}$ la vitesse dont l'eau échappe par l'orifice EF $\equiv hh$, & puisque $hh \sqrt{\omega} \equiv ff \sqrt{v}$, notre formule deviendra

$$2 b h h \omega \sin \zeta - \frac{2 h h \sqrt{u \omega}}{a} (b b - a a)$$

Donc les élémens, qui constituent cette formule sont

I. La distance OE $\equiv b$, dont l'orifice du tuyau EF est éloigné de l'axe de la machine.

II. La grandeur de cet orifice indiquée par hh .

III. La vitesse, avec laquelle l'eau échappe du tuyau par cet orifice EF $\equiv hh$, laquelle est supposée due à la hauteur ω .

IV. L'angle AEO $\equiv \zeta$, que la direction de l'extrémité du tuyau fait avec le rayon OE, cette direction est la même que celle du jet d'eau, qui sort du tuyau.

V. La vitesse angulaire de la machine qui est exprimée par $\frac{V u}{a}$; car, puisque $V u$ marque la vitesse de rotation à la distance $OA = a$, la formule $\frac{V u}{a}$ exprimera le mouvement absolu de rotation.

VI. Enfin le rayon $OA = a$ entre aussi par lui-même dans notre formule, entant que le commencement du tuyau AB en est indiqué. D'où l'on comprend, que si le tuyau AE pénétrait au dedans du vaisseau jusqu'à l'axe O, nous aurions au lieu de $bb - aa$ seulement bb , de sorte que le moment des forces de l'eau seroit $= 2 b h h \omega \sin \zeta$

$$- \frac{2 b b h h V u \omega}{a}$$

Or je ferai voir qu'il revient au même, à quelle distance $OA = a$ le tuyau commence ; car si cette distance n'est pas égale à zero, on verra que l'eau en entrant du vaisseau dans le tuyau y exerce aussi une force, dont le moment détruira exactement la partie $\frac{2 h h V u \omega}{a} \cdot a a$. Et partant l'effet fera toujours entierement le même,

quelque figure qu'on donne aux tuyaux horizontaux, & de quelque largeur qu'ils soient en dedans ; il est aussi de même indifferent, à quelle distance de l'axe OA ces tuyaux commencent. Par cette raison il sera convenable de donner à ces tuyaux une aussi grande largeur qu'il est possible, pour rendre l'effet du frottement d'autant plus insensible.

SCHOLIE II

Ayant ainsi trouvé le véritable moment de forces, dont le tuyau est sollicité par le mouvement de l'eau qui y passe, je crois que cet article ne fera plus assujetti à aucun doute, vû que cette force est évidemment composée de deux parties, dont l'une tire son origine des forces normales, dont l'eau agit sur les parois du tuyau, & l'autre de l'état de compression de l'eau dans le tuyau, dont les pressions n'étant pas en équilibre entr'elles, produisent aussi quelque moment, qui tend

tend à mouvoir le tuyau autour de l'axe. C'est aussi un grand argument de la justesse de mon raisonnement, que les deux parties trouvées se font si admirablement liées ensemble, que l'expression composée est devenuë plus simple, que n'étoit l'une ou l'autre séparément, en quoi consiste toujours un caractère bien marqué de la vérité. Mais cette même simplicité de la conclusion est aussi une marque seure, que j'y suis arrivé par des détours, & qu'il y a infailliblement une route plus simple & plus naturelle, qui conduit à la même conclusion. Ayant donc examiné plus soigneusement cette circonstance, je remarque que la même conclusion se peut tirer immédiatement des deux forces, dont chaque particule d'eau dans le tuyau est sollicitée, sans avoir recours à la connoissance de l'état de compression de l'eau dans le tuyau. Et effectivement, puisque l'état de compression est déterminé par l'accélération de l'eau dans le tuyau, on comprendra aisément, que la partie du moment de forces, qui résulte de l'état de compression, se peut déduire immédiatement de la force requise à l'accélération. Ayant donc trouvé que chaque particule d'eau, qui se trouve dans l'élément du tuyau Mm , requiert pour la conservation de son mouvement deux forces acceleratrices, dont l'une dirigée selon Mm est $= \frac{dv}{dt\sqrt{v}} \cdot \frac{ff}{zz} - \frac{du}{adt\sqrt{u}} \cdot y \sin \theta - \frac{2u}{aa} y \cos \theta - 4v \cdot \frac{f^4 dz}{z^5 ds}$ que je nommerai $= T$, & l'autre dirigée selon MR , qui est $= - \frac{du}{adt\sqrt{u}} \cdot y \cos \theta + \frac{2u}{aa} y \sin \theta - \frac{4\sqrt{uv}}{a} \cdot \frac{ff}{zz} + 2v \cdot \frac{f^4}{rz^4}$, que je nommerai $= V$; à cause de la masse d'eau, qui occupe l'élément $Mm = zz ds$, ces deux forces motrices seront, la première selon $Mm = Tzz ds$ & l'autre selon $MR = Vzz ds$. Ce sera donc le tuyau même qui doit fournir ces deux forces, & partant il en sera également repoussé en vertu de la réaction. Donc l'élément d'eau $MN nm$ exercera deux forces sur le tuyau, l'une dans la direction de la tangente MT , & l'autre dans la direction normale MS , dont

Fig. III.

dont celle-là est $= T z z ds$, & celle-cy $= V z z ds$, & chacune fournira un moment pour tourner la machine dans le sens C A G. Or, puisque l'angle OMT $= \theta$, le premier de ces deux moments sera $= T y z z ds \sin \theta$, & l'autre $= V y z z ds \cos \theta$, de sorte que ces deux moments ensemble seront $= y z z ds (T \sin \theta + V \cos \theta)$ Mais les valeurs de T & V donnent

$$T \sin \theta + V \cos \theta = \frac{dv}{diVu} \cdot \frac{ff \sin \theta}{z z} - \frac{du}{adiVu} \cdot y - \frac{4Vuv}{a} \cdot \frac{ff \cos \theta}{z z} - \frac{4v \cdot f^2 dz \sin \theta}{z^3 ds} + \frac{2v \cdot f^2 \cos \theta}{r z^4}$$

& partant le moment en question sera

$$\frac{dv}{diVu} \cdot ff y ds \sin \theta - \frac{du}{adiVu} \cdot y y z z ds - \frac{4Vuv}{a} \cdot ff y ds \cos \theta + 2f^2 v \left(\frac{y ds \cos \theta}{r z z} - \frac{2y dz \sin \theta}{z^3} \right)$$

Prenant donc les integrales par toute la longueur du tuyau ABEF où devient $z z = h h$; $y = b$; & $\theta = \zeta$, à cause de $ds \cos \theta = dy$, le moment total sera :

$$\frac{diVu}{du} \cdot ff f y ds \sin \theta - \frac{du}{adiVu} \cdot f y y z z ds - \frac{2Vuv}{a} \cdot ff (bb - aa) + 2f^2 v \cdot \frac{b \sin^2 \zeta}{h h}$$

supposant qu'il y a en A l'angle $\theta = o$. Ce qui est la même formule qui résulte par la combinaison des deux problèmes precedens.

PROBLEME V.

Fig. IV. La machine étant toujours entretenüe pleine d'eau, & garnie d'un certain nombre de tuyaux horizontaux, & mise dans un certain mouvement de rotation, trouver la vitesse dont l'eau sortira par ces tuyaux, & le moment des forces de l'eau.

SOLUTION.

Soit OO l'axe, autour duquel la machine est tournée avec un tel mouvement, qu'elle ait à la distance de l'axe $= a$, la vitesse $= Vu$. Soit ensuite la hauteur de l'eau dans ce vaisseau au-dessus des tuyaux horizontaux $= e$, & que l'eau y soit toujours entretenüe à cette hauteur

teur par le moyen d'un réservoir V, d'où l'eau coule dans le vaisseau. Soit de plus AB = ff l'embouchure d'un des tuyaux horizontaux, par laquelle l'eau y entre avec une vitesse = Vv , que je regarde comme constante, puisqu'on fait par l'expérience, que dans ce cas le mouvement parvient bientôt à l'uniformité : soit a la distance de cette embouchure AB à l'axe OO, & b celle de l'orifice EF de chaque tuyau, ou OE = b , & que hh marque la largeur de cet orifice, par laquelle l'eau échape, avec la vitesse qui sera $V\omega = \frac{ffVv}{hh}$: Soit ζ l'angle que la direction de l'extrémité du tuyau en E fait avec le rayon OE ; & soit n le nombre des tuyaux horizontaux dont le vaisseau est garni. Cela posé nous avons trouvé que l'état de compression de l'eau à l'embouchure AB est exprimé par la hauteur, qui est :

$$- \frac{u}{aa} (bb - aa) + v \left(\frac{f^4}{h^4} - 1 \right)$$

à cause de $du = 0$ & $dv = 0$.

Supposons d'abord que les tuyaux horizontaux pénètrent au dedans du vaisseau jusqu'à l'axe OO, de sorte que $a = 0$, entant que cette lettre n'est point jointe à u , & l'état de compression fera alors à l'embouchure AB = $-\frac{u}{aa} \cdot bb + v \left(\frac{f^4}{h^4} - 1 \right)$. Or l'eau qui y entre du grand vaisseau n'ayant pas près de l'axe de mouvement, y suivra les loix selon lesquelles l'eau sort d'un vaisseau en repos ; d'où l'on fait que lorsque l'eau sort à une profondeur = e avec une vitesse = Vv , l'état de compression y est = $e - v$: dont il faut que cette compression soit égale à celle qu'exige le mouvement dans les tuyaux, & partant nous aurons.

$$e - v = - \frac{bbu}{aa} + v \left(\frac{f^4}{h^4} - 1 \right)$$

ou bien $\frac{f^4 v}{h^4} = \omega = e + \frac{bbu}{aa}$: & ainsi nous connoissons la vi-

teffe avec laquelle l'eau fortira des tuyaux horizontaux. Mais si l'embouchure AB est à la distance OA = a , la compression de l'eau dans le vaisseau y sera plus grande que $e - v$, à cause de la force centrifuge de l'eau, & puisque la vitesse de rotation y est due à la hauteur u , l'état de compression sera $e + u - v$, qui étant égale à $-\frac{u}{aa} (bb - aa)$

+ $v \left(\frac{f^4}{h^4} - 1 \right)$ donne comme auparavant $\frac{f^4}{h^4} = \omega = e + \frac{bbu}{aa}$:

d'où l'on voit, qu'il est indifférent de supposer l'embouchure AB à telle distance de l'axe OO qu'on veut. Supposons donc cette distance = o , & le moment de forces, qui résulte d'un tuyau horizontal sera $2 bhh\omega \sin \zeta - \frac{2bbhhVu\omega}{a}$; & puisque le nombre des tuyaux horizontaux est = n , le moment de toutes les forces de la machine sera

= $2 n h h (b\omega \sin \zeta - \frac{bbVu\omega}{a})$. Or ayant trouvé $\omega = e + \frac{bbu}{aa}$,

le moment des forces de la machine sera

$$= 2 n h h \left(b \left(e + \frac{bbu}{aa} \right) \sin \zeta - \frac{bb}{a} Vu \left(e + \frac{bbu}{aa} \right) \right)$$

C. Q. F. T.

COROLL. I.

La force de la machine sera donc la plus grande, si l'angle ζ est droit, ou si la direction des extrémités E des tuyaux horizontaux est perpendiculaire aux rayons OE. Dans ce cas le moment des

forces de la machine sera donc = $2 n h h \left(b \left(e + \frac{bbu}{aa} \right) - \frac{bb}{a} Vu \left(e + \frac{bbu}{aa} \right) \right)$.

Comme il s'agit de rendre la force de la machine aussi grande qu'il est possible, je supposerai dans la suite toujours l'angle AEO droit.

CO-

COROLL. II.

Si le vaisseau est en repos ou $u = 0$, la vitesse dont l'eau sort par les orifices des tuyaux horizontaux est $= \sqrt{e}$, ou dû à la hauteur de l'eau e : mais si la machine tourne, la vitesse de l'eau, qui sort par les orifices EF fera d'autant plus grande, plus sera vite le mouvement de rotation de la machine, puisque $\omega = e + \frac{bbu}{aa}$.

COROLL. III.

Pour trouver le tems que la machine met à faire un tour entier, on n'a qu'à exprimer la hauteur u en milliemes parties d'un pied de Rhin, & alors $250\sqrt{u}$ marquera l'espace que le point A parcourt dans une seconde. Donc posant le rapport du diametre à la circonference $= 1 : \pi$ puisque la peripherie du cercle AGC est $= 2\pi a$, un tour de la machine s'achevera en $\frac{2\pi a}{250\sqrt{u}} = \frac{\pi a}{125\sqrt{u}}$ secondes.

COROLL. IV.

Soit τ ce nombre de secondes, & g la longueur d'un pendule simple, qui fasse en même tems ses oscillations & on fait que $\sqrt{\frac{1}{2}g} = \frac{125\tau}{\pi} = \frac{a}{\sqrt{u}}$; dont $\frac{\sqrt{u}}{a} = \sqrt{\frac{2}{g}}$. Ainsi au lieu de la vitesse de rotation $\frac{\sqrt{u}}{a}$ on pourra introduire dans le calcul le pendule g dont les oscillations se font en même tems que les révolutions de la machine. Alors on aura $\omega = e + \frac{2bb}{g}$, & le moment des forces de la machine sera $= 2nhh \left(b \left(e + \frac{2bb}{g} \right) - bb\sqrt{\frac{2}{g}} \left(e + \frac{2bb}{g} \right) \right)$.

COROLL. V.

Si la machine est arrêtée en repos, on aura $g = \infty$ & $\omega = e$, & le moment des forces de la machine sera $= 2nhhbe$. Or il est possible



possible que la machine tourne si vite, que sa force évanouit, ce qui arrivera lorsque $V(e + \frac{2bb}{q}) = b \sqrt{\frac{2}{g}}$, ou bien $q = o$. Ainsi, à moins que le mouvement de rotation ne soit infiniment rapide, la machine produira toujours une force, qui tend à accélérer son mouvement.

COROLL. VI.

On connoitra aussi la dépense d'eau qu'il faut employer pour entretenir toujours le vaisseau plein d'eau, car elle doit être égale à la perte qui se fait par les orifices $= nhh$ avec la vitesse $V\omega = V(e + \frac{2bb}{q})$. Donc la dépense d'eau pourra être exprimée par la formule $nhh V(e + \frac{2bb}{q})$.

COROLL. VII.

Pour entretenir donc la machine pendant une seconde, en exprimant la hauteur $e + \frac{2bb}{q}$ en milliemes parties du pied de Rhin, la dépense d'eau sera égale à un volume $= 250 nhh V(e + \frac{2bb}{q})$. Ou bien si q marque la hauteur, d'où un corps tombe dans une seconde, la dépense d'eau pour une seconde demandera un volume $= 2 nhh Vg(e + \frac{2bb}{q})$. Donc pour un tems de τ secondes il faudra une dépense $= 2 \tau nhh Vg(e + \frac{2bb}{q})$.

PROBLEME VI.

Une telle machine étant entretenüe, moyennant une certaine quantité d'eau destinée à la dépense, déterminer l'effet qu'elle sera capable de produire avec cette dépense.

SO.

SOLUTION.

Fig. V.

Que l'axe de la machine OO porte en haut ou en bas un pignon, engagé à une rouë MM , dont l'effieu NN soit garni d'un tambour RS , autour duquel soit la corde PQ avec le poids Q qui doit être élevé. Soit le rayon de ce tambour $RS = c$, & que la rouë MM fasse une révolution, pendant que le pignon avec la machine en fait μ . Donc le moment du poids Q pour mettre la machine en mouvement, sera

$= \frac{1}{\mu} Q c$, qui doit être égal au moment de la force de la machine,

en exprimant le poids Q par le volume d'une masse d'eau dont le poids lui est égal. Soit pour cet effet la hauteur de l'eau dans le vaisseau au dessus des tuyaux horizontaux $= e$, la distance de l'orifice des tuyaux horizontaux à l'axe de la machine $= b$, l'orifice même $= hh$, dont la direction soit perpendiculaire au rayon OE , & le nombre des tuyaux soit $= n$. Ensuite que la machine fasse une révolution dans le tems, qu'un pendule de la longueur g fait une oscillation; donc, posant l pour la longueur d'un pendule à secondes, qui est comme on fait $= 3, 166$ pieds de Rhin, & le tems d'une révolution sera de $\sqrt{\frac{g}{l}}$ secondes, & pendant ce tems le poids Q sera élevé à la hauteur de $\frac{2\pi c}{\mu}$; donc pendant une seconde il sera élevé à la

hauteur $= \frac{2\pi c}{\mu} \sqrt{\frac{l}{g}}$. Soit de plus g la hauteur de la chute d'un grave pendant une seconde, & on aura $g = \frac{1}{2} \pi \pi l$, & partant le poids Q sera élevé dans une seconde à la hauteur $= \frac{2c}{\mu} \sqrt{\frac{2g}{g}}$.

Or la force de la machine nous fournit d'abord cette équation

$$\frac{1}{\mu} Q c = 2 n h h \left(b \left(c + \frac{2 b b}{g} \right) - b b \sqrt{\frac{2}{g} \left(c + \frac{2 b b}{g} \right)} \right)$$

V v 3

En.

Ensuite soit D le volume d'eau qu'on veut employer pour entretenir le vaisseau plein d'eau, & supposons que cette dépense soit capable de fournir à la machine pendant un tems de τ secondes, d'où nous tirons cette équation

$$D = 2 \tau n h h \sqrt{g} \left(e + \frac{2bb}{q} \right)$$

& partant $\tau = \frac{D}{2 n h h \sqrt{g} \left(e + \frac{2bb}{q} \right)}$ & pendant ce tems le poids Q sera élevé à la hauteur $\frac{Dc}{2 n h h \sqrt{g} \left(e + \frac{2bb}{q} \right)}$

$$\frac{Dc \sqrt{2}}{2 n h h \sqrt{g} \left(e + \frac{2bb}{q} \right)} = \frac{Dc \sqrt{2}}{\mu n h h \sqrt{eg + 2bb}}$$

Mais le poids Q étant donné, la machine prendra d'elle-même un tel mouvement de rotation, que l'état d'équilibre exige: ainsi le pendule q sera déterminé par cette équation.

$$\frac{Qc}{2\mu n b h h} = e + \frac{2bb}{b} - \sqrt{\frac{2bb}{q}} \left(e + \frac{2bb}{q} \right)$$

Soit pour abrégier $\frac{2bb}{q} = z$, & $\frac{Qc}{2\mu n b h h} = S$ pour avoir $e + z - S = \sqrt{ez + z^2}$, d'où l'on tire

$$z = \frac{2bb}{q} = \frac{(e-S)^2}{2S-e}; \text{ donc } q = \frac{2bb(2S-e)}{(e-S)^2}$$

ou bien $q = \frac{8 \mu n b^3 h h (Qc - \mu n b e h h)}{(2\mu n b e h h - Qc)^2}$

Ensuite on aura $e + \frac{2bb}{q} = \frac{SS}{2S-e} = \frac{Q Q c c}{4\mu n b h h (Qc - \mu n b e h h)}$

Donc la dépense d'eau proposée suffira pour un tems

$$\text{de } \frac{D}{Qc} \sqrt{\frac{\mu b (Qc - \mu n b h h e)}{n g h h}} \text{ secondes}$$

pendant

pendant lequel le poids Q sera élevé à la hauteur qui est

$$= \frac{D}{Q} \left(2e - \frac{\mu n b h h}{Q c} \right). \quad C. Q. F. T.$$

COROLL. I.

Comme la racine quarrée $\sqrt{ez + zx} = \sqrt{\frac{2bb}{q} \left(e + \frac{2bb}{q} \right)}$ est toujours prise affirmativement, il faut qu'il soit $S < e + z$ ou $S < \frac{S S}{2S - e}$, & partant $S < e$, ou bien $Q < \frac{2 \mu n b e h h}{c}$; ou $\frac{1}{\mu} Q c < 2 n b e h h$. Car si ce poids étoit plus grand, la machine ne parviendroit jamais dans l'état d'équilibre; & s'il étoit $\frac{1}{\mu} Q c = 2 n b e h h$, la machine resteroit en repos. D'où l'on voit, que si l'on suspendoit en Q un plus grand poids, la machine n'étant pas capable de le soutenir, tourneroit en sens contraire.

COROLL. II.

Or il faut aussi qu'il soit $2S > e$ ou $\frac{1}{\mu} Q c > n b e h h$: car s'il étoit $\frac{1}{\mu} Q c = n b e h h$, à cause de $q = 0$, le mouvement de rotation de la machine deviendroit infiniment vite, avant que de parvenir à l'état d'équilibre: & s'il étoit $\frac{1}{\mu} Q c < n b e h h$, le mouvement de rotation iroit toujours en augmentant sans atteindre jamais l'équilibre.

COROLL. III.

Donc, pour que la machine puisse arriver à une uniformité de mouvement, il faut que le moment du fardeau à vaincre, que nous indiquons

diquons par $\frac{1}{\mu} Qc$, soit contenu entre ces deux limites $n b e h h$ & $2 n b e h h$: dont celui-là demande un mouvement infini, or celui-ci arrêtera la machine en repos.

COROLL. IV.

Si nous multiplions le poids Q par la hauteur, à laquelle il est élevé $\frac{D}{Q} \left(2e - \frac{Qc}{\mu n b h h} \right)$, le produit $D \left(2e - \frac{Qc}{\mu n b h h} \right)$ exprimera l'effet absolu de la machine. D'où nous voyons, que cet effet évanouit, lorsque $\frac{1}{\mu} Qc = 2 n b e h h$; & qu'il devient le plus grand si $\frac{1}{\mu} Qc = n b e h h$, ou bien si le mouvement de la machine est infiniment rapide, & dans ce cas l'effet sera $= D e$.

COROLL. V.

Donc ce plus grand effet $D e$, auquel la machine ne sauroit jamais arriver, est équivalent à l'élevation de la masse d'eau D à la hauteur du vaisseau e ; ou bien dans ce cas la machine feroit capable d'élever à la hauteur même du vaisseau e précisément autant d'eau, qu'il faut pour sa dépense: Donc, puisque ce cas ne sauroit jamais avoir lieu, l'effet de la machine est toujours moindre que le produit $D e$.

COROLL. VI.

Dans ce cas du plus grand effet $D e$, qui répond à la dépense d'eau $= D$, il est aussi très remarquable, qu'à cause de $g = 0$ cet effet est produit dans un tems infiniment petit, car il devient $\tau = 0$. Et nous voyons en général, que plus l'effet de la machine sera grand, plus aussi sera petit le tems, pe , dans lequel il est produit; ce qui est une circonstance tout à fait particulière dans cette espece de machine.

Or si la machine demeure en repos, ce qui arrive lorsque $\frac{1}{\mu} Q c = 2 n b e h h$, la dépense d'eau $= D$ suffira pour un tems de $\frac{D}{2 n h h \sqrt{e g}}$ secondes.

COROLL. VII.

Soit donc $\frac{1}{\mu} Q c = (1+v) n b e h h$, ou $Q = \frac{(1+v) \mu n b e h h}{c}$, & que v marque un nombre quelconque plus petit que l'unité. Donc ayant $S = \frac{(1+v)}{2} e$ nous aurons pour le tems d'une révolution de la machine $q = \frac{8 v b b}{(1-v)^2 e}$. La dépense d'eau proposée D suffira d'entretenir la machine pendant un tems de $\frac{D \sqrt{v}}{(1+v) n h h \sqrt{e g}}$ secondes, & pendant ce tems le poids Q sera élevé par une hauteur $= \frac{(1-v) D c}{(1+v) \mu a b h h}$. Et partant l'effet de la machine sera $= (1-v) D c$.

SCHOLIE I.

Pour tirer donc le plus grand avantage de ces sortes de machines, il faut tâcher de les arranger en sorte, qu'elles puissent recevoir un mouvement de rotation extrêmement rapide, puisque nous venons de voir, que plus ce mouvement est vite plus aussi sera grand l'effet, qui en résulte. Pour cet effet il faut ôter soigneusement tous les obstacles, qui se pourroient opposer à un mouvement si rapide. Premièrement donc il sera nécessaire, que l'axe de la machine soit parfaitement vertical, & librement mobile sur ses pivots, de sorte qu'il rencontre de ce côté aussi peu de frottement, qu'il sera possible. En second lieu, le vaisseau $\alpha\alpha\gamma\gamma$ doit être parfaitement rond & bien uni dans sa surface extérieure, afin qu'en tournant autour de son ax il ne

choque nulle part l'air, & qu'il n'en effuye aucune résistance. En troisieme lieu, afin que les tuyaux horizontaux ne frappent pas l'air non plus, il sera à propos de les renfermer dans un tambour cylindrique attaché en bas au vaisseau, en sorte que seulement les derniers bouts des tuyaux sortent de ce tambour, pour donner une issue libre à l'eau. Il sera aussi bon de donner à ce tambour un assés grand poids, pour qu'il conserve mieux le mouvement qu'il aura une fois reçu. Il n'importe, ni combien de tuyaux on enferme dans ce tambour, ni quelle figure on leur donne, pourvu que la somme de leurs orifices soit $= nbb$, & que l'eau y échape de chacun selon une direction perpendiculaire à l'axe de la machine. Enfin, si la machine est employée à mettre en mouvement d'autres parties par le moyen des rouës, il faut avoir soin d'arranger tellement ces rouës, & de donner à leurs dents une telle figure, que leur mouvement devienne parfaitement uniforme. Car si le mouvement étoit inégal, & qu'il fût tantôt accéléré tantôt retardé, il se perdrait une bonne partie de la force pour produire tant les accélérations que les retardations; au lieu que le mouvement uniforme ne demande aucune force pour sa conservation.

SCHOLIE II.

Dans le problème precedent nous avons supposé que la dépense d'eau D, qui est employée à entretenir le vaisseau toujours plein, est en notre pouvoir, & que nous la pouvons verser dans le vaisseau, ou plus vite, ou plus lentement, selon que les besoins l'exigent. Cette maniere parut la plus propre pour faire des expériences avec une machine déjà construite de cette façon, & pour les comparer avec la

Fig. IV. Theorie. Mais s'il y a une source, ou un reservoir V, qui ne fournit qu'une certaine quantité d'eau dans un tems donné, il faut construire la machine en sorte que, quand elle est en action, cette quantité d'eau soit suffisante à entretenir le vaisseau toujours plein: & alors l'action même de la machine doit être tellement disposée, que les forces de l'eau soient suffisantes à la produire. J'examinerai donc dans le problème



blème suivant de quelle maniere il conviendra d'arranger la machine pour chaque cas proposé.

PROBLEME VII.

La quantité d'eau qu'une source fournit à l'entretien de la machine, étant donnée, arranger la machine d'une telle maniere, que la quantité d'eau donnée soit suffisante à son entretien, & que la machine produise le plus grand effet qu'il est possible, en élevant un poids donné.

SOLUTION.

Soit D le volume d'eau que la source ou le reservoir fournit par seconde : & il faudra tellement arranger la machine, que cette quantité d'eau soit suffisante à entretenir la machine. Or posant le nombre des tuyaux horizontaux = n , l'orifice de chacun = hh , leur distance à l'axe de rotation = b ; & que la machine acheve par son mouvement une révolution en même tems qu'un pendule de la longueur = g fait ses oscillations : ou bien soit u la hauteur du e à la vitesse, dont les orifices des tuyaux tournent autour de l'axe, de sorte

que $u = \frac{2bb}{g}$. Ensuite, posant la hauteur du vaisseau, ou plutôt de

l'eau dans le vaisseau au dessus des tuyaux = e , & la hauteur de la chute pendant une seconde = g , qui est comme on fait de 15, 625 pieds de Rhin. Cela posé, nous avons vu que l'entretien de la machine demande par seconde une quantité d'eau dont le volume est

$2nhhh \sqrt{g(e + \frac{2bb}{g})} = 2nhhh \sqrt{g(e + u)}$, & partant nous aurons d'abord cette équation

$$D = 2nhhh \sqrt{g(e + u)}$$

Soit ensuite le poids = Q qui doit être élevé, & supposons que cela

X x 2

se fasse par le moyen d'un pignon & d'une rouë, qui fait une révolution pendant que la machine en fait μ révolutions; & que ce poids s'éleve autour d'un tambour attaché à l'essieu de la rouë, dont le rayon soit $= c$, & le moment de ce poids sera $= \frac{1}{\mu} Q c$, nous aurons donc :

$$\frac{1}{\mu} Q c = 2 n b h h (e + u - \sqrt{eu + uu})$$

exprimant Q par le volume d'eau, dont le poids est égal au poids proposé. Et alors ce poids sera élevé pendant une seconde à la hauteur, qui est $= \frac{2c}{\mu} \sqrt{\frac{2g}{q}} = \frac{2c}{\mu b} \sqrt{gu}$.

Or la dépense d'eau D étant donnée, si nous regardons le mouvement de rotation de la machine ou la quantité u comme donnée, nous aurons $2 n h h = \frac{D}{\sqrt{g(e+u)}}$; ou bien la somme des orifices $n h h = \frac{D}{2 \sqrt{g(e+u)}}$: d'où nous tirons :

$$\frac{1}{\mu} Q c = \frac{D b}{\sqrt{g}} (\sqrt{e+u} - \sqrt{u})$$

& puisque le poids Q est aussi donné, l'épaisseur du tambour c en sera déterminée; & on aura

$$\frac{c}{\mu} = \frac{D b}{Q \sqrt{g}} (\sqrt{e+u} - \sqrt{u}).$$

Par conséquent le poids Q sera élevé par la force de la machine pendant une seconde à une hauteur qui est $= \frac{2D}{Q} (\sqrt{eu+uu} - u)$.

D'où

D'où l'on voit que cette hauteur sera d'autant plus grande, plus on donne de vitesse de rotation à la machine, ou plus sera grande la vitesse \sqrt{u} , avec laquelle tournent les orifices des tuyaux horizontaux : & s'il étoit possible de rendre cette vitesse infinie, la hauteur d'élevation pendant une seconde seroit $= \frac{De}{Q}$; puisque alors

$\sqrt{(eu+uu)} - u = \frac{1}{2} e$. Mais comme il est impossible d'augmenter cette vitesse à l'infini, voyons combien les valeurs de la formule $\sqrt{(eu+uu)} - u$ differeront de cette plus grande valeur $\frac{1}{2} e$, lorsqu'on donne à u des valeurs plus petites.

Soit donc	& la valeur de $\sqrt{(eu+uu)} - u$ fera	Dechet de la plus grande valeur $\frac{1}{2} e$	la perte.
$u = e$	0, 4142. e	0, 0858. e	$\frac{1}{6}$
$u = 2e$	0, 4494. e	0, 0506. e	$\frac{1}{10}$
$u = 3e$	0, 4641. e	0, 0359. e	$\frac{1}{4}$
$u = 4e$	0, 4721. e	0, 0279. e	$\frac{1}{8}$
$u = 5e$	0, 4772. e	0, 0228. e	$\frac{1}{11}$
$u = 6e$	0, 4808. e	0, 0192. e	$\frac{1}{5}$
$u = 7e$	0, 4833. e	0, 0167. e	$\frac{1}{6}$
$u = 8e$	0, 4853. e	0, 0147. e	$\frac{1}{4}$
$u = 9e$	0, 4869. e	0, 0131. e	$\frac{1}{8}$
$u = 10e$	0, 4881. e	0, 0119. e	$\frac{1}{2}$

Ainsi si l'on faisoit $u = e$, on ne perdrait que la sixieme partie sur l'effet tout entier, qu'une vitesse infinie produiroit ; & on n'en perdrait que la dixieme partie, si l'on faisoit $u = 2e$. D'où l'on voit qu'on n'a pas besoin de s'empreser trop à faire la vitesse de la rotation extrêmement grande : puisqu'on voit, que pourvu que u surpas-

se e , on arrive déjà allés près du plus grand effet. Pour mettre donc la machine dans l'état le plus avantageux, on observera les maximales suivantes.

I. On donnera au vaisseau vertical une hauteur e si grande que les circonstances le permettront : car plus cette hauteur sera grande, plus aussi deviendra grand l'effet de la machine, & cela en même raison.

II. Ayant déterminé la hauteur e de la machine, la longueur des tuyaux horizontaux b sera déterminée par la vitesse de rotation de la machine. Ainsi, si l'on veut que le tems d'une révolution réponde au pendule $= q$, & qu'il soit $u = ve$, à cause de $\frac{2bb}{q} = u = ve$, on aura $b = V \frac{1}{2} veq$. Par exemple, si l'on vouloit, que les révolutions s'achevaient en 2 secondes & qu'on prit $v = 2$, ou auroit $q = 12$, 66 pieds, & $b = V eq$, & on ne perdrait que la dixième partie de l'effet entier.

III. Ensuite connoissant la quantité d'eau D , que le reservoir fournit par seconde, on en déterminera la somme de toutes les ouvertures, par où l'eau sort des tuyaux horizontaux, cette somme étant $nhh = \frac{D}{2Vg(e+u)}$; où g marque la hauteur de 15, 625 pieds de Rhin. Il est indifférent combien de tuyaux on y veut appliquer, mais il conviendra que ce soient au moins deux, afin que la machine se maintienne d'autant mieux en équilibre.

IV. Quelque résistance que la machine ait à vaincre, on la peut réduire à un poids Q , qu'elle devrait élever, & pour l'endroit où ce poids doit être appliqué à la machine, on aura

$$\frac{c}{\mu} = \frac{Db}{QVq} (V(e+u) - Vu)$$



ou bien il faudra appliquer ce poids à un tel endroit de la machine;

que la vitesse devienne $= \frac{D b}{Q \sqrt{g}} (\sqrt{(e u + u u)} - u)$.

C. Q. F. T.

COROLL. I.

L'effet de la machine étant estimé par le poids Q multiplié par la hauteur, à laquelle il est élevé pendant une seconde, cet effet sera $= 2 D (\sqrt{(e u + u u)} - u)$: d'où l'on voit que l'effet est proportionnel à la dépense d'eau D : & que le plus grand effet possible est $= D e$, qu'on obtiendrait s'il étoit $u = \infty$. Ainsi ce plus grand effet élèveroit précisément autant d'eau à la hauteur $= e$, qu'il faut pour l'entretien de la machine.

COROLL. II.

Donc, si la vitesse \sqrt{u} n'est pas infinie, l'effet de la machine sera moindre que le plus grand, & le dechet sera $= 2 D (\frac{1}{2} e + u - \sqrt{(e u + u u)})$: donc la partie perduë sur l'effet tout entier sera $= \frac{e + 2 u - 2 \sqrt{(e u + u u)}}{e}$.

COROLL. III.

Puisqu'il faut donc perdre toujours quelque partie sur l'effet tout entier, supposons qu'on ne veuille perdre que la $\frac{1}{\lambda}$ partie de l'effet tout entier $D e$: & alors on aura $(1 - \frac{1}{\lambda}) e + 2 u = 2 \sqrt{(e u + u u)}$, d'où l'on tire la hauteur due à la vitesse $u = \frac{(\lambda - 1)^2}{4 \lambda} e$. Ainsi la perte, qu'on veut souffrir étant donnée, savoir $\frac{1}{\lambda}$ partie de l'effet entier

entier, on trouvera aisément la vitesse, dont les bouts des tuyaux horizontaux doivent tourner, par cette table :

Perte	valeur de u	Perte	valeur de u	Perte	valeur de u
1	0 e	$\frac{1}{7}$	1 $\frac{2}{7}$ e	$\frac{1}{3}$	2 $\frac{10}{3}$ e
$\frac{1}{2}$	$\frac{1}{8}$ e	$\frac{1}{8}$	1 $\frac{1}{2}$ e	$\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{8}$ e
$\frac{2}{3}$	$\frac{1}{3}$ e	$\frac{1}{9}$	1 $\frac{2}{9}$ e	$\frac{1}{5}$	3 $\frac{4}{5}$ e
$\frac{3}{4}$	$\frac{1}{8}$ e	$\frac{1}{10}$	2 $\frac{1}{10}$ e	$\frac{1}{6}$	3 $\frac{3}{4}$ e
$\frac{4}{5}$	$\frac{1}{5}$ e	$\frac{1}{11}$	2 $\frac{1}{11}$ e	$\frac{1}{7}$	3 $\frac{1}{7}$ e
$\frac{5}{6}$	1 $\frac{1}{4}$ e	$\frac{1}{12}$	2 $\frac{2}{12}$ e	$\frac{1}{8}$	4 $\frac{1}{8}$ e

COROLL. IV.

Si l'on vouloit se contenter de la moitié de l'effet total, on auroit $u = \frac{1}{8} e$, & $b = \frac{2}{7} \sqrt{e q}$, ou bien $q = \frac{16 b b}{e}$, & partant on pourra rendre les révolutions aussi vites qu'on voudra : & de plus on aura $\frac{c}{\mu} = \frac{D b \sqrt{e}}{Q \sqrt{2 g}}$. Ou si l'on ne vouloit perdre que le tiers

de l'effet total, on auroit $u = \frac{1}{3} e$, $b = \sqrt{\frac{2}{3} e q}$ ou $q = \frac{6 b b}{e}$

& $\frac{c}{\mu} = \frac{D b \sqrt{e}}{Q \sqrt{3 g}}$. Et en général si l'on ne veut perdre que la partie

$\frac{1}{\lambda}$ de l'effet total, on aura $u = \frac{(\lambda-1)^2}{4 \lambda} e$, $b = \frac{(\lambda-1)}{2} \sqrt{\frac{e b}{2 \lambda}}$

ou $q = \frac{8 \lambda b b}{(\lambda-1)^2 e}$; & $\frac{c}{\mu} = \frac{D b \sqrt{e}}{Q \sqrt{\lambda g}} = \frac{(\lambda-1) D e}{2 \lambda Q} \sqrt{\frac{q}{2 g}}$.

COROLL. V.

Si nous posons qu'une révolution de la machine se doit achever en θ secondes, nous aurons $\sqrt{\frac{1}{2} q} = \frac{\theta}{\pi} \sqrt{g}$, & partant nous au-

rons

rons pour l'endroit de l'application du poids Q cette équation $\frac{c}{\mu}$

$$= \frac{(\lambda - 1) \theta D e}{2 \pi \lambda Q} : \& \text{ pour la longueur des tuyaux horizontaux}$$

$$b = \frac{(\lambda - 1) \theta}{2 \pi} \sqrt{\frac{1}{\lambda}} e g ; \text{ or pour la somme de leurs orifices on}$$

aura $n h h = (\lambda + 1) \sqrt{\frac{1}{\lambda}} g e$. D'où l'on voit que plus qu'on veut que le mouvement de rotation soit lent, plus doivent être longs les tuyaux horizontaux.

SCHOLIE.

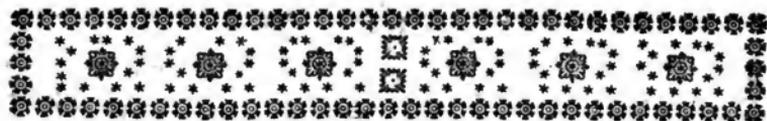
Ayant vu que le plus grand effet d'une machine de cette façon monte à $D e$, & quoiqu'il soit impossible d'obtenir cet effet, vu que la vitesse de rotation devoit être infinie, on peut pourtant approcher de ce plus grand effet si près, que la différence est presque insensible; cette espece de machine mérite bien toute notre attention. Car si nous comparons cet effet avec celui qu'on est capable de produire avec la même dépense d'eau D & la même hauteur e , en laissant choquer cette eau contre une rouë comme à l'ordinaire, l'effet qu'on en peut tirer monteroit à peine à $\frac{1}{3} D e$; d'où il est clair que cette nouvelle maniere de profiter d'une dépense d'eau donnée est beaucoup plus avantageuse que les manieres ordinaires, attendu qu'elle est capable de produire un effet, qui est jusqu'à six fois plus grand. Une augmentation si considérable mériteroit donc bien, que les Mecaniciens apportassent tous leurs soins à découvrir les moyens, de rendre praticable cette nouvelle maniere de profiter d'une dépense d'eau, que fournit une source ou un reservoir; & il n'y a aucun doute qu'une telle application ne soit récompensée par des avantages très importants. Aussi ne trouvera-t-on pas dans l'exécution tant d'obstacles, qu'on se fera peut-être imaginé au commencement; le principal chan-



gément, qu'il faudroit faire dans l'arrangement des machines, reviendrait à ce que l'axe de la rouë principale, qui est immédiatement mise en mouvement par la force de l'eau, doit être vertical, au lieu qu'on lui donne ordinairement une situation horizontale : pour les autres difficultés, on trouvera aisément les moyens de les surmonter. Au reste quoique le calcul, sur lequel est fondé l'effet de cette nouvelle sorte de machines, ne soit pas à la portée de tout le monde, on peut aisément se convaincre de ses avantages, si l'on pense qu'en employant la même dépense d'eau suivant les méthodes ordinaires, il s'en échape une bonne quantité, qui ne contribue rien au mouvement de la machine, & que celle qui frappe actuellement sur les aubes de la rouë, y produit un effet d'autant plus foible, plus le mouvement de la rouë sera rapide. Mais en mettant l'eau en action selon ce nouveau projet, aucune partie des forces, dont elle est susceptible, ne se perd inutilement, & le mouvement de la machine ne diminue pas l'effet des forces de l'eau : c'est en quoi consiste la véritable source des grands avantages de cette nouvelle manière.



ADDI-



A D D I T I O N

AU MEMOIRE SUR LA COURBE QUE FORME
UNE CORDE TENDUE, MISE EN VIBRATION.

PAR M. D'ALEMBERT.

I.

Dans l'art XXII. de ce Mémoire j'ay trouvé par une methode très indirecte, que si $\Psi(t+s) - \Psi(t-s) = \Delta t \cdot \Gamma s$, on aura $\Gamma s = \sin Ms$, & $\Gamma t = \sin Mt$ ou $\cos Mt$. Cette proposition est vraie & exacte dans le point de vûe, où je l'envifageois alors; mais ayant eu occasion depuis de la considérer d'une maniere plus générale, j'ay trouvé une maniere directe de résoudre le problème, qui donne lieu à quelques observations.

Soit $\Psi(t+s) - \Psi(t-s) = \Delta t \cdot \Gamma s$; & soient différentiés les deux membres, en faisant varier t seulement, ou aura $\Gamma(t+s) - \Gamma(t-s) = \frac{d\Delta t}{dt} \cdot \Gamma s$; soient ensuite différentiés les deux membres, en faisant varier s seulement, on aura $\Gamma(t+s) + \Gamma(t-s) = \Delta t \cdot \frac{d\Gamma s}{ds}$; prenons maintenant ces deux dernières équations, & différentions la première en faisant varier t seulement, la seconde en faisant varier s seulement, nous aurons $\Xi(t+s) - \Xi(t-s) = \frac{dd\Delta t}{dt^2} \cdot \Gamma s$; & $\Xi(t+s) - \Xi(t-s) = \Delta t \cdot \frac{dd\Gamma s}{ds^2}$; on aura donc

$\frac{dd\Delta t}{dt^2} \cdot \Gamma s = \frac{dd\Gamma s}{ds^2} \cdot \Delta t$; donc $\frac{dd\Delta t}{\Delta t \cdot dt^2} = \frac{dd\Gamma s}{ds^2 \cdot \Gamma s}$; ces quan-

tités doivent non seulement être égales, mais encore identiques, c'est à dire, qu'elles doivent être la même quantité, indépendamment d'aucune équation entre t & s . Donc $dd\Delta t = A dt^2 \cdot \Delta t$; & $dd\Gamma s = A ds^2 \cdot \Gamma s$, A marquant une constante quelconque. La première de ces deux équations donne suivant les règles connues des

Geometres $\Delta t = M c^{t\sqrt{A}} + g c^{-t\sqrt{A}}$; & l'autre donne $\Gamma s =$

$M' c^{s\sqrt{A}} + g' c^{-s\sqrt{A}}$; M, g , & M', g' étant des coefficients quelconques positifs ou négatifs, réels ou imaginaires. Donc $\Psi(t+s) -$

$\Psi(t-s)$, ou $\Delta t \cdot \Gamma s = M M' c^{(t+s)\sqrt{A}} + g g' c^{(-t-s)\sqrt{A}}$

$+ M g' c^{(t-s)\sqrt{A}} + g M' c^{(-t+s)\sqrt{A}}$; donc $\Psi(t+s) =$

$M M' c^{(t+s)\sqrt{A}} + g g' c^{(-t-s)\sqrt{A}}$, & $-\Psi(t-s) = M g' c^{(t-s)\sqrt{A}}$

$+ g M' c^{(-t+s)\sqrt{A}}$. Or comme $\Psi(t-s)$ doit être semblable à

$\Psi(t+s)$, on aura $M M' = -M g'$ & $g g' = -g M'$; donc $-g = M'$,

donc $\Delta t = M c^{t\sqrt{A}} + g c^{-t\sqrt{A}}$ & $\Gamma s = M c^{s\sqrt{A}} - M c^{-s\sqrt{A}}$.

Si l'on veut que $\Psi(t+s) - \Psi(t-s)$ soit $= 0$, non seulement lorsque $s = 0$, mais encore lorsque $s = l$, comme on le supposoit dans l'art. XXII. on trouve qu'alors \sqrt{A} doit être une quantité imaginaire, & on aura $\Gamma s = k \sin Ns$; de plus pour que Δt soit réel, il faut que $g = M$, M étant une quantité réelle, ou $g = -M$, M étant une quantité imaginaire $\frac{P}{2\sqrt{-1}}$; donc en ce cas $\Gamma s = k \sin. Ns$

& $\Delta t = R \sin. Nt$ ou $B \cos Nt$.

En général soit $\Phi(t+as) + \Psi(t+gs) = \Delta t \cdot \Gamma s$, on

aura 1^o. $\frac{d\Delta t}{dt \cdot \Delta t} \cdot \frac{d\Gamma s}{ds} = \frac{1}{a}$ si $\frac{1}{g} = \frac{1}{a}$;

2^o. $dd\Delta t$

$$\frac{d d \Delta t}{\Delta t \cdot dt^2} \cdot \frac{ds^2 \Gamma s}{d d \Gamma s} = \frac{1}{aa}, \text{ si } \frac{1}{gg} = \frac{1}{aa}; \text{ 30. } \frac{d^3 \Delta t}{d t^3 \Delta g}$$

$$s = \frac{1}{a^3} \text{ si } \frac{1}{g^3} = \frac{1}{a^3}; \text{ \& ainsi de suite. Donc en}$$

$$\text{si } \frac{1}{g^n} = \frac{1}{a^n} \text{ on aura } d^n \Delta t = A dt^n \cdot \Delta t; \text{ \& } d^n \Gamma s$$

$d^n \Gamma s \cdot a^n$; équations qu'on integrera par les methodes connus.

En effet soit $d^n y = ky dx^n$; Mr. Euler, a fait voir dans le Tome VII des *Miscellanea Berolinensia*, que cette équation s'integroit en supposant la résolution de l'équation $f^n = A$, & j'ay montré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Prusse année 1748. p. 289. que cette équation se reduisoit toujours à l'intégration de n équations simples: par exemple si $n=5$, on aura $du = Ay dx$; $dr = u dx$, $dt = r dx$, $ds = t dx$, & $dy = s dx$. Cette methode est sans doute un peu plus longue que celle de M. Euler, mais je la crois aussi plus rigoureuse & plus directe, & d'ailleurs elle s'étend à beaucoup d'autres cas que celui, qui est l'objet du mémoire de M. Euler.

Je n'ay pas besoin de faire observer que l'équation $\frac{1}{a^n} = \frac{1}{g^n}$ est beau-

coup plus générale que l'équation $\frac{1}{g} = \frac{1}{a}$, puisque celle-cy ne donne qu'une valeur de g en a , & qu'au contraire l'autre donne n valeurs de $\frac{g}{a}$ tant réelles qu'imaginaires; car $\sqrt[n]{1}$ a n valeurs différentes.

Au reste, si la valeur de g en a doit être réelle, c'est à dire, si on suppose g & a réelles, alors g n'aura qu'une ou deux valeurs réelles, savoir $+a$ & $-a$; & dans le cas où $g = a$, le problème devient bien plus simple; car alors $\Phi(t+as) + \Psi(t+gs) = \Phi(t+as) + \Psi(t+as) = \Xi(t+as)$; & l'on a $\Xi(t+as) = \Delta t \cdot \Gamma s$; d'où l'on tire

Y y 3

a =

$$a = \frac{d\Gamma s. \Delta t. dt}{ds. \Gamma s. d\Delta t}; \quad \& \text{ par conséquent } \Delta t = M c^{sVA}; \quad \&$$

$$\Gamma s = M c^{sVA}.$$

II.

M. Euler a traité dans les Mémoires de 1748. le problème des cordes vibrantes par une methode entierement semblable à la mienne, quant à la partie essentielle au problème, & seulement, ce me semble, un peu plus longue. Ce grand Geometre observe, comme je l'ay fait art. XXVIII. de mon Mémoire, que la courbe formée par la corde au commencement de son mouvement est la même courbe que j'ay appellée *génératrice*. Mais je crois devoir avertir icy, de crainte que quelques lecteurs ne prennent mal le sens de ses paroles, que pour avoir cette courbe génératrice, il ne suffit pas de transporter la courbe initiale alternativement au dessus & au dessous de l'axe; il faut de plus que cette courbe ait les conditions que j'ay exprimées dans mon mémoire, c'est à dire que si on suppose $y = \Sigma$ pour l'équation de la courbe initiale, il faut que Σ soit une fonction impaire de s , & qu'en général les ordonnées distantes l'une de l'autre de la quantité $2l$, soient égales; ce qui ne peut avoir lieu, à moins que la courbe ne soit mécanique, & telle que je l'ay déterminée dans mon Mémoire. Dans tout autre cas le problème ne pourra se résoudre, au moins par ma methode, & je ne fay même s'il ne surpassera pas les forces de l'analyse connuë. En effet on ne peut ce me semble exprimer y analytiquement d'une manière plus générale, qu'en la supposant une fonction de t & de s . Mais dans cette supposition, on ne trouve la solution du problème que pour les cas où les différentes figures de la corde vibrante peuvent être renfermées dans une seule & même équation. Dans tous les autres cas il me paroît impossible de donner à y une forme générale.

III.

Dans le Mémoire que j'ay donné sur la vibration des cordes, j'ay trouvé qu'en supposant la force de tension $= pml$, l la masse de la corde

corde, T le tems d'une vibration de la corde, θ le tems employé par un corps pesant à tomber de la hauteur a , on a $\theta : T = \sqrt{2 a m l} : l$. En général soit Φ la force de tension ou le poids qui lui seroit égal,

M la masse de la corde, on aura au lieu de $\frac{p m l}{l}$, $\frac{\Phi}{M}$; & au lieu de

de $m l$, $\frac{l \Phi}{M p} = \frac{l \Phi}{P}$, en nommant P le poids de la corde, donc $\theta :$

$T = \sqrt{\frac{2 a l \Phi}{P}} : l$; donc $T = \frac{\theta l \sqrt{P}}{\sqrt{2 a l \Phi}}$: or si $\theta = 1^{\text{sec.}}$ on aura

$a = 15$ pieds à peu près: donc on a $T = 1^{\text{sec.}} \cdot \frac{\sqrt{l}}{\sqrt{30}} \cdot \frac{\sqrt{P}}{\sqrt{\Phi}}$,

quelque figure que prenne la corde; cette équation aura du moins lieu, si la figure de la corde est renfermée dans l'équation générale que j'ai déterminée dans mon Mémoire. Il est même bien vraisemblable qu'en général quelque figure que la corde prenne, le tems d'une vibration sera toujours le même; & c'est ce que l'expérience paroît confirmer; mais ce qu'il seroit difficile, peut-être impossible, de démontrer en rigueur par le calcul. Au reste on pourroit faire telle hypothèse pour résoudre ce problème, qui donneroit une valeur de T différente de celle que nous venons de trouver: par exemple, si on regardoit la corde comme un fil élastique sans masse, tendu par une force Φ , & chargé en son milieu d'un poids $= P$, on trouveroit, en appellant 2π le rapport de la circonférence au rayon, que le tems d'une vibra-

tion seroit $1^{\text{sec.}} \cdot \frac{\sqrt{l}}{2 \sqrt{15}} \cdot \frac{\pi \sqrt{P}}{\sqrt{\Phi}}$; expression différente de la

précédente, & qui par conséquent donneroit une valeur fautive pour le tems des vibrations de la corde. Je crois donc que si on veut déterminer les vibrations de la corde par la méthode que j'ay exposée à la fin de mon Mémoire, art. XLIV; il ne suffit pas de supposer la corde chargée de deux ou trois poids, mais il en faut supposer un nombre assez

assez considérable, sans quoy il y auroit à craindre que le problème ne fut pas assez exactement résolu.

IV.

Il est visible par les formules précédentes qu'à tension & à grosseurs égales le nombre de vibrations dans un même tems est en raison inverse de la longueur des cordes. Comme le son plus ou moins aigu des cordes dépend du nombre de vibrations plus ou moins grand qu'elles font dans un tems donné, c'est sans doute pour cette raison que quelques Auteurs modernes très habiles ont cru pouvoir représenter les sons par les logarithmes des rapports de la longueur des cordes. Cette idée est ingénieuse, & paroît même fondée sur la manière de parler usitée en acoustique & en musique, lors qu'on dit que si quatre cordes a, b, c, d , sont en proportion Geometrique, l'intervalle des sons rendus par a & par b , sera égal à l'intervalle des sons rendus par c , & par d ; d'où l'on a cru pouvoir conclure que les logarithmes des rapports $\frac{a}{b}, \frac{c}{d}$, représentoient les intervalles des sons. Mais

on n'a pas prétendu sans doute, que cette conclusion fût autre chose qu'une supposition purement arbitraire, les mots *d'intervalle des sons, d'égalité* ou de *différence des intervalles*, ne sont que des manières de parler abrégées, aux quelles il ne faut pas attribuer plus d'étendue qu'elles n'en ont. Les sons ne sont que des sensations, & par conséquent n'ont réellement aucun rapport entr'eux; on ne peut pas comparer les sons plus que les couleurs, il ne faut qu'un peu d'attention pour le sentir; de plus, quand ils auroient entr'eux quelque rapport, ce seroit fort improprement qu'on représenteroit ce rapport par des logarithmes, comme je l'ay fait voir dans un autre Ecrit, où j'ay examiné si les logarithmes sont réellement la mesure des rapports.

Mémoires de 1749 pag. 372 lig. 6, au lieu de 1741 liff. 1748.

* * * * *

ADDI-

A D D I T I O N S

AUX RECHERCHES SUR LE CALCUL INTEGRAL.

PAR M. D'ALEMBERT.

I.

Je commencerai ces additions par faire remarquer à mes Lecteurs une erreur de calcul, qui s'est glissée dans l'art. IX. de mon Mémoire sur le calcul integral, Vol. de 1748. au lieu de la quantité

21 Juin
1752.

positive $+ d l \int \frac{du \sqrt{u}}{2\sqrt{k+lu+mu^2+nu^3}}$ pag. 258. lig. 12,

il faut lire la même quantité avec le signe $-$; d'où l'on tirera

$$\int \frac{du \sqrt{u}}{\sqrt{k+lu+mu^2+nu^3}} = \frac{\Phi}{o}; \text{ ainsi } \Phi \text{ est } = o, \text{ \& l'on ne peut}$$

tirer de notre calcul la valeur de $\int \frac{du \sqrt{u}}{\sqrt{(k+lu+mu^2+nu^3)}}$. Il

reste donc encore incertain si cette integrale dépend de la rectification seule des sections coniques, dans le cas ou $4ln = mm$; au reste cette proposition ne tombant que sur un cas particulier, & très limité, n'influe en rien sur les methodes générales qui se trouvent dans mon Mémoire. Elle n'influe non plus en rien, comme on pourroit se l'imaginer, sur la methode singulière de l'art. XIX. pour prouver la proposition qui fait le sujet de cet article. En effet tout l'artifice de la démonstration se réduit aux deux propositions suivantes :

1°. $\frac{du}{u\sqrt{\Phi+\frac{u}{m}} \sqrt{\alpha+\beta u+uu}}$ dépend de la rectification des se-

ctions coniques, & de l'intégration de $\frac{dx}{a+bx+cx^2 \cdot e+fx+gxx^2}$,
 $a+bx+cx^2$ ayant ses racines réelles, pourvu que a, b, c, e, f, g ,
 soient tels que le coefficient de $\frac{du}{\sqrt{\Phi+\frac{u}{m}} \sqrt{\alpha+\beta u+uu}}$ ne soit
 pas = 0.

2°. En faisant $\frac{\Phi+\frac{u}{m}}{A+Bu-uu} = \frac{1}{Bz+N}$,

mais en général $\frac{1}{Mz+N}$, M & N étant des nombres quelconques,

on pourra réduire l'intégration de $\frac{du}{u\sqrt{\Phi+\frac{u}{m}} \sqrt{A+Bu-uu}}$ à celle

de la quantité $\frac{dz}{z\sqrt{K+Lz} \sqrt{Q+Pz+zz}}$, Q étant positif, & dans

laquelle les coefficients Q, P, K, L dépendent de M & de N, qu'on
 peut supposer telles qu'on veut, pourvu que Q soit positif. Donc
 l'intégration de cette dernière quantité peut se réduire à celle d'une

différentielle $\frac{dx}{(a+bx+cx^2)^{\frac{1}{2}} \cdot (e+fx+gxx^2)^{\frac{1}{2}}}$, dans laquelle

$a+bx+cx^2$ aura ses racines réelles. Il faut seulement éviter
 qu'il n'y ait entre les coefficients a, b, c, e, f, g , une certaine équation : or dans ce cas-cy on est toujours le maître d'empêcher que
 cette équation n'ait lieu ; puisque les coefficients a, b, c &c. dépendent de Q, P, K, L &c. & ceux-cy de M & de N qu'on peut prendre à volonté. Donc &c.

DE

II.
DE LA QUADRATURE DES COURBES, DONT LES
ÉQUATIONS ONT TROIS OU QUATRE TERMES.

Quoyque cette matière ait déjà été traitée par plusieurs savans Géometres, entr'autres par Mrs. *Newton*, *Craig*, & *Herman*, je crois qu'elle peut l'être encore d'une manière plus simple & plus générale.

Soit $Ay^\lambda + By^\mu x^\sigma + Cx^\tau = 0$ une équation à 3 termes & soit proposé de trouver l'aire $\int y dx$ de la courbe à laquelle appartient cette équation. On supposera $y = x^r u$, r étant un coefficient constant indéterminé, & u une variable indéterminée, & l'on aura la transformée $Ax^{r\lambda - \tau} u^\lambda + Bx^{r\mu + \sigma - \tau} u^\mu + C = 0$. Si on peut tirer de cette équation la valeur de x en u , il est clair qu'on pourra avoir la valeur de $y dx$ en u & du ; car $y dx = x^r u dx$. Or on peut tirer de l'équation précédente la valeur de x en u dans tous les cas suivans. 1°. si $r\lambda - \tau = 0$. 2°. si $r\mu + \sigma - \tau = 0$. 3°. si $r\lambda - \tau = r\mu + \sigma - \tau$. 4°. si $r\lambda - \tau = 2(r\mu + \sigma - \tau)$. 5°. si $r\lambda - \tau = \frac{1}{2}(r\mu + \sigma - \tau)$. Dans chacun de ces differens cas on aura la valeur de l'indéterminée r . Ainsi on peut toujours reduire la quadrature d'une courbe dont l'équation a trois termes, à l'intégration d'une quantité $x^r u dx$, dans laquelle on aura la valeur de x en u .

Pour favoir maintenant en quels cas la courbe sera quarrable, il faudra se rappeler les Théoremes suivans.

1°. $u^m du (a + bu^n)^p$ est intégrable, si p est un nombre positif, m & n étant quelconques; à moins que $\frac{m+1}{-n}$ ne soit un nombre positif $=$ ou $< p$, au quel cas un des termes s'intégrera par logarithmes.

2°. La même différentielle s'intègre encore si $\frac{m+1}{n}$ est égal à un nombre entier positif, à moins que p ne fut un nombre entier négatif = ou $< \frac{-m-1}{n}$, auquel cas on intégrera par logarithmes.

3°. La même différentielle s'intègre si $\frac{m+1}{-n} - p$ est égal à un nombre entier positif, à moins que $-p-1$ ne soit un nombre entier positif.

Pour découvrir les cas où la courbe peut se quarrer par la quadrature des sections coniques, il faut de même se rappeler.

1°. Que $u^m du (a + bu^n)^p$ est réductible à une différentielle rationnelle, si p est un nombre entier quelconque négatif, m & n étant d'ailleurs tout ce qu'on voudra. Mém. 1746. p. 196. art. XII. N°. 1.

2°. Qu'il en est de même si $\frac{m+1}{n}$ ou si $\frac{m+1}{-n} - p$ sont des nombres entiers négatifs : c'est de quoi on se convaincra facilement, en faisant dans le premier cas $u^n = z$ & $a + bz = r$; ou bien $u = \frac{1}{z}$; $x^n = r$ & $ax + b = r$.

3°. Si on fait $u^n = r$, on trouvera encore que la proposée est réductible à une différentielle rationnelle, si $p = \frac{q}{2}$ & $\frac{m+1}{n} - 1 = \frac{r}{2}$, q & r étant des nombres impairs positifs ou négatifs.

4°. La même chose aura lieu, si $p = \frac{q}{2}$ & $\frac{m+1}{-n} - p - 1 = \frac{r}{2}$.

Pour trouver de même les cas où la quadrature de la courbe proposée se réduit à la rectification des sections coniques, il n'y a qu'à

qu'à supposer $u^n = t^2$, ou t^3 , ou t^4 & comparer ensuite la transformée aux différentes formules que j'ay données dans les Mém. de 1746. & 1748.

Soit maintenant $Ay^\lambda + By^\mu x^\sigma + Cx^\rho y^\theta + Dx^\tau = 0$ une équation à 4 termes, & soit fait $y = x^r u$; on aura la transformée $Ax^{r\lambda - \tau} u^\lambda + Bx^{r\mu + \sigma - \tau} u^\mu + Cx^{\theta r + \rho - \tau} u^\theta + D = 0$. Or on peut tirer de cette équation la valeur de x en u dans tous les cas suivans.

- 1°. si $r\lambda - \tau = 0$ & $r\mu + \sigma - \tau = 0$.
- 2°. si $r\lambda - \tau = 0$ & $\theta r + \rho - \tau = 0$.
- 3°. si $r\mu + \sigma - \tau = 0$ & $\theta r + \rho - \tau = 0$.
- 4°. si $r\lambda - \tau = 0$ & $r\mu + \sigma - \tau = \theta r + \rho - \tau$
- 5°. si $r\mu + \sigma - \tau = 0$ & $r\lambda - \tau = \theta r + \rho - \tau$
- 6°. si $\theta r + \rho - \tau = 0$ & $r\lambda - \tau = r\mu + \sigma - \tau$
- 7°. si $r\lambda - \tau = 0$ & $r\mu + \sigma - \tau = 2(\theta r + \rho - \tau)$
- 8°. si $r\lambda - \tau = 0$ & $r\mu + \sigma - \tau = \frac{1}{2}(\theta r + \rho - \tau)$
- 9°. si $r\mu + \sigma - \tau = 0$ & $r\lambda - \tau = 2(\theta r + \rho - \tau)$
- 10°. si $r\mu + \sigma - \tau = 0$ & $r\lambda - \tau = \frac{1}{2}(\theta r + \rho - \tau)$
- 11°. si $\theta r + \rho - \tau = 0$ & $r\lambda - \tau = 2(r\mu + \sigma - \tau)$
- 12°. si $\theta r + \rho - \tau = 0$ & $r\lambda - \tau = \frac{1}{2}(r\mu + \sigma - \tau)$
- 13°. si $r\lambda - \tau = r\mu + \sigma - \tau$ & $r\lambda - \tau = 2(\theta r + \rho - \tau)$
- 14°. si $r\lambda - \tau = r\mu + \sigma - \tau$ & $r\lambda - \tau = \frac{1}{2}(\theta r + \rho - \tau)$
- 15°. si $r\lambda - \tau = \theta r + \rho - \tau$ & $r\lambda - \tau = 2(r\mu + \sigma - \tau)$
- 16°. si $r\lambda - \tau = \theta r + \rho - \tau$ & $r\lambda - \tau = \frac{1}{2}(r\mu + \sigma - \tau)$
- 17°. si $r\mu + \sigma - \tau = \theta r + \rho - \tau$ & $r\mu + \sigma - \tau = 2(r\lambda - \tau)$
- 18°. si $r\mu + \sigma - \tau = \theta r + \rho - \tau$ & $r\mu + \sigma - \tau = \frac{1}{2}(r\lambda - \tau)$

Ces différentes conditions donneront deux valeurs de r , qui étant comparées, il en résultera une équation entre les exposans μ, λ, σ &c. de sorte qu'on ne peut réduire que dans certains cas la quadrature de la courbe à l'intégration d'une différentielle $x^r \mu dx$ dans laquelle x soit donnée en z .

On pourra découvrir encore dans ce cas-cy, comme dans le cas des équations à trois termes, les courbes qui seront quarrables; ou absolument, ou par la quadrature des sections coniques, ou par leur rectification; mais le calcul en sera plus pénible.

III. DE L'INTEGRATION DES EQUATIONS DIFFERENTIELLES DU PREMIER ORDRE A DEUX VARIABLES.

Dans les Mém. de 1748, j'ay donné des méthodes pour intégrer certaines équations différentielles à deux variables x, y ; ces méthodes ont principalement pour objet les cas où $\frac{dx}{dy}$ se trouve élevé à différentes puissances; de manière qu'il soit difficile de tirer la valeur de $\frac{dx}{dy}$ en x & en y . Par exemple dans le cas de $\frac{x}{y} = \Phi \frac{dx}{dy}$ ou $\frac{x}{y} = \Phi z$, qui est celui des équations homogenes, il pourroit être souvent très difficile de tirer la valeur de $\frac{dx}{dy}$ en $\frac{x}{y}$, pour réduire ces équations à la methode de Mr. *Bernoulli*. Celle que j'ay donné dispense de prendre cette peine, & apprend en général à intégrer toute équation $x = y \Phi z$, Φz étant une fonction quelconque de z , même qui renferme des signes f .

Mais cette methode même paroît d'abord assez limitée, en ce qu'elle suppose qu'on ait la valeur de $\frac{x}{y}$ exprimée en z . Pour résoudre

foudre dont plus généralement encore le cas des équations homogènes, supposons qu'on fasse $\frac{dx}{dy} = z$ & $x = yk$; l'équation proposée se changera en une équation algébrique quelconque entre y & k . Ayant construit la courbe dont cette équation est le lieu, on aura pour chaque z la correspondante k ; & pour chaque k la correspondante z . Or puisque $x = yk$ & $dx = z dy$; donc $z dy = y dk + k dy$, & $\frac{dy}{y} = \frac{dk}{z-k}$, donc on aura la valeur de y , en construisant & en quarrant la courbe dont les abscisses sont k & les ordonnées $\frac{1}{z-k}$.

IV. On peut de même intégrer toutes les équations dans lesquelles en faisant $y^p z^q = k$ on a une équation entre x & k . Car on construira d'abord l'équation entre x & k ; ensuite on remarquera que $y^q z = k^{\frac{1}{q}}$ ou $dx \cdot k^{-\frac{1}{q}} = dy \cdot y^{-\frac{p}{q}}$; donc comme l'on a la valeur de k pour chaque x , on aura pour chaque x la valeur de y .

V. Soit proposé de trouver les conditions d'intégrabilité de l'équation

$$dx + \frac{f x dy}{y} = \frac{y^k x^r dy \Delta \frac{x}{y^n} + y^s x^t dx \Xi \frac{x}{y^n}}{y^m x^p \Phi \frac{x}{y^n} + y^q x^h \Gamma \frac{x}{y^n}}$$

soit $x = y^n u$, & faisant $n = -f$, on aura l'équation suivante

$$y^f du = \frac{y^{k-fr} dy \Delta u \cdot u^r + y^{-f+t-fr} u^s \Xi u \cdot du - f y^{-f+t-fr-1} u^{s+1} dy \Xi u}{y^{m-pf} u^p \Phi u + y^{q-hf} u^h \Gamma u}$$

or cette équation sera intégrable, toutes les fois qu'elle pourra se réduire à cette forme $V y^\lambda dy + V' y^{\lambda+1} du + V'' y^\mu du = 0$;

V, V', & V'' étant des fonctions de u ; ce qui arrivera dans differens cas dont l'enumeration est facile. Il est visible au reste que l'équa-

tion $dx - \frac{xdy}{y} = \frac{dy \Delta \frac{x}{y}}{\Phi \frac{x}{y} + y^p \Gamma \frac{x}{y}}$ n'est qu'un cas particulier de ce problème. Voyez Mém. 1748. pag. 281.

VI. Jusqu'à présent les Géometres ont cherché les cas d'intégrabilité des équations à trois & quatre termes, en déterminant les cas où ces équations peuvent être réduites à l'homogénéité : mais en ces cas les conditions d'intégrabilité ne tombent que sur les exposans : on en auroit trouvé davantage si on eut fait aussi tomber les conditions sur les coefficients. Soit, par exemple, $xdy + gydx + ax^n dx + by^n dy = 0$, & soit fait $x = y^r u$, on aura $y^r u dy + gy(r y^{r-1} dy \cdot u + y^r du) + ay^r u^n (r y^{r-1} u dy + y^r du) + by^n dy = 0$; d'où l'on voit que l'équation est intégrable si $gr + 1 = 0$, & si $rn + r - 1 = n$; c'est à dire si $g = -1$. En général soit $ax^n dx + by^n dy + (xdy - ydx) \left(\frac{p}{q} + \frac{\pi}{\omega} \right) = 0$, p & q étant des fonctions homogènes de x & de y , mais de différentes dimensions, si l'on veut, & π, ω , étant aussi des fonctions homogènes, dont la différence des dimensions soit $n - 1$, on aura en faisant $x = yz$, la transformée $ay^n z^n (y dz + z dy) + by^n dy - yy dz \cdot (y^k \Delta z + y^{n-1} \Phi z) = 0$, équation intégrable. Il en est de même d'un grand nombre d'autres cas, mais je laisse ces recherches à suivre à d'autres.

VII.

VII.
 SUR L'INTEGRATION DE L'EQUATION.

$$d^n y + a d^{n-1} y dx + b d^{n-2} y dx^2 \dots + X dx^n = 0.$$

Dans les Mémoires de 1748. p. 289 art. LIII ; j'ay donné une methode générale pour construire ces fortes d'équations. M. *Euler* dans le Vol. VII. des *Miscellanea Berolinensia*, a aussi donné une methode pour construire ces mêmes équations dans le cas où $X = 0$;

cette methode consiste à supposer $y = A e^{f x}$, à résoudre ensuite l'équation $f^n + a f^{n-1} + b f^{n-2} \dots \&c. = 0$, puis supposant que f, g, h , soient les racines de cette équation, on fera $y = A e^{f x} + B e^{g x} + D e^{h x} \&c.$ A, B, D étant des coefficients tout à fait arbitraires.

Si d'un côté cette methode est plus simple que celle qui résulte de ma solution générale, de l'autre on ne voit pas clairement, ce me semble, que l'intégrale donnée par M. *Euler* renferme toutes les intégrales possibles de l'équation proposée, car s'il est évident qu'en faisant $y = A e^{f x}$ l'intégration réussira, il n'est pas aussi évident qu'elle ne réussira que dans ces cas-là.

Mais en rapprochant de ma solution celle de M. *Euler*, on peut s'assurer que celle-cy est générale. En effet il est facile de reconnoître par ma solution, qui donne la valeur générale de y , que y doit en effet être exprimé par un certain nombre de termes $A e^{f x} + B e^{g x} \&c.$ Car dans le cas, pas exemple, où l'équation différentielle est du 3^e. degré, ma solution donne $M y + N x + R z = K u$; $M' y + N' x + R' z = K' u'$; $M'' y + N'' x + R'' z = K'' u''$; & de plus $du + p u dx = 0$, $du' + p' u' dx = 0$, $du'' + p'' u'' dx = 0$. donc &c.

Lorsque, dans la solution de M. Euler, & dans la nôtre, on trouve les valeurs de f égales, par exemple lorsque $f = g$, alors on écrira ainsi la valeur de y ; $y = A c^{f x + a x} + B c^{f x + \rho x}$, a & ρ étant des quantités infiniment petites, donc $y = (A + B) c^{f x} + (A a x + B \rho x) c^{f x} = (l + m x) c^{f x}$, l & m étant des coefficients quelconques. Comme il n'y a dans l'équation $y = A c^{f x + a x} + B c^{f x + \rho x}$, que deux coefficients A , B , & deux quantités infiniment petites a , ρ , absolument arbitraires, il n'est pas nécessaire de pousser l'expression de $c^{f x + a x}$ & celle de $c^{f x + \rho x}$ jusqu'à plus de deux termes $c^{f x} + a x c^{f x}$, & $c^{f x} + \rho x c^{f x}$.

Si f a 3 valeurs égales, comme il y a pour lors trois coefficients A , B , D , on supposera $y = A c^{f x + a x} + B c^{f x + \rho x} + D c^{f x + \sigma x}$ & au lieu de $c^{f x + a x}$, on écrira la valeur approchée $c^{f x} + a x c^{f x} + \frac{1}{2} a a x x c^{f x}$; & ainsi des autres, en poussant jusqu'à trois termes, ce qui donnera $y = (l + m x + n x x) c^{f x}$.

Quand une des valeurs de f est $= 0$, alors c'est une marque qu'il se trouve quelque terme tout constant dans l'expression de y : car si $f = 0$, on a $c^{f x} = c^0 = 1$. En effet, soit par exemple $d^3 y + a d d y d x + b d y d x^2 = 0$, on aura une équation du 3^e degré $f^3 + a f f + b f = 0$; donc $y = A c^{f x} + B c^{g x} + D$; ce qui se trouvera encore d'une autre manière en faisant $d y = z d x$; &

$$z = A' c$$

$z = A' c^{f^x}$; car alors on aura $y = f z dx + D$, & $z = A' c^{f^x} + B' c^{g^x}$.

Quand f a plusieurs valeurs égales à zero, on les représentera par c^{a^x} , c^{b^x} , c^{c^x} , ρ , α , & σ étant des quantités infiniment petites; s'il y a 3 valeurs, égales à zero, on écrira $1 + \alpha x + \frac{1}{2} \alpha \alpha x x$, au lieu de c^{a^x} & ainsi des autres; de sorte que s'il y a, par exemple, 5 valeurs de f , deux réelles, & trois égales à zero, on aura $y = A c^{f^x} + B c^{g^x} + l + m x + n x x$: on peut le trouver autrement par cet exemple. Soit $d^5 y + a d^4 y dx + b d^3 y dx^2 = 0$, on aura $f^5 + a f^4 + b f^3 = 0$; donc $y = A c^{f^x} + B c^{g^x} + l + m x + n x x$; or faisant $dy = z dx$, $dz = q dx$, $dq = r dx$, on aura $d d r + a d r dx + b r dx^2 = 0$, en supposant $r = A' c^{f^x}$, on trouvera $r = A' c^{f^x} + B' c^{g^x}$; $q = f r dx + E$; $z = f q dx + H$; $y = f z dx + L$; donc $y = A c^{f^x} + B c^{g^x} + l + m x + n x x$.

Si les racines sont imaginaires, par exemple, si $f = m + n \sqrt{-1}$ on aura $y = c^{m x} \cdot (A c^{n x \sqrt{-1}} + B c^{-n x \sqrt{-1}})$; & cette quantité deviendra réelle, si on le juge à propos, en supposant A & B imaginaires & de différens signes; dans le premier cas on aura $y = c^{m x} \cdot L \cos n x$; dans le second on aura $y = c^{m x} \cdot G \sin n x$. donc en général $y = c^{m x} \cdot (L \cos n x + G \sin n x) = H c^{m x} \cdot [\sin (n x + R)]$.

Lorsque le terme $X dx^n$ se trouve dans l'équation, le problème se réduit par ma méthode à l'intégration de l'équation $du + \rho u dx + \mathcal{E} X dx = 0$, ρ & \mathcal{E} étant des constantes; ainsi il faudra prendre $y = A e^{fx} + B e^{gx} + D e^{hx}$ &c. $+ E e^{fx} \int e^{-fx} X dx + F e^{gx} \int e^{-gx} X dx + G e^{hx} \int e^{-hx} X dx$ &c. après avoir fait la substitution, on égalera à zéro les coefficients de tous les termes analogues, & on aura la valeur complète de y .

Pour faire ce calcul plus aisément, on remarquera qu'en général si on suppose $E e^{fx} \int e^{-fx} X dx = R$, on aura $dR = E X dx + E f dx \cdot R$; par conséquent $ddR = E dX dx + E f dx \cdot (E X dx + E f R dx)$; & ainsi de suite.

S'il y a des racines égales, par exemple, si $f = g$, alors au lieu des deux termes $E e^{fx} \int e^{-fx} X dx + F e^{gx} \int e^{-gx} X dx$; il faut écrire $E e^{fx} \int e^{-fx} X dx + G x e^{fx} \int e^{-fx} X dx - G e^{fx} \int x e^{-fx} X dx$; c'est de quoi on se convaincra aisément, en écrivant $e^{fx} + ax = e^{fx} + ax e^{fx}$ au lieu de e^{fx} , & $e^{fx} + \rho x e^{fx}$ au lieu de e^{gx} .

S'il y a plusieurs racines égales à zéro, par exemple si $f = 0$, $g = 0$, alors il faudra écrire $E f X dx + G x f X dx - G f X x dx$; on voit aisément le procédé qu'il faudroit suivre s'il y avoit plus de deux racines égales, ou plus de deux racines égales à zéro.

J'ay fait voir à la fin de mon Mémoire sur les cordes vibrantes (art. XLVII.) comment ma méthode générale pouvoit s'abrégé dans certains cas. Par exemple, si on a $a d^4 y + A y dx^4 + X dx^4 = 0$. il ne sera pas nécessaire d'employer quatre équations du premier degré, mais

mais seulement deux du second, qui se réduiront à une, & celle-cy à deux du premier. De même l'équation $d^8 y + A d^4 y dx^4 + B y dx^8 + X dx^8 = s$, se réduira à deux du quatrième, qui se réduiront à une; celle-cy à deux du second, qui se réduiront aussi à une; & enfin celle-cy à deux du premier.

Mais il est encore plus important de remarquer que toutes les équations dont j'ay traité dans les Mémoires de 1748. depuis l'art. XLII. jusqu'à la fin, peuvent s'intégrer en donnant aux variables qu'elles renferment, une forme convenable, toujours facile à trouver par ma méthode. Soit, par exemple, proposé d'intégrer

$$dx + a dy + T(cx + ey) dt + \theta dt = 0$$

$$dy + b dx + T(fx + gy) dt + \epsilon dt = 0$$

(voyez Mémoires 1748. p. 285 & 286 art. XLV. & XLVI;) on supposera

$$x = A c^{\int \int T dt} + B e^{\int \int T dt} + e^{\int \int T dt} \int e^{-\int \int T dt} \cdot (E\theta + H\epsilon) dt \\ + e^{\int \int T dt} \int e^{-\int \int T dt} \cdot (L\theta + M\epsilon) dt; \quad y = A' c^{\int \int T dt} + B' e^{\int \int T dt} \\ + e^{\int \int T dt} \int e^{-\int \int T dt} \cdot (E'\theta + H'\epsilon) dt + e^{\int \int T dt} \int e^{-\int \int T dt} \cdot (L'\theta + M'\epsilon) dt; \quad \& \text{ainsi des autres.}$$

$$\text{De même si on a } \begin{aligned} dx + (ax + by + cz) dt &= 0 \\ dy + (ex + fy + gz) dt &= 0 \\ dz + (hx + my + nz) dt &= 0 \end{aligned}$$

on supposera $x = A c^{\int T dt} + B e^{\int T dt} + H c^{\int T dt}$; $y = A' c^{\int T dt} + B' e^{\int T dt} + H' c^{\int T dt}$; $z = A'' c^{\int T dt} + B'' e^{\int T dt} + H'' c^{\int T dt}$; & ainsi des autres cas plus compliqués. En voilà, ce me semble, assez pour faire connoître

ere & pratiquer la methode, que je laisse à d'autres à détailler. Il suffit d'observer en général que la forme qu'on donnera aux valeurs indéterminées de x & de y , dépend de deux choses: 1^o. de la forme de la valeur de u dans l'équation finale; 2^o. du nombre d'équations du premier degré auxquels le problème se réduira, ou, ce qui est la même chose, du nombre des valeurs de u , u' , u'' &c. toutes représentées par des équations finales, semblables, & de differens coefficients.

VIII. Soit l'équation différentielle du second degré $ddu + \xi dudx + uXdxx + \zeta dx = 0$, ξ , X & ζ étant des fonctions de x ; on propose de réduire cette équation à une du premier degré.

On fera $du + \iota Q dx = 0$, ι & Q étant deux indéterminées; & substituant pour du la valeur, puis divisant par Q , on aura $d\iota + \frac{\iota dQ dx}{Q dx} + \xi \iota dx - \frac{uXdxx}{Q} - \frac{\zeta dx}{Q} = 0$; ensuite ajoutant

ensemble les deux équations, on aura $du + d\iota + dx (\iota Q + \frac{\iota dQ}{Q dx} + \xi \iota - \frac{uX}{Q}) - \frac{\zeta dx}{Q} = 0$. Or cette équation seroit intégrable,

si elle pouvoit se réduire à la forme $du + d\iota + dx (u + \iota)P - \frac{\zeta dx}{Q} = 0$

P & Q étant des fonctions de x . Dans cette hypothese on auroit une valeur de $u + \iota$ en x , & la valeur de u qui en résulte étant substituée dans $du + \iota Q dx = 0$, on auroit une équation intégrable, d'où l'on tireroit la valeur de ι , & par conséquent celle de u . Or

pour que $\iota Q + \frac{\iota dQ}{Q dx} + \xi \iota - \frac{uX}{Q}$ soit $= (u + \iota)P$. il faut

que $-\frac{X}{Q} = \xi + P + \frac{dQ}{Q dx}$; d'où l'on tire $X dx + \xi Q dx$

+ $QQ dx + dQ = 0$. Donc toutes les fois qu'on pourra intégrer cette équation, on pourra intégrer la proposée.

CO.

COROLL. I.

Donc si l'équation proposée est telle, qu'en faisant $\zeta = 0$, elle soit intégrable, elle le sera aussi dans les cas où ζ sera une fonction quelconque, car soit $\zeta = 0$, & supposons suivant la méthode donnée par M. Euler Tom. III. des Mémoires de Petersbourg, $u = \int y dx$, on trouvera $X dx + \xi y dx + yy dx + dy = 0$, équation intégrable puisque l'on a (hyp) la valeur de u en x & que $y = \frac{du}{u dx}$. Or cette équation est absolument la même que $X dx + \xi Q dx + QQ dx + dQ = 0$. Donc &c.

REMARQUE I.

Si la quantité ξ qui multiplie du dans l'équation, contient un terme de cette forme $\frac{A}{x}$; on pourra toujours le faire disparaître, excepté dans le cas où A sera $= -1$. Car soit divisée l'équation par dx , & soit mis le premier terme sous cette forme $d\left(\frac{du}{dx}\right)$, afin de faire varier tout ce qu'on voudra, on aura donc au lieu de $ddu + \frac{A du dx}{x}$ les termes $d\left(\frac{du}{dx}\right) + \frac{A du}{x} = \frac{ddu}{dx} - \frac{du ddx}{dx^2} + \frac{A du}{x}$; qui multipliés par dx avec les autres termes de l'équation, donneront $ddu - \frac{ddx \cdot du}{dx} + \frac{A du \cdot dx}{x}$. Or soit $x = fz^k$, & soit pris dz constant, on aura $dx = f k z^{k-1} dz$, & $ddx = f k (k-1) z^{k-2} dz^2$, donc les trois termes cy-dessus deviendront $ddu + du(1-k+kA) \frac{dz}{z}$; & le second terme s'évanouira en faisant $k = -\frac{1}{A-1}$: ainsi cette transformation pourra avoir lieu toutes les fois que A ne sera pas $= 1$.

COROLL.

COROLL. II.

Donc en général, si on a $d d u + \frac{A d u d x}{x} + u B x^m d x^2 + \xi d x^2 = 0$; cette différentielle se réduira à l'équation $d d u + u R x^p d x^2 + \zeta d x^2 = 0$, excepté dans le cas de $A = 1$; & l'intégration dépendra de l'équation de *Riccati* $R z^p d z + Q Q d z + d Q = 0$, qu'on scait être intégrable dans differens cas.

COROLL. III.

Si $A = 1$; l'intégration se réduira à celle de $B x^m d x + Q x^{-1} d x + Q Q d x + d Q = 0$; or faisant $Q = r x^{-1}$, on trouve que cette équation est intégrable si $m = -2$.

COROLL. IV.

Dans la même supposition on trouve que l'équation est encore intégrable & réductible à celle de *Riccati*, si $\frac{m+2}{0}$ est $= -\frac{4n}{2n+1}$, n exprimant un nombre entier positif; ce qui ne donne aucune nouvelle condition réelle; en effet on peut considérer qu'en général, si $Q = r x^{-1}$, on aura $B x^{m+1} d x + \frac{r^2 d x}{x} + d r = 0$; équation qui n'est intégrable que dans le cas où $m = -2$.

COROLL. V.

Soit $X = A x^m$ & $\xi = B x^n$; on trouvera en faisant $Q = p x^r + f x^s z^t$, les conditions d'intégrabilité de l'équation $A x^m d x + B x^n Q d x + Q Q d x + d Q = 0$; la transformée sera intégrable toutes les fois qu'elle se réduira à une équation de cette forme $X z^{t-1} d z + X' z^t d x + z^{2t} X'' d x = 0$, X, X', X'' étant des puissances ou des

des fonctions de x la même transformée sera encore intégrable, lorsqu'elle tombera dans les cas intégrables de l'équation de *Riccati*. Je me contente d'indiquer tout cela, parce que cette matière a déjà été traitée dans le premier Vol. des Mémoires de Petersbourg, & j'ajoute seulement que, si $X = Ax^m + \frac{I}{x}$, on auroit une transformée qui ne seroit pas plus compliquée, & dont on trouveroit de même les cas d'intégrabilité.

COROLL. VI.

Soit encore $\xi = 0$ & $X = Ax^m + Bx^n$, on trouvera en faisant la même transformation que cy-dessus, les conditions d'intégrabilité de l'équation $Ax^m dx + Bx^n dx + QQ dx + dQ = 0$.

COROLL. VII.

M. *Euler* a donné dans le To. X. des Mém. de Petersbourg une méthode pour intégrer en certains cas l'équation différentielle $(a + bx^n)x^2 ddu + (c + fx^n)x dx du + (g + hx^n)u dx^2 = 0$. On pourra donc dans les mêmes cas intégrer cette équation, augmentée d'un terme quelconque ζdx , ζ étant une fonction quelconque de x .

REMARQUE II.

Dans mon traité de Dynamique, imprimé il y a dix ans, p. 165 j'ay avancé trop généralement que l'équation $ddq = Nq dt^2 \Psi t + dt^2 \Gamma t$, dans laquelle N est une constante & $\Psi t, \Gamma t$, des fonctions quelconques de t , pouvoit toujours s'intégrer. L'intégration n'est possible, au moins par les méthodes jusqu'ici connues, que dans les cas où l'équation $dy + yy dt = N dt \Psi t$ peut s'intégrer, Γt étant d'ailleurs une fonction quelconque de t .

REMARQUE III.

Il semble d'abord qu'on pourroit rendre la solution fondamentale un peu plus générale, en faisant $du - Et Q dx = 0$, & en multipliant

pliant la seconde équation par un coefficient indéterminé y , ce qui donneroit, au lieu de $Xdx + Q\xi dx + Q^2 dx + dQ = 0$, l'équation $Xdx - \frac{EQ\xi dx}{y} + \frac{E^2Q^2 dx}{y^2} - EdQ = 0$; mais il est visible que ces deux équations reviennent à la même, en mettant dans la seconde Q pour $-\frac{EQ}{y}$; & en général toute équation $X'dx + \xi'udx + X''u^2 dx + du = 0$, se changera en $Xdx + \xi y dx + yy dx + dy$, en faisant $X''u = y$; on peut même, en supposant $u = yr$ & $\frac{dr}{r} + \xi dx = 0$, changer l'équation en celle-cy $\frac{Xdx}{r} + X''y^2 r dx + dy = 0$, qui dans certains cas pourroit être plus commode. Donc, puisque l'équation $ddu + \frac{du dx}{x} + uX dx^2 + \zeta dx^2 = 0$ se réduit à $Xdx + Qx^{-1} dx + QQ dx + dQ = 0$, il s'enfuit qu'en faisant $Q = yx^{-1}$, elle se réduira à l'équation $xX dx + yy \frac{dx}{x} + dy = 0$.

REMARQUE IV.

Je ne doute point que la methode que j'ay donnée pour intégrer dans certains cas l'équation $ddu + \xi du dx + uX dx^2 + \zeta dx^2 = 0$, ne soit applicable à d'autres cas; mais je pourrai continuer ces recherches dans une autre occasion. Soit, par exemple,

$$d^3u + \xi ddu dx + Xdu dx^2 + u\zeta dx^3 + \chi dx^3 = 0.$$

En faisant $ddu + Q du dx + rN dx^2 = 0$, on trouvera que l'équation est réductible à une du second degré, si $N = \chi + QQ - \frac{dQ}{dx} - \xi$ & $\zeta + NQ - \frac{dN}{dx} - \xi N = 0$: or substituant dans la

seconde équation la valeur de N tirée de la première, on aura une équation différentielle du second degré dont Q fera l'inconnüe, qu'il faudra déterminer en x , donc l'intégration de l'équation $d^3u + \xi ddu dx + Xdu dx^2 + u\zeta dx^3 + \chi dx^3 = 0$ se réduit toujours à l'intégration d'une équation du second degré.

SECOND



SECOND MÉMOIRE,

SUR LA DÉTERMINATION DE LA PARALLAXE
DE LA LUNE ET DE LA COURBÛRE DU MÉRIDIEN, CONTENANT
LES OBSERVATIONS FAITES DEPUIS LA FIN D'AVRIL JUSQU'AU
COMMENCEMENT DE SEPTEMBRE, 1752.

PAR M. DE LALANDE.

Lorsque j'ai eù l'honneur d'entretenir l'Académie dans un premier Mémoire de l'utilité de l'entreprise formée pour la découverte de la Parallaxe, je rapportai les Observations qui avoient été faites en conséquence, & qui renfermoient un espace de cinq mois; il me reste, Messieurs, à vous parler de celles qui m'ont réussi depuis ce tems-là jusqu'à présent; elles ont toutes été faites depuis l'équinoxe du Printems, c'est à dire dans un tems où la Lune a une déclinaison méridionale, toutes les fois qu'elle passe de nuit par le Méridien; de là vient que je n'ai pù avoir que très peu d'Observations faites dans le point le plus avantageux, c'est à dire, celuy où la Lune paroissant à même hauteur, soit de Berlin, soit du Cap de Bonne Esperance, donne la plus grande somme des Parallaxes, & les moins affectées de l'erreur des réfractions; au lieu que dans les points qui ont une grande déclinaison méridionale, l'inégalité des réfractions est fort à craindre & rend du moins les hauteurs absolües un peu moins sures, puisqu'on sçait que quelquefois dans un instant elles souffrent des variations de 10". Il y a à la vérité un avantage à observer près des limites de la déclinaison, parce que le changement en étant fort petit, la ré-

duction que l'on est obligé de faire à cause de la différence des Méridiens est moins sujette à erreur; mais il eut été à souhaiter de pouvoir se servir toujours des limites septentrionales.

J'ai crû, Messieurs, qu'en finissant de vous rendre compte du succès de cet ouvrage, je devois achever aussi de mettre un chacun à portée d'apprécier le degré d'exahtitude & de justesse que l'on peut espérer dans le résultat; pour cela il est nécessaire de faire quelques réflexions sur les Observations mêmes; ayant en effet exposé déjà toutes les précautions que l'on a pu prendre pour les rendre exactes, il est bien juste de dire un mot sur les inconvéniens que l'on éprouve nécessairement, ou du moins qu'on ne sauroit entièrement éviter.

Le premier est l'erreur, ou l'inégalité, des divisions qui sont sur le limbe d'un instrument; sur un Quart de cercle de cinq pieds, il est difficile qu'il n'y en ait quelques unes qui montent jusqu'à quinze secondes, ce n'est que l'épaisseur d'une des lignes de la division; celles-là ne sont pas les plus dangereuses, parce qu'avec un peu d'attention on peut les découvrir & en tenir compte; mais celles qui ne feroient que du tiers ou de la moitié, & qui n'iroient qu'à 5'' ou 6'' peuvent facilement échapper à la methode ordinaire, qui consiste à y appliquer un grand compas à verge, après l'avoir porté du centre à la circonférence, pour en déterminer le véritable rayon. Pour faire cette vérification, on place dans une ouverture pratiquée au milieu du cylindre, ou axe du mouvement de l'Alidade, un autre petit cylindre sur lequel est un point très délicat, qui doit être le centre du quart de cercle; l'on voit évidemment qu'une légère différence dans la situation de ce point là, produit la même erreur que l'inégalité des divisions, si elle vient à se trouver dans le sens perpendiculaire à la Lunette. Mr. de la Caille, qui vient d'envoyer ses Observations pour être publiées, n'a encore rien entrepris non plus que moy du côté de l'examen de ces erreurs de son Quart de cercle, parce que lorsqu'il ne s'agit que de comparer la Lune à des étoiles qui ont à peu près la même déclinaison, les erreurs deviennent moins dangereuses.

Une

Une autre source d'erreur, est l'état forcé d'un quart de cercle, ou la flexion de ses parties ; Mr. *Bouguer* a soumis au calcul les cas les plus simples ; mais outre qu'il y en a beaucoup qu'on ne sçauroit calculer, il est assez rare qu'on puisse appliquer le calcul à ceux-même où il pourroit être applicable.

Un Quart de cercle mobile d'un grand poids tend manifestement à devenir moins convexe dans toutes ses parties, lorsqu'il est dirigé vers le 45^e degré, ou seulement dans la partie inférieure lorsqu'il l'est au zenith ou à l'horison ; le Quart de cercle mural que j'ai employé à mes Observations est à peu près dans le même cas, car lorsqu'après avoir été suspendu pendant quelques années, on a voulu y décrire un nouvel arc concentrique à ceux qui y étoient déjà, on a vu qu'il s'écartoit des premiers plus dans certains points que dans d'autres ; on a remarqué aussi que les jointures des différentes parties, qui dans quelques endroits sont absolument insensibles, laissent dans quelques autres, des intervalles, qui, quoique fort petits, indiquent évidemment l'effet de la pesanteur des parties inférieures pour troubler l'équilibre. Enfin, on voit que l'Arc de Nonnius qui en approchant de l'horizon est assez exactement contigu à la division, cesse de l'être & s'écarte en approchant du zenith, de sorte qu'il paroît s'élever d'environ $\frac{1}{2}$ de ligne. Cet effet est contraire à celui qui provient de l'usure, qu'un frottement perpetuel doit causer sur l'axe du centre, ou tout au moins du déplacement & de l'affaissement de cet axe, qui produit des erreurs qui doivent aller en croissant en approchant de l'horison, & qui seroient additives à la distance au zenith observée : aussi l'on a trouvé en Angleterre qu'après un usage de plus de 20 ans l'axe d'une Lunette n'avoit souffert sensiblement aucune altération.

Il peut aussi arriver, sans qu'on s'en apperçoive, que la manière dont le quart de cercle pose sur ses appuis, ou les visées qui le contiennent, le tiennent dans un état forcé ; & j'avoüe qu'en considérant la délicatesse de l'instrument, je n'ai jamais été tranquille à ce sujet ; la

seule méthode qu'on peut employer pour s'en appercevoir, est de baisser des à plombs de chaque point du limbe, pour voir s'ils tombent tous exactement dans une même ligne; mais qui ne voit que cette opération est assez peu susceptible d'exactitude?

Enfin, pour n'omettre rien dans le détail de ce qui peut servir à l'éclaircissement de ceux qui voudront faire usage de ces observations, je dois ajouter qu'il y a une autre circonstance qui jette sur les hauteurs absolües quelque petite incertitude. Le fil d'argent qui est suspendu sur le premier point de la division, & que l'on considère comme immobile & constamment perpendiculaire à l'horison, doit servir à reconnoître les variations en hauteur, à découvrir l'erreur du Quart de cercle, & à faire en conséquence les réductions convenables; pour cela il est nécessaire que sa direction soit déterminée par deux points, avec une égale exactitude; mais le point qui est dans la partie supérieure du Quart de cercle ne pouvant, à cause de la disposition du centre, être placé dans le même plan que le limbe, on est obligé de l'y apporter à la vue, ce qui n'est pas de la dernière exactitude, parce que le moindre écart dans la direction de l'oeil peut causer une erreur dans la situation apparente du fil. On sçait aussi que dans les réductions qui dépendent de ce fil à plomb, mille circonstances peuvent nous induire en erreur; un petit mouvement causé par un vent coulis dont souvent on ne peut pas se préserver, un fil d'araignée qu'on n'apercevra pas, une pellicule sur la surface de l'eau qui y produise de la résistance; & surtout la chaleur & le froid, qui sont cause que tantôt le fil s'écarte considérablement du limbe, & une autre fois y soit trop appuyé, & par conséquent ne soit plus au foyer du microscope où se trouve le point. Je crois que toute personne qui aura une idée de la pratique des Observations, & de leur délicatesse, ne sera point étonnée de voir des hauteurs absolües prises en divers tems de l'année, differer entre elles d'une manière tant soit peu irréguliere; mais on peut être assuré que les distances de la Lune aux étoiles n'en sont que très peu affectées, parce que j'ai toujours pris soin

soin de mettre peu d'intervalle entre les différentes Observations d'un même jour, pour que les variations devinssent plus petites.

Je n'y ai point compris une vingtaine d'Observations de la Lune faites en particulier par Mr. Kier, quoi qu'il ait bien voulu me les communiquer; il en rendra compte luy-même à l'Académie, comme je le fais aujourd'hui de celles qui me sont propres.

Je n'ai pas crû devoir omettre les Observations de Venus, que l'on trouvera icy en assez grand nombre; l'avantage de l'Astronomie qui embrasse également la Théorie de tous les mouvemens célestes a dû m'y engager; puisque, quand la Théorie de la Terre sera enfin parvenue à un degré suffisant de perfection, toutes les observations des planetes, faites même hors des syzygies, feront également propres à nous en faire découvrir exactement les mouvemens & les anomalies.

Les petites étoiles de la sixième grandeur, qui, lorsqu'elles passent fort près de la Lune, enveloppées dans sa lumière, s'observent fort commodément, ne pourroient l'être avec la même exactitude dans toute autre situation, lors qu'on est obligé d'éclairer les fils, de sorte qu'il y en a plusieurs que je n'ai observées qu'une seule fois; mais pour les étoiles de la 3^e ou 4^e grandeur, je les ai toujours observées le plus souvent qu'il m'a été possible.

Par une raison contraire, on ne trouvera que peu d'étoiles observées en plein jour, parce qu'alors elles paroissent trop peu & d'un trop petit diametre, pour qu'on en puisse mesurer la hauteur avec des fils d'argent, tels que ceux dont je suis obligé de me servir.

Dans les Observations suivantes j'ai réduit tout au centre de la Lunette, & au milieu du fil, en supposant sa demi-épaisseur de 3'', ce que je n'avois point fait dans les précédentes; voicy la methode que j'ai employé pour la déterminer. J'ai trouvé par expérience, en joignant exactement ensemble un grand nombre de fils de la même grosseur que ceux dont je me sers, que leur diametre est d'environ la 565^e partie d'un pouce anglois; & comme j'ai trouvé d'un autre côté

coté que l'intervalle que les étoiles situées dans l'Equateur parcourent à travers les fils du reticule, en $51''$, qui répond par conséquent à $12' \frac{3}{4}$, mesuré exactement est de 2, 3 lignes, il s'ensuit que l'épaisseur du fil est $6''$. On peut employer aussi le foyer de l'objectif qui est de 5 pieds 5 pouces, en disant: 65 pouces sont à $\frac{1}{8}$ de ligne comme le rayon est à la tangente d'un angle, qui se trouve encore de six secondes.

Je n'ay point employé la correction des distances au zenith, qu'on appelle ordinairement erreur du Quart de cercle, mais elle est suffisamment déterminée par le retournement. Le six Juin, le Quart de cercle fut déplacé pour être mis au Nord; on le transporta sans ôter la Lunette, de peur que l'erreur qu'il falloit découvrir ne fut changée par le déplacement; cependant il étoit impossible de préparer exactement les supports, & de les fixer dans leur véritable situation, sans que la machine fut mise en place, de sorte qu'il fallut la présenter jusqu'à trois fois, & qu'elle ne resta fixe qu'à la quatrième fois; peut-être ces tentatives, ces essais, y ont-ils causé le même dérangement, qu'eut produit le déplacement de la Lunette, mais ils sont indispensables, lors qu'il s'agit de fixer pour la première fois un instrument si composé.

Le 14 Juin, & le 20, j'observai la distance apparente au zenith de l'étoile α à l'aile de Pégase de $24' 18''$ vers le Nord, mais dans la première situation du Quart de cercle, je l'avois observée le 3, & le 5 Juin $23' 51''$, la différence est $27''$ ainsi l'erreur du Quart de cercle devroit être de $13'' \frac{1}{2}$; en prenant celle du 15 ou celle du 22, l'erreur est 16, $16 \frac{1}{2}$, ou $17''$; en employant celle du 6 Juin, on a $19 \frac{1}{2}$ ou $21''$. Enfin il paroît qu'en prenant $18''$, on satisferoit assez à ces Observations combinées toutes ensemble. Le Quart de cercle ayant été remis ensuite dans sa première situation, une petite étoile de Pégase observée le 22 Juin, & que j'observai encore le 25 me donne $19'' \frac{1}{2}$ aussi bien que α de Pégase; en prenant d'autres Observations on trouve indifféremment $16 \frac{1}{2}$, $17 \frac{1}{2}$, $20 \frac{1}{4}''$, de sorte qu'il semble qu'on

qu'on doive s'arrêter à 19''; ainsi tout rassemblé, il faudra ôter 18'' ou 19'' de toutes les distances au Zenith observées depuis le 25 Novembre, pendant tout le cours de l'année.

Pour ce qui est du Quart de cercle de 2 pieds, avec lequel ont été prises les hauteurs correspondantes du Soleil qui sont rapportées de tems en tems, quoique bon, il est trop petit pour pouvoir servir à aucune détermination bien exacte; j'ay entrepris avec Monsieur *Kies*, de vérifier à l'Horizon, par le renversement, l'angle des hauteurs; nous l'avons trouvé assez exactement de 90°. mais après un grand nombre de tentatives, nous avons reconnu qu'une erreur de 10'' ou 15'' pourroit facilement nous échapper & qu'il ne falloit pas compter avec tel instrument, sur une plus grande précision.

Je terminerai ces réflexions par une espèce d'appréciation ou d'estime, que chaque Observateur devrait toujours joindre à ses propres ouvrages, sauf à ceux qui se chargent d'examiner le résultat & les conséquences, à réformer le jugement que l'auteur en auroit pu porter. Je crois donc que tout examiné, soit du coté de la nature des observations, soit par rapport aux circonstances, soit enfin à raison des instruments, le plus grand nombre des distances de la Lune aux étoiles, que je vais rapporter, ne sçauroit différer du vray que de 4'' ou 5''; quantité telle que lorsqu'on se sert de plusieurs observations pour découvrir un élément, quelque petite que soit la compensation qui se fait des erreurs, on est toujours sûr d'avoir atteint ce but, qui dans toutes les Sciences porte le nom de VRAI, pris néanmoins dans le sens dont chacune est susceptible, & relativement à l'état où elle se trouve. Si l'Astronomie est de toutes, celle qui a fait de nos jours les progrès les plus remarquables, il ne faut pas s'en étonner, elle est aussi de toutes, celle dont l'objet est le plus étendu; liée d'ailleurs également à la pratique & à la theorie, elle s'accroit à mesure que l'une ou l'autre se perfectionne, & elle ne cessera jamais de se perfectionner, parce que l'esprit humain si fécond en ressources, & aussi inépuisable que son objet, ne sçauroit gueres se prescrire des bornes.

OBSERVATIONS.

Le 22 Avril 1752. tems civil.

<i>Tems de la Pendule</i>			<i>Distances au Zenith.</i>				
	H.	M.	S.		D.	M.	S.
Bord suivant de Jupiter,	3	6	35	Bord superieur	30	36	48
ε du Lion,	7	51	30 $\frac{1}{2}$		41	30	20
ε du Lion,	7	55	21 $\frac{1}{2}$		27	36	50
μ du Lion,	8	2	14 $\frac{1}{2}$		25	21	22
Premier bord de la Lune,	8	4	16	à 5' 21" Bord superieur	44	38	36
				à 6' 20" Bord superieur	44	38	43
<i>Regulus</i> ,	8	18	41 $\frac{1}{2}$		39	20	40 $\frac{1}{2}$
γ à la tête de la Vierge,	9	56	25 $\frac{1}{2}$		44	35	26
β du Lion, <i>Nebulafix, Denebola</i> ,					36	33	27
β de la Vierge,	10	1	2 $\frac{1}{2}$		49	20	39
π de la Vierge,					44	30	35

Le 23 Avril.

Bord suivant de Venus,	22	34	59	Bord superieur	52	47	3
Premier bord du Soleil,	0	25	5	Bord superieur	39	30	10 $\frac{1}{2}$
ε du Lion,	7	52	2 $\frac{1}{2}$		27	36	50
ε à la griffe du Lion,	9	38	31		54	8	42 $\frac{1}{2}$
γ de la Vierge	9	53	6 $\frac{1}{2}$		44	35	30
β du Lion,	9	56	23 $\frac{1}{2}$		36	33	29 $\frac{1}{2}$
β du Lion,	9	57	45		49	20	40 $\frac{1}{2}$

Le 24 Avril.

Premier bord du Soleil,	0	26	10	Bord superieur	39	10	17
Second bord du Soleil,	0	28	20 $\frac{1}{2}$				
Bord suivant de Jupiter,	3	1	41 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	30	33	17 $\frac{1}{2}$
<i>Regulus</i> ,	8	12	2 $\frac{1}{2}$		39	20	40
Premier bord de la Lune,	9	40	40 $\frac{1}{2}$	à 41' 40", B.S.	54	17	24
β du Lion,	9	53	4		36	33	28

Le

Le 25 Avril.

Le premier bord du Soleil, 0 26 35½
 Second bord, 0 28 46 Bord superieur 38 51 1

Le 26 Avril.

Une étoile du Corbeau, 10 35 41 69 21 47
 Entre le Corbeau & la Vierge 10 38 18½ 64 8 26

Le 27 Avril.

Premier bord du Soleil, 0 27 30½
 Second bord, 0 29 42 Bord superieur 38 12 36
Regulus, 8 2 7½ 39 20 40
 γ du Corbeau, *Algorab*, 10 9 41 68 38 44
 δ du Corbeau, 10 23 38½ 67 36 55
 η du Corbeau, 10 25 54 67 18 11
 * du Corbeau, 10 32 22 69 21 47
 * du Corbeau, 10 34 59½ 64 8 25
 α de la Vierge, 11 18 38½ 62 21 1
 Le premier bord de la Lune, 12 1 29½ à 2' 40" B. S. 67 8 6
Arcturus, 12 10 48 32 1 53

Le 28 Avril.

Bord suivant de Venus, 22 40 40 Bord superieur 50 26 58
 Le centre du Soleil, 0 29 5½
Procyon, 5 30 18
Regulus, 7 58 48½ 39 20 40
 ζ du Lion, 8 6 33 27 52 30½
 γ du Lion, 8 9 56½ 31 25 53
 α du Corbeau, 9 58 55 75 53 23
 γ du Corbeau, 10 6 23 68 38 42
 ε du Centaure, 11 9 39 87 38 13
 α de la Vierge, 11 15 21 62 21 2
 C c c 2 Entre

Entre le Corbeau & la Vierge, <i>Arcturus</i> ,	} la	11 29 45	67 44 16½
		11 34 13½	67 24 6½
		11 39 30	69 21 46½
		12 4 48	69 30 36½
		12 7 30	32 1 56½

Le 29 Avril.

α de la Balance,	12 40 9		67 28 31½
Ventre de la Lune,	12 50 30½	à 51' 35" B.S.	70 11 41½
Second bord de la Lune,	12 51 42½		
Le premier bord du Soleil,	0 28 27	Bord superieur	37 35 22
Le second bord du Soleil,	0 30 39		
<i>Regulus</i> ,	7 55 31		39 20 41
Ensuite la Pendule a été arrêtée pour accourcir la Verge du Pendule.			
τ à la jambe du Bouvier,	11 6 10		33 20 56½
η du Bouvier,	11 7 38½		32 51 45
Entre le cou & la queue de l'Hydre,	11 27 14		79 28 48½

Le 1 May.

χ à la jambe d'Ophiucus,	13 37 1		70 20 47½
ϕ à la jambe d'Ophiucus,	13 40 9		66 27 39½
Le premier bord du Soleil,	23 57 44½	Bord superieur	36 58 54
Le second bord,	23 59 56½		
Bord suivant de Jupiter,	2 13 6	Bord superieur	30 21 39
La chevre, <i>Ayuk</i> ,	2 21 8½		6 48 39
γ de la Vierge,	9 50 53		52 35 19

Le 2 May.

Au pied d'Ophiucus,	} 0	14 21 9	78 39 6
		14 23 57	76 26 30
		14 27 49½	77 10 22
		14 32 15½	76 22 19
B au pied d'Ophiucus,		14 44 29	67 41 55
ξ du Serpent,			Bord

Bord suivant de la Lune. 14 47 19 à 46' 42" B. S. 73 51 42
 & à 14 47 54 le même Bord 73 51 46
 Bord suivant de Saturne, 14 56 2 $\frac{1}{2}$ Bord superieur 74 28 52 $\frac{1}{2}$

Hauteurs correspondantes du Bord superieur du Soleil.

Hauteurs.	Matin.	Soir.	Milieu.
40° 45' 50"	21 ^b 12' 6 $\frac{1}{2}$ "	2 ^b 47' 26 $\frac{1}{2}$ "	23 ^b 59' 46 $\frac{1}{2}$ "
41 0 0	21 13 55	2 45 37	23 59 46
41 5 50	21 14 42	2 44 49 $\frac{1}{2}$	23 59 45 $\frac{3}{4}$
42 0 0	21 21 52	2 37 41	23 59 46 $\frac{1}{2}$
42 20 0	21 24 32	2 34 59 $\frac{1}{2}$	23 59 45 $\frac{3}{4}$
42 45 50	21 28 1 $\frac{1}{2}$	2 31 30	23 19 45 $\frac{3}{4}$

La correction étant 13 $\frac{1}{2}$ ", l'erreur du Quart de cercle se trouve nulle à la hauteur du Soleil pour ce jour là

Premier bord du Soleil, 23 58 26 $\frac{1}{4}$ Bord superieur 36 41 0
 Second bord, 0 0 38 $\frac{1}{4}$
 γ du Lion, 7 25 17 $\frac{1}{4}$ 31 25 54

Le 3 May.

Bord précédent de Saturne, 14 52 42 Bord superieur 74 23 46
 *Entre Ophiucus & le sagittaire, 14 59 58 68 13 10
 r à la main d'Ophiucus, 15 6 34 60 38 53
 *près de l'extremité de l'arc, 15 11 19 $\frac{1}{2}$ 69 38 8
 A l'arc du sagittaire, 15 16 46 $\frac{1}{2}$ 72 19 53
 Bord suivant de Venus, 22 15 7 $\frac{1}{4}$ le Centre 48 7 25
 Premier bord du Soleil, 23 59 9
 Second bord, 0 1 21 $\frac{3}{4}$ Bord superieur 36 23 31

La Pendule a ensuite été arrêtée, pour changer la longueur du Balancier,

Bord suivant de Jupiter, 2 8 29 $\frac{1}{2}$ Bord superieur 30 18 11

C c c 3

Le

Le 4 May

β de la Lyre,	15 55 31	19 25 28
ϵ de l'Aigle,	16 2 52	37 45 23
La Lune.	à 16 21 38	Bord superieur 71 24 57
	16 23 5	le même bord 71 24 42
Bord fuyant de la Lune,	16 24 2	à 25' 5" B. S. 71 24 32
Le Centre de Venus,	22 16 11	le Centre 47 39 32
La second bord du Soleil,	0 1 45 $\frac{1}{2}$	

Le 5 May.

β de la Lyre,	15 52 16	19 25 26
ϵ de l'Aigle,	15 59 37	37 45 18
Le premier bord du Soleil,	0 0 9 $\frac{1}{2}$	
Le second bord,	0 2 22 $\frac{1}{2}$	

La Pendule a été arrêtée, & le Balancier alongé.

Le 8 May.

<i>Regulus</i> ,	6 53 25 $\frac{1}{2}$	39 20 35
α de la Vierge, η $\sigma\omega\chi\upsilon\varsigma$,	10 9 53 $\frac{1}{2}$	62 21 14
η de la grande ourse, <i>Benethnaseb, Elkeid</i>	10 35 22	1 58 5
η du Bouvier, & une petite étoile qui précède,	10 39 6	33 21 2
	10 30 36	32 52 3
Proche de la Vierge,	10 52 7 $\frac{1}{2}$	60 36 50
Entre le pied de la Vierge & la queue de l'Hydre,	10 59 20 $\frac{1}{2}$	69 30 40
<i>Arcturus</i> , $\alpha\phi\epsilon$ $\delta\upsilon\omega\nu$, <i>Azimech</i> ,	11 2 1 $\frac{1}{2}$	32 2 0

Le 9 May.

Le bord fuyant de la Lune,	20 14 16 $\frac{1}{2}$	à 13' 30" B. S. 52 26 29
		à 14' 48" B. S. 52 26 8
Le brouillard, & le grand jour rendoient le bord superieur très difficile à distinguer.		

Le

Le 10 May.

Premier bord du Soleil, 0 1 21 $\frac{1}{2}$ Bord superieur 34 27 55

Second bord, 0 3 35

Ensuite le Pendule a été alongé.

Le 16 May.

 $\text{A}\rho\kappa\tau\tilde{\upsilon}\rho\omicron\varsigma$, *Aramech*, 10 2 54 $\frac{1}{2}$ 32 51 47

Le 17 May.

Premier bord du Soleil, 23 54 35 $\frac{1}{2}$ Bord superieur 32 47 8Second bord, 23 56 50 $\frac{1}{2}$ Par des hauteurs du Soleil, le Centre 23 55 52 dont il faut ôter 10 $\frac{1}{2}$, ainsi la déviation du Quart de cercle dans ce point là est 1'' à l'Occident.*Sirius*, 2 51 13 $\frac{2}{3}$ 68 52 56

Le 22 May.

Sirius, 2 30 54 $\frac{1}{2}$ Le bord de la Lune, 7 54 42 $\frac{1}{2}$ à 55' 45'' B. S. 57 36 37

Et à 7 57 50'' le même bord 57 36 57

Au genouil de la Vierge, 9 24 15 59 56 15

9 28 20 $\frac{2}{3}$ 63 39 52Etoiles près de la Vierge, 9 33 35 $\frac{1}{2}$ 59 2 14

9 37 35 59 19 19

9 42 37 59 36 26

9 55 17 48 55 1

ι de la Vierge, 9 58 35 57 18 14

μ au pied de la Vierge, 10 25 28 $\frac{1}{2}$ 57 3 46

Le 23 May.

Premier bord du Soleil, 23 54 7 Bord superieur 21 32 55

Second bord, 23 56 22

θ à l'aile de la Vierge, 10 48 46 $\frac{1}{2}$ 56 42 30

α de la Vierge, 11 3 43 62 21 17

Etoiles

Étoiles près de la Vierge,	{ 11 20 10	59 56 18
	{ 11 24 15½	63 39 57
	{ 11 25 39½	60 57 7

Le 24 May.

Le premier bord du Soleil,	23 54 3	Bord superieur	31 21 45
Second bord,	23 56 19½		
L'épic de la Vierge,	8 59 39½		62 21 10
Petites étoiles de la Vierge,	{ 9 5 1 ¾		57 40 56½
	{ 9 6 36¾		57 28 5 ½
	{ 9 16 5 ¾		59 56 9
	{ 9 20 12		63 40 1 ½
Premier bord de la Lune,	9 25 54¾	à 26' 57" B.S.	65 59 28
& à	9 29 5	le même bord	65 59 47
λ au pied de la Vierge,	9 53 4		64 42 26
μ de la Balance,	10 23 1		65 35 19
α de la Balance, <i>χηλη νδτιος,</i>	10 24 25½		67 28 46

Le 28 May.

Étoiles de cinquieme grandeur,	{ 9 39 54½	79 2 36
	{ 9 41 48	76 7 29
	{ 9 44 45	80 47 18

Le 29 May.

Petites étoiles,	{ 12 24 34	69 43 42	
	{ 12 30 43½	78 38 54	
Le ventre de la Lune,	12 36 16	à 37' 20" B.S.	73 54 3
Second bord de la Lune	12 38 26		
& à	12 39 30	le même bord	73 54 1
α d'Ophiucus,	12 54 10		39 44 43
Le Centre de Saturne,	12 58 44½	Bord superieur	74 19 15

Petite

Petite étoile assez proche,	13 59 18 $\frac{1}{2}$	73 59 38
μ à l'extrémité de l'arc,	13 29 25	73 33 30
η de la gr. Ourse, <i>Benethnashch</i> ,	9 4 58	1 57 55
<i>Arcturus</i> ,	9 31 37 $\frac{1}{2}$	32 1 47
θ à la main du Bouvier,	9 44 52	au Nord 0 29 0

Le 30 May.

Le ventre de la Lune,	13 24 31 à 25' 32'' B.f.	73 29 35
Second bord de la Lune,	13 26 38	
λ à l'arc du Sagittaire,	13 39 1 $\frac{1}{2}$	77 58 20

à 13^b 55' 4' de tems vrai, émerſion de l'étoile μ à l'extrémité de l'arc du Sagittaire, ſur la ligne tirée par *Copernic*, & le milieu de *Mare ſerenitatis*, au deſſous de *Mare Caſpium*, d'une quantité égale à la largeur de cette tache.

Étoiles du Sagitt. de 5 ^e grandeur	{ 14 2 12	73 2 27
	{ 13 6 26	75 28 35
σ à la tête du Sagittaire,	14 9 14 $\frac{3}{4}$	73 51 54
π à la tête du Sagittaire,	14 16 6 $\frac{1}{2}$	74 32 6
Second bord du Soleil,	23 56 23	

Par des hauteurs corrépondantes, le midi vrai eſt 23^b 55' 12'', ainſi la déviation du Mural ſe trouve de près de 3'' à l'Occident.

L'épée de la Vierge,	8 35 28	62 21 4
η de la grande Ourſe,	9 0 57	1 57 54
Étoiles proches de la gr. Ourſe,	{ 9 22 10	1 53 7
	{ 9 27 41	au Nord 0 26 4
ϵ du Bouvier,		0 0 17
θ à la main du Bouvier,	9 39 48	0 28 59

Le 31 May.

Second bord du Soleil,	23 56 24 $\frac{1}{2}$	
ϵ à la main du Bouvier,	9 26 26	0 0 15
θ du Bouvier,	9 35 48	au Nord 0 28 56

Bord suivant,	17 14 24 $\frac{1}{2}$	à 15' 30''	59 0 30
Premier Bord du Soleil,	23 54 28		
Second Bord,	23 56 46 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	29 44 3
θ à la main du Bouvier,	9 19 45		0 28 55
Le 5 Juin.			

γ du Dragon, <i>Rastaben</i> ,			
<i>Etanin</i> ,	12 53 15		0 59 50
Au pied d'Antinous, {	13 46 6		58 38 7
	13 50 45		53 33 25
	13 55 23		57 43 31
κ de Pégase,	14 14 32		0 23 51
Bord suivant de la Lune,	17 58 49	à 57' 49'' Bord sup.	54 27 52
		à 59' 48'' Le même bord	54 27 31

Premier bord du Soleil,	23 54 29		
Second bord,	23 56 46 $\frac{3}{4}$	Bord superieur	29 37 26
<i>Sirius</i> ,	1 34 24 $\frac{3}{4}$		68 52 48
Le 6 Juin.			

Petite étoile de Pégase,	13 57 28	au Nord	0 29 57
κ de Pégase,	14 12 4 $\frac{1}{2}$	au Nord	0 23 42
ι de Pégase,	14 19 25		0 42 3
Petite étoile de Pégase,	14 26 56		0 33 41

Le même jour le Quart de cercle fut mis au Nord, & j'observai plusieurs jours de suite des hauteurs correspondantes de la *Chevre*, au dessous du Pole, devant & après son passage au Méridien, pour placer exactement le Quart de cercle dans le plan du Méridien.

Le 11 Juin.

Distance au zenith de la *Chevre*, dans le Méridien au dessous du Pole,

81 40 0

Le 12 Juin.

Distance au zenith de l'étoile Polaire au dessous du Pole, dans le Méridien

39 29 33

D d d 2

Le



	Le 14 Juin.		
κ de Pégase,		au Nord	0 24 18
Petite étoile, 15' après κ de Pégase,			0 32 57
Distance au zenith de l'étoile Polaire, <i>Alruccabah</i> ,			39 29 30
	Le 15 Juin.		
Petite étoile, 15' avant κ de Pégase,		au Nord	0 30 42
κ à l'aile de Pégase,		au Nord	0 24 23
	Le 17 Juin.		
ι de Pégase qui suit de 10 minutes de tems, κ de Pégase,			0 41 18
Etoile de 4 ^e grandeur, 17' après κ de Pégase,			1 18 2
Le midi vrai ce jour là est à 23 ^b 56' 23''			
	Le 18 Juin.		
Petite étoile qui précède de 15' κ de Pégase,		au Nord	0 30 42
	Le 19 Juin.		
L'étoile Polaire, <i>Alruccabah</i> ,			39 29 33
La Chevre,	11 0 17		
	Le 20 Juin.		
κ de Pégase,			0 24 18
	Le 21 Juin.		
Le midi vrai est 23 57 17 $\frac{1}{2}$ par l'instrument des passages, qui est exactement dans le Méridien.			
	Le 22 Juin.		
κ de Pégase,		au Nord	0 24 24
ι de Pégase, 10' après,			0 41 18
Petite étoile, 13' après κ de Pégase,			1 17 58
Petite étoile, 34' après κ de Pégase,			0 8 36
Petite étoile, 37' après κ de Pégase,			0 43 25
	Le 23 Juin.		
Le midi vrai 23 57 42 $\frac{1}{4}$ par l'instrument des passages. Le Quart de cercle a été remis au Sud dans la même situation où il étoit le 6 de ce mois.			

Le



Le 24 Juin.

Premier bord du Soleil,	23 56 38 $\frac{1}{2}$		
Second bord,	23 58 56 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	28 44 27
<i>Sivius</i> ,	0 17 59		68 52 50
Etoile de 5 ^e grandeur,	10 9 29		71 53 48
η d'Ophiucus,	10 38 16 $\frac{1}{2}$		67 52 21
θ d'Ophiucus,	10 48 45 $\frac{1}{2}$		77 10 33
Premier bord de Saturne,	11 1 41	Bord inferieur	74 14 23
μ du Sagittaire,	11 40 48		73 33 38
Etoile de 5 ^e grandeur,	11 42 17		73 14 21
λ du Sagittaire,	11 54 26		77 58 30

Le 25 Juin.

σ du Sagittaire,	12 24 39 $\frac{1}{2}$		73 51 59
π du Sagittaire,	12 31 34		74 32 13
κ de Pégase,		au Nord	0 23 45
ι de Pégase,			0 42 6
Aussi-tot après, une étoile de 4 ^e grandeur,			1 18 48
Petite étoile, 34' après κ de Pégase,			0 9 15
Etoile de 5 ^e grandeur,	13 30 49		0 44 5
Premier bord du Soleil,	23 56 48		
Second bord,	23 59 6 $\frac{1}{2}$		
*	10 49 13 $\frac{1}{2}$		76 22 25
Le centre de Saturne,	10 57 25 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	74 14 19
*	11 6 33		73 59 58
Premier bord de la Lune,	11 18 48 $\frac{1}{2}$ à 20'13''	Bord sup.	73 45 5
Second bord de la Lune,	11 20 58 à 21'30''	le même bord	73 45 5
μ du Sagittaire,	11 36 49		73 33 34
λ du Sagittaire,	11 50 26 $\frac{1}{2}$		77 58 30

Le 27 Juin.

Premier bord du Soleil,	23 57 6	Bord superieur	28 50 21
Tache considérable,	23 59 11		29 13 55
Second bord du Soleil,	23 59 24		

D d d 3

Le



Le 28 Juin.

Etoiles de 5 ^e grandeur,	{ 12 37 3	70 30 33
	{ 12 52 environ	0 41 53
	{ 12 53 10	1 18 52 $\frac{1}{2}$
Second bord de la Lune,	12 55 46 à 56' 50''	Bord sup. 70 45 38
* de Pégase,		0 9 11
*		0 44 6
*	13 32 17	65 33 21
α du Capricorne, la 1 ^{ère}	13 33 32	
β du Capricorne,		68 1 2
Le centre de Venus,	22 58 21 $\frac{1}{2}$	29 30 21
Premier bord du Soleil,	23 57 16 $\frac{1}{4}$	Bord superieur 28 53 14
Second bord du Soleil,	23 59 34	
<i>Sirius</i> ,	0 2 5	68 52 53

Le 29 Juin.

Le centre de Venus,		29 24 28
---------------------	--	----------

Le 30 Juin.

	14 13 32 $\frac{1}{2}$	70 40 11
	14 17 40 $\frac{2}{3}$	64 50 26
γ du Capricorne,	14 47 47	70 14 12
δ du Capricorne,	14 54 46	69 42 31
α du Verseau,	15 14 33	54 0 24
Le centre de Venus,	23 1 2 $\frac{1}{2}$	29 19 11
Le centre du Soleil,	23 58 46 $\frac{1}{2}$	Bord superieur 29 4 59
Le centre de Saturne,	10 36 5 $\frac{1}{2}$	Bord superieur 74 13 3

Le 1 Juillet.

β du Verseau,	14 36 5	59 8 20
γ du Capricorne, <i>Deneb, Algedi</i> ,	14 43 47 $\frac{2}{3}$	70 14 18
ϵ de Pégase, <i>Muscida, Enif</i> ,	14 49 36 $\frac{1}{2}$	43 45 9
δ du Capricorne,	14 50 47	69 42 32
Le ventre de la Lune,	15 8 38 à 9' 34''	B. sup. 60 33 13
Second bord,	15 10 26 $\frac{1}{2}$	

α du

α du Verseau,	15 10 34	54 0 28
Le centre de Venus,	23 2 20 $\frac{1}{2}$	29 14 33
Premier bord du Soleil,	23 57 44 $\frac{1}{2}$	
Une grande tache,	23 58 56 $\frac{1}{2}$	29 29 16
Second bord du Soleil,	0 0 2 $\frac{1}{2}$	Bord superieur 29 9 3

Le 2 Juillet.

α du Verseau,	15 6 34 $\frac{1}{2}$	54 0 24
Le centre de Venus,	23 3 41 $\frac{1}{2}$	29 10 43
<i>Syrius</i> ,	23 46 12	68 52 52
Premier bord du Soleil,	23 57 54 $\frac{1}{2}$	Bord superieur 29 13 32
La grande tache,	23 58 50	29 33 57
Second bord du Soleil,	0 0 12	

Le 3 Juillet.

α du Verseau,	15 2 38	
Second bord de la Lune,	16 38 42	à 37' 45" Bord sup. 51 32 55
Le Ciel est presque couvert.		à 39' 45" Bord sup. 51 32 42

Hauteurs correspondantes du bord superieur du Soleil.

h	h	h	h
46 28 32"	21 8 16 $\frac{1}{2}$ "	2 49 56"	23 59 6 $\frac{1}{2}$ "
46 30 0	21 8 49	2 49 23 $\frac{1}{2}$ "	23 59 6 $\frac{1}{2}$ "
46 48 32	21 10 44	2 47 29 $\frac{1}{2}$ "	23 59 6 $\frac{1}{2}$ "
46 50 0	21 11 16 $\frac{1}{2}$ "	2 46 56 $\frac{1}{2}$ "	23 59 6 $\frac{1}{2}$ "
47 8 32	21 13 10	2 45 3	23 59 6 $\frac{1}{2}$ "
47 10 0	21 13 42 $\frac{1}{2}$ "	2 44 30	23 59 6 $\frac{1}{2}$ "

Le centre de Venus,	23 5 5	29 7 34
Le centre du Soleil,	23 59 14	Bord superieur 29 18 25
La correction des Hauteurs étant 3 $\frac{1}{2}$ "	La déviation du Quart de cer-	
cle est 4 $\frac{1}{2}$ " soustraitive.		

Le 10 Juillet.

Le centre de Venus,	23 14 27	29 4 21
Le centre du Soleil,	23 59 55 $\frac{1}{2}$	Bord superieur 39 3 15
		Le

	Le 11 Juillet.		
<i>Sirius</i> ,	23 10 14		68 52 51
Le centre de Venus,	23 15 43		29 6 39
Le centre du Soleil,	23 59 56	Bord superieur	30 11 17
	Le 12 Juillet.		
<i>Sirius</i> ,	23 6 9 $\frac{3}{4}$		68 52 48
Le centre de Venus,	23 16 58 $\frac{1}{2}$		29 9 40
Le centre du Soleil,	23 59 55 $\frac{1}{4}$	Bord superieur	30 19 38
Une grande tache qui est entrée ce jour même sur le disque apparent <i>du Soleil</i> ,	0 0 56 $\frac{1}{2}$		30 33 16
	Le 13 Juillet.		
Le centre de Venus,	23 18 16		29 13 21
Le centre du Soleil,	23 59 55 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	30 28 24
La grande tache,	0 0 49 $\frac{1}{2}$		30 42 21
	Le 14 Juillet.		
<i>Sirius</i> ,	22 58 5 $\frac{1}{2}$		
Le centre de Venus,	23 19 33 $\frac{1}{2}$		29 17 38
Le centre du Soleil,	23 59 55 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	30 37 25
La grande tache,	0 0 39		
	Le 16 Juillet.		
Le centre du Soleil,	23 59 57 $\frac{1}{4}$		
La grande tache,	0 0 13		
	Le 17 Juillet.		
La grande tache,	23 59 58		31 20 40
Second bord du Soleil,	0 1 6''	Bord superieur	31 6 43
	Le 18 Juillet.		
Le premier bord de la Lune,	6 2 57 $\frac{1}{4}$	à 4' 0'' B. sup.	66 58 39
	à 6 4 53	le même bord	66 58 47
& à 6 5 35		le même bord	66 58 55
* de 4 ^e grandeur,	11 48 51 $\frac{1}{2}$		46 41 38
♁ d'Antinous,	12 4 10 $\frac{1}{2}$		54 1 56
			α du

α du Capricorne,	{	la premiere	12 9 28		65 44 8
		la seconde	12 9 50 $\frac{1}{2}$		65 46 28
β du Capricorne,			12 12 35 $\frac{1}{2}$		68 1 8

Le 19 Juillet.

La grande tache	23 59 24 $\frac{1}{2}$		31 41 15
Second bord du Soleil,	0 1 1	Bord superieur	31 28 23

Le 20 Juillet.

Le Centre de Venus,	23 27 8 $\frac{1}{2}$		29 58 15
La grande tache,	23 59 7		31 52 5
Second bord du Soleil,	0 0 55 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	31 39 33
E'toiles cinquieme grandeur,	{	11 41 18 $\frac{1}{2}$	68 36 37
		11 45 31	66 46 54
α du Capricorne,	{	la premiere, 12 1 17 $\frac{3}{4}$	65 44 2
		la seconde, 12 1 40 $\frac{1}{2}$	65 56 18
β du Capricorne,		12 4 26	68 1 7
Petites étoiles du Capricorne,	{	12 10 26	71 28 13
		12 12 1	71 4 52

Le 22 Juillet.

Second bord du Soleil,	0 0 44 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	32 3 33
------------------------	----------------------	----------------	---------

Le 23 Juillet.

E'toiles situées dans le Sagittaire & aux environs,	{	9 18 21	74 49 13
		24 56	63 18 5
		31 1 1 $\frac{1}{2}$	62 12 24
		42 4	76 10 45
		μ 44 26	73 33 37
		45 55 $\frac{1}{2}$	73 14 24
		54 53	64 35 47
λ 58 4	77 58 31		

Premier bord de la Lune,	10 1 12 $\frac{1}{2}$ à 2' 15'' B. S.	73 7 7
Le ventre de la Lune,	10 3 15 à 3' 53'' B. S.	73 7 0
La Lyre,	10 14 6	13 56 57
σ du Sagittaire,	10 25 10 $\frac{1}{2}$	79 0 54
ζ du Sagittaire,	10 32 3	82 36 29
π du Sagittaire,	10 35 8 $\frac{1}{2}$	74.32 16
E'toiles de fixieme grandeur,	{ 10 45 34 $\frac{1}{2}$	78 5 54
	{ 10 48 26 $\frac{1}{2}$	71 50 12
α du Capricorne	{ la premiere, 11 49 5	65 44 7
	{ la seconde, 11 49 29	65 46 28

Le 24 Juillet.

Le Centre de Venus,	23 31 53 $\frac{1}{2}$	30 38 54
Premier bord du Soleil,	23 58 17	

Le 25 Juillet:

Le Centre de Venus,	23 32 36	30 50 30
Second bord du Soleil,	23 59 57 $\frac{1}{2}$	

Le 28 Juillet.

Le Centre de Venus,	23 36 4	31 29 40
Premier bord du Soleil,	23 57 22 $\frac{1}{2}$ Bord superieur	33 21 48

Le 29 Juillet.

Le ventre de la Lune,	13 48 31 à 49' 43 Bord S.	57 41 50
	à 50' 57 Bord S.	57 41 48
ζ de Pegase,	13 53 19	42 57 32
<i>Fumalhaut,</i>	14 7 45	83 18 55
E'toiles de quatrieme grandeur,	{ 14 18 40	44 30 22
	{ 14 25 32 $\frac{1}{2}$	59 52 5

E'toiles

E'toiles de cinquieme grandeur,	{	<u>14</u> <u>46</u> <u>50</u> $\frac{1}{2}$	<u>52</u> <u>32</u> <u>50</u>
		<u>14</u> <u>52</u> <u>14</u>	<u>65</u> <u>31</u> <u>54</u>
		<u>14</u> <u>59</u> <u>11</u>	<u>56</u> <u>37</u> <u>38</u>
Second bord de Venus,		<u>23</u> <u>37</u> <u>10</u> $\frac{1}{2}$	le Centre <u>31</u> <u>43</u> <u>47</u>
Premier bord du Soleil,		<u>23</u> <u>57</u> <u>11</u> $\frac{3}{4}$	Bord Sup. <u>33</u> <u>35</u> <u>50</u>
Second bord,		<u>23</u> <u>59</u> <u>25</u> $\frac{1}{2}$	

Le 30 Juillet.

Le Centre du Soleil,	<u>23</u> <u>58</u> <u>6</u> $\frac{3}{4}$	Bord superieur <u>33</u> <u>50</u> <u>33</u>
----------------------	--	--

Le 31 Juillet.

α d'Andromede,	<u>15</u> <u>11</u> <u>25</u>	<u>24</u> <u>47</u> <u>33</u>
γ de Pegase, <i>Algenib</i> ,	<u>15</u> <u>16</u> <u>15</u>	<u>38</u> <u>42</u> <u>6</u>
Le ventre de la Lune,	<u>15</u> <u>17</u> <u>46</u>	à <u>18' 30''</u> B. S. <u>48</u> <u>31</u> <u>26</u>
Second bord de la Lune,	<u>15</u> <u>19</u> <u>34</u> $\frac{1}{4}$	
Premier bord du Soleil,	<u>23</u> <u>56</u> <u>48</u>	Bord superieur <u>34</u> <u>5</u> <u>13</u>

Le 3 Août.

Second bord du Soleil,	<u>23</u> <u>58</u> <u>15</u>
------------------------	-------------------------------

Le 4 Août.

Bord suivant de la Lune,	<u>18</u> <u>43</u> <u>1</u>	à <u>43' 15''</u> B. S. <u>33</u> <u>40</u> <u>23</u>
--------------------------	------------------------------	---

Le bord superieur paroïssoit assez mal,

β du Cygne, <i>Albireo</i> ,	<u>10</u> <u>16</u> <u>46</u> $\frac{1}{4}$	<u>25</u> <u>3</u> <u>16</u>
------------------------------------	---	------------------------------

E'toiles de quatrieme ou cin- quieme grandeur,	{	<u>19</u> <u>43</u>	<u>33</u> <u>15</u> <u>27</u>
		<u>25</u> <u>1</u>	<u>35</u> <u>2</u> <u>34</u>
		<u>25</u> <u>54</u>	<u>35</u> <u>35</u> <u>10</u>
		<u>32</u> <u>19</u>	<u>34</u> <u>34</u> <u>4</u>

<i>Altair</i> ,	<u>10</u> <u>34</u> <u>40</u> $\frac{1}{4}$	<u>44</u> <u>16</u> <u>1</u>
-----------------	---	------------------------------

Eee 2

Hauteurs

Hauteurs correspondantes du bord superieur du Soleil

35° 7' 5''	20 ^b 19' 30 $\frac{1}{2}$ ''	3 ^b 33' 17 $\frac{1}{2}$ ''	23 ^b 56' 24 $\frac{1}{4}$ ''
35 10 0	20 20 11 $\frac{1}{2}$	3 32 36	23 56 23 $\frac{3}{4}$
35 47 5	20 24 10 $\frac{1}{4}$	3 28 39	23 56 24 $\frac{1}{2}$
35 50 0	20 24 51	3 27 55 $\frac{1}{2}$	23 56 23 $\frac{1}{4}$
36 17 5	20 27 41	3 25 6 $\frac{1}{4}$	23 56 23 $\frac{1}{2}$
36 20 0	20 28 22 $\frac{1}{4}$	3 24 24 $\frac{1}{4}$	23 56 23 $\frac{1}{4}$
36 37 5	20 30 2	3 22 46	23 56 24
36 40 0	20 30 43 $\frac{1}{4}$	3 22 4	23 56 23 $\frac{1}{2}$
36 57 5	20 32 23 $\frac{1}{2}$	3 20 25	23 56 24 $\frac{1}{4}$
37 0 0	20 33 4 $\frac{1}{2}$	3 19 42	23 56 23 $\frac{1}{4}$
37 17 5	20 34 46 $\frac{1}{2}$	3 18 1 $\frac{1}{2}$	23 56 24
37 20 0	20 35 28	3 17 19	23 56 23 $\frac{1}{2}$
37 37 5	20 37 8	3 15 39 $\frac{1}{2}$	23 56 23 $\frac{3}{4}$
37 57 5	20 39 31 $\frac{1}{2}$	3 13 17	23 56 24 $\frac{1}{4}$
38 0 0	20 40 13 $\frac{1}{2}$	3 12 34	23 56 23 $\frac{3}{4}$
38 17 5	20 41 57 $\frac{3}{4}$	3 10 51 $\frac{1}{2}$	23 56 24 $\frac{1}{2}$
38 20 0	20 42 40	3 10 8 $\frac{1}{2}$	23 56 24 $\frac{1}{4}$

Premier bord du Soleil, 23 55 33 Bord superieur 35 23 31

Second bord, 23 57 45 $\frac{1}{2}$

La Correction des hauteurs étant 13 $\frac{1}{4}$ '' , le Quart de cercle est trop à l'Occident de 2'' de tems.

Le 12 Août.

Etoile de fixieme grandeur,	10 53 15	0 24 10
α du Cygne, <i>Uropygium</i> ,	10 56 7	8 6 39
Etoiles de cinquieme grandeur,	{ 11 45 1	0 38 41
	{ 11 52 18 au Nord	0 24 50

Le 13 Août.

Premier bord du Soleil,	23 53 16 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	37 43 20
β du Dragon,	7 44 17		0 1 30
			Etoiles

Étoiles de fixieme grandeur,	{	10 8 15½		0 43 42
		10 18 42½		0 4 30
		10 32 54	au Nord	0 18 3
		10 36 49½	au Nord	0 14 6
α du Cygne, <i>Denebedegige</i> ,		10 51 58½		8 6 40

Le 14 Août.

Premier bord de la Lune, 3 51 48 à 51' 12" B. S 65 16 15
à 52' 50" 65 16 27; à 53' 50" 65 16 35; à 55' 1" 65 16 47
le bord superieur est très foible, c'est pourquoi j'ai mesuré la hauteur
à différentes reprises.

β du Dragon,	7 40 7		0 1 27	
γ d'Ophiucus,	7 50 51		59 40 29	
κ de Pegase,	9 26 2	au Nord	0 24 8	
Étoiles de quatrieme grandeur	10 13 28		54 1 45	
α du Capricorne,	la premiere, 10 18 46			
	la seconde, 10 19 9½		65 46 19	
Étoiles de cinquieme grandeur,	{	10 28 43	au Nord	0 17 58
		10 32 36	au Nord	0 14 2

Le 15 Août.

Le premier bord du Soleil, 23 52 24½

Le 16 Août.

Le Centre du Soleil,	23 53 2		
γ du Capricorne,	11 32 33½		70 14 12
δ du Capricorne,	11 39 33		69 42 34

Le 17 Août.

Le centre du Soleil, 23 52 36½ Bord superieur 38 53 42
E e e 3 Le



Le 18 Août.

Second bord du Soleil,	23 53 13	
α du Verseau,	11 50 58	54 0 9

Le 19 Août.

Second bord du Soleil,	23 52 45	Bord superieur	39 37 44				
β du Dragon,	7 19 12 $\frac{1}{2}$		0 1 21				
γ du Dragon, <i>Rastaben, Eranin,</i>	7 45 9 $\frac{1}{2}$		0 59 21				
Premier bord de la Lune,	7 51 31 $\frac{1}{2}$	à 52' 40" B.S.	73 17 39				
		à 53 32 B.S.	73 17 35				
Petite étoile proche de μ †	7 54 41 $\frac{1}{4}$		73 14 26				
δ du Sagittaire,	7 59 15 $\frac{1}{2}$		82 18 43				
Etoile de cinquieme grandeur,	9 44 11		0 43 32				
Petites étoiles du Capricorne,	<table> <tr><td>10 0 52</td></tr> <tr><td>10 8 34$\frac{3}{4}$</td></tr> <tr><td>10 25 33</td></tr> <tr><td>10 44 1</td></tr> </table>	10 0 52	10 8 34 $\frac{3}{4}$	10 25 33	10 44 1		65 59 45
		10 0 52					
		10 8 34 $\frac{3}{4}$					
		10 25 33					
10 44 1							
		71 4 46					
		74 $\frac{5}{8}$ a peu près					
			73 16 31				

Le 20 Août.

<i>Fumalhaut,</i>	12 37 11		83 18 47
β de la Baleine,	14 24 14 $\frac{1}{2}$		71 48 43
Premier bord du Soleil,	23 50 4 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	39 57 37
β du Dragon,	7 15 1		0 1 23
A' 10 ^b 26' 0'' $\frac{1}{2}$, immersion dans la partie obscure de la Lune d'une étoile de quatrième grandeur à la tête du Sagittaire, environ une demi-minute plus au Sud que la ligne menée de <i>Menelaus</i> , à <i>Copernicus</i> . Le tems vrai est exactement, 10 ^b 35' 5 $\frac{1}{4}$ '			
*	10 39 51 $\frac{1}{4}$		73 16 22

Le 21 Août.

Etoile de cinquieme grandeur,	11 57 15 $\frac{1}{2}$		75 16 52
δ du Verseau,	12 30 46 $\frac{3}{4}$		69 36 2
<i>Fumalhaut,</i>	12 33 2		83 18 52
			Hauteurs

Hauteurs correspondantes du bord superieur du Soleil

34° 54' 10''	20 ^b 41' 17'' $\frac{1}{2}$	2 ^b 59' 32''	23 50 24 $\frac{3}{4}$
35 20 0	20 44 32 $\frac{1}{2}$	2 56 16 $\frac{1}{2}$	23 50 24 $\frac{1}{2}$
35 34 10	20 46 21	2 54 29	23 50 25
35 40 0	20 47 5	2 53 41	23 50 24 $\frac{3}{4}$
35 54 10	20 48 53 $\frac{3}{4}$	2 51 56 $\frac{1}{2}$	23 50 25 $\frac{1}{4}$
36 0 0	20 49 38	2 51 11	23 50 24 $\frac{1}{2}$
36 20 0	20 52 14	2 48 36 $\frac{1}{2}$	23 50 25 $\frac{1}{4}$
36 54 10	20 56 38 $\frac{1}{2}$	2 44 12 $\frac{1}{2}$	23 50 25 $\frac{1}{2}$
37 0 0	20 57 25	2 43 25	23 50 25
37 20 0	21 0 3	2 40 46 $\frac{1}{2}$	23 50 24 $\frac{3}{4}$
37 40 0	21 2 41	2 38 8 $\frac{1}{2}$	23 50 24 $\frac{3}{4}$
37 54 10	21 4 35	2 36 15 $\frac{1}{2}$	23 50 25 $\frac{1}{4}$
38 0 0	21 5 21 $\frac{1}{2}$	2 35 27 $\frac{1}{2}$	23 50 24 $\frac{1}{2}$
38 14 10	21 7 17 $\frac{1}{2}$	2 33 32	23 50 24 $\frac{3}{4}$
38 20 0	21 8 5	2 32 45	23 50 25

Premier bord du Soleil, 23 49 39 $\frac{3}{4}$

Second bord, 23 51 50

La Correction des hauteurs correspondantes étant 16'' $\frac{1}{4}$, la déviation du Quart de cercle est 3'' $\frac{3}{4}$ soustractive.

E'toiles de cinquieme grandeur,	{	9 14 19 $\frac{1}{2}$	62 13 45
		9 17 35 $\frac{1}{4}$	72 42 50
		9 22 54 $\frac{3}{4}$	63 56 7

Premier bord de la Lune, 9 25 33 $\frac{1}{4}$ à 26' 44'' B.S. 69 53 56

Ventre de la Lune, 9 27 30 à 7' 36. B. S. 69 53 49

α du Capricorne,	{	la premiere,	9 49 34 $\frac{1}{2}$	65 44 0
		la seconde,	9 49 58.	65 46 18
β du Capricorne,			9 52 43	68 1 4
γ du Cygne,			9 59 5	13 2 8

E'toiles



Étoiles de cinquieme grandeur,	{ 10 12 9 $\frac{1}{2}$	69 27 25
	{ 10 32 24	70 56 44
	{ 10 35 45	73 16 30

Le 22 Août.

Le Centre du Soleil,	23 50 20 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	40 38 1
γ du Dragon,	7 32 47 $\frac{1}{2}$		0 59 23
δ du Capricorne,	11 14 39		69 42 26
α du Verseau,	11 34 25 $\frac{1}{2}$		54 0 11

Le 23 Août.

Étoile de sixieme grandeur,	12 3 44	au Nord	0 14 49
ζ de Pegase,	12 10 25		42 57 17
δ du Verseau,	12 22 26		69 36 0
Le Centre du Soleil,	23 48 58 $\frac{1}{2}$	Bord superieur	40 58 7
β du Dragon,	7 2 47 $\frac{1}{2}$		0 1 21
γ du Dragon,	7 28 44 $\frac{1}{2}$		0 59 18
α du Cygne, ou <i>Arrioph</i> ,	10 10 29		8 6 31
Étoile de cinquieme grandeur,	10 24 12		49 8 3
Premier bord de la Lune,	10 56 34 $\frac{3}{4}$	à 55' 50" B.S.	63 21 41
	à 10 57 42	le même bord	63 21 26
Ventre de la Lune,	10 58 38	à 59' 48" B.S.	63 21 9

Le 24 Août.

γ du Dragon,	7 24 43		0 59 20
θ d'Antinous,	9 32 8		54 1 42
α du Capricorne,	{ la premiere,	9 37 25 $\frac{1}{2}$	65 43 52
	{ la seconde,	9 37 49	65 46 8
β du Capricorne,	9 40 34		68 0 59
β du Verseau,	10 51 53 $\frac{1}{2}$		59 7 56
α du Verseau,	11 25 21 $\frac{1}{2}$		54 0 9
Premier bord de la Lune,	11 41 18 $\frac{1}{2}$	à 40' 30" B.S.	59 14 5
Ventre de la Lune,	11 43 24	à 42' 20" B.S.	59 13 52

Le

Le 25 Août.

Etoile de fixieme grandeur,	12 53 56		0 12 2
Le Centre du Soleil,	23 49 15 $\frac{1}{2}$		
Etoile de cinquieme grandeur,	10 38 37	au Nord	0 27 1
β du Verseau,	10 47 53 $\frac{1}{2}$		59 7 59
** de cinquieme grandeur,	11 10 30		0 58 9
	11 13 53	au Nord	0 19 13
α du Verseau,	aussi tot après	au Nord	0 14 36
	11 22 22		54 0 14
* de cinquieme grandeur,	11 47 50	au Nord	0 28 1

Le 27 Août.

'toiles de cinquieme grandeur,	10 39 54 $\frac{1}{2}$		0 41 9
	10 43 24		0 38 31
	10 50 41	au Nord	0 24 59
	10 53 48	au Nord	1 14 14
	11 2 31		0 58 10
	11 5 53	au Nord	0 19 7

Le 28 Août.

Second bord de la Lune, 14 0 12 $\frac{3}{4}$ à 59'26" B.S. 45 31 48
 La Lune paroissoit à travers les nuages, le bord supérieur peu clair.

Le 29 Août.

Etoiles de cinquieme grandeur,	10 15 59	au Nord	0 2 28
	10 42 42		0 24 32
	11 11 30		0 25 1

Le 30 Août.

γ de Persée,	15 59 26		0 0 39
α du Cygne,	9 42 28		8 6 41

Le 31 Août.

ζ du Cygne,	10 7 50		23 17 21
	F f f		Le

Le 1 Sept.

α du Belier,	14 57 54		30 14 1
γ de Persée,	15 51 20		0 0 36
Second bord de la Lune,	17 30 20 $\frac{3}{4}$	à 31' 15 B.S.	32 50 44
Sirius,	19 37 54 $\frac{1}{4}$		
Par des hauteurs correspondantes le Midy vrai est à 23 ^b 46' 36 $\frac{1}{2}$ "			
γ du Dragon,	6 52 36 $\frac{1}{2}$		0 59 27
Étoiles de cinquieme grandeur,	7 29 55		0 21 2
	7 35 49		0 32 45
	7 47 37	au Nord	0 8 35
	7 57 7 $\frac{1}{2}$	au Nord	0 30 35
	8 4 11		0 28 26
κ de Pegase,	8 12 54	au Nord	0 24 10
ζ du Cygne,	10 3 48		23 17 13
Étoiles de cinquieme grandeur,	10 10 32	au Nord	0 27 0
	10 10 36		0 25 3

Le 2 Sept.

Les trois étoiles à la tête du Belier,	14 40 36		36 36 21
	14 41 37		32 55 28
	14 52 52		30 13 57

Après ces observations, le Quart de cercle a été porté au Nord, pour y observer la hauteur du Pole.

OBSERVATIONS FAITES DU COTE' DU NORD.

β du Dragon,	6 22 52 $\frac{1}{2}$
γ du Dragon,	6 48 48 $\frac{1}{2}$

On peut remarquer que ces deux passages sont arrivés 14'' plus tard qu'il ne falloit par raport à ceux du jour précédent ; ainsi le Quart de cercle au Zenith dévie à l'Occident de 14'' plus qu'il ne devoit dans sa premiere situation sur la fenêtre Méridionale, ou sa déviation étoit déjà de quelques secondes vers l'Occident.

Le

Le 3 Sept.

Le midi vrai,	23 45 47 $\frac{1}{2}$	par l'Instrument des passages	
β du Dragon,	6 18 51 $\frac{1}{2}$	au Sud	0 0 42
Étoiles de cinquieme grandeur,	7 22 10	au Sud	0 20 57
	7 28 0	au Sud	0 32 15
	7 35 15		0 13 13
	7 39 49		0 9 25
α de Pegase,	7 50 19 $\frac{1}{2}$		0 31 18
	8 5 6		0 24 52
σ à la tête de la grande Ourse,	10 5 9 $\frac{1}{2}$		63 20 2
Étoiles de cinquieme grandeur,	10 10 59	au Sud	0 40 22
	10 15 29	au Sud	0 37 45
	10 22 46		0 25 53
	10 25 53 $\frac{1}{2}$	au Sud	1 14 13
	10 34 36 $\frac{1}{2}$	au Sud	0 57 22
	10 38 0		0 19 55

Le 4 Sept.

L'étoile Polaire au dessus du Pole,		35 27 14
δ de Cassiopée,	14 2 34 $\frac{1}{2}$	6 25 26
ζ de la gr. Ourse au dessus du Pole,		71 12 16
ϵ de Cassiopée au dessus du Pole,		9 55 4
η de la grande Ourse,	14 30 16	fous le Pole, 76 51 1
γ de Persée,		0 0 0

Le 4 Sept.

L'étoile Polaire, 1 37 23 39 29 37
 Elle paroît très foiblement, cependant la distance au Zenith a paru la même à plusieurs reprises. Si on compare cette hauteur avec celle du 3 Septembre & qu'on suppose l'erreur du Quart de cercle 20'' comme elle paroît résulter des dernières Observations, on trouve par cette observations la hauteur du Pole, à la face méridionale de l'Observatoire, 52° 31' 13'', ou en employant la table des refractions de M. Cassini, 5° 31' 9''.



A V E R T I S S E M E N T

au sujet des Recherches sur la Précession des Equinoxes

PAR M. EULER.

Quoique ce Mémoire soit inferé dans le Volume des Mémoires de l'Académie pour l'Année 1749, l'Auteur déclare, qu'il ne l'a composé qu'après avoir lu l'excellent ouvrage de M. D'ALEMBERT sur cette matière; & qu'il ne fait pas la moindre prétention à la gloire, qui est dûe à celui qui a le premier résolu cette importante question. Comme il s'est borné à exposer uniquement la route, qu'il a suivie pour développer ce problème, il n'y a ajouté aucun discours préliminaire, dans lequel il n'auroit pas manqué d'indiquer, que c'est uniquement à Mr. D'ALEMBERT, qu'on est redevable de la discussion de cette importante matière. D'ailleurs l'ouvrage de Mr. D'ALEMBERT fut reçu d'abord avec un applaudissement si général, qu'il a paru superflu alors d'informer le public d'un fait aussi bien constaté & reconnu de tout le monde. Mais puisque ces circonstances pourroient tomber dans l'oubli avec le tems, on a jugé nécessaire d'en instruire le Public par cet avertissement: comme c'est aussi Mr. D'ALEMBERT, qui a le premier donné le denoüement sur la nature des courbes, qui ont un point de rebroussement de la seconde espece ou à bec d'oiseau.

ERRATA

ERRATA POUR LES MÉMOIRES

de Mr. D'ALEMBERT, imprimés dans les Volumes
de 1746, 1747, & 1748.

MÉM. 1746.

Pag. 184 ligne 2, au lieu de 1^0 . Or, lisez Or 1^0

Même page ligne 11, au lieu de x , lisez \cdot (signe de multiplication)

Pag. 185 lig. 1, on xy , lisez on ay .

Même page ligne dernière au lieu de en, lisez est.

Pag. 187 lig. 8, au lieu de $p\sqrt{-1}$, lisez $q\sqrt{-1}$.

Même page lig. 11, au lieu de D'ailleurs, lisez En effet.

Pag. 190 lig. 4, au lieu de xQ , lisez $\cdot Q$

Pag. 191 lig. 12, au lieu de de, lisez du

Pag. 192 lig. 12, au lieu de $(aa + bb)g$ lisez $(aa + bb)^g$

Pag. 193 lig. 8, au lieu de $\frac{1}{2g}$, lisez $\frac{g}{2}$

Pag. 194 lig. 10, au lieu de $+q$, lisez $-q$.

Pag. 195 lig. 2, même correction.

Pag. 203 lig. 6, au lieu de $2z$, lisez zg .

Pag. 204 lig. 8, au lieu de $+fx$, lisez $+fx$.

Même page lig. 14, au lieu de $\pm \frac{f}{2}$, lisez $\mp \frac{f}{2}$

Pag. 205 lig. 6, au lieu de 20, lisez 21.

Même page lig. 9, au lieu de $+fx$, lisez $+fx$.

Même page lig. 11, au lieu de x , lisez z .

Pag. 206 lig. 1, au lieu de $+fx$, lisez $+fx$.

Même page lig. 5, au lieu de $+ft$, lisez $+ft$.

Dans cette page, il sera bon de mettre par tout A au lieu de a , la quantité A étant

$$\text{égale } a\sqrt{bb - \frac{ff}{4}}$$

Pag. 208 lig. 8, au lieu de $z + a$, lisez $z + a$.

Même page lig. 14 & 15 effacés par conséquent

Pag 209 lig. 3, au lieu de \sqrt{ay} , lisez \sqrt{y} .

Pag. 210 lig. 12, depuis le mot excepté, effacés le reste de la phrase.

Pag. 211 lig. 4, au lieu de a , lif. $a dx$.

Pag. 212 ligne antepenultieme, au lieu de $\sqrt{(a + bx + cx^2)}$ lifés $\frac{\sqrt{(a + bx + cx^2)}}{\sqrt{(a + bx + cx^2)}}$

Pag. 213 lig. 7, au lieu de $\left(\frac{b-x}{u}\right)^2$, lifés $\left(\frac{b-x}{a}\right)^2$

Pag. 214 lig. 10, au lieu de $b + x$, lif. $b - x$.

Pag. 218 lig. 3, au lieu de $aa + xx$, lif. $aa + \overline{xx}$.

Même page lig. 9, au lieu de $(aa + uu) \frac{+n-1}{2} \frac{1}{2}$, lif. $(aa + uu) \left(\frac{+n-1}{2}\right) \cdot \frac{1}{2}$

Pag. 222 lig. 13, au lieu de gx , lif. $g'x$. Même page lig. 14, lifés encore $g'x$, pour gx , $g'z$ pour gz . Même page lig. 15, lifés $g'z$ pour gz ; lig. 16, lifés $g'g'$ pour $g'g'$, $l'g'$ pour g & $+g'$ pour $+g$; ligne dernière $g'z$ pour gz

Pag. 223 lig. 2, au lieu de ggz , lifés $g'g'z$, au lieu de $-lg$, lif. $-l'g'$, au lieu de $+g$ lif. $+g'$ & au lieu de \sqrt{z} lifés $g'z$.

Même page lig. 6, au lieu de \sqrt{z} lifés $g'z$.

Même page lig. 10, au lieu de $-dgl + ggg$, lif. $-dgl + \frac{gg'g'}{k} = 0$.

Même page lig. 12, au lieu de gl , lif. $g'l$, & au lieu de $+g$, lif. $+g'$

Même page lig. 13, au lieu de gx , lif. $g'x$, & au lieu de g , lif. g'

Pag. 224 lig. 10, au lieu de $+r$ lif. $+p$

MÉM. 1747.

Pag. 144 ligne 15, au lieu de SL, lifés SZ.

Même page lig. 18, au lieu du second NO, lif. no

Même page ligne antepenult. au lieu de SO, lif. So.

Pag. 145 ligne antepenult. au lieu de S, lif. s.

Dans la Fig. 1, il faut tirer CN.

Dans la Fig. 4, vu & nS doivent être en ligne droite

Pag. 148 lig. 12, au lieu de $v'o' = B$, lif. $v'o' = B$.

Pag. 150 lig. 5, au lieu de au double (bis) lifés à la moitié

Pag. 151 lig. 22, au lieu de $\frac{RF}{ST-OS}$ lif. $\frac{RP}{ST-OS}$, & mettez P pour S dans la figure.

Pag. 215 lig. 6, au lieu de l'arc, lif. l'arc.

Même page lig. 13, au lieu de b , lif. \mathcal{C} , & observés que l'imprimeur a mis indifféremment \mathcal{C} ou β , de sorte que ces Lettres designent la même quantité.

Même page lig. 20, au lieu de b , lifés \mathcal{C}

Pag.



Pag. 216 observés que l'imprimeur a mis indifferemment \mathfrak{S} ou θ

Même page lig. 21, au lieu de s , lisez f

Pag. 217, au lieu de Γs , lisez $\Gamma - s$

Même page, il faut mettre un grand O par tout où il y a un petit o.

Pag. 218, même observation.

Dans la Fig. 5, il faut mettre Q pour Z

Pag. 223 lig. 6, au lieu de s , lisez S

Dans la Fig 6, il faut mettre une S, au milieu de OK', entre les points g' & g

Dans la Fig. 7, mettez on S, au milieu de OK

Pag. 229 lig. 11, au lieu de le art. liz. les art.

Pag. 231 lig. 6, à compter d'en bas, au lieu de KQTGH, liz. KQTGA

Pag. 233 art. XXIX, observés que l'imprimeur a mis indifferemment β ou \mathfrak{S} ;
aussi bien que \mathfrak{S} ou θ

Pag. 236 lig. 3, à compter d'en bas, au lieu de LB. cette, lisez LB, cette

Pag. 237 lig. 8 & 9, au lieu de y , lisez u

Pag. 237 lig. au lieu de $\frac{a-x}{3} - (a-x)$ lisez $\frac{a-x}{3} - (a-x)$

Pag. 238 lig. 4, au lieu de 2, lisez z

Pag. 240 lig. 6, à compter d'en bas, au lieu de σ liz 6

Fig. 17, mettez un second t au bont de la ligne d'en bas

Pag. 243 lig. 12, au lieu de $x = 1$, liz. $x =$

Pag. 244 lig. 13 & 14, au lieu de Z, liz. L

Pag. 246 lig. 9, à compter d'en bas, au lieu de c^{-nc} liz. c^{-ns}

Pag. 246 lig. dernière, au lieu de aux angles, liz. aux complemens des angles.

MÉM. 1748.

Pag. 249 lig. 11, au lieu de n'étant, lisez n étant.

Pag. 252 lig. avant dernière, au lieu de z , lisez z'

Pag. 253 lig. 2, au lieu de $\frac{-r+1}{2}$, lisez $\frac{-r+2}{2}$

Même page lig. 7, au lieu de $+\frac{r}{2}$, liz. $+\frac{r}{2}$

Même page lig. 9, au lieu de $+\frac{r}{2}$ liz. $+\frac{r}{2}$; & au lieu de $+\frac{r}{2}$ liz. $+\frac{r}{2}$

Pag. 255 lig. 3, au lieu de kdu , liz. $\frac{kdu}{2}$

Pag. 256 lig 14, au lieu de $-\left(\frac{gx-gb+af}{a}\right)$ lisez $\left(\frac{gx-gb+af}{a}\right)$

Même page lig. 20, au lieu de $bbccqq$, liz. $bbccgg$

Pag.



Pag. 257 lig. 10, au lieu de $2aaefc$, lisez $2aaefc$

Même page lig. 24, au lieu de fdn &c. lisez. — fdn &c.

Même ligne, au lieu de $\frac{kn}{4m}$, lisez. $\frac{k}{4}$; même ligne, au lieu de $\frac{km}{4^n}$, lisez. $\frac{km}{8^n}$;

Pag. 258 lig. 10, au lieu de $\frac{km}{4^n}$, lisez. $\frac{km}{8^n}$

Même page lig. 11, au lieu de $+dlf$, lisez. — dlf

Même page lig. dernière, au lieu de $-\frac{\Phi}{2}$, lisez. $\frac{\Phi}{0}$, & voyés sur tout cet article IX les

nouvelles additions à ces recherches sur le calcul integral, imprimées dans ce Volume.

Pag. 263 lig 8, au lieu de xx , lisez cx ; Même page ligne dernière, au lieu de e , lisez. u

Pag. 265 lin. 1, au lieu de Cel , lisez. $Cela$

Pag. 267 lig. 11, au lieu de ζx , lisez. γx

Pag. 268 lig. ante penult. au lieu de $\Phi \frac{m}{n}$, lisez. $\Phi + \frac{m}{n}$; & au lieu de mn , lisez. mn

Pag. 269 lig. 15, au lieu de $+m^2$, lisez. $+n^2$

Pag. 270 lig. 9, au lieu de $-A$, lisez. $+A$

Même page lig 13, au lieu de $+\frac{A}{\Phi}$, lisez. $+\frac{A}{\Phi}$

Pag. 271 lig. 3, au lieu de $+A$, lisez. $+A$.

Pag. 272 lig. 5, à compter d'en bas, au lieu de ydx , lisez. yx

Pag. 274 lig. 5, au lieu de $\frac{x}{\sqrt{(\alpha + \beta z + \delta z z)}} = \frac{x}{u}$ lisez. $\frac{x}{\alpha + \beta z + \delta z z} = \frac{x}{\delta u}$

Pag. 275 lig. 16, au lieu de equations, lisez; equation

Pag. 277 lig. 3, au lieu de y^2 , lisez. y ; lig. 12, au lieu de ce qui, lisez. ce qu'il

Pag. 278 lig. 1, au lieu de dx , lisez. dx ; lig. 2, au lieu de $+t$, lisez. $+s$; lig. 4, au lieu de $+qs$, lisez. $+ps$; lig. 7, au lieu de ax^m , lisez. ax^m

Pag. 281 lig. 1, au lieu de dz , lisez dZ .

Pag 283 lig 12, au lieu de $-\frac{C+L}{zk}$, lisez. $-\frac{C+L}{zk}$; lig. 16, au lieu de de, v , lisez. de, v .

Pag. 284 lig. 17, au lieu de un t , lisez. une, & lig. 18, au lieu de Ka , lisez. Ka ; lig. 20, au lieu de $u'-u$, lisez. $u-u'$, & au lieu de 2α , lisez. 2α

Pag 286 lig 7, à compter d'en bas, au lieu de $gv + m\mu$, lisez. $gv + n\mu$.

Pag 287 lig. 15, au lieu de egales, lisez. egaux. lig. 24, au lieu de 49, lisez. 47

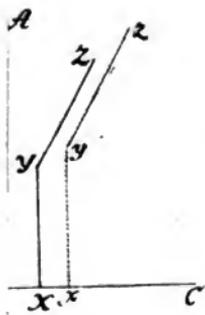
Pag. 288 lig. 8, à compter d'en bas, au lieu de en mettant, lisez. on mettroit

Même page le §. LII est repeté Deux fois

Pag. 290 lig. 4, après ces mots l'art. 52, ajoutez Scolie V.

Voilà les principales fautes qu'on a pu remarquer; mais il peut y en avoir encore.

MEMOI-



2.

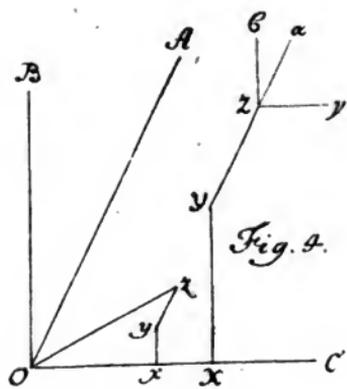


Fig. 5.

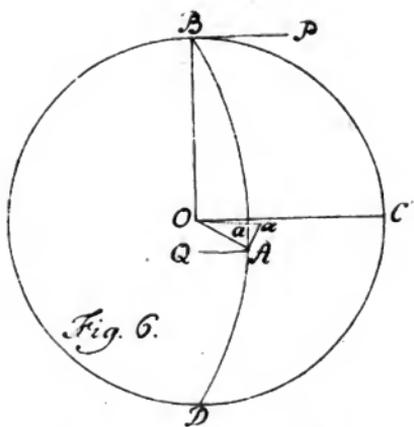


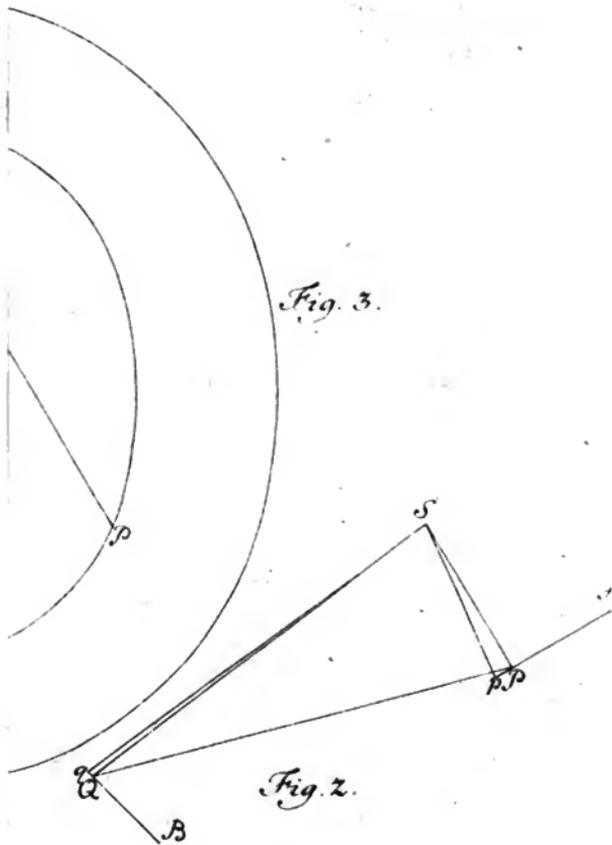
Fig. 6.

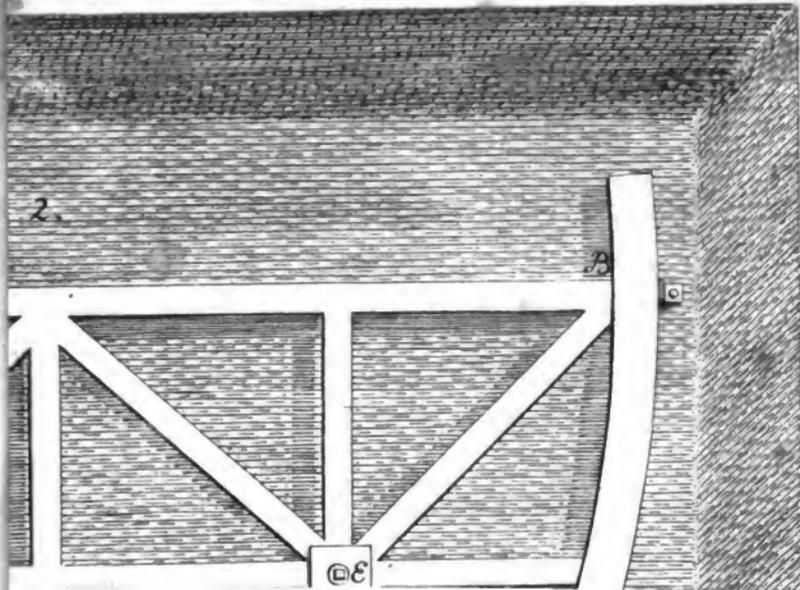


l'Acad. Tom VI pag.

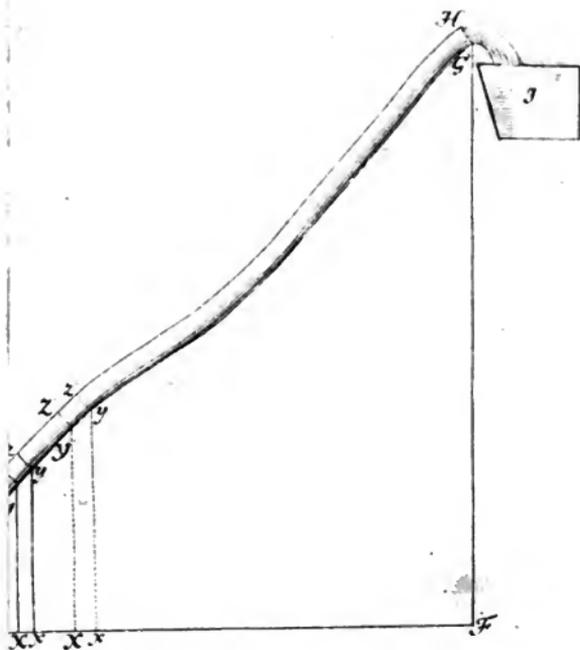
J.H. Frisch. P.

Planche II. Classe Math. ad pag.



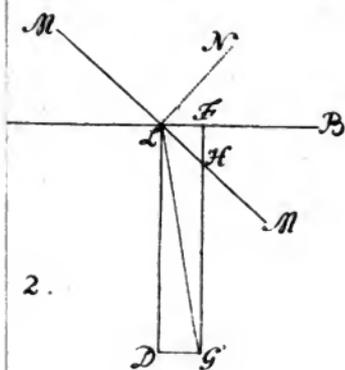
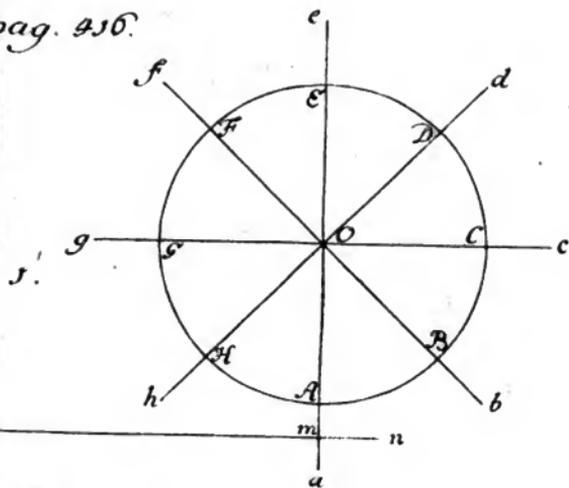


Nath. ad pag. 210.



Mem. de l'Acad Tom. VI. pag. 311.

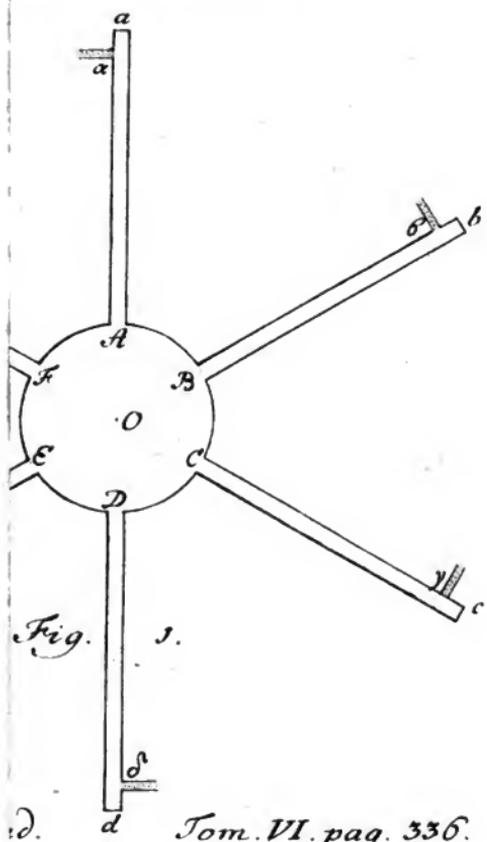
pag. 416.

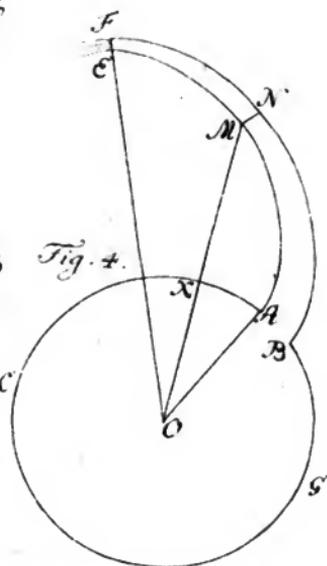
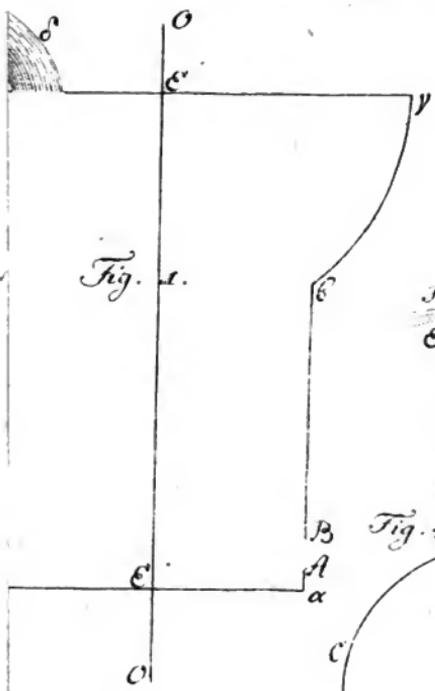


2.

Mem. de l'Acad. Tom. VI. pag. 313.

Math. ad pag. 256.





Mem. de l'Acad. Tom VI pag. 390.

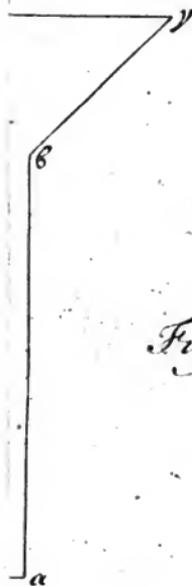
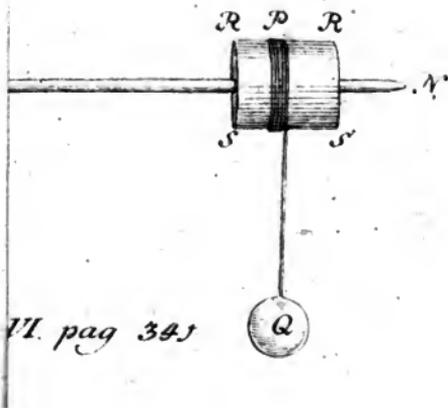


Fig. 3



VI. pag 345

MEMOIRES

DE

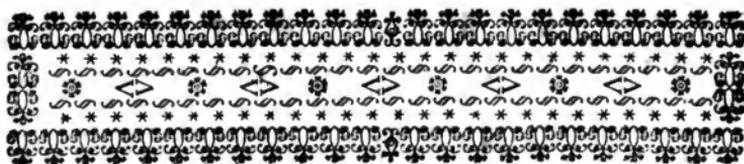
L'ACADEMIE ROYALE

DES

SCIENCES

ET

DE LA MANIERE DE LES ENSEIGNER



RECHERCHES
SUR L'ORIGINE DES FORCES,
PAR M. EULER.

L

C'est une propriété générale de tous les corps, que personne ne révoque plus en doute, que chaque corps considéré en lui-même demeure constamment dans le même état, ou de repos ou de mouvement. Car un corps étant une fois en repos, on convient qu'il doit demeurer toujours en repos, & s'il arrive qu'il commence à se mouvoir, on est d'accord que ce changement est produit par une cause, qui est étrangère à ce corps, ou qui ne se trouve pas dans le corps même; de sorte que, si cette cause n'étoit pas survenue, le corps seroit demeuré indubitablement dans son état de repos. Il en est de même, si le corps a été mis par une cause quelconque dans un état de mouvement; car alors, à moins qu'il ne soit assujecti à l'action de quelque cause étrangère, il conservera toujours ce même mouvement, ou il avancera sans cesse avec la même vitesse selon la même direction. Et si un tel corps dans son mouvement changeoit ou de vitesse ou de direction, il est certain qu'il n'en faudroit pas chercher la cause dans le corps même, mais hors de lui, en quelque endroit qu'elle puisse se trouver.

II. En effet si nous ne considérons qu'un seul corps, en supposant que tout le reste du monde soit anéanti, & que ce corps existe tout seul dans l'espace vuide & infini, la vérité de ce que je viens d'avancer sur la conservation de l'état, sautera d'abord aux yeux. Car, quoiqu'on puisse objecter contre la supposition que je fais, & contre l'espace vuide, que je suppose rester après l'anéantissement de tous les autres corps, les conclusions que je m'en vais tirer, n'en feront pas moins seures. Car je n'imagine ce cas que pour mettre le corps à l'abri de toutes les causes étrangères, qui pourroient agir sur lui; & comme ces causes se trouvent hors du corps que je veux considérer, rien n'empêche, que je fasse abstraction de ces causes étrangères, ou que je les suppose anéanties. C'est pourquoi il reviendra au même de laisser exister tous les autres corps, pourvu qu'on les regarde comme depouillés de toutes forces, par lesquelles ils pourroient agir sur le corps en question.

III. Ce corps donc étant garanti de l'action de toute force étrangere, soit que tous les autres corps soient anéantis, ou qu'ils se trouvent hors d'état d'agir sur ce corps, si ce corps dans ces circonstances est en repos, il n'y a aucun doute, qu'il ne demeure éternellement en repos, puisqu'il ne se trouve nulle part la moindre raison, pourquoi il devroit commencer à se mouvoir. Et la même raison nous oblige à soutenir, que si ce corps avoit quelque mouvement, il devroit continuer sans cesse ce mouvement avec la même vitesse & selon la même direction. Car on ne peut pas supposer à ce corps un mouvement déterminé, sans qu'il parcoure avec ce mouvement un espace tant soit petit: & comme il a à chaque point de cet espace le même mouvement, il y a partout la même raison, pourquoi il doit passer outre de même maniere; de sorte qu'il ne pourra jamais changer ni de vitesse, ni de direction.

IV. Or, tant qu'un corps ou demeure en repos ou se meut d'un mouvement uniforme selon la même direction, on dit dans l'un & l'autre cas, que le corps demeure dans le même état. Dans ce sens donc

on

on connoit l'état d'un corps, lorsqu'on fait, ou qu'il est en repos, ou qu'il se meut avec une certaine vitesse selon une certaine direction ; & partant c'est une propriété essentielle à tous les corps de se conserver dans leur état, & de n'y souffrir aucun changement, tandis qu'ils ne sont pas assujettis à l'action de quelque cause étrangère. Aussi-tot donc qu'il arrive le moindre changement dans l'état d'un corps, soit de repos soit de mouvement, il est bien sûr, que la cause de ce changement n'est pas dans le corps, mais plutôt dans quelque sujet existant hors de lui ; de sorte que si cette cause n'avoit pas agi sur le corps, il seroit resté perpétuellement dans le même état, dans lequel il eut été mis une fois.

V. A cette propriété des corps, par laquelle ils affectent de demeurer dans le même état, on donne le nom d'*inertie* ; & partant l'inertie est un attribut essentiel à tous les corps, de sorte qu'il seroit impossible, qu'il y eut des corps dépourvus de cette propriété. Quoique ce mot d'*inertie* soit assés propre pour marquer cette qualité d'un corps reposant, par laquelle il demeure en repos, il ne semble pas si propre à marquer le principe, par lequel un corps, qui se trouve en mouvement, persévère dans le même état ; puisqu'on est accoutumé de regarder la continuation du mouvement comme une action, & que le mot d'*inertie* dans sa signification naturelle marque une opposition à toute action. Or, puisque c'est le même principe par lequel un corps étant en repos demeure en repos, & par lequel un corps mis en mouvement conserve ce mouvement avec la même vitesse & suivant la même direction, il est raisonnable d'imposer à ce principe le même nom, tant pour l'un que pour l'autre cas. Il faut donc lier avec ce nom un tel sens, qui marque une aversion pour tout changement.

VI. Ayant fixé cette idée de l'inertie, il est clair que toutes les fois qu'un corps change d'état, la cause de ce changement se doit trouver hors du corps. Ainsi, si un corps qui a été jusqu'ici en repos, commence à se mouvoir, ce corps même n'en renferme pas la

cause, mais il est bien seur, qu'elle se trouve quelque part hors de lui. De même, si un corps en mouvement commence à changer ou de vitesse ou de direction, la cause lui est infailliblement étrangere, & subsistera dans quelqu'autre sujet : de sorte que, si cette cause n'avoit pas agi sur le corps, il seroit resté dans son état, ou de repos dans le premier cas, ou de mouvement dans l'autre, sans qu'il eut jamais changé ni de vitesse ni de direction. Par conséquent ce seroit contre la nature des corps, si l'on vouloit soutenir, que les corps eussent quelque penchant pour se mouvoir étant en repos, ou pour parvenir à l'état de repos lorsqu'ils ont reçu quelque mouvement; & partant il faut bannir de l'idée des corps, toutes les qualités contraires à l'inertie prise dans le sens, que je viens d'établir.

VII. Si l'on excepte quelques Philosophes, qui ont des sentimens peu justes sur le mouvement, tous les autres, & surtout ceux qui ont joint à leurs spéculations Philosophiques une connoissance suffisante de la Mécanique, tombent d'accord sur cet article de l'inertie. Et même ceux qui soutiennent une attraction universelle comme une propriété essentielle aux corps, n'en disconviennent point. Car si deux corps éloignés à une distance quelconque commencent à s'approcher l'un de l'autre, ils ne disent pas que la cause, pourquoi l'un de ces deux corps commence à se mouvoir, se trouve dans ce même corps, mais plutôt dans l'autre, de sorte que si cet autre n'avoit pas existé, celui-là seroit demeuré toujours en repos. Ainsi, selon le sentiment aussi de ces Philosophes, la cause de tout changement d'état dans les corps réside hors d'eux & leur est étrangere.

VIII. Toute cause qui est capable de changer l'état d'un corps s'appelle *force* : & partant, lorsque l'état d'un corps change, soit que du repos il commence à se mouvoir, ou qu'étant déjà en mouvement, il change ou de vitesse ou de direction, ce changement vient toujours d'une force, & cette force se trouve hors du corps dans quelque autre sujet, quel qu'il soit. Car je ferai voir dans la suite la véritable source de toutes les forces, par lesquelles l'état des corps du monde est

est altéré continuellement. Maintenant je me contente d'avoir montré, que la force, qui cause quelque changement dans l'état d'un corps, n'a point lieu dans ce corps même, mais qu'on la doit nécessairement chercher dans quelque autre sujet.

IX. A l'occasion de cette définition du terme de force, je remarque, que c'est très mal à propos, que quelques uns nomment l'inertie la force d'inertie. Car, puisque l'effet de l'inertie consiste dans la conservation du même état, & que celui des forces tend à changer l'état des corps, il est évident que ces deux effets sont directement contraires entr'eux, & que l'inertie marque plutôt une chose tout à fait opposée à l'idée des forces. Cette remarque paroît d'autant plus nécessaire, que cette dénomination si peu juste n'a pas peu contribué à brouiller la théorie des premiers principes des corps & du mouvement. Car dans la plupart des Livres qui traitent de cette matière, on trouve tant d'obscurités & de contradictions, qu'on est obligé de leur renoncer tout à fait, lorsqu'on veut s'appliquer avec succès à l'étude de la Mécanique : tant il s'en faut que ces Livres renferment les premiers fondemens de cette Science.

X. Or, malgré l'inertie, ou cette propriété générale des corps, en vertu de laquelle chacun tâche de se conserver dans son état, nous voyons toujours, que tous les corps, qui tombent sous nos sens, changent continuellement de leurs états, & il semble impossible de trouver aucun corps, qui demeure tant soit peu de tems en repos, ou qui continue son mouvement avec la même vitesse & selon la même direction. D'où il s'ensuit nécessairement, que tous ces corps sont sans cesse assujettis à l'action de quelques forces, & que chaque corps se trouve sollicité par quelque force, qui subsiste hors de lui. C'est aussi à quoi aboutissent toutes les recherches de la Mécanique, où l'on s'applique principalement à deux choses: l'une, les forces qui agissent sur un corps étant données, de déterminer le changement qui doit être produit dans son mouvement: l'autre, de trouver les forces mêmes, lorsque les changemens, qui arrivent aux corps dans leur

leur état, sont connus. Ainsi, par exemple, si un corps celeste demeurroit en repos, ou qu'il avançât d'un mouvement uniforme suivant la même direction, il seroit ridicule d'en demander la raison, puisqu'elle seroit contenuë dans la nature de ce corps même. Mais, dès qu'on remarque des irrégularités dans le mouvement d'un corps, soit que sa vitesse ou sa direction, ou toutes les deux, subissent des changemens, alors on est en droit d'en demander la cause, étant bien seur, que c'est quelque force, qui subsiste hors de ce corps.

XI. Pour trouver donc la véritable origine de ces forces, dont nous voyons que le monde est rempli, examinons soigneusement quelques cas, où les corps sont obligés de changer d'état; & pensons exactement toutes les circonstances qui s'y trouvent jointes, pour en déterrer celle, qui puisse contenir la source des forces, qui causent ce changement d'état. Considérons donc d'abord deux corps A & B, dont l'un A soit en repos, & l'autre B en mouvement, en sorte qu'il dirige son cours vers le premier A. Cela posé, on sait que dès que le corps B vient à atteindre le corps A, l'état de l'un & de l'autre se change subitement, & que le corps A, qui a auparavant été en repos, reçoit quelque mouvement, & que le mouvement du corps B en devient diminué. J'envisage ici ce cas en général, sans déterminer si les corps sont élastiques, ou dépourvus de tout ressort; car l'effet que je viens d'indiquer est commun à l'une & l'autre espèce des corps. On peut encore supposer que ces deux corps sont à peu près égaux entr'eux, afin qu'il n'y reste le moindre doute sur le changement d'état de tous les deux corps à la fois; car, si l'un étoit incomparablement plus grand que l'autre, on pourroit penser que le plus grand ne souffre aucun changement, puisque son changement causé par le choc seroit extrêmement petit, & à peine à remarquer. Mais en tout cas il suffit de savoir, qu'au moins l'un de ces deux corps change d'état.

XII. Et d'abord je demande, pourquoi tous ces deux corps ne demeurent pas dans leur état, c'est à dire, pourquoi le corps A ne demeure pas en repos, & pourquoi le corps B ne continuë pas son mouve-

mouvement avec la même vitesse & selon la même direction, comme leur inertie l'exigeroit ? Or la réponse à cette demande sera d'abord prête : on dira que le choc ou le concours de ces deux corps ne permet pas, que l'un & l'autre conserve son état ; car si le corps A demeureroit en repos, l'autre B ne sauroit continuer son mouvement, sans qu'il passât au travers du premier ; or que cela étoit impossible à cause de l'impénétrabilité de l'un & de l'autre de nos corps. Et partant on convient, que si un de ces corps, ou tous les deux n'étoient pas impénétrables, ou que l'un accordât à travers de lui un passage entièrement libre à l'autre, alors aucun de ces deux corps ne souffriroit le moindre changement dans son état ; puisque l'un & l'autre pourroit continuer à rester dans son état, sans que l'un y fut empêché par l'autre.

XIII. Voilà donc déjà une circonstance bien remarquable, savoir l'impénétrabilité, qui étant en cause, que nos deux corps ne peuvent pas poursuivre leur état, doit contenir probablement la cause du changement, qui arrive dans le choc ; elle demande donc dans cette recherche toute l'attention possible. Or l'impénétrabilité est de l'aveu de tous les Philosophes une propriété aussi générale & aussi essentielle à tous les corps que l'étendue, ou l'inertie ; cependant il me semble que la plupart n'ont pas assez exactement fixé l'idée, que nous devons avoir de cette propriété. Car quand on dit, que tous les corps sont impénétrables, il ne faut pas croire, que par exemple une éponge, entant qu'elle se laisse pénétrer par de l'eau, y fasse une exception ; puisqu'on sait, que ce ne sont pas les particules de l'éponge que l'eau pénètre, mais les pores, qui, quoiqu'ils soient remplis d'air ou d'une autre matière, permettent à l'eau l'entrée à mesure que la matière, qui y étoit logée, s'en va. Cet exemple peut servir à lever plusieurs doutes, qu'on pourroit faire sur la généralité de cette qualité des corps.

XIV. De là il est clair, que l'impénétrabilité est une telle propriété des corps, en vertu de laquelle un corps étant dans un lieu,

tant qu'il occupe ce lieu, ne souffre pas qu'un autre corps occupe ce même lieu en même tems. La condition, que j'ai insérée dans cette définition, contenuë en ces termes : *tant qu'il occupe ce lieu* : la met à l'abri des objections qu'on pourroit faire; car, lorsque l'eau entre dans les pores d'une éponge, l'eau n'occupe pas le lieu, que l'éponge occupe actuellement, mais elle succede dans les espaces, qu'une autre matiere avoit occupée auparavant, & qui en est sortie à l'entrée de l'eau. De la même maniere, lorsque les rayons de lumière passent à travers du verre ou d'un autre corps transparent, ou lorsqu'on dit que l'éther, ou quelqu'autre matiere subtile, traverse librement les corps, on comprend aisément, que cet effet n'est pas contraire à l'impénétrabilité des corps; puisque ce ne sont pas les particules propres de ces corps, mais leurs pores, qui permettent le passage à ces matieres subtiles.

XV. Pour mieux faire sentir, que l'impénétrabilité convient à tous les corps, & qu'elle en est même une propriété essentielle, de sorte que des êtres étendus, & même doués de l'inertie, s'ils n'avoient pas cette propriété, ne mériteroient pas même le nom de corps; je remarque qu'un corps dépouillé de l'impénétrabilité, s'il étoit possible, ne seroit plus capable de frapper nos sens, & de nous porter par là à la connoissance de son existence. Car premièrement il est clair, que laissant un libre passage à tous les corps, qui y frappent, nos mains y passeroient à travers sans rien sentir, & les rayons de lumière y trouvant aussi un libre passage n'exciteroient pas dans leur surface cette clarté requise pour les rendre visibles à nos yeux. Pour les autres sens il est pareillement évident, qu'ils ne sauroient recevoir d'un tel corps la moindre impression.

XVI. Mais de plus, quand même il y auroit de tels corps parfaitement pénétrables, en quoi seroient-ils differens de l'idée, que nous avons d'un espace vuide? On ne pourroit pas dire, qu'ils occupassent quelque lieu, puisque ce même lieu pourroit être occupé par d'autres corps, sans que ceux-là le quittassent. Ensuite les parties

ties de ces corps étant aussi parfaitement pénétrables, rien n'empêcherait, qu'on ne les réduisit dans un même lieu: car étant pénétrables, ni la dureté, ni la roideur, ne leur pourroit convenir. Ainsi un tel corps se laisseroit réduire dans un aussi petit espace, qu'on voudroit, & même dans un point, ou à rien; de sorte que ce seroit un vrai anéantissement: & après avoir été réduit de cette façon à rien, il seroit difficile de dire en quoi il seroit différent dans cet état de celui, où on l'a conçu auparavant; par conséquent ces sortes de corps ne différoient en aucun égard d'un vrai rien.

Art. XVII. De là il est clair, combien il appartient à l'essence des corps d'être impénétrables, puisque sans cette propriété ils ne seroient capables d'occuper aucun lieu; & quand même on les concevrait dans un espace, il n'y auroit aucune différence entr'eux & un espace vuide. Cette considération me conduit aussi à remarquer, que la pénétrabilité dans le sens, qu'on la doit entendre, n'est pas susceptible de degrés, de sorte qu'on ne sauroit dire, qu'un être fut plus ou moins pénétrable qu'un autre. Car, dès qu'il n'est pas entièrement impénétrable, il est pénétrable, & les raisons alléguées contre la réalité des êtres tout à fait pénétrables, prouveront aussi que la partie, qu'on conçoit pénétrable, est déstituée de réalité; de sorte qu'il ne resteroit pour la constitution du corps que la partie tout à fait impénétrable. Ainsi l'impénétrabilité des corps consiste dans une impossibilité absolue de se laisser pénétrer; ou il est impossible que deux corps, ou seulement deux de leurs moindres particules, existent à la fois dans le même lieu.

Art. XVIII. Après ces réflexions sur l'impénétrabilité, retournons à la considération des deux corps A & B, dont celui-cy B rencontre dans son mouvement l'autre A que nous supposons en repos. Et puisque nous avons vu, qu'à la rencontre même il est impossible que l'un & l'autre demeure dans son état, à cause de l'impénétrabilité; il s'agit de déterminer, d'où vient la force qui produit ce changement d'état, qui doit nécessairement arriver. Car à cause de l'inertie il n'y

à aucun doute, que ce changement ne provienne d'une certaine cause; & toute cause capable de changer l'état des corps, est comprise sous le nom de force. Posons donc cette alternative; ou cette force est nécessairement liée avec l'impenétrabilité, ou elle en est séparable. Dans ce dernier cas donc l'impenétrabilité pourroit subsister sans cette force; or abolissant cette force, ou la cause du changement d'état dans nos corps, son effet devoit aussi cesser, & partant l'un & l'autre corps devoit demeurer dans son état. Mais cela étant impossible, puisque les corps se devoient pénétrer, il s'en suit nécessairement, que la force en question est absolument liée avec l'impenétrabilité, & qu'elle n'en est nullement séparable.

XIX. Aussi-tot donc qu'on reconnoit l'impenétrabilité des corps, on est obligé d'avouer que l'impenétrabilité est accompagnée d'une force suffisante, pour empêcher la pénétration. Et en effet s'il est impossible que les corps se pénétrant, il faut qu'il y ait des obstacles insurmontables, qui s'opposent à la pénétration; & si la pénétration ne sauroit être évitée, sans que les corps ne changent d'état, il faut qu'il se trouve dans les corps mêmes, entant qu'ils sont impénétrables, des forces suffisantes pour produire ce changement d'état, sans lequel l'impenétrabilité ne sauroit subsister. Ce seroit donc une contradiction ouverte de soutenir, que les corps sont impénétrables, & de leur refuser en même tems les forces, qui soient absolument nécessaires pour maintenir l'impenétrabilité, & pour s'opposer à la pénétration.

XX. Entant donc que les corps sont impénétrables, ils sont aussi doués de forces nécessaires pour le maintien de cette propriété: & sans ces forces il seroit même impossible de se former une idée de l'impenétrabilité; de sorte que c'est l'impenétrabilité, qui est la première source des forces, qui subsistent dans le monde, & qui produisent une infinité de changemens dans l'état des corps. Or ces forces ne se déploient que lorsqu'il s'agit de prévenir la pénétration; car, tant que les corps peuvent persévérer dans leur état, ou de repos ou de

mouve-

mouvement, sans que leur impénétrabilité en soit attaquée, il n'arrivera aucun changement dans leur état, tout comme si les forces jointes à l'impénétrabilité n'existoient point. Mais lorsque les corps ne sauroient demeurer dans leur état sans se pénétrer les uns les autres, c'est alors que les forces de l'impénétrabilité agissent, en changeant l'état des corps, autant qu'il faut pour empêcher toute pénétration.

XXI. Nous voyons par là, quelle idée nous devons nous former de ces forces, dont l'impénétrabilité des corps est nécessairement accompagnée; & qu'on doit bien prendre garde de les ranger sous la définition, que quelques Philosophes donnent des forces en général, quand ils disent, qu'une force est un effort continuel de changer d'état. Car premièrement ces forces, que nous venons de découvrir, n'agissent pas continuellement, mais seulement alors, quand les corps en continuant leur état se devoient pénétrer mutuellement. Ensuite le chargement d'état, qu'elles produisent n'en est qu'un effet indirect, puisque leur effet principal consiste dans le maintien de l'impénétrabilité, & qu'elles ne changent l'état des corps, qu'entant qu'il le faut pour empêcher la pénétration. Donc, quoique l'existence de ces forces de l'impénétrabilité soit démontrée, nous sommes encore en droit de nier hardiment, qu'il ne se trouve point dans les corps des forces telles, que nous décrivent ces Philosophes; qui semblent avoir manqué en ce qu'ils ont voulu définir une chose, avant que de l'avoir suffisamment connue.

XXII. Or quand nous nommons force, toute cause qui est capable de changer l'état des corps tant de repos que de mouvement, cette définition convient parfaitement bien aux forces, dont l'impénétrabilité des corps est revêtuë. Car premièrement ces forces ne changent pas perpétuellement l'état des corps, & elles n'ont pas même un effort pour produire un tel changement, tandis que l'impénétrabilité ne souffre aucune atteinte. Ensuite, on n'en peut dire que ce qu'elles sont seulement capables de causer quelque changement dans l'état des corps, puisqu'elles ne produisent aucun effet, que lorsque les corps

se trouvent dans un tel état, qu'ils ne sauroient y demeurer, sans qu'ils se pénétraient les uns les autres : de sorte que ce n'est que dans ces cas, qu'on pourroit dire, que ces forces agissent effectivement, & alors même, elles n'agissent, qu'autant qu'il faut pour garantir les corps de pénétration.

XXIII. Il se trouve ici encore une autre circonstance, qui paroît bien étrange; c'est que ces forces regardées en elles-mêmes ne sont pas déterminées ni par rapport à la quantité, ni à la direction: ou plutôt s'il est impossible que quelque chose existe, qui ne soit pas entièrement déterminé, il faut dire que ces forces mêmes n'existent pas, que lorsque le cas existe; où elles sont obligées d'agir pour prévenir la pénétration: ce n'est donc que dans ces cas, qu'elles méritent le nom de forces; & hormis ces cas, elles ne sont qu'un attribut de l'im-pénétrabilité. Mais dès que le cas arrive, que deux corps en continuant leur état se devoient pénétrer, aussi-tôt ces forces commencent à agir, & à changer l'état des corps autant qu'il faut pour les mettre à l'abri de la pénétration; & dès qu'il n'y a plus de danger, qu'ils se pénétrant, les corps continueront l'état, où ils auront été réduits par l'action de ces forces, & il n'en restera plus rien, d'où l'on pourroit juger, que ces forces subsistassent encore, si ce n'est l'im-pénétrabilité même.

XXIV. Puisqu'un corps, qui existeroit tout seul, pourroit toujours demeurer dans son état ou de repos ou de mouvement, ces forces de l'im-pénétrabilité ne produiroient jamais le moindre effet; & ce seroit tout comme si elles n'existoient pas. Ainsi d'un corps regardé en lui-même, on ne sauroit dire, qu'il étoit doué d'une telle force; & comme ces forces ne se manifestent qu'à la rencontre de deux ou plusieurs corps, où il s'agit d'empêcher leur pénétration, il est clair que ces forces sont l'effet de l'im-pénétrabilité, non d'un seul corps, mais de tous les deux à la fois; car, si l'un seulement étoit pénétrable, il n'arriveroit aucun changement dans tous les deux. D'où il s'en suit que ces forces, dont nous voyons l'effet dans le choc des corps, résultent également de l'un & de l'autre de ces corps, & qu'il en suit alors

alors une seule force, qui opère le changement d'état dans l'un & l'autre. Et partant, tant que nous ne considérons qu'un seul corps, on ne sauroit lui attribuer rien, qui ressemblât à ces forces, & encore moins pourroit-on dire, que ce corps eût une force déterminée.

XXV. Pour parler donc plus précisément, il faut dire qu'à la rencontre de deux corps, qui se pénétreroient s'ils continuoient à demeurer dans leur état, il nait de l'impénétrabilité de l'un & l'autre à la fois une force qui en agissant sur les corps, change leur état : & de plus, que cette force est à chaque moment d'une telle quantité & direction précisément qu'il faut pour empêcher la pénétration, de sorte que lorsqu'une petite force suffit à cet effet, il ne se trouve aussi que cette petite force, qui agit sur les corps. Or si pour empêcher la pénétration, il faut une force quasi infinie, on doit convenir que l'impénétrabilité des deux corps fourniroit aussi dans ce cas une force infiniment grande. Car, puisqu'il est absolument impossible que les corps se pénétrant, il faut qu'il se trouve toujours une force capable, quelque grande qu'elle dût être, pour détourner les corps de la pénétration. Ainsi l'impénétrabilité des mêmes corps est capable de fournir des forces tantôt extrêmement grandes, tantôt fort petites, selon que les circonstances l'exigent.

XXVI. Pour empêcher que deux corps, qui se rencontrent, ne se pénétrant, il faut produire dans leur état un certain changement, & ce changement se doit faire dans un certain tems ; & c'est de là que la force tire sa détermination tant par rapport à la quantité, qu'à la direction. Car il est d'abord clair, que la force ne sauroit être plus petite, qu'elle ne seroit pas suffisante à prévenir la pénétration ; mais on pourroit dire que rien n'empêcheroit que la force ne fut plus grande. Mais il faut remarquer, que dès que la force aura déjà réduit les corps jusqu'au point, où la pénétration ne seroit plus à craindre, il n'y auroit plus de raison, pourquoi cette force poursuivroit les corps au delà, que de dire qu'elle agiroit, déjà quand ils sont encore éloignés. Ainsi dans le choc des corps leur impénétrabilité ne fournit toujours que

que la plus petite force, qui est capable de les garantir de la pénétration; & c'est sans doute sur cette circonstance, qu'est fondé ce principe si général, que tous les changemens au monde sont produits aux moindres dépens qu'il est possible, ou avec les plus petites forces, qui sont capables de cet effet.

XXVII. Il en est de même de la direction de cette force, laquelle est toujours telle, que les corps en sont le plus promptement détournés de la pénétration. Pour connoître cette direction, on n'a qu'à s'imaginer que les corps en poursuivant leur état, se pénètrent infiniment peu, de sorte qu'une partie de l'un se plonge dans une partie de l'autre. Cet enfoncement étant infiniment petit, pourra être regardé comme un attouchement; & il est clair que pour éviter le plus promptement cette pénétration, la direction de la force doit être perpendiculaire au plan de cet attouchement. Ce qui est aussi parfaitement d'accord tant avec l'expérience qu'avec la Théorie de la Mécanique, par laquelle nous savons, que dans le choc de deux corps, la direction de la force, dont ces corps se trouvent sollicités alors, est toujours perpendiculaire au plan, par lequel ils se touchent mutuellement. De là vient aussi, que les pressions des fluides sur des surfaces quelconques sont toujours perpendiculairement dirigées sur ces surfaces. Car, si ces surfaces n'étoient pas impénétrables, le fluide les pénétreroit actuellement; puisque donc c'est aussi l'impénétrabilité, qui empêche la pénétration, il faut pareillement que la direction de la force, qui y agit, soit perpendiculaire à la surface.

XXVIII. La même chose arrive quand un corps pesant repose sur une table horizontale, où l'impénétrabilité du corps même est en cause, qu'il se laisse soutenir; car si l'un ou l'autre étoit pénétrable, le corps descendroit en passant à travers de la table. Mais le corps étant pesant exerce une force égale à son poids sur la table, & celle-ci soutenant le corps en repos, il faut que la force, dont la table réagit sur le corps, soit exactement égale à la pression du corps; & si le corps étoit plus ou moins pesant, la force de l'impénétrabilité de la table
feroit

seroit plus ou moins grande. D'où l'on voit encore plus évidemment que la force, dont l'impénétrabilité est capable, est indéterminée en elle même, & qu'elle ne devient déterminée qu'en chaque cas, où elle se manifeste toujours dans un tel degré exactement qu'il faut pour résister à la pénétration, de sorte qu'elle n'est dans chaque cas ni trop grande ni trop petite. Ensuite il est aussi clair de ce cas, que la direction de la force d'impénétrabilité est toujours perpendiculaire au plan de l'attouchement.

XXIX. Puisque, dans ce cas que nous venons de considérer, la force d'impénétrabilité de la table est exactement égale à la force, dont le corps presse la table, nous comprenons en général que toujours, lorsque deux corps sont pressés l'un contre l'autre, l'impénétrabilité de chacun doit résister à cette pression; donc la force, qui résulte de l'impénétrabilité de l'un, est exactement égale à la force, dont l'autre est pressé contre celui-là. Or, puisque la pression entre ces deux corps est la même de part & d'autre, à cause de l'égalité entre l'action & la réaction, il s'ensuit que l'impénétrabilité de l'un & de l'autre de ces deux corps déploye une même force, qui est égale à celle dont les deux corps sont apprimés ensemble. Ainsi, si deux corps A & B sont pressés l'un contre l'autre par une force $= f$, le corps A repousse le corps B à cause de son impénétrabilité avec une force $= f$, & réciproquement le corps B à cause de son impénétrabilité repousse le corps A avec la même force $= f$.

XXX. De là je tire cette conclusion générale: si deux corps A & B se rencontrent en sorte qu'ils se devoient pénétrer, s'ils étoient pénétrables, ce qui se feroit par l'endroit, où ils s'attouchent mutuellement; les forces, dont l'un & l'autre résiste à la pénétration, seront égales entr'elles & directement opposées: car la direction de l'une & de l'autre de ces forces est perpendiculaire au plan, par lequel ces corps se touchent mutuellement. Ainsi, si la force, dont le corps A à cause de son impénétrabilité agit sur le corps B, est $= f$, de sorte que f est la force requise pour empêcher que le corps B ne



pénètre par A, le corps B agira à cause de son impénétrabilité avec une force égale f sur le corps A, pour empêcher que celui-cy ne pénètre par celui-là. Et dans cet état ces deux corps se trouveront pressés l'un contre l'autre avec la même force $= f$. Et cela est vrai, soit que les corps soient pressés actuellement ensemble, ou qu'ils se rencontrent dans le choc.

XXXI. Cette égalité des forces, d'où dépend le grand principe de l'égalité entre l'action & réaction, est une suite nécessaire de la nature de la pénétration. Car, s'il étoit possible que le corps A pénétrât le corps B, le corps A seroit précisément autant pénétré par le corps B; donc, puisque le danger que ces corps se pénétrant, est égal de part & d'autre, il faut aussi que ces deux corps employent des forces égales pour résister à la pénétration. Ainsi, autant que le corps B est sollicité par le corps A, précisément autant sera celui-cy sollicité par celui-là, l'un & l'autre déployant exactement autant de force qu'il faut pour prévenir la pénétration. Or ces deux corps agissant l'un sur l'autre par une force quelconque, se trouveront dans le même état, que s'ils étoient comprimés ensemble par la même force.

XXXII. Nous voyons donc que la seule impénétrabilité des corps est capable de fournir des forces, par lesquelles l'état des corps peut être changé; & dans les cas où cela arrive, si l'on demande, d'où viennent les forces qui causent ces changemens, on pourra répondre hardiment que l'impénétrabilité des corps en est la véritable source. Or je ferai voir que dans le choc des corps, le changement qui arrive dans leur état est précisément le même, que ces forces d'impénétrabilité doivent produire: & partant, partout où nous voyons que l'état des corps subit des changemens par le choc ou par la rencontre de deux ou plusieurs corps, nous serons assurés que les forces qui ont causé ces changemens, sont précisément celles, que l'impénétrabilité des corps déploye dans ces rencontres; & on ne se trouvera plus embarrassé à l'égard des forces actives & motrices, par lesquelles quel-

quelques Philosophes ont voulu expliquer mal à propos ces changemens, qui arrivent dans le choc des corps.

XXXIII. Mais, avant que de déterminer ces changemens par ces principes, pour faire voir, qu'ils sont d'accord avec la vérité, il faut avoir égard à l'état de compression, où les corps se trouvent pendant qu'ils agissent l'un sur l'autre. Car, si deux corps sont pressés ensemble par une force quelque petite qu'elle soit, ils en souffrent quelque enfoncement, qui sera d'autant plus grand, moins les corps seront durs; & ce ne seroient que des corps infiniment durs, qui n'en reçussent aucune impression, ou enfoncement. Cet enfoncement se fait, quand les parties extérieures des corps, à l'endroit où ils se touchent & agissent l'un sur l'autre, cedent à la force de pression, ou en dedans, ou à coté, selon la nature des corps; tout comme nous voyons que deux globes de terre glaise, lorsqu'ils se choquent, deviennent aplatis à l'endroit de l'attouchement. Cependant on comprend aisément que cet enfoncement se fait, sans aucune pénétration réelle.

XXXIV. Si la détermination du changement d'état, qui arrive dans le choc des corps, demandoit une connoissance parfaite de cet enfoncement, on voit bien, qu'elle seroit peut-être impossible, & qu'elle seroit différente pour chaque espece de corps choquans selon leur degré de dureté. Mais heureusement, soit que les corps soient plus ou moins durs, on n'a qu'à avoir égard à cette circonstance de ces enfoncemens, s'ils se remettent après le choc, ou s'ils demeurent; & en conséquence de cela on n'a qu'à distinguer deux especes principales de corps: l'une qui conserve les enfoncemens après le choc, l'autre, qui se remettent après le choc exactement sans en conserver la moindre marque. Les corps de la première espece sont nommés sans ressort, & ceux de l'autre espece à ressort; & c'est selon ces différentes especes de corps, que les loix du changement d'état dans le choc des corps varient.

XXXV. Soit que nous considérons des corps sans ressort, ou à ressort, le calcul sera le même pour la première moitié du tems que dure le choc. Soient donc deux corps spheriques A & B, qui se

Fig. 1.

meuvent sur la même ligne droite MN dans le même sens, mais que la vitesse du corps A soit plus grande, que celle du corps B avant le choc, de sorte que celui-là doit rencontrer celui-cy quelque part. Supposons que cela arrive pour le premier instant, quand le centre du premier corps sera en A, & celui de l'autre en B, ce sera donc l'instant du tems, où le choc commence; car le corps A ayant une plus grande vitesse que le corps B, si chacun continuoit son mouvement, ils se devoient pénétrer l'un l'autre, & c'est de là que naît l'action mutuelle de ces deux corps, ou leur choc.

XXXVI. Soit avant le choc la vitesse du corps A $= a$, & celle du corps B $= b$, de sorte que $a > b$, & ce seront encore leurs vitesses au premier instant, qu'ils se rencontrent en A & B, où ils commencent à se toucher. Ici donc la distance de leurs centres AB sera égale à la somme de leurs demi-diamètres, & partant nommant le demi-diamètre du premier AC $= \alpha$, & de l'autre BC $= \epsilon$, nous aurons $AB = \alpha + \epsilon$. Soit après ce commencement écoulé un tems $= t$, où les corps se trouvent dans la situation ab , le centre du premier A ayant cependant parcouru l'espace Aa $= x$, & le centre de l'autre B l'espace Bb $= y$. Dans cet état donc la distance des centres ab sera $= AB + Bb - Aa = \alpha + \epsilon + y - x$; qui sera plus petite que $\alpha + \epsilon$ à cause des enfoncemens, que ces corps s'impriment pendant le choc. Il fera donc $x > y$, & si nous posons $x - y = z$, cette quantité z marquera la quantité des enfoncemens, ou de combien la distance des centres ab est plus petite que AB.

XXXVII. Soit de plus dans cet état la vitesse du corps A en $a = v$, & celle du corps B en $b = u$; & ces vitesses seront déjà différentes de celles avant le choc, a & b , puisque les corps pour empêcher la pénétration ont déjà agi l'un sur l'autre, pendant le tems t : car je suppose que cette action mutuelle dure encore, & que la vitesse v du corps A surpasse encore la vitesse u du corps B, de sorte que les corps sont encore obligés d'agir l'un sur l'autre pour prévenir la pénétration. Dans cet état donc, soit la force, avec laquelle ces deux corps

corps agissent l'un sur l'autre $\equiv P$, & puisque le plan de l'atouchement de est perpendiculaire à la droite MN , le corps A en a sera sollicité par cette force P selon la direction ca , & le corps B en b sera poussé par la même force P selon la direction cb .

XXXVIII. Puisque les corps sont pressés l'un contre l'autre par une force égale à P, leur enfoncement en deviendra plus grand, & comme la distance de leurs centres ab étoit à présent $\equiv a + c - z$; après l'élément du tems dt elle deviendra encore plus petite, savoir $\equiv a + c - z - dz$. Donc il faut que la force P soit précisément si grande, qu'en agissant sur les corps elle réduise dans le tems dt leurs centres à cette distance $a + c - z - dz$: car si cette force P étoit plus petite, les corps s'approcheroient d'avantage, & se pénétreroient par conséquent en quelque partie, ce qui seroit impossible; & puisque cette force P ne se manifeste que pour empêcher la pénétration, elle ne sauroit être plus grande, qu'il ne faut pour cet effet; & partant elle ne réduira point les centres des corps à une plus grande distance que $a + c - z - dz$. Ce sera donc de là que la force P, qui résulte de l'impenétrabilité des corps, tire sa détermination.

XXXIX. Pour trouver donc sa juste valeur, nous n'avons qu'à employer les principes de la Mécanique. Soit donc la masse du corps A $\equiv A$ & celle du corps B $\equiv B$, & on fait que les vitesses v & u de ces deux corps seront par la force P dans le tems dt altérées comme il suit:

$$A dv = -P dt \quad \& \quad B du = P dt$$

Car le corps A en a étant poussé par cette force en arrière, sa vitesse en sera diminuée, ou son différentiel deviendra négatif. Au contraire l'autre corps B en b étant poussé par cette force suivant la direction de son mouvement, sa vitesse en sera accélérée.

XL. Ici il est d'abord clair qu'en ajoutant ces deux équations on aura $A dv + B du = 0$, & partant en intégrant $A v + B u = \text{Const.}$, équation qui est indépendante de la force P, & qui auroit également lieu, quand même cette force n'auroit pas sa grandeur détermi-

minée, que l'évitation de la pénétration exige. Donc à chaque instant que dure le choc, la valeur de cette expression $Au + Bu$ sera toujours la même, & partant aussi égale à celle, qui lui convient au commencement du choc. Or la valeur de cette expression étant alors $\equiv Aa + Bb$, il fera à tous les instans que dure le choc $Au + Bu \equiv Aa + Bb$, & cette équation aura aussi lieu à la fin du choc, de sorte que si v & u marquent les vitesses des corps après le choc, il soit aussi $Au + Bu \equiv Aa + Bb$, ce qui est une propriété généralement reconnue dans tous les chocs de corps : & qui est comprise dans ce grand principe, que le mouvement du centre commun de gravité n'est pas altéré par l'action, que les corps soutiennent dans le choc.

XLI. Mais cette équation n'étant pas suffisante à nous découvrir les deux inconnues v & u , il faut avoir recours à nos deux formules différentielles, que nous venons de trouver ; & puisqu'il s'agit de déterminer la vraie valeur de la force P par le différentiel de l'enfoncement dz , nous n'avons qu'à introduire au lieu de l'élément du tems dt les différentiels des espaces parcourus dx & dy . Or il est démontré que nous aurons $dx = v dt$ & $dy = u dt$, ou bien $dt = \frac{dx}{v} = \frac{dy}{u}$; & partant $\frac{dx}{v} = \frac{dy}{u}$. Ces valeurs étant substituées nous aurons ces équations :

$$A v dv = -P dx \quad \& \quad B u du = P dy$$

D'où nous obtiendrons pour P les valeurs suivantes, qui seront équivalentes entr'elles :

$$P = \frac{-A v dv}{dx} ; \quad P = \frac{B u du}{dy}$$

$$\text{ou } P = \frac{-A u dv}{dy} ; \quad P = \frac{B v du}{dx}$$

XLII. Mais ces formules renfermant des différentiels ne servent encore rien à la connoissance de la force P ; pour y parvenir, il faut tacher

tacher de parvenir encore à une équation integrale. Pour cet effet la somme de nos dernières formules donne $A v dv + B u du = - P dx + P dy$, & à cause de $dx - dy = dz$ il sera :

$$A v dv + B u du = - P dz$$

Où P étant multiplié par dz le différentiel de la quantité z , qui marque la grandeur de l'enfoncement, la formule $P dz$ peut être regardée comme le différentiel d'une certaine fonction de z : & partant nous aurons en intégrant $A v v + B u u = \text{Const.} - 2 \int P dz$, & puisque au commencement du choc il est $z = 0$, & partant aussi $2 \int P dz = 0$; & de plus $v = a$ & $u = b$, il sera :

$$A v v + B u u = A a a + B b b - 2 \int P dz$$

& P fera une telle force, qui est capable de comprimer les corps ensemble jusqu'à l'enfoncement $= z$.

XLIII. Appliquons maintenant ces formules séparément à l'une & l'autre espece des corps. Supposons donc premièrement, que les corps soient entierement sans ressort, & il est d'abord clair que ces corps cesseront d'agir l'un sur l'autre, dès qu'ils auront acquis des vitesses égales selon la même direction MN. Car alors ni l'un ni l'autre ne fera plus le moindre effort de pénétrer dans l'autre, puisque les enfoncemens qu'ils se sont induits demeurent invariables, tout comme si les corps avoient eu toujours cette figure. Or dès que les efforts de se pénétrer mutuellement cessent, aussi doit cesser l'action mutuelle des corps, & partant le choc sera fini; de sorte que tous les deux corps continueront dès ce moment leurs états, où ils auront été réduits par le choc.

XLIV. Soit donc pour la fin du choc des corps sans aucun ressort $v = u$, de sorte que v ou u marquera la vitesse commune des corps après le choc, & nous n'aurons qu'à combiner cette équation $v = u$ avec celle que nous avons trouvée ci dessus.

$$A v + B u = A a + B b$$

&

& de là nous tirerons $v = u = \frac{Aa + Bb}{A + B}$, ce qui est la formule généralement reconnue pour la communication du mouvement dans le choc des corps sans ressort. Par conséquent il est clair que le changement d'état, que les corps sans ressort souffrent dans le choc, est uniquement causé par la force de l'impénétrabilité de ces corps, & qu'il n'en faut pas chercher ailleurs la cause. On remarquera outre cela que cette règle ne dépend nullement, ni du degré de dureté des corps, ni de la quantité des forces, dont ces corps agissent l'un sur l'autre pendant le choc; & comme ces forces dépendent principalement du degré de dureté, il est d'autant plus remarquable qu'elles produisent toujours le même effet, quelque grandes ou petites qu'elles puissent être.

XLV. Pour les corps à ressort, il faut remarquer que leur choc ne cesse point, dès qu'ils auront acquis une commune vitesse, quoiqu'il semble qu'ils puissent alors continuer leur mouvement sans se pénétrer. Car, dès qu'ils cesseroient dans cet état d'agir l'un sur l'autre, rien n'empêcheroit que leurs enfoncemens ne se restituassent, ce qui ne pourroit se faire, sans que les corps se pénétraient. C'est donc pour résister à cette pénétration, que les corps sont obligés d'agir plus longtems l'un sur l'autre, & cette action réciproque dure tant que la figure des corps ne soit entièrement rétablie, c'est à dire jusqu'à ce qu'il redevienne $z = a$. Or si $z = a$, il deviendra aussi $Pds = 0$, & partant pour la fin du choc des corps à ressort on aura cette équation,

$Auu + Bvu = Aaa + Bbb$
 qui étant jointe avec la première $Au + Bu = Aa + Bb$ donnera pour les vitesses des corps après le choc; $v + a = u + b$ & partant
 $v = \frac{2Bb + (A+B)a}{A+B}$ & $u = \frac{2Aa - (A-B)b}{A+B}$

XLVI.

XLVI. Ce sont aussi les formules généralement reconnues pour le changement du mouvement dans le choc des corps à ressort parfait, où il est encore remarquable, que la quantité des forces, qui ont produit ce changement, est aussi évanouie du calcul. Et partant, tant dans le choc des corps sans ressort, que dans celui des corps à ressort, il est clair que les changemens, que les corps y souffrent, ne sont produits que par leurs forces d'impenétrabilité. On conviendra aussi sans difficulté, que quoique je n'aye considéré ici que des corps sphériques, qui se choquent directement, le même accord ne sauroit manquer, si je voulois appliquer ces mêmes principes à des corps non sphériques, & qui se choquassent obliquement : de sorte qu'il ne reste aucun doute, que généralement dans tous les chocs des corps, le changement d'état, qui y arrive, ne soit causé par les seules forces, qui résultent nécessairement de l'impenétrabilité.

XLVII. Pour la force absoluë P, qui agit pendant le choc, il n'est pas possible de la déterminer, sans qu'on sache son rapport avec la quantité de l'enfoncement z. Or dans la plupart des cas on ne se trompera pas sensiblement, si l'on suppose cette force P proportionnelle à z, en faisant $P = Dz$: car tant que les enfoncemens sont extrêmement petits, comme il arrive presque toujours, les forces requises pour réduire les corps à ces enfoncemens, seront à peu près dans la même raison que ces enfoncemens mêmes. Ensuite posant $P = Dz$ la lettre D marquera une quantité, qui dépend du degré de dureté des corps ; car plus les corps seront durs, & plus doit être grande la force, qui est capable de leur imprimer un certain enfoncement z.

XLVIII. Si nous voulons ramener cette quantité D à des mesures tout à fait connues, nous n'avons qu'à recourir à une expérience. Soit donc F une force, par laquelle on presse les deux corps en question ou deux semblables l'un contre l'autre, & qu'on mesure exactement l'enfoncement, qui en sera produit, supposant que cet enfoncement pénètre à la profondeur $= k$; & de là on conclura, que pour produi-

re un enfoncement $= z$, il faut une force $= \frac{Fz}{k}$: nous aurons donc

$P = \frac{Fz}{k}$, & puisque $2 \int P dz = \frac{Fzz}{k}$, l'équation du §. 42. prendra cette forme :

$$Avv + Buv = Aaa + Bbb - \frac{Fzz}{k}$$

Or pour avoir des termes homogenes, il faut prendre pour aa , bb , vv & uv le double des hauteurs, d'où un corps grave en tombant acquiert ces vitesses.

XLIX. Cette équation donc servira à déterminer pour chaque instant du tems, que le choc dure, la vraie valeur de z , & de la celle de la force $P = \frac{Fz}{k}$. Or l'instant le plus remarquable fera celui, où l'enfoncement, & partant aussi la force, est la plus grande, pour trouver jusqu'à quel point les corps sont pressés l'un contre l'autre pendant le choc; ou pour trouver la plus grande force que l'impenetrabilité est obligée de déployer pour empêcher la pénétration, Mais pour ce moment il y a $v = u$, & à cause de $Av + Bu = Aa + Bb$, il sera $v = u = \frac{Aa + Bb}{A + B}$. Substituons donc cette valeur dans l'équation superieure, & nous obtiendrons :

$$\frac{(Aa + Bb)^2}{A + B} = Aaa + Bbb - \frac{Fzz}{k} \text{ ou bien}$$

$$\frac{Fzz}{k} = \frac{AB(a-b)^2}{A+B} : \text{ donc } P = (a-b) \sqrt{\frac{F}{k}} \cdot \frac{AB}{A+B}$$

L. De cette formule je pourrais bien tirer plusieurs Corollaires remarquables, comme que la force P , & partant aussi l'enfoncement z , est en raison simple de la vitesse relative $a - b$ dont les corps se choquent

quent mutuellement; mais puisque j'ai développé cette matiere plus amplement dans ma Piece sur la comparaison entre le choc & la pression, je me borne ici en remarquant, que s'il y avoit des corps parfaitement durs, la force qui agit dans leur choc, devoit être infinie. Car sur un corps parfaitement dur une force F ne sauroit produire la moindre impression, il feroit donc $k = 0$, & partant dans le choc il feroit aussi $z = 0$, ou les corps n'y recevroient aucun enfoncement; cependant la force $P = (a-b) \sqrt{\frac{F}{k} \cdot \frac{AB}{A+B}}$ deviendroit néanmoins infiniment grande. Peut-être cela suffit-il pour prouver, qu'il n'y a point des corps parfaitement durs au monde.

LI. Outre le choc des corps, il y a encore d'autres rencontres où l'état des corps devient changé, & cet effet est attribué à des forces qu'on nomme centrifuges. Je ferai donc voir que ces forces centrifuges tirent également leur origine de l'impénétrabilité des corps: or tous les cas, où l'état des corps est changé par des forces centrifuges, se réduisent aisément à celui-ci. Soit un corps, qui ayant parcouru avec une certaine vitesse la ligne droite MA , rencontre en A une surface voûtée AY , suivant laquelle le corps est obligé de courber son chemin, & partant de quitter la direction, qu'il devoit suivre en vertu de son inertie. Dans ce cas on fait, abstraction faite du frottement, que ce corps continuera son mouvement en conservant la même vitesse, mais qu'il changera continuellement de direction suivant la courbe de la voûte AY ; & qu'il la pressera partout avec une certaine force proportionnelle à la courbure; & c'est cette force qu'on nomme centrifuge.

Fig. II.

LII. Pour montrer maintenant que cet effet est tout à fait conforme à nos principes fondés sur l'impénétrabilité, nous n'avons qu'à considérer, que si la voûte, ou le corps, étoit pénétrable, le corps pénétreroit la voûte, & poursuivroit sa route uniformément selon la ligne droite AX : ce n'est donc que l'impénétrabilité, qui s'oppose

K k k 2

à la

à la poursuite de ce mouvement. Supposons que le corps soit parvenu en Y, & que la direction de son mouvement soit selon la tangente de la voûte en Y; or s'il continuoit de se mouvoir selon cette direction, il se plongeroit bientôt dans la voûte: donc pour résister à cette pénétration, la voûte exercera sur le corps une certaine force, & le corps réciproquement une pareille force contre la voûte, qui sera contraire à celle là; & la direction de l'une & de l'autre sera perpendiculaire au plan de l'attouchement, & partant ces forces seront perpendiculaires à la tangente de la voûte au point Y.

LIII. Soit P cette force de pression, dont le corps en Y est sollicité suivant la direction Y O perpendiculaire à la voûte, & la voûte en sera à son tour pressée dans la direction contraire par une force = P. Cette force P sera précisément de la grandeur, qu'il faut pour empêcher la pénétration, & partant elle ne fera plus qu'obliger le corps de courber tant soit peu sa route pour suivre la courbure de la voûte; car dès que le danger de la pénétration est prévenu, cette force n'agit plus sur le corps, de sorte qu'il ne sera pas forcé de quitter la surface de la voûte. Donc sachant d'avance le cours, que ce corps doit tenir, il s'agit de déterminer sa vitesse à chaque point Y de la voûte, & la force, dont son état de mouvement est troublé partout; ou ce qui revient au même, il faut chercher la force, dont ce corps pressera la surface à chaque endroit, par où il passe.

LIV. Soit V la vitesse du corps, avant qu'il arrive sous la voûte en A, supposant que MA soit une tangente de la voûte en A; où a marque la hauteur d'une chute d'où un corps pesant acquiert une semblable vitesse. Soit pareillement Vv la vitesse de ce même corps, lorsqu'il est parvenu en Y; & prenant la droite AX pour axe, qu'on y tire de Y la perpendiculaire YX, soient ces coordonnées AX = x & XY = y & l'arc AY = s . Cela posé, décomposons le mouvement du corps selon la tangente en Y, en deux dont l'un soit suivant Yx parallèle à AX & l'autre suivant Yy; & la vitesse selon Yx sera = dx

$= \frac{dx}{ds} \sqrt{v}$ & la vitesse selon Yy sera $= \frac{dy}{ds} \sqrt{v}$, où il faut remarquer que $ds^2 = dx^2 + dy^2$. De la même manière décomposons selon ces mêmes directions la force P , qui sollicite le corps selon la direction YO perpendiculaire à la courbe, & on trouvera la force selon $Yz = \frac{dy}{ds} P$ & la force selon $Yy = \frac{dx}{ds} P$.

LV. Posant à présent la masse du corps $= A$, puisque son mouvement selon Yx est retardé par la force $Yz = \frac{dy}{ds} P$, pendant qu'il

parcourt avec ce mouvement l'espace dx , la vitesse étant $\frac{dx}{ds} \sqrt{v}$, &

la hauteur qui répond $= \frac{v dx^2}{ds^2}$, les principes de la Mécanique nous fourniront cette égalité :

$$A d \cdot \frac{v dx^2}{ds^2} = \frac{dy}{ds} P \cdot dx = \frac{P dx dy}{ds}$$

De la même manière le mouvement selon Yy étant accéléré par la force $Yy = \frac{dx}{ds} P$, pendant qu'il parcourt l'élément répondant dy

avec la vitesse $\frac{dy}{ds} \sqrt{v}$, qui est due à la hauteur $\frac{v dy^2}{ds^2}$, l'accélération sera

$$A d \cdot \frac{v dy^2}{ds^2} = \frac{dx}{ds} P \cdot dy = \frac{P dx dy}{ds}$$

LVI. Ajoutons ensemble ces deux équations, que nous venons de trouver, pour avoir :

$$A d \cdot \frac{v dx^2}{ds^2} + A d \cdot \frac{v dy^2}{ds^2} = 0$$

ou bien $A d \cdot \left(\frac{v dx^2}{ds^2} + \frac{v dy^2}{ds^2} \right) = 0$

Or ayant $dx^2 + dy^2 = ds^2$ cette équation se réduit à $A dv = 0$, ou $dv = 0$, d'où nous voyons que v , & partant aussi la vitesse du corps est par tout la même, elle sera donc égale à la vitesse, dont le corps commence à suivre la voûte; qui étant supposée $= \sqrt{a}$, nous aurons $v = a$ & $\sqrt{v} = \sqrt{a}$. Voilà donc déjà la première propriété de ce mouvement, qui est démontrée ailleurs, c'est que le corps conservera toujours la même vitesse en glissant selon la direction de la voûte.

LVII. Ayant donc trouvé $v = a$, la seconde équation donnera $A d \cdot \frac{a dy^2}{ds^2} = \frac{P dx dy}{ds}$. Prenons l'élément de la courbe ds pour constant, & nous aurons :

$$\frac{2 A a dy ddy}{ds^2} = \frac{P dx dy}{ds}$$

d'où nous tirons la force $P = \frac{2 A a ddy}{dx ds}$. Or on fait que $\frac{dx ds}{ddy}$ exprime le rayon de courbure au point Y. Nommant donc ce rayon de courbure $YO = r$, à cause de $r = \frac{dx ds}{ddy}$ il sera

$P = \frac{2 A a}{r}$. Et c'est précisément la même formule, que la Mécanique fournit pour exprimer la force centrifuge d'un corps, qui est obligé de se mouvoir dans une ligne courbe. Par conséquent il est démontré que toutes les forces centrifuges doivent également leur origine à l'impenétrabilité des corps.

LVIII. Ayant déjà remarqué, que tous les corps au monde sont assujettis à des changemens continuels par rapport à leur état ou de repos ou de mouvement; s'il étoit vrai, comme Descartes & quantité d'autres Philosophes l'ont soutenu, que tous les changemens, qui arrivent aux corps, proviennent ou du choc des corps, ou des forces nommées centrifuges; nous serions à présent tout à fait éclaircis sur

sur l'origine des forces, qui opèrent tous ces changemens, & nous pourrions dire avec une pleine conviction, que toutes ces forces résultent de l'impénétrabilité, & qu'il n'en existe même d'autres au monde, que celles que fournit l'impénétrabilité des corps, & dont l'existence & la manière d'agir vient d'être mise hors de doute. Je crois même que le sentiment de Descartes ne sera pas médiocrement fortifié par ces réflexions ; car ayant retranché tant de forces imaginaires, dont les Philosophes ont brouillé les premiers principes de la Physique, il est très probable que les autres forces d'attraction, d'adhésion &c. ne sont pas mieux fondées.

LIX. Car quoique personne n'ait encore été en état de démontrer évidemment la cause de la gravité & des forces dont les corps celestes sont sollicités, par le choc ou quelque force centrifugue ; il faut pourtant avouer que personne n'en a non plus démontré l'impossibilité. Et il paroît plutôt probable que tous ces corps, étant environnés sans contredit d'une matière subtile, en sont aussi mis en mouvement, quoique nous n'en faisons point la manière. Or que deux corps éloignés entr'eux par un espace entièrement vuide s'attirent mutuellement par quelque force, semble aussi étrange à la raison, qu'il n'est prouvé par aucune expérience. A l'exception donc des forces, dont les esprits sont peut-être capables d'agir sur les corps, lesquelles sont sans doute d'une nature tout à fait différente, je conclus qu'il n'y a point d'autres forces au monde que celles, qui tirent leur origine de l'impénétrabilité des corps.



ME'MOI-



M E M O I R E
SUR L'ART DE CONNOITRE LES PENSEES D'AUTRUI
A L'AIDE DE LA MÉTAPHYSIQUE.

PAR M. BEGUELIN.

C'est à l'aimable Prince que j'ai l'honneur d'amener à votre Assemblée, que je dois les réflexions qui feront le sujet de ce Mémoire. J'ai vu, pour ainsi dire, la raison se former chez lui. J'ai pu suivre les progrès de son développement ; & apprendre à lire dans les pensées ; je dis plus : lui-même accoutumé de bonne heure à observer, à réfléchir sur ses observations, à rechercher les raisons des événements, & à remonter d'une pensée actuelle par toute la chaîne des précédentes, jusqu'à la sensation qui les avoit excitées ; lui-même, dis-je, en démêlant plus d'une fois mes pensées, m'a appris les premiers principes d'un Art plus difficile & plus intéressant, que tous ceux que je pourrois lui enseigner ; l'Art de connoître les pensées d'autrui à l'aide de la Métaphysique,

Il y a longtems que les autres parties de la Philosophie sont en possession de fournir des indications plus ou moins générales sur la façon de penser des hommes. La Logique en nous apprenant l'Art de penser nous-mêmes, semble nous enseigner celui de démêler les pensées de nos semblables. Connoissons-nous leurs prémisses, nous pouvons, ce semble, deviner toutes les conclusions qu'ils en tireront ; & en échange, à l'aide de ces conclusions connues, nous pouvons aisément démêler les prémisses qu'ils suppriment.

La

La science des Physionomies, cette partie de la Physique si ignorée, & cependant si généralement exercée, promet de nous introduire jusques dans les replis les plus secrets du coeur des hommes, & de nous en dévoiler les pensées les plus intimes.

Les indications que la Morale nous fournit sont plus certaines sans doute, & d'une application plus seure. Cette Science du coeur humain réduite à des notions distinctes, & dépouillée de ces idées chimériques que l'enthousiasme lui prête, ne connoit point d'autres motifs de nos actions que l'Amour propre, plus ou moins éclairé, de celui qui agit. Partez de là ce principe; Voiez agir les hommes; vous connoîtrez leur façon de penser; vous verrez l'estimation qu'ils font des biens & des maux; le jugement de comparaison qu'ils en portent; & les diverses classes selon lesquelles ils les rangent; vous pourrez même à l'aide de ces observations, & connoissant les circonstances où ces hommes se trouvent, prévoir leurs pensées, & prédire leurs actions.

Ces lumières que la Morale nous promet s'étendent à tout; & par là-même, semblent trop compliquées: la Politique nous en offre de moins étendues; & qui n'en feront peut-être que plus applicables. Ce n'est pas assez humilier l'homme, que de ne lui prêter d'autres motifs de ses actions que l'amour propre; la Politique restreint encore cet amour propre à l'espece la moins noble, à l'intérêt proprement dit. C'est à l'aide d'un principe si simple, qu'elle apprend non seulement à pénétrer les pensées des autres; mais encore à faire naître chez ces autres les pensées qu'on souhaite qu'ils aient.

Telles sont en raccourci les lumières que ces diverses parties de la Philosophie nous offrent, pour nous éclairer sur ce qui se passe chez nos semblables. Mais pour que ces guides soient assurés, la Logique exige que les hommes raisonnent beaucoup, & qu'ils raisonnent toujours conséquemment; la Physionomie suppose, ou des principes inconnus jusqu'ici, ou une longue suite d'observations qui nous manquent; la Morale demande des hommes qui ne se masquent jamais;

& la Politique veut qu'ils connoissent toujours leurs véritables intérêts: voilà des prétentions un peu difficiles à accorder.

La Métaphysique ne demande rien, elle veut que les hommes restent tels qu'ils sont, fussent-ils mauvais Logiciens; masqués physiquement & moralement; aveugles sur leurs intérêts; elle enseignera l'Art de connoître leurs pensées; bien plus elle mesurera l'activité de leurs pensées, & déterminera le nombre d'Idées qui se succèdent chez eux dans un tems donné; & pour parvenir à toutes ces connoissances, elle n'exige pas seulement que les hommes raisonnent ni bien ni mal.

Un pareil Art pourroit effrayer; & dans un siècle moins éclairé, il auroit été dangereux de l'enseigner. Aujourd'hui même je doute fort que la Société humaine s'en accomodat. Il est peut-être très peu de belles nudités; & je ne sais si le plus grand nombre des hommes gagneroit à être exposé au grand jour. Cet art de lire les pensées de ses semblables, qui contribuent apparemment à la félicité de quelque autre Planete habitée par des Intelligences moins imparfaites, ne seroit pas à coup sûr un avantage à désirer pour celle que nous habitons; heureusement le péril n'est pas grand, la Métaphysique ne tient pas tout ce qu'elle promet; ou pour parler plus juste, elle ne s'attache qu'à la possibilité absolue des choses, & elle laisse entre la Théorie & la Pratique, un abyme à remplir, qui ne permet pas de craindre les inconvénients qui résulteroient de l'application de ses principes. Voyons jusqu'où ceux-ci peuvent nous conduire.

Il n'est pas besoin pour faire ces recherches de connoître à fond la nature de notre ame. Je n'entreprendrai point de percer les ténèbres qui nous la voilent; il y a peut-être moins de honte à l'ignorer, qu'à vouloir l'expliquer; il me suffit pour le présent de savoir qu'à chaque instant de notre existence, ce qui pense en nous, & que nous nommons notre ame, a un sentiment plus ou moins fort, plus ou moins distinct, de ce qui se passe en ce moment là dans tous les sens du corps. Elle voit divers objets; elle entend differens sons; elle est affectée de tout ce qui touche les nerfs du corps, tant au dedans qu'au

qu'au dehors. C'est le concours de toutes ces sensations simultanées que j'appelle l'état passif de l'ame; mais je laisse aux Partisans de chaque système la liberté de l'expliquer selon leurs lumières. Cet état sera, si l'on veut, la suite d'un état précédent, développé par l'activité de l'ame, selon les Loix d'une harmonie établie d'avance entre le Monde Intelligible & Matériel. Il sera, si on le conçoit mieux ainsi, l'effet d'une Influence Physique des sens extérieurs sur l'ame; ou enfin, ces sens n'en feront que la cause occasionelle. Pour m'accomoder même à tous les goûts, l'un pourra supposer que cet état & l'ame même n'est que le résultat des ébranlements du cerveau; l'autre, que le cerveau, tous les sens qui y aboutissent, & l'univers des corps, n'existent que dans l'idée des ames; rien ne m'oblige ici à déterminer le comment de cet état; pourvu qu'on m'accorde qu'il existe, & qu'il change autant de fois, qu'il se fait de nouvelles impressions sur l'un ou l'autre de nos sens, c. à. d. à chaque Instant.

Tandis que ces états passifs se succèdent dans l'ame, elle ne demeure pas, pour l'ordinaire, dans l'inaction. Trop bornée pour donner une attention égale à chacune des sensations partiales, qui l'affectent dans le même instant, il ne lui reste que le choix de son occupation. Je ne connois que deux sortes d'occupations de l'ame, & peut-être la plus ordinaire & la plus fréquente ne mérite-t-elle pas ce nom; l'une c'est de raisonner, c'est à dire, de comparer des idées, de former des jugemens vrais ou faux, & d'en tirer des conséquences bonnes ou mauvaises. L'autre, c'est de laisser le libre cours à son imagination, je veux dire, à cette faculté de l'ame qui lui rapelle des idées absentes à cause de la liaison naturelle ou fortuite qu'elles ont avec l'une des sensations actuelles, qui contribue à former l'état passif de l'ame; c'est proprement ce qu'on appelle rêver: & je me serois d'abord servi de ce terme, s'il n'avoit plu à l'usage de le rendre équivoque dans la bouche d'un Suisse. A l'acte de raisonner, qui ne nous occuperoit peut-être guères, si je ne l'entendois que des raisonnements distincts & bien développés, je rapporte tout ce qu'on nomme réflexion,

xion, spéculation, & volition; dans tous ces cas, on forme des jugemens; ou l'on cherche à en former. Ce n'est proprement qu'à l'égard de cet acte de raisonner, que l'ame sent sa liberté, & qu'elle l'exerce. Quel que soit son état passif, elle est libre de raisonner ou de ne le pas faire; elle est libre aussi de choisir tel sujet de ses méditations qu'il lui plaît; indépendamment des sensations qui l'affectent. Il y aura sans doute des raisons qui la détermineront dans son choix, & qui ne lui permettront pas d'être absolument indifférente; mais ce n'est pas encore ici le lieu d'en rechercher la source.

Si rien ne détermine l'ame à raisonner, ou si elle ne fait que de ces actes habituels de raisonnement, qui n'occupent pas toute son activité; alors l'imagination remplit le vuide du jugement. Il semble que ce soit la l'opération la plus naturelle de l'ame; elle n'a besoin ni de choix, ni de volonté, pour rêver; il suffit qu'elle ne s'y oppose pas expressément, l'imagination ira son train, seule, ou de compagnie avec le jugement; & pour peu que celui-ci la laisse faire, elle saura bientôt le dépaïser. — Ainsi, quand j'ai dit plus haut, que l'ame n'avoit le choix que de raisonner ou de rêver, je n'ai pas prétendu qu'il fut besoin d'un choix exprés pour cette dernière occupation; j'ai simplement voulu dire, que si l'ame ne s'occupe, & ne s'occupe très fortement à raisonner, elle rêvera inmanquablement: cet acte lui est si naturel qu'elle le continuera même pendant le sommeil, dès que l'état passif où l'ame se trouve alors, contiendra une seule sensation assez claire pour réveiller l'imagination, qui jusqu'alors paroît désœuvrée, mais qui peut-être ne l'est pas; toute la différence qu'il y a entre les songes, & les rêveries d'un homme qui veille, c'est que dans le premier cas il croit sentir, ce que dans l'autre il fait qu'il imagine.

J'ai déjà dit que l'ame peut raisonner, & rêver en même tems; je puis tout à la fois, lire, me promener, prendre du tabac, éviter une pierre qui se trouve à mon chemin, & entretenir mes rêveries; toutes ces actions, à l'exception de la dernière, se rapportent à l'acte de raisonner, il faut la même opération de l'ame pour se déterminer à pren-

prendre une prise de tabac, qu'il lui faut pour se décider sur l'affaire la plus importante de la vie; la différence n'est que dans le degré de vitesse & de clarté avec lequel la même opération s'exécute; à force de répéter un même acte de la volonté, l'âme parvient à l'opérer, pour ainsi dire, machinalement, elle n'a plus qu'un sentiment très obscur de ce qui la fait vouloir, précisément comme un Musicien acquiert, à force d'actes réitérés, la facilité de poser ses doigts sur les touches, sans paroître y donner la moindre attention. Cette espece de raisonnement mécanique accompagne presque toujours l'imagination; & pour peu qu'on observe ce qui se passe en nous, on s'apercevra qu'à mesure que l'imagination réveille en nous une idée, l'âme s'y arrête un moment, forme un jugement d'un air distrait, & permet ensuite à l'imagination de poursuivre son chemin.

Il ne fera pas difficile à présent de connoître le cercle dans lequel les occupations de l'âme se succèdent. Les Philosophes posent communément l'origine de tous nos raisonnements, & de toutes nos imaginations dans les sensations c. à d. dans l'état passif de l'âme. Quoique ce sentiment soit très favorable au sujet que je traite, je ne crois pas cependant qu'il soit exactement vrai; chacun peut aisément s'apercevoir, en observant ce qui se passe en lui, que l'imagination ne commence pas toujours immédiatement par une sensation; souvent elle vient à la suite d'un raisonnement bien distinct, qu'elle interrompt dès que l'âme se relâche tant-soit-peu de son attention; alors la dernière proposition du raisonnement, présente à l'esprit, tient lieu d'une sensation; elle rappelle à l'imagination quelques idées étrangères au sujet, l'imagination part de-là, se donne carrière, & en très peu de tems on se trouve à cent lieues de l'objet sur lequel on pensoit méditer. En revanche aussi le jugement prend souvent la place de l'imagination, & vient lui imposer silence au milieu de ses rêveries, sans qu'aucune sensation actuelle y intervienne. Il suffit pour cet effet, que l'imagination, accompagnée de ces raisonnemens obscurs & mécaniques dont j'ai parlé, vienne à rencontrer dans sa course

une idée intéressante, soit qu'elle nous frappe par sa bizarrerie ou par sa nouveauté, ou par son rapport avec nos besoins, ou enfin par le souvenir d'une recherche à quoi elle peut aider, en un mot il suffit qu'elle excite en nous la représentation d'un bien attaché à sa méditation; tout de suite notre attention se réveille, & nous commençons à raisonner avec réflexion. Cette opération continuera aussi long-tems que l'ame sentira la force des motifs qui l'auront fait commencer; & pendant tout ce tems là, elle fera des efforts pour faire taire l'imagination; mais dès que ces motifs perdront leur force, soit parce que l'ame s'apperçoit que ses recherches n'ont pas le succès qu'elle s'en promettoit, ou parce que de nouvelles sensations viennent partager son attention, le raisonnement finira, & fera place, ou à l'imagination, ou à un autre raisonnement, occasionné par la nouvelle sensation.

Je crois donc que, pour parler exactement, il faut dire que nos raisonnements & nos rêveries tirent à la vérité leur première origine de nos sensations, ou de l'état passif de l'ame, mais qu'elles n'en naissent pas toujours immédiatement.

Mais dans cette foule de sensations dont l'assemblage compose à chaque instant l'état passif de notre ame, laquelle excitera notre attention au point de nous faire raisonner, ou rêver? C'est sans doute celle qui nous frappera le plus vivement. Mais à quoi peut-on connoître celle qui nous frappera le plus? Si elles étoient toutes de la même nature, ce seroit la plus claire sans contredit: si nous n'avions que le sens de la vue, l'objet le plus illuminé, le mieux éclairé, seroit à coup sûr celui qui seroit la plus forte impression sur nous. Mais comme chaque sens excite une sensation d'une nature différente, il est très difficile de juger laquelle donnera le ton à l'ame; on peut, je crois, le faire sans s'y tromper dans plusieurs cas particuliers, & à l'aide de diverses circonstances connues, mais je ne pense pas qu'on puisse donner une décision générale: cela m'oblige à mettre une première restriction à mon problème, & à ne l'étendre qu'au cas où l'on fait
quelle

quelle sensation a porté coup sur l'esprit de celui dont on veut connoître les pensées. Ce n'est pas qu'ensuite la solution du problème ne puisse nous fournir des indications propres à nous découvrir cette sensation dans plusieurs cas où l'on l'ignore.

Après tous ces préliminaires, venons enfin au fait. Qu'on se rappelle ici ces conversations libres, où plusieurs personnes assemblées, ou par devoir, ou par politesse, ou simplement pour se désennuyer, s'entretiennent sans dessein, sans affaires, & dans la seule vuë de s'amuser. Il n'y a personne, qui ne se soit trouvé mille fois en sa vie dans de pareils cercles, & qui n'ait observé la facilité avec laquelle on y faute d'une matière à l'autre, & que sans se fixer à aucun sujet on en parcourt en peu d'heures une infinité. Si lorsqu'enfin la conversation vient à tomber, on en rapproche les deux bouts, on est souvent dans la plus grande surprise, de n'appercevoir aucun rapport entr'eux : j'ai vu des conversations, quoique fixées sur un même genre d'objets, commencer par les Sermons du P. Bourdalouë, & finir par les Contes de la Fontaine; j'en ai vu passer d'un sujet à l'autre, & après avoir commencé par l'aile d'une mouche, se terminer par les dernières révolutions de Pologne. Il y en a qui, bornées à deux interlocuteurs, finissent quelquefois d'une étrange manière, & à laquelle ni l'un ni l'autre n'avoit pensé en l'entamant. Cependant, quelque dissemblables que soient les deux extrêmes, un observateur un peu attentif pourra toujours très aisément trouver l'enchainure de l'un avec l'autre, & remonter de propos en propos, par tout le fil de la conversation depuis son dernier terme, jusqu'à celui de son origine; & l'on ne manquera jamais d'appercevoir une liaison exacte entre les idées qui se sont succedées immédiatement.

Ce qui se passe dans les conversations dont je viens de parler, est un tableau fidèle de ce qui se passe en nous-mêmes, lorsque nous donnons carrière à notre imagination; elle nous tient lieu d'un ou de plusieurs interlocuteurs, & fait seule tous les frais de la conversation. Il suffit qu'une sensation l'ait mise en train, pour que partant de là elle

nous

nous promène d'idées en idées , nous rappelle mille faits divers, nous place dans mille situations différentes , jusqu'à ce qu'enfin nous cessions de lui donner audience. Ce qui ne sauroit arriver, comme je l'ai déjà dit, que lorsqu'il survient une nouvelle sensation assez forte, ou que l'imagination elle-même nous présente une idée assez intéressante, pour nous tirer de notre distraction. Tandis que l'imagination travaille ainsi, elle n'est pas si recueillie en elle-même, sa marche n'est pas si secrète, qu'il n'en transpire quelque indice au dehors; elle aura trouvé en son chemin une idée propre à remplir le vuide de la conversation; elle s'en fait honneur & la communique; ou bien, trop occupée pour répondre juste à une question qu'on fera, elle répondra à sa propre pensée, prendra un mot pour l'autre, & ce mot sera précisément celui dont l'idée l'occupoit. Ce n'est pas tout; ces raisonnemens obscurs & momentanés, qui, comme je l'ai dit, accompagnent l'imagination, & roulent sur les idées qu'elle présente à l'esprit, produiront quelque acte de volition, qui se manifestera par un mouvement extérieur; un geste, un coup d'oeil, l'action la moins remarquable, suffira souvent au défaut du discours pour faire connoître la pensée actuelle de celui qu'on observe. Si d'une manière ou d'autre on parvient à connoître cette dernière pensée, on a alors les deux bouts de la conversation que l'imagination a formée dans le secret des pensées d'un autre. J'entends par le premier bout de la chaîne, la sensation qui a porté coup sur son esprit; c'est pour l'ordinaire un discours tenu en sa présence, ou une personne qui se présente inopinément, ou quelque objet propre à fixer l'attention. Il n'y a que les circonstances particulières qui puissent fournir là dessus les indications nécessaires; on trouvera même souvent dans l'application que le dernier terme suffit seul pour déceler le premier.

Cela posé; les trois problèmes qui résultent de cette Théorie se réduisent dans leur plus grande généralité à ceci. La première & la dernière d'une suite de pensées, liées entr'elles selon les loix de l'imagina-

gina-

gination étant connues, trouver toutes les pensées intermédiaires de cette chaîne dans l'ordre où elles se sont succédées, & par conséquent en déterminer la vitesse par le tems écoulé entre les deux extrêmes. Ou bien, la dernière pensée de la chaîne étant seule donnée, déterminer laquelle, entre plusieurs sensations connues, l'a produite, & trouver toutes les pensées qui l'ont suivie. Ou enfin, connoissant simplement la sensation qui va réveiller l'imagination d'un homme, prévoir d'avance la suite des pensées qu'elle excitera en lui.

On voit bien, que tant que ces problèmes restent dans la généralité où je viens de les énoncer, ils ne laissent qu'entrevoir la possibilité absolue d'une solution, sans la donner réellement. Ce n'est pas assez de savoir qu'un corps mis en mouvement est parti d'un point, & qu'il est arrivé à un autre point, pour qu'on puisse tracer avec certitude la route qu'il a tenuë; il faut de plus connoître ses diverses tendances, & la nature du milieu qu'il lui a fallu traverser; sans cette connoissance on pourra bien faire des conjectures, & des conjectures plausibles, mais on n'ira pas au delà de la probabilité. Il en est de même dans le cas dont il s'agit ici. Si l'on ne connoit que le point d'où l'imagination est partie, & celui où elle est parvenuë; ou s'il n'y a que l'un de ces deux points qui soit connu, on pourra, à la vérité, imaginer aisément des suites de pensées propres à remplir l'intervalle de l'un à l'autre; on pourra indiquer la route que l'imagination a pû suivre, mais on ne sauroit assurer qu'elle l'ait effectivement suivie; d'autres chemins auroient pû également la conduire au même but, en suivant la même loi; ce ne seroit donc que par une espece de hazard qu'entre ces diverses routes nous démèlerions la véritable: mais pour peu que les deux termes donnés ayent de rapport entr'eux, ou pour peu que les circonstances particulieres qui accompagnent chaque pas déterminé, fournissent de lumières pour entrevoir la connexion des deux extrêmes, on pourra avec beaucoup de vraisemblance découvrir entre les diverses suites de pensées possibles, celle qui a réellement occupé l'esprit. Néan-

moins pour parvenir à une certitude Morale, il faut de plus connoître les richesses de l'imagination de celui qu'on observe, son recueil de tableaux, 'en un mot la provision d'images que ses sensations lui ont fournies antécédemment. Avec ces lumières on peut à coup sûr prévoir l'ordre dans lequel l'imagination, frappée par une nouvelle sensation, fera la revue successive de ses tableaux; & l'on saura par conséquent les pensées qui l'occupent.

Voilà plus de restrictions qu'il n'en faut pour rassurer ceux que la possibilité de lire les pensées d'autrui pourroit allarmer. L'Auguste Prince qui m'a fait naître celles que je viens de proposer, ne pourroit qu'y gagner si chacun savoit lire dans les siennes.



DISSERTATION ONTOLOGIQUE

SUR

L'ACTION, LA PUISSANCE ET LA LIBERTÉ,

PAR M. MERIAN.

Depuis que les Philosophes disputent, (& en quel tems n'ont-ils pas disputé?) la matière de la liberté fait un des principaux sujets de leurs divisions. La question; si l'homme est libre? dès qu'elle s'éleva, parut intéressante à tous les spéculatifs. On a écrit de gros volumes, où chacun décide selon les notions qu'il s'est formé; & ces notions une fois supposées, la plupart des décisions sont justes. Nous sommes libres, nous ne le sommes pas, nous savons ou nous ignorons si nous le sommes, selon que nous définissons la liberté.

Je les laisserai disputer sans toucher à leur controverse, & sans m'embarasser, si dans le système de l'Univers, ou hors de ce système, dans la première origine des Etres, il y a de la liberté, ou s'il n'y en a nulle part? Dans les réflexions que j'ai l'honneur d'assujettir à votre examen, je ne me propose que de fixer l'état de la question. Qu'est ce que la liberté? & que demande-t-on, lorsqu'on demande; s'il y a des substances libres? Voilà l'objet de mes recherches. Elles se renferment dans l'Ontologie, & ne passent point les bornes du monde abstrait.

Si l'ame humaine entend & veut? si elle sent l'impression des motifs? ce n'est pas ce dont il s'agit de décider. On en convient de toute part. Si on ne désiroit rien de plus pour la liberté, la dispute

seroit bientôt terminée ; mais en quoi de tout cela peut résider la liberté ? quels doivent être les états qu'on peut appeller libres , par opposition avec ceux qui ne le sont point ? C'est là, dis-je, le grand article à discuter.

Je reprendrai la chose de plus haut, en considérant, quelle doit être la différence réelle entre action & passion, supposé qu'il y ait en effet une telle différence. Ce sujet me conduira par une liaison naturelle à analyser les notions de la puissance, que toute action présuppose, & enfin à la liberté, qui n'est autre chose que cette même puissance. J'appliquerai mes spéculations non seulement à la Théorie particulière de l'entendement & de la volonté, mais encore aux vues les plus générales, & qui embrassent le système entier de l'Univers.

Je ne cherche point à me distinguer par des opinions paradoxes ; & si on ne trouve rien dans cet écrit que de fort naturel & de fort simple, je me féliciterai d'avoir atteint le but que je m'étois proposé. Pourvu que par le tour que je donne à mon sujet, je puisse réussir à débrouiller le chaos des mal-entendus, des équivoques, & des vétilles de grammaire, dont on l'obscurcit, à faire le triage des expressions ambiguës, & à donner à chaque chose son vrai nom, je me croirai suffisamment payé de mon peu de travail.

Plusieurs de mes Confrères, dont les noms & les mérites sont honneur à cette illustre Compagnie, ont traité avant moi la matière de la liberté, & se sont distingués dans cette carrière par la pénétration & la subtilité qui leur sont propres, & à laquelle je n'oserois aspirer. Ils ont l'esprit trop juste & trop philosophique pour soupçonner, que je puisse ou que je veuille me faire une réputation aux dépens de celle dont ils jouissent à si juste titre. D'ailleurs ils ne peuvent manquer de s'apercevoir, combien mon plan est différent, de celui qu'ils ont suivi ; & ils seront les premiers à convenir qu'il est avantageux au progrès des Sciences de considérer le même sujet dans tous les différens jours qu'il peut recevoir.

Nous

Nous nous sentons assujettis à des états ou à des façons d'être; qui ne viennent manifestement pas de nous-mêmes. Nous trouvons aussi en nous des suites régulières & constantes de ces états, suites dont nous ne saurions empêcher le cours une fois commencé. Dès que j'ouvre les yeux, je ne suis plus maître de voir ou de ne pas voir la lumière & les objets qui la réfléchissent. De pareilles observations nous ont fait sentir notre dépendance. Ces situations, nous sommes-nous dit, ne dépendent pas de nous; elles dépendent de quelque chose qui n'est pas nous, & elles sont liées les unes aux autres.

Voilà l'origine des idées de dépendance, de liaison, & de *passivité*. Nous avons pâti avant que d'agir, & nous nous en sommes plutôt aperçus.

Il s'ouvre ici un vaste champ à spéculations. Tout ce qui est lié dans l'univers, soit dans la coexistence, soit dans la succession, nous cache ses liens. Les noeuds que nous croyons apercevoir, sont noués eux mêmes par des noeuds imperceptibles. Les organes qui tombent sous nos sens dépendent d'organisations plus subtiles qui ne sont visibles qu'à travers le microscope; & à mesure que cet instrument se perfectionne, on peut s'attendre à en découvrir toujours de nouvelles. Il en est de même d'une chaîne d'états qui se suivent. Une intelligence supérieure y pourra voir des états moyens qui feront les chaînons des chaînons apparens, & des états moyens entre ces états moyens, dans une progression à laquelle nous ne voyons point de terme.

Apercevons-nous en effet aucune connexion dans la Nature; ou le tout se réduit-il à des suites de phénomènes indépendans & détachés les uns des autres? S'il en est ainsi, d'où nous vient l'idée de connexion? Si nous n'avions sur chaque cas qu'une seule observation, y aurions-nous jamais songé? Mais la répétition de ces cas peut-elle prouver ce que chacun d'eux en particulier ne prouve point? Enfin, si ces phénomènes avoient paru dans un ordre renversé, nos notions

ne feroient-elles pas en raison inverse de ce qu'elles font à présent? Nous difons que la folution du continu produit la douleur, parce qu'elle la précède; fi elle la fuivoit, n'aurions-nous pas la même raifon de dire, que la douleur produit la folution du continu?

Toutes ces questions font hors de mon plan. Je fuppose ici la dépendance requife pour donner un fens au mot de paffion. Mes spéculations roulent fur cette donnée; & c'est fur elle que j'établis la différence entre l'actif & le paffif.

Lorsque deux chofes, qui par leur nature appartiennent à la même claffe, diffèrent par leurs rapports aux chofes externes, cette différence eft relative, accidentelle, ou nominale.

Elle eft réelle, effentielle, ou fpécifique, dès que chacune des deux a fon caractère intrinfèque, incommunicable à l'autre dans quelque circonftance qu'on la place, ou fous quelque point de vue qu'on l'envisage.

La paffion eft un état qui a le principe de fon existence hors de foi, ou qui eft tellement attaché à un état précédent, que l'existence de celui-ci entraîne la fienna. Une fubftance eft paffive entant qu'elle eft affujettie à un pareil état.

La différence réelle de l'action exige, que fon caractère puiſſe être nié du caractère de la paffion. Elle fera donc un état indépendant de ceux qui précèdent, & un principe, ou une fource, d'où dérive un nouvel état, ou une nouvelle fuite d'états. L'agent eft la fubftance en action.

Dans une fuite a, b, c, d , d eft un état paffif, parce qu'il dépend de c ; mais c ne l'eft pas moins, parce qu'il dépend de b , & ainſi du reſte. La dépendance de d fuffit pour le rendre paffif, mais il ne fuffit pas pour rendre c actif, parce que ſi c étoit actif à l'égard de d , & paffif à l'égard de b , la différence entre action & paffion ne feroit que relative & nominale. Il eft plutôt vrai de dire que, quelque terme de la fuite que vous preniez, l'état marqué par ce terme eft auffi peu paffif par rapport à ceux qui le précèdent que par rapport à ceux qui

qui le suivent, ne l'étant que par rapport à une action qui se trouve au commencement de la suite. Si a, b, c, d , me représentent une chaîne, je dis que le chaînon b ne soutient pas plus le chaînon c que le chaînon d ne le soutient; car, comment ce qui ne se soutient pas soi-même, soutiendrait il quelqu'autre chose?

Autant de fois que dans une suite donnée chaque état tient à son voisin, toute la suite est passive; & on ne peut appeller action que par impropiété de langage tout état qui porte ce caractère de passivité.

Mais, si en remontant la suite a, b, c, d , on trouve à la fin un état x indépendant de tout ce qui précède, cet état seul fera actif, & a, b, c, d , seront les effets de son action. On peut considérer ces états comme un effet unique, nonobstant qu'ils n'existent que l'un après l'autre, car une chaîne commune les lie aussi bien que s'ils existoient à la fois; en comprenant $a + b + c + d$ sous une seule dénomination Z , on pourroit dire que x produit Z avec autant d'exactitude que l'on diroit: je remuë un baton, lorsqu'on remuë une infinité de particules qui le composent.

Tout agent déploie son action, ou sur lui-même, ou sur un sujet différent de lui. Il n'y a que ces deux sortes d'actions qui soient concevables. J'appelle action externe celle qui s'exerçant au dehors suppose deux sujets, l'un actif & l'autre passif. J'appelle action interne celle qui ne suppose qu'un sujet passant par une pluralité d'états liés, dans l'un desquels ce sujet est actif, & passif dans les autres.

Quelques uns révoquent en doute la possibilité des actions externes; d'autres ont peine à concevoir l'action interne. Je ne m'engage à soutenir ni l'une ni l'autre; cependant il est bien clair que les changemens extérieurs que nous caufons, ne nous sont connus que par cette fluctuation d'idées qui diversifie la scène dans nos entendemens.

Si nous faisons abstraction des effets, toutes les actions ont les mêmes propriétés; & d'abord une vraie action exclut toute autre action de la suite où elle se trouve. Supposez deux actions comprises

prises sous le même enchainement d'états, il faudra que l'une des deux soit l'effet de l'autre, & comme tout effet est une passion, qu'elle soit action & passion tout ensemble; ce qui est manifestement contradictoire.

Rien n'est cependant plus commun que d'entendre dire, *qu'une action a été produite, qu'un être a été mis en action, qu'on s'est mis soi-même en action.* Si on prend ces expressions à la lettre, j'aimerois autant qu'on dit, que *l'on a pâti une action, ou qu'un état actif est un état passif.* Le langage est une source féconde d'erreurs; le Philopophe s'en sert avec le reste des hommes, mais il épure les notions qu'il y attache.

Quand nous parlons de l'incompatibilité de deux actions dans la même suite d'états, nous ne l'entendons pas seulement de celles qui se suivroient immédiatement, mais encor de celles qui laisseroient entr'elles un intervalle quelconque, pourvu que la chaîne soit continuë & ne souffre point d'interruption.

Si z est une action dont dépend la suite a, b, c, d , d sera aussi peu une action que s'il n'y avoit que la suite z, d . Les états a, b, c , considérés par rapport à d seront des états de pure machine, & la substance qu'ils affectent, sera une machine, entant que passant par ces états. On voit que la *passivité* n'entre pas seule dans l'idée de la machine, & qu'on y considère encore le rapport à un changement déterminé qu'on produit par son moyen. Un *état machinal* n'est pas son propre terme, il se rapporte toujours à un état suivant qu'on obtient par son intervention; si un corps étoit mù dans l'espace vuide, quelque passif que fut ce corps, il ne seroit pas machine.

Nous ne prenons pas ici le mot de Machine dans un sens mécanique, où il s'agit de produire des mouvements compendieux en diminuant la dépense du tems & des forces; mais dans un sens métaphysique & général qui enveloppe toutes les substances sans exception. S'il y a des esprits à qui elle convient, ces esprits seront des machines; s'il y a des corps à qui elle ne convient pas, ces corps ne seront

seront pas des machines. Je ne conçois que des raisons de système qui puissent porter un Philosophe à restreindre cette dénomination aux corps seuls ; on auroit, ce me semble, autant de raison de l'approprier à un certain métal à l'exclusion des autres ; si un corps n'est pas machine, parce qu'il est d'or ou de cuivre, un être le sera-t-il plus ou moins, parce qu'il est corps ou esprit ? Ou plutôt le corps & l'être le sont-ils pour autre cause que parce que la notion de la machine les renferme ?

Deux ou plusieurs actions peuvent concourir au même effet total, mais de quelque façon que cela arrive, ces actions ne se trouveront jamais dans la même série, puisqu'elles ne sauroient devenir l'instrument l'une de l'autre. Un effet total n'est que la somme des effets particuliers de chaque acte individuel, qui y fournit son contingent. Supposez que deux agens unissent leurs forces pour remuer un corps, ou qu'un corps mis en mouvement par une première action reçoive un nouveau degré de célérité, ou une nouvelle direction par une seconde action, on pourra faire le partage de l'effet total, & attribuer à chacune sa série d'effets en raison des forces qu'elle a contribué. La seconde action n'est donc point la machine de la première, & il y a deux séries d'effets différentes dans leurs principes.

Toute action moyenne doit être jugée selon cette règle. Si entre l'action z & la passion a , il y a une action m , a est l'effet de m , & par conséquent z ne le produit point ; mais x ne produit pas m non plus, parce qu'une action ne sauroit produire une action. La suite z, m, a , est donc contradictoire ; elle laisseroit entre z & m une lacune qui romproit la continuité de la suite. Un angle intercepté dans l'origine de deux lignes qui partent de différens points, n'est pas plus incompréhensible qu'une liaison pareille. Ces lignes peuvent se rencontrer quand on les continuë, soit qu'elles se terminent au même point, soit que tendant vers différens points elles ayent un point d'intersection ; de même les effets de z & m peuvent se joindre,

dre, se croiser dans un passage commun, & se modifier, mais les actions mêmes ne sauroient se lier en aucune façon, ni médiatement, ni immédiatement. Qu'on suppose une rencontre & une modification quelconque de leurs effets, on pourra toujours tracer une série continuë dépendante de z , qui différera d'une autre série dépendante de m , & concevoir partout un partage d'effets, analogue à la distribution du mouvement qui a lieu après le choc des corps.

Nous avons pris le mot de liaison en sa plus grande rigueur. Adoucissons ce terme à n'entendre qu'une *liaison occasionnelle*, ou en général une liaison avec laquelle l'activité de m puisse subsister. Rien n'empêche que cette liaison n'ait lieu; cependant il est à observer que naturellement elle ne sauroit jamais être immédiate. Pour que z devienne l'occasion de m , il faudra que z produise un motif dans la substance à laquelle m appartient, & ce motif étant une passion interceptée entre z & m , rendra la liaison médiante.

J'ai excepté les cas surnaturels; en supposant l'intervention immédiate de la Divinité, on ne sauroit dire que nous produisions le motif qui la porte à agir; ce motif subsiste avant nous dans la région des vérités éternelles.

La Secte des Occasionalistes resserre l'activité des substances finies dans des bornes si étroites, qu'on est fort embarrassé à comprendre ce qui en reste après tant de restrictions. Il y a une raison évidente du contraste qui regne dans les Ecrits de ces Philosophes: c'est que d'un côté ils reconnoissent ce que de l'autre ils devroient rejeter en vertu de leur système qui transmet toute énergie à la Divinité. De là vient ce langage singulier, (*) *que nous faisons ce que Dieu fait en nous, qu'une détermination particulière qui n'est ni nécessaire ni invincible, nous est donnée de Dieu, & que lorsque nous nous donnons une nouvelle modification, ce que nous faisons alors, est produit par l'action que Dieu met en nous.* Si ces expressions sont incompréhensibles, c'est cependant

(*) Voyez la Recherche de la vérité du P. Malebranche, *éclairci*, 1. sur le ch. 1. du premier livre.

dant tout ce que pouvoit imaginer de mieux le sublime Fondateur de cette Secte.

Est il possible en effet de concevoir une action sans la passion corrélatrice ? Ne seroit-ce pas là une action en l'air, ou ce qu'on appelle *agendo nihil agere* ? Il est très raisonnable de penser qu'aucune action n'est déstituée de toute efficacité ; peut être, à bien approfondir la chose, se trouvera-t-il que chaque action rompt une chaîne d'états qui alloit se prolonger, ou qu'elle arrête une passion au passage dans le même instant qu'elle se déploie : de cette façon chaque acte aura son effet inséparable, quand même on supposera l'agent anéanti immédiatement après.

Quoiqu'il en soit, il n'y a que deux chemins ouverts pour l'action z , le premier suit une ligne divergente de m . Le second aboutit à fournir un motif, & par là à devenir l'occasion de m qui commencera alors sa ligne dans un point de celle que z avoit ébauchée, soit qu'elle ne fasse que la continuer, soit qu'elle lui donne des inflexions.

En supposant donc entre z & m le motif l , de sorte que dans la suite z, l, m, a , les passions alternent avec les actions, cette suite subsistera, ou dans la même substance Z , car une première action occasionnant la suivante, le même agent peut faire par l le trajet à m ; ou cette suite sera partagée entre plusieurs substances. Supposez en deux Z & M . Dans cette supposition M commence où Z finit, savoir après l ; z appartiendra à Z , l, m à M , & a sera dans M , ou hors de M , selon que l'acte m est externe ou interne ; a pourra même être dans Z par une réaction de M sur Z . Mais dans aucun de ces cas z n'aura produit a .

Il en sera de même, si tirant le motif l de la suite z, l, m, a , vous le transportez dans l'entendement divin, qui connoit nos actions sans en éprouver aucune influence ; car quelle que soit la destinée de z il sera toujours vrai, qu' a procède de m , savoir d'une action divine occasionnée par le motif l .

Je viens de déterminer tous les cas des causes occasionnelles applicables aux changemens qui arrivent dans l'Univers, soit en grand, soit en petit. Supposé que le choc ne soit que l'occasion du mouvement des corps, que les Anges remuent les tourbillons, qu'une substance immatérielle, pénétrant les masses des globes célestes, les pousse l'un vers l'autre en raison inverse des quarrés des distances, ou qu'en général en toute rencontre des corps le mouvement s'exécute par quelque substance étrangere, les rencontres & les situations ne seront que des motifs que la même substance se fournit à elle-même, ou que plusieurs substances se renvoient mutuellement.

Il en est de même des changemens qui semblent passer des corps aux esprits, des esprits aux corps, ou des esprits aux esprits. Tous ces changemens exigent une pluralité d'actes, quoiqu'il ne soit pas toujours nécessaire d'appeller au secours un agent moyen, pourvu qu'on suppose deux sujets capables d'action. Lorsqu'un Officier commande l'exercice à son Soldat, c'est sans doute ce dernier qui l'exécute, & lorsque l'horloger monte & règle ma montre, ce n'est pas moi qui marque le midi; au lieu que si je faisois faire à une Marionette l'exercice Prussien, ce seroit mon acte, & non celui de la Marionette, & que dans un langage exact on ne devoit pas dire que l'aiguille, mais que l'horloger marque le midi.

Enfin, à l'occasion des actions & des changemens d'une substance, Dieu peut produire d'autres changemens dans la même. Supposé qu'un esprit agisse, son action sera un motif à Dieu pour introduire dans cet esprit une pensée, cette pensée deviendra un nouveau motif pour l'introduction d'une seconde, celle-ci pour une troisième; & de suite jusqu'à ce que l'esprit en arrête la succession par un acte nouveau. C'est ainsi que doivent dogmatifer les Idéalistes, dont les plus célèbres sont Cartesiens. Il y a lieu de s'étonner, que ces Philosophes soient ordinairement représentés par Mrs. de *Leibnitz* & de *Wolff*, comme s'accordant avec eux sur une branche de l'harmonie précétable, qu'on dit être un composé de l'idéalisme avec le materialisme. Je ne vois



vois pas sur quel fondement repose cette assertion, pendant que les plus distingués de cette secte, comme le Père Malebranche, (si on veut l'y compter,) & le savant Eveque de Cloyne, rejettent avec Descartes les idées obscures qui font l'unique soutien de l'automate spirituel de *Leibnitz*.

Il découle naturellement des mêmes principes dont nous venons de faire l'application aux causes occasionelles, qu'un changement qui répond à une action en vertu d'une suite préordonnée, doit être considéré comme l'effet de l'action dont il dépend, & non de celle à laquelle il répond; cette dernière, entant que prévue, ne fait que fournir un motif à l'agent qui a préétabli la suite dans laquelle entre son changement harmonique, & par conséquent n'est que cause occasionnelle de ce changement, sauf cependant à elle d'entraîner ses propres effets dans l'intérieur de sa substance.

On peut concevoir une harmonie entre les différens états de la même substance avec autant de raison qu'on la conçoit entre plusieurs substances; supposez x une action, à laquelle répond dans la même substance la passion d , qui cependant dérive d'une action externe z , par une suite préétablie, z, a, b, c, d , ce sera ce qu'on cherche. Cette harmonie intrinsèque paroît devoir entrer non seulement dans l'harmonie universelle, mais encore dans l'automate spirituel en particulier. Lorsque je jette les yeux sur un objet coloré, la vue de cet objet n'est pas l'effet proprement dit de mon action, mais celui d'un ordre préétabli dans la même substance, en vertu duquel un Soleil obscur a dardé ses rayons sur l'objet, qui de là se sont réfléchis sur ma rétine représentative suivant les loix de l'Optique spirituelle, & d'une manière propre à me présenter cet objet sous les couleurs que j'y aperçois, après l'action sur laquelle leur développement est réglé. Ce seroit là en retranchant le corps le véritable idéalisme *Leibnizien*, qui s'accorde pourtant avec le *Cartésien*, en ce qu'il requiert plus d'une action, comme en général tout ce qui est occasionel ou harmonique. Les partisans de l'harmonie conviennent sans difficulté que

les actions des esprits ne sont que *causes exigitives* des mouvemens de leurs corps.

L'influence Physique diffère des deux hypotheses dont nous venons de parler, en ce qu'en elle tout est lié depuis le commencement jusqu'à la fin, & lié naturellement. Quand même on concevroit l'action & tous ses effets dans une substance commune; les différens états de cette substance seroient encore liés entr'eux, & on pourroit concevoir une influence de l'un sur l'autre. Il est vrai que, dans les êtres finis, cette liaison dépend d'un acte antécédent d'un être infini qui accorde aux premiers un certain empire, soit sur leurs propres états, soit sur ceux des substances qui les environnent; ce qui est évident par là seul que les agens finis vont à leur but par des voyes sournes, dont il ne sont par conséquent pas les auteurs, quoiqu'indépendans dans leur emploi. Mais la liaison immédiate des causes, des moyens, & des fins n'en souffre rien, les deux derniers étant abandonnés à la détermination des premières, & ces premières n'étant déterminées que par elles-mêmes.

C'est un argument bien foible, que celui que les Cartesiens déduisent de l'ignorance des moyens, pour établir l'intervention immédiate de Dieu, & pour rejeter l'influence. Quelque vray qu'il soit que, lorsque nous remuons nos corps, nous ne choisissons, ni la quantité des esprits animaux, ni les canaux par lesquels ils doivent couler, ni les muscles qu'ils doivent enfler par leur influence, ou desinfler par leur retraite, & que ceux qui remuent leurs corps avec le plus de vigueur & d'adresse, soient ordinairement les plus stupides, & les plus incroyables au sujet de ce mécanisme, cela n'empêche pas, dis-je, que toutes ces choses ne puissent être liées très étroitement, & entr'elles, & avec l'action qui y préside. Ainsi, quoiqu'un homme ignorât parfaitement la nature & l'existence même de la poudre à canon, il pourroit pourtant être amené par l'habitude à produire avec prévoyance les effets les plus prodigieux de cette poudre. Il n'y auroit pour cela qu'à lui apprendre qu'on le fait en mettant le feu à des barils,

barils dont on le laisseroit ignorer le contenu. Ajoutons qu'une telle liaison devient très probable, parce que sans elle la complication des moyens paroît devenir superfluë, & ne servir qu'à multiplier les êtres sans nécessité.

Jusqu'ici nous n'avons considéré que les actions qui produisent des changemens dans quelque sujet préexistant ; mais, si ces sujets même ont eu un commencement d'existence, (ce qu'il ne m'est permis ici que de supposer,) leur passage du néant à l'être exige une action préliminaire à tout changement consécutif ; cette espèce d'action nous reste à examiner.

Si tout acte demandoit le changement d'une substance préexistante, la création ne seroit pas un acte. Elle n'est pas le changement du possible dans l'actuel, car loin que le possible cesse de l'être lorsqu'il est réalisé, sa possibilité en reçoit la confirmation ; ce n'est pas le changement d'une représentation en ce qu'elle représente ; car outre qu'elle ne représente rien avant l'existence de son *ectype*, on ne sauroit dire qu'un plan cesse d'exister après qu'il est exécuté sur le terrain. Dira-t-on que c'est le changement du futur dans l'actuel ? Mais le futur n'est rien ; s'il étoit quelque chose il seroit présent ; on n'en peut pas dire qu'il existe mais qu'il existera, ni qu'il change, mais qu'il changera. Newton a cru, (*) *qu'on pourroit se former en quelque manière une idée de la création de la matière, en supposant que Dieu eut empêché par sa puissance que rien ne pût entrer dans une certaine portion de l'espace pur, qui de sa nature est pénétrable, éternel, nécessaire, infini ; car dès-là cette portion de l'espace auroit l'impenétrabilité, l'une des qualités essentielles à la matière.* Mais il est visible que dans ce cas la puissance divine n'empêcheroit que la pénétration actuelle, & non la pénétrabilité de l'espace, dont elle ne sauroit changer la nature. L'espace a été pénétrable avant la création des corps, & l'est encore dans les lieux de l'immensité où jamais aucun corps n'a pénétré.

Cepen-

(*) Voyez Locke sur l'Entend. hum. L. IV. ch. 10. §. 12. remarque 2 du Traducteur.

Cependant, lorsqu'on considère d'un autre côté, que les substances créées ont hors d'elles le principe de leur existence, & de leur manière primitive d'être, on ne sauroit s'empêcher de les regarder comme passives, & p. c. de reconnoître comme un acte la création dont elles dérivent. Nous nous sommes formé nos notions sur les changemens observables dans les substances préexistantes; de là vient la difficulté de concevoir un acte, sans présupposer un sujet sur lequel il s'exerce; dans le cas présent nous sommes toujours portés à substituer ce sujet sous le nom de *rien*, ou de *néant*, quoiqu'en effet nous ne concevions pas mieux la succession des modes dans les sujets préexistans que la création même. Ce n'est que l'habitude qui nous rend le passage d'un mode à l'autre plus compréhensible que celui du Néant à l'Être; si nous voyions autant d'exemples de création que de modification, nous serions aussi familiarisés avec la première espece de production que nous le sommes maintenant avec la seconde, qui dans le fonds n'est pas moins que la première un passage du non-être à l'être.

On me demandera peut-être, s'il ne seroit pas possible, que l'état primitif d'un être nouvellement créé fut lui-même une action? si Dieu ne pourroit pas créer un être en action, comme il peut créer un corps en mouvement? La question revient à cecy: *Si l'état primitif peut être action & passion ensemble?* ou, *si une vraie action peut être une vraie passion?* & par conséquent la réponse est toute simple. La comparaison du corps créé en mouvement n'est rien moins que juste, vû que la matière n'est pas plus active dans le mouvement que dans le repos, à moins qu'on ne conçoive une matière soi-mouvante. Mais il est impossible qu'un corps soit créé dans l'état soi-mouvant.

En prenant une substance telle qu'elle sort des mains du Créateur, nous la trouverons déterminée par deux sortes de conditions, les unes essentielles & permanentes, qui la qualifient à l'existence; ces conditions ne déperissent par aucun changement, & tiennent contre tous les bouleversemens de la nature; les autres passagères & tran-

transitoires qui paroissent & disparaissent ; c'est leur variation perpétuelle qui rend le monde à tout moment si différent de lui-même, & entretient ce spectacle si amusant pour les esprits les plus frivoles, mais ravissant & instructif pour un contemplateur qui pénètre au dedans de l'écorce. Sans les premières il n'y auroit point d'identité ; sans les secondes il n'y auroit de diversité qu'entre les especes, elles sont surtout toutes deux nécessaires au changement. Par rapport aux passagères la chose est toute claire, puisque c'est dans leur succession que tout changement consiste.

Mais si tout étoit passager, & la nature entière dans un flux perpétuel, le changement ne seroit qu'une alternative éternelle entre l'anéantissement & la création. Chaque instant tireroit du sein du néant un nouvel Univers qui ne seroit point bâti sur les ruines de l'ancien, & l'y replongeroit l'instant après ; à peine une chose existeroit-elle qu'elle cesseroit d'être ; au lieu que, s'il n'y a que les conditions non essentielles qui soient sujettes aux variations, le monde ne sera vain & passager que dans sa partie la moins considérable ; la nature toujours la même sous différentes formes ne perdra rien sans espoir de réparation, ni dans le physique, ni dans le moral, l'ordre pourra toujours renaître du sein même du desordre ; & ainsi que nous voyons les beaux jours succéder aux orages, de même les Nerons pourront devenir des Titus, puisqu'ils ne sont point Nerons par leurs essences. Car, quand même le monde physique retomberoit dans le Chaos, que le monde moral devint le théâtre de la fraude de l'injustice & du crime, rien ne seroit par là, ni ajouté, ni retranché, aux fondemens durables des êtres ;

*Quæ neque concussum cæli, neque fulminis iram,
Nec metuunt ullas tuta atque æterna ruinas.*

Cecy posé, l'on voit non seulement que, si l'action convient du tout à la créature, ce ne peut-être que dans le champ des déterminations passagères, mais encore que la Divinité elle-même ne sauroit changer les essentielles sans anéantir les substances.

Il en suit outre cela que tout être créé est passif par rapport à ses qualités permanentes, par rapport à l'état primitif formé de qualités transitoires, comme aussi par rapport à ce qui dérive de cet état dans une suite non interrompue ; & par conséquent que l'être en tant que créé est passif à tous les égards.

Enfin la substance finie est toujours passive à de certains égards ; on ne sauroit concevoir un instant dans lequel elle se dégage entièrement de sa *passivité*. Cet instant devrait être rempli d'action ; tous les états passifs qui subsistent dans la substance, soit en conséquence de ses déterminations primitives, soit en conséquence des déterminations suivantes, devraient être effacés par autant d'actions. Une seule action ne suffira pas pour rompre plusieurs chaînes de passions. Plusieurs actions réitérées n'y suffiront pas non plus, quand même depuis l'une à l'autre la substance ne recevrait aucune nouvelle impression de dehors. Supposez qu' *a* détruise un état passif ; pendant que *b* en efface un autre, *a* aura déjà formé un nouveau, auquel il faut opposer un nouvel acte ; l'oeuvre se multipliera sous les mains de l'agent, & plus il aura fait, plus il lui restera à faire. Je veux même supposer plusieurs actes simultanés, & que vous soyez capable d'opposer une action à chacun de vos états passifs, il vous restera toujours une passivité invincible que vous ne sauriez détruire sans vous arracher à vous-même, (si j'ose ainsi parler,) ; cette passivité se fonde sur les conditions durables de votre être, elle commence & finit avec votre existence.

Je n'ignore point le sentiment d'une Secte célèbre qui, faisant consister les essences dans des *efforts continuels au changement*, prétend que rien n'est mort dans la nature, que tout y est vie, que tout est action. Il est visible que cette Secte attache à ce terme un sens tout opposé à celui que nous lui attribuons, & qu'elle traite de chimère. Je ne disputerai pas sur les mots dont l'usage est arbitraire ; & il me suffit que ce que ces Philosophes nomment une action, puisse être une passion parfaite dans notre manière de penser & de nous exprimer.

Lors-

Lorsque dans l'Algebre on trouve une quantité positive égale à zero, on conclut, qu'il y a de l'erreur dans les données. Nos recherches nous montrent que les substances finies qui sont actives, doivent être passives en même tems. Si cette proposition implique, il s'ensuivra que ces substances sont incapables d'action dans le sens que je donne à ce terme; mais on observera aussi que cette difficulté ne m'affecte en aucune façon, puisque je ne donne ni n'ôte à ces substances la capacité d'agir. Mais d'un autre côté on se tromperoit bien plus grossièrement à s'imaginer que ces substances pourroient être purement actives, & que la difficulté seroit applanie en retranchant ce qu'il y a de passif en elles; ce seroit foutenir, que le néant pût être actif. S'il y a donc des créatures actives, non seulement il n'implique point qu'elles soient passives en même tems, mais il impliqueroit que cela fut autrement. Toute créature est passive en vertu de son origine & de la continuation de son durable; & elle est *passible*, (permettez moi ce terme,) par le droit d'agir sur elle, que conserve la substance créatrice.

M'objectera t-on que Dieu ne peut agir sur les substances actives, parce que ce seroit anéantir ces substances que d'agir sur elles? Mais d'abord ces substances seroient-elles moins passives dans leur anéantissement qu'elles n'ont été dans leur création? Ensuite, pour les rendre *impassibles*, ne faudroit-il pas leur attribuer une indépendance absoluë de la Divinité, leur ériger un empire dans l'empire de l'Univers? D'ailleurs l'objection ne suppose t-elle pas évidemment, que le durable des êtres actifs renferme l'action actuelle, ce qui seroit très absurde, ce durable étant nécessaire & passif, comme nous avons vu, pendant que toute action est libre, comme nous verrons tantôt. Agir en vertu de son essence, c'est agir toujours, c'est agir nécessairement, ou ce qui est la même chose, c'est n'agir point du tout. Ceci prouve encore clairement qu'une substance finie purement active est purement contradictoire, ou, si on aime mieux, elle n'est qu'un jeu de mots; & si on vouloit l'admettre, il faudroit dire, qu'elle seroit

beaucoup moins parfaite qu'une substance dans laquelle les vraies actions seroient entremêlées avec les passions.

Franchissons les limites de l'Univers, & transportons nous dans des régions supérieures. Pourra-t-on dire que la suprême substance elle-même soit active à tous les égards. Les Philosophes qui l'ont définie *un acte pur*, n'ont peut-être pas pris garde qu'ils la dépouilloient en effet de toute activité. Il y a en Dieu des propriétés fondées sur la nécessité de son être, qui certainement ne peuvent pas être appelées des actions : prenons pour exemple la toute-science qui a de l'analogie avec notre science limitée, vù que nous ne la concevons que par le retranchement des bornes dont nous nous sentons environnés. Dieu seroit-il plus actif par rapport à sa science que nous ne le sommes par rapport à la notre ? N'est-il point nécessité par sa propre nature à tout connoître ? & ne peut-on pas dire en quelque façon qu'il pâtit de sa nature ? Si cette expression paroît trop dure, je consens qu'on invente un terme moyen entre action & passion, pourvu qu'il désigne ce qui est aussi peu action que la passion même. Dans le fonds toute la différence qu'il y a entre la Divinité & nous, consiste en ce que rien d'extérieur n'agit sur la première, le reste de l'analogie subsistant dans son entier. Toutes les raisons concevables donc, pour lesquelles l'action & la passion ne sauroient résider dans un sujet commun, recourant dans la substance divine, on seroit réduit à soutenir, que Dieu lui-même ne peut être tout-sage & tout-puissant à la fois, & par conséquent qu'il n'y a aucun agent, ni dans le nombre des créatures, ni hors de ce nombre ; ou il faudra se ranger sous les étendards de Spinoza en soutenant, que tous les actes de Dieu sont aussi nécessaires que son être, c'est à dire, il faudra vétiler sur le mot d'action.

Je ne plaide icy pour aucun parti ; mais je ne puis croire que ceux qui admettent l'action & la passion dans le même sujet, prétendent y allumer la guerre intestine, en introduisant deux principes dont les efforts réciproques tâcheroient de s'entre-détruire, & se dispute-
roient,

roient, pour ainsi dire, l'empire de la substance. Ils conçoivent, il est vrai, dans le même sujet, deux manières d'être qui diffèrent spécifiquement, mais, diront-ils peut être, il n'y a en ceci rien d'extraordinaire : l'expérience journalière ne nous montre-t-elle pas dans les substances les plus simples la plus étonnante variété de modifications ? N'est-ce pas la même âme qui voit les couleurs, entend les sons, flairer les odeurs, savourer les mets, tantôt nageant dans des torrents de délices, tantôt en proie aux douleurs les plus désespérantes ? S'il y a cette variété entre les espèces des passions, pourquoi seroit-il impossible que tous les états passifs pris ensemble différaient d'une autre espèce d'états qu'on nomme actifs ? La simplicité de la substance qui est le théâtre de ces différentes scènes, ne s'oppose pas plus à la seconde variété qu'à la première.

A regarder les choses d'un point de vue général, il est clair que tout état est actif ou passif ; mais ce seroit un partage mal fait que de diviser les substances en actives & passives, vu que bien qu'il puisse y avoir des substances entièrement passives, il est impossible qu'il y en ait d'entièrement actives. Le partage suivant sera peut-être plus commode : d'abord il y a des substances entièrement passives par des actes étrangers. Après cela il y en a qui sont actives & passives ensemble. Les actions de celles-ci, ou se renferment dans leur intérieur, ou produisent des changemens au dehors. Leurs passions proviennent aussi, ou de leurs propres actions, ou d'actions étrangères ; ces dernières sont de trois sortes : ou c'est une continuation de leur durable ; ou ce sont des états résultans de l'état primitif ; ou des états introduits après le primitif par une cause extérieure, soit médiatement, soit immédiatement. Enfin il y a un agent, qui n'est passif que par la nécessité de sa nature.

On a vu en quoi doit consister le caractère distinctif de l'action, si elle diffère plus que nominalement de la passion, & nous avons réduit toutes les actions concevables sous des vues générales. Mais ce principe intrinsèque, sans lequel il n'y en auroit point, nous ne

avons considéré encore que dans son exercice : il est à propos de l'envisager de plus près. L'Océan a ses profondeurs à l'épreuve de la sonde; les sources des rivières qui fertilisent les contrées les plus vastes, se cachent dans des rochers escarpés, dont il n'est permis de reconnoître que les avenues. De même ces principes d'action qui produisent, animent, & changent l'Univers, ne nous présentent que certaines faces, nous dérobant éternellement leur fonds & leur manière d'opérer.

La première chose à laquelle la considération de tout acte nous conduit, est une puissance d'agir. Cette puissance n'est pas simplement ce que la Philosophie nomme une faculté, mot trop général, & qui embrasse la passion aussi bien que l'action. Les facultés de l'entendement ne sont que la réceptivité d'actions étrangères. La Philosophie moderne semble même avoir restreint ce mot aux passions seules, puisque pour mettre les facultés en jeu elle requiert une force.

Il y a une définition générale de la force très applicable à la puissance d'agir; elle est en effet *la source des changemens qui arrivent aux substances*, bien entendu une source primitive qui ne découle point d'une autre source: il ne faut jamais trop presser la métaphore par laquelle on explique ces sortes de matières; les sources d'eau les plus vives dérivent de causes antérieures, soit qu'elles soient produites des eaux de la mer qui s'élèvent par les tuyaux des montagnés, soit qu'elles descendent des vapeurs condensées sur leurs sommets.

Mais notre puissance d'agir devient tout à fait méconnoissable sous la notion de la force que la Philosophie moderne a mis à la mode; cette force est *un effort continuel à produire du changement*; on lui donne le rang entre l'acte & la faculté, & on la compare au ressort qui s'efforce à se détendre. Une telle force suppose une force antérieure qui la monte, la détermine, & la dirige vers son but; c'est une force forcée, si j'ose m'aisi exprimer. Supposons avec les mêmes

mes Philosophes qu'elle soit le durable même des substances, ce durable sera déterminé de dehors par la force créatrice dont il tire son origine. Si on n'analyse point les forces subordonnées en des forces primitives, que nous appellons puissances d'agir, l'état naturel de l'Univers sera un état forcé sans qu'il y en ait une cause primitive. Il seroit inutile de recourir dans ce système au pouvoir divin ; ce pouvoir même ne fera autre chose qu'une pareille force, il sera plutôt une impuissance qu'une puissance.

Bien loin donc qu'une pareille force soit la puissance d'agir que nous cherchons, elle n'en est tout au plus que l'instrument ; les Philosophes dont nous parlons, demandent les forces pour mettre les facultés en oeuvre ; nous demandons des puissances pour mettre les forces en oeuvre.

Monsieur de Maupertuis explique la génération de l'idée de la force motrice (*) par le sentiment d'un effort que nous faisons en voulant produire quelque changement. Je ne crois pas qu'on parvienne autrement à la notion d'une force quelconque. Or pour faire un effort il faut agir, & il est visible que l'effort est quelque chose de moyen entre l'action & l'effet, & tout au plus la cause instrumentale de ce dernier. Il n'est donc point l'action, ni le principe, mais le produit de l'action : il ne tend pas aussi à l'action, comme on aime à s'exprimer, mais il en procède.

En attribuant de la force aux corps on ne prétend pas les ériger en agens (**). Il seroit absurde de dire qu'une partie de la matière qui ne peut se mouvoir d'elle-même, en pût mouvoir une autre, pour me servir des paroles du grand homme que je viens de citer. Ces forces, & toutes celles qui leur ressemblent, ne sont donc pas des points auxquels on puisse s'arrêter en remontant des effets aux premières causes. Mais à le bien examiner on trouvera peut-être que toutes les autres forces ont été formées sur le modèle des forces motrices. Les Leibnitzziens ont exclu les corps durs de l'Univers, & rendu toutes

(*) Essai de Cosmol p. 49 - 50.

(**) Ibid. p. 57.

te la matiere élastique, afin de maintenir le principe de la conservation des forces vives. Non contents de cela, ils ont étendu ce principe au delà de la Mécanique, en rendant les esprits élastiques comme les corps, & en communiquant l'élasticité à toutes les substances sans exception. Du moins ne sauroit-on se faire une autre notion de leur force ; pour se faire comprendre ils ont un besoin continuël de la comparaison du ressort ; & M. de Leibnitz nous apprend lui-même, que ses élémens contiennent *ce qu'il y a d'éminent dans la Mécanique.*

La différence entre la force *Leibnizienne* & nôtre puissance d'agir est aisée à apercevoir. La première tend à un seul effet déterminé ; la seconde embrasse également les deux partis opposés. Un pouvoir d'agir doit être en même tems un pouvoir de n'agir pas. Supposez ce pouvoir astreint à l'action ou à l'inaction seule, ne faudroit-il point que le parti opposé lui fût rendu impraticable par quelque force extérieure ? Ne seroit-il pas forcé à prendre le parti qu'il prend ? & son pouvoir ne seroit-il pas entièrement passif sans ombre d'activité ? Avoir la puissance seule d'agir, c'est être dans l'impuissance de n'agir pas ; avoir la puissance seule de n'agir pas, c'est être dans l'impuissance d'agir ; ou plutôt une puissance terminée à un seul point n'est pas puissance du tout ; elle est entièrement passive, une faculté, ou une force.

Ou la liberté est cette puissance d'agir & de n'agir pas dont nous parlons, ou elle n'est rien du tout. Quelque autre notion qu'on en adopte, il sera facile de montrer que les actes prétendus libres n'y sont que des especes de passions ; le destin & la nécessité perceront toujours à travers le masque specieux dont on les couvre. *Agir librement* n'est qu' *agir en effet* ; & agir sans liberté, ce seroit agir & n'agir pas en même tems. S'il y a donc une différence réelle entre l'action & la passion, elle doit consister en ce que nous disons ; & s'il n'y en a point tout est également fatal, & également nécessaire, comme j'espe-
re de le faire voir par la suite de mes réflexions.

Difons

Difons plus : fans cette puiffance, ou fans la liberté, rien n'eft poffible ; le poffible fuppofe une puiffance fuffifante pour le produire. Ce qui n'implique pas, eft concevable, mais le concevable ne fauroit être nommé poffible avant qu'on démontre une puiffance capable de le réalifer. Sans Dieu il n'y auroit donc rien de poffible, & fous un deftin aveugle bien des chofes pourroient ne point impliquer dans la conception fans être poffibles pour cela. On dit communément que fous l'empire d'une fatalité abfoluë tout poffible exifteroit ; j'aurois mieux rayer de ce fyftème le mot de poffible qui n'y a point de fens, parce qu'il n'y a point de puiffance à laquelle il puiſſe fe rapporter.

Je ne difpute point fur la différence de ce qu'on nomme *poſſibilité de chofe* & *poſſibilité d'exiſtence*. On voit clairement que les chofes concevables ne peuvent être qualifiées du titre de *poſſibles* que par rapport à un pouvoir qui peut les conduire à l'exiſtence aétuelle.

Saint Thomas a réfuté cette notion du poffible adoptée par quelques Scholaſtiques, fous prétexte qu'elle induiroit un cercle vicieux dans l'argument pour la toute-puiſſance divine ; ce prétexte eft frivole ; car une notion ne fauroit être fauſſe parce qu'on commet un ſophiſme ; mais le cercle ne provient en effet que d'une mauvaife définition de la toute-puiſſance ; elle n'eſt point le pouvoir de faire tout ce qui eſt poffible ; tout le monde feroit tout-puiſſant de cette façon là, puis que chacun peut faire ce qu'il peut faire ; c'eſt le pouvoir de faire tout ce qui eſt concevable, ou ce qui n'implique point, & de cette manière le cercle diſparoit.

Tout ce qui dérive d'un aôte libre eſt contingent, c'eſt à dire qu'il pourroit ne point exiſter par la même puiffance par laquelle il exiſte. La contingence regarde à proprement parler les événemens paſſifs.

On appelle ſouvent les aêtes mêmes contingens, parce qu'ils peuvent être & n'être pas. Je fouhaiterois qu'on diſtinguât ſoigneuſement cette contingence d'avec l'autre ; ce qui pourroit ſe faire en nommant la première aétive, & la ſeconde paſſive. On ſe fait ſouvent il-

lision en confondant ces deux contingences, & en attribuant à l'une ce qui n'appartient qu'à l'autre. Certains Philosophes semblent croire qu'il suffit d'être contingent pour être exempt de force & de nécessité, ce qui est vrai de la contingence active, mais faux de la passive. Quoiqu'il soit contingent que les planetes décrivent leurs orbites d'Occident en Orient, on ne peut pas dire pour cela qu'elles se meuvent librement dans ce sens plutôt que dans le sens contraire. Cette contingence est purement passive dans les planetes ; elle n'est active & libre que dans la cause qui leur a tracé la route.

Personne ne doute que la *nécessité absolue* ne bannisse l'action & la liberté. Mais la *nécessité hypothetique* n'en fait pas moins, quoiqu'en disent plusieurs Philosophes. Je conviens que cette nécessité présuppose une cause libre dont elle ne détruit point la liberté, mais elle la détruit à coup sûr dans l'objet sur lequel elle tombe, puisque dans cet objet les actes de la cause ne peuvent produire que des états passifs. Quand donc cette nécessité affecteroit la substance la plus libre, sa liberté seroit restreinte & suspendue dans ce cas-là, il n'y resteroit que de la contingence passive, contingence qui a lieu dans des événemens dont toute liberté est proscrite.

Ce qu'on appelle *nécessité morale* est entièrement fondé sur l'efficace des motifs. Si cette efficace est telle que la prétendue action doive s'ensuivre par une connexion invincible, la nécessité morale devient autant le tombeau de la liberté que la nécessité la plus métaphysique. Si la liaison au contraire n'est qu'occasionnelle, le mot de nécessité est incommode & abusif dans le sens qu'on lui attache.

L'ingénieux Auteur du nouveau système sur le Fatalisme la nomme *nécessité intérieure* ; mais il me permettra de remarquer qu'elle est extérieure à proprement parler, parce qu'en remontant de motif en motif, il faut à la fin passer les frontieres de la substance, & que la chaîne des motifs est suspendue hors de ces frontieres. Je ne vois que deux sens dans lesquels on puisse appeller une *nécessité intérieure* ; le premier n'est point applicable aux substances finies ; c'est

c'est lorsqu'une chose est fondée dans la nature d'un sujet existant par soi-même. Le second donne une nécessité hypothétique intérieure; c'est lorsque la substance agit sur elle-même. Si le mot d'intérieur ne devoit dénoter que le sujet ou l'état affecté de la nécessité, toute nécessité seroit intérieure.

Si la Philosophie devoit être un Dictionnaire de termes vagues & embrouillés, on pourroit me blâmer d'avoir changé la signification ordinaire de plusieurs termes usités; mais j'ai cru qu'il valoit mieux assujettir les mots aux matières que les matières aux mots. Rien n'est plus impropre ni plus inconsistant que les façons de s'exprimer autorisées par l'usage, lorsqu'on les transporte dans les Sciences. La Philosophie spéculative est la plus délicate sur ce point; non seulement le langage de la vie commune, mais encore le langage des autres Sciences qui ne remontent point aux principes, employés sans discernement, y conduiront dans un labyrinthe d'erreurs. C'est une véritable yvraie à extirper avant, qu'on puisse semer les notions fécondes, qui fertilisent & embellissent le terroir philosophique.

Le monde étoit autrefois tout plein d'êtres actifs. Les hommes stupides & grossiers s'arrêtoient aux causes matérielles; ils ne cherchoient pas plus loin le principe des changemens qui arrivent à la matière. La foi qu'on ajoutoit aux influences, le culte qu'on rendoit aux objets matériels, en font des témoignages authentiques. Il est vray-semblable que le commun des hommes regarda le Soleil, la Lune, & tous ces Corps qui brillent dans la voûte céleste, comme des agens réels, capables de leur faire du bien & du mal, malgré que les Philosophes se contentassent pour la plupart d'y placer une partie de cette Ame universelle qu'ils feignirent répandue par tout l'Univers. Ensuite vinrent les Poètes & les Orateurs, qui usant des licences de la Profopopée donnerent la vie & l'action aux choses les plus inanimées, faisant gronder le tonnerre, siffler l'air, parler & agir tous les élémens. Le style enflé & hyperbolique des Orientaux se communiqua aux autres Langues, & c'est vraisemblablement de toutes ces causes réu-

nies que vient ce nombre prodigieux de verbes actifs, ou plutôt dont la terminaison est active ; car la moindre partie de ces verbes désigne des choses véritablement actives. Les facultés sensitives & intellectuelles de l'ame, & les diverses especes des mouvemens des corps, s'expriment dans toutes les langues par des verbes actifs, toutes passives que soient ces facultés & ces mouvemens. Si l'on vouloit réformer, il ne suffiroit pas de retrancher les verbes abusivement actifs ; il faudroit encore limiter selon la construction l'usage de ceux-même qui le sont à bon droit. Je puis dire p. e. que je secouë la main, mais il est faux *que le belier secouë les murs* ; je puis dire que je me couche, que je suis, mais je ne saurois dire, *que le boeuf frappé de la hache se couche par terre*, ni que *l'amé en courroux s'ensuit dans les enfers*. Ces exemples sont communs ; je n'ai pas dessein d'écrire le Dictionnaire des défauts qui regnent dans les langues, ouvrage qui demanderoit peut-être plus de mémoire, de sagacité, & de vie, qu'un seul homme ne peut prétendre.

Etes-vous surpris de la confusion qui régné dans le langage des hommes ? Considérez la vuë ordinaire dans laquelle ils s'en servent, & vous cesserez de l'être. Le moindre fouci de ceux qui parlent ou qui écrivent, est d'exciter des idées nettes dans l'esprit de ceux qui les écoutent ou qui les lisent. Ils veulent les conduire à de certaines fins, & à ces fins la netteté des idées seroit pour la plupart plus préjudiciable qu'avantageuse ; le grand nombre se remuë par la confusion plutôt que par l'ordre & par l'évidence. Il est si peu vrai que les mots excitent toujours leurs idées correspondantes que la plupart du tems ils n'excitent que des passions par un faut des idées intermédiaires. On peut l'éprouver tous les jours, & en soi-même, & dans les autres. J'ai vu souvent les Auditoires les plus émus, & les passions les plus fortes inspirées, par des paroles & des phrases qui ne signifioient rien du tout, ou qui ne signifioient que fort peu de chose. Enfin un (*) excellent homme l'a observé avant moi ; quelque obscur
que

(*) Berkeley, principles of human knowledge : introduction §. 19.

que soit le sens d'un terme, dès que l'habitude l'a une fois consacré, c'en est fait pour toujours : on prononce, on lit, on écrit ce terme, sans faire même attention à l'idée qu'il représente, ou s'il en représente aucune, à peu près comme on se sert des signes dans les opérations Algebriques, sans que les quantités qu'ils expriment, soient présentes à l'entendement.

Ce desordre a passé dans les Sciences, & surtout dans les Sciences spéculatives, avec le langage. Que d'erreurs n'a-t-il pas répandu sur le sujet que nous traitons ? Depuis que la Philosophie a pris quelque forme, on se sert des mots d'*agens*, d'*action*, de *cause*, de *force*, de *puissance*, de *liberté*, & de plusieurs autres, sans qu'on puisse encore s'accorder sur un sens fixe. Les Philosophes de l'Antiquité, loin de détruire les méprises populaires, paroissent avoir renchéri dessus, en embellissant la matière de ces formes, de ces natures, de ces *agens aveugles*, de ce fatras de termes, qui devoient faire comprendre les causes des phénomènes, pendant qu'ils étoient eux-mêmes incompréhensibles.

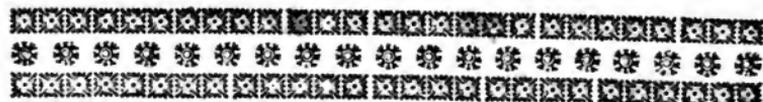
La Philosophie moderne n'a-t-elle rien retenu des erreurs de l'ancienne par rapport à ce sujet ? Le progrès même que les Sciences font de nos jours, n'est-il pas souvent une nouvelle source d'égaremens en Metaphysique ? Fait-on toujours assez d'attention aux limites des Sciences ? N'applique-t-on jamais sans discernement des notions puisées dans la Physique, ou dans la Mécanique, à des spéculations transcendentales & qui n'ont rien de physique ni de mécanique ? Ce qui est cause, action, & puissance, dans les Sciences naturelles, n'est-il pas effet, passion, impuissance, dans ces spéculations-là ? Voilà une ample matière à réflexion : en la bien examinant on trouvera peut-être qu'on peut dire de la Philosophie ce que Caton dit de la République Romaine de son tems : (*) *Nous avons perdu les vrais nous des choses*, ou plutôt : nous ne les avons jamais eus.

* * *

P p p 3

SECON-

(*) *Vera verum vocabula amissimus.* Salust. in bello Catil.



SECONDE DISSERTATION

SUR L'ACTION, LA PUISSANCE ET LA LIBERTÉ,

PAR M. MERIAN.

Dans l'Écrit que j'ai eu l'honneur de lire à l'Académie, il y a six semaines, j'ai tâché de développer les notions de l'*action*, de la *puissance*, & de la *liberté*. Je me propose aujourd'hui de les appliquer, tant à la théorie de l'entendement & de la volonté en particulier, qu'au système de l'Univers en général.

Que la *liberté*, ou la *puissance*, d'*agir*, n'exige la pensée, personne, je crois, ne me le dispute. Il y a dans chaque cas pour la substance qui ne pense point, une marche déterminée qu'il ne dépend pas d'elle de suivre ou de ne pas suivre. Abandonnée aux actions de quelque substance étrangère, elle en tient toujours la situation présente, & ne sauroit jamais rien commencer de son chef. Cela est si vray que les Intelligences mêmes ne sont point actives dans les changemens qu'elles subissent sans en avoir connoissance ; l'obscurité de la route qu'elles tiennent, les met précisément dans le même cas avec les substances les plus brutes : une pierre jettée contre la muraille agit tout aussi librement qu'un homme, qui dans une nuit sombre ou dans le sommeil y va heurter sa tête.

Je ne veux point examiner si la matière, soit en général, soit organisée d'une certaine façon, est capable d'*agir*, mais dans quelque sens qu'elle le soit, elle doit être pensante dans le même sens. Ce seroit donc démontrer son incapacité d'*agir* que de démontrer son incapacité de penser.

Il ne fuit point de là que pour être libre il fuffife de penser; cette conséquence seroit trop précipitée. Non seulement chaque degré de connoissance ne qualifie point à l'*activité*, mais encore ne vois-je rien d'impossible en ce qu'une Intelligence possède tous ces degrés ensemble sans en devenir plus active.

Déterminons d'abord le degré de connoissance requis par l'exclusion des degrés inférieurs, & voyons dans quelle affiette doit se trouver l'esprit de l'agent, immédiatement avant l'action.

La perception simple se présente la première. Concevons un esprit frappé par intervalle de diverses perceptions instantanées, ou de diverses perceptions à la fois, mais qui ne se lient point pour former des idées complexes, ni pour donner lieu au souvenir; que ce soit, si vous voulez, l'ame de l'embryon, recevant des impressions conformes à ce qu'éprouve celle dont le sein le renferme; ou feignons telle intelligence qu'il nous plaira, arrangeons-y des perceptions à notre gré, que notre fantaisie dicte l'ordre de leur succession. Il sera toujours vrai que ces perceptions ne proposent rien à la substance, ni à produire, ni à omettre. Ses propres productions & omissions seront donc zero, & aucun de ses changemens imaginables ne dépendant d'elle-même, ils dépendront tous de quelque cause externe.

Je veux même que le principe d'action soit envelopé dans cet être, de façon que pour se déployer il ne lui manque que le degré de connoissance requis; il n'en sera pas, je crois, plus avancé tandis qu'il demeure privé de ce degré. En parlant à la rigueur, on pourroit dire que la puissance d'agir elle-même manque à un tel être; il n'en est pourtant pas de même comme d'une substance qui ne sauroit agir quand on lui supposeroit le degré nécessaire de connoissance, ou d'une substance qui n'est jamais en état d'acquérir ce degré, soit du tout, soit par voye naturelle; mais à peu près comme d'une substance douée d'une liberté dont l'exercice est restreint dans de certains cas par des obstacles insurmontables. Si on suppose à l'embryon les semences de la liberté, cette créature n'en sera point privée, comme en est privée
une

une pierre, ou absolument incapable de pensée, ou qui n'en est capable que par miracle, ou qui avec la pensée même n'est capable d'action que par un second miracle.

On peut distinguer, si l'on veut, entre *puissance prochaine* & *puissance éloignée*. Cet éloignement admet des degrés. La puissance éloignée du premier degré exige le principe d'action avec le degré d'intelligence le plus approchant de celui qui complete la puissance prochaine; au lieu que la puissance la plus éloignée suppose l'absence totale de toutes les conditions actuelles requises à l'action, avec la simple possibilité de l'existence de ces conditions: mais on voit aisément qu'à proprement parler la seule puissance prochaine mérite le nom de puissance.

Si le principe actif pouvoit se déployer sans une pensée occasionnelle, il faudroit attribuer son exercice au hazard, grand mot lequel, ou ne signifie rien du tout, ou signifie la nécessité; or attribuer une action à la nécessité, ce seroit donner d'une main ce qu'on enlève de l'autre; il est donc impossible qu'une substance agisse avant que de penser, quand même on lui supposeroit d'ailleurs toutes les qualités requises à l'action.

Si dans le degré le plus bas de perception la substance n'a point les dispositions nécessaires pour pouvoir agir, c'est, comme nous avons vu, parce qu'il ne se présente rien à faire, aucun effet à obtenir; ainsi, tandis que la même raison a lieu, elle ne songera jamais à sortir de l'inaction, & le principe actif demeurera en repos. Que les perceptions soient donc composées jusqu'à renfermer des propositions, & que ces propositions puissent être liées en raisonnemens, il n'en sera ni plus ni moins, aussi longtems que ces propositions restent spéculatives; & que l'entendement ne voit rien de *faitsable*, si j'ose ainsi m'exprimer. Un esprit par une suite réglée d'impressions pourroit acquérir les connoissances les plus sublimes, sans jamais penser à agir, pourvu qu'on prit soin d'en éloigner tout ce qui pourroit l'y porter. Cet homme qui employe sa vie à des études steriles qui ne le portent à aucune

action,

action pour le bien de la Société, peut être comparé par figure avec une intelligence pareille, & passer pour un très savant automate.

Le cas que je vais proposer, est un peu plus embarrassé. Une chose faisable s'offre à l'entendement ; mais il ne s'offre que ce seul parti, sans que je puisse songer que le parti contraire soit possible. Suis-je déterminé nécessairement à prendre le parti que je prends ? Si je fais nécessairement ce que je ne puis regarder comme *omissible*, si j'omets nécessairement ce que je ne puis regarder comme faisable, quel rôle joué en cecy le principe d'action qui est en moi ? Est-ce en vertu de ce principe que j'agis ? Peut-on dire que ce principe soit forcé à se déployer par un principe extrinsèque ?

Le changement des phrases leve souvent les difficultés les plus précieuses. Le principe d'agir qui est en moi, n'est que MOI, capable d'agir & de n'agir pas sous la condition de la vue de ces deux partis opposés. Lorsque cette connoissance se trouve en défaut, il est évident que l'état qui dépendroit de moi, si elle l'avoit précédé, se lie maintenant avec des états passés, & se résout originairement dans l'action, ou dans les actions, dont dépend la serie qui aboutit à la vue du parti que je suis obligé de prendre.

Il y a icy deux chaines de causes qui me mettent hors d'action. La première remonte à la cause primitive de mon défaut de connoissance ; la seconde à la cause primitive de la pensée qui me suggère le parti que je prends.

De cette façon un être libre d'ailleurs peut se trouver sous l'esclavage d'impressions supérieures, qui remplissent trop ses facultés pour laisser aucune place à l'exercice du libre arbitre. On peut concevoir aussi de cette manière des machines vertueuses & vicieuses, ou plutôt qui en ont l'apparence, puisque dans le fonds sans la liberté, il ne peut y avoir ni mérite ni démérite dans les actions.

Peut-être encore ces principes pourroient-ils servir à rendre raison des actions qu'on croit remarquer dans les enfans & dans les bêtes, & répandre quelque lumière sur une Question qu'on a regardée

de tout tems comme une des plus épineuses en Philosophie. Le plan de cette Dissertation du reste ne me permet point de prendre un parti décisif ; j'examine les choses dans l'abstraction, & je ne présume point d'assurer encore que les hommes faits, que les Anges, ni que Dieu même soient des substances libres.

Mais supposons d'un côté que les hommes faits jouissent de la liberté, & de l'autre que, depuis le berceau jusqu'à l'âge de la raison, il n'arrive point de miracle à nos ames ; il faudra nécessairement admettre que les enfans renferment déjà de quoi agir un jour librement, qu'ils ne manquent que des degrés requis de connoissance, & que l'époque de leur liberté dépend du développement de leurs facultés intellectuelles. Risqueroit-on beaucoup de se tromper en réduisant la spontanéité des enfans à cette vuë d'un seul parti qui provient de leur incapacité de combiner, & de comparer les experiences propres à leur apprendre qu'ils peuvent également agir & s'en abstenir ; connoissance qui s'acquiert avec l'âge & se fortifie par l'habitude.

D'un autre côté, ces infortunés objets de dégoût & de pitié, ces pauvres vieillards que l'affoiblissement des organes replonge dans les infirmités du premier âge, ne font-ils pas dans le même cas ? Il me semble voir la Nature nous promener par degrés jusqu'à un certain point, où elle nous lâche la lisière, nous abandonnant à notre propre marche, & nous laissant parcourir librement un espace limité. Enfin elle la retire, & nous fait rebrouffer par des degrés semblables vers le point dont nous étions partis.

Supposons encore que les bêtes ne soient point des machines à la Cartesienne, mais des Intelligences inférieures à l'espèce humaine ; peut-être qu'il ne sera pas difficile de ramener au même principe de la vuë d'un seul parti, ce qu'on appelle leurs mouvemens spontanés & leur instinct.

Si en effet les besoins présens de ces Créatures se bornent à la conservation des individus, & à la propagation des especes, (comme leurs ouvrages où il paroît le plus d'industrie, ne semblent tendre qu'à

qu'à l'une ou à l'autre de ces deux fins, il est superflu de leur accorder un degré supérieur d'intelligence. D'ailleurs, cette uniformité remarquable dans leurs productions les plus merveilleuses qui sont toutes exécutées sur le même plan, pourroit donner des soupçons très forts que leur vuë est toujours bornée à un point unique, dont elles ne sauroient s'écarter, qu'en un mot elles sont gouvernées par des impressions uniformes auxquelles elles ne résistent jamais, parce qu'elles ne peuvent pas penser à y résister; impressions par conséquent, qui les portent inévitablement aux fins auxquelles la Nature les destine.

Le plus profond des Docteurs de l'Eglise a dit quelque chose d'approchant : voicy la traduction François de son passage : (*) *Les êtres animés se meuvent par eux-mêmes lorsqu'une image qui est en elles, provoque leur appetit, & dans quelques uns des animaux ces images sont excitées dans un certain ordre par la nature qui par leur moyen provoque l'appetit. Ainsi naît dans l'araignée l'image de la tissure, suivie de l'appetit de faire la soie, appetit excité par le mouvement*

Q 99 2

réglé

(*) ἂν' ἑαυτῶν γὰρ κινεῖται τὰ ἔμφυχα, Φαντασίας ἐγγινόμενης ὄρμην προκαλημένης, καὶ πάλιν ἂν τισὶ τῶν ζῴων Φαντασίαι γίνονται ὄρμην προκαλημένοι, Φύσεως Φανταστικῆς τεταγμένως κινούσης τὴν ὄρμην. ὡς ἐν τῷ ἀρχῆῃ Φαντασία τοῦ ὑφαίνειν γίνεται, καὶ ὄρμη ἀκολουθεῖ ἐπὶ τὸ ὑφαίνειν, τῆς Φανταστικῆς αὐτοῦ Φύσεως τεταγμένως ἐπὶ τούτῳ αὐτὸν προκαλουμένης, καὶ ἕθενός ἄλλα μετὰ τὴν Φανταστικὴν αὐτοῦ Φύσιν πιπισημένως τοῦ ζῴων καὶ ἐν τῇ μελίσση ἐπὶ τὸ κηροτλασεῖν. τὸ μὲν λογικῶν ζῴων καὶ λόγον ἔχει πρὸς τῇ Φανταστικῇ Φύσει, τὸν κρίνεται τὰς Φαντασίας, καὶ τινὰς μὲν ἀποδοκιμάζοντα, τινὰς δὲ παραδεχόμενα, ἵνα ἀγῆται τὸ ζῴων κατ' αὐτάς. *Origenes peri archōn Tom. 3. v. Philocal. Orig. Cap. XXI.*

réglé de la nature qui produit l'image, & l'animal n'étant doué d'aucune autre faculté excepté sa nature imaginatrice. La même chose arrive à l'abeille lorsqu'elle fait le miel. L'animal raisonnable au contraire, a outre la nature qui produit les images, la raison qui discerne les images, rejette les unes, approuve les autres, & agit en conséquence.

A savoir à présent si les bêtes, de même que les enfans, contiennent de quoi devenir des agens, & si on peut dire : donnez moi un degré d'intelligence de plus, & je serai un homme de ce chien ou de ce perroquet ; c'est là, je crois, une question dont la décision dépend d'une autre non moins difficile à résoudre ; c'est à dire, si les bêtes sont destinées à un rang supérieur à celui que nous les voyons tenir parmi les Intelligences. Si tant est qu'elles soient condamnées pour jamais à la vie animale, il n'est pas aisé à voir de quoi leur serviroit la disposition à la liberté, à moins qu'elle ne fut inséparable de la spontanéité. Si au contraire elles doivent croître en perfection, il est fort raisonnable de penser qu'elles renferment dès à présent les principes de cet accroissement, & par conséquent les dispositions nécessaires à la liberté, sans laquelle la raison seroit un instrument fort inutile.

Nous voyons certaines bêtes donner tant d'apparences de raison que peut-être ne tient il qu'à peu de chose pour leur faire franchir la ligne qui les sépare de l'espèce humaine. Les hommes se flattent du doux espoir d'élargir tôt ou tard la sphère de leur connoissance & de leur activité. Peut être que la Nature bien-faisante envers tous ses enfans prépare un sort semblable à ce nombre innombrable de Créatures qui peuplent l'Univers, & qu'aucun d'eux ne sera oublié dans la grande promotion des Etres. Si, comme Pope a chanté, Newton est par rapport aux Intelligences celestes ce qu'un Singe à l'homme est par rapport à nous, il y a aussi peu de chemin d'un Singe à l'homme que de Newton à un Ange. Mais je laisse discuter cette matière à des Philosophes plus profonds, & peut-être plus téméraires, que je ne le suis ; & je reviens à mon sujet.

Après

Après les degrés d'intelligence que nous avons rejettés, celui qui reste se détermine de soi-même. Il consiste dans la vuë de deux partis opposés, également éligibles, avant qu'on se soit déterminé pour l'un ou pour l'autre. Sans cette vuë l'action est donc impossible, & le pouvoir d'agir inconcevable. Tous les cas au contraire dans lesquels l'exercice de la liberté a lieu, peuvent être réduits à cette formule. Supposez, si vous voulez, mille partis proposés; chacun des mille vous laissera le choix libre entre son exécution & son omission.

Je ne saurois quitter ce sujet sans dire quelques mots de l'imputation, qui se fonde uniquement sur la prévoyance des choses proposées à faire ou à omettre.

Chaque action traine après soi un changement conforme à la nature du sujet dans lequel il arrive; de quelle manière dont on agisse sur un corps, on n'y produira jamais d'autres effets que de ceux dont la nature corporelle est susceptible. Mais un premier changement n'est pas ordinairement la seule suite de nos actions; celui-cy en produit d'autres, que souvent il transmet de sujet en sujet, & disperse en plusieurs branches: en un mot nos actions forment des chaines de changemens que nous ne pouvons, ni prévoir, ni suivre, que jusqu'à une certaine distance; encore la connoissance de ces chainons qui ne nous échappent point, souffre-t-elle de fréquentes interruptions par l'ignorance des causes secondes & de ces ressorts cachés que la Nature fait jouer pour amener les effets. Je suppose par exemple la chaine composée de changemens désignés par les lettres de l'Alphabet; nos connoissances seront peut-être exprimables par *a, f, l, o, p, s*, en sautant les lettres moyennes entre *a & f, f & l, l & o, o, p & s*, & en perdant de vuë celles qui sont depuis *s* jusqu'à *z*.

Comme l'imputation se régle sur la prévoyance, on ne pourra sans doute imputer à l'agent que les changemens qu'il a prévus; & c'est par ceux là uniquement que son acte devient moralement bon ou mauvais. La moralité réside dans l'intention, & l'intention ne sauroit aller plus loin que la vuë.



Non seulement je ne saurois être responsable des causes moyennes entre l'action & l'effet que je me propose, mais encore ne le suis-je point d'un manque d'effet, si j'ai fait ce qui devoit m'y conduire. Si ayant intention de remuer le pied, il ne remue pas ; si le bras remue en sa place, ce n'est pas à moi qu'il faut l'imputer, c'est à celui qui a établi la liaison entre mon acte & son effet. Enfin, toutes les suites de mes actions que l'éloignement & le voile de l'avenir dérobe à ma prévoyance, ne me regardent en aucune façon. Semblable à un tireur qui tâche de frapper son but sans se soucier ce que la balle deviendra après cela, je remets la suite de mes actions entre des mains étrangères, soit du Hazard, soit de la Nature, soit de la Providence.

La prévoyance fait qu'on peut considérer un seul acte qui produit plusieurs changemens à la file, comme composé de plusieurs autres, puisqu'en effet l'intention est composée. Celui qui fait sauter en l'air une Maison où il fait que dix personnes sont rassemblées, commet le même crime que s'il faisoit sauter chacun des dix en particulier ; mais s'il ne croit qu'une personne dans la maison, sera-t-il responsable de la mort des neuf autres ? Point du tout. S'il a prévu la possibilité que la personne à qui il en vouloit n'y étoit pas seule, il sera coupable de n'avoir pas pris les informations nécessaires, faute déjà moindre que la précédente qui partoit d'un dessein prémédité. Enfin, si on pouvoit supposer que l'incendiaire n'eût fait aucune réflexion aux suites de son crime, on ne pourroit absolument lui imputer à cet égard qu'un manque d'attention. La faute diminue à mesure que l'imputation peut être éloignée de l'effet ; & la vraie place de l'imputation est toujours marquée par la prévoyance.

N'y a-t-il pas dans la vie humaine des circonstances qui nous réduisent à cette vue d'un seul parti dont nous avons parlé plus haut ? Et si dans cette situation d'esprit nous nous trouvons sous l'empire d'une force majeure, peut-on nous en imputer les suites ? Qu'on y prenne garde ; la légèreté qu'il y a à s'engager dans un mauvais pas, n'est pas la même chose avec les événemens que ce pas entraîne ; les

Moralistes

Moralistes qui les confondent, donnent dans des raisonnemens pitoyables. Si la colere est une courte fureur, si l'amour trouble l'entendement, tous les désordres, toutes les folies, que ces passions font commettre, doivent être décontées de l'imputation : deux hommes d'un tempérament égal fortent du Cabaret, où ils ont dissipé leur peu de raison dans la fumée des liqueurs fortes ; l'un massacre son ennemi ; l'autre donne l'aumone à un pauvre. Ces deux hommes sont également coupables ; l'un & l'autre ne l'est que d'avoir trop bu. Le furieux qu'on enchaîne, n'est pas plus libre dans ses actions que la pierre qui tombe ; & la fureur passagère a les symptomes de la continuë.

Il est impossible que ces réflexions, & plusieurs autres de la même importance, soient mises en ligne de conte devant les Tribunaux humains, qui se réglent plutôt sur le bien de la société que sur la valeur intrinsèque des actions morales ; d'ailleurs nous n'avons point de mesure pour apprécier cette valeur au juste, & nous ne connoissons les intentions que par les apparences externes, qui sont ordinairement trompeuses. Il n'y a aucun Tribunal au monde où l'on garde une juste proportion dans les peines & les récompenses, & devant les Juges les plus équitables les moindres crimes sont souvent punis plus rigoureusement que les plus grands. Les Legislatteurs éclairés compatissent à la foiblesse humaine ; ils récompensent avec splendeur, ils punissent avec modération, & ils aiment mieux laisser échapper le coupable que faire souffrir l'innocent. Les Casuistes rigides & les déclamateurs qui se plaisent à exagérer nos fautes, ne font que rendre la Morale ridicule en la rendant impraticable, & en renversant entièrement les notions du juste & de l'injuste.

Nous avons déterminé le degré de connoissance nécessaire à un agent ; mais ce n'est point ce degré qui constitue sa liberté : il n'en est que la condition *sine qua non*, comme l'on s'exprime dans les Ecoles. On ne sauroit agir sans penser, mais on peut penser sans être en état d'agir. L'entendement est passif dans ses connoissances les plus



plus sublimes; & un son ne diffère pas plus d'un triangle que la pensée ne diffère de l'action. De quelque façon qu'on modifie deux hétérogènes, la transition de l'un à l'autre est impossible pour jamais. On pourroit concevoir une substance entièrement passive, versée dans les Sciences les plus profondes, raisonnant très méthodiquement, produisant les découvertes les plus brillantes, en un mot une espèce de machine spirituelle, perfectionnée dans son genre, & cependant assujétie à la disposition de celui qui la gouverne.

La seule action concevable, c'est la *volition*. Les Philosophes qui lui ont associé le mouvement, se sont laissé abuser par l'inexactitude du langage. Nous ne connoissons dans l'Univers aucun mouvement primitif, & l'inertie de la matière nous défend de penser qu'elle puisse jamais commencer d'elle-même à se mouvoir. Si l'on veut qu'elle se soit muë de toute éternité, ou qu'avec (*) Spinoza on adopte un progrès de mouvemens à l'infini, l'on sera encore moins en droit de nommer action ce qui est l'effet de la nécessité. Enfin, entendre par mouvement l'exercice d'un principe soi-mouvant, c'est multiplier les êtres sans besoin, vù que cet exercice est une volition, & qu'attribuer à la matière le principe-soi-mouvant, c'est lui attribuer la puissance de vouloir.

Le mot de *vouloir* est ambigu. Souvent on le prend pour le dernier jugement de l'entendement qui est entièrement passif; nous le prenons pour l'exercice du principe soi-mouvant qui est entièrement actif. Il faut icy éloigner tout ce qui sent la passion; la volition ne sauroit être enveloppée dans aucune succession passive; c'est au contraire quelque chose qui en rompt l'enchaînement, *quod fieri saders rumpat*.

Ce

(*) *Corpus motum vel quiescens ad motum vel quietem determinari debuit ab alio corpore, quod etiam ad motum vel quietem determinatum fuit ab alio, & illud iterum ab alio, & sic in infinitum.* Ethic. P. II. Prop. XIII. Lemm. 3.

Ce n'est pas une simple conscience de ce qui arrive. Ce n'est pas une approbation de l'entendement, ni un desir, ni une pensée de préférence, ni enfin le plaisir qu'on prend à un événement. Toutes ces choses là dérivent de choses antécédentes, & ne contiennent rien d'actif. On peut appercevoir l'effet d'une action étrangère, l'approuver, le desirer, s'en réjouir, sans qu'il s'en mêle la moindre action propre. Si une pierre s'apercevoit de sa chute, si elle la préféreroit à tout autre état, si elle sentoit la plus grande satisfaction du monde à tomber, elle n'en tomberoit pas plus librement, ou, pour me servir d'une comparaison plus célèbre, quelque plaisir que prit (*) l'aiguille aimantée à se tourner vers le Nord, elle n'en seroit pas moins entraînée par les mouvemens insensibles de la matière magnétique. A proprement parler, elle ne se tourneroit point ; elle seroit tournée ; & je dirai que dans l'état parallèle, l'ame ne *voudroit* pas, mais qu'elle seroit faite *voulante*.

Si l'on admet que tous les changemens qui ont lieu dans l'Univers, s'analyent dans des volitions, il faut avouër d'un autre côté que les moyens par lesquels la volition opère ces changemens, nous sont parfaitement inconnus ; mais aussi ne dépendroit-il pas de nous de les changer, quand même nous les connoitrons. Les ressorts auxquels nos volitions tiennent, & qui aboutissent à l'effet proposé par la voye que la Nature leur a tracée, ces ressorts, dis-je, & cette voye sont des mystères sur lesquels les plus grands Philosophes n'ont fait jusqu'icy que bégayer. Semblables aux spectateurs d'un drame, nous ne voyons dans l'Univers que le changement des décorations ; les machines sont cachées sous le théâtre.

Agir & vouloir se trouvant identifiés, la vraie liberté peut être définie une *puissance de vouloir*, & tout être libre peut vouloir & ne pas vouloir ce qu'on lui propose.

On

(*) Essai de Théodicée, Part. I. §. 50.



On nomme communément ce pouvoir la *liberté d'indifférence*, ce qui ne signifie point que les deux partis fassent toujours une impression égale sur l'entendement, mais uniquement que le choix n'est point déterminé par l'entendement. L'ame est déterminée lorsqu'elle pense, mais elle détermine lorsqu'elle choisit.

Il ne s'agit pas non plus de ce qu'on appelle *indifférence d'exercice*, qui dans le fond n'est que passive & instrumentale. Telle est, par exemple, l'indifférence d'un corps en mouvement, qui pourroit aussi bien être en repos s'il étoit déterminé autrement qu'il n'est, puisque par sa nature il n'est pas plus porté à l'un de ces états qu'à l'autre. Telle est aussi l'indifférence d'une hache, également propre à fendre du bois, à égorger les victimes, & à punir les criminels.

Il est étonnant que les plus grands Philosophes semblent avoir pris à tâche d'embrouiller ce sujet. Monsieur *Locke*, l'homme le plus propre à porter le flambeau dans les spéculations ténébreuses, n'en paroît avoir écrit un (*) très grand Chapitre que pour y répandre de la confusion. Il augmente encore cette confusion dans ses éclaircissements, & dans son (**) Commerce de lettres avec *M. de Limborch*, par lequel on voit clairement qu'il n'a jamais compris ce qu'on entendoit par *liberté d'indifférence*.

(***) Il se divertit extrêmement aux dépens de ceux qui attribuent la liberté à la volonté, ou qui disent que *la volonté est libre*; ce qui en effet présente un sens absurde de la façon dont il l'interprète, car dans le fond je ne crois pas que les Philosophes qui se servent de cette expression, veuillent enter, pour ainsi dire, une faculté sur l'autre; par volonté ils entendent sans doute l'acte de la volonté, la volition, ou la personne qui veut.

II

(*) Essai sur l'entendement humain, Livre II. Ch. XXI.

(**) Voyez Oeuvres diverses de *M. Locke*, Tome II.

(***) Essai sur l'Ent. hum. L. II. ch. 21. §. 20.

Il feroit à fouhaiter que cet excellent homme ne fut pas tombé lui même dans le défaut d'inexactitude qu'il fait tourner si agréablement en ridicule ; car après tout l'absurdité de cette question ne vient pas, comme pense M. *Locke*, de ce que la liberté & la volonté font deux facultés diverfes, mais au contraire de ce qu'elles font la même faculté, & que demander, *si la volonté est libre* équivaut à la demande ; *si la liberté est libre* : ce qui ressemble à la question, si la rondeur est ronde, ou si la vertu est vertueuse.

Mais où est cette justesse dont M. *Locke* fait profession, lorsque (*) bientôt après il nie que nous soyons libres de vouloir, parce qu'une chose à faire sur le champ nous étant proposée, nous devons accepter la proposition ou la refuser ? C'étoit icy la place de s'écrier sur l'inexactitude. *Je suis libre de vouloir* veut dire proprement : *je puis vouloir vouloir, & vouloir ne pas vouloir* ; s'il est permis d'agiter des questions pareilles, on n'aura jamais fait ; car si j'ose doubler le mot de vouloir, pourquoi ne le triplerai-je pas, & pourquoi ne le multiplierai-je pas à l'infini ?

Monsieur (**) *Collins* a donné dans la même chimère ; c'est fort plaisamment qu'il conclut que nous ne sommes pas libres, parce que la promenade, par exemple, nous étant proposée, nous ne pouvons qu'un des deux, ou vouloir, ou ne pas vouloir nous promener, & qu'ainsi nous sommes nécessités à produire un acte de volition. Si ce raisonnement dit quelque chose, il ne dit rien de plus que : *Nous ne sommes pas libres ; parce que nous sommes libres, ou nous ne sommes pas libres d'être libres* ; ce qui est très vrai, ne dépendant pas de nous de changer nôtre nature ; si nous sommes libres en effet, nous agirons librement à coup sûr autant de fois que l'occasion s'en présentera, ne pouvant faire autre chose, soit que nous acceptions, soit que nous refusions. Mais cette nécessité de choisir n'est que la nécessité absoluë

R r r 2

que

(*) §. 23. 14.

(**) Philosophical inquiry concerning human. liberty.



que de deux contradictoires l'une soit vraie & l'autre fausse. Le Tiféas d'Horace prédit les événemens les plus contingens, rien n'étant plus certain que ses Prophéties doivent ou s'accomplir, ou ne pas s'accomplir (*).

Monsieur *Locke* va plus loin (**). Il trouve fort absurde qu'on puisse demander; *si l'homme est en liberté de vouloir lequel des deux il lui plaît, le mouvement ou le repos.* C'est demander, selon lui, *si l'homme peut vouloir ce qu'il veut, ou se plaire à ce à quoi il se plaît?* Mais cette question ne laisse pas pour cela d'être très sentée. Si *ce qui nous plaît* signifie le dernier jugement de l'entendement, c'est demander: si ce jugement détermine la volonté, ou non? Si *ce qui nous plaît* dénote la volition même, c'est demander, si cette volition est passive, ou si elle est active & libre; & par conséquent la question n'est absurde, ni dans l'un, ni dans l'autre de ces deux sens, quoique peut-être on eût pû l'enoncer plus commodément.

Mais M. *Locke* confond éternellement l'entendement & la volonté; il vous dira (***) *qu' être déterminé par son propre jugement ne détruit point la liberté*; cependant il enseigne lui-même que ce jugement dépend de l'inquiétude, l'inquiétude du *desir*, le *desir d'un bien absent*. La liberté qui peut rester dans un pareil enchainement est un mystère qui passe ma compréhension.

Malgré toutes les plaisanteries de M. *Locke* sur la *liberté de vouloir*, le voicy pourtant forcé d'y revenir lorsqu'il s'agit de décider ce qui rend l'homme digne de punition; question qui le jette dans un étrange embarras. Cette liberté, objet de tant de plaisanteries, a donc lieu, selon lui, quand il s'agit d'un bien éloigné comme d'une fin à obtenir; dans un tel cas l'homme peut suspendre son choix

(*) O *Laertiade* ! quicquid dicam, aut erit, aut non;
Divinare etenim magnus mihi donat Apollo.

(**) §. 25.

(***) §. 48.

choix jusqu'après un examen plus mûr, & c'est ce qui le rend (*) *justement digne de punition, quoiqu'il soit indubitable que dans toutes les actions particulières qu'il veut, il veut nécessairement ce qu'il juge être bon dans le tems qu'il le veut.*

L'unique raison de l'exception de ce cas consiste donc en ce qu'il n'exige rien à vouloir sur le champ ; & par malheur c'est justement en quoi M. *Locke* se trompe. Pour suspendre son jugement & pour examiner, ne faut il pas une volition de le faire, je dis une volition à former sur le champ ? Et si les volitions de cette espèce ne sont pas libres, n'a-t-on pas tort de faire l'exception qu'on fait ?

Le Philosophe Anglois n'est pas le seul qui se soit laissé éblouir par cette fausse lueur de liberté. Des Philosophes postérieurs ont cru, par une erreur à peu près semblable, que nonobstant que chaque volition ne fût point libre, on pourroit pourtant, moyennant certaines adresses, & en prenant certains arrangemens, se ménager des volitions pour le tems à venir ; tout comme si les dispositions propres à produire des volitions futures ne demandoient pas autant de volitions présentes, & comme si c'étoit applanir une difficulté que de la reculer.

Mais voyons à notre tour, où ces Philosophes qui proscrivent la liberté des volitions, prétendent la placer. Ils la définissent le pouvoir de faire ce qu'on veut ; rien de plus célèbre que cette, définition que M. *Locke* trouvoit déjà si complete, qu'il assure qu'un pareil pouvoir (**) *rend l'homme aussi libre qu'il est possible à la liberté de le rendre libre.*

Qu'on me pardonne si, contre le sentiment de tant de grands hommes, je ne trouve dans cette définition que la nécessité toute pure. *Vouloir* n'y signifie que *juger bon ou mauvais*, état passif de l'Intelligence. Je suppose une telle volition donnée, & je demande si

(*) §. 5. 6.

(**) §. 21.

la liberté que j'ai dans ce moment, est un pouvoir d'exécuter & de ne point exécuter cette volition. Si cela est, il faut nécessairement une seconde volition, qui confirme ou détruit la première. Si cette seconde volition est passive comme la première, il n'y a pas encore un pouvoir suffisant pour faire & omettre, & il faut recourir à une troisième. Ce progrès durera jusqu'à ce qu'on parvienne à une volition active.

Mais si la liberté n'est que le pouvoir d'exécuter la volition, sans qu'il soit possible de ne la point exécuter sous les mêmes circonstances, quoi de plus clair, que l'exercice d'un tel pouvoir est entièrement passif, déterminé par une volition passive; & le pouvoir même n'est que ce qu'on appelle une faculté, savoir une possibilité d'être modifié. J'aurai pour lors le pouvoir de faire ce que je veux, comme j'ai celui de voir mes yeux étant ouverts. Le verbe *faire* signifie précisément la même chose avec celui de *pâtir*, & le *pouvoir de faire ce qu'on veut* devient une *nécessité de pâtir ce qu'on ne peut pas éviter*.

J'ai prévenu le prétexte de la contingence; en distinguant entre contingence *active* & *passive*. Pour maintenir la liberté, il ne suffit pas qu'une chose eût pu arriver autrement dans un ordre différent des événemens, ou dans un autre monde; de cette façon tous les états dans l'Univers sans exception seroient des actes libres, puisqu'ils sont tous contingens. L'aiguille de ma montre qui marque 7 heures, auroit pu marquer toute autre heure du jour, si on avoit réglé autrement la montre; qui diroit cependant qu'elle marque librement l'heure qu'elle marque? Mettez une action prétendue à la place de l'aiguille; elle produira son effet précisément avec autant de contingence, & avec aussi peu de liberté.

En vain encore se retrancheroit-on sur la spiritualité des volitions; car sans répéter les preuves que j'ai données de l'insuffisance de cette défense, il faut observer qu'on ne conclut icy en faveur de la liberté d'un acte que de sa contingence; or la position de l'aiguille

guille est aussi contingente que quelque événement du monde spirituel que ce soit.

Il n'y a point de sujet sur lequel on ait disputé d'avantage que sur l'influence des motifs sur les volitions des Intelligences actives & libres. Sans analyser icy les motifs selon leur différente valeur, & sans me soucier s'ils naissent d'un trouble des sens & de l'imagination, ou de notions distinctes de l'entendement, je m'attacherai uniquement à examiner jusqu'où leurs fonctions sont conciliables avec la liberté & l'activité.

On conviendra que l'esprit se trouve dans un état passif entant qu'affecté par un motif de quelque nature qu'il soit ; une pensée n'étant pas moins une passion que le motif le plus sourd & le plus obscur.

En supposant à présent le motif *a* suivi de la volition *b*, il faut de deux choses l'une : ou il y a entre *a* & *b* une connexion inévitable, & telle que qui pose le premier, pose le second ; ou il n'y a point une telle connexion, *b* n'est point attaché à *a*, ni compris dans la même série d'états, de sorte qu'il auroit pu ne point exister après *a*.

Si quelqu'un s'imaginoit qu'on pourroit supposer un troisième cas, en plaçant entre *a* & *b* un état moyen de l'ame nommé *x*, de sorte qu'il y eût la succession *a, x, b*, il n'auroit qu'à examiner comment cet *x* est lié avec *a*, & comment il est lié avec *b*; & cet examen revient au même avec le précédent. Il faut pour cela déterminer ce que c'est que cet état *x*; est-il un motif ? est-il une volition ? S'il est un motif, la question ne fait qu'avancer d'une lettre; elle roulera désormais sur la liaison de *x* avec *b*. Si *x* est une volition, la question recule d'une lettre, & *b* devient superflu. Peut-être dira-t-on que *x* est un desir. Alors je ne conteste point sa liaison avec *a*; mais que deviendra alors *b*? Comment se lie-t-il avec *x*, & par son moyen avec *a*? Le desir est-il un motif par rapport à la volition *b*? Et s'il l'est, nous voici précisément à l'endroit d'où nous étions

étions partis. Il n'y a donc de concevable que les deux cas dont j'ai fait mention.

Dans le premier, il me paroît évident que *b* est un état passif de même qu'*a* dont il est l'effet, vû que la passion ne sauroit produire l'action, & cette supposition par conséquent est le tombeau de la liberté. Si toutes les volitions de la substance ressemblent à *b*, l'activité sera bannie de toute la substance, & chacun de ses états tiendra à une chaîne d'états suspenduë hors de la substance.

Pourra-t-on prétendre que la substance soit libre, parce qu'elle produit de son propre fonds les motifs qui produisent les volitions ? Quelle idée, je vous prie, se formera-t-on d'une production pareille ? Si la substance agit en produisant, c'est sans doute par des volitions ; mais ces volitions sont elles de la même espèce avec la volition *b* ? Et si elles le sont, que devient l'action & la liberté ? Dire que l'ame agit sans volition & sans choix, c'est ne rien dire.

L'ame n'est point nécessaire par les motifs, parce qu'elle peut les changer, se détourner de leur considération, détruire les motifs par des motifs supérieurs, préparer leur existence par adresse, &c. Toutes ces expressions palliatives ne terminent point la question ; elles ne font que la renvoyer, car enfin pour produire tous ces merveilleux effets, il faut des volitions, & de quelle nature sont-elles ces volitions ?

Que la volition *a* soit produite par le motif A ; je demande : d'où vient ce motif A ; que ce soit de la volition *b* qui dérive à son tour du motif B : ou que ce soit du motif B qui dérive de la volition *b*. Un des deux : ou il faut poursuivre cette analyse à l'infini : ou il faut s'arrêter à une volition souveraine qui ne soit produite par aucun motif.

Que X désigne l'ame qui est le sujet de ces différens états, il faudra encore de deux choses l'une : ou le progrès des volitions, motifs, desirs, perceptions, & de tout ce qui vous plaira, ira à l'infini sans sortir de X, ou il vous conduira hors des limites de X. Au premier cas X est un être éternel, nécessaire dans sons existence & dans tous
ses

ses changemens, par conséquent entièrement passif. Au second cas vous parviendrez à un y qui sera le premier changement de X placé, pour ainsi dire, sur ses frontières hors desquelles il y aura un z dont y dépendra, & sera déterminé. Le principe de la volition a se trouvant donc hors de X , X ne sera point agent, il ne sera point libre.

Monsieur de Leibnitz a adopté la comparaison de la balance pour illustrer l'influence des motifs sur les volitions. Rien de plus propre en effet que cette comparaison. Comme les poids détruisant l'équilibre font pancher les bassins en raison de leur quantité, ainsi les motifs entraînent l'ame en raison de leur force. Cependant on se recrie extrêmement contre ceux qui pressent cette comparaison: l'action des motifs, dit-on, n'est pas physique comme celle des poids, les changemens des esprits ne sont pas mécaniques: les poids sont quelque chose d'extérieur à la balance; au lieu que les motifs s'engendrent dans l'ame & par l'ame elle-même.

Mais de quelque façon qu'on spiritualise cette comparaison, on y retrouve toujours ce qui porte le coup mortel à la liberté. Les Natures diverses des deux membres comparés ne sont rien à la chose; il sera toujours vrai que ce que le poids est à la balance, le motif l'est à l'ame; que comme le poids détermine la balance à pancher d'un côté plutôt que de l'autre, ainsi le motif est ce qui fait vouloir l'ame une chose préférablement à l'autre; que comme la pente est liée au poids, ainsi la volition au motif; que comme la quantité du poids détermine celle de la pente, de même un motif déterminé produit une volition déterminée. Je fais bien que l'ame n'est pas une balance, que les motifs ne sont point sur elle dans un sens matériel; mais un esprit qui a le principe de ses modifications hors de soi, est déterminé aussi fatalement que les corps le sont par les poids & les ressorts. La nécessité est nécessité partout, quelle que soit la substance qu'elle affecte.

Je ne vois pas non plus sous quel prétexte on peut avancer que les motifs s'engendrent par l'ame même; je ne connois aucune hy-

pothèse qui ne doit rapporter leur origine au dehors, sans excepter même celle de l'Harmonie ; car enfin, & l'existence de la *Monade*, & l'ordre dans lequel elle développe ses perceptions, dépendent de l'Être suprême qui l'a tirée de la région des possibilités, & lui a donné l'existence. Je fais qu'on a de la peine à accorder à Dieu une action réelle sur la *Monade*, mais que gagneroit-on à l'y soustraire ? La *Monade* deviendra un être nécessaire, & ses changemens couleront de la nécessité de sa nature. Concevez une balance fautive, dont les bras ne gardent point l'équilibre, l'un haussant pendant que l'autre baisse, par la nature même de la balance & sans le secours des poids. Vous aurez une vive image de l'ame muë par elle-même, ou par des motifs qui coulent de son propre fonds.

Le seul moyen d'accommoder l'exemple de la balance à la vraie liberté, ce seroit d'y ajouter un pouvoir de mettre ou d'ôter les poids, mais un pouvoir dont l'exercice ne fut point déterminé par d'autres poids.

L'autre comparaison que *M. de Leibnitz* substitue à celle de la balance, ne sera pas trouvée plus commode pour peu qu'on l'examine (*). C'est une force qui fait effort en même tems de plusieurs côtés, mais qui n'agit que là où elle trouve le plus de facilité ou le moins de résistance. De quelque façon qu'on explique cette force, son effort ne dépend pas d'elle-même, mais d'une autre force qui la détermine à faire cet effort. L'exemple ajouté par *M. de Leibnitz*, éclaircit parfaitement la chose : L'air étant comprimé trop fortement dans un récipient de verre, le cassera pour sortir. Il fait effort sur chaque partie ; mais il se jette enfin sur la plus foible. Cet air a été comprimé par une force externe ; si une partie du récipient est plus foible que l'autre, cela vient de l'imperfection de l'ouvrage, & si toutes les parties étoient également foibles, l'air se feroit jour également partout.

De

(*) Essai de Theodicée, l. III, §. 395.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte manifestement que la liberté n'a lieu que dans le second cas, savoir en supposant la volonté détachée du motif, étant certain que l'ame est passive dans ce dernier état & active dans le premier. Celui-là est déterminé par les précédens, mais celui ci détermine sans être déterminé.

Ce n'est pas du reste déroger à l'efficace des motifs que de ne leur rien attribuer qui ne leur appartienne; ce n'est pas les réputer inutiles que de nier qu'ils nous affectent, comme les poids & les efforts. L'oeil voit le chemin où les pieds entrent; seroit-ce donner atteinte à ses prérogatives que de nier qu'il remue les pieds? De même l'ame peut se déterminer sur des motifs plus ou moins forts; mais jamais les motifs ne la déterminent. Leurs prérogatives se renferment dans les bornes de l'entendement, & la moralité des actions, leur mérite ou démérite, consiste uniquement en ce qu'on agit avec pleine liberté sur des motifs raisonnables ou déraisonnables.

Je viens d'appliquer mes principes aux théories de l'entendement & de la volonté. Je m'élève maintenant à des vues plus générales.

La contemplation la plus générale d'un Univers ne présente qu'une multitude de choses. Ces choses sont, ou liées entre elles, ou chacune est détachée de l'autre, ou quelques unes sont liées & d'autres détachées. Si *a, b, c, d, e, f*, est un assemblage de choses liées & assujetties aux loix de leur liaison, je puis concevoir *g* détaché dans un double sens: ou il est détaché dans son individualité, ou il est lié à un autre assemblage *g, h, i, k, l, m*; En ce dernier cas il y a système détaché de système.

Si chaque chose est détachée de toutes les autres dans son individualité, rien n'agit ni ne pâtit, il n'y a ni cause ni effet, ni aucune relation de chose à chose; l'université des choses ressemble à une multitude d'atomes sans aucune connexion; en un mot c'est la séparation la plus absolue.

Cette séparation porte le Fatalisme & le Scepticisme à leur dernier excès. Il ne faut jamais demander pourquoi une chose est ; dans l'instant de son existence elle est séparée de toute autre chose, comme toute autre chose est séparée d'elle ; elle existe : c'est tout ce qu'on en peut dire. Je me fers du nom de *chose*, parce que substance & accident ne diffèrent point dans cette doctrine ; une telle différence supposeroit de la liaison où il n'y en a point.

L'action n'a donc lieu que dans un assemblage de choses liées.

Mais si cet assemblage ne contenoit que des êtres croupissans dans un repos perpétuel ; si tout y étoit permanent & sans changement, l'action ne s'y trouveroit pas encore, quoiqu'à la vérité on ne pût pas dire qu'il pâtit d'un agent extérieur, puisque nous supposons qu'il épuise tous les êtres. Son être & sa permanence seroient donc nécessaires de la nécessité la plus absolue.

Dans un système d'êtres où il entre de l'action, il doit y avoir du changement. Mais supposons tout ce système sujet à une fluctuation perpétuelle ; les changemens seront essentiels aux êtres changeans ; ces êtres changeront nécessairement ; il n'y aura point d'agent parmi eux.

Un changement universel exclut donc la liberté tout come une permanence universelle, & il y a aussi peu d'action dans la Nature si tout est vie que si tout est mort.

Si dans l'assemblage des êtres il y avoit du changement dont il n'y eût point de principe, ce changement seroit produit, ou par le néant, ou par la nature des êtres changeans, ou un changement auroit produit l'autre par une progression fatale à l'infini. Je ne décide point si ces trois cas sont contraires à la raison ; ce qui est évident, c'est qu'ils sont contraires à la liberté.

La fatalité subordonnée aux moyens n'est qu'une (*) complication

(*) *συμπλοκή αἰτιῶν τεταγμένη*. Plur. I. II. de pl. phil. c. 27. *Semper-na ac indeclinabilis series rerum ac catena volvens semet ipsa & implicans per alter-nos consequentia ordinis ex quibus apia continuaque est*. Aul. Gell. Noſt. att. I. VI. c. II.



tion éternelle & infinie de causes & d'effets qui envelope jusqu'aux événemens les plus contingens en apparence. Telle étoit la doctrine des Stoiciens qui, zélés partisans du destin, ne faisoient que se jouer du mot de liberté, soit qu'ils l'attribuaissent à l'homme, ou au monde, à la Nature, ou à Jupiter, (noms qu'ils confondent souvent entr'eux.) Dans leur systéme, & le monde, & l'ame du monde, savoir, la partie la plus noble de ce grand Tout, n'agissent que par la nécessité de leur nature, c'est à dire, n'agissent point du tout.

On leur peut associer les auteurs du Panthéisme, dont les dogmes conduisent aux mêmes conséquences. Si on envisage l'université des choses comme un seul être modifié par la nécessité de sa propre nature, il ne reste aucun agent, ni dans l'Univers, ni hors de lui, puisque hors du tout il n'y a rien.

Jupiter est, quodcumque vides, quocumque movetur.

Mais encore le hazard d'Epicure, à le bien examiner, n'est autre chose qu'une progression fatale à l'infini ; & tout ce qu'il est supposé produire dans l'immensité de l'espace & dans la durée infinie, n'est qu'un grand effet sans première cause.

Le libre arbitre provenant de la déclinaison des Atomes est bien la pièce la plus ridicule qu'on ait jamais cousue à un systéme. Si la liberté pouvoit avoir lieu dans celui-ci, elle ne laisseroit pas que d'être fort déplacée dans l'endroit qu'Epicure lui assigne. Ce seroit dans l'origine de la déclinaison de l'Atome qu'il faudroit la loger, & non dans les mouvemens spontanés des animaux, qui ne sont que l'effet de cette déclinaison. Enfin cette liberté n'est qu'imaginaire ; elle s'accorde avec la plus grande nécessité ; ajoutons qu'elle est simplement auxiliaire dans la doctrine du hazard : loin qu'Epicure fasse décliner les atomes pour les intérêts de la liberté, les apparences de liberté observables dans les animaux ne lui servent au contraire qu'à appuyer la déclinaison, pièce absolument nécessaire à son systéme, & sans laquelle il s'écraferoit sur ses propres fondemens. Si la pesanteur avoit suffi

pour produire le choc, Epicure n'auroit jamais pensé à détourner les atomes de leurs lignes droites. Mais comme il voyoit fort bien que dans un vuide où la vitesse est uniforme, les élémens ne pourroient jamais s'atteindre, il lui a falu recourir à cette déclinaison pour faire naître les rencontres. (*) *Si les atomes ne declinoient pas, ils tomberoient sous par l'immensité de l'espace comme des gouttes de pluie; jamais il n'y auroit ni rencontre ni choc, & la nature ne produiroit jamais rien.*

Ceux qui traitent la liberté d'indifférence de chimère, la comparent ordinairement à la déclinaison Epicurienne. Qu'on me permette de dire que je n'ai jamais vu une comparaison plus malheureuse que celle-là. Un atome de matiere, privé d'intelligence & de volonté, détourné de sa route sans aucune cause, peut-il entrer en parallèle avec une substance intelligente qui prévoit, delibère & choisit par le pouvoir actif dont elle est douée; d'un côté on voit un effet sans cause, & de l'autre un événement produit par la seule cause réelle qu'il soit possible de concevoir. Dans le fonds un effet sans cause mene à la fatalité absoluë, comme (**) Ciceron l'a fort bien remarqué au sujet de la déclinaison; & ainsi on compare la plus grande liberté, & la seule liberté possible, avec la fatalité la plus brute, & la plus aveugle. Lorsqu'au contraire on considère que dans le système d'Epicure la déclinaison fatale des atomes produit des volitions libres, je laisse à juger si on ne lui pourroit pas comparer une autre explication de la liberté, pour peu qu'on fut dans le goût de ces fortes de comparaisons.

Le

(*) *Quod nisi declinare solerent, omnia deorsum,
Imbris uti gutta, caderent per inane profundum.
Nec foret offensus natus, nec plaga creata
Principiis. Ita nil unquam natura creasset.*

Lucr. de rerum Natura L. II. v. 221-224

(**) *Nam si atomis, ut gravitate ferantur, tributum est necessitate natura, quod omni pondus nulla re impediante moveatur & feratur necesse est; illud quoque necesse est declinare quibusdam atomis, vel, si volunt, omnibus, naturaliter. De fato c. 10.*

Le plaisir qu'ils trouvoient à rendre ridicules les sentimens de leurs antagonistes, a fait avancer quelquefois des choses fort étranges aux Savans du premier ordre. Pourroit-on en citer un exemple plus illustre que celui de Mr. de Leibniz? Mais aussi pourroit-on être assés circonspect à l'égard d'un nom aussi grand dans la République des lettres, & aussi sacré à cette Academie?

La comparaison dont nous venons de parler, étoit la favorite de ce grand homme. Il en fait usage en plusieurs endroits de ses Ouvrages; mais c'est dans la troisieme partie de la Théodicée qu'il l'a développé plus au long. Là Mr. de Leibniz avance deux choses, qui paroissent fort singulières à tous ceux qui ont étudié la doctrine d'Epicure.

D'abord Epicure, selon lui, n'a eù recours à la déclinaison (*) que pour sauver la prétendue liberté de pleine indifférence. Or il est évident que, quand même il n'y auroit absolument point de liberté, l'Epicureisme n'en auroit pas moins besoin de la déclinaison, vù qu'elle ne sert pas seulement à introduire le hazard & la liberté, mais encore à créer les astres & les animaux, comme (***) Plutarque s'exprime, & comme Epicure l'avouë lui-même dans son Epître à Herodote; mais sans accumuler dans une chose si claire les témoignages de l'Antiquité, je me contente de renvoyer au passage de Lucrece que j'ai cité tantôt.

L'exposition que Mr. de Leibniz donne de la déclinaison Epicurienne, est encore plus surprenante: un de ces petits corps allans en ligne droite, dit-il, se détourne tout d'un coup de son chemin, sans aucun sujet, seulement parce que la volonté le commande. Certes c'est faire bien de l'honneur à Epicure que de lui attribuer un sentiment aussi raisonnable. Si tel étoit son dogme, Mr. de Leibniz auroit grande raison de lui comparer la liberté; car ce seroit la comparer à elle même; & cette doctrine, comme il dit, seroit en effet aussi ridicule

(*) Essai de Théodicée. P. III. §. 320.

(**) ὅπως ἄσπρα, καὶ ζῶα, καὶ τύχη παρεῖσθῃ, καὶ τὸ ἐφ' ἡμῖν μὴ ἀπόληται. Plat. in libro πότερα τῶν ζώων φρονιμώτερα.

cule que la déclinaison des atomes ; car elles ne seroient ridicules, ni l'une, ni l'autre. Chaque déclinaison seroit l'effet d'une volition, & dire, *que les petits corps se détournent sans sujet, seulement parce que la volonté le commande*, ce seroit autant que si on disoit : un effet arrive sans cause, parce qu'il est produit par la seule cause qui puisse le produire.

Carnéade avoit pris ce tempérament entre la fatalité de Chrysippe & le hazard d'Epicure ; Cicéron nous en donne l'exposé dans son excellent traité du *Destin*, dont malheureusement nous ne conservons qu'un fragment.

Epicure étoit bien éloigné de l'opinion que Mr. de Leibnitz lui prête. S'il avoit jamais crû que la volonté fit décliner les atomes, il lui auroit fallu une double déclinaison ; car enfin, il s'agissoit d'expliquer par ce moyen tous les phénomènes de la Nature sans exception, dont il n'y a qu'une partie très mince qui dépende de nos volitions. C'est donc tout le contraire. Les atomes déclinent dans la Philosophie d'Epicure, avant qu'aucune volonté soit formée par leur concours ; & leur déclinaison est précisément ce qui forme les volontés, & produit les prétendus actes libres. Pourroit-on en douter après tant de passages formels des Anciens ? Voici celui de Lucrece qui probablement a induit Mr. de Leibnitz en erreur : (*) *Si tous les mouvements*

sont

(*) *Denique si semper motus conestitur omnis,*

Et veteres exoritur semper novus ordine certo,

Nec declinando faciunt primordia motus

Principium quoddam, quod facti fœdera rumpas,

Ex infinito ne causam causa sequatur :

Libera per terras unde hac animantibus extas,

Unde hæc est, inquam, fatis avolsa voluntas,

Per quam progredimur, quo ducis quemque voluptas,

Declinamus item motus, nec tempore certo,

Nec regione loci cersa, sed ubi ipsa tulit mens ?

Nam dubio procul his rebus sua quoique voluntas

Principium dat, & hinc motus per membra rigantur.

sont liés les uns aux autres, si du mouvement passé résulte le présent selon un ordre invariable, si la déclinaison des atomes ne forme point un principe de mouvement qui puisse rompre la chaîne fatale & empêcher la succession infinie des causes; d'où vient aux animaux terrestres ce libre arbitre? cette volonté soustraite à l'empire du destin par laquelle nous nous mouvons, comme bon nous semble, & par laquelle nous détournons les mouvemens, sans y être déterminés ni par le tems, ni par le lieu, mais uniquement par notre bon-plaisir? Car il n'y a point de doute que la volonté d'un chacun ne donne l'origine à ces choses, & que ce ne soit de là que partent les mouvemens qui se distribuent par nos membres. Monsieur de Leibnitz aura crû sans doute que les mouvemens, & les choses dont il est parlé dans les derniers vers, & qui se rapportent aux mouvemens spontanés, se rapportoient à la déclinaison des atomes. Le latin de Lucrece souffre cette équivoque, & la traduction Italienne de (*) Marchetti, dans laquelle le passage est allégué dans la Théodicée, la favorise également; mais il est facile de s'en détromper tant par les passages parallèles que par la teneur même de celui-ci.

Jusqu'icy nous avons considéré tous les êtres dans un seul assemblage. Séparons maintenant cet assemblage en deux parties, la portion A nous représentera tous les êtres finis liés dans un système, & faisant un tout. La portion B nous marquera un être infini, une *substantia extramundana*.

Si nous supposons d'abord ces deux portions indépendantes l'une de l'autre, la portion A pourra passer par les mêmes suppositions, par lesquelles nous avons fait passer l'assemblage de tous les êtres. Si

vous

(*) *I moti ancora
Si declinan sovente, e non in tempo
Certo nè certa region, mà solo,
Quando e dove commanda il nostro arbitrio;
Poi chè senz' alcun dubbio à queste cose
Dà sol principio il voler proprio, e quindi
Van poi scorrendo per le membra i moti.*

vous y adoptez des principes des changemens, qui y arrivent, vous adoptez une classe d'êtres doués d'intelligence & de volonté. B, quoiqu' indépendant d' A, ne peut être l'origine de quoique ce soit en A, parcequ' A n'est pas moins indépendant de lui. Il ne fera donc l'origine de quoi que ce soit hors de lui-même. Il n'est pas non plus l'origine de ce qui est en lui-même, puisque ce qui est en lui, n'admet point d'origine. Sa volition seroit donc nulle faute d'objet ; en un mot un tel Dieu seroit moins puissant que les Intelligences libres supposées dans la portion A.

Joignons à présent les deux portions, & faisons dépendre A de B. Cette dépendance peut être conçue dans un double sens. Ou l'existence de B entraîne celle d' A par une nécessité de conséquence, ou B donne l'être à A par une volition libre.

Au premier cas, l'action & la liberté manquent dans A & dans B, l'existence d' A s'analysant dans la nécessité de la Nature de B, A devient une espèce d'appendice de B, & ils ne feront, à proprement dire, qu'un même être. Si la matière du monde & ses formes existent aussi nécessairement que l'essence divine, tout devient aussi passif, que si le destin le plus aveugle y présidoit.

Mais éclairons la scène, & concevons un Entendement infini, qui d'une simple vue embrasse & combine tous les possibles. Supposons que de cette combinaison résulte le motif, qui le porte à produire l'Univers, que le motif produise la volition, & que la volition soit suivie immédiatement de l'effet. Dans tout ce procédé je ne trouve ni action ni liberté. Le Monde ne sauroit contenir un pouvoir d'agir, qui ne soit pas dans la cause du Monde ; & l'existence de l'Univers & de tout ce qu'il renferme, se résoudra dans l'entendement divin, & par là dans la nécessité de la Nature divine ; la chaîne des êtres sera suspendue au Trône de Jupiter qui obéit à son tour aux arrêts du Destin.

C'est ce que doivent entendre les Philosophes, qui disent, *que l'analyse des contingens est infinie*. Le mot de *contingent* me paroît icy
très

très abusif ; car ce qui dépend de la nécessité d'une Nature, qui existe nécessairement, conserve-t-il l'ombre même de la contingence qui suppose manifestement la liberté ? Et peut-on se prévaloir de ce terme sans donner dans l'équivoque, & dans le jeu de mots.

On ne sauroit dire dans ce système, que le contraire de ce qui arrive, ait été possible, ou qu'il y ait plus ou moins de possible, que ce qui existe. La puissance est-elle autre chose qu'un terme destitué de sens ? Et ce qui est aussi nécessaire que l'essence divine auroit-il pu ne pas exister, ou exister autrement qu'il n'existe ? Dire qu'une chose seroit possible dans un autre monde, c'est dire qu'elle le seroit dans la supposition d'une autre essence divine, dont le monde présent est un écoulement nécessaire.

Dieu, dira-t-on, voit plusieurs possibles, qui ne parviennent pas à l'existence. Mais qu'est-ce qu'on entend par possible ? Ce pour l'exécution duquel il n'y a point de puissance ? Ce qui par l'essence même de la Divinité est déterminé au non-être ? Si Dieu voyoit quelque-une de ces choses comme possible, il verroit comme possible, ce qu'il ne peut pas faire.

Il y a des Philosophes assez ingénus pour nous accorder, que dans ce plan tout devient nécessaire. Mais c'est, disent-ils, une nécessité heureuse, fruit de la plus parfaite sagesse.

Que la nécessité soit heureuse ou malheureuse, ce n'est pas de quoi je m'embarasse. Mais qu'elle soit un fruit de la sagesse, je n'en ferois convenir. La nécessité ne laisse lieu à aucune action sage, ni à aucune vertu de choix. Remercier, p. e. Dieu pour sa bonté seroit autant, que si on le remercioit pour son éternité.

C'est avec la nécessité intérieure dirigée par les motifs, que l'illustre Auteur du nouveau Système de la Fatalité croit que la Religion, & les Loix pourroient subsister. Je pense qu'en effet cela pourroit, & devroit même arriver par une erreur aussi fatale que le reste du système. Ainsi le voudroit le Destin, contre lequel il n'y a point de subterfuge. Il seroit en effet ridicule dans ce système de croire une Religion

gion & une Conscience, s'il n'étoit pas nécessaire d'y croire, & de n'en point être pénétré, si la fatalité nous y oblige.

La seule dépendance donc dans laquelle puisse entrer la liberté, est celle de la seconde sorte, savoir lorsqu' A dépend d'une volition libre de B. Alors A sera contingent ; *non* A sera possible, puisqu'il y a une puissance libre douée du pouvoir physique de le produire, & de ne le point produire, de produire en sa place C, D, E, F, & ainsi de suite.

Enfin, si dans l'assemblage des êtres compris sous A, il y a des intelligences douées de la puissance de vouloir, que B possède dans un degré illimité ; ces intelligences feront autant d'agens dépendans de B dans leur existence, mais libres dans leurs volitions, auxquelles l'Être suprême aura départi leur sphere d'activité. Dans ce plan certains changemens seront résolubles dans l'action des intelligences mondaines.

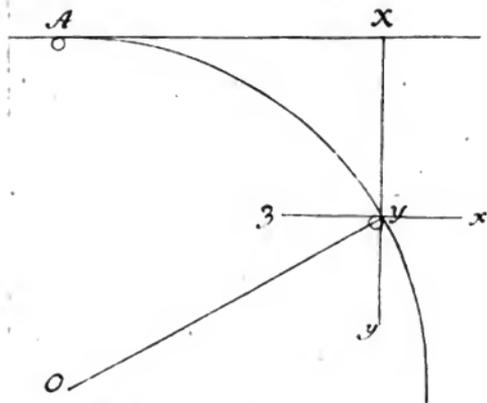
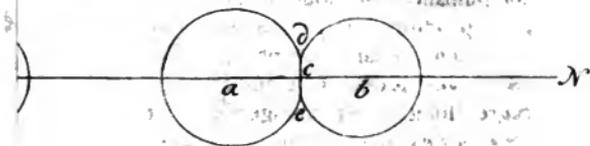
Mais si l'intelligence suprême s'est réservé le privilège d'agir, A sera un assemblage d'êtres & d'états passifs, Dieu sera le seul agent, l'ame de la Nature, le moteur des corps & des esprits, & nos diverses volitions ne feront qu'autant d'expressions, ou de portraits de la sienne.

Ajoutons que ce système convertit toute la morale en un jeu de Théâtre ; on auroit peine à deviner le but de Dieu dans ce drame universel. Encore, s'il n'y avoit que les habitans de la terre qui fussent assujettis aux loix du Destin, nous pourrions nous le figurer comme une grande salle de Spectacles, dressée pour l'instruction d'intelligences libres & supérieures à l'espece humaine, dont chacune auroit reçu la leçon de Terence : (*) *Contempez leurs vies comme dans un miroir, & profitez-en pour votre propre conduite.*

(*) *Inspicere, tanquam in speculum, in vitas omnium
Jubeo, atque exinde capere exemplum tibi.*

ſe de Phil. Spec. ad pag. 216.

Fig. 3.



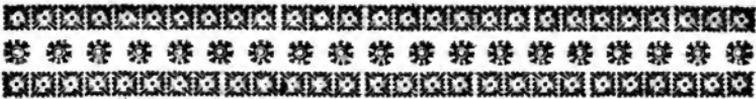
ſom. VI. pag. 243.

MEMOIRES
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES
SCIENCES
ET
BELLES LETTRES.

*CLASSE DE BELLES
LETTRES.*

* *
* *

Tcc 3



AVERTISSEMENT.

Le Jugement que l'Académie a porté sur le fragment d'une Lettre prétendue de M. de Leibnitz, ayant été publié, pendant que l'on imprimoit ce Volume de nos Mémoires, on a placé ce Jugement à la fin de l'Histoire. Depuis ce tems-là il a paru divers Ecrits de M. Kœnig & de ses adhérens, destinés à attaquer ce Jugement. Afin donc que le Lecteur trouve ici tout ce qui peut répandre du jour sur cette Controverse, & mettre le Jugement de l'Académie à l'abri des imputations aussi déraisonnables qu'injurieuses dont on voudroit le charger, on a cru devoir mettre ici la Lettre suivante qui fait voir avec le dernier degré d'évidence combien l'Académie a été équitable & circonspecte dans toute sa procédure.

Comme on ne veut pas rendre ce Volume d'une grosseur disproportionnée à celle des précédens, & que d'ailleurs l'on se propose de commencer incessamment l'impression du septième Tome, la Classe de Belles-Lettres ne fournira point d'autres Pièces dans celui-ci que cette Lettre. La principale cause de cette réduction, c'est la préférence qu'on a cru devoir donner, & que méritoit bien l'importance de l'objet, aux Observations pour déterminer la parallaxe de la Lune, qui devoient être toutes publiées, lorsqu'on recevoit les Observations correspondantes du Cap de Bonne Espérance.

* * * * *

LETTRE

LETTRE

D E

M. E U L E R

A'

M. M E R I A N.

Traduit du Latin.

J'ai lù, Monsieur, les Gazettes Litteraires de Leipzig & de Hambourg, que Vous avez eu la bonté de me communiquer ; & j'ai été véritablement frappé de l'impudence avec laquelle les Editeurs de ces Feuilles ont osé traiter le Jugement que nôtre Académie a publié, à l'occasion de la Lettre attribuée à *Leibnitz* par M. le Professeur *König*. Quoique toutes les personnes intelligentes, & dégagées de l'esprit de parti, ayent trouvé ce Jugement conçu avec toute la modération possible ; ces Compilateurs de nouvelles n'ont pû s'empêcher de déceler ouvertement, & leur ignorance, & cette démangeaison excessive qu'ils ont d'exercer leur critique sur tout ce qui se passe dans la République des Lettres. Car toutes leurs plaintes sur l'injure qu'ils prétendent que M. *König* a reçû par ce Jugement, sont assez voir qu'ils n'entendent pas seulement l'état de la Question, bien qu'il soit exposé dans ce Jugement avec la dernière netteté.

En effet, M. *König* ayant raporté ce fragment d'une Lettre qu'il prétendoit avoir été autrefois écrite par le grand *Leibnitz* à M. *Hermann*, que pouvoit-on lui demander de plus équitable, si ce n'est qu'il produisît l'Original de cette Lettre, ou qu'il indiquât dans que

endroit

endroit il étoit gardé. Dans cette Question, sur laquelle roule cependant toute la force du Jugement, il n'y a rien assurément à quoi le Censeur le plus mal intentionné puisse trouver à redire. Car quiconque allégué de pareils monumens, surtout après un si long tems écoulé, est sans contredit obligé de les rendre dignes de foi aux yeux du Monde savant en produisant les Originaux ; & il n'est nullement autorisé à demander que de pareilles Pièces passent pour authentiques, tant qu'elles ne sont pas suffisamment prouvées. Beaucoup moins donc peut-on reprocher à l'Académie Royale, & à son très digne Président, d'avoir entrepris l'examen de la Lettre alléguée par M. *Kanig*. Si celui-ci, en donnant un fragment de cette Lettre dans les Actes de Leipzig, avoit déclaré en même tems qu'il en possédait l'Original, ou du moins qu'il l'avoit vu, il pourroit peut-être trouver mauvais, qu'on n'eut pas aussi-tôt ajouté foi à son témoignage ; cependant il ne seroit pas endroit de se plaindre qu'on lui eut fait la moindre injure. Mais dès-la qu'il ne dit pas un seul mot qui tende à faire connoître qu'il ait vu la Lettre originale de *Leibnitz*, il ne sauroit assurément exiger de personne, qu'on la tienne pour digne de foi ; beaucoup moins doit-il être offensé des recherches exactes faites à ce sujet ; bien plutôt, quand même personne ne l'en auroit requis, il seroit lui-même dans l'obligation de mettre à l'abri de tout doute la vérité de la Lettre qu'il a citée, s'il ne vouloit pas paroître avancer dans la République des Lettres une chose destituée d'autorité.

Mais, lorsque dans les commencemens cette affaire fut traitée amicalement par des Lettres écrites à M. *Kanig*, non seulement il évita toujours de répondre à la demande qu'on lui faisoit de justifier ce fragment par les preuves de sa conformité avec l'Original ; mais il avoua positivement qu'il ne possédait point cet Original, & qu'il ne l'avoit jamais vu ; mais qu'il tenoit seulement cette Lettre du fameux *Henzi*, décapité à Berne, qui lui en avoit fourni une Copie. La question consiste donc à sçavoir, si cette Copie est digne de foi, ou non ? & cette question ne regarde pas tant M. *Kanig* que *Henzi* ;

ou peut-être elle ne regarde pas même ce dernier, si l'on suppose qu'il tenoit à son tour cette Lettre d'une autre main. Quand même donc M. *Kanig* regarderoit cette Lettre comme digne de foi, dès qu'il reconnoit qu'il est hors d'état d'en établir l'authenticité, il ne peut certainement exiger de qui que ce soit, qu'il pense comme lui, mais il doit laisser à chacun une pleine liberté d'être d'un autre avis, sans que cela porte atteinte à son honneur. Aussi, ni lui, ni ses Avocats, ne peuvent justifier en aucune maniere, qu'on ait agi injustement à son égard, en déclarant, comme l'Académie l'a fait, que cette Lettre ne méritoit absolument aucune créance : car, quelles que soient les causes qui ont porté l'Académie à prononcer ce Jugement, elles ne concernent que l'écrit même, & la personne de M. *Kanig* n'y est intéressée en rien. Et quand l'Académie n'indiqueroit aucune cause de la conduite qu'elle a tenuë, on ne pourroit en imaginer aucune, qui autorisât M. *Kanig* à se tenir pour offensé.

Rien donc n'est plus ridicule que les plaintes de ces Censeurs feveres, qui ne parlent que de l'injure faite à M. *Kanig*, & font de vains efforts pour soutenir le rôle d'Avocats, dont ils semblent s'être chargés contre l'Académie dans cette cause. Puisque M. *Kanig* lui-même a abandonné entierement cette cause, qui n'a d'autre objet que les preuves de l'écrit qu'il avoit allégué, il n'a besoin assurément d'aucuns défenseurs ; & je ne vois pas comment quelqu'un pourroit penser à entreprendre sa défense, à moins qu'il ne se fit fort de produire cet Original de *Leibnitz* sur lequel roule toute la Question. Mais c'est sur quoi ces prétendus Avocats gardent le plus profond silence, se contentant d'accumuler les injures & les calomnies, comme s'ils avoient voulu saisir cette occasion de faire éclater leur ignorance & leur témérité.

Mais le comble de l'absurdité, c'est lorsque ces Censeurs petulans soutiennent que la décision de cette Question ne regardoit pas l'Académie, mais devoit être portée devant un Tribunal de Jurisconsultes. Tant qu'on recherche, si cette Lettre attribuée à *Leibnitz* peut

peut être confirmée par la production de l'Original, le Jugement est aisé à rendre, & ne demande aucune connoissance du Droit Civil. On peut dire que *M. Kanig* l'a décidée lui-même, en confessant son impuissance à prouver l'authenticité du fragment en question. Car quant aux autres questions, qui en sont nées, telles que celles - cy : Si cette Lettre ne contient pas des choses, qui n'étoient pas encore connues alors ? S'il n'y a pas quelque soupçon de faux dans les termes mêmes qu'elle employe ? Si son contenu est d'accord avec celui des Lettres de *Leibnitz* qui existent ? S'il y a dans les autres Ecrits de ce grand homme le moindre vestige des découvertes, qu'on lui attribue dans celui-ci ? Si *M. de Leibnitz* lui-même n'auroit pas écrit sur ces matieres à d'autres Amis qu'à *M. Hermann* ? & autres Questions de ce genre qui sont développées dans le Jugement de l'Académie : elles sont toutes assurément telles, qu'aucun Tribunal Juridique n'auroit pu s'en arroger la connoissance : & comme elles demandent une connoissance profonde des Sciences auxquelles elles se rapportent, je ne vois pas à qui le droit d'en juger pourroit mieux convenir qu'à une Académie destinée à l'avancement des Sciences. Or dans toutes ces Questions il ne s'agit par le moins du monde de *M. Kanig* ; & de quelque maniere qu'on les décide, il n'y sçauroit trouver le moindre sujet de plainte, puisqu' aussi-tôt qu'il s'est délisté de maintenir la vérité de cette Lettre, les choses qui s'y trouvent contenues, sont censées n'avoir plus aucun rapport avec lui. Ce Jugement n'étant donc point de nature à avoir dû être déféré à un Tribunal juridique, à beaucoup plus forte raison les Compilateurs des Nouvelles publiques ne peuvent-ils se l'arroger ; & *M. Kanig* n'a aucun besoin de leur secours.

Mais ces chicaneurs publics ont porté non seulement l'insolence au point de tourner en ridicule le Jugement de l'Académie, mais ils n'ont pas rougi d'outrager indignement ses Membres, en imputant calomnieusement à la plupart de ceux qui ont signé ce Jugement, d'être dans des sentimens tout opposés & de le desapprouver : outrage

qui ne pourroit qu'être extrêmement sensible à l'Académie, si l'extreme légereté des calomnieurs ne l'engageoit plutôt à le mépriser. Comment pourroit-il venir à quelqu'un dans l'esprit que la précipitation ou la violence ayent eu la moindre part à cette affaire, puisqu'elle a été traitté de la maniere la plus ouverte, & que M. *Kanig'* lui-même par ses délais a laissé plus de six mois de tems pour l'examiner. Car ayant confessé qu'il n'avoit jamais vû la Lettre originale de *Leibniz*, & les recherches les plus exactes faites à cette occasion n'ayant pû en découvrir le moindre vestige, le soupçon de faux conçu contre la Lettre citée s'est accru de jour en jour, jusqu'à ce qu'il ait atteint le plus haut degré de certitude; & alors qui auroit pu hesiter à juger, que cette Lettre ne méritoit aucune créance, & à prononcer qu'on l'avoit attribuée à faux au grand *Leibniz* ?

Tandis qu'ils accusent calomnieusement les autres Académiciens de se repentir de leur avis, ils prétendent encore que le Jugement a été dressé par moi-même malgré moi, que j'y ai été forcé par je ne sçai quelle autorité; & ils inferent en particulier que l'on auroit tort de me l'attribuer, de ce que je n'aurois jamais écrit que l'Ambassadeur de France eut quelque chose à commander dans ma Patrie. Lorsque j'ai écrit qu'on avoit cherché la Lettre par ordre du Roi & de l'Ambassadeur de France, il n'y a que des interprètes malins qui puissent entendre ces paroles, comme signifiant que ces ordres ont été adressés immédiatement aux Magistrats Suisses. Mais il ne m'est jamais venu dans l'esprit de dire, que le Roi ait adressé à ces Magistrats les ordres concernant cette affaire, qu'il a donnés à ses Ministres. Sans contredit un Roi donne à ses Ministres les ordres qu'il veut sur une affaire quelconque; & c'est à eux ensuite à s'acquitter ultérieurement de la volenté de leur Maître. Ce n'est point non plus par la voye des Magistrats que l'Ambassadeur de France a fait ses recherches; mais il a commis cette affaire à des particuliers, & surtout à des gens qui lui étoient subordonnés, & auxquels il avoit droit de commander.

Je

Je ne crains donc point que les Avocats de *M. Kanig*, qui prennent ici fort mal à propos la défense de la liberté Helvetique, puissent répandre quelque soupçon sur ma fidélité par une semblable accusation.

Ce qu'ils ajoutent, que l'amitié qu'ils prétendent avoir été entre *M. Kanig* & moi auroit dû me détourner du Jugement qui a été rendu, procède de la même erreur, qui leur persuade qu'on a agi injustement à son égard. Je ne trouve absolument rien dans l'amitié qui m'impose l'obligation de regarder comme digne de foi une Lettre dont *M. Kanig* reconnoit qu'il ne sçauroit lui-même prouver l'authenticité ; & quand malgré le défaut de preuves, il voudroit y acquiescer, ses amis n'en font pas moins libres de penser autrement. Il ne prétend assurément pas, que ses Amis soyent de même avis que lui en toutes choses.

Enfin, pour ce qui regarde ma Dissertation sur le mouvement de projectile déduit du principe de la moindre action, que j'ai ajoutée en forme de supplément à mon Traité des Isoperimetres, les défenseurs infatigables de *M. Kanig* se hâtent trop d'avancer qu'ils savent que ma Dissertation avoit déjà été à Lausanne entre les mains du Libraire dès l'an 1743. Ils seroient en droit de l'affirmer de l'Ouvrage même sur les Isoperimetres, que j'avois effectivement achevé quelques années avant qu'il ait paru ; mais je n'ai fait les additions que depuis que j'avois envoyé le Manuscrit à Lausanne, & ne les ai fait partir pour cette Ville que peu avant la publication du Livre. Tout l'Ouvrage n'ayant donc vu le jour que vers la fin de l'an 1744. & *M. de Maupertuis* ayant lu dès le mois d'Avril de la même année son Mémoire sur le principe universel de la moindre action, dans une Assemblée publique de l'Académie Royale de Paris, tous les soupçons qu'on voudroit faire naître contre lui à ce sujet, se détruisent & tombent d'eux-mêmes.

Outre que je n'avois communiqué ce Supplément à personne avant l'impression, il n'y a rien qui soit applicable à la Question présente, où l'on recherche uniquement, si *M. de Leibnitz* a écrit la Lettre

tre que M. *König* lui attribué, ou s'il ne l'a pas écrite ? En effet cette Lettre étant détruite, il ne reste plus aucun doute que M. de *Mau-pertuis* ne soit le premier qui a proposé le principe de la moindre quantité d'action. Car, lorsque j'ai employé la methode de *maximis* & *minimis* pour définir les trajectoires que décrivent des corps sollicités par une force centripete quelconque, je ne prétens pas avoir été au delà de ce qu'ont fait MM. *Bernoulli* & d'autres, en déterminant avec le secours de la même methode la courbure de la chaînette, celle d'un linge rempli de liqueur, & d'autres courbes du même genre. De pareilles recherches ne fournissent que des principes particuliers, qui ne peuvent guères s'étendre plus loin que les cas auxquels on les applique. Au contraire il s'agissoit ici d'un principe universel, d'où devoient découler tous ces principes, & qu'on pût regarder comme une Loi établie dans tous les phenomenes de la nature ; ce qui rendoit sa discussion moins du ressort des Mathematiques, que de celui de la Metaphysique, sur les principes de laquelle cette doctrine devoit être fondée. Aussi, quoique depuis longtems on n'ait pas douté que dans tous les effets naturels il y a un semblable principe de *Maximum* & de *Minimum* qui les détermine, personne cependant, avant l'illustre Président de notre Académie, ne s'est trouvé, qui ait seulement soupçonné, dans quels élémens ce principe étoit contenu, & comment on pouvoit l'accommoder à tous les cas. Pour moi, je n'ai connu d'une maniere certaine qu'*a posteriori* le principe dont je me suis servi pour déterminer les trajectoires ; & j'ai avoué ingénûement que je n'étois pas en état d'établir sa vérité d'une autre maniere. Tout ce que j'ai fait, c'est d'en tirer les mêmes courbes qu'on a coutume de trouver vulgairement par la methode directe, en partant des premiers principes de la Mechanique. Je n'ai même osé en étendre l'usage, qu'autant que j'ai pû justifier par le calcul son accord avec les principes connus. Et c'est qui m'a engagé à séparer de ce principe les mouvemens qui se font dans un milieu résistant, & d'autres plus compliqués, parce qu'il ne se présentoit à mon esprit aucune

voye

voye d'en décourir la vérité à l'égard de ces mouvemens. Au reste Monsieur *Kanig* voulant attribuer à *Leibnitz* seul l'invention du principe de la moindre action, je ne sçaurois assez m'étonner que ses fideles partisans me rendent aussi participant de cette gloire, & que dans le même tems qu'ils répandent avec tant d'atrocité leur bile sur toute l'Académie, ils montrent tant de bonne volonté à mon égard.

Ils objectent enfin aussi à l'Académie, de n'avoir pas publié avec le Jugement, toutes les Lettres qui ont été écrites à cette occasion à M. *Kanig* avec ses réponses, quoiqu'on sçache que ces pieces avoient déjà été remises à l'Imprimeur; d'où ils concluent avec autant de malignité que de précipitation, qu'elles contenoient des choses d'où M. *Kanig* pouvoit tirer les plus grands avantages, & que c'est pour cela que l'Académie, qui se désoit de sa cause, a mieux aimé les supprimer. Mais comme tout le contenu de ces Ecrits se trouve rapporté assez clairement dans le Jugement même, il étoit tout à fait superflu de grossir le volume en les y inferant. Cependant, bien loin que M. *Kanig* y puisse trouver le moindre secours, il doit plutôt rendre grâces à l'Académie de ce qu'elle a bien voulu enfévelir des documens aussi manifestes de l'iniquité, avec laquelle il s'est conduit à son égard dans toute cette recherche. D'ailleurs les mêmes Ecrits sont entre les mains de M. *Kanig*, & personne ne l'empêche de les publier, s'il les croit le moins du monde favorables à sa cause. Jé suis, &c.

à Berlin, le 3 Septemb.

1752.



P. S.

Après avoir achevé cette Lettre, j'ai eu occasion de voir la Réponse même de M. *Kanig*, intitulée *APPEL AU PUBLIC*;
&

& l'ayant lûe, je n'ai pas été peu surpris de la véhémence avec laquelle, & lui, & ses défenseurs, se dechainent contre le Jugement de l'Académie. Car ayant déclaré lui-même, comme on le voit dans ses propres Lettres qu'il a fait imprimer, qu'il lui importe fort peu qu'on admette ou qu'on rejette ce fragment de la Lettre attribuée à *Leibnitz*, parce qu'il n'est pas en état d'en prouver l'authenticité, il n'a assurément aucun sujet de se plaindre du Jugement de l'Académie, qui a pour objet principal la réjection de ce fragment; affaire à laquelle *M. Kœnig* avouë qu'il n'est point intéressé. Quand ensuite l'Académie a jugé que cet Ecrit rejeté ne pouvoit porter aucune atteinte au droit, en vertu duquel *M. de Maupertuis* revendique la découverte du principe de la moindre action, *M. Kœnig* doit s'en formaliser encore moins, puisqu'il reconnoit qu'en produisant cet Ecrit, il n'a jamais eu en vûe de révoquer cette découverte en doute. Or tout le Jugement de l'Académie se réduit à ces deux Questions, qui ne sont assurément dépendantes d'aucunes formules de Jurisprudence; & toutes les exceptions qu'on allégué contre la forme de ce Jugement, & contre les Jugés, tombent d'elles-mêmes. *M. de Maupertuis* ayant tout d'abord résolu d'écartier de ce Jugement la controverse sur la vérité du Principe, s'arrêtant uniquement à faire examiner; si l'on peut l'accuser de l'avoir puisé dans les Ecrits des autres, ou non? & ne voulant point encore actuellement entrer avec *M. Kœnig* dans cette discussion, que celui-ci tâche perpétuellement de mêler à la Question; l'Académie a aussi pris un soin particulier de séparer cette controverse de son Jugement. En effet, quoique dans mon Rapport j'aye fait voir clairement la foiblesse des Objections que *M. Kœnig* a formées contre ce Principe, cette discussion n'a nullement passé dans le Jugement; & par conséquent les Membres de l'Académie, qui ne sont pas versés dans les Mathématiques, sont accusés à tort par *M. Kœnig* d'avoir porté leur Jugement sur des choses qu'ils n'entendoient pas. Et pour l'exception par laquelle on voudroit invalider le Jugement même, sous prétexte que le nombre des Acadé-

Académiciens présens n'étoit pas assez grand, elle est tout à fait ridicule, puisque ce nombre étoit plus considérable qu'à l'ordinaire.

Mais, comme dès le commencement M. *Kenig* a mis tout en œuvre pour pervertir l'état de la question, il fait de même dans son *Appel* des écarts continuels, & se sert pour attaquer le Jugement de l'Académie précisément des mêmes armes qui ont été employées par les Gazettiers: en sorte qu'il n'est pas besoin d'en donner une nouvelle réfutation. Non seulement il n'établit point sur des argumens plus forts l'autorité de la Lettre attribuée à *Leibnitz*; mais encore, après avoir assuré ci-devant que cette Lettre avoit été écrite à M. *Hermann*, dès qu'il a sceu qu'on en avoit fait la recherche à Bâle, & que trois Lettres de M. de *Leibnitz* à M. *Hermann* en avoient été envoyées ici, il a tout à coup changé de sentiment, de sorte qu'il avouë maintenant qu'il ne sçait pas même bien à qui la Lettre qu'il a produite étoit adressée: aveu qui donne sans contredit une très grande force au Jugement de l'Académie, s'il étoit possible qu'il parût encore douteux à quelqu'un.

Mais M. *Kenig* abandonnant ce fragment, va chercher le P. *Malebranche*, Mrs. *s'Gravesande*, *Engelhard* & de *Wolff*, comme ayant déjà fait usage de ce principe de la moindre action; & toutes les fois qu'il rencontrera chez quelqu'un le mot de *minimum*, il pourra en tirer la même conclusion avec autant de droit. Cependant il est manifeste que ces Auteurs, ou bien attachent une idée toute différente à ce *Minimum* dont ils parlent, ou qu'ils l'appliquent tout autrement aux phénomènes de la Nature, ou enfin, ce qui est l'essentiel, qu'ils ne proposent ces principes qu'ils adoptent, que comme tout à fait particuliers. Mr. *s'Gravesande*, par exemple, auquel on donne ici le premier rang, dans les endroits qu'on cite, ne parle que des forces vives, dont le principe de la moindre action diffère beaucoup: ensuite, quand il dit que, dans le choc des corps mous, il ne périt que la plus petite quantité des forces vives, outre qu'il s'agit là d'un cas tout à fait particulier, il attache cette proposition à une condition sin-

gullere, en posant que la vitesse relative est la même, en sorte que cette perte des forces vives n'est la plus petite, que tant que la vitesse relative demeure de la même grandeur. A l'égard de *M. de Wolff*, dans sa Dissertation insérée au Tome I. des Mémoires de l'Académie de Petersbourg, il ne parle que des forces vives, dont il tâche de déduire la mesure de l'idée de l'action, sans faire aucune mention du *minimum*, qui se trouve dans cette action. Si de pareilles exceptions étoient recevables, on ne pourroit jamais rien produire de nouveau; car il seroit bien difficile qu'on ne trouvât dans quelque Auteur, ou des idées, ou du moins des expressions semblables, dont on pourroit se servir avec le même droit pour attaquer toutes les nouvelles découvertes.

Quant à ce que *M. Kanig* étale avec tant de confiance, au sujet de la Dissertation que j'ai insérée dans le Tome VIII. des Mémoires de Petersbourg, sur une propriété des nombres premiers, pensant me terrasser entièrement par là, il montre assez avec quelle négligence il porte ses jugemens, & combien il est prompt à se saisir des moindres circonstances pour en faire naître des chicanes. Car dès l'entrée de cette Dissertation j'ai déclaré ouvertement, que le Theoreme dont j'y donne la démonstration, avoit été trouvé depuis longtems par *Fermat*, qui a aussi assuré qu'il en avoit la démonstration. Mais comme cette démonstration, autant que je le sçais, n'a jamais été publiée, j'ai travaillé seulement dans l'intention de réparer en quelque sorte cette perte. J'étois donc bien éloigné de penser à tirer quelque gloire de cette démonstration, puisque j'ai dit si ingenuëment, qu'elle avoit été découverte depuis longtems par *Fermat*. Si donc *M. de Leibnitz* l'a aussi trouvée avant moi, ce dont je n'ai pas plus de connoissance que du travail de *Fermat*, j'ajoute foi sans aucune difficulté à l'assertion de *M. Kanig*, & je suis fort content de n'être que le troisieme demônstrateur de ce theoreme, *M. de Leibnitz* ayant été le second, & toute la gloire de la premiere démonstration étant dûë à *Fermat*. *M. Kanig* ne m'épouvante donc point, en me menaçant tant de produire l'original.

ginal de cette Lettre de *Leibnitz*; je l'en remercie tout au contraire, & j'attendrai non seulement avec tranquillité, mais même avec joye, la publication de cette Lettre. Mais je lui serois encore bien plus obligé, si par ses soins infatigables à déterrer les écrits anecdotes des grands hommes, il pouvoit découvrir aussi, & mettre au jour, ceux de *Fermat*; car j'y trouverois assurément bien des choses concernant la nature des nombres, qui m'ont coûté beaucoup de peine à découvrir, & je me flatterois d'y en apprendre de bien plus considérables encore, dont mes efforts n'ont pu venir à bout. Tant s'en faut donc que la publication de semblables Ecrits m'effraye, que je les recevois plutôt avec une extrême avidité.

M. *Kanig* attaque aussi le Jugement de l'Académie, sur ce qu'on n'y a fait aucune mention d'un Billet que M. *Hermann*, frère du défunt, lui a écrit, & qu'il a envoyé à l'Académie; quoique, dit-il, ce Billet fasse voir que ce M. *Hermann* ne lui a jamais donné les Lettres que M. de *Leibnitz* a autrefois écrites à son frère, comme on l'insinüe dans le Jugement. Mais quoique cela ne fasse rien au fonds de la chose, & que M. *Kanig* eut pu s'approprier ces Lettres à l'insçu de M. *Hermann*, il suffit de remarquer ici, que le soupçon que ces Lettres sont entre les mains de M. *Kanig* n'est point fondé sur ce qu'elles ne se sont pas trouvées à Bâle, & qu'on l'a conçu d'après d'autres indices; mais quoique ces indices ayent paru assez forts, on ne l'a donné que pour un soupçon, & il importe fort peu qu'il soit fondé, ou non?

A l'égard des autres Objections; comme elles sont étrangères à la Question, ou qu'elles ressemblent tout à fait à celles que M. *Kanig* a produit d'un ton si menaçant contre ma démonstration des nombres premiers; car il ne sçauroit leur attribuer un plus grands poids, dès-là qu'il pense m'avoir accablé par celle-la; il seroit superflu de prendre la moindre peine pour les résoudre, la lettre précédente y ayant pleinement satisfait; & cette véhémence sortie sur moi étant assez repoussée par ce que je viens de dire.

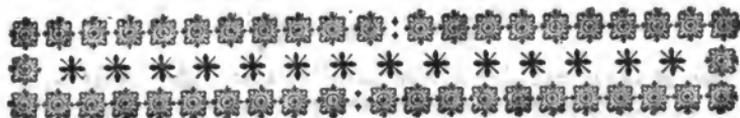
Au reste, puisque M. *Kanig* se plaint tant de la maniere injurieuse dont il croit qu'on a agi avec lui dans le Jugement de l'Académie, je

ne ſçaurois m'empêcher de répéter que ce Jugement ne regarde point ſa perſonne, mais ſeulement l'Écrit qu'il avoit produit, auquel pour les raiſons les plus évidentes, on a refusé toute croyance; ce qu'il ne doit pas trouver mauvais. Quant aux ſoupçons rapportés dans le même Jugement, qui paroïſſoient indiquer d'une manière aſſez claire la perversité de ſa cauſe, & une diſpoſition peu éloignée de la fraude, il y a donné lui même l'occaſion la plus forte, en voulant perpétuellement brouiller la queſtion, & la tourner ſur des recherches qui n'y avoient aucun rapport. Comme donc il impute très injuſtement à l'Académie, d'avoir porté ſon jugement ſur ſa perſonne, ou ſur le principe même de la moindre action; ſ'il ſe trouve chargé des ſoupçons les plus graves, il ne le doit imputer qu'à lui-même. Et à préſent même, loin d'avoir écarté ces ſoupçons par ſa défenſe, il paroît au contraire les confirmer, par la foibleſſe & les injures dont eſt rempli ce qu'il allegue. Car aſſurément il n'auroit pas attaqué d'une manière ſi ridicule ma démonſtration ſur les nombres premiers, ſ'il avoit eu de meilleures choſes à dire pour ſa cauſe: pour ne pas parler ici des imputations frivoles, par lesquelles il ne rougit point de vouloir charger notre illuſtre Préſident de plagiat.

Surtout c'eſt un raisonnement bien remarquable, que celui par lequel il tâche de rendre la Religion de *M. de Maupertuis* ſuſpecte, en ſe fondant ſur ce qu'il refuſe créance aux Ecrits produits par *M. Kenig*, parce que ni lui, ni aucun témoin digne de foi, ne les a vûs; d'où il conclut en vertu de ſon admirable Logique, qu'il ne ſçauroit ajouter foi aux reſpectables monumens ſur lesquels notre Sainte Religion eſt appuyée, d'autant qu'il n'a pas vû lui-même les Originaux. Comme ſi les importants témoignages d'où dépend la certitude de la Religion pouvoient être mis en aucune comparaïſon avec le témoignage de *M. Kenig*, que lui-même n'oſeroit produire comme un témoignage digne de foi.

F I N.

TABLE.



T A B L E.

H ISTOIRE DE L'ACADÉMIE.	pag. 1.
Eloge de M. de LAMETTRIE.	p. 3.
Discours de M. de LALANDE.	p. 9.
Réponse de M. de MAUPERTUIS.	p. 15.
De l'obligation de se procurer toutes les commodités de la Vie, considérée comme un devoir de la Morale, par M. FORMEY.	p. 21.
Eloge de M. le Maréchal de SCHMETTAU.	p. 31.
Eloge de M. ELSNER.	p. 45.
Exposé concernant l'examen de la Lettre de M. de LEIBNITZ, alléguée par M. le Professeur KOENIG, dans le mois des Mars 1751. des Actes de Leipzig, à l'occasion du Principe de la Moindre Action.	p. 32.

CLASSE de Philosophie Experimentale.

Sur la Nature & les propriétés de l'Eau commune considérée comme un Dissolvant, par M. ELLER.	p. 67.
Sur les Phenomenes qui se manifestent, quand on dissout toutes sortes de sels dans l'Eau commune séparément, par M. ELLER.	p. 83.

- Essai sur la maniere de préparer des Vaisseaux plus solides qui puissent soutenir le feu le plus violent, & qui soient les plus propres à contenir les corps en fusion, par M. POTT.* p. 98.
- Examen des parties qui constituent cette espece de Pierres, qui, après avoir été calcinées par le moyen des charbons, acquierent la propriété de devenir lumineuses, quand on les expose à la lumiere; avec l'Exposé de la composition artificielle des pierres de cette sorte, par M. MARGGRAF.* p. 144.
- Observation d'Anatomie & de Physiologie, concernant une dilation extraordinaire du cœur, qui venoit de ce que le conduit de l'Aorte étoit trop étroit, par M. MÉC-KEL.* p. 163.

CLASSE de Mathematique.

- Découverte d'un nouveau Principe de Mecanique, par M. EULER.* p. 185.
- Sur le plus grand éclat de Venus, en supposant son orbite & celle de la Terre elliptique, par M. KIES.* p. 218.
- Mémoire sur la détermination de la Parallaxe de la Lune & de la courbure de la Terre, entreprise au Cap de Bonne Esperance & à Berlin par ordre, de S. M. T. CHRET, avec les Observations faites depuis le 25. Nov. 1751. jusqu'au 20. Avril 1752. à l'Observatoire Royal de Berlin, par M. DE LALANDE* p. 136.
- Réflexions sur les divers degrés de lumiere du Soleil & des autres Corps celestes, par M. EULER.* p. 280.
Recher-

- Recherches sur l'effet d'une Machine Hydraulique proposée par M. SEGNER, Professeur à Göttingue. p. 311.
- Addition au Mémoire sur la Courbe que forme une Corde tendue mise en vibration, par M. D'ALEMBERT. p. 355.
- Additions aux Recherches sur le Calcul intégral, par M. D'ALEMBERT. p. 361.
- Second Mémoire sur la détermination de la Parallaxe de la Lune & de la courbure du Meridien, contenant les Observations faites depuis la fin d'Avril jusqu'au commencement de Septembre 1752. par M. DE LALANDE. p. 379.
- Avertissement au sujet des Recherches sur la Précession des Equinoxes; par M. EULER. p. 412.
- Errata pour les Mémoires de M. D'ALEMBERT, imprimés dans les Volumes de 1746. 1747. & 1748. p. 413.

CLASSE de Philosophie speculative.

- Recherches sur l'origine des forces, par M. EULER. p. 418.
- Mémoire sur l'art de connoître les pensées d'autrui à l'aide de la Métaphysique, par M. BEGUELIN. p. 448.
- Differtation Ontologique sur l'Action, la Puissance & la Liberté, par M. MERIAN. p. 459.
- Seconde Differtation sur l'Action, la Puissance & la Liberté, par M. MERIAN. p. 486.

CLASSE de Belles - Lettres.

- AVERTISSEMENT. p. 521
- Lettre de M. EULER à M. MERIAN. p. 522

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03586 7848



